REVUE

MÉDICALE

HOMOEOPATHIQUE

PUBLIÉE A AVIGNON.

COMITÉ DE RÉDACTION

Similia similibus curantur
(HAHNEMANN)

TOME QUATRIÈME.

N° 2. — JUILLET 1856.

La Revue Médicale Homoeopathique paraît le 1er du mois, par cahiers de 3 à 4 feuilles in-8°. — Le prix de l'abonnement est de 15 fr. pour la France et 20 fr. pour l'Etranger.

Les mémoires, observations et lettres destinés à la *Revue*, devront être adressés, *franco*, à M. le Dr Béchet, à Avignon.

On s'abonne

à Avignon, chez M. Tre Fischer aîné, rue des Ortolans, 4
à Paris, chez M. J.-B. Baillière, 19, rue Hautefeuille

MÉDICAMENTS HOMŒOPATHIQUES,

Pharmacies de poche.

A Avignon chez { BRUN, place Puits-des-Bœufs. / CARRE, rue Saunerie. }

A Marseille chez { BORRELLY, / TRICHON, } rue St-Ferréol.

A Alais chez { GALHAC, / PLENET, } Grande Rue.

A Paris chez G. WEBER, rue Neuve-des-Capucins, 8.

A Bordeaux chez ALEXANDRE, rue du Chapeau-Rouge.

A Aix chez PÉCOUT.

A Arles chez OLIVIER, rue Roquette.

AVIS.

Cette publication étant essentiellement une œuvre de propagande, nous prions instamment les personnes qui voudront bien s'associer à nous pour atteindre le but que nous nous proposons, de vouloir bien nous faire connaître au plus tôt leur adhésion, afin que nous puissions dans le plus bref délai possible, régler le tirage du Journal sur le nombre de nos abonnés, qui seul peut nous fixer sur la quantité des numéros que nous devons répandre gratuitement parmi les adversaires de l'Homœopathie. Sur le désir qui nous en serait exprimé par un abonné, nous lui adresserions deux ou trois numéros, moyennant le supplément nécessaire pour acquitter les frais de poste : sa bonne foi nous sera garant de sa discrétion.

A MM. les Abonnés.

Plusieurs abonnés se plaignent que la *Revue* leur manque quelquefois : nous leur donnons l'assurance QU'ELLE EST RÉGULIÈREMENT ADRESSÉE A TOUS, nous les prions donc de vouloir bien réclamer à l'administration des postes, qui est seule l'auteur de cette irrégularité dans la réception de l'exemplaire qui leur est destiné. Toutefois, l'administration de la *Revue* complètera la collection de chacun, moyennant le prix de l'affranchissement des numeros demandés, qui pourra être envoyé en timbres-poste.

TABLE.

—

Avignon. — Typographie de T. Fischer ainé, rue des Ortolans, 4.

REVUE

MÉDICALE

HOMŒOPATHIQUE

PUBLIÉE A AVIGNON.

Similia similibus curantur
(HAHNEMANN)

TOME QUATRIÈME.

N° 8. — AOUT 1856.

La Revue Médicale Homoeopathique paraît le 1er du mois, par cahiers de 3 à 4 feuilles in-8°. — Le prix de l'abonnement est de 15 fr. pour la France et 20 fr. pour l'Etranger.

Les mémoires, observations et lettres destinés à la *Revue*, devront être adressés, *franco*, à M. le Dr Béchet, à Avignon.

On s'abonne

à Avignon, chez M. Tre Fischer aîné, rue des Ortolans, 4

à Paris, chez M. J.-B. Baillière, 19, rue Hautefeuille

AVIS.

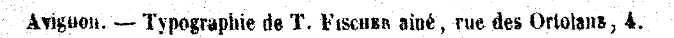
Cette publication étant essentiellement une œuvre de propagande, nous prions instamment les personnes qui voudront bien s'associer à nous pour atteindre le but que nous nous proposons, de vouloir bien nous faire connaître au plus tôt leur adhésion, afin que nous puissions dans le plus bref délai possible, régler le tirage du Journal sur le nombre de nos abonnés, qui seul peut nous fixer sur la quantité des numéros que nous devons répandre gratuitement parmi les adversaires de l'Homœopathie. Sur le désir qui nous en serait exprimé par un abonné, nous lui adresserions deux ou trois numéros, moyennant le supplément nécessaire pour acquitter les frais de poste : sa bonne foi nous sera garant de sa discrétion.

A MM. les Abonnés.

Plusieurs abonnés se plaignent que la *Revue* leur manque quelquefois : nous leur donnons l'assurance QU'ELLE EST RÉGULIÈREMENT ADRESSÉE A TOUS, nous les prions donc de vouloir bien réclamer à l'administration des postes, qui est seule l'auteur de cette irrégularité dans la réception de l'exemplaire qui leur est destiné. Toutefois, l'administration de la *Revue* complètera la collection de chacun, moyennant le prix de l'affranchissement des numeros demandés, qui pourra être envoyé en timbres-poste.

TABLE.

—



Avignon. — Typographie de T. Fischer aîné, rue des Ortolans, 4.

REVUE

MÉDICALE

HOMOEOPATHIQUE

PUBLIÉE A AVIGNON.

COMITÉ DE RÉDACTION

MM. Béchet, d'Avignon, Président.
Sollier père, de Marseille.
Arréat, d'Aix.
Comandré, d'Alais.

MM. Denis, d'Avignon.
P. Gatti, de Gênes.
L. Coddé, de Gênes, } *secrétaires*
F. Belluomini, de Flor.

Similia similibus curantur
(Hahnemann)

TOME QUATRIÈME.

N° 4. — SEPTEMBRE 1856.

La Revue Médicale Homoeopathique paraît le 1er du mois, par cahiers de 3 à 4 feuilles in-8°. — Le prix de l'abonnement est de 15 fr. pour la France et 20 fr. pour l'Etranger.

Les mémoires, observations et lettres destinés à la *Revue*, devront être adressés, *franco*, à M. le Dr Béchet, à Avignon.

S'adresser, pour les abonnements, à M. Tre Fischer, qui est exclusivement chargé de les inscrire et d'en recevoir le montant.

On s'abonne

à Avignon, chez M. Tre Fischer aîné, rue des Ortolans, 4

à Paris, chez M. J.-B. Baillière, 19, rue Hautefeuille

MÉDICAMENTS HOMŒOPATHIQUES,

Pharmacies de poche.

A Avignon chez BRUN, place Puits-des-Bœufs.
A Avignon chez CARRE, rue Saunerie.

A Marseille chez BORRELLY, TRICHON, rue St-Ferréol.

A Alais chez GALHAC, PLENET, Grande Rue.

A Paris chez G. WEBER, rue Neuve-des-Capucins, 8.

A Bordeaux chez ALEXANDRE, rue du Chapeau-Rouge.

A Aix chez PÉCOUT.

A Arles chez OLIVIER, rue Roquette.

AVIS.

Cette publication étant essentiellement une œuvre de propagande, nous prions instamment les personnes qui voudront bien s'associer à nous pour atteindre le but que nous nous proposons, de vouloir bien nous faire connaître au plus tôt leur adhésion, afin que nous puissions dans le plus bref délai possible, régler le tirage du Journal sur le nombre de nos abonnés, qui seul peut nous fixer sur la quantité des numéros que nous devons répandre gratuitement parmi les adversaires de l'Homœopathie. Sur le désir qui nous en serait exprimé par un abonné, nous lui adresserions deux ou trois numéros, moyennant le supplément nécessaire pour acquitter les frais de poste : sa bonne foi nous sera garant de sa discrétion.

A MM. les Abonnés.

Plusieurs abonnés se plaignent que la *Revue* leur manque quelquefois : nous leur donnons l'assurance QU'ELLE EST RÉGULIÈREMENT ADRESSÉE A TOUS, nous les prions donc de vouloir bien réclamer à l'administration des postes, qui est seule l'auteur de cette irrégularité dans la réception de l'exemplaire qui leur est destiné. Toutefois, l'administration de la *Revue* complètera la collection de chacun, moyennant le prix de l'affranchissement des numeros demandés, qui pourra être envoyé en timbres-poste.

TABLE.

Avignon. — Typographie de T. Fischer aîné, rue des Ortolans, 4.

REVUE

MÉDICALE

HOMOEOPATHIQUE

PUBLIÉE A AVIGNON.

Similia similibus curantur
(HAHNEMANN)

TOME QUATRIÈME.

N° 5. — OCTOBRE 1856.

La Revue Médicale Homoeopathique paraît le 1er du mois, par cahiers de 3 à 4 feuilles in-8°. — Le prix de l'abonnement est de 15 fr. pour la France et 20 fr. pour l'Etranger.

Les mémoires, observations et lettres destinés à la *Revue*, devront être adressés, *franco*, à M. le Dr Béchet, à Avignon.

S'adresser, pour les abonnements, à M. Tre Fischer, qui est exclusivement chargé de les inscrire et d'en recevoir le montant.

On s'abonne

à Avignon, chez M. Tre Fischer aîné, rue des Ortolans, 4
à Paris, chez M. J.-B. Baillière, 19, rue Hautefeuille.

AVIS.

Cette publication étant essentiellement une œuvre de propagande, nous prions instamment les personnes qui voudront bien s'associer à nous pour atteindre le but que nous nous proposons, de vouloir bien nous faire connaître au plus tôt leur adhésion, afin que nous puissions dans le plus bref délai possible, régler le tirage du Journal sur le nombre de nos abonnés, qui seul peut nous fixer sur la quantité des numéros que nous devons répandre gratuitement parmi les adversaires de l'Homœopathie. Sur le désir qui nous en serait exprimé par un abonné, nous lui adresserions deux ou trois numéros, moyennant le supplément nécessaire pour acquitter les frais de poste : sa bonne foi nous sera garant de sa discrétion.

A MM. les Abonnés.

Plusieurs abonnés se plaignent que la *Revue* leur manque quelquefois : nous leur donnons l'assurance QU'ELLE EST RÉGULIÈREMENT ADRESSÉE A TOUS, nous les prions donc de vouloir bien réclamer à l'administration des postes, qui est seule l'auteur de cette irrégularité dans la réception de l'exemplaire qui leur est destiné. Toutefois, l'administration de la *Revue* complètera la collection de chacun, moyennant le prix de l'affranchissement des numeros demandés, qui pourra être envoyé en timbres-poste.

TABLE.

—

Pages.

Avignon. — Typographie de T. Fischer aîné, rue des Ortolans, 4.

REVUE

MÉDICALE

HOMOEOPATHIQUE

PUBLIÉE A AVIGNON.

Similia similibus curantur
(Hahnemann)

TOME QUATRIÈME.

N° 6. — NOVEMBRE 1858.

La Revue Médicale Homoeopathique paraît le 1er du mois, par cahiers de 3 à 4 feuilles in-8° — Le prix de l'abonnement est de 15 fr. pour la France et 20 fr. pour l'Etranger.

Les mémoires, observations et lettres destinés à la *Revue*, devront être adressés, *franco*, à M. le Dr Béchet, à Avignon.

S'adresser, pour les abonnements, à M. T^re Fischer, qui est exclusivement chargé de les inscrire et d'en recevoir le montant.

On s'abonne

à Avignon, chez M. T^re Fischer aîné, rue des Ortolans, 4

à Paris, chez M. J.-B. Baillière, 19, rue Hautefeuille.

MÉDICAMENTS HOMŒOPATHIQUES,

Pharmacies de poche.

A Avignon chez	BRUN, place Puits-des-Bœufs.	
	CARRE, rue Saunerie.	
A Marseille chez	BORRELLY,	rue St-Ferréol.
	TRICHON,	
A Alais chez	GALHAC,	Grande Rue.
	PLENET,	

A Paris chez G. WEBER, rue Neuve-des-Capucins, 8.

A Bordeaux chez ALEXANDRE, rue du Chapeau-Rouge.

A Aix chez PÉCOUT.

A Arles chez OLIVIER, rue Roquette.

AVIS.

Cette publication étant essentiellement une œuvre de propagande, nous prions instamment les personnes qui voudront bien s'associer à nous pour atteindre le but que nous nous proposons, de vouloir bien nous faire connaître au plus tôt leur adhésion, afin que nous puissions dans le plus bref délai possible, régler le tirage du Journal sur le nombre de nos abonnés, qui seul peut nous fixer sur la quantité des numéros que nous devons répandre gratuitement parmi les adversaires de l'Homœopathie. Sur le désir qui nous en serait exprimé par un abonné, nous lui adresserions deux ou trois numéros, moyennant le supplément nécessaire pour acquitter les frais de poste : sa bonne foi nous sera garant de sa discrétion.

A MM. les Abonnés.

Plusieurs abonnés se plaignent que la *Revue* leur manque quelquefois : nous leur donnons l'assurance QU'ELLE EST RÉGULIÈREMENT ADRESSÉE A TOUS, nous les prions donc de vouloir bien réclamer à l'administration des postes, qui est seule l'auteur de cette irrégularité dans la réception de l'exemplaire qui leur est destiné. Toutefois, l'administration de la *Revue* complètera la collection de chacun, moyennant le prix de l'affranchissement des numeros demandés, qui pourra être envoyé en timbres-poste.

TABLE.

—

Avignon. — Typographie de T. Fischer aîné, rue des Ortolans, 4.

REVUE

MÉDICALE

HOMOEOPATHIQUE

PUBLIÉE A AVIGNON.

Similia similibus curantur
(HAHNEMANN)

TOME QUATRIÈME.

N° 7. — DÉCEMBRE 1856.

La Revue Médicale Homoeopathique paraît le 1er du mois, par cahiers de 3 à 4 feuilles in-8°. — Le prix de l'abonnement est de 15 fr. pour la France et 20 fr. pour l'Etranger.

Les mémoires, observations et lettres destinés à la *Revue*, devront être adressés, *franco*, à M. le Dr Béchet, à Avignon.

S'adresser, pour les abonnements, à M. T^re Fischer, qui est exclusivement chargé de les inscrire et d'en recevoir le montant.

On s'abonne

à Avignon, chez M. T^re Fischer aîné, rue des Ortolans, 4

à Paris, chez M. J.-B. Baillière, 19, rue Hautefeuille

AVIS.

Cette publication étant essentiellement une œuvre de propagande, nous prions instamment les personnes qui voudront bien s'associer à nous pour atteindre le but que nous nous proposons, de vouloir bien nous faire connaître au plus tôt leur adhésion, afin que nous puissions dans le plus bref délai possible, régler le tirage du Journal sur le nombre de nos abonnés, qui seul peut nous fixer sur la quantité des numéros que nous devons répandre gratuitement parmi les adversaires de l'Homœopathie. Sur le désir qui nous en serait exprimé par un abonné, nous lui adresserions deux ou trois numéros, moyennant le supplément nécessaire pour acquitter les frais de poste : sa bonne foi nous sera garant de sa discrétion.

A MM. les Abonnés.

Un grand nombre de nos abonnés n'ont point encore acquitté le prix de leur abonnement ; nous leur recommandons la voie de la poste qui est la plus commode pour tous.

TABLE.

—

Avignon. — Typographie de T. FISCHER aîné, rue des Ortolans, 4.

REVUE

MÉDICALE

HOMOEOPATHIQUE

PUBLIÉE A AVIGNON.

Similia similibus curantur
(Hahnemann)

TOME QUATRIÈME.

N° 8. — JANVIER 1857.

La Revue Médicale Homoeopathique paraît le 1er du mois, par cahiers de 3 à 4 feuilles in-8°. — Le prix de l'abonnement est de 15 fr. pour la France et 20 fr. pour l'Etranger.

Les mémoires, observations et lettres destinés à la *Revue*, devront être adressés, *franco*, à M. le Dr Béchet, à Avignon.

S'adresser, pour les abonnements, à M. Tre Fischer, qui est exclusivement chargé de les inscrire et d'en recevoir le montant.

On s'abonne

à Avignon, chez M. Tre Fischer aîné, rue des Ortolans, 4

à Paris, chez M. J.-B. Baillière, 19, rue Hautefeuille

AVIS.

Cette publication étant essentiellement une œuvre de propagande, nous prions instamment les personnes qui voudront bien s'associer à nous pour atteindre le but que nous nous proposons, de vouloir bien nous faire connaître au plus tôt leur adhésion, afin que nous puissions dans le plus bref délai possible, régler le tirage du Journal sur le nombre de nos abonnés, qui seul peut nous fixer sur la quantité des numéros que nous devons répandre gratuitement parmi les adversaires de l'Homœopathie. Sur le désir qui nous en serait exprimé par un abonné, nous lui adresserions deux ou trois numéros, moyennant le supplément nécessaire pour acquitter les frais de poste : sa bonne foi nous sera garant de sa discrétion.

A MM. les Abonnés.

Un grand nombre de nos abonnés n'ont point encore acquitté le prix de leur abonnement ; nous leur recommandons la voie de la poste qui est la plus commode pour tous.

TABLE.

—

Avignon. — Typographie de T. Fischer aîné, rue des Ortolans, 4.

REVUE

MÉDICALE

HOMŒOPATHIQUE

PUBLIÉE A AVIGNON.

Similia similibus curantur
(Hahnemann)

TOME QUATRIÈME.

N° 9. — FÉVRIER 1857.

La Revue Médicale Homœopathique paraît le 1er du mois, par cahiers de 3 à 4 feuilles in-8°. — Le prix de l'abonnement est de 15 fr. pour la France et 20 fr. pour l'Etranger.

Les mémoires, observations et lettres destinés à la *Revue*, devront être adressés, *franco*, à M. le Dr Béchet, à Avignon.

S'adresser, pour les abonnements, à M. T^{re} Fischer, qui est exclusivement chargé de les inscrire et d'en recevoir le montant.

On s'abonne

à Avignon, chez M. T^{re} Fischer aîné, rue des Ortolans, 4

à Paris, chez M. J.-B. Baillière, 19, rue Hautefeuille

AVIS.

Cette publication étant essentiellement une œuvre de propagande, nous prions instamment les personnes qui voudront bien s'associer à nous pour atteindre le but que nous nous proposons, de vouloir bien nous faire connaître au plus tôt leur adhésion, afin que nous puissions dans le plus bref délai possible, régler le tirage du Journal sur le nombre de nos abonnés, qui seul peut nous fixer sur la quantité des numéros que nous devons répandre gratuitement parmi les adversaires de l'Homœopathie. Sur le désir qui nous en serait exprimé par un abonné, nous lui adresserions deux ou trois numéros, moyennant le supplément nécessaire pour acquitter les frais de poste : sa bonne foi nous sera garant de sa discrétion.

A MM. les Abonnés.

Un grand nombre de nos abonnés n'ont point encore acquitté le prix de leur abonnement ; nous leur recommandons la voie de la poste qui est la plus commode pour tous.

TABLE.

—

Avignon. — Typographie de T. FISCHER aîné, rue des Ortolans, 4.

REVUE

MÉDICALE

HOMOEOPATHIQUE

PUBLIÉE A AVIGNON.

Similia similibus curantur
(HAHNEMANN)

TOME QUATRIÈME.

N° 1. — JUIN 1856.

La REVUE MÉDICALE HOMOEOPATHIQUE paraît le 1er du mois, par cahiers de 3 à 4 feuilles in-8°. — Le prix de l'abonnement est de 15 fr. pour la France et 20 fr. pour l'Etranger.

Les mémoires, observations et lettres destinés à la *Revue*, devront être adressés, *franco*, à M. le Dr BÉCHET, à Avignon.

On s'abonne

à Avignon, chez M. Tre FISCHER aîné, rue des Ortolans, 4

à Paris, chez M. J.-B. BAILLIÈRE, 19, rue Hautefeuille

MÉDICAMENTS HOMŒOPATHIQUES,

Pharmacies de poche.

A Avignon chez { BRUN, place Puits-des-Bœufs. / CARRE, rue Saunerie. }

A Marseille chez { BORRELLY, / TRICHON, } rue St-Ferréol.

A Alais chez { GALHAC, / PLENET, } Grande Rue.

A Paris chez G. WEBER, rue Neuve-des-Capucins, 8.

A Bordeaux chez ALEXANDRE, rue du Chapeau-Rouge.

A Aix chez PÉCOUT.

A Arles chez OLIVIER, rue Roquette.

AVIS.

Cette publication étant essentiellement une œuvre de propagande, nous prions instamment les personnes qui voudront bien s'associer à nous pour atteindre le but que nous nous proposons, de vouloir bien nous faire connaître au plus tôt leur adhésion, afin que nous puissions dans le plus bref délai possible, régler le tirage du Journal sur le nombre de nos abonnés, qui seul peut nous fixer sur la quantité des numéros que nous devons répandre gratuitement parmi les adversaires de l'Homœopathie. Sur le désir qui nous en serait exprimé par un abonné, nous lui adresserions deux ou trois numéros, moyennant le supplément nécessaire pour acquitter les frais de poste : sa bonne foi nous sera garant de sa discrétion.

A MM. les Abonnés.

Plusieurs abonnés se plaignent que la *Revue* leur manque quelquefois : nous leur donnons l'assurance QU'ELLE EST RÉGULIÈREMENT ADRESSÉE A TOUS, nous les prions donc de vouloir bien réclamer à l'administration des postes, qui est seule l'auteur de cette irrégularité dans la réception de l'exemplaire qui leur est destiné. Toutefois, l'administration de la *Revue* complètera la collection de chacun, moyennant le prix de l'affranchissement des numeros demandés, qui pourra être envoyé en timbres-poste.

TABLE.

—

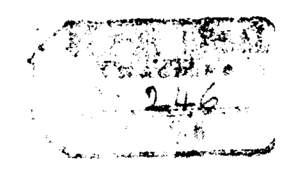


Avignon. — Typographie de T. FISCHER aîné, rue des Ortolans, 4.

REVUE

MÉDICALE

HOMŒOPATHIQUE





INTRODUCTION

La *Revue* commence son quatrième volume dans des conditions on ne peut plus favorables : D'abord, elle n'a plus à rassurer ses lecteurs sur l'exactitude de sa publication qu'on avait pu croire alimentée par une collaboration insuffisante, à cause des lacunes qu'elle a présentées pendant la durée de ses deux premières années. Celle qui vient de finir a dû dissiper tous les doutes à ce sujet, et a démontré que la partie matérielle de notre œuvre était seule la cause des interruptions fâcheuses qui en avaient momentanément suspendu le cours.

Dans la dernière réunion, à Nice, de la société homœopathique méridionale, le comité de rédaction de la *Revue* a subi des modifications importantes ; il a éprouvé de regrettables pertes, mais il a reçu en même temps dans son sein, des membres dont le mérite lui assure un con-

cours aussi éminent que fécond. L'homœopathie, n'ayant pas à tenir compte des limites territoriales et des lignes douanières, ayant effacé pour toujours du langage médical ces locutions, trop rétrécies pour elle, *Ecole française*, *Allemande*, *Italienne* ou autre, ne pouvait laisser plus longtemps ses représentants des divers pays, dans un isolement préjudiciable à ses progrès: la diversité des idiomes, qui seule serait propre à perpétuer cet isolement, n'est-ce pas une trop faible barrière à opposer à la conformité des principes qui unissent tous les vrais disciples de l'immortel Hahnemann ?

Pénétrés de cette conviction, en présence surtout de la démission des secrétaires du comité de rédaction de la *Revue*, les médecins homœopathes réunis à Nice, n'ont pas hésité à nommer, pour le remplacement de ces derniers, MM. les docteurs Coddé, de Gênes, et Belluomini, de Florence. Le nombre des membres du comité de rédaction ayant été ensuite limité à huit, y compris les secrétaires, et la décision ayant été prise qu'au moins un membre rédacteur Italien devait y entrer, il a été décidé que M. le Dr P. Gatti, de Gênes, remplacerait M. le Dr Dugat-Estublier ; la présidence honoraire a été supprimée.

Afin de cimenter, d'une manière plus solide, cette fusion à laquelle est appelée à prendre part telle nation qui le désirera, il a été unanimement décidé que la fête Hahnemannienne, célébrée chaque année par la SOCIÉTÉ HOMOEOPATHIQUE MERIDIONALE (1), dans le lieu désigné dans sa

(1) Tel est le nom qui a été donné, le 10 Avril dernier à Nice, à la réunion

précédente réunion, serait suivie d'un Congrès, et que la *Revue médicale homœopathique d'Avignon* et la *Revue homœopathique de Spolette* sont les organes de publicité des actes de cette société.

Ces premiers linéaments d'une constitution compacte qui embrassera dans les liens d'une intime confraternité, par des rapports scientifiques incessants, tous les représentants de l'homœopathie, disséminés dans le Midi de l'Europe, nous paraissent porter des germes d'une fécondité non douteuse. Quelque pure que soit l'influence de la vérité, elle ne parvient pas toujours à chasser du cœur humain les ferments de faiblesse qu'il renferme; quelqu'élevée que soit la profession médicale, les médecins ne peuvent se soustraire toujours à l'action des froissements, des susceptibilités ou des malentendus inévitables, parmi les praticiens d'une même cité quelque vaste qu'elle soit. L'établissement d'une société, au sein de cette cité, d'une société qui se constitue la sentinelle vigilante d'une vérité persécutée ou méconnue seulement, peut donc ne pas toujours répondre à toutes les espérances qu'il avait inspirées. Il n'en sera jamais ainsi d'une société dont tous les membres poursuivront le même but, n'ayant jamais parmi eux les éléments de désunion que des contacts fréquents peuvent seuls créer.

C'est parce que l'expérience a donné à cette opinion la force d'un fait démontré, au sujet de la propagation

des médecins homœopathes: les détails à ce sujet sont insérés au procès-verbal des séances scientifiques, qui sera lu plus loin.

de l'homœopathie, que nous avons poursuivi et poursuivons toujours un but dont chaque année nous rapproche d'avantage. Nos vues ont été pleinement acceptées par nos honorables confrères, sous le beau ciel de l'Italie ; nous espérons que d'autres contrées, dans un prochain avenir, ne leur seront pas moins favorables, et que nous arriverons enfin à ne former qu'un seul homme de cette grande famille qui cultive et répand la vérité médicale, et dont les divers membres sont encore, pour le plus grand nombre, dans un isolement aussi déplorable qu'impuissant. Ce résultat obtenu, le triomphe de l'homœopathie est assuré, car, toute puissante par elle-même en présence des systèmes de l'enseignement médical officiel, elle ne manque que d'un personnel à opposer au personnel médical officiel. Tous ceux qui sont destinés à constituer cette représentation scientifique sont aujourd'hui presque inconnus les uns aux autres ; leurs travaux cliniques restent presque stériles ou ne fructifient que dans un cercle plus ou moins circonscrit. Réunis, au contraire, ces travaux acquerront une valeur qui, en facilitant l'étude et la pratique de l'homœopathie, multipliera les défenseurs de celle-ci, et imposera à ses adversaires des égards et une juste retenue dont ils croient pouvoir se dispenser aujourd'hui.

Le modeste passé de la *Revue* protége nos espérances contre toute illusion : nous savons combien les fruits de nos débiles efforts en ont dépassé le mérite. S'il nous était permis, sans paraître nous donner à nous-même des

éloges que nous savons n'appartenir qu'à la grande vérité que nous défendons ; nous énumérerions les praticiens qui ont été fortifiés par sa lecture, dans leur conviction hésitante, et ceux dont les premiers essais ont été provoqués et heureusement dirigés par les conseils pratiques que son Comité de rédaction ne cesse de formuler. Mais, nous devons nous borner à affirmer que l'action de propagande de notre publication s'est exercée dans une sphère s'agrandissant chaque jour, lentement il est vrai, cependant d'une manière propre à satisfaire des désirs plus impatients que les nôtres. Vivifier de plus en plus dans l'esprit de ceux qui connaissent l'homœopathie et l'apprécient à ce qu'elle vaut, la confiance trop peu connue que méritent les moyens dont elle a enrichi la thérapeutique; faire naître de temps en temps, dans la pratique de nouveaux adeptes, cette même confiance qui ne reconnaît de limites à l'excellence de la médication homœopathique, que celles que lui imposent la nature ou les progrès de certaines maladies, ou celles, plus communes qu'on ne pense, qui sont élevées par une connaissance superficiellement acquise de la matière médicale pure ; tel est le but essentiel vers lequel tendront toujours les efforts du Comité de rédaction de la *Revue*. Nous ne saurions trop le répéter, les convictions plus ou moins incomplètes qu'inspire la grande réforme médicale, réfléchissent toujours, non les imperfections de celle-ci, mais seulement les imperfections de l'étude qu'en ont faite les praticiens qui ne l'acceptent que comme un progrès plus ou

moins étendu, à ajouter à la thérapeutique séculaire. Il n'est assurément aucun représentant de l'homœopathie qui ne proclame, s'il se rend justice, que la valeur lui en a toujours été démontrée corrélative à la connaissance qu'il a eue de la pathogénésie et de l'application plus ou moins éclairée qu'il en a faite. En appeler à l'expérience de tous les praticiens consommés, dont les méditations et le tact médical exploitent chaque jour d'une manière fructueuse l'inépuisable mine que nous a léguée Hahnemann; présenter leurs travaux dans toute leur valeur scientifique, c'est donc la plus puissante réponse qu'il soit possible de faire aux prétentions qui peuvent se formuler ça et là, dans les hautes comme dans les basses régions, de circonscrire à tel ou tel cas de la pratique médicale l'application de l'homœopathie. C'est là la ligne de conduite qu'a suivie jusqu'ici et que suivra toujours la rédaction de la *Revue*.

Cette manière tacite de répondre à des clameurs dont le bruit ne doit être qu'éphémère, quelles que soient la science et l'éloquence de ceux qui les poussent, cessera cependant d'arrêter notre plume, s'il s'élève contre l'homœopathie des oppositions passionnées ou des prétentions injustes ou des égarements qui se produisent sous l'apparente sauvegarde de la science ou de la vérité. La *Revue*, parmi tous les organes de la presse homœopathique, a seule pris la parole au sujet de l'expérimentation cholérique de l'hôtel-Dieu de Marseille, au sujet de cette inique expérimentation dont le monde entier a retenti,

dont le résultat est sans cesse jeté à la face des amis de l'homœopathie, et qui cependant, connue dans ses détails intimes, ne prouve rien contre celle-ci, absolument rien: elle a toutefois prouvé deux choses; d'abord que nos confrères ont donné en cette circonstance une éclatante preuve de leur bonne foi et de leur loyale franchise ; la *Revue* a laissé ensuite à ses lecteurs le soin de se démontrer la seconde, à savoir, comment les adversaires de l'homœopathie ont su répondre à ces deux honorables sentiments. Nous n'avons pas compris le silence qui a été gardé en cette circonstance, par des écrivains qui mieux que nous, auraient pu réduire à leur valeur réelle les désastreuses conséquences qu'on a osé tirer contre notre cause, de cette *expérimentation clinique* à laquelle la science des expérimenteurs et la valeur des médications employée par eux, n'ont pu prendre qu'une part secondaire, l'*adresse*, ne voulant employer un autre mot, ayant eu la part principale.

Malgré l'humilité de son rang, fidèle à son passé, la *Revue* ne cessera donc de veiller attentivement et de signaler au moins les atteintes qu'on voudrait porter à l'homœopathie : si la force lui manque pour repousser tous les traits lancés contre le magnifique édifice élevé par Hahnemann, le zèle ne lui manquera jamais. Elle s'efforcera de plus en plus de rendre l'application clinique de la médication homœopathique plus facile et plus heureuse, en présentant à ses lecteurs des études éprouvées de matière médicale pure et spécifiant surtout les

corrélations de celle-ci avec la pathologie, dont le vaste domaine sera toujours pour nous dominé par l'esprit de rigoureuse observation qui est né de la connaissance de la GRANDE LOI DES SEMBLABLES, toujours et soigneusement affranchi de la tyrannie des recherches purement spéculatives et des séductions des hypothèses séculaires et traditionnelles. Elle s'imposera comme un devoir toujours permanent de faire ressortir les modifications essentielles que LA GRANDE LOI DES SEMBLABLES a imprimées au mode d'utiliser, pour le perfectionnement de l'art de guérir, les diverses connaissances médicales acquises par les siècles passés et les travaux contemporains.

De plus en plus convaincu de la somme de bien que doit procurer à l'humanité la profusion de l'homœopathie, le comité de rédaction de la *Revue* réitère, auprès de tous ceux qui connaissent quels sont les bienfaits que la science hahnemannienne réserve à nos semblables, l'appel qui leur a été adressé, les années précédentes : Leur coopération à notre œuvre de propagande les associe à l'œuvre la plus méritoire qu'ils puissent accomplir, après celles qui ont leur essence et leur but dans l'enseignement et l'application de la vérité religieuse.

Avignon, mai 1856.

Dr BÉCHET,

Président du Comité de rédaction.

FÊTE HAHNEMANNIENNE

CÉLÉBRÉE A NICE, LES 10 ET 11 AVRIL 1856.

LISTE DES MEMBRES PRÉSENTS A LA RÉUNION.

MM.

Dr Béchet, d'Avignon.
Dr Gatti (Pierre), de Gênes.
Dr Coddè (Louis), de Gênes.
Dr Belluomini (Fr.), de Florence.
Dr Cher. Bottini (Dom.), de Manton.
Dr Bianchi Giujeppe, de Finale.
Dr Cher. L. Granetti, de Turin.
Dr Jantzon, de Kœnigsberg.
Dr Kroser, de Vienne (Autriche.)
Dr Schultz, de Mecklembourg.
Dr Sollier, de Marseille.
Dr Sevenin, de Dresde.

MM.

Dr Finella (François), de Nice.
Drs Pollet et Lefèvre, de Nice (1).
Dr Blest, à l'armée anglaise.
Dr Monti (Alphonse), de Bologne (Italie).
Ingiani Massimo, pharmacien chimiste homœopathe, de Turin.
Arnulphi, pharmacien chimiste homœopathe, de Nice.
Le Cher. Chane. de Cessoles, et l'abbé Cattois, de Nice (2).
Le baron Prost.

(1) Ils n'ont pas assisté à la Séance préparatoire : ces deux honorables membres, ainsi que M. le Dr Bottini, ne sont point encore rangés sous la bannière d'Hahnemann.

(2) Ces deux honorables membres n'ont pas assisté au Banquet auquels ils devaient assister à la Villa Arson.

LISTE DES MEMBRES QUI ONT DONNÉ LEUR ADHÉSION.

MM.

Dr BRUNI (Joseph), de Milan, se fait représenter lui, et les homœopathes Lombards, par le Dr GATTI.

Dr PESCHI GLERARDE, de Pagliamento, se fait représenter lui, et les homœopathes de l'état Vénitien, par le Dr CODDÉ.

Drs MORELLO, SINIBALDO, RETAGGI et ROFFINI, de Florence, représentés par le Dr BELLUOMINI.

Dr SOLLIER fils, de Florence.

Dr PEIRONI (Jacques), de Gênes.

Dr POMPILI, de Spolete.

Dr LIUGGI, de Rome.

Dr Cher. FIORETTA (P.), de Parme.

Dr POJANO (J.-B.), de Savigliano.

Dr VANNI FRANCESCO MORANO (P.), de Casale.

Dr CODDÉ, médecin-chirurgien, de Turin.

Dr JONTANA LUIGI, de Finale.

MM.

Dr CARETTO CARLO, de Bardinetto.

Dr TIGENE (Antoine), de Savone.

Dr GROSSI (Marcel), de Massio.

Dr PASSI ANGELO DE S. VITO, de Pagliamento.

Dr PORTA PAVA, ex-président de la société homœopathe de Turin.

Dr ARQUINI (Antoine), de Naples.

Dr LADELCI, de Rome.

Dr MASCLARY, de Nismes.

Dr ARRÉAT, d'Aix.

Dr COMANDRÉ, d'Alais.

Dr PANSIN, d'Uzès.

Dr ROUX, de Cette.

Dr DUGAT-ESTUBLIER, d'Orange.

Dr AUGIER, de Grenoble.

Dr PERRUSSEL, de Lyon.

Dr PAUL, de Beaucaire.

BALMOUSSIÈRE, méd., de Fournès.

CHAINE, médecin, de Connaux.

MOURRET, méd., de Barbentane.

ODE, médecin, de Caumont.

SÉANCE PRÉPARATOIRE.

Le 10, à onze heures du matin, la séance préparatoire est ouverte sous la présidence du Dr Béchet, d'Avignon, dans la salle de l'hôtel d'York.

M. le Président fait d'abord connaître la démission reçue par lui des deux secrétaires du comité de rédaction de la *Revue* ; il propose à l'assemblée de nommer leurs remplaçants et de voter des remercîments aux démissionnaires qui ont coopéré à la fondation de la *Revue homœopathique* d'Avignon. L'assemblée est sur ce dernier point d'un avis unanime et vote des remercîments aux démissionnaires, en exprimant les regrets que fait naître leur retraite; elle nomme ensuite MM. les Drs Coddé, de Gênes, et Belluomini, de Florence, secrétaires en remplacement de MM. Augier et R. de Vaumalle.

Sur l'invitation de M. le Président, sont inscrits tous ceux qui doivent prendre la parole, soit au banquet, soit à la séance scientifique du lendemain.

M. le Président expose ensuite qu'il est indispensable de constituer le bureau définitif, soit pour diriger les travaux de la séance du 11, soit pour la rédaction de la *Revue médicale homœopathique* d'Avignon, dont la création est le fait exclusif de la première réunion des médecins homœopathes du Midi de la France, cette publication devant demeurer, à moins qu'il n'en soit décidé autrement, l'organe officiel des travaux isolés ou collectifs des membres de ce qu'il propose de dénommer, SOCIÉTÉ HOMOEOPATHIQUE MÉRIDIONALE. Il ajoute aussitôt:
« Il y a quatre ans que, déplorant l'isolement des membres
» épars, et la plupart inconnus les uns aux autres, de la fa-
» mille hahnemannienne, il vint à quelqu'un de nous la pen-
» sée de profiter de l'anniversaire de la naissance du MAITRE
» pour établir entre tous des liens scientifiques. Ce projet a
» obtenu un résultat qui promet de réaliser les espérances
» conçues à son occasion ; cette réunion, plus nombreuse et
» plus imposante que celle des années précédentes, permet
» de croire à la prochaine constitution d'une société forte-
» ment organisée et tenant régulièrement un congrès annuel. »

Sur sa demande, la parole est donnée au Dr Belluomini qui, dans une improvisation élégante et chaleureuse, fait ressortir tous les avantages d'une semblable SOCIÉTÉ; mais il désirerait qu'elle ne fut pas exclusivement française, et il formule la proposition que la réunion actuelle soit dénommée de telle sorte qu'il conste par son nom qu'elle a eu lieu sur le sol de l'Italie. Un assentiment unanime accueille cette proposition.

M. le Président prend la parole et s'exprime ainsi : « J'accueille avec d'autant plus d'empressement la proposition de » l'honorable secrétaire, qu'elle répond aux vœux, formés dès » le principe par tous mes compatriotes confrères français, » au sujet du caractère de ces réunions scientifiques annuel- » les. La science, l'homœopathie surtout, ne connaît pas les » distinctions établies par la politique parmi les peuples ; » elle est une pour le monde entier. Je suis personnellement » heureux de voir exprimer par tous une opinion qui est la » mienne. Toutefois, comme il est utile qu'il s'établisse des » divisions, il me paraît nécessaire d'adopter une dénomina- » tion qui, sans s'arrêter aux délimitations territoriales, dé- » termine cependant la zone que peut comprendre notre so- » ciété future. »

Après un débat long et animé, il est unanimement décidé que, puisque les Alpes sont franchies, les Pyrénées pourront l'être, si nos confrères trans-pyrénéens le désirent, et que, sous la dénomination de SOCIÉTÉ MÉRIDIONALE HOMOEOPATHIQUE, tous les représentants de l'homœopathie méridionale fêteront annuellement la naissance de l'immortel Hahnemann par un congrès scientifique de trois jours, dans le lieu désigné dans la dernière session.

Suit un débat sur le règlement de cette société; mais à ce sujet, il est décidé seulement, vu le peu de temps dont il est possible de disposer, que des projets seront proposés dans la

prochaine session de 1857, par quiconque le désirera : M. le Dr Coddé est cependant officiellement nommé pour présenter un projet de règlement.

Le lieu où se tiendra la prochaine session est ensuite le sujet d'une discussion, qui se termine par la désignation de la ville de Marseille.

Plusieurs membres font observer que le 10 avril, malgré le droit imprescriptible qu'ils reconnaissent à ce jour de réunir les disciples de Hahnemann, est peu propice à l'éclat d'un congrès, à cause des occupations, plus nombreuses en cette saison, pour tous les praticiens, que dans le mois de septembre, par exemple. Cette dernière époque cependant, étant désignée cette année pour le congrès homœopathique de Bruxelles, il est décidé que le 10 avril 1857, le congrès homœopathique méridional tiendra sa session à Marseille.

La discussion est ensuite ramenée sur la première proposition de M. le Président, la constitution du comité de rédaction de la *Revue médicale homœopathique d'Avignon.*

Les représentants de l'homœopathie italienne expriment le désir que, la langue française n'étant pas parfaitement et généralement connue par nos confrères transalpins, il soit décidé que la *Revue homœopathique de Spolette*, publiée en langue italienne, et la *Revue homœopathique d'Avignon*, publiée en langue française, soient simultanément les organes officiels de la SOCIÉTÉ HOMOEOPATHIQUE MÉRIDIONALE. M. le secrétaire Dr Coddé formule cette proposition qui est unanimement acceptée.

M. le Dr Pamphili, directeur fondateur de la *Revue* de Spolette, étant absent de l'assemblée, il est jugé opportun de ne modifier en rien l'existence actuelle de cette publication. Il n'en est pas ainsi de la *Revue* d'Avignon, dont M. le Président propose à l'assemblée de constituer le comité de rédaction, ainsi qu'elle le jugera nécessaire.

M. le Dr Finella, de Nice, propose d'accepter la constitution actuelle du comité de rédaction de la *Revue* d'Avignon, à la condition toutefois d'en limiter le nombre, et d'y faire entrer un ou plusieurs membres italiens.

Après un court débat, il est décidé que le comité de rédaction sera invariablement composé de huit membres, parmi lesquels un président et deux secrétaires. Sa composition est arrêtée ainsi qu'il suit:

MM. Béchet, d'Avignon, *Président*,
Sollier, de Marseille,
Arréat, d'Aix,
Comandré, d'Alais,
Denis, d'Avignon,
P. Gatti, de Gênes,
L. Coddé, de Gênes, } *Secrétaires*.
F. Belluomini, de Florence, } *Secrétaires*.

La séance est levée à trois heures.

BANQUET.

A trois heures et demie, tous les membres de la fête (1) se sont rendus dans la grand'salle de l'hôtel d'York et ont pris place autour d'une table splendidement servie. Le buste de l'immortel Hahnemann était en face de M. le Président, sur un piédestal dignement orné : des faisceaux de drapeaux, aux couleurs italiennes et françaises, l'encadraient dans leurs replis majestueux.

(1) Moins un grand nombre qui n'ont pu y prendre part, à cause du contretemps dont il a été fait mention dans le dernier numéro, dans les quelques lignes que nous avons écrites au sujet de cette belle fête. Dr Béchet.

M. le syndic (maire) de Nice, M. Barralis, a honoré ce banquet de sa présence; il a fait plus, il a daigné le présider. Un grand nombre d'amis de l'homœopathie se sont joints à ses représentants officiels, ainsi que plusieurs personnages de distinction, mais en moins grand nombre que n'en eût réuni le banquet dans la villa Arson. Nous citerons le spirituel littérateur français, M. Alp. Karr qui a bien voulu prendre part à toute notre fête.

Pendant toute la durée du Banquet, un corps de musique, placé dans la cour de l'hôtel, n'a cessé de faire entendre des symphonies dont le poétique effet se mêlait gràcieusement aux pensées et aux sentiments qui occupaient tous les cœurs, pensées de reconnaissante félicité envers l'homme de génie qui était fêté par nous, et pensées de sympathique confraternité parmi tous ceux qu'illuminaient ses sublimes et bienfaisantes découvertes.

Au dessert, M. le vice-président, Dr Béchet, a pris la parole et a prononcé les paroles suivantes qui ont été accueillies par des applaudissements prolongés.

Messieurs,

« Le sentiment qui nous réunit aujourd'hui dans cette enceinte, est un de ceux qui relèvent le plus les actions de l'homme : reconnaître un bienfait reçu, n'est-ce pas en effet un acte qui émane des plus nobles élans du cœur ? Le témoignage solennel que nous rendons ici à notre foi scientifique, c'est l'expression de notre gratitude impérissable envers l'homme dont nous honorons la mémoire. Mais la grande découverte que nous devons à son génie, profitera à l'humanité toute entière; nous nous sommes donc constitués, ainsi que tous ceux qui fêtent ce jour mémorable, la caution de tous nos semblables, pour payer leur dette à celui qui leur épargnera tant de maux :

nous sommes en quelque sorte les mandataires anticipés des générations futures appelées à savourer dans toute leur maturité les fruits des travaux de l'immortel vieillard de Cœthen. Il n'a fallu rien moins que l'appréciation faite par chacun de nous, de ce rôle magnifique, pour expliquer l'empressement que vous avez mis à prendre part à cette manifestation : le désir de la rendre plus éclatante a annihilé les distances pour le plus grand nombre d'entre nous, et plusieurs nations sont représentées à ce banquet confraternel.

» Le spectacle saisissant que forment aujourd'hui, sur divers points du globe, des hommes qui, comme nous, se rappellent la naissance de Hahnemann, ce spectacle, dis je, est inouï dans les fastes de la science médicale. Il y a bientôt un demi-siècle, dans un coin de l'Allemagne, quelques rares disciples rangés autour du *Maître*, ont donné le signal de cette fête : depuis cet obscur et modeste début, elle se renouvelle chaque année avec une pompe et un apparat toujours croissants, et dans un plus grand nombre de lieux, à tel point qu'il est aujourd'hui peu de capitales en Europe qui ne tiennent à honneur de la célébrer ; le nouveau monde lui-même la célèbre dans la plupart de ses populeuses cités.

» Assurément, Messieurs, ce n'est pas l'enthousiasme irréfléchi de quelques adeptes aveuglés qui a pu fonder une telle coutume, parmi des hommes voués aux études les plus sérieuses et à la pratique de l'art le plus difficile. Assurément aussi ce n'est point un homme ordinaire celui dont la naissance est ainsi fêtée depuis si longtemps, et d'une manière non interrompue, et toujours dans quelques pays nouveaux. Oui, Messieurs, Hahnemann n'est point un homme ordinaire : il s'élève bien haut parmi ces intrépides et féconds travailleurs qui ont arraché à telle ou telle portion de la création les lois intimes qui la régissent ; nul d'entr'eux n'a doté la société des

hommes d'une découverte qui dût lui être si utile. L'histoire nous a légué des noms bien illustres, parmi les médecins du passé, mais nul d'entr'eux n'a allumé, pour éclairer le vaste champ de la science, un flambeau aussi éclatant et qui ne s'éteindra jamais. Avant Hahnemann, il y avait des connaissances médicales, très-précieuses, sans doute; depuis Hahnemann, nous avons la science médicale, car il nous a ouvert et tracé la voie pour la constituer de la manière la plus immuable et la plus complète.

» C'est donc, Messieurs, à ce grand bienfaiteur de l'humanité, que j'ai l'honneur de vous proposer ce toast. »

M. le Vice-Président a ensuite successivement donné la parole aux orateurs suivants :

M. le Dr Finella s'est exprimé ainsi :

Honorables Collègues,

« Donnez-moi un point d'appui, disait le grand Archimède, et je soulèverai la terre; et, nous, transportant cette vérité dans le champ infini de l'idéal et du réel métaphysique, à plus forte raison pouvons-nous également dire : découvrez-moi un principe positif et je créerai un nouveau monde.

» Le vieux monde, oppressé par le cauchemar de la terreur et de la négation s'écroule de toutes parts : la lutte des matérialistes et des spiritualistes, l'informe et décourageante doctrine orientale du bien et du mal, du fatalisme, et par suite de l'esclavage, tout cela s'abîme avec le règne de l'ignorance d'où elle est sortie. La lumière brille de tous côtés dans le monde scientifique, et le principe du progrès et de la raison, appuyés sur leurs bases inébranlables, l'observation, l'expérience et le raisonnement, nous fait déjà voir la terre et tout

l'univers sous l'aspect de l'harmonie et de l'amour. Et la superstition de l'homme maudit s'enfuit à grand pas, et les générations présentes et futures vont s'unir dans les bénédictions de la Nature.

» Dieu et la création unis par le lien indissoluble d'une manifestation indéfinie et infinie, tel est le principe qui relève le moral de l'homme. Actif et convaincu que partie de tout, il doit concourir avec le tout, à la grande œuvre du perfectionnement progressif, non plus abattu, mais fort dans sa conscience, il se lie avec toute la famille humaine pour ne pas laisser dans l'oubli un seul des membres qui la composent; et l'humanité, animée de ce nouveau souffle Divin, ne se proclamera heureuse que le jour où disparaîtra de la terre le dernier de ses frères souffrants par l'isolement de l'ignorance et de l'esclavage. L'individualisme et l'esclavage seront alors des gangrènes disparues et le véritable Eden sera avec le temps une réalité sur la terre. La loi du progrès basée sur l'unité du principe de l'harmonie éternelle entre la cause et l'effet, indivisible l'une de l'autre, nous affirme l'unité d'origine de toutes les races et par suite la solidarité dans les temps et dans l'espace de tous les membres de la famille humaine.

» Pythagore, Platon, Euclide, Archimède, Appollonius, Philolaüs, Socrate, etc. sont l'aube de ce nouveau monde. Copernic, Galilée, Campanella, Newton, Colombe, Volta, Lavoisier, Linée, Vanhelmont, et enfin le grand Hahnemann en sont l'aurore. Ces grandes intelligences ont toutes travaillé pour le règne de l'affirmation, et leurs efforts ont dissipé pour toujours les ténèbres de la négation, amené la diminution croissante des maux et hâté l'émancipation de l'homme et de la femme.

C'est à cette époque qu'apparaissait l'astre brillant d'Hahnemann, et, à partir de ce jour, la médecine est entrée dans

le règne du progrès, de l'amour et de l'émancipation. C'est sa lumière qui éclaire les esprits de nous tous ses disciples. C'est grâce à lui que, réunis aujourd'hui dans cette enceinte, nous oublions les passagères différences de pensées, de langage et de nationalité, et que nous nous trouvons fermement unis dans la fraternité du principe des semblables pour continuer la propagation de la grande œuvre de cet immortel génie, pour le bien de l'humanité.

Je suis heureux de voir ici, venus de tous côtés, des hommes qui, prompts à oublier l'individualisme et le mortel égoïsme, se réunissent au nom de l'amour pour répandre plus largement les bienfaits de la médecine d'affirmation, et mettant ainsi en commun leurs idées et leurs sentiments, saluer sincèrement, avec le langage universel de la pensée, le grand Astre à qui nous devons cette salutaire découverte.

Après avoir consacré nos premières acclamations à la commémoration du jour de naissance d'Hahnemann, nous adressons de chaleureux vivats à tous nos confrères du globe et nous leurs présentons, comme ayant mérité de leur part un vif souvenir d'estime et de gratitude, les trois honorables promoteurs de ce congrès, le Docteur Béchet d'Avignon, le Chevalier Gonzague Arson et le Chimiste Arnulphy de Nice.

VIVE LA MÉDECINE DES SEMBLABLES !
VIVE L'ÉMANCIPATION DE L'HUMANITÉ !

M. le Dr Coddé a dit :

Messieurs,

« L'ancienne morale disait, celui qui n'est pas avec nous, est contre nous : nous au contraire, nous élargissons le grand cercle moral, et nous proclamons amour envers l'ami et l'ennemi, puisque c'est encore de la lutte que nous tirons

plus de force pour la grande œuvre du bien ; c'est par ce moyen que se dégage l'étincelle du vrai ; nous ne travaillons pas seulement pour nous qui croyons. mais aussi pour nos adversaires que nous honorons sur le champ de la loyauté, et de la philanthropie: buvons donc non exclusivement à la santé de ceux qui cultivent l'homœopathie, mais buvons aussi à la santé de nos adversaires, »

Vive le bien et le vrai pour tout le monde.

M. le Dr Belluomini a dit :

Signori,

« Io spero che vorrete unire la vostra potente alla mia debole voce, per fare un brìndisi alla memoria d'Hahnemann, di questo figlio prediletto di Dio , che nella propagazione della dottrina dei simili, unì la medicina all ordine di armonia universale, la collegò con la religione, l'inalgò a dignità di scienza.

Onore dunque alla memoria d'Hahnemann ! Onore a voi rispettabili colleghi che con tante senno propagate questa scienza di amore, di carità , e di salute. »

M. le Dr Sollier a parlé en ces termes :

Messieurs,

« Vivement alarmée à la vue des progrès que sa jeune rivale ne cesse de faire dans l'opinion publique, l'allopathie a fait entendre le cri de détresse ! « *Le flot monte*, *monte toujours* ! » disait naguère l'un de ses plus ardens coryphées ; et , désespérant de pouvoir opposer une digue à ce *flot* qui *monte*, *monte toujours*, elle en est réduite à descendre des hauteurs de la science, notre domaine à tous, pour s'abaisser jusqu'à

l'insulte et à la calomnie, ressource ordinaire de l'impuissance unie à la mauvaise foi (1).

» Cette situation est beaucoup trop tendue pour se prolonger longtemps encore ; une solution est donc inévitable dans un avenir peu éloigné, car, chaque jour voit s'élargir l'abîme qui nous sépare de nos adversaires scientifiques.

» Et c'est au moment où tout se prépare pour cette lutte suprême, lutte sans trêve, ni merci, que quelques-uns, parmi nous, enivrés par un fol orgueil, osent rêver une alliance monstrueuse entre les deux écoles, en intrônisant je ne sais quelle thérapeutique bâtarde, qu'ils décorent du nom de doctrine *éclectique* et qui n'est, au fond, que la négation de toute doctrine!

» Heureusement les destinées de l'homœopathie appartiennent à tous, non à quelques-uns; aussi, cette dissidence déplorable, tranchons le mot, cette défection en présence de l'ennemi, peut bien retarder momentanément le triomphe de notre cause, mais elle ne saurait le compromettre sérieusement.

» Disciples du maître; unis les uns aux autres par une communauté de principes, serrons nos rangs, sans nous préoccuper autrement de ces vains projets de conciliation dont la réalisation est radicalement impossible: rallions-nous autour du drapeau qui porte pour devise la loi fondamentale *similia similibus curantur*, l'un des plus beaux titres de gloire de notre immortel Hahnemann. En poursuivant de concert l'œuvre de la réforme médicale à laquelle il nous a initiés, nous multiplierons nos moyens d'action, et, soyez-en sûrs, la force restera au bon droit, l'erreur ne prévaudra pas contre la vérité.

(1) Voir entr'autres: *Le Papillon* d'Agen, numero du 9 mars 1856. AB UNO DISCE OMNES!

A l'Union de tous les disciples de Samuel Hahnemann !
Au triomphe des doctrines hahnemanniennes !

M. le Dr Pietro Gatti a lu les strophes suivantes :

Raggio immortal benefico
Dell' Increata Mente
Oh chi ti vede e l' anima
Tutta d'amor non sente
Estasiata struggersi
Sublime Verità !
Regger chi puote al fascino
Del tuo Superno riso,
Chi mai da tuoi miracoli
Vinto non è conquiso,
E per opposto tramite
Ancor dubbiando và ?
Ciechi che il guardo esanime
Volgete al sole invano ;
Stolti che osate irridere
Quanto sovrasta arcano
Sordi al possente eloquio
Del più innegabil Ver ;
Quà, quà la mano increduli
Palpate pur, sentite
Son mille e mille, innumere
Son le redente vite
Che le sue glorie narrano
Per l'universo intier.
E se alla mente impervia
L'alta ragion s'asconde
Onde l'impercettibile

Atomo all'egro infonde
Tanta virtù — la tumida
Fronte chinate al suol. —
Pensiam che breve è l'orbita
Data all'uman pensiero
Che immenso imperscrutabile
L'abisso è del mistero
Che tutto avvolge ed anima
Dall' umil germe al sol.
Chi dell' essenze l' intimo
Mondo esplorar presume,
Le sugellate pagine,
Svolger del gran volume,
Sorprender Dio nell' opera
Del più sublime amor?
Chi di natura provvida
L'occulte vie penètra
Come la terra germini
Come s' instelli l' etra,
Come alla goccia rorida
Si rinnovelli il fior,
Chi sa? misterio e tenebre
Tutto circonda — al suolo
Mente dell' uom t'umilia
Non indagar, ma solo
Sol credi all' Ineffabile,
Che quanto vuole Ei può!
Sol de' suoi don sollecita
A ben fruirne vaca
Nè tenta mai trascorrere
Di folle ardor briaca
L' insuperabil limite

Che di sua man segnò.
Al nuovo Ver che sfolgora
Del più brillante raggio
Si prosti dunque l'umile
Ignaro volgo, e il saggio
Senza superbo inchiedere
La causa, il come, il che.
È vero e basta — parlano
L'opre eloquenti assai —
Felici noi cui schiudere
A tanta luce i rai
Dopo la notte ferrea
Di lunga età si diè.
Felici noi! ma solvere
Dal vecchio error si pensi
Altri infiniti: compito
Quest' è che a voi conviensi
Dell' uom sortiti a reggere
Le mobili tribù.
Non già l'uman peculio
Tosate sol mungete,
Ma custodite vigili,
Ma provvidi pascete
Chi vel fidò sol dissevi
Ministri suoi quaggiù.
All' opra dunque — osservisi
Prima per voi la legge
Più non s'indugi a svolgere
Da stolti paschi il gregge,
Più non si nieghi al misero
Le pure fonti aprir.
All' opra dunque — a nobili

Più sani studi e degni
Omai per voi de' giovani
Si svolgano l'ingegni;
Almen sia dato ai posteri
Dalla ria notte uscir!
E noi novelli apostoli
Dell' evangelio nuovo
Noi dal novel cenacolo
Di questo pio ritrovo
Moviam fidenti e strenui
Come gli antichi un dì.
Annunziando ai popoli
Per quanto è vasto il mondo
Che d'Anemanno il genio
Nell' amor suo profondo
Per l' uom, novel Prometeo
Un raggio al Sol rapì.

M. le Chevalier Gonzague Arson, s'est exprimé en ces termes:

Messieurs,

« Animé de la plus vive sympathie pour la doctrine de l'immortel Hahnemann, mais étranger à votre profession, je ne prends la parole que pour vous remercier sincèrement de l'honneur que vous aviez résolu de faire à ma villa, en y tenant votre congrès, qui, de toute manière, j'en ai la conviction, sera fertile en bienfaits pour ma ville natale.

» Si la poésie et la mythologie avaient le droit de se produire dans une assemblée doctorale, je vous dirais que le Dieu du jour qui s'est dérobé si longtemps à notre vue, semble se souvenir aujourd'hui qu'il est père d'Esculape et qu'il se doit à cette fête de famille.

» Les perspectives les plus riantes se déroulent devant moi et les plus belles espérances se forment dans mon cœur à l'aspect de cette réunion harmonieuse si riche en promesses.

» Je me bornerai à résumer mes impressions en un désir qui en indiquera la tendance et la nature, et auquel vous vous associerez infailliblement. Fasse le ciel que la concorde, l'amour, la fraternité, dont je ressens parmi vous la douce influence et dont ce banquet m'offre une image anticipée, enchaînent bientôt tous les membres de la grande famille humaine.

» C'est dans cet esprit que je vous propose, messieurs, de porter un toast à la santé du savant illustre, du citoyen vertueux, de notre cher président. — Le docteur Béchet. »

M. le Dr Lefèvre, directeur de l'établissement hydrothérapique de Nice, a proposé le toast suivant :

« Il faut convenir d'un fait, c'est que l'homme, à quelque corporation qu'il appartienne, quelle que soit la nuance de ses opinions, de ses doctrines, dès qu'il ne craint pas d'accepter publiquement la discussion, ni de mettre au jour ses principes, dès qu'il ne prétend pas imposer, sans examen, ses croyances, cet homme est honorable et a droit à l'estime.

» L'opinion publique est la pierre de touche du vrai, et quelles que soient les difficultés que le vrai rencontre pour se produire, toujours le moment arrive, tôt ou tard, où la vérité méconnue s'implante, et rayonne sur les ruines de l'ignorance et du préjugé.

» Je n'accepte pas, Messieurs, le reproche que l'on fait bénévolement à la médecine de ne pas suivre le progrès; la présence à cette réunion d'honorables collègues appartenant à des croyances différentes, prouve le contraire et vient témoigner

hautement du libéralisme du corps médical, et de sa disposition à accepter ce que l'expérience et la brutalité des faits ont évidemment constaté.

» La doctrine d'Hahnemann ne peut exister qu'à ce titre, comme il en doit être également de toute science nouvelle et inconnue que l'intelligence humaine apporte au banquet de la civilisation.

» Que d'exemples n'avons-nous pas de vérités contestées et que leur cachet seul de vérité a forcé plus tard à admettre?

» La terre était un point fixe : Galilée, en dépit de ses puissants persécuteurs, l'a fait tourner dans l'espace! L'acceptation de la boussole, cette seconde vue du matelot, a rencontré d'immenses obstacles! Le génie de Napoléon a nié la vapeur, et aujourd'hui, à quelle admiration n'est-on pas porté en en voyant les surprenants prodiges?

» Toutes ces découvertes, Messieurs, et mille autres semblables, ne se sont, malgré tout, fait jour, que parce qu'elles étaient vraies dans leurs principes.

» Si donc l'homœopathie est un fait exact, la reconnaissance des peuples lui ouvrira tôt ou tard ses temples!

» Je serais injuste, Messieurs, envers un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, si je ne rappelais ici, le nom d'un simple paysan de la Silésie autrichienne, de Vincent Priessnitz, le fondateur de la méthode hydropathique, dont la précieuse découverte prouve que la nature réserve aussi ses faveurs aux hommes modestes et sans préventions, qui s'inclinent respectueusement devant elle, et qui regardent l'étude de ses lois éternelles, comme pouvant seule donner la clef de toutes les vérités qu'il importe à l'homme de connaître et d'approfondir.

» L'hydrothérapie a rencontré aussi à son berceau la persécution, mais aujourd'hui elle brille avec un glorieux éclat!

» Honneur soit donc rendu aux hommes du progrès, quelles que soient leurs croyances, pour les services qu'ils ont rendus à l'humanité ! C'est à ce titre, Messieurs, que je vous propose un toast à la mémoire de l'immortel Priessnitz ! A V. Priessnitz ! »

M. le D[r] Pollet a porté un toast à l'union de toutes les écoles médicales, au progrès de la science et au bien être de l'humanité.

M. Arnulphi a proposé la santé des Dames qui assistaient au banquet ; sa proposition a été converte d'applaudissements.

M. le Syndic Barralis a remercié l'assemblée de l'honneur qu'elle lui avait fait en l'appelant à la présider, et s'est félicité de ce que la ville de Nice avait été choisie pour siège du congrès homœopathique.

Enfin M. Alphonse Karr, à qui le vice-Président a inopinément donné la parole sans qu'il l'eût demandée, a porté le toast suivant :

Messieurs,

« Je n'étais pas préparé à parler, mais votre président m'invite. — J'obéis. — Vous aurez une vraie improvisation, c'est votre faute.

» Je suis bien indigne, ignorant — et bien portant.

» La science est une, — elle a un seul et même but, — le progrès et le soulagement de l'humanité. — Sur cette route les uns vont en wagon, les autres en coucou, quelques-uns à âne, d'autres à pied ; il est des carrefours où tous les voyageurs s'arrêtent un moment et se donnent la main.

» Nous sommes à un de ces carrefours.

» On a bu à plusieurs santés. Il y en a une que l'on allait oublier. Je bois à la santé des malades. »

Ces paroles empreintes d'une verve aussi originale que spirituelle, n'ont étonné personne ; mais elles ont provoqué de frénétiques applaudissements et des signes non équivoques de la sympathie générale dont leur auteur était l'objet.

Le reste de la soirée s'est écoulé entre les cordiales causeries de l'amitié, et les intéressantes communications pratiques.

Le lendemain, à midi, avec toute la grâce et l'aménité de l'intimité, Mme Arson-Arnulphi a réuni autour d'une table splendidement servie, les médecins qui assistaient au banquet de la veille. Chacun de nous a pu apprécier, par cette délicate et touchante attention, combien notre fête, ayant été éloignée des magnifiques salons de cette délicieuse villa, avait perdu de sa splendeur, par la privation de la munificente hospitalité qui l'y attendait.

(*La suite au prochain numéro.*)

Dr Coddé, Dr Belluomini,
Secrétaires.

VARIÉTÉS.

LE MUSÉE DES FAMILLES ET L'ART MÉDICAL.

Rien n'est beau que le vrai.
(BOILEAU.)
On évite les embarras du mensonge en disant la vérité.
(PROVERBE.)

Les appréciations scientifiques des publications simplement littéraires, présentent rarement le caractère essentiel qui doit distinguer tout jugement porté en matière aussi grave : elles émanent presque toujours de convictions imposées ou reçues, et non de convictions acquises par un examen personnel, sévère et réfléchi; elles n'expriment donc le plus souvent qu'une notion ébauchée : ou bien enfin, elles ne sont que la reproduction plus ou moins inexacte d'une opinion individuelle, émise dans quelque écrit spécial et plus ou moins bien comprise. C'est là le motif du silence que la presse scientifique garde à peu près toujours, à l'endroit de ces sortes d'appréciations, ne jugeant pas de sa dignité d'entrer en lice avec des armes évidemment trop inégales.

La *Revue* eût suivi cet exemple, au sujet de l'article biographique consacré au fondateur de l'homœopathie et publié dans

le numero de mars du *Musée des familles* : mais le titre et le crédit dont jouit ce recueil littéraire, les erreurs graves qui sont tombées de la plume de son éminent rédacteur en chef, et une sorte de conformité de vues qui sont évidemment empruntées à l'*Art médical*, dont au reste M. *Pitre-Chevalier* fait un éloge pompeux dans la personne du fondateur de cette publication scientifique, toutes ces raisons ne permettent pas à la presse homœopathique de laisser passer, sans mot dire, l'article biographique du *Musée des Familles*. Il eût été bien désirable qu'une grande publicité eût été donnée à une réponse adressée à M. *Pitre-Chevalier*, par les représentants de l'homœopathie parisienne, puisque c'est à Paris qu'a été imprimé et répandu l'article biographique dont il s'agit. La Province l'a reçu, mais elle l'a reçu de la métropole, et c'est de celle-ci, ce nous semble, qu'aurait dû lui en venir la réfutation. Cependant il n'en a pas été ainsi : nous le constatons à regret; toutefois, il ne nous appartient pas de nous expliquer sur une question de devoir que chacun peut résoudre à son point de vue; mais il nous appartient, dans la mesure de nos forces, d'élever la voix contre une violation flagrante de tout principe de justice, envers l'homme de génie qui a illuminé notre intelligence de médecin, et dont les admirables préceptes ont fécondé notre carrière. Nous ne pouvons nous résigner au silence lorsque nous entendons formuler un jugement aussi évidemment faux que celui prononcé avec autant de sans façon par *le Musée des Familles*. Assurément, chacun a le droit de parler de toutes choses ainsi qu'il croit devoir le faire : nous ne venons pas contester ce droit, mais nous voulons taxer l'exercice de ce droit, ainsi qu'il le mérite, lorsqu'il oublie les lois élémentaires de toute justice : *connaître avant de juger*.

Nous ne prenons pas la plume pour répondre à M. *Pitre-*

Chevalier, touchant les qualifications injurieuses qu'il adresse à tous ceux qui considèrent Hahnemann comme le véritable fondateur de LA SCIENCE MÉDICALE, à tous ceux au nombre desquels nous tenons à honneur d'être compté, qui l'appellent leur MAITRE. *Seïdes*, *sectaires* sont des mots depuis longtemps usés contre nous, tant ils ont été répétés souvent par les ennemis de l'homœopathie, sous quelque voile qu'ils se présentent. Au reste si nous n'étions, par l'habitude et par la conscience de notre dignité, porté à dédaigner de semblables désignations, nous les dédaignerions en cette circonstance, parce qu'évidemment celui de qui elles émanent, ne connaît pas l'homœopathie et qu'il la juge d'après des hommes qui ne la connaissent pas également ou qui feignent de ne pas la connaître. Celui qui a pu dire en mourant, *exegi monumentum œre perennius* ne peut être le MAITRE de *seïdes* et de *sectaires*. Qu'il nous suffise donc de rappeler à M. *Pitre-Chevalier* que *l'erreur fait secte, la vérité jamais.*

Nous ne nous arrêterons pas aussi à la partie historique de l'article de M. *Pitre-Chevalier*; nous arrivons aussitôt à son appréciation scientifique. Il dit :

« Le grand tort de Hahnemann, malgré son génie et son dévouement admirables, a été de rêver le rôle absolu d'un Luther médical, de voir et de placer tout l'art de guérir dans la réforme pratique dont il est l'auteur, et de nier l'œuvre immense de ses devanciers, sans laquelle la sienne même eût été impossible ; c'était arracher à l'arbre de la science ses deux branches fondamentales: la physiologie et la pathologie, et le réduire au seul rameau de la thérapeutique ou de la médication. Ce tort, du reste, est celui de tous les matérialistes de tous les temps, de toutes les écoles et de tous les pays. L'entreprise de Hahnemann périrait donc, comme celle de Broussais, autre génie étouffé par le matérialisme, si les Pygmalions spiritualistes ne don-

naient la vie à la statue homœopathique en la rattachant à l'ensemble de la science. »

Hahnemann matérialiste ! ! ! Nul besoin est de prouver que cette inconcevable accusation n'a pas été formulée contre notre MAITRE, au point de vue religieux; M. Pitre-Chevalier s'es chargé lui-même de ce soin, dans les pages qui précèden notre citation : A nous de prouver que cette accusation est al solument sans motif contre l'œuvre scientifique d'Hahnemann. Mais nos paroles seraient peut-être sans puissance auprès de M. *Pitre-Chevalier* ; nous allons donc lui opposer une autorité qu'il connaît, une autorité dont les arrêts seront souverains pour lui; celle enfin de M. le docteur J. P. Tessier lui-même, « *Le maître le plus illustre et le plus accrédité, le praticien le plus suivi et le plus heureux de la nouvelle thérapeutique, ou plutôt de la médecine sans parti pris; un de ces hommes d'inspiration, de science et de foi, pour qui l'art de guérir est un sacerdoce, et qui l'exercent en le perfectionnant chaque jour, avec toute l'indépendance de l'impartialité, toutes les divinations du coup d'œil, toutes les ressources de l'expérience et toutes les grâces du dévoûment.* » (1) Cet éminent écrivain, M. Tessier lui-même, témoigne, dans le passage suivant, combien Hahnemann a été affranchi, au point de vue religieux, des entraves grossières du matérialisme, dont son génie ne pouvait le rendre tributaire. Nous lisons dans l'*Art médical*, dans un travail dû à la plume de M. Tessier :

« Que les observateurs d'aujourd'hui, qui ne savent rien et qui n'ont jamais compris la thérapeutique ni ancienne ni moderne, méprisent toute l'antiquité ou mieux toute la tradition médicale, parce que

(1) *Musée des Familles*, p. 189.

les médecins basaient leur thérapeutique sur des hypothèses et faisaient des systèmes, cela se conçoit ; mais de la part d'une intelligence comme celle d'Hahnemann, cela étonne. « Il était temps, dit-il, que la sagesse du divin créateur et conservateur des hommes mît fin à ces abominations. » Comment, dis-je, un homme religieux, qui croit à la Providence, a-t-il pu se persuader que le genre humain a été livré depuis l'origine des temps à un art abominable? (1) »

Nous sommes singulièrement surpris que le passage qui témoigne de la foi religieuse d'Hahnemann, cité par M. Tessier, ait provoqué de la part de celui-ci une interrogation pareille à celle qu'on vient de lire : Eh quoi ! M. Tessier, qui veut non seulement que : *medicus sit christianus*, mais encore que : *medicina sit christiana*, (2) M. Tessier s'étonne qu'Hahnemann ait admis *que le genre humain a été livré depuis l'origine des temps à un art abominable*, lorsque lui, M. Tessier, médecin chrétien, est forcé d'admettre que, peu après l'origine des temps, le genre humain a été livré, non pour des intérêts corporels, mais pour ses besoins moraux et intellectuels, à toutes les abominations du paganisme, qui n'ont même pas cessé encore de peser sur une notable partie de ce même genre humain? la prédilection de M. Tessier pour la tradition médicale peut-elle aller aussi loin, sans que sa foi chrétienne ne se trouve blessée?

Les citations se presseraient sous notre plume si nous voulions rappeler toutes les preuves fournies par M. Tessier, et qui attestent hautement qu'Hahnemann n'est point matérialiste en médecine : nous nous bornerons donc à la suivante, extraite du même travail de M. Tessier :

(1) *Art médical*, numero d'Août 1855, p. 88.

(2) Voir l'*Art médical*, numero de Juin 1855.

« Il (Hahnemann) a raison, au contraire, sur le terrain de la thérapeutique en général, et il a raison, avec génie dans la critique comme nous verrons qu'il l'a dans l'invention. Mais laissons-le s'exprimer lui-même et développer cette thèse : *Les indications et les médications dans la thérapeutique traditionnelle sont hypothétiques, et leur rapport arbitraire.*

» Cette vieille médecine (1) se vante d'être la seule qui mérite le titre de rationnelle, parce qu'elle est la seule, dit-elle, qui s'attache à rechercher et à écarter la cause des maladies, la seule aussi qui suive les traces de la nature dans le traitement des maladies.

» *Tolle causam!* s'écrie-t-elle sans cesse, mais elle s'en tient à cette vaine clameur. Elle se figure pouvoir trouver la cause de la maladie, mais ne la trouve point en réalité, parce qu'on ne peut en réalité ni la connaître, ni par conséquent la rencontrer. En effet, la plupart, l'immense majorité même des maladies étant d'origine et de nature dynamiques, leur cause ne saurait tomber sous les sens. On était donc réduit à en imaginer une..... » (2)

LA PLUPART, L'IMMENSE MAJORITÉ MÊME DES MALADIES ÉTANT D'ORIGINE ET DE NATURE DYNAMIQUES : est-ce là le langage d'un matérialiste? Et ces paroles, M. Pitre-Chevalier voudrait les exclure de l'éloge que fait d'Hahnemann M. Tessier, quand celui-ci dit : *il a raison dans la critique, comme nous verrons qu'il l'a dans l'invention*! Oh! non : cela est aussi impossible à M. Pitre-Chevalier qu'à M. Tessier lui-même.

Nous reconnaissons volontiers que le *dynamisme* d'Hahnemann n'est pas le *dogmatisme* de M. Tessier qui se prononce *pour la médecine dogmatique, c'est-à-dire conforme dans ses principes aux dogmes chrétiens* (3) ; mais nous n'avons pas à nous

(1) Hahnemann, *Organon. Coup-d'œil sur la médecine allopathique.*

(2) *Art médical*, numero d'Août, *p.* 85.

(3) *Art médical*, numero de Juin 1855, *p.* 432.

occuper d'une question de philosophie médicale, et quelle que soit notre sympathie, à ce dernier point de vue, pour les travaux de M. Tessier, nous ne pouvons reconnaître, au point de vue médical, entre lui et Hahnemann, que l'existence d'une simple question de mots. Hahnemann est reconnu hautement religieux; on reconnaît encore qu'il attribue l'immense majorité des maladies à un trouble dynamique; il n'est donc pas MATÉRIALISTE. Enfin, il est, tout le monde le sait, l'inventeur de la *dynamisation* pharmaceutique : *Cette découverte due au génie d'Hahnemann*, dit M. Tessier, *est une de ces vérités, qui, à elle seule, fait passer un homme à la postérité comme bienfaiteur de l'humanité.* Le dynamisme pharmaceutique est-ce un moyen dont un MATÉRIALISTE pût se contenter? Nous ne le pensons pas et nous sommes fort porté à croire que M. Pitre-Chevalier, ayant plus réfléchi, sera de notre avis. Il peut donc remercier de leurs officieux services *les Pygmalions spiritualistes qui se disposent à donner la vie à la statue homœopathique*, et qui, quoi qu'ils fassent, ne seront jamais que des Pygmées à côté d'Hanemann, rappelant les Pygmées qui attaquèrent Hercule.

Mais le passage que nous avons rapporté plus haut du *Musée des familles*, contient les lignes suivantes: *Le grand tort d'Hahnemann a été de voir et de placer tout l'art de guérir dans la réforme pratique dont il est l'auteur, et de nier l'œuvre de ses devanciers, sans laquelle la sienne même eût été impossible.* Ce n'est là que la reproduction d'une assertion grave formulée contre Hahnemann par l'*Art médical*, et reproduite avec un acharnement incroyable par ce journal. Heureusement cette assertion est sans fondement : M. Tessier va nous le prouver.

Nous lisons dans l'*Art médical :* (1)

(1) Août, *p.* 97.

« L'indication homœopathique se tire de l'ensemble des phénomènes actuels et même des phénomènes antérieurs, ainsi que des causes occasionnelles de ce que Hahnemann appelle *la maladie.* »

Ces lignes résument assez exactement les préceptes d'Hahnemann au sujet du tableau que le praticien doit former de tous les phénomènes qui représentent la maladie qu'il s'agit de guérir. Ces phénomènes sont constitués par des modifications anormales de l'intelligence, du moral, de la sensibilité, d'une ou plusieurs fonctions et enfin d'un ou plusieurs tissus.

M. Tessier a écrit ailleurs (1) :

« 1° La maladie est un état, une disposition de l'homme ou d'un être vivant ;

2° Cet état est contre nature ;

3° Cet état contre nature est distinct et indépendant de tout autre état analogue ;

4° Cet état contre nature se manifeste par un ensemble de phénomènes qui lui sont propres ;

5° Cet ensemble de phénomènes est soumis, dans son développement successif, à une évolution déterminée. »

Il faudrait une sagacité d'esprit dont nous ne sommes pas doué, pour trouver dans cette définition autre chose d'important pour le médecin praticien, que ceci : *Cet état contre nature se manifeste par un ensemble de phénomènes qui lui sont propres.* Mais, comme cette proposition pourrait ne pas être assez *individualisante*, (tout le monde sait que l'individualisation pathologique et médicamenteuse est toute l'homœopa-

(1) *Journal de la société gall.* Décembre 1854, *p.* 532.

thie,) M. Tessier développe la proposition que nous venons de rappeler, et nous lisons l'important éclaircissement que voici : (1)

« Oui, une étude attentive conduit à reconnaître que les maladies ne se caractérisent pas seulement par l'ensemble de leurs phénomènes, mais par chacun d'eux en particulier. Disons-le immédiatement, cela ne nuit en rien au précepte de juger les maladies par l'ensemble des phénomènes plutôt que par les nuances d'un phénomène isolé. Ce précepte ne reçoit aucune atteinte, il sera toujours la ligne droite en diagnostic comme en pronostic ; seulement il faut savoir qu'il existe une voie latérale qui peut être d'une grande utilité, lorsque la première est insuffisante, ce qui n'est pas rare au début des maladies. »

Or, tout ce que nous venons de rapporter découle de la doctrine de M. Tessier sur l'essentialité ou l'immutabilité des maladies : Voyons ce que M. Tessier nous a appris sur cet important sujet : (2)

« L'essence d'une maladie, c'est son nom ; le reste est de l'extravagance, si on la définit autrement que pas ses caractères. Toutes ces prétendues définitions de la nature de la maladie ou des maladies, que chaque auteur nous présente avec la douce satisfaction d'avoir enfin pénétré le mystère, nous montrent seulement par quel côté la médecine est inférieure à toutes les autres sciences, non en elle-même, mais par la faute de ceux qui la cultivent ou qui l'enseignent. »

Voici un autre passage non moins satisfaisant : (3)

« On entend par essence d'une chose ce qui est signifié par la dé-

(1) *Journal de la société gall.* Décembre 1854, *p.* 536.

(2) Même numero, *p.* 529.

(3) Même numero, *p.* 525.

finition de cette chose, *essentia est quod significatur per definitionem* (saint Thomas) ; de telle sorte que l'essence ou la définition sont à peu près équivalentes pour notre esprit. Nous ne connaissons les essences que par leurs caractères, quelles que soient ces essences. »

Comme il est facile de s'en convaincre par ce que nous venons de rapporter, l'essentialité des maladies conduit nécessairement à ce fait capital et base de l'homœopathie, *les maladies ne peuvent être connues que par l'ensemble des phénomènes qui les caractérisent.* Cette vérité, éminemment pratique, a été mise en lumière par Hahnemann lui-même, et M. Tessier n'a point prouvé encore que quelque médecin l'ait fait et mieux fait que notre MAITRE. Nous pouvons donc hardiment conclure, sans nous inquiéter si Hahnemann a admis ou non l'*essentialité* ou l'*immutabilité* des maladies, qu'il a formulé, de la manière la plus explicite, le précepte essentiellement pratique qui peut découler de cette doctrine.

Mais cette doctrine de l'ESSENTIALITÉ des maladies pourrait être considérée, d'après M. Tessier, comme l'esprit de la TRADITION MÉDICALE, car il dit : (1)

« Il est important, avant d'entrer dans la démonstration médicale de la vérité de ces idées, de faire voir qu'elles ne sont point absolument nouvelles, que nous les avons seulement rajeunies et complétées en les formulant d'une manière rigoureuse. Ce sont elles, en effet, qui, encore à l'état d'embryon, ont sauvé la médecine au milieu de toutes les explications physiologiques qui se sont succédé depuis vingt-deux siècles. Ce sont elles qui ont constitué le fonds de ce bon sens médical qui rend les hommes inconséquents lorsqu'ils suivent une voie fausse, et qui, par conséquent, atténue les effets de l'erreur. C'est ce

(1) *Journal de la société gall.* Décembre 1854, *p.* 438.

fonds que nous trouvons dans l'histoire de notre art implicitement ou explicitement exprimé. C'est lui qu'on pourrait considérer comme l'esprit de la tradition médicale, si un sentiment, souvent fort vague, pouvait être substitué à celui de la tradition hippocratique elle-même. »

Mais voici qui est plus explicite, relativement à la doctrine de l'*essentialité* ou l'*immutabilité* des maladies, dans la TRADITION MÉDICALE. M. Tessier dit: (1)

« Sans doute, il s'en faut de beaucoup qu'on ait toujours affirmé et enseigné *ex professo* que les maladies sont immuables; mais, si on ne l'a pas toujours enseigné, en revanche, on l'a toujours cru, et on a toujours agi comme si on le croyait, ce qui revient au même, car la preuve de la croyance, c'est l'acte. Or, à Montpellier comme à Cos, à Cos comme à Cnide, à Paris comme à Vienne, à Londres comme à Rome, on a toujours cru que les maladies étaient immuables, qu'on l'ait affirmé ou non. »

Ayant trouvé dans la TRADITION MÉDICALE ce riche héritage de la *fixité*, de l'*immutabilité* des maladies, M. Tessier en fait ressortir tout le prix en ces termes: (2)

« L'immutabilité ou la fixité des maladies est donc le fait primordial, le principe sur lequel repose tout l'édifice de la médecine pratique. Otez-le, et à l'instant même tout notre édifice scientifique s'écroule. Comme, d'un autre côté, la certitude d'une science est en rapport direct avec la vérité du principe sur lequel elle se base, il est évident que la vérité ou la certitude de la médecine n'a d'autre fondement que

(1) *Journal de la societé gall.* Décembre 1854, *p.* 486.

(2) Même numero, *p.* 485.

immutabilité des maladies. Nier l'une, c'est nier l'autre, puisque ce sont deux vérités solidaires. »

Enfin M. Tessier couronne l'exposition de la doctrine de *l'essentialité* des maladies par l'éloge suivant : (1)

« L'idée de l'essentialité des maladies n'est donc point une de ces conceptions arbitraires qu'on décore pompeusement du nom de nouvelle doctrine, parce qu'elles ne sont, en général, que la rénovation de quelque vieille erreur; c'est l'idée scientifique par excellence, puisque toute science humaine repose sur l'essentialité ou l'immutabilité des lois de la nature. Or c'est une loi de la nature que l'homme soit malade, et qu'il le soit suivant des modes déterminés. En effet, la maladie est une peine, il est de toute justice que cette peine soit définie, limitée, précisée. »

Nous hasarderons tout timidement, contre cette dernière assertion qui forme le couronnement de l'édifice doctrinal de M. Tessier, une bien petite objection. Pour M. Tessier, comme pour nous et bien d'autres, *mors statuitur ut pœna peccati originalis; imò omnes ærumnæ ac miseriæ hujus vitæ, sunt illius peccati pœna;* or, *peccatum generaliter acceptum significat quemcumque defectum à lege vel regulâ.* Ou bien : *peccatum est actus inordinatus*; il nous paraît donc difficile que la peine d'un tel acte puisse être *définie*, *limitée*, *précisée*, l'acte lui-même ne l'étant pas par sa nature qui est essentiellement *contrà legem æternam.* M. le Dr Tessier est trop versé dans la connaissance des admirables écrits de St-Thomas, pour que nous nous permettions de lui indiquer la source des textes que nous venons

(1) *Journal de la société gall.* Décembre 1854, p. 541.

de citer. Au reste, soit par goût, soit par incompétence, nous aimons peu à mêler la théologie aux sciences profanes. Nous revenons à notre sujet.

Nos lecteurs n'ont pas oublié que la conséquence pratique de cette doctrine est : que nulle maladie ne se traduit que par l'ensemble de ses phénomènes caractéristiques, et que M. Tessier a dit, d'après Hahnemann : *L'indication homœopathique se tire de l'ensemble des phénomènes actuels et même des phénomènes antérieurs, ainsi que des causes occasionnelles de ce qu'Hahnemann appelle la maladie.* Celui-ci n'est donc nullement étranger à la tradition médicale, puisqu'il a su le premier déduire de l'idée spéculative la plus élevée de cette tradition, le principe pratique le plus parfait qui ait jamais été formulé.

Hahnemann est même allé beaucoup plus loin que la tradition, dans l'application du principe développé avec tant de talent par M. le Dr Tessier. Jusqu'à lui, les phénomènes psycologiques avaient été quelquefois pris en considération, soit à titre de symptômes, soit à titre de causes, Hahnemann le premier a formé un seul faisceau des symptômes sensitifs, fonctionnels, anatomiques et psychiques pour constituer la caractérisation phénoménale possible de la maladie. Cette vérité est inattaquable, nous le croyons du moins ; la savante érudition de M. le Dr Tessier pourra seule nous dire si nous sommes dans l'erreur et si la tradition a jamais puisé dans la psycologie des lumières pour éclairer le problème médical pratique. Par l'importance, inusitée jusqu'à lui, qu'Hahnemann a simultanément donnée aux troubles psycologiques et aux troubles physiologiques, il a véritablement le premier consacré, dans la pratique de la médecine, le grand principe de saint Thomas, l'union substantielle de l'âme au corps de l'homme, principe dont M. Tessier se fait avec raison le défenseur, mais qu'il ne doit pas avoir la prétention de mono-

poliser à l'usage exclusif de l'*Art médical*. Hahnemann a pu ignorer ce principe ; mais tout, dans son admirable et prodigieuse constitution scientifique, en porte l'empreinte, en est la consécration en actes. Ses préceptes pratiques sont tels que s'il avait professé *que la maladie a pour siège l'homme tout entier, comme composé, bien qu'elle affecte directement le corps en premier lieu; et que l'âme n'y participe que par accident, qu'indirectement, en vertu de l'union intime qu'elle a avec le corps.* (1)

Hahnemann avait beaucoup mieux à faire que de se livrer à des dissertations sur le principe purement spéculatif de la médecine ; il a constitué cette science au point de vue pratique, et il a accompli cette tâche comme s'il eût connu aussi bien que qui que ce soit le principe traditionnel que l'on voudrait invoquer pour amoindrir l'immensité de son œuvre.

Mais revenons à la tradition qu'on prétend avec tant de constance avoir été niée par Hahnemann : *Au lieu d'adapter sa méthode à la pathologie traditionnelle, Hahnemann a nié celle-ci*, a osé écrire M. Tessier. (2) Cependant avant de pousser plus loin la démonstration, par M. le Dr Tessier, qu'Hahnemann n'est point resté étranger à la tradition médicale, qu'*il n'a pas nié l'œuvre immense de ses devanciers*, pour nous servir de la phrase de M. Pitre-Chevalier, il ne sera pas sans intérêt d'arrêter le lecteur un instant encore sur la doctrine de la *fixité*, de l'*essentialité*, de l'*immutabilité* des maladies. Chacun se rappelle que, d'après cette doctrine, *la maladie est un état, une disposition ; que cet état est contre nature ; qu'il est distinct et indépendant de tout autre analogue ; qu'il se manifeste par un ensemble de phénomènes qui lui sont propres, et que cet ensemble de phénomènes est soumis dans son développement successif, à une*

(1) *Journal de la société gall.* Numero de Décembre 1854. *p* 524.

(2) *Art médical*, numero d'août, *p*. 97.

évolution déterminée; chacun se rappelle encore qu'*Hahnemann*, et M. Tessier le reconnaît, *tire l'indication homœopathique de l'ensemble des phénomènes actuels et même des phénomènes antérieurs ainsi que des causes occasionnelles ;* personne aussi n'a oublié sans doute que l'*essence d'une maladie, c'est son nom*; *le reste est de l'extravagance, si on la définit autrement que par ses caractères* : Donc, le *nom* et l'*essence* d'une maladie sont synonimes pour M. Tessier. Comment concilier tout ce qui précède avec les lignes suivantes tombées de la plume de M. Tessier.

« En effet, pour établir un traitement homœopathique, la première chose à faire est de poser l'indication. Celle-ci consiste à dresser le tableau le plus complet possible des phénomènes morbides éprouvés par le malade et toutes les circonstances qui ont influé ou qui influent encore sur leur développement. Eh bien! je le demande au bon sens même vulgaire, peut-on dresser un tableau exact des phénomènes morbides d'une maladie dont on ignore le *nom*, dit Hahnemann, l'essence, dirons-nous, c'est-à-dire les caractères fondamentaux, les formes, ces grandes différences d'ensemble, les variétés, les symptômes, les lésions, les causes habituelles. Sans ces connaissances fondamentales, que peut être le prétendu tableau, le prétendu calque, la prétendue image de la maladie? Il suffit de signaler cette impossibilité à des médecins pour que l'évidence les en frappe. » (1)

En décembre 1854, l'*essence d'une maladie*, pour M. Tessier, *c'est son nom ;* en août 1855, *ignorer l'essence d'une maladie, c'est en ignorer les caractères fondamentaux, les formes, les grandes différences d'ensemble, les variétés, les symptômes, les lésions, les causes habituelles.* Nous avouons humblement ne rien comprendre à des subtilités aussi insaisissables, et il

(1) *Art médical*, numero d'Août 1855, *p.* 108.

nous paraît bien démontré qu'il n'y a entre Hahnemann et M. Tessier que des mots qui les séparent : il y a plus que cela cependant, car Hahnemann n'est jamais en contradiction avec lui-même, dans l'exposé de ses principes, et M. Tessier ne nous paraît pas avoir toujours ce bonheur, car voici un autre témoignage qui prouve que M. Tessier ne juge pas toujours le *tableau exact des phénomènes morbides* aussi sévèrement que dans la citation précédente.

« Après avoir repoussé la méthode qui consiste à baser l'indication sur une cause hypothétique, Hahnemann y substitue une autre méthode qui consiste à baser l'indication *sur l'ensemble des phénomènes morbides* que présente le malade ; c'est donc substituer une méthode positive, expérimentale, une méthode toute d'observation, où rien n'est hypothétique, où tout est réel, à une méthode infiniment plus imparfaite, à la *méthode hypothétique*, en un mot. » (1)

Cela dit, passons à de plus évidentes preuves qui établissent qu'Hahnemann a fait à la tradition toute la part qu'elle mérite, car nous n'avons pas oublié que M. Tessier ne considère la doctrine de l'*essentialité des maladies* comme n'étant que conditionnellement traditionnelle, *si un sentiment*, a t-il dit, *souvent fort vague, pouvait être substitué à celui de la tradition hippocratique elle-même ;* or, nous n'avons jusqu'à présent démontré qu'une chose, c'est-à-dire, qu'Hahnemann s'est conduit pratiquement comme s'il eût connu la doctrine de l'*immutabilité des maladies.*

Voyons d'abord comment M. Tessier juge la tradition :

« On pourrait passer en revue toutes les doctrines, les exposer lon-

(1) *Art médical*, numero d'Août, *p.* 99.

guement une à une et en présenter l'histoire complète, on arriverait toujours à cette conclusion, qu'une doctrine médicale consiste essentiellement dans le rapport de la physiologie, de la pathologie et de la thérapeutique.

» Mais, en quoi consiste ce rapport? est-ce dans une déduction telle que, la physiologie étant donnée, la pathologie en découle logiquement, comme une conséquence sort du principe, et que la pathologie à son tour engendre la thérapeutique de la même manière? le raisonnement, en un mot, suffit-il en médecine, lorsque la première vérité a été posée, pour constituer toute la science? la physiologie nous apprend-elle la pathologie, et celle-ci nous donne-t-elle la thérapeutique directement? Je n'hésite pas à répondre non, et c'est en cela que la doctrine que nous allons exposer diffère des doctrines antérieures. Dans celles-ci, en effet, on accorde trop à la physiologie, on en fait un système d'explications pathologiques que l'on substitue à l'histoire des maladies réelles; puis, de ces explications on conclut logiquement au traitement que l'on doit employer. La *médecine* alors n'est point la coordination des faits recueillis par l'observation et l'expérience, des découvertes du génie; c'est l'abus de la théorie et du raisonnement, c'est la substitution des fantômes de l'imagination aux réalités. Or, cet abus a toujours existé; il est l'erreur traditionnelle en médecine. C'est le vice commun aux doctrines médicales d'expliquer les maladies par une hypothèse physiologique, et de traiter les malades en vertu de cette explication hypothétique. » (1)

Hahnemann n'en a pas dit davantage; mais poursuivons:

« L'histoire de l'homme, considéré en lui-même, fournit les données les plus importantes en étiologie, et, malgré l'autorité d'Hippocrate, nous nous inscrirons en faux contre la doctrine qui prétend que

(1) *Art médical*, numero de Juillet 1855, *p.* 5.

le seul moyen de connaître la souffrance, la maladie et la mort, est d'étudier l'homme exclusivement dans ses rapports avec le monde extérieur. Ce point de vue du traité de l'ancienne médecine, en exagérant l'influence des causes occasionnelles, en a fait nier l'action, parce qu'elle en a faussé l'étude........

» L'hippocratisme a fondé une séméiotique : l'organicisme a fondé la sienne, sans bien s'en rendre compte. La première cherchait la valeur absolue de chaque symptôme ; ce qu'il signifiait d'une manière générale, applicable à toute maladie dans laquelle on l'observe. L'organicisme, au contraire ; cherche le rapport du symptôme et de la lésion ; il étudie dans l'altération de la fonction l'effet du changement survenu dans l'organe, afin de conclure de l'existence de la première à l'existence du second. Il tient compte de l'état général, mais d'une manière vague, arbitraire, dénuée, en un mot, de toute méthode, de tout esprit scientifique. De ces deux séméiotiques, laquelle suivre ? l'hippocratique ? Mais à force de ne voir que les signes communs, elle tourne à la banalité ; à force de s'appliquer à tout, elle ne s'applique, d'une manière précise, à presque rien. — L'organicienne ? Mais celle-ci tourne dans un cercle bien étroit ; elle ne trouve de réels que les signes physiques. » (1)

Continuant nos citations ayant pour but de montrer comment M. Tessier juge lui-même la tradition, nous signalons la suivante :

« Enfin Bérard, en cherchant la vérité médicale au flambeau de sa raison seule, est arrivé au scepticisme en médecine : « Toutes les » autres sciences, dit-il, sont achevées, et j'oserai dire parfaites, » du moins dans la plus grande partie de leurs dogmes ; on les accroît » par de nouvelles vérités qui ne dérangent en rien l'ensemble des

(1) *Art médical*, numero de Janvier 1855, p. 10 et 11.

» vérités déjà acquises, et les nouvelles découvertes viennent se » placer à côté des vérités anciennes. En médecine, au contraire, » aucune partie n'est achevée à proprement parler; les vérités les » mieux affermies semblent être ou sont réellement menacées par les » vérités nouvelles. Chaque nouvelle pierre qu'on ajoute ébranle un » édifice qui n'a rien de fini, et qui peut recevoir dans tous ses points » des pièces de rechange. »

» Ne semble-t-il pas que l'on entend un écho de cette poésie sceptique :

Ainsi toujours bercés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour? LAMARTINE.

» Jamais rien de plus dur n'a été écrit contre la tradition médicale. » (1)

Par la citation de Lamartine que fait M. Tessier, n'ajoute-il pas à la critique de Bérard, ou du moins ne l'accepte-t-il pas ?

Enfin voici quelques lignes que nous recommandons à l'attention des lecteurs :

« Les classifications générales des médicaments et des médications n'offraient qu'un syncrétisme grossier, qu'un ordre arbitraire ; car un médicament classé parmi les antispasmodiques pouvait, à aussi bon droit, être rangé parmi les toniques, les astringents, les spécifiques, les évacuants de telle ou telle humeur. La confusion et le désordre partout, confusion que tous les gens sages comprenaient en se résignant au scepticisme. Boërhaave, en mourant, déclarait à ses élèves

(1) *Art médical*, numero de Juin 1855, *p.* 479.

qu'il avait fait fausse route, et les engageait à changer de voie; Stalh, exagérant le rôle de la force médiatrice de la nature, enseignait l'expectation. Lieutaud et une foule d'autres prétendaient n'avoir jamais eu plus de succès que depuis qu'ils s'abstenaient de toute médication énergique. Pinel déclamait contre la polypharmacie, sans trop comprendre ce qu'il disait. Les médecins routiniers continuaient à administrer les évacuants, les altérants et les spécifiques de la façon la plus arbitraire. Enfin, Broussais parût et d'un souffle balaya toute cette thérapeutique arbitraire, si bien qu'au moment où il disparut, il n'y avait plus de thérapeutique.

» Pendant que le scepticisme et la confusion réduisaient à néant la thérapeutique traditionnelle, que faisait Hahnemann? Hahnemann inaugurait le véritable éclectisme, celui qui sépare l'ivraie du bon grain, l'erreur de la vérité. Éclairé par cette vérité première qu'il avait établie et confirmée par *l'observation, la méditation et l'expérience,* il s'appliquait, comme il le dit, à la *découverte* des vertus curatives des substances médicamenteuses, donnait la règle de leur emploi, la raison de leur efficacité ou de leur inefficacité. Hahnemann constituait donc scientifiquement la thérapeutique. Son éclectisme n'était point un choix arbitraire, mais un choix éclairé par cette vérité première, par cette vérité supérieure déduite de l'expérience: *Similia similibus curantur*. Cet art de remplir les indications, d'adapter la médication à l'indication, le remède à la maladie, cet art tout d'observation et d'expérience, ce chef-d'œuvre de méthode, cet éclectisme plein de sagesse, peut-il être appelé une *rêverie tudesque?* » (1)

Comme on le voit, M. Tessier porte sur la thérapeutique traditionnelle un jugement qui peut difficilement être plus sévère, et en même temps, il proclame Hahnemann, un éclectique plein de sagesse. Mais, ce nous semble, pour faire de l'éclectisme, il faut puiser quelque part; Hahnemann n'a pu

(1) *Art médical*, numero d'Août, *p.* 100.

le faire que dans le passé de la Médecine, il n'a donc pas méconnu la tradition, il n'a pas *nié l'œuvre immense de ses devanciers.* Mais voici un passage, toujours de M. Tessier, qui prouve mieux encore qu'Hahnemann n'a pas nié l'œuvre immense de ses devanciers :

« De l'âge de trente-cinq à l'âge de quatre-vingt-dix ans, c'est-à-dire pendant plus de cinquante ans, Hahnemann consacra la plus laborieuse des existences, l'intelligence la plus sagace, la bonne foi la plus délicate à ce pénible et munitieux travail. Puis, avec une érudition immense, il mit en regard des effets obtenus par une expérimentation persévérante sur lui-même, sur ses amis et ses disciples, les effets que chacun des auteurs précédents avait signalés, de manière à invoquer, à l'appui des résultats qu'il obtenait, la voix de la tradition médicale toute entière, c'est-à-dire, une vérification plus authentique que toutes les expériences qu'on pourrait répéter. » (1)

Est-ce explicite ? Hahnemann, *éclectique sage*, *qui compare les résultats obtenus par lui et ses amis aux effets que chacun des auteurs précédents avait signalés*, pourra-t-il désormais être accusé de nouveau d'avoir négligé la tradition ? Lui qui a invoqué, à l'appui des résultats qu'il obtenait, la voix de la TRADITION MÉDICALE TOUTE ENTIÈRE, sera audacieusement taxé *d'avoir nié l'œuvre de ses devanciers, d'avoir arraché à l'arbre de la science ses deux branches fondamentales* !! Oh ! non: vainement on voudrait arguer, pour soutenir cette étrange et pitoyable assertion, du silence d'Hahnemann au sujet de la physiologie et de la pathologie ; ce silence de notre immortel MAITRE, s'il existe, ce qui n'est pas prouvé, ce silence n'est qu'apparent, car il est impossible d'élever la thérapeutique au degré de per-

(1) *Art médical*, numero d'Août 1855, *p.* 92.

fection qu'il lui a donnée, sans qu'implicitement la physiologie et la pathologie traditionnelles aient été sondées par son puissant regard. Au reste, ainsi que nous le verrons plus loin, la science médicale n'est, pour M. Tessier, qu'un simple syllogisme; la thérapeutique en est la conclusion.

Mais arrivons à l'accusation en forme adressée à Hahnemann par M. Tessier :

« D'un autre côté, M. Requin adresse à Hahnemann le reproche parfaitement fondé d'avoir poussé à l'excès le principe de l'individualité absolue des maladies, et d'avoir rayé d'un trait de plume toutes les connaissances acquises en pathologie, connaissances qui sont une source féconde d'indications positives. J'ai trop constamment signalé cette erreur de Hahnemann pour la méconnaître quand d'autres y insistent. On peut dire en toute vérité que Hahnemann n'a voulu voir les maladies que par rapport à la matière médicale, parce qu'en un mot il a fait les maladies à l'usage des remèdes, en retournant le problème médical. » (1)

Hahnemann a donc poussé à l'excès l'individualisation des maladies, et c'est M. Tessier qui le taxe de cette erreur, M. Tessier qui a dit de mille manières qu'*une maladie est un état distinct et indépendant de tout autre analogue*. Hahnemann aurait encore commis l'erreur *d'avoir rayé d'un trait de plume toutes les connaissances acquises en pathologie*. Voyons s'il est réellement coupable, M. Tessier lui-même étant son juge.

M. Tessier a dit : (2) *Toute science est un syllogisme, la médecine comme les autres ; et, de même que personne n'a le droit de dire : la conclusion est tout dans un syllogisme (quoique le syl-*

(1) *Art médical*, numero d'Août 1855, *p.* 97.

(2) Même numero, *p.* 84.

logisme ne soit fait que pour la conclusion) *les prémisses ne sont rien, ne servent à rien*. Raisonner ainsi ce serait déraisonner : mais M. Tessier nous gratifie d'un entre-parenthèse très-favorable ; *le syllogisme*, dit-il, *n'est fait que pour la conclusion*, ce qui signifie : *la physiologie et la pathologie ne sont faites que pour la thérapeutique*. Or, dans quel état était cette dernière partie de la science médicale, lorsqu'Hahnemann a paru ? M. Tessier va nous l'apprendre :

« Hahnemann a donc parfaitement saisi le côté vulnérable de la thérapeutique, les médications hypothétiques ; il a encore mieux fait voir si c'est possible les défauts des médications dans les Prolégomènes de la matière médicale pure, § Ier, *Examen des sources de la matière médicale ordinaire*. Toute cette critique est vraie, est saisissante ; la passion même y est justifiée, car Hahnemann n'attaque personne en particulier ; il combat avec énergie ce qu'il considère comme l'erreur, et c'est bien l'erreur qu'il défait, *qu'il détruit* par des arguments sans réplique, à ce point, qu'on pourrait dire de lui, par rapport à la thérapeutique hypothétique ou allopathique, ce qu'on disait de Cicéron à propos d'Epicure : *il l'a supprimée*. » (1)

Une conclusion aussi pitoyable que celle qu'a *supprimée* Hahnemann nous paraît être une fort mauvaise recommandation pour les prémisses dont elle découle ; faut-il s'étonner alors qu'Hahnemann les ait traitées très-cavalièrement ? Qu'en pensent M. Tessier et Pitre-Chevalier ? Au reste, l'*Art médical* va nous prouver encore que, malgré les torts des prémisses, la physiologie et la pathologie, Hahnemann a eu quelques égards pour elle, comme il conste par les lignes suivantes que M. Tessier emprunte à Hahnemann lui-même :

(1) *Art médical*, numero d'Août, p. 87.

« Sans méconnaître les services qu'un grand nombre de médecins ont rendus aux sciences accessoires de l'art de guérir, à la physique, à la chimie, à l'histoire naturelle dans ses différentes branches, et à celle de l'homme en particulier, à l'anthropologie, à la physiologie, à l'anatomie, etc..., je ne m'occupe ici que de la partie pratique de la médecine... » (1)

Décidément les défenseurs de la tradition sont peu reconnaissants : après avoir enfanté une thérapeutique sur laquelle les anathèmes de tous les siècles sont tombés avec une constance inouïe, la tradition médicale n'avait pas de grands droits aux égards de celui que la Providence a suscité, non comme un Luther, car il fallait tout régénérer, mais comme le véritable rédempteur temporel de l'humanité ; de celui dont M. Tessier a écrit :

« Donc Hahnemann complète la nosographie médicale, conserve la médecine des indications et la perfectionne au plus haut degré, puisqu'il substitue à des hypothèses souvent abstraites et toutes reconnues fausses, des indications et des médications positives, et une formule générale de rapport tirée des faits par une légitime induction.

» On peut donc affirmer que Hahnemann a couronné par une méthode de traitement vraiment sage, vraiment scientifique, nos connaissances nosographiques, que, par conséquent, il a perfectionné dans son objet le plus important, la partie synthétique de la médecine pratique. » (2)

Puisqu'il est de la dernière évidence, et M. Tessier n'est pas le seul à en convenir parmi tous ceux qui repoussent la *qualification d'homœopathe ;* puisqu'il est de la dernière évi-

(1) *Art médical*, numero d'Août 1855, *p.* 85.

(2) Même numero, *p.* 107.

dence, disons-nous, qu'Hahnemann *a substitué à des hypothèses souvent abstraites et toutes reconnues fausses, des indications et des médications positives; qu'il a perfectionné la médecine pratique, dans son objet le plus important, par une méthode de traitement vraiment sage, vraiment scientifique*, LA SCIENCE MÉDICALE N'ÉTANT QU'UN SYLLOGISME, ET UNE CONCLUSION VRAIMENT SAGE, VRAIMENT SCIENTIFIQUE, NE POUVANT SE DÉDUIRE QUE DE PRÉMISSES QUI LE SOIENT ÉGALEMENT, il est incontestable qu'il est au moins implicitement démontré par M. Tessier lui-même qu'Hahnemann n'a point *nié la tradition médicale*, à moins que celle-ci ne lui ait rien offert qui fût *vraiment sage, vraiment scientifique*. Qu'on cesse donc de nous répéter des *sexquipedalia verba* au sujet du prétendu mépris d'Hahnemann pour les travaux de ses devanciers. Malgré la trempe de son génie, la tradition lui avait trop laissé à faire, pour qu'il ait pu coordonner les *prémisses* avec la *conclusion*. Cependant, son regard d'aigle les a soudées, et la physiologie et la pathologie Hahnemaniennes sont constituées en principe. Hahnemann a accepté de la tradition ces deux importantes parties de la science médicale, en tant qu'elles n'ont pas été le fruit *d'hypothèses souvent abstraites et toujours reconnues fausses*, mais filles de l'observation séculaire. Au point de vue de l'observation, Hahnemann a même perfectionné la tradition ; M. Tessier nous l'apprend lui-même, car il dit : *L'Homœopathie nécessite des descriptions nosographiques de plus en plus exactes, de plus en plus complètes*. (1)

Nous demandons très-humblement pardon à M. Pitre-Chevalier de la hardiesse grande que nous avons prise : le rang obscur de notre plume ne lui donnait, nous le savons, aucun droit à prétendre à l'honneur de s'adresser à l'éminent direc-

(1) *Art médical*, numero d'Août 1855, *p.* 109.

teur du *Musée des Familles*. La débilité de notre science nous interdisait à jamais d'oser même accepter une discussion avec le savant fondateur de l'*Art médical*. Mais, comme médecin, *nous n'admettons rien en dehors de l'homœopathie*, parce que nous savons, par une expérience de bientôt vingt ans, qu'elle renferme tout ce que le passé traditionnel a eu de bon, tout ce que le présent a ajouté et ajoute à ce fond précieux, et que nous sommes convaincu que tous les travaux de l'avenir ont leur place marquée dans l'homœopathie. Son grand principe, éminemment compréhensif et éclectique, admet toutes les vérités médicales de premier ordre; il nous était donc impossible de laisser l'immortel fondateur de l'homœopathie sous le poids des *accusations graves*, répandues dans le public éclairé par l'article biographique du *Musée des Familles*. L'*Art médical* nous offrait tous les éléments désirables pour réduire à leur valeur ces *accusations*: pouvions-nous garder le silence?

Le caractère de M. Pitre-Chevalier nous inspire trop de confiance pour que nous ne soyons convaincu qu'il ne se hâte de réparer les *erreurs*, sans doute involontaires, qu'il a présentées à ses nombreux lecteurs. Il en est une surtout qu'il ne peut laisser subsister sans causer un scandale bien regrettable au plus grand nombre des intelligences qui se nourrissent de la lecture du *Musée des Familles*. En matière d'appréciations scientifiques, l'erreur est fâcheuse sans doute; mais en matière de religion, elle acquiert une gravité à nulle autre pareille. M. Pitre-Chevalier a écrit qu'Hahnemann a pu dire en mourant: *Exegi monumentum œre perennius*. Et plus loin: qu'*Hahnemann a rêvé le rôle absolu d'un Luther médical*. Eh quoi! M. Pitre-Chevalier, ignorez-vous que votre publication est lue par des hommes qui y recherchent autre chose que les *images*, par des hommes qui refléchissent en un mot? La réflexion appliquée un instant seulement sur ces deux phrases,

en fait sortir une conclusion effrayante pour la conscience d'une foule de familles. N'avez-vous pas surtout redouté de scandaliser M. Tessier qui s'est proclamé éclectique catholique ? Certes, nous ne pouvons croire que vous ayez eu la pensée de froisser dans sa foi, un homme dont vous avez reproduit les idées scientifiques, de faire la critique de l'enseignement de M. le Dr J.-P. Tessier, *le maître le plus illustre et le plus accrédité , le praticien le plus suivi et le plus heureux de la nouvelle thérapeutique, ou plutôt de la médecine sans parti pris; un de ces hommes d'inspiration, de science et de foi, pour qui l'art de guérir est un sacerdoce, et qui l'exercent, en le perfectionnant chaque jour, avec toute l'indépendance de l'impartialité, toutes les divinations du coup d'œil, toutes les ressources de l'expérience et toutes les grâces du dévoûment.*

Nous ne terminerons point ces pages , sans exprimer à M. le Dr Tessier, d'une manière plus explicite, le regret, mêlé d'un certain embarras, que nous éprouvons, en nous trouvant en présence d'un athlète tel que lui. La débilité de nos forces, l'humilité de notre position scientifique, qu'est-ce que cela en regard de sa science, de son érudition et du rang éminent qu'il occupe parmi les médecins des hôpitaux de la capitale ? Un tel parallèle nous eût assurément arrêté, si quelque chose pouvait nous arrêter, lorsque nous voyons un devoir à accomplir. Nous ne nous dissimulons pas qu'en nous en acquittant, nous avons peut-être trop sèchement mis en évidence les contradictions et les injustices que nous avons trouvées dans les travaux de M. le Dr Tessier. Mais notre épigraphe, qui est notre devise, nous impose constamment de dire la vérité, n'importe à qui elle peut déplaire, notre respect pour les personnes étant toujours en rapport de notre aversion pour l'erreur et l'injustice. L'*Art médical*, qui publie les idées doctrinales de M. le Dr Tessier, aurait pu se complaire à son aise dans

la pensée *qu'il rendait à l'homœopathie le service de la faire entrer avec honneur, comme une fille légitime et méconnue, dans la maison de ses pères* (1) ; il pouvait dédaigner, ainsi qu'il convenait, *l'outrageant refus d'être admis dans la bibliothèque de l'Académie impériale* (2) ; il pouvait donner ses soins assidus *à la violette qui croît si naturellement dans le parc de son hôtel* (3) ; il pouvait enfin, par une exposition aussi *claire* que *concise* de ses principes, renier *la qualification d'homœopathe* dans la personne de ses rédacteurs (4), tout cela n'aurait pu nous servir pour refuter les *erreurs* de M. Pitre-Chevalier. Un jour ou l'autre, nous aurions peut-être osé relever ces erreurs et ces injustices que l'*Art médical* répandait dans le corps médical : devenu son écho, le *Musée des Familles* a été si retentissant, qu'il a bien fallu élever notre faible voix. Nous ne nous flattons pas qu'elle puisse couvrir celle à laquelle elle répond ; mais la satisfaction d'avoir accompli un devoir sacré, est un large dédommagement à la conviction de ne pas atteindre entièrement le but désiré.

Avignon, mai 1856.

Dr Béchet.

(1) *Art médical*, Mai 1855, *p.* 412.
(2) *Art médical*, Avril 1855, *p.* 320.
(3) *Art médical*, Février 1855, *p.* 159.
(4) *Art médical*, Mai 1856, *p.* 321.

ma lettre au *Journal de la Société gallicane*; je n'ai rien à demander à la société après le refus de faire une réponse à M. Pitre-Chevalier.

On m'apporte à l'instant un paquet de journaux de votre part, merci. Votre journal est bien fait, il est ce qu'un journal semblable doit être, il est pratique; il doit prospérer.

Agréez mes salutations empressées et mes sentiments de bonne confraternité.

D^r JAL.

Paris, 9 mai 1856.

A M. Pitre-Chevalier, Rédacteur en chef du *Musée des familles*.

Monsieur,

Lorsqu'on se pose en Plutarque d'un de ces grands et rares génies, destinés à être pour les générations à venir un phare lumineux, sur la route des sciences; lorsqu'on a l'honneur de parler de Samuel Hahnemann, et qu'on place en tête de ce qu'on va écrire sur la vie d'un tel homme, ce titre sérieux, *Etude Biographique*; il faut d'abord puiser ses documents aux sources les plus certaines, puis ensuite, peser longtemps, dans le silence du cabinet, la valeur de chaque mot qu'on va laisser tomber de sa plume; car, on doit s'attendre à ce qu'il vous soit demandé compte du jugement porté sur une des gloires les plus rayonnantes et les plus pures, dont s'honore la grande famille humaine.

C'est donc au nom du droit qui appartient à tout homme, c'est surtout au nom du devoir qui nous est imposé comme disciples de Hahnemann, que nous désirons relever les erreurs que vous avez, sans doute à votre insu, commises dans un article, publié par vous, au mois de mars 1856, dans le *Musée des familles*, dont vous êtes le rédacteur en chef.

Si vous aviez terminé cet article comme vous l'avez commencé, nous nous bornerions à déplorer que vous eussiez donné un titre

aussi solennel, à la réunion de quelques dates et de quelques anecdotes, insuffisantes pour tracer même une ébauche imparfaite de la noble physionomie que vous avez essayé de peindre en quelques traits; mais vous concluez en la défigurant, vous attaquez le médecin dans sa doctrine, l'homme dans ses principes: ici, Monsieur, nous protestons et venons prendre la défense de celui que nous nous honorons d'avoir pour maître depuis un quart de siècle. Vous accusez Hahnemann d'avoir rêvé le rôle d'un Luther médical; vous prétendez qu'en rejetant la physiologie et la pathologie, il a arraché à l'arbre de la science ses deux branches fondamentales. Enfin vous allez jusqu'à le taxer de matérialisme.

Les hommes de cette trempe ne rèvent pas un rôle, ils remplissent une mission, et cette mission n'est pas celle d'un Luther. Appeler ainsi Hahnemann, c'est le rabaisser étrangement, Hahnemann n'est pas un simple réformateur, un hérésiarque, c'est un Moïse de la science, un fondateur; enfin, il n'est pas venu, comme vous le représentez, renverser une colonne de l'ancien édifice médical, pour la remplacer par une autre colonne; il est venu, en face de cet antique édifice, en élever, sur des bases plus certaines, un autre plus grand, plus solide et plus durable: *Exegit monumentum œre perennius.* Ce monument, c'est la doctrine nouvelle qu'il a fondée, doctrine qui, quelque chose qu'on en puisse dire, comprend l'ensemble des connaissances médicales. Ceux qui l'ont nié et le nient encore, n'ont pas voulu prendre la peine de lire les ouvrages de Hahnemann, avec tout le soin nécessaire; et vous même, Monsieur, vous accusez de rejeter la physiologie et la pathologie, cet homme, que vous représentez, cependant, comme un grand médecin, comme si l'on pouvait être médecin, sans être physiologiste et pathologiste.

Et quand, de ce puissant génie, vous avez fait un rêveur de mauvais rôle; quand vous l'avez rabaissé au rang des empiriques, vous voulez le faire descendre jusqu'au matérialisme.

En vérité, Monsieur, vous n'y pensez pas: Hahnemann matérialiste! lui que vous peignez si religieux et si confiant en la bonté Divine!

matérialiste ! l'homme qui sacrifie sa fortune, le savant qui sacrifie sa réputation, le père qui sacrifie le pain de ses enfants à la poursuite, à la défense, à la propagation d'une grande vérité ! matérialiste ! celui qui, construisant son édifice, au milieu des reproches des siens, des attaques des médecins, des huées de la foule, supporte la misère, les privations, les insultes, les ignominies, avec la foi d'un apôtre et la patience d'un martyr ! matérialiste ! l'homme qui, père et médecin, en présence d'un mal qui dévore ses enfants, s'écrie en tombant à genoux : Est-il possible, mon Dieu, que vous refusiez, à votre créature, des secours certains contre les infirmités qui l'assiègent ! non, vous êtes la sagesse et la bonté même, vous avez permis au génie de l'homme de vaincre la nature, de compter les astres, de traverser les mers, de gouverner la foudre ; vous accorderez à l'amour d'un père les moyens de sauver ses enfants.

A cette citation, que nous vous empruntons, permettez-nous, monsieur, d'ajouter une petite anecdote de cette grande vie, beau livre dont chaque page respire le même parfum religieux, la même foi en la bonté divine : Quelque temps après l'arrivée de Hahnemann à Paris, un homme atteint d'une maladie très-grave, se présenta pour le consulter. Après un examen, comme il les savait faire, c'est-à-dire, en physiologiste et pathologiste aussi profond, qu'il était thérapeutiste habile, il donna un médicament au malade en lui disant : vous êtes très-souffrant, mais Dieu me permettra, je l'espère, de vous guérir. Monsieur le docteur, répondit le sceptique patient, Dieu n'a rien à faire en pareilles matières, et ne s'occupe pas de moi, je ne compte que sur vous. Hahnemann ne répondit rien, mais à peine la porte de son cabinet se fut-elle fermée, qu'il s'écria : l'imbécille ! puis il vint lentement s'asseoir devant son bureau, et après un moment de silence il ajouta : le grand Frédéric, qui honorait quelquefois mon père de sa visite, connaissait tous ses soldats, il connaissait aussi leurs familles et leur venait en aide dans les moments difficiles. Ainsi, un roi pourrait avoir dans sa mémoire le nom de tous ses soldats, et Dieu ne songerait pas à toutes ses créatures ! l'imbécille !

Non, Monsieur, l'homme qui pense ainsi ne saurait être matérialiste, et l'injustice des accusations formulées contre lui nous paraît surabondamment prouvée.

Mais, poursuivons la lecture de votre étude biographique.

Votre opinion, monsieur, est que le choléra et la guerre d'orient ont été, pour l'homœopathie, l'occasion de ses plus grandes victoires, et de son établissement définitif. En ce qui concerne le choléra, il est de notoriété publique que, dans toutes les épidémies qui ont ravagé l'Europe depuis 1831, l'homœopathie a montré partout son incontestable supériorité. Quant à la guerre d'Orient, nous reconnaissons qu'elle a fourni à nos médecins militaires, l'occasion de nombreux succès; nous savons que grâce à l'homœopathie ils ont arraché à la mort beaucoup de malades qui lui paraissaient destinés ; nous proclamons que nos médecins militaires ont dans la guerre d'orient, acquis de nouveaux titres à la reconnaissance publique, par leur talent, leur zèle et leur dévoûment sublime ; mais pour rester dans le vrai, il faut dire que, bien avant la guerre d'orient, l'homœopathie était définitivement établie en Europe.

Après de pareils succès, on s'attendait, dites-vous, à voir récompenser des services aussi éclatants par une chaire spéciale à la faculté de Paris. Chaque chose vient en son temps, monsieur, et le jour viendra où l'on ouvrira à l'homœopathie un de ces asiles consacrés au soulagement des souffrances humaines : le jour viendra où, dans un hôpital spécial, les disciples de Hahnemann feront l'application de la doctrine de leur maître. En attendant cette heure que nous espérons avec calme, le flot homœopathique monte sans cesse, et ce flot est appelé à couvrir le monde de ses eaux bienfaisantes et régénératrices.

Après avoir publié un relevé comparatif de deux services médicaux, dans un hôpital, où la victoire est demeurée à l'homœopathie, vous ajoutez que, pour des esprits de bonne foi, les deux systèmes n'en feront bientôt plus qu'un. Ici, nous vous arrêtons encore pour protester contre une prétention inadmissible et irréalisable, l'homœopathie n'est point un système ; c'est une science qui a sa loi, loi diamétrale-

ment opposée à celle de l'allopathie, loi des semblables formulée par cet axiome *Similia similibus curantur*, comme l'allopathie formule sa loi des contraires par cet autre axiome *Contraria contrariis curantur:* or, la logique n'admet pas que des conséquences identiques découlent de prémisses aussi opposées. Ceux qui tenteront de faire la fusion que vous annoncez, nommeront, s'ils le veulent, le produit qui en résultera, la médecine sans parti pris, la médecine des divinations du coup d'œil, la médecine de l'inspiration; mais ce ne sera jamais de l'homœopathie, et toujours les véritables disciples de Hahnemann protesteront contre cette dénomination donnée à un pareil amalgame.

Plus loin, Monsieur, vous prononcez le nom d'un médecin, pour le talent duquel nous professons une haute estime, et vous l'appelez: le maître le plus illustre. Distinguons: si c'est comme maître en cette science, mélange de toutes les doctrines depuis Hippocrate jusques à nos jours, et qui doit résulter de la fusion que vous nous promettez; nous ne faisons pas la plus légère *opposition*, et lui souhaitons bonne chance; *mais si* vous entendez proclamer ce médecin, le maître le plus illustre en homœopathie, nous vous ferons observer, que pour aspirer à un tel titre, il faut beaucoup plus de sept années de service: nous ajouterons que les homœopathes du monde entier ne reconnaissent qu'un seul maître, et que ce maître s'appelle Samuel Hahnemann.

Enfin, après avoir accusé Hahnemann de Luthéranisme, de matérialisme et d'ignorance en médecine, puisque selon vous, il a rejeté la physiologie et la pathologie, vous vous en prenez à ses disciples, en écrivant: que les séides qui n'admettent rien en dehors de l'homœopathie, sont des sectaires aveugles et impuissants. Ces séides, au milieu desquels nous tenons à honneur de prendre place, ne sont pas aussi aveugles que vous le pensez; ils voient parfaitement ce qui se passe autour d'eux, ils voient très-bien ce qu'on voudrait faire, ils voient qu'on voudrait essayer de renverser Hahnemann du piédestal élevé par la postérité qui a commencé pour lui; mais ils voient aussi que les tentatives seront impuissantes, parce que le piédestal est beaucoup trop élevé, et l'homme qu'on voudrait y placer, quel qu'il fût,

beaucoup trop petit. Quant à l'impuissance de ces sectaires, elle a consisté à couvrir le monde de leurs guérisons, et cela depuis un demi siècle. Cette impuissance sera assez forte pour leur permettre de conserver et de transmettre intact, à leurs successeurs, le dépôt qui leur a été confié par le seul maître qu'ils reconnaissent, nous le repétons, le grand, l'immortel Hahnemann.

Nous avons fini, monsieur, mais avant de clore cette lettre, nous tenons à vous donner l'assurance, que nous n'avons eu aucune intention blessante à votre endroit; qu'en prenant chaudement la défense d'un maître vénéré, nous n'avons pas eu la volonté de porter la plus légère atteinte à l'honorabilité de votre caractère, et qu'en exprimant librement notre pensée, nous n'avons cessé de déplorer d'avoir à refuter un littérateur aussi estimable, mal engagé dans une question médicale, et dont l'unique tort, à nos yeux, est d'avoir entrepris d'écrire une étude biographique sur Hahnemann, avec des matériaux qui, assurément, n'ont pas été puisés à une source bien pure.

Confiants dans votre loyauté, comme dans votre amour pour la vérité, nous espérons, monsieur, que vous voudrez bien donner à notre lettre une place dans un des plus prochains numeros du *Musée des Familles*.

Nous avons l'honneur, monsieur, de vous saluer avec la plus haute considération.

Dr Jal.

Dr Leboucher.

CORRESPONDANCE (1)

SUR LE MÊME SUJET.

A M. le Président de la *Revue Médicale Homœopathique*, à Avignon.

Monsieur et honoré confrère,

. . . .

. . . .

Je dois vous dire que M. Leboucher et moi nous sommes présentés chez M. Pitre-Chevalier, qui a refusé d'insérer ma lettre, en disant qu'il maintenait tout ce qu'il avait avancé et que son journal n'était pas une tribune. Sa conscience lui permet d'attaquer Hahnemann, mais elle ne lui permet pas d'accueillir la défense. Ce combat n'est pas très-courtois, car il a un moyen de publicité qui nous manque.

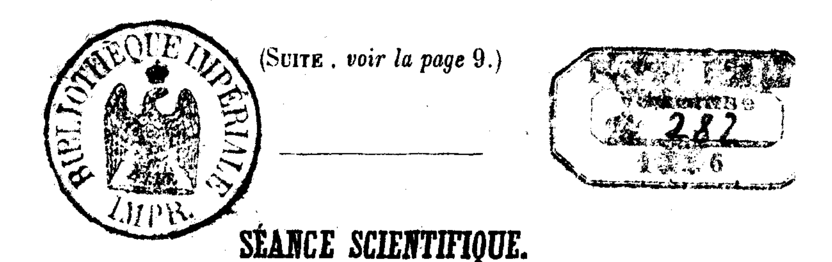
Si vous jugez convenable d'imprimer ma lettre, je vous autorise à écrire que M. Pitre-Chevalier l'a refusée et n'en a pas pris connaissance.

Vous me demanderez sans doute pourquoi je ne donne pas

(1) L'article qu'on vient de lire était déjà dans les mains du compositeur, lorsque nous avons reçu, sur le même sujet, l'envoi de M. le docteur Jal de Paris, que nous sommes heureux de faire connaître à nos lecteurs.

FÊTE HAHNEMANNIENNE

CÉLÉBRÉE A NICE, LES 10 ET 11 AVRIL 1856.



(SUITE. *voir la page* 9.)

SÉANCE SCIENTIFIQUE.

La séance est ouverte à trois heures de l'après-midi, dans la vaste salle de la villa Arson.

Sont assis au bureau : M. le Dr Béchet, *président*; M. le Chanoine de Cessoles, *vice-président* ; MM. les docteurs Coddé et Beiluomini, *secrétaires*. L'élite de la société de Nice est représentée à cette réunion, formée par tous les médecins déjà cités, et un grand nombre de savants et amis de l'homœopathie: plusieurs des dames qui n'avaient pu la veille assister au banquet, ont daigné se rendre à cette séance à laquelle leur présence imprime un certain caractère de grâce qui n'en altère nullement la gravité.

M. le Président s'exprime en ces termes :

Messieurs,

Avant de commencer nos travaux, j'ai à m'acquitter auprès

de vous d'un devoir dont l'accomplissement m'est infiniment agréable. J'apprécie l'honneur que vous avez daigné me faire de m'appeler à présider une assemblée aussi éminente, je vous en remercie ; le souvenir m'en sera toujours cher.

L'heure avancée et la somme, trop grande pour le temps dont nous disposons, des communications que nous devons entendre, ne me permettent pas de rappeler ici, même sommairement, quels sont les motifs et le but de cette réunion, que vous connaissez tous au reste. Je me bornerai à constater qu'elle se distingue essentiellement de toutes celles qui l'ont précédée ; jamais, en effet, les disciples et les amis de Hahnemann n'avaient vu au milieu d'eux des représentants de la médecine officielle. C'est donc avec une bien vive satisfaction que je signale la présence au milieu de nous de MM. les docteurs Pollet, Bottini et Lefèvre: Elle sera, je l'espère, un exemple qui sera suivi, et l'éloignement irréfléchi et sans motifs qui existe entre les homœopathes et les allopathes cessera bientôt ; les uns et les autres, nous comprendrons tous enfin que la discussion doit préparer les progrès de la science que nous cultivons ; les contacts ne sauraient donc être trop fréquents entre nous, car la différence des opinions ne devrait jamais diviser des hommes qu'animent les mêmes sentiments honorables, l'amour de la science et l'amour de nos semblables.

Je ne crois pouvoir mieux exprimer ma reconnaissance à nos honorables confrères, que nous n'avons pas encore le plaisir de compter parmi les disciples de notre maître, qu'en leur donnant la parole, s'ils désirent la prendre, avant tous ceux déjà inscrits dans la séance préparatoire.

M. le Dr Pollet demande la parole et lit le discours suivant:

Messieurs,

« Il y a dans ce monde deux manières d'aimer la science,

comme il y a deux manières d'aimer la vertu : mais il n'y en a qu'une de bonne. Celui qui dit: Je repousse tel fait, parce qu'il ne cadre pas avec mes idées, n'a pas l'amour et l'intelligence de la science. De même, celui qui dit : Je serai vertueux pourvu que cela me profite, n'a pas l'amour et le sentiment de la vertu.

« Il faut aimer la vérité partout où on la reconnaît, et si on l'aperçoit dans le camp ennemi, il ne faut pas craindre de sauter les fossés et les palissades pour aller à elle. Le domaine de la science a des bornes infinies ; il ne faut nulle part y planter ses tentes d'une façon définitive, de peur d'avoir à le regretter plus tard quand on aura fait la découverte d'un séjour meilleur.

« Ces paroles, Messieurs, vous disent déjà à quel point de vue élevé je me place pour juger toutes les opinions. L'indépendance absolue de tout système me paraît le gage le plus précieux d'une ligne de conduite droite et impartiale, en science, comme en politique, comme en philosophie. De cette indépendance découle naturellement une tolérance illimitée pour toutes les opinions, quelle que soit la distance qui me sépare d'elles. C'est pour cela que je suis venu prendre part à vos savantes discussions, bien que je ne partage pas toutes les idées des honorables membres qui ont pris l'initiative du congrès ; c'est pour cela aussi que je suis venu encore plus pour écouter et apprendre que pour parler et enseigner moi-même. C'est pour cela enfin que je m'étonne de ne pas voir dans cette réunion un plus grand nombre de nos honorables confrères du corps médical de Nice. Les discussions n'aboutissent pas toujours à un accord, il est vrai ; mais encore sont-elles jusqu'ici le seul moyen légitime d'y arriver, surtout, si, comme je le crois, la plupart des dissentiments, en science aussi bien qu'en politique et en philosophie, (car tout se tient dans ce

monde,) proviennent de malentendus plus que de toute autre cause.

« J'ai déjà dit que j'étais venu dans cette réunion moins pour parler que pour écouter. Vous ne vous étonnerez donc pas, Messieurs, si je me borne à un simple et rapide exposé de quelques observations qui ont moins pour but de signaler les points par où l'allopathie et l'homœopathie sont divisées que ceux par où elles se rapprochent. Je ne prétends pas jouer le rôle de défenseur ou de ministère public dans le débat qui est engagé entre les deux systèmes. Si j'étais forcé de juger entre eux, je crois que je prouverais qu'ils n'ont parfaitement raison n'y l'un ni l'autre : en cela je serais sûr de ne pas me tromper. Je ne suis pas homœopathe, parce que l'homœopathie m'apparaît encore sous des formes trop absolues et avec des prétentions qui ne sont pas toujours justifiées par les faits ni même par la théorie. Mais je suis loin de condamner l'homœopathie, parce que je ne conteste pas certains succès obtenus par elle, et, d'ailleurs, parce que, (je ne crains pas de le dire) elle a apporté dans la méthode médicale des améliorations incontestables. Elle a eu une bonne part d'honneur dans cette réaction qui s'est manifestée depuis quelques années, parmi tous les médecins intelligens, contre les théories broussainiennes et humoristes d'où découle la pratique du *seignare* et *purgare*, renouvelée de M. Purgon et M. Diafoirus, que Molière a si gaîment raillée. Cette réaction qui prend sa source dans le principe le plus élevé de la doctrine d'Hahnemann, celui qui spiritualise en quelque sorte la cause des maladies, est déjà un titre de gloire réel pour la nouvelle école, parce que la défaite des théories de la phlegmasie en tout et partout est en quelque sorte la défaite du matérialisme en médecine.

Peut-être, Messieurs, ne me serait-il pas bien difficile de démontrer, que les plus beaux succès dûs à la méthode homœo-

pathique ont eu lieu dans les cas où l'on s'est rapproché le plus du point de départ tout-à-fait spiritualiste de la doctrine d'Hahnemann; mais cela m'écarterait trop de mon sujet, et il me suffit d'avoir indiqué la voie. Votre illustre maître, Messieurs, a vu dans l'homme autre chose que des fibres, du sang et des os, et il est fâcheux que certaines branches de l'école à laquelle vous donnez l'épithète, un peu négative, d'allopathique, n'y aient vu que cela. C'est de là que sont venues les plus grosses erreurs, les erreurs les plus pernicieuses dans leurs résultats, surtout quand le jugement a manqué au médecin pour corriger par l'exemple des faits les folles conséquences du dogme. Les fibres, le sang et les os sont le siége de la maladie, mais il faut bien se garder de voir dans les formes morbides qui les affectent, la maladie elle-même, de même qu'il faut bien se garder de confondre avec les flots de la mer les forces qui les agitent et les précipitent parfois avec tant de violence sur la grève. Le corps humain a son principe vital invisible comme les flots de la mer. C'est à lui qu'il faut s'adresser, ce sont ses profondeurs qu'il faut interroger, si l'on veut apprendre à le suivre et à l'atteindre dans ses innombrables modifications. Si l'agitation de l'Océan provient des perturbations atmosphériques, ou de l'attraction des corps planétaires, pourquoi serait-il ridicule de supposer que les causes des manifestations multiples de cette matière animée qu'on appelle le corps humain, se trouvent dans une substance intangible, qu'on appelle l'esprit ?

« Mais il est temps de descendre du terrain un peu mouvant où Hahnemann m'a entraîné, pour me reposer sur un terrain plus solide où nous devons de nouveau rencontrer le fondateur de l'homœopathie. J'ai parlé du point de départ de la théorie d'Hahnemann ; abordons le fond de sa méthode. Ici encore j'ai de sincères louanges à lui adresser pour avoir donné

à l'expérimentation, à l'observation des faits, une place encore plus large que les autres écoles. Je m'étonne seulement qu'avec sa largeur de vue au sujet de l'expérimentation en thérapeutique, le célèbre docteur se soit hâté de généraliser les déductions tirées de sa pratique médicale et n'ait pas hésité à donner à ses formules une étendue qui devait nécessairement créer des côtés faibles. On me dira : la vérité est une ; c'est vrai, mais ce qui l'est encore plus, c'est qu'avec les bornes étroites de notre esprit nous n'en voyons le plus souvent qu'un côté. Un écrivain, je ne sais plus lequel, a dit que l'homme dans le monde était comme l'œil dans le corps, et qu'il y avait toujours nécessairement derrière sa tête quelque chose qu'il ne voyait pas. Que notre tendance à l'absolu ne nous laisse pas égarer ; un homme ou une génération ne sont pas l'humanité. Notre mission est de rassembler les matériaux qui doivent composer cette vérité unique, universelle, à laquelle nous tendons invinciblement et que bien souvent nous avons la naïveté de croire posséder toute entière. Ne plantons pas nos systèmes en terre comme un but mais comme un jalon; quand nous serons assez forts pour dépasser ce jalon, plantons-en un autre plus loin. Les premiers médecins ont guéri les fièvres avec la saignée et les émollients; plus tard, ils ont employé le quinquina et la quinine; mais croyez-vous qu'ils seraient obligés de s'en tenir à la quinine, si demain un remède plus efficace était découvert? Quand le jalon n'est plus sur la ligne, il faut l'arracher sans retard et sans fausse honte, et le porter en avant.

« Peut-être aussi Hahnemann a-t-il trop glorifié l'expérimentation. Il est dangereux de croire à l'infaillibilité des théories, mais il ne faut pas oublier que l'expérimentation pure est une aveugle qui a besoin de guide. L'une doit être tempérée par l'autre, ou plutôt elles doivent s'éclairer mutuellement. Ce sont les deux haies entre lesquelles se trouve le chemin qui conduit au temple d'Esculape.

« J'aborde une autre question : celle du mode d'action de la méthode homœopathique.

« J'ai fait ressortir le caractère spiritualiste de la doctrine d'Hahnemann ; maintenant, si j'ai bien compris sa méthode curative, voici comment elle peut se résumer :

« Il faut employer dans une maladie le médicamemt qui développe dans un corps sain des symptômes semblables à ceux que produit cette même maladie, afin de remplacer un état morbide naturel par un état morbide provenant de causes artificielles, et plus facile à guérir. »

» C'est ainsi que doit être expliquée la formule *similia similibus*, et avouons que, prise sous ce point de vue, elle se présente avec des formes tout-à-fait rationnelles.

» Mais nos savants confrères sont-ils bien certains que les choses se passent ainsi qu'ils le disent et le croient? Quand ils ont donné sous forme de *globules* un *millionième* ou un dix-millionième d'aconit, à un pleurétique par exemple, sont-ils bien certains que la modification morbide produite par l'aconit ait pris la place de la modification morbide primitive qui constituait la pleurésie ? Je ne crois pas qu'ils puissent faire à cette demande une autre réponse que celle-ci : Oui. la maladie a changé de caractère parce qu'elle est plus facile à guérir, ou, si vous voulez, parce que la modification première née d'une cause dynamique est alors plus facile à faire disparaître. Ce qui veut dire que les globules sont la cause de la guérison parce qu'on guérit plus facilement après qu'on les a donnés.

» Or, voici ce qui me paraît important à observer.

» Les docteurs homœopathes diffèrent de ceux qui ne le sont pas, non seulement par les remèdes qu'ils administrent, mais encore par le reste du traitement. Dans une pleurésie, par exemple, en même temps qu'ils donnent les globules, ils recommandent, si je ne me trompe, des boissons adoucissan-

tes et s'abstiennent d'émissions sanguines. Or, pourquoi cette partie du traitement ne serait-elle pas aussi bien la véritable cause de la guérison que les globules ? et n'est-il pas évident qu'elle est la cause de la guérison, si l'on fait attention que les médecins prudents qui, dans des cas semblables, prodiguent les boissons adoucissantes et usent peu, ou point, d'émissions sanguines, guérissent presqu'infailliblement leurs malades ?

» Mes honorables confrères voient déjà où je veux en venir. Dans mon opinion, la pratique homœopathique n'est bien souvent que la médecine expectante. Ce n'est pas un reproche que je veux lui adresser, puisque, dans mon opinion, la médecine expectante est le plus souvent la meilleure des médecines : je suis assuré de ne pas trouver de contradicteurs en disant que, dans la plupart des maladies qui nous sont soumises, il ne s'agit que d'aider la nature en mettant le malade dans la voie la plus favorable à la guérison, sans avoir la prétention d'opérer, à proprement parler, cette guérison. Je n'en veux qu'un exemple : dans une inflammation des poumons ou de la plèvre, avons-nous la prétention d'aller droit à cette affection, comme on prend un taureau par les cornes, et de la faire disparaître ? non, parce qu'il faudrait pour cela connaître la cause ou tout au moins la nature intime de cette maladie que nous appelons inflammation des poumons, en d'autres termes, nous n'avons pas de spécifique contre cette maladie; nous en sommes réduits à l'approcher avec précaution pour la détruire peu à peu; nous la minons comme un roc, nous la fondons comme une matière fusible, mais nous ne l'enlevons pas ; elle ne fuit pas devant nous, mais on pourrait presque dire qu'elle fait une retraite honorable, parce qu'elle prend tout son temps pour céder à nos manœuvres qui tendent pour ainsi dire à la chasser traitreusement.

» Ceci est de la médecine expectante, et si l'on cherchait

bien, on verrait que, dans la plupart des cas de guérisons, nous n'agissons jamais plus sûrement et plus victorieusement que lorsque nous faisons de la médecine expectante. Supposons que le dix-millionième ou le trillionième d'aconit que les homœopathes mettent dans leurs globules anti-pleurétiques n'ait pas une action spéciale, *sui generis*, dans les maladies inflammatoires où on l'emploie, et l'homœopathie se trouve assimilée à la médecine expectante.

» J'ai connu un vieux médecin de campagne dont je savais que la méthode rentrait tout-à-fait dans la médecine expectante, qui, étant consulté un jour devant moi par une pauvre paysanne dont le mari était malade pour avoir un peu enfreint les lois de la tempérance, lui fit à peu près l'ordonnance suivante : Vous ferez boire à votre mari un litre de tisane d'orge dans la journée, et vous lui donnerez pour toute nourriture deux potages, l'un à *midi et l'autre à six heures*. Seulement, au lieu d'y mettre du sel, vous y mettrez une dose de cette poudre blanche que voilà.

» Cette poudre etait tout simplement du sel marin pilé et décoré de son nom chimique *Chlorure de sodium*.

» Quand la cliente fut sortie, le vieux praticien me dit : on est parfois obligé de faire le charlatan ; si je n'avais pas mis une poudre blanche en avant, les matrones auraient sûrement persuadé à ce pauvre homme qu'il devait se purger ou se faire saigner.

» Hé bien ? j'en demande pardon à Messieurs les homœopathes, mais je ne puis m'empêcher parfois de croire que leurs globules ne font que l'excellent effet du chlorure de sodium dans le potage du malade ; ils font du bien, non pas à cause de ce qu'ils contiennent, mais à cause de ce qu'ils ne contiennent pas et de l'influence qu'ils exercent sur le moral des malades, aussi bien qu'à cause des drogues qu'elles empêchent ceux-ci de prendre.

» Du reste, je n'affirme rien, et je suis prêt à me rendre à l'évidence des expérimentations entourées de garanties suffisantes et dans lesquelles les résultats de l'application des globules pourront rester tout-à-fait et clairement distincts des résultats du reste du traitement.

» Voilà, Messieurs, les réflexions jetées à la hâte sur le papier, que j'ai cru bon de soumettre au Congrès dans l'espoir qu'elles serviront à jeter quelques clartés sur les points litigieux qui séparent les homœopathes des autres écoles médicales. Avant tout, j'ai cherché à rester en dehors de toute idée préconçue et à faire preuve d'impartialité et de modération, sachant que l'impartialité et la modération sont l'unique milieu dans lequel la vérité peut, sinon exister, au moins être féconde. J'espère que mes honorables collègues du camp homœopathique dont j'ai pu blesser les convictions médicales, se piqueront, s'ils veulent me combattre, d'appliquer à mon égard la formule de leur maître : *similia similibus*, et de montrer à l'auditoire d'élite qu'a attiré ce débat, que, si nous ne sommes pas tous d'accord sur certaines questions, nous sommes du moins tous unis par un égal amour de la science, et que l'impartialité, la modération et la tolérance d'opinion la plus absolue nous paraissent le plus sûr moyen d'arriver à notre but, le progrès de la science. »

Après ce discours, écouté avec l'attention la plus soutenue, M. le Président offre de donner la parole à quiconque désirerait la prendre pour répondre à M. le Dr Pollet ou pour la défense des idées émises par lui.

M. le chevalier Dr Bottini proteste contre le choix fait par le Dr Pollet de la pleurésie, comme pouvant guérir seulement par les boissons adoucissantes. C'est là, dit-il, une affection qui réclame un traitement actif, et dont les suites sont souvent fâcheuses, si elle n'est traitée énergiquement.

Personne ne demandant la parole contre M. le Dr Pollet, M. le président répond en ces termes :

« Je m'arrête volontiers aux dernières paroles de notre honorable confrère ; vous avez tous apprécié la modération et l'impartialité de son langage, et il réclame à ce point de vue, l'application de notre grande loi, *similia similibus*. Je suis heureux de pouvoir lui donner l'assurance que l'accomplissement du devoir formulé par ce vœu, ne rencontre nulle opposition dans les dispositions naturelles de mon esprit.

» Le discours de M. le Dr Pollet est le développement de deux idées ; dans la première partie, il fait un éloge vraiment remarquable de l'homœopathie ; dans la seconde, il la considère, au point de vue pratique, comme la consécration de la médecine expectante, c'est-à-dire, il nie l'action des agents homœopathiques.

» Je prends acte des paroles prononcées par M. le Dr Pollet : Hahnemann a dégagé la médecine des entraves du matérialisme ; il a donné à l'expérimentation, à l'observation des faits une place plus large que les autres écoles. Ces aveux sont trop explicites pour que nous ne les signalions ; sortis de la bouche d'un médecin aussi distingué que M. le Dr Pollet, non rangé encore sous la bannière d'Hahnemann, ces aveux sont plus précieux encore.

» Répondant à l'argumentation de M. le Dr Pollet, relativement à la nullité d'action des agents homœopathiques, je ne chercherai point à tirer avantage de la protestation du chevalier Dr Bottini contre le choix fait par l'orateur de l'affection pleurétique, comme exemple de maladie guérissant par l'expectance. Je me bornerai à dire à nos honorables confrères que, parmi nous, homœopathes, il n'y a jamais dissentiment sur une question aussi capitale.

» Puisque M. le Dr Pollet pense que les globules homœopathiques sont inactifs et que la médication homœopathique n'est que le déguisement de la médication expectante, je ne puis me borner à opposer une opinion à cette opinion : en pareille matière, les faits seuls peuvent arrêter les convictions. Ils se pressent en foule dans mes souvenirs tous les faits Cliniques que je pourrais opposer à l'opinion de M. le Dr Pollet. La présence dans cette enceinte de deux personnes d'Avignon, me rappelle deux observations que je vais rapporter sommairement, et qui assurément ne permettront plus à M. le Dr Pollet de douter de l'action des médicaments homœopathiques.

» Il y a environ quinze ans, la charité de madame M... recommanda à mes soins une jeune femme atteinte de carie au tarse et au métatarse du pied droit; neuf ouvertures fistuleuses laissaient écouler un pus sanieux, mal lié et très-abondant : le gonflement osseux était tel que l'aspect de ce pied était celui d'un pied atteint d'éliphantiasis. Au reste, trois médecins de mérite avaient affirmé que l'amputation était le seul moyen qui permît d'espérer de sauver cette pauvre malade.

» Trois mois et demi après avoir commencé le traitement homœopathique, la femme Ginoux pût chausser ce pied comme l'autre et marcher. Toutes les plaies étaient cicatrisées.

» Cette malade a vécu dix ans environ après cette guérison; elle a succombé, je crois, à la suite d'une couche mauvaise. Avait-elle guéri parce qu'elle s'était *imaginée* que les globules la guérissaient ?

» Le deuxième fait que j'ai à opposer à l'opinion de M. le Dr Pollet est plus probant encore ; il s'agit ici d'un cheval et d'un cheval déclaré morveux par deux vétérinaires et M. le général Foucher, commandant alors le département de Vaucluse. Cet honorable militaire avait été colonel de cavalerie, c'est dire que son opinion vaut celle d'un homme de l'art.

M. Brun, qui est parmi les personnes qui me font l'honneur de m'écouter, est médecin vétérinaire à Avignon; il est membre du conseil de salubrité publique, il jouit d'une estime méritée comme homme de science : c'est lui qui, cédant à un désir que je lui avais exprimé, m'a procuré le sujet de l'expérimentation dont il s'agit. Voulant que son diagnostic offrît plus de garantie, il le fit confirmer par l'un de ses collègues qui visita le malade, ne sachant pas qu'il avait été déjà visité par M. Brun. L'opinion de ces deux hommes compétents fut confirmée par celle du général Foucher, il n'y a donc pas à douter un instant que je n'aie traité un cheval atteint de la morve. Au trente deuxième jour de la médication homœopathique, l'animal fut rendu en parfaite santé à son propriétaire.

J'aime à croire que nul ici ne suspecte ma véracité; cependant, si quelqu'un désire contrôler l'exactitude de mes affirmations, je ne serais nullement offensé de ce qu'il allât les corroborer du témoignage des honorables personnes dont j'ai cité le nom, et dont la présence parmi nous ne peut avoir le caractère de comparses placés pour les besoins de ma cause.

» Je le demande à M. le Dr Pollet, ces deux guérisons et tant d'autres analogues que je pourrais signaler si le temps me le permettait, peuvent-elles raisonnablement être attribuées à autre chose qu'à l'action de la médication homœopathique? »

MM. le baron Prost., les docteurs Coddé, Belluomini et Finella racontent d'autres faits analogues qui corroborent les conclusions de l'honorable président.

M. le Dr Pollet ne demande point la parole pour répondre.

La parole est accordée à M. le Dr Schultz qui, ne pouvant point s'exprimer en français, ni en italien, prie M. le Dr Finella de lire la traduction française de son mémoire. M. le Dr Finella s'exprime ainsi :

Messieurs,

« Il est peut-être peu convenable pour moi, convié à cette assemblée, de prendre part à vos délibérations, et si je l'ose néanmoins, ce n'est que dans l'intérêt de l'homœopathie, et pour attirer votre attention sur un sujet assez important pour être digne d'un examen sérieux : c'est la doctrine de la combinaison des médicaments homœopathiques, doctrine qui a été proclamée depuis deux ans en Allemagne par le docteur Arthur Lutze. Je ne sais pas quel est l'accueil que cette doctrine a trouvé ou trouvera dans ma patrie, mais les mots que je vais ajouter à ce qui peut-être a été dit déjà, ne seront pas de trop.

» Dans son *Compendium* de l'homœopathie (Coethen 1854) *page* XXII, nous lisons la thèse suivante :

» Aux personnes souffrant d'éruption à la peau ou de dartre
» accompagnées d'une grande faiblesse causée par une perte
» de sang ou d'humeurs d'une autre espèce, je donne mêlés
» ensemble du *Sulphur.* et du *China.* Du Sulphur. contre la
» psora, du China, contre la faiblesse. »

» C'est possible qu'un homme, affaibli déjà par des saignées, souffre en même temps d'une maladie cutanée ; mais il ne s'en suit pourtant pas, que le Sulphur. et le China. soient les remèdes qu'une telle maladie exige. La maladie cutanée pourrait, par la ressemblance des symptômes, demander *Acid.-Phosphoric.*, et comme aussi la *faiblesse* exige ce dernier, c'est alors le seul remède homœopathiquement juste. Comme, dans ce cas spécial, on peut prouver partout dans le Compendium de Lutze, que, au lieu des remèdes combinés, les simples auraient toujours été plus convenables. Mais ici il ne s'agit pas de savoir quel remède, dans un tel cas, serait le seul juste, mais plutôt, si cette manière de combiner plusieurs médicaments et de les prescrire sous une forme mixte, doit être approuvée. Après avoir traité

les adversaires de sa doctrine de « Scribes et Pharisiens, » Lutze s'appuie sur une lettre du Dr Hahnemann adressée au Dr Ægidi. Dans cette lettre notre maître dit: « Je crois aussi, que ces deux remèdes (si *tous les deux* paraissent convenables) devraient être donnés en même temps de même que je donne à la fois du Sulphur. et du Calcarea, quand je fais prendre ou sentir de l'Hepar. sulphuris — ou du Soufre et du Mercure, quand je fais prendre ou sentir du Cinabre. » En disant cela, le grand penseur Hahnemann n'a pas réfléchi; car ce n'est pas la même chose si je donne du Sulphur. et du Calcarea *mêlés*, ou si je donne de l'Hepar.-sulphuris. Un coup d'œil jeté sur sa propre matière médicale lui aurait montré clairement qu'il y a une grande différence mutuelle entre ces remèdes, et que Hep. sulph. produit dans l'organisme sain une toute autre maladie que le Sulphur. seul ou le Calcarea seul. Il en est ainsi avec le Cinabre, [illegible] ne produit pas les mêmes effets que le mercure et le soufre. Et ce sont justement ces remèdes combinés qui montrent clairement, que, de la combinaison de deux médicaments, il en résulte un troisième. Nous avons fait cette combinaison des deux remèdes, nous en avons fait l'expérience sur des personnes bien portantes, et son application pour guérir toutes les maladies, qui y correspondent, a été parfaitement justifiée. Mais pourrons-nous employer de tels remèdes, produits par la combinaison de plusieurs médicaments avant de les avoir éprouvés? Ne serait-ce pas agir contre la conscience d'opérer avec de tels remèdes inconnus? Qu'on ne vienne pas me dire que l'application en est permise parce que Ægidi, Lutze, etc., ont guéri ainsi; — cela ne justifie pas l'imitation. Que d'abord ces Messieurs nous communiquent combien de malades ils ont traités avec ces remèdes combinés, *sans les avoir guéris*. Cependant ces guérisons prouvent toujours quelque chose, c'est-à-dire, que aussi des remèdes com-

binés produisent des effets, qu'ils n'agissent pas comme antidote; — mais qu'en apprend-on de plus? Ces guérisons nous offrent-elles des indications sûres, pour employer dorénavant ces médicaments? Dans la plupart des cas, on tiendra inutilement les malades en suspension, on les fera souffrir plus longtemps, pendant que souvent on peut les délivrer promptement avec un remède bien connu et efficace. Mais je ne veux pas seulement attaquer cette nouvelle doctrine et déconseiller son imitation, sans prouver qu'elle fait faire un grand saut en arrière, et qu'elle n'est qu'un manteau jeté sur sa grossière ignorance. Car s'il est permis de former de la combinaison de deux remèdes connus un troisième remède inconnu, alors où s'arrêtera le nombre des combinaisons différentes. Quelle en sera la fin? Rien d'autre que le plus abominable charlatanisme et la ruine de notre art. Mais si l'on ne veut pas se contenter des remèdes simples, si à toute force on veut mêler, qu'on examine au moins d'abord ces mélanges, avant d'en faire des armes contre les maladies humaines.

» De pareilles pensées m'ont conduit, peu après l'apparition du livre de Lutze, à l'expérience d'un de ses doubles remèdes jusqu'à présent restés ignorés par l'homœopathie, et qui cependant joue un rôle très-important en chimie — je veux parler de l'Aqua-Regia. Tout le monde sait que c'est une combinaison de deux acides, — l'acide muriatique et de l'acide nitreux. D'après la prescription de Hahnemann, je versai dans la proportion de 1 : qq une goutte des deux acides, que je viens de nommer, dans une fiole qui contenait 198 gouttes d'Aqua distillata. Après l'avoir bien secoué, ce mélange donna la première dilution, dont je me servis pour en faire la première expérience sur 9 personnes différentes et aussi bien portantes que possible. Ces personnes ne se connaissant pas entr'elles, ne savaient pas ce que je leur avais donné. Ces doses je les aug-

mentais chaque jour (à la fin la proportion était 1 : 10) et après avoir, au bout de plusieurs semaines, recueilli chez tous mes patients les symptômes s'accordant plus ou moins entre eux, je cessai complètement toute administration de ce remède et j'en attendis les suites. Pendant le temps que je ne donnais rien, j'ai observé encore beaucoup de signes, que je notai comme provenant tous justement de l'Aqua regia, parce que ils se firent remarquer chez tous mes patients. Quand je ne remarquai plus aucun symptôme médical, je fis prendre la même potion à la sixième dilution, que je préparai de la manière suivante : Je fis tomber dans une fiole qui contenait 198 gouttes d'esprit de vin une goutte d'Acid. mur. 5 et une goutte d'Acid. nitric. 5, je secouai ce mélange, et j'en donnai journellement à chacun de mes patients sa part. Peu à peu je remarquai tous les symptômes que j'avais déjà observés à *ma première expérimentation ; ces symptômes* étaient parfaitement les mêmes, seulement d'une plus courte durée que la première fois. Six mois après, je trouvai trois personnes très-sensibles, auxquelles je donnai mon remède, comme Hahnemann son Natr.-mur. à la 30me puissance, préparé comme la sixième, et des globules, qui en ont été humectés....

» Mais même ce délayement extrême produisit les mêmes symptômes quoique différemment exprimés. Je regrette de ne pas avoir présentés mes notes d'observation ; mais je veux au moins indiquer que l'Aqua regia dans la syphilis secondaire et tertiaire est un remède très-efficace, surtout dans des abcès de bouche et de gosier, qui ont souvent lieu, quand un chancre a précédé, ou quand il y a des bubons suppurants. Aussitôt que je serai de retour dans ma patrie, je livrerai mes observations à la publicité. Il va sans dire que les symptômes d'Aqua regia se distinguent aussi bien de ceux de l'Acid.-mur. que de ceux de l'Acid.-nitric. ; cependant j'en fais mention. J'em-

ployai le même procédé, comme avec l'Aqua-regia, pour connaître dans ses effets le double remède souvent prescrit par le Dr Lutze : c'est le Sulph. et la Nux.-vom. Je pris 5 grains de noix-vom. pulvérisée et 5 autres de *Flores-sulph. loti* pur : je versai cela ensemble dans 190 gr. de sucre de lait et je broyai la masse pendant 2 heures. Ainsi je l'employai en même temps sur 16 personnes et j'augmentai de jour en jour, de un jusqu'à 6 grains environ. Après 8 jours je donnais la 2me trituration, et la troisième semaine la troisième trituration. Alors un temps d'arrêt de quatre semaines. Alors goutte à goutte, la sixième dilution préparée de la cinquième dilution de Sulphur. et de la même puissance de Nux.-vom. ; plus tard, la 30me produit de la 3me trituration. Toujours les mêmes symptômes, mais différents de ceux de la Nux.-vomica et de ceux de Sulphur.

» Messieurs, je ne sais pas si aucun des membres de cette assemblée est partisan de cette doctrine nouvellement formée en Allemagne, et ainsi je ne puis pas savoir comment vous recevrez ma manière de voir sur ce sujet ; mais ce que je sais, c'est que je ne veux pas faire faire un si grand pas en arrière à l'homœopathie, et que suivre même cette doctrine c'en est un évidemment. Mais quelle que soit votre opinion, vous ne pouvez pas me disputer le droit que mes expériences ont données à mon opinion. C'est pourquoi je vous les ai exposées, et que je désire que vous ne méconnaissiez pas la vérité. Ne vous laissez pas détourner du tranquille développement de notre science par les cris de quelques-uns ; car tout ce qui reluit n'est pas de l'or, et celui qui fait du bruit n'est pas pour cela un grand homme, dont les paroles et les actions sont dignes d'imitation. Pendant plusieurs années, j'ai assisté le Dr Lutze, et cette pratique journalière et peu commune de cet homme m'a fourni assez d'occasions d'acquérir un jugement mûr sur la valeur ou non-valeur de ces remèdes combinés. On ne peut pas nier les

cures que le Dr Lutze a faites avec ces médicaments mélangés, mais on ne peut soutenir, sans pouvoir le prouver, que ces mêmes cures ne peuvent pas être accomplies aussi bien et aussi vite avec un remède *simple* et apte. J'ai souvent vu des maladies chroniques rester stables pendant 7, 8 ou 9 mois par le traitement des remèdes combinés, pendant qu'elles étaient vite guéries ou au moins améliorées par *un* remède *simple* et bien choisi. Lutze n'a pas communiqué ce fait bien connu de lui, quoiqu'il se fût répété plus souvent qu'une guérison complète de quelque maladie que ce soit avec de doubles remèdes. Mais assez de paroles sur ce sujet.

» Permettez-moi, en terminant, de faire quelques remarques aphoristiques de l'efficacité particulière de quelques remèdes dans des maladies qui jusqu'ici n'ont pas toujours été combattues avec succès. Je vous indiquerai ces médicaments en ordre alphabétique, parce que je crois qu'ainsi les notices suivantes s'indiqueront plus facilement dans la mémoire; ces communications sont de ma propre expérience.

» *Apis* a guéri deux fois le staphylome, à savoir, chez une petite fille de 6 ans et chez un homme de 27 ans. Quand on pense combien l'œil est pathologiquement changé dans ces maladies, une cure paraît impossible, et cependant elle réussira encore souvent avec l'aide de ce médicament; mais la préparation doit être bien faite, j'ai préparé la mienne moi-même, et je puis communiquer à chacun ici présent la 6me ou la 30me dilution.

» L'hydropisie de l'ovaire a été plusieurs fois guérie par Apis, mais dans un cas considérablement empiré, sans qu'aucune amélioration eût suivi les médications.

» Lupus deux fois guéri par apis: Dans les deux cas, la maladie existait depuis plusieurs années et avait été traitée homœopathiquement presque sans interruption.

» *Brom*, spécifique dans le véritable croup, constaté par plusieurs guérisons, qui furent effectuées sans l'aide d'aucun autre remède, même encore dans de tels cas, où, à cause d'une concentration considérable de lymphe plastique, la respiration fut à peine possible.

» *Causticum*. S'endormir au milieu de la société et pendant qu'on parle soi-même, et qu'on se porte pour le reste parfaitement bien. Cette inclination au sommeil, gênante, qui n'est sujette à aucun temps fixe du jour, commença 10 ans avant l'époque où je commençai ma cure, chez un homme qui en était très-malheureux, et cela provenait d'une cure rapide de la scabies par des remèdes extérieurs.

» *China*. Douleurs de la tête provenant de l'exhalaison de linge frais. (Cette maladie se rencontre souvent en Allemagne chez les blanchisseuses.)

» *Chlore*. Crachement de sang des personnes phtisiques. Je n'ai pas trouvé aucun autre remède qui soit aussi efficace que celui-ci.

» *Millefolium* est extrêmement efficace dans des pertes de sang très-considérables, quel que soit leur genre : contre des saignements du nez violents, contre les fortes pertes de sang causées par les hémorroïdes ou par le flux menstruel.

» *Phosphorus*. M'appuyant sur le fait que beaucoup d'ouvriers dans les fabriques chimiques, et qui sont journellement exposés aux influences du Phosphore, souffrent à la fin des caries de la mâchoire inférieure. — J'ai souvent guéri par le Phosphore, le même mal, quoique provenant d'une autre cause. »

La parole est donnée à M. le Dr Gatti qui lit, au nom du Dr Paul Morello, le savant travail suivant, intitulé *Essai d'un programme d'éducation médicale, suivant l'esprit de la doctrine homœopathique.*

« I. L'Allopatia, che è la congerie di tutti i sistemi di medicina più disparati, ha per una ventina di secoli dimostrato la sua incapacità a instituire l'idea della Medica Educazione.

» *II.* La Omeopatia deve adempiere al supremo ufficio di istituire la Educazione medica; e quando sarà venuta a cotesto momento sarà l'ora del pieno suo trionfo: noi siam destinati a intenderlo, a prepararlo, ad affrettarlo.

» III. L'Allopatia ha già percorsi tutti i periodi assegnati ad ogni cosa umana: periodo di origine, periodo di incremento e di sviluppo, periodo di formazione, periodo di decadenza, periodo di dissoluzione e di annientamento, (se l'errore prevale sul vero), periodo di trasformazione e di risorgimento, (dove il vero vinca l'errore).

» IV. Ai fedeli Allopatici l'obligo e il diritto di mostrarci cosa sia l'Istoria della medicina in queste sue fasi inevitabili; a noi Omeopatici *l'obligo et il diritto* di mostrare come tutti gli sforzi possibili non sono riusciti per trarre dall'enorme coacervo l'idea della Educazione medica, e che questa non può cavarsi che dal concetto logico della nostra Dottrina.

» V. La Omeopatia deve percorrere i medesimi periodi dell' Allopatia, periodo di origine, et l'ha già percorso con Hahnemann suo glorioso Fondatore, e co'suoi primi discepoli, — periodo d'incremento e di sviluppo, ed à quello nel quale siamo — periodo di organizzazione e formazione completa, ed è quello al quale noi preludiamo — periodo di decadenza, e sarà quello in cui coloro che dall' Allopatia passano alla Omeopatia, pretenderanno di soggiogare alle triste abitudini di quella le leggi, i principii e il metodo di questa; — periodo di dissoluzione, sarà quello in cui venga a scoprirsi che in Omeopatia l'errore prevalga al vero; periodo di risorgimento, dove il vero sia stato travisato da colore che non intendendolo nell'avvenire ripiombassero nelle aberrazioni allopatiche.

» VI. Ma quel che sarà della Omeopatia è una storia futura, quel che fu ed è dell'Allopatia, è una storia passata; e tutta questa istoria si riassume nella esperienza dell'incapacità d'instituire l'idea della medica Educazione.

» VII. L'idea fondamentale ed assoluta dell'Educazione Medica è riposta nell'Identità di legge, nell'Unità di principio, nell'Armonia di Metodo, di Dottrina, di Sistema, nella Scienza del fine, quindi nella concordia e compenetrazione della Teoria colla Pratica, della Scienza coll'Arte.

» VIII. L'Allopatia dimostra per tutta la sua istoria che ella non ha nè indentità di legge, nè unità di principio, nè armonia di metodi, di dottrine, di sistemi, nè scienza del fine della medicina, nè consenso tra teorica e pratica, nè intendimento dell'arte nella scienza e della scienza nell'arte: ella ha tutto il contrario; dunque non ha mai dato, nè potrà mai dare neppure l'idea dell'Educazione medica.

» IX. La Omeopatia si leva contro l'Allopatia con una legge identica, con un principio unico, con un metodo, con una dottrina, con un sistema che tiene in armonia la legge col principio, e la legge e il principio colla inesausta fecondità delle applicazioni; quindi colla sicura scienza del fine che si propone di raggiungere; quindi colla concordia e compenetrazione de' due termini pratica e teorica; quindi colla identificazione sintetica in un concetto indiviso di Scienze e di Arte.

» L'Omeopatia adunque possiede l'idea fondamentale assoluta della Educazione medica; la Omeopatia adunque ha tutto l'avvenire per sè; e noi quindi siamo chiamati a compiere obblighi gravisssimi per intendere sempre più chiaro, per apparecchiare più virilmente, ed affrettare con ogni virtù della mente e del cuore il benefizio inestimabile della nuova, della vera Educazione medica.

» XI. Alla Educazione medica non si potrà venire senza

l'Insegnamento; l'Allopatia ha posseduto e possiede l'insegnamento da per tutto, e non è mai riuscita a costituire neppur l'ombra della medica Educazione; da un paese all'altro, da una a un'altra università, nella medesima università, è sì strano, è sì diverso il processo d'istruzione, che ogni individuo può vantarsi di possedere una dottrina a sè: cotesta non è Educazione medica; dunque neppur quello è insegnamento medico: insegnare per non educare, è delirio.

» XII. L'Allopatia, infatti, parlò sempre d'insegnamento, non mai di Educazione in medicina; tanto era lungi dal comprendere che l'insegnare è fatto per educare: e che dove non riesce a un tal fine, è vanità.

» XIII. La Omeopatia, possedendo l'idea dell'Educazione Medica, è naturalmente in obbligo di adempire alle funzioni dell'insegnamento: ella per la necessità delle cose ci verra; come, per la *necessità delle* cose, andrà in fasci l'organizzazione degli studi medici così come li avviò l'Allopatia.

» XIV. Verrà l'oro che tutte le Università non insegneranno altro che la Dottrina di Hahnemann; che tutti gli studi medici saranno coordinati secondo le ragioni di una tal Dottrina; e che la legislazione di ogni paese civile organizzerà tutta la medica Educazione sopra que'fondamenti.

» XV. Pria di venire a quell'ora, la Omeopatia ha due stadii da percorrere; uno nel quale insegnerà fuori dall'aule universitarie, l'altro quando sarà, insieme coll'allopatia, ammessa ad insegnare nelle università.

» XVI. L'Allopatia è essenzialmente nemica della Omeopatia; e come le tenebre non possono star colla luce, così Allopatia ed Omeopatia non stanno, non istaranno mai insieme, se non per forza, o per caso. Indi la Omeopatia fu sempre respinta, e sarà ancora per lunga stagione, da tutti, i corpi scientifici dai Congressi, che pur furono aperti ad ogni fantasia di

scienziati, dall'Academie, dalle Università, dagli Spedali, e là dov'è possibile anche dalla stampa.

» XVII. Grazie adunque sieno rese a tutti i corpi scientifici i quali così daranno all'universo la testimonianza più ineluttabile, che la Omeopatia loro non deve niente, proprio niente, altro che lo scandalo della persecuzione e della intolleranza assoluta.

» XVIII. Questa specie di ostracismo in cui l'Omeopatia è tenuta, e sarà ancora tenuta, costituisce la condizione inevitabile del suo primo stadio d'insegnamento: che è quello cui ora va percorrendo; questo stadio è penoso, senza dubbio: ma è assai più glorioso per coloro che sanno come percorrerlo, forse ancora più utile.

» XIX. Se la Omeopatia fosse stata subito, o senza difficoltà, ammessa al consorzio universitario, avrebbe facilmente contratte le abitudini de'metodi sconvolti e contraddittori con che l'insegnamento si indirizza da per tutto.

» XX. Questo stadio adunque durante il quale ella insegna quel che è, e quel che fa, e quel che può, fuori delle Università, è principalmente dedicato a far risaltare con più visibili evidenza la parola di Hahnemann: « La Omeopatia si offre a
» noi come una medicina semplicissima, sempre la medesima
» ne'suoi principii e ne'suoi processi, che forma un tutto a
» parte, perfettamente indipendente, e si ricusa a qualunque
» maniera di associazione coll'andazzo pernicioso della vec-
» chia scuola » (1).

» XXI. Questo stadio di ostracismo e di persecuzione più o meno scandaloso dalla parte di chi prima dovrebbe intendere quel che fa, si percorre da noi compiendo le più nobili funzioni che appartengono a chiunque possegga la verità;

(1) Organo prefaz.

funzioni che si riducono all'insegnamento della Medicina secondo lo spirito della dottrina Omeopatica, e principalmente poi si aggirano intorno a questo: Critica di tutte le scienze mediche, e in singolar mondo della Patologia, della Materia Medica, della Fisiologia, della Terapeutica; Confronto di tutte le dottrine Mediche più accreditate colla Dottrina nostra; Manifestazione, sviluppo e propagazione sempre più ampia della legge de'simili; Studio sempre più fecondo delle sostanze medicinali secondo le ragioni di cotesta legge; Discredito sempre più irreparabile dell'Allopatia, e Credito sempre più stabile della Omeopatia.

» XXII. A percorrere questo stadio ci aiuta l'Allopatia col suo contegno; il quale essendo tutto negativo, e sterilissimo di buoni frutti, fertile solo di triboli e di spine: lasciando a noi la parte positiva malgrado che espella la Dottrina nostra dall'insegnamento *ufficiale*, *fatto* sta che lascia a noi la parte più vitale progressiva del medico insegnamento.

» XXIII. Poco adunque per ora monta che questo insegnamento sia dentro o fuori delle università; esso è, ed è per tutto: e tutto quel che bisogna procacciare, è appunto che cresca in tutte le sue più ampie proporzioni; sia per la stampa periodica, sia per le opere che abbraccino tutte le parti e le forme della scienza, sia per gl'istituti di qualunque maniera che allarghino il campo alla Omeopatia, così nella pratica, come nella luminosa manifestazione de'suoi principii.

» XXIV. Agevolare quant'è possibile sia per contribuzioni motue, sia per opera di chi può per fortuna e per posizione, la diffusione di tali mezzi, è il modo per escire più prontamente da questo stadio.

» XXV. Ma che si agevoli, o si contrasti ancora di più che non si fa, noi vi siam dentro, noi vi procediamo alacremente noi facciam sacrifizi, e noi mietiam sempre nuove palme. La

è questione di tempo; e sarebbe un delitto perdere il cuore: come per altri è un'infamia aver perduto e cuore e mente.

» XXVI. Questo stadio prepara al secondo; inevitabilmente prepara: impossibile cosa è che col processo di edificazione che percorre la Omeopatia e col processo di dissoluzione entro il quale l'Allopatia si divincola, due processi che non si fermano punto, le cose abbiano a durar così. Molti segni già additano come incalzi la necessità d'insegnare alla medica gioventù anche dalle cattedre universitarie, la Omeopatia: e dove segni non fossero, v'è l'ineluttabile destino delle cose che per chi l'intende è legge che non si evita.

» XXVII. Non sappiamo per che verso e come la Omeopatia sarà ammessa a profferire la sua parola dalle cattedre universitarie, frattanto che l'organizzazione dell'insegnamento medico, è tutto all'Allopatia; ma sappiamo che ella sarà ammessa.

» XXVIII. Cotesto sarà il momento in cui si entrerà nel secondo stadio; che è il più malagevole: certo sarà una conquista gloriosa; ma ad una tal conquista bisogna moltissime cose saper sacrificare per parte di coloro i quali fossero assunti a insegnare Omeopatia negli stessi recinti dove l'Allopatia s'insegna.

» XXIX. Tendenza inevitabile della Omeopatia è la Ricostruzione della Scienza della Medicina; quindi necessità di ricomporre tutte le discipline mediche al lume di un principio identico; quindi a tutte le scienze mediche bisogna il medesimo indirizzo educativo; quindi tutte le cattedre mediche forza è che sieno investite dello spirito della Omeopatia.

» XXX. È possibile che questa rivoluzione nell'insegnamento universitario della medicina avvenga a un tratto? Egli non è possibile nè desiderabile.

» XXXI. Ciò però monstra che si principierà con una Cat-

tedra di Omeopatia, e poi si conoscerà che nè una, nè due basteranno.

» XXXII. La prima, la più opportuna cattedra, la più indispensabile anche all'esistenza materiale dell'Allopatia, è la Cattedra di Materia Medica Pura; contesta più che ogni altra gioverebbe a garantire la responsabilità che si addosserebbe quel Professore di Omeopatia che dovesse insegnare in grembo ad una Università montata all'Allopatica: ivi tutto sta sul positivo; il campo alle discussioni è limitatissimo; e la Materia Medica, a far dei conti, è per noi, la pietra angolare di tutto l'edifizio, e per l'Allopatia la pietra d'inciampo contro la quale ella rompe ogni giorno, molto più colle sue furtive e disoneste usurpazioni.

» XXXIII. Cotesto secondo stadio sarà anche esso più o meno lungo; ma guai all'Allopatia se la gioventù medica cominci a gustare l'*Insegnamento Omeopatico*!

» XXXIV. Bene adunque è che innanzi tempo si miri all'idea di quella medica Educazione alla quale l'esistenza e la natura della Omeopatia trae le future generazioni; affinchè invaghiti, coloro cui più interessa, all'ampiezza, allo splendore, all'armonia in che apparirà il publico insegnamento della medicina, quando la Omeopatia potrà con piena indipendenza instituire la medica gioventù nel suo ministero, generosamente si mettano all'opera.

» XXXV. In qualunque materia, i sistemi erronei, tratti alle loro necessarie conseguenze, spiantano la Logica, conculcano la Morale, corrompono e insteriliscono gli elementi della Civilta'.

» XXXVI. L'Allopatia è un complesso di sistemi erronei, che non hanno altro merito se non quello di condannarsi tutti reciprocamente; dunque l'Allopatia non potè mai intendersi nè colla Logica, nè colla Morale, nè colla Civilta'.

» XXXVII. Educazione senza logica, senza morale e senza civiltà; educazione che attenti ai fondamenti della logica, della morale e della civiltà, attesa la erroneità di sistemi che professa, è ella un'Educazione? dee mutarsi o no? ha più diritto all'insegnamento?

» XXXVIII. L'insegnamento medico finora mancò delle istituzioni fondamentali per la Educazione al Ministero che noi esercitiamo; mancò dell'educazione intellettuale, dell'educazione morale, della educazione civile.

» XXXIX. Adunque la Omeopatia provvederà a un Corso di LOGICA DELLA MEDICINA, a un Corso di MORALE DELLA MEDICINA, a un Corso che dichiari le attinenze della Medicina e del Medico colla Civiltà.

» XL. Posti i fondamenti logici che ricostruiscono l'organo intellettuale del giovane medico nell'uso che dee farne, applicando i metodi che apprende per l'esercizio del suo ministero; posti i fondamenti morali che ricostruiscone la coscienza del giovane medico, obbligandolo a formare e riformare il suo carattere di uomo in ordine all'essenza di questo suo ministero; — posti i fondamenti civili che costituiscono l'altezza della sua dignità e la estensione della sua influenza nel moto e nella vita della civiltà; — il giovane medico verrà allo studio complessivo di tutta la Scienza, compresa nella sintesi di tutte le discipline onde ella è composta.

» XLI. E la Omeopatia dovrà provvedere a un corso che tratti in modo assoluto il problema della SCIENZA DELLA MEDICINA. La risoluzione di codesto problema dichiarerebbe il fondamento dell'UNITA', le genesi, il nesso, la gerarchia delle scienze mediche, manifesterebbe la Scienza in tutta la sua ARMONIA.

» XLII. Il giovane procedendo di questo passo alle Educazione medica, sente profondamente e conosce l'altezza del suo ministero e della sua dignità. Se egli non ne è capace e se ne

sbigottisce, nulla di male: tanti guastamestieri di meno, tanti scandali e pericoli causati alla nobiltà e santità del nostro ministero. Se, al contrario, egli se ne invaghisce, come ad ogni magnanimo forza è che avvenga, allora gli eletti si contano; e il paese dove una tal maniera d'indirizzo si dia alla medica gioventù avrà tal guarentigia cui nessun' altra pareggia; e la gioventù medesima posta a tal cimento, avrà a misura delle sue forze; e a norma che sentirà eccitarsi nell'animo gagliardìa a procedere oltre nel difficile e magnifico arringo così crescerà colla potenza l'amore e l'affetto. Co'metodi finora usati avviene tutto il contrario, più la nausea che l'amore dell'arte, più il vituperio e la viltà che il senso di dignità del proprio ministero; indi più la masnada de'mestieranti in medicina, che i veri medici.

» XLIII. Adunque LOGICA della medicina, MORALE della medicina, la medicina in *relazione della* CIVILTA, la SCIENZA della medicina, sarebbero i corsi che dovrebbero aprire il campo alla EDUCAZIONE della gioventù che in avvenire fosse chiamata all'esercizio del Ministero medico.

» XLIV. La distribuzione delle mediche discipline partitamente studiate verrebbe in conseguenza de'principii, del metodo e del sistema stabiliti là dove si tratta la ragione della SCIENZA DELLA MEDICINA, che avendo di mira la posizione e la soluzione del problema della nostra scienza nella sua UNITA', nella sua ARMONIA, è quindi in debito di assegnare l'ordine a tutte le parti che danno l'ARCHITETTURA dell'edifizio che ne sorge.

» XLV. Così a noi pare di vedere in nube le linee capitali di ciò che dev'essere l'educazione della medica gioventù, quando l'Omeopatia sarà venuta all'istante del suo periodo d'indipendenza.

» XLVI. Però assai lungo è lo spazio che ci tien remoti da quel periodo, e tutto per ora ci avvolge nel moto confuso degli altri due periodi o stati da percorrersi.

» XLVII. I quali per una parte sono involti et contenuti in quello che, in ordine di tempo, sarebbe l'ultimo; cioè il periodo d'indipendenza ed entrabi quindi si risentono della qualità di questo periodo; sì che per quanto la turba de'seguaci di Esculapio abbia posto e ponga ogni sua gloria nel tener giù la Omeopatia, e chi la professa; pure ella procedette e procede indipendente: e atto di gloriosa indipendenza sono i congressi che altrove tenne e diffondè, ed ora in Italia inaugura; atto di splendida indipendenza è il resistere di ogni membro che onorevolmente la propugna ed esercita a'moltiplici ostacoli che da per tutto si oppongono; atto d'indipendenza suprema è quello del propagare per tutto una dottrina della quale non solo non si ammise il magro insegnamento nelle università, ma ne fu anzi respinta e presa solo di mira come argomento di scherno.

» XLVIII. Noi siamo dunque di fatto in mezzo a questi periodi di transito e di sviluppo; poichè infatto noi passiamo a traverso alle falangi nemiche, ed educhiamo volenti e non volenti alla dottrina nostra; e là, dove si può, leviamo le insegne: che, per quanto altri si affatichi a comprire di fango, pure splendono di luce e di vittoria.

» XLIX. L'opera nostra è magnanima, così magnanimi sieno tutti coloro che vi si accingono! »

Cette lecture est écoutée avec une attention soutenue, et chacun, par l'adoption unanime de la proposition et des principes de l'auteur, lui témoigne la haute satisfaction que sa présence aurait causée à l'assemblée qui eût été flattée de recevoir dans son sein un membre aussi éminent.

Le Dr Coddé demande la parole. Ayant fait ressortir l'excellence de la proposition et la justesse des principes du Dr Morello, il lit le programme d'un travail dont il est l'auteur, par

lequel il se propose de combler les lacunes que présente l'application pratique de l'homœopathie, de faciliter le choix et l'usage des médicaments.

L'assemblée pénétrée de l'importance de cet ouvrage émet le vœu que la publication en soit la plus prochaine possible. De nombreuses souscriptions sont immédiatement offertes à l'auteur et lui prouvent combien son œuvre est ardemment désirée et jugée favorablement.

La parole est accordée à Mr. le Dr Finella qui lit l'historique suivant de l'homœopatie à Nice :

« Je vois s'avancer à grands pas l'époque désirée où la bienfaisante et merveilleuse doctrine de l'immortel Hahnemann, après soixante ans d'épreuves et de sacrifices, touchera à son triomphe complet.

Les amis de *la vérité* et de l'humanité la proclament un don de la providence : ses partisans et ses admirateurs se multiplient d'une façon prodigieuse sur tous les points du globe ; plusieurs de ses adversaires commencent à plier devant la puissante logique des faits ; un grand nombre d'esprits ouvrent les yeux à la lumière de la vérité : partout on sent qu'il est essentiel que la découverte du génie d'Hahnemann soit divulguée, acceptée et mise publiquement en honneur.

» Les moyens les plus propres à atteindre un but si légitime et si désirable consistent dans les guérisons et la parole. Les guérisons ne manquent pas. Chaque ville, chaque bourg, chaque coin de terre qui possède un homœopathe peut montrer des titres authentiques de guérisons étonnantes. Quiconque voudra s'en donner la peine, se convaincra aisément que les détracteurs de notre doctrine n'en ont pas une connaissance exacte et approfondie.

» Toutefois ces guérisons en général n'ont pas toute la pu-

blicité voulue : il faut donc avoir recours au puissant ministère de la parole qui, étayant les faits d'argumens et de témoignages irréfragables, impose silence à la mauvaise foi, dissipe le doute et raffermit les adeptes dans le vrai.

» Voilà, mes honorés confrères, le motif principal qui me porte aujourd'hui à vous parler des progrès que l'homœopathie a faits parmi nous.

» Puissent mes paroles éclairer les aveugles, encourager les timides, rassurer et émerveiller les croyants !

» Ce fut en 1836 qu'on parla pour la première fois d'homœopathie à Nice. Un médecin allemand nommé Luther s'y fixa. Le Dr Clément y passa plusieurs hivers. A celui-ci succéda le Dr Flores de Nice, qui l'exerça avec succès. Quelques années plus tard, le Dr Tornéri l'adopta. Ces deux médecins du pays n'eurent point une clientèle très-considérable, néanmoins la nouvelle doctrine gagna sensiblement du terrain. En 1838, le Dr Flores s'introduisit dans l'hospice de la Providence et dès lors l'homœopathie commença à faire, à Nice, des progrès véritables.

» Le R. chanoine et abbé de Cessole se livra sérieusement à son étude : vous connaissez presque tous son zèle et ses travaux. A partir de là il appliqua exclusivement le système homœopathique à l'hospice dont il est le fondateur et l'administrateur.

» Le nombre moyen des filles reçues dans cet hospice est de 130 par an. Dans l'espace de 18 ans, on ne compte que quante décès ; soit deux pour cent, nombre comparativement restreint, si l'on réfléchit que les pensionnaires sont pour la plupart des orphelines de familles indigentes, d'un tempérament vicié et en général attaquées de maladies.

» Depuis, plusieurs médecins homœopathes ont visité Nice et n'ont pas peu contribué à propager la nouvelle doctrine. Je

citerai en premier lieu le D[r] Peschier de Genève, Desaix et Servent, de Lyon. Ce dernier y passa tout un hiver, et rendit de grands services à l'homœopathie.

Le D[r] de Verneuil, de Montélimar, y vint avec l'intention de s'y fixer et de s'y reposer des fatigues causées par la nombreuse clientèle qu'il comptait dans son pays. Il y mourut quelques mois après.

Malheureusement ce ne fut pas la seule perte que nous eûmes à déplorer. Les D[rs] Flores et Tornéri moururent aussi.

Le D[r] Perussel, connu par ses travaux sur l'homœopathie, et le D[r] Marquant, y passèrent deux hivers. Le D[r] Severin y vient depuis cinq ans; le D[r] Jantzon depuis deux; le D[r] Blest depuis un; les D[rs] Jal et Bianchini en passèrent un aussi.

Seul médecin national résidant, j'y suis établi depuis septembre de 1852, et j'ai l'honneur, depuis cette époque, d'être le médecin de l'*hospice de la Providence*.

Parmi les circonstances qui ont le plus contribué à accréditer l'homœopathie à Nice, il faut compter les deux dernières invasions du choléra. A cette occasion, les faits parlèrent si haut, que le triomphe de l'homœopathie fut désormais assuré.

Comme preuve de mon assertion, je vous dirai que 1400 malades vinrent chercher, en moins d'un an, à l'hospice de la Providence, des consultations gratuites et des remèdes, et que 1030 autres, depuis le mois d'août 1854, eurent également recours au dispensaire gratuit, (dont j'ai la direction) formé par les soins de M[me] Caroline Ramorino, dans sa propre habitation. Cette dame, non contente d'en supporter les charges et les frais, prête encore souvent son assistance bienfaisante aux pauvres malades qui l'implorent.

Les malades venus à l'hospice de la Providence sont tous enregistrés indistinctement par ordre de date et avec l'anno-

tation des symptômes caractéristiques qui ont motivé le choix des remèdes.

Parmi ceux qui vinrent au dispensaire de Mme Ramorino, 700 sont enregistrés avec l'histoire détaillée de leur maladie. Nous ne connaissons des autres 330 que les noms, accompagnés de l'indication des symptômes les plus saillants et des remèdes administrés, attendu qu'il ne s'agissait que d'affections légères et non compliquées. Sur ces 1030 malades, 568 sont guéris; 98 n'ont plus reparu. Nous savons que 4 de ces derniers sont morts pendant le traitement, et que 5 ou 6 sont morts à l'hôpital après avoir abandonné l'homœopathie; 364 sont en cure.

Vers la fin de juillet 1854, le choléra-morbus fit son apparition parmi nous. Il n'y avait à cette époque, à Nice, d'homœopathe que le Dr Marquant, peu connu. J'étais absent alors; mais, à la première nouvelle, je m'empressai de me rendre à Nice, où j'arrivai le 5 août suivant. Dans l'intervalle, le chanoine de Cessole et Mme Ramorino, femme aussi éminente par l'esprit que par le cœur, que j'avais initiée à la science homœopatique, n'étaient pas restés dans l'inaction; le baron Prost, non plus, n'avait pas perdu son temps.

Le chanoine de Cessole traita 50 cholériques. Quinze cas furent graves. Les autres furent des cholérines ou des cas légers; 4 seulement moururent. L'excellente Mme Ramorino traita, avant mon arrivée, 6 cas de choléra et 72 cholérines. Aucun malade ne mourut. A mon arrivée, elle me chargea du traitement de tous ses malades, mais sans les perdre de vue. Elle continuait à les visiter non-seulement pour veiller à l'administration exacte des remèdes que je leur prescrivais, mais aussi pour fournir aux indigents tout ce dont ils avaient besoin.

Ma première pensée, en arrivant à Nice, fut de publier

et de faire distribuer au peuple des bulletins portant mon adresse et l'heure à laquelle je donnerai gratuitement des préservatifs contre le choléra, et dans peu de jours, plus de 200 familles en furent pourvues.

Ici les louanges principales reviennent au chanoine de Cessole et à Mme Ramorino, qui agirent dans ce sens avant moi. Le baron Prost, également, mérite des éloges pour la conduite qu'il tint dans cette occasion.

» Je fis, en outre, imprimer sur une feuille volante quelques mots pour guider le public dans le choix des préservatifs et des remèdes curatifs du choléra. En même temps, l'abbé de Cessole me communiqua une lettre du Dr Chargé, de Marseille, annonçant les merveilleux effets de l'homœopathie sur le choléra, qui y sévissait. Il pensait que la publication de cette lettre, soit par le nom de son auteur, soit par le nombre et la qualité des *guérisons qui s'y* trouvaient relatées, aurait stimulé le public à recourir avec confiance à l'homœopathie, seul moyen de préserver et de guérir.

» A cet effet, avec le consentement préalable dudit abbé, je fis imprimer et distribuer quelques centaines de copies de cette lettre, et je ne négligeai rien pour attirer les pauvres aux bienfaits de la médecine hahnenanienne, comme aussi pour mettre en relief ses effets salutaires.

» Malgré tous mes efforts, je n'eus à traiter à domicile que 45 malades, sur lesquels je n'en perdis que 4.

» L'épidémie de 1854 fut bénigne, comparativement à ce qu'elle fut à Marseille et à Gênes dans la même année. Moins sérieuse encore fut celle de l'année dernière, dans laquelle les malades traités homœopathiquement dans la ville et la campagne ne dépassèrent pas, que je sache, le nombre de 30, dont 4 moururent.

» Voilà, très-honorés confrères, en abrégé, la narration de

la marche progressive de l'homœopathie à Nice. Puisse-t-elle persuader les incrédules de la vérité de la nouvelle doctrine, et déterminer quelques médecins à l'étudier sur le champ de l'expérience et de la pratique !

» Lorsqu'à la science et à la bonne foi dont sont pourvus tant de respectables médecins de la méthode contraire, s'adjoindra la connaissance de la vérité de la loi naturelle et immuable des semblables, que ne pourra-t-on pas espérer dans l'avenir de la science médicale, en partant de l'homœopathie qui, destinée spécialement à soulager la classe ouvrière et pauvre, cherche son éclat et sa recommandation dans les seuls bienfaits qu'elle lui a rendus.

» Tel est le mobile qui nous pousse tous à prêter volontairement notre concours ; telle est l'émulation qui nous anime, et qui, grâce à notre entente sincère sur les principes fondamentaux, sera, nous en avons la ferme confiance, *indubitablement couronnée* du succès le plus éclatant et le plus complet. »

M. le Dr Kronser demande la parole et s'exprime ainsi :

Messieurs,

« Il y a trois raisons pour que je prenne part aux fêtes de ce congrès homœopathique : la *première*, comme médecin qui a passé trois saisons d'hiver dans ce petit paradis de Nice ; la *deuxième*, comme compatriote d'Hahnemann, et enfin, la *troisième*, comme semi-partisan des principes qu'il a enseignés, mais aussi partisan sans restriction de l'excellente idée que vous avez eue d'une réunion de médecins des différents systèmes curatifs, la même que j'avais déjà pour but (il y a 15 ans), comme bachelier, dans mon premier ouvrage médical, dans ma dissertation : *De tribus certis nostri ævi principiis*, sive : DE HOLOPATHIA.

» Quant au principe homœopatique, je demande à être écouté avec indulgence, parce que je veux dire sur ce sujet toute mon opinion, et faire ma profession de foi.

» Depuis Platon, qui a appris pendant treize ans sa sagesse dans l'école des archi-prêtres, à Héliopolis en Egypte, jusqu'à Hégel, dont l'autorité est si grande en Allemagne, ce grand pays où la philosophie a pris un si haut, on pourrait même dire le plus sublime degré de développement, nous devons néanmoins confesser qu'on n'a pas encore trouvé le principe immuable supérieur, ou la loi suprême inébranlable, qui doit servir de pivot et de règle à toutes les sciences et à toutes les branches des connaissances humaines.

» Comment donc pourrions-nous croire que nous avons trouvé la loi unique qui doit servir à guérir toutes les maladies? Si cette loi est applicable dans quelques cas, — dans plusieurs — même dans beaucoup, — *s'ensuit-il* nécessairement que, dans le domaine infini des modifications et gradations de la nature humaine, *cette loi* soit suffisante pour tous les cas et pour toutes les maladies ?

» Dans un des livres les plus préconisés de l'homœopathie, qui a été écrit dernièrement en Allemagne, on m'a blâmé de ce que, reconnaissant le principe homœopathique, je ne voulais pas en admettre les conséquences. Messieurs, je veux aussi les conséquences ; mais les résultats de ces conséquences se font trop souvent attendre dans la pratique, — et la symptômatologie, dans l'homœopathie, est si difficile et si étendue, jusqu'à présent et je crains pour toujours, qu'elle constitue un pêle-mêle tellement grand et manquant de données certaines, que les médecins et les forces humaines ne suffiront pas de longtemps à le débrouiller et à bâtir un édifice assez solide pour que les malades et les médecins puissent y demeurer en sûreté, sans être incommodés continuellement par des

tremblements de ce monde artificiellement construit. Ne désespérons-nous pas !

» Mais la vérité incontestable, dans la pratique médicale, c'est, jusqu'à présent, que quelquefois l'homœopathie a triomphé sur l'allopathie ; mais d'autres fois l'allopathie a triomphé sur l'homœopathie, — et, dans un troisième cas, l'hydropathie a triomphé des deux célèbres rivales.

» Quelle est la conséquence raisonnable de ces observations pour notre art tout-à-fait empirique ? — Que l'ancien axiome : « *Probate omnia et optima tenete* » reste toujours le dogme fondamental en médecine. — Et quelle est la conséquence de ce dogme médical ?

— » C'est que ce n'est pas par une sorte de complaisance mais par devoir que les médecins doivent réunir les différents systèmes curatifs ; c'est que la pratique doit tenir la première place dans les mobiles de conviction de tout vrai médecin et consciencieux !

— » Mais comment se fait-il que beaucoup de médecins manquent à ce devoir ? Cette cause, Messieurs, c'est l'ignorance de l'homœopathie. De combien d'autres maux l'ignorance n'est-elle pas la cause dans ce monde ? Oh ! je pourrais, Messieurs, citer à cet égard des preuves remarquables. — Mais pourquoi le système homœopathique est-il aussi méconnu ? C'est la faute des gouvernements.

» Ce n'est pas assez d'ériger des établissements pour guérir homœopathiquement les malades ; car il y aura toujours des amateurs spiritualistes et amateurs matérialistes parmi les malades et les médecins.

— » Et nous savons trop que les jeunes gens, au moins les trois quarts des jeunes médecins étudient de la science — à peine ce qui est prescrit et nécessaire pour arriver à la pratique et gagner de l'argent. — L'autre quart se compose de

ceux qui, une fois devenus médecins, se croient obligés à se poser en conservateurs, non-seulement dans une branche spéciale pour un emploi officiel, mais avant tout à flatter le gouvernement.

» N'est-ce pas la même chose pour le magnétisme ? — Combien de médecins y croient — sans l'avoir éprouvé, — et le peuple l'exerce déjà ! — Le petit reste des autres médecins cherchent la vérité partout ; mais, parmi ceux-là même, il y en a peu qui aient le temps et l'occasion et même la fermeté de porter leur drapeau bien haut. Honneur et respect à ceux qui ont cette force d'âme ! *J'en vois ici un respectable nombre !*

» Mais que faire pour prévenir cette triste perspective pour le succès de l'homœopathie ?

» Je sais un moyen, Messieurs : oui, j'ai un remède radical et surtout simple : comme la pratique homœopathique obtient partout des succès *les plus* éclatants et les plus flatteurs, et comme l'ignorantisme et le manque d'habitude des médecins sont les seuls motifs qui l'empêchent de se répandre dans le peuple, — il faut que les gouvernements obligent tous les jeunes médecins, avant de sortir de l'école et de faire de la pratique, à fréquenter, au moins pendant trois mois, une clinique homœopathique, pour y prendre des notions pratiques nécessaires.

» Tout dépend alors d'un seul et petit pas à faire dans cette voie. — Voilà mon remède !

» Si vous, Messieurs, dans votre position, et si toutes les autres réunions homœopathiques et toutes les corporations savantes s'adressaient aux divers gouvernements dans ce but, — comme je l'ai déjà fait moi-même auprès de mon gouvernement, en proposant la réorganisation des écoles médicales pratiques, — vous obtiendriez, Messieurs, des résultats encore plus efficaces par la réunion des médecins que par toutes

autres démonstrations et fêtes pompeuses, et vous feriez une œuvre encore plus utile pour la science et la vérité, et surtout vous obtiendriez un vrai bienfait pour les médecins et les malades, et, par cela aussi, pour toute l'humanité! »

La parole est accordée à M. le Dr Lefèvre, de Nice, hydropathe. Cet honorable confrère s'élève avec beaucoup d'énergie contre la singulière prétention de certains esprits qui, égarés par des préoccupations systématiques, afin de nier certains principes, nient les faits qui en découlent. La brutalité des faits est souveraine cependant : l'allopathie, l'hydrothérapie et l'homœopathie en présentent d'irrécusables ; il est donc illogique, dit-il, d'adopter l'une et de repousser les autres de ces doctrines. Il croit que l'homœopathie a de la valeur, parce que des faits cliniques, réunissant toutes les conditions de bonne et loyale observation, sont rapportés et attribués à la médication homœopathique. Pourquoi la même justice ne serait-elle pas appliquée à l'allopathie, à l'hydrothérapie, qui, elles aussi ont droit à l'estime des hommes voués à l'art de guérir, puisqu'elles ont produit et produisent chaque jour des fruits d'une incontestable valeur. L'hydrothérapie, par exemple, dit-il en terminant, a rendu des succès signalés contre le choléra à la période algide la plus avancée ; de tels faits méritent assurément l'estime de tous.

M. le président répond à l'orateur que la doctrine éclectique à laquelle tend manifestement son improvisation, est assurément celle qui séduit le plus d'esprits et qui paraît même en général la plus sage. Cependant, dit-il, il y a une importante distinction à établir : l'éclectisme qui n'est que l'égoïsme scientifique, ou la substitution de l'appréciation personnelle à toute autorité, c'est la négation de toute science ; mais l'éclectisme qui résulte de l'application d'un principe

rigoureusement démontré et dans la compréhension duquel se groupent une foule de faits qui paraissent seulement inconciliables, cet éclectisme est véritablement celui qu'il faut préconiser et dont nous sommes tous ici de très-zélés partisans; cet éclectisme n'est autre chose que l'homœopathie, dont la grande loi seulement permet au praticien d'apprécier sainement les circonstances qui réclament une médication directement dynamique ou une médication matérielle et indirectement dynamique. L'exemple cité par l'honorable Dr Lefèvre, de l'efficacité des procédés hydrothérapiques contre l'algidité cyanique des cholériques, ne m'étonne nullement: dans ce moment où l'extinction presque absolue de la force vitale a fait perdre en quelque sorte à l'organisme toute réceptivité médicamenteuse, s'il y a une voie par laquelle on puisse arriver jusqu'à elle, c'est certainement la voie matérielle organique. J'avoue franchement qu'*en pareille circonstance*, je n'éprouverais aucune répulsion pour l'emploi des moyens vantés par mon honorable contradicteur, parce qu'à ce degré grave du fléau indien, toutes les médications obtiennent quelques rares succès, sans qu'il soit possible, il faut en convenir, de décider si ces succès sont dûs à un triomphe inespérable du principe de la vie, ou à l'action des procédés employés. Je me plais à répéter cependant que les excitations cutanées me paraissent propres à favoriser cet heureux résultat.

» Je ne puis avoir la même condescendance envers tel moyen thérapeuthique qu'on voudra citer contre le choléra, soit à son début, soit avant qu'il soit arrivé à sa période la plus grave. Ici, je le proclame bien haut, la médication homœopathique est infiniment supérieure à toute autre médication. J'ai traversé trois épidémies cholériques : deux, étant encore allopathe; et la dernière, celle de 1854, que j'ai combattue par les agents homœopathiques. Je faillirais à mon devoir, si je n'af-

firmais pas que véritablement, dans ce cas, l'homœopathie laisse à de bien longues distances toutes les doctrines connues et leurs procédés thérapeuthiques. L'homœopathie est surtout prodigieusement efficace pour arrêter le développement du choléra: lorsque son infection est combattue dès le début des phénomènes qui la caractérisent, toutes les médications, je le sais, parviennent à cet heureux résultat, mais aucune n'y parvient ni aussi souvent ni aussi sûrement. Je saisis avec empressement cette circonstance pour dire un mot de la prophylaxie du choléra par les moyens homœopathiques, et je remercie M. le Dr Lefèvre de m'avoir fourni l'occasion de le faire, tant il me paraît important que tout le monde puisse savoir que le redoutable fléau indien peut être attaqué avec succès, même dans son germe. L'opposition que rencontre cette rassurante pensée ne doit servir qu'à accroître notre opiniâtreté à la formuler partout et toujours. Nous ne savons quels jours d'épreuves nous réserve encore la Providence. Eh bien! nous ne devons pas nous ménager le reproche qu'on pourrait nous adresser plus tard, de n'avoir pas assez vivement rendu témoignage du bien que la prophylaxie homœopathique peut produire en temps d'épidémie cholérique. Il serait à désirer, si une pareille calamité se reproduisait, qu'une instruction populaire fût entre les mains de tous ; la force de la vérité ferait le reste.

M. le Dr Kronser se lève pour affirmer qu'il faut prendre le bien où il se trouve. Il a vu guérir des cholériques dont l'état ne pouvait être confondu avec aucun autre, par l'hydrothérapie, aussi bien que par l'homœopathie et l'allopathie.

M. le Dr Séverin montre une statistique du Dr Fleichmann, de Vienne, extraite des actes officiels de l'hôpital de Gumpendorff, de laquelle il résulte que, tandis que l'allopathie perdait 70 malades sur 100, l'homœopathie n'en perdait que 12.

dans les mêmes salles. Ce magnifique résultat a déterminé l'empereur à signer le décret qui déclare légal l'exercice de l'homœopathie en Autriche, à partir de 1838.

M. le président insiste sur l'excellence de l'homœopathie, surtout dans le traitement du choléra ; il en appelle enfin à l'expérience de l'honorable Dr Sollier, mûrie dans les sept dernières épidémies meurtrières qui ont sévi à Marseille.

Ce vétéran de l'homœopathie méridionale de la France affirme hautement que les résultats qu'il a obtenus en ces douloureuses circonstances lui ont donné la conviction la plus absolue au sujet de l'excellence du traitement homœopathique sur toute autre médication, dans le traitement du fléau indien.

Le Dr Finella fait une intéressante communication concernant une cholérique, chez laquelle toute action vitale était tellement abolie que nul médicament n'avait pu la réveiller. La réaction fut obtenue par les procédés hydrothérapiques, et la guérison complétée par la médication homœopathique.

M. le Dr Lefèvre se lève de nouveau et oppose aux affirmations produites sur l'efficacité du traitement homœopathique, les résultats obtenus dans l'expérimentation sur ce sujet, faite récemment à l'Hôtel-Dieu de Marseille, par M. le Dr Chargé.

M. le président lui répond aussitôt : « Je suis on ne peut plus satisfait que cette objection nous ait été opposée. Je ne serai pas long dans ma réponse : avant l'expérimentation homœopathique, le service allopathique de l'Hôtel-Dieu de Marseille avait une mortalité de 60 p. 0/0 environ ; après l'expérimentation, la mortalité a été à peu près la même ; or, pendant l'expérimentation, ce même service n'a perdu que 44 cholériques sur 100 ; donc.... mais j'outragerais la perspicacité de mon honorable contradicteur, si je formulais moi-même la conclusion. Les chiffres que j'ai produits sont offi-

ciels; ils peuvent se passer de commentaires, qui ne seraient pas flatteurs pour une partie des expérimentateurs. »

M. le Dr Lefèvre n'insiste pas à défendre son objection.

M. le vice-président, le respectable chanoine de Cessoles, dépose sur le bureau un flacon de teinture de *Litrum salicaria* et un échantillon de la plante. Il a été porté à faire cette préparation, parce qu'un grand nombre de paysans lui ont affirmé que, par l'infusion de cette herbe, ils se sont tous guéris, pendant l'épidémie cholérique, de la diarrhée, et qu'ainsi le choléra les avait épargnés. M. le vice-président exprime donc le désir que l'expérimentation de cette plante sur l'homme sain fût faite; ce serait très-probablement un nouvel et très-précieux médicament contre le choléra ou au moins contre les phénomènes prémonitoires.

M. le président rapporte, à l'appui de cette proposition, qu'aux environs d'Avignon, il a reçu d'un ouvrier intelligent une communication qui corrobore l'importance de celle faite par l'honorable vice-président; cet ouvrier, lui montrant un paquet d'herbe desséchée, lui a dit : voilà notre sauveur contre le choléra. Vous savez qu'à Sorgues il a été bien meurtrier; il n'a rien pu contre ceux qui ont pris de cette herbe en infusion. J'ai oublié, dit M. le président, le nom que cet ouvrier donnait à cette herbe, mais elle avait les mêmes caractères physiques que l'échantillon produit par M. de Cessoles.

Plusieurs membres se munissent d'un petit flacon de la teinture de *Litrum salicaria* et promettent d'en faire l'expérimentation.

Le vénérable chanoine de Cessoles dépose encore sur le bureau diverses préparations de nouvelles substances dont il a fait sur lui-même et autrui divers essais d'expérimentation. L'heure avancée ne lui permet pas de faire la lecture du travail plein d'intérêt qui accompagne le gracieux don de l'hono-

rable vice-président. En attendant de connaître ce mémoire par le procès-verbal, tous les membres se munissent des médicaments à expérimenter.

L'honorable secrétaire, M. le Dr Coddé, offre dans le même but, la préparation de la *Ranunculus glacialis*, dont il a publié dernièrement un essai de pathogénésie, dans la *Revue homœopathique* de Spolette. Ce nouveau médicament se recommande à l'attention des médecins par de précieuses propriétés contre les affections aiguës des organes thoraciques. Chacun accueille cette communication et reçoit du Dr Coddé un flacon de *ranunc.-glac.* ou la promesse d'un prochain envoi.

L'honorable Dr Belluomini dépose sur le bureau un instrument très-ingénieux, aussi simple qu'utile, dont il est l'inventeur, et qu'il a employé trois fois avec succès, pour l'extraction de la vessie de la femme de corps étrangers tant flexibles qu'inflexibles. Tous les membres de l'assemblée quittent leur place et se pressent autour du bureau pour admirer la simplicité de cet instrument et la précision de son mécanisme, pendant que l'auteur le fait fonctionner, en simulant une opération sur le vivant. Les plus vives félicitations sont adressées de toutes parts à l'auteur et, en particulier, par M. le président.

(*La suite au prochain numéro.*)

Dr Coddé, Dr Belluomini,
Secrétaires.

CLINIQUE.

(Suite, *voir la page* 526 du 3me volume.)

Observation 8me. Le 2 novembre 1855, le nommé Roux Antoine, maître maçon, âgé d'environ 30 ans, de la commune de Fournès (Gard), d'un tempérament sanguin et d'une constitution robuste, réclame mes soins, quatre jours après avoir été saisi d'un violent frisson. Il éprouve une céphalalgie frontale très-vive; le côté droit de la poitrine est douloureux aussi, ainsi que la région épigastrique. Sa figure est animée, les yeux sont injectés, la langue est blanche et rouge à la circonférence; la soif est ardente, la toux brève et rare et les crachats striés de sang. Toute la partie antérieure du côté droit de la poitrine offre une grande matité, avec absence complète du bruit respiratoire et douleur lancinante au-dessous du sein correspondant; le ventre est légèrement tendu, la peau brûlante et le pouls à 100. *Acon.* 3me, *Bell.* 6me et *Bry.* 3me, alternés d'heure en heure.

Le 3, les mêmes symptômes persistent sans augmentation : les urines seulement sont plus rouges et déterminent une douleur incisive dans l'urètre. Point de sommeil et malaise général. — Continuation.

Le 4, la tension et la sensibilité du ventre sont plus prononcées, la douleur de l'épigastre pressive et anxieuse; la soif plus ardente, le pourtour de la langue et les gencives d'une rougeur plus foncée et bordée d'un liséré blanc; la douleur du côté droit est moins vive, les crachats sont toujours légèrement striés de sang et le pouls à 70. — Mêmes médicaments alternés de deux en deux heures.

Le 5, à ma visite du matin, je constate un amendement prononcé dans la plupart des symptômes : la tête est libre; le malade ne crache plus de sang; la douleur du côté droit est calmée, la sensibilité de l'épigastre et du ventre très-modérée et la soif nulle. La toux est plus ample, fréquente et libre, le bruit respiratoire commence à être distinct en avant dans le poumon droit, par une forte inspiration : mais la matité, quoique moins prononcée, est encore considérable. Le malade manifeste le désir de récupérer ses forces. *Bry.*, *Phosph.* et *Bell.*, alternés de deux en deux heures. Bouillon maigre et lait coupé.

A ma visite du soir, j'apprends qu'à quatre heures, le Dr Chabanon d'Uzès, mandé probablement dans Fournès à l'occasion du choléra, avait visité, sans que j'en fusse prévenu, le malade, étant accompagné du Dr Fabre de la Foux et de MM. le maire et le curé du village: j'apprends en outre qu'après un examen minutieux, ces deux médecins ont déclaré, en présence du malade, des parents et des assistants, qu'il existait un épanchement de sérosité dans le côté droit de la poitrine; que la maladie était grave, qu'elle serait longue, et que l'application d'un large vésicatoire sur le côté était indispensable; ils terminaient cette inqualifiable visite, en enjoignant aux parents du malade de me dire que c'était de leur part que cette prescription m'était formulée comme seul moyen de salut.

Le malade, connaissant un grand nombre de personnes de

Fournès et des localités voisines qui avaient été malades comme lui, et que je les avais guéries, continue mes prescriptions homœopathiques sans aucune hésitation.

Le 6, l'amélioration a fait des progrès : le poumon gauche offre à la partie postérieure du râle crépitant. *Bry.* et *Phosph.*, alternés de trois en trois heures. Deux légères soupes de semoule au lait.

Le 7, le malade va de mieux en mieux : le bruit respiratoire est perçu en avant dans le poumon droit et la matité, peu prononcée, est remplacée par du râle crépitant de retour : cessation des médicaments. Trois légères soupes de semoule au lait.

Ayant rencontré le Dr Fabre, je le priai, ne pouvant l'accompagner, d'aller visiter seul le malade qu'il avait vu l'avant-veille avec le Dr Chabanon, le prévenant qu'il trouverait que l'engouement du poumon droit, au lieu de l'hydrothorax qu'ils avaient diagnostiqué, avait subi une rapide résolution, que toute la partie antérieure de ce poumon respirait naturellement et la partie postérieure déjà passablement bien.

J'eus la satisfaction d'apprendre, à ma visite du soir, que le Dr Fabre s'était empressé d'aller visiter ce malade, et qu'après une minutieuse exploration, il n'avait pas insisté sur son diagnostic ainsi que sur son pronostic, et qu'il n'avait pas surtout renouvelé sa prescription.

Le 8, je trouve avec surprise le malade très-mal : un malaise général l'oblige à changer constamment de position, la tête est embarrassée, la toux fréquente, les crachats teints de sang et le bruit respiratoire nul en avant dans le poumon droit ; le ventre est un peu tendu et sensible, l'épigastre douloureux et le pouls à 90.

Il m'est rapporté alors, qu'au milieu de la nuit précédente, le malade allait très-bien ; mais son père a été fortement in-

disposé et a appelé sa fille bien des fois et d'une voix alarmante ; que le malade, indépendamment de la forte impression qu'il avait éprouvée, lui avait plusieurs fois répondu en criant à toute voix, et qu'aussitôt les crachats avaient été teints de sang, la toux et tous les autres symptômes s'étaient reproduits. *Acon.*, *Bry.*, *Phosph.* et *Bell.*, alternés d'heure en heure. Diète absolue.

Le 9, l'état du malade est complètement transformé : plus de sang dans les crachats, ni tension, ni sensibilité à l'épigastre et au ventre; le murmure respiratoire renaît avec le râle crépitant dans la partie antérieure du poumon droit. Le pouls est à 65, et le malade demande à manger. — *Bry.*, deux doses, *Phosph.*, deux doses, alternés de cinq en cinq heures.

Le 10, le malade est très-bien, et je prends congé de lui. Huit jours après, il avait repris ses occupations dans un chantier mal exposé et par un temps très-rigoureux.

Observation 9me. Le 8 novembre 1855, M. Bertrand Gilly, propriétaire agriculteur, âgé d'environ 57 ans, de la commune de Fournès (Gard), d'une stature élevée, d'un tempérament nerveux et d'une constitution grêle, mais robuste, avait éprouvé, la veille, un violent frisson suivi d'une sensation de brisure dans les membres et de perte d'appétit qui l'obligèrent à s'aliter. Sa maladie est caractérisée par une forte pesanteur de la tête, avec injection des yeux, figure animée, langue blanche et légèrement rouge à la circonférence, soif prononcée, toux rare et gênée, crachats teints de sang, point de côté au-dessus du sein gauche et une douleur pressive au creux de l'estomac; le pouls est à 100. Aucun phénomène morbide sensible n'existe du côté de la cavité abdominale. *Acon.* 3me, *Bell.* 6me et *Bry.* 3me, alternés d'heure en heure.

Le 9, je constate l'existence d'un affaiblissement considérable du bruit respiratoire en arrière dans le poumon gauche,

et la douleur au côté correspondant est plus forte, les crachats sont plus sanguinolents, et cependant le pouls ne donne plus que 80 pulsations. Même prescription.

Après ma visite du soir, je suis de nouveau appelé ; du râle crépitant existe en arrière dans le poumon droit avec une douleur au-dessous du sein du même côté. En outre, le malade, par suite peut-être d'une température trop élevée de son alcove, éprouve une congestion sanguine qui se révèle par de l'assoupissement, une forte rougeur à la figure et beaucoup d'intermittence au pouls. Je fais renouveler aussitôt avec prudence l'air de l'appartement, et on en régularise la température. Rien n'est changé aux précédentes prescriptions.

Le 10, j'apprends que la congestion cérébrale n'a été que passagère : le pouls n'est plus intermittent, et ne bat que 65 fois par minute ; la douleur du côté droit a disparu, et l'affaiblissement du bruit respiratoire du poumon gauche est remplacé par du râle crépitant. Continuation.

Le 11, le malade se sent beaucoup mieux : la tête est plus libre, la toux a diminué, les crachats sont blancs et aérés et la douleur au côté gauche dissipée ; mais les gencives deviennent rouges et le ventre un peu tendu, cependant il n'est ni douloureux ni sensible à la pression. Se sentant parfaitement bien, le malade veut absolument prendre du café au lait, malgré mes observations, et il cesse l'usage de toute médication.

Le 12, on réclame de nouveau mes soins ; le malade a la tête prise, la toux est fréquente, l'expectoration sanguinolente, la douleur du côté gauche a reparu, du râle crépitant est perçu en arrière dans les deux poumons, la soif est vive, le creux de l'estomac et le ventre sont tendus et sensibles, les urines sédimenteuses et le pouls à 80. *Acon.*, *Bell.* et *Bry.*, alternés d'heure en heure.

Le 13, le malade a passé une mauvaise nuit : il y a eu par moment du délire et de l'agitation qui le portait sans cesse à se découvrir, avec beaucoup d'incohérence dans les idées. — Même prescription.

Le 14, la tête est encore pesante, mais sans délire ; la soif moins prononcée, les crachats sont redevenus blancs et la douleur au côté gauche a disparu ; la tension et la sensibilité du ventre persistent.

Le 15, mieux plus prononcé ; la langue est moins rouge, le creux de l'estomac et le ventre moins tendus et moins sensibles, les urines naturelles, la respiration plus libre et la tête moins alourdie. *Bry.*, *Ars.* et *Bell.*, alternés de quatre en quatre heures.

Le malade désirant prendre du bouillon maigre, je le lui permets.

Le 16, le mieux va *croissant* : le râle des poumons a presque complètement disparu, le ventre ne conserve plus de sensibilité, et le bouillon maigre a été parfaitement supporté. — Le malade a poussé une selle copieuse. Alimentation graduellement croissante.

M. Eugène Gilly, son fils, âgé de 20 ans, d'une forte constitution et jouissant habituellement d'une très-bonne santé, fut pris, le dernier jour de la maladie de son père, d'une pneumonie thyphoïque qui se traduisait par un fort mal de tête, douleur pressive au creux de l'estomac, toux rare et douloureuse, crachement de sang et douleur lancinante au-dessous du mamelon droit. Il a été guéri en deux jours par *Acon.* 3me, *Bell.* 6me et *Bry.* 3me, alternés de deux en deux heures.

Dernièrement, encore, du 3 au 6 mars 1856, je traitai par *Acon.* 3me, *Bell.* 6me et *Bry.* 3me, alternés de deux en deux heures, ce jeune homme vigoureux, d'une pneumonie typhoïque caractérisée par des frissons, lassitude générale, vo-

missements, pesanteur de la tête avec vertige, douleur à l'épigastre, peau brûlante, avidité pour les boissons froides, toux douloureuse, crachats sanguinolents, affaiblissement considérable du murmure respiratoire derrière le poumon droit et douleur pongitive au-dessous du sein du même côté, gencives d'un rouge foncé avec liséré blanc, urines sédimenteuses, ventre un peu tendu, sans douleur, et le pouls à 90. Il a été également très-rapidement guéri.

OBSERVATION 10me. Le 7 février 1856, Juste Monnier, cultivateur, âgé de 22 ans, de la commune de Théziers (Gard), d'une forte constitution, alla travailler à Bellegarde (Gard); le matin, après quelques heures de travail, il fut atteint d'un violent frisson qui le mit aussitôt dans l'impossibilité de poursuivre son travail.

Le 8, les crachats sont teints de sang, le côté droit de la poitrine et le creux de l'estomac le font violemment souffrir. Il reste dans cet état confié aux soins de sa sœur, jusqu'au 11, jour où il fait à pied une marche de seize kilomètres pour retourner chez ses parents à Théziers, où sa mère le soigne jusqu'au 13; alors seulement je suis appelé auprès de lui. Avant mon arrivée, M. le curé Batailler, de Théziers, avait déjà vu ce malade qu'il avait déclaré gravement atteint, et qu'il pensait être urgent de saigner.

Je le trouve dans l'état suivant: la tête est pesante avec douleur frontale, pressive, le facies est animé, les yeux injectés, les lèvres rouges et sèches, la langue d'un blanc jaunâtre et rouge à la circonférence avec soif ardente. La percussion révèle beaucoup de matité sur le devant du côté droit de la poitrine, l'auscultation signale du râle crépitant à la base et au sommet; en outre, un peu de râle sonore est perçu à la partie postérieure et moyenne dans les deux temps de la respiration. La toux est gênée et douloureuse, les cra-

chats sont très-sanguinolents, et une douleur pongitive existe au-dessous du sein droit; le ventre est tendu et endolori, l'épigastre très-sensible, les urines rouges et brûlantes, et le pouls est à 110. *Acon.* 3me, *Bell.* 6me et *Bry.* 3me, alternés d'heure en heure.

Le 14, la douleur du côté droit est moins vive, une autre douleur s'est déclarée au-dessous du sein gauche, avec du râle crépitant en arrière dans ce poumon, la tête est moins embarrassée, l'épigastre moins sensible et le pouls à 90. *Acon.*, *Bell.*, *Phosph.* et *Bry.*, alternés d'heure en heure.

Le 15, la douleur du côté gauche a disparu et celle du côté droit n'est appréciable que par la toux ou par une forte inspiration; la matité du poumon droit est moins prononcée, le bruit respiratoire renaît avec le râle crépitant, les crachats ne contiennent plus de sang, la tension et la sensibilité du ventre et de l'épigastre augmentent, et la soif devient plus intense, le pouls ne donne plus que 75 pulsations. *Acon.*, *Bell.* et *Bry.*, alternés de deux en deux heures.

Le 16, j'apprends des parents et du malade qu'il s'est levé en chemise et nus-pieds pour aller boire dans un autre appartement au moins un litre d'eau froide, et que son jeune frère lui en avait donné peu après un plein verre. Cette imprudence n'est suivie d'aucun mauvais résultat; car le mieux qui progressait rapidement n'en est nullement enrayé.

Les poumons offrent différents râles en tous points; mais, à cette période, un état de faiblesse les entretient et même les produit et les augmente, et *Ars.* alors est le souverain remède. *Bry.*, *Ars.* et *Bell.*, alternés de deux en deux heures.

Le 17, le malade a dormi; il n'existe que fort peu de râle en avant dans le poumon droit et très-peu de matité. Le malade commence à désirer des aliments. — *Bry.*, trois doses; *Ars.*, une dose à prendre dans 24 heures, bouillon maigre et

Le 18, le ventre ne conserve qu'un peu de météorisme sans douleur ; la matité et les différents bruits du poumon droit ont disparu ; le malade a poussé une selle copieuse la veille, après ma visite ; il supporte bien le bouillon et le lait, et il demande avec instance des aliments solides et à se lever.

La mère de ce jeune homme, Marianne Monnier, âgée d'environ 56 ans, fut atteinte, du 8 au 14 février 1855, d'une maladie semblable et ayant plus de gravité encore, lorsqu'elle fut arrivée au quatrième et cinquième jour, phase ordinairement la plus dangereuse ; son intelligence était alors par moment en désordre, le murmure respiratoire n'était que faiblement perçu en arrière dans le poumon droit, et le gauche était complètement envahi par du râle *crépitant* ; la douleur au-dessous du sein droit était lancinante, l'oppression des plus grandes et les crachats, que la toux expulsait, étaient pleins de sang. Les gencives étaient d'un rouge foncé avec un liséré blanc très-prononcé, la langue avait une vive rougeur à la circonférence, la soif était grande, l'épigastre était le siége d'une douleur des plus anxieuses, le ventre était fortement tendu et endolori ; il y avait de temps en temps des douleurs abdominales, les urines étaient brûlantes et sédimenteuses, et le pouls contrastait singulièrement, par sa lenteur, avec tout ce cortége de symptômes alarmants. La malade fut toutefois rapidement guérie par un traitement approprié et analogue à celui du fils.

Observation 11me. Jacques Joseph, berger, de la commune de Fournès, Gard, âgé de 65 ans, d'une stature au-dessous de la moyenne et jouissant habituellement d'une bonne santé, se livre à des fatigues agricoles, le 20 novembre 1855, et le soir même, il éprouve des frissons et des lassitudes générales avec absence d'appétit.

Le 21, on réclame mes soins : La tête, surtout à la région

du front, est pesante et douloureuse, la figure animée, la langue sale, la soif prononcée; il y a douleur lancinante au dessous du sein droit: la toux est rare, courte et gênée, les crachats sont spumeux, aérés et pleins de sang; le murmure respiratoire très-affaibli dans toute la partie postérieure du poumon droit; le creux de l'estomac est le siége d'une douleur pressive et anxieuse, surtout par une forte inspiration, la toux ou la moindre pression; le ventre est un peu tendu et le pouls plein et accéléré donne 110 pulsations par minute. *Acon.* 3me, *Bell.* 6me et *Bry.* 3me alternés d'heure en heure.

22, 23 et 24 : La maladie ne cesse de faire des progrès et l'état du malade devient très-grave. La tête se perd, l'intelligence devient le jouet des rêvasseries et des hallucinations les plus diverses; la respiration bronchique existe en arrière des deux poumons, les crachats sont toujours sanguinolents; les deux côtés *sont pris* de douleurs lancinantes; la toux est brève et répond douloureusement à la tête, aux côtés et à l'épigastre. Le ventre est plus tendu et plus douloureux; les urines sont sédimenteuses et brûlantes; il y a coloration simultanée ou alternative aux pommettes; la rougeur du pourtour de la langue est très-vive, et celle des gencives foncée avec liséré blanc complet, on ne peut mieux tracé. Le malade enfin pousse trois déjections alvines diarrhéïques et le pouls perd de sa force et descend à 70 pulsations. Mêmes prescriptions alternées de deux en deux heures.

Le 25, la respiration bronchique persiste toujours en arrière dans les deux poumons, avec absence du bruit respiratoire dans les parties ambiantes; les crachats sont encore teints de sang, et la tension et la sensibilité de l'épigastre et du ventre sont toujours très-prononcées. — Il y a eu trois selles diarrhéïques depuis la veille. Continuation.

Le 26, une franche amélioration se traduit par une rémission

notable dans l'état général des symptômes et le malade dit : que ses forces l'abandonnent, s'il ne prend rien pour les soutenir. Le râle crépitant succède à la respiration bronchique et renaît avec le murmure respiratoire dans les parties engouées; la douleur des côtés a disparu; les crachats sont blancs et visqueux ; le ventre moins tendu et moins sensible et les urines naturelles. Une selle diarrhéïque seulement depuis la veille. Continuation.

Le 27, l'état du malade, qui, il y a peu de jours, inspirait les plus vives craintes aux parents, est aujourd'hui on ne peut plus satisfaisant : Continuation. Lait coupé et bouillon maigre.

Le 28, mieux croissant. Mêmes remèdes alternés de 4 en 4 heures. Continuation du lait et du bouillon maigre.

Le 29, le malade est très-bien ; cessation du traitement, bouillon gras bien dégraissé, troublé avec la semoule, et ensuite alimentation solide.

OBSERVATION 12me. Le 17 novembre 1855, le nommé Coulomb Jean, surnommé l'ancien adjoint, parcequ'il en a rempli les fonctions avec distinction pendant 19 ans, âgé de 58 ans, propriétaire cultivateur à la commune de Fournès, Gard, doué d'une santé, comme on dit, à toute épreuve, est saisi d'un violent frisson, après avoir subi, au milieu de la nuit et pendant plusieurs heures, l'influence d'une température froide.

Ayant reçu, le reste de la nuit, les soins ordinairement donnés contre les suites d'un refroidissement, il se lève et va à une de ses propriétés pour s'y occuper; mais il est obligé, par les malaises qu'il ressent, de revenir pour s'aliter.

Appelé auprès de lui, le 18, je le trouve dans l'état suivant: La tête, le côté droit, le creux de l'estomac sont très-affectés, en même temps, sensation de brisure dans tous les membres. La toux est rare, courte et douloureuse; les crachats sont teints de sang; le murmure respiratoire est difficilement per-

çu dans la partie dorsale du poumon droit; la peau est chaude et le pouls plein et précipité jusqu'à 100 pulsations par minute. *Acon.* 3me, *Bell.* 6me et *Bry.* 3me, alternés d'heure en heure.

19, 20 et 21 : Pendant cette période de temps, la marche de la maladie a été toujours ascendante et la généralité des symptômes a atteint un haut degré d'intensité et de gravité. Le 21, on me fait lever avant cinq heures du matin et les parents sont alarmés d'un état si dangereux; le malade en effet ne se reconnaît pas chez lui; il croit être livré à ses occupations ordinaires et donne des ordres à ses domestiques : Néanmoins, il répond avec précision, mais sa réponse faite, il divague encore. La partie posterieure des deux poumons est fortement engouée, et, c'est à peine si l'on perçoit un faible murmure respiratoire mêlé de râle crépitant. Le côté droit et le côté gauche de la poitrine sont le siège d'une douleur lancinante vive; la toux est *fréquente*, les crachats aérés et pleins de sang; le creux de l'estomac est sensible et le ventre tendu; les urines sont rouges, la langue est jaunâtre, fendillée et rouge à la circonférence, et les gencives bordées d'un liséré blanc; la soif est vive; le pouls cependant est tombé à 75 pulsations. Mêmes remèdes, alternés de deux en deux heures.

Le 22, un amendement sensible se déclare dans l'ensemble des phénomènes morbides, et le malade, qui était très-robuste et très-laborieux, se plaint de l'affaissement de ses forces; il demande si je pourrais bientôt lui permettre un peu de bouillon. Continuation.

Le 23, le mieux progresse: nulle trace de sang dans les crachats; les points douloureux au côté gauche et au côté droit ont disparu; la partie postérieure des poumons respire mieux, et le droit, en avant où le murmure respiratoire s'était affaibli, reçoit l'air inspiré d'une manière normale. L'intelligence est parfaitement lucide; le ventre est encore à peine un peu ten-

du et les urines sont normales. Mêmes préparations alternées de trois en trois heures. Lait de poule et bouillon maigre.

Le 25, cessation de toute médication : Alimentation graduée.

OBSERVATION 15me. Le nommé Chernident Joseph, cultivateur, âgé de 19 ans, de la commune de Théziers, d'une constitution assez développée, est pris de frissons et de malaise général, le 17 mars 1855, et me fait appeler le 19, à huit heures du soir. Il se plaint d'un fort mal de tête. Le facies est animé, la langue sale, l'épigastre douloureux, le ventre un peu tendu; une douleur existe au côté gauche avec une toux rare qui expulse des crachats sanguinolents; la partie postérieure du poumon gauche est envahie par du râle *crépitant*, avec affaiblissement considérable du bruit respiratoire, et le pouls est large, plein et dur, et donne 110 pulsations par minute. *Acon.* 3me, *Bell.* 6me et *Bry.* 5me, alternés de deux en deux heures.

20, 21 et 22 : Les symptômes augmentent graduellement d'intensité et l'état du malade est en ce moment très-grave : les perceptions intellectuelles sont par moment tellement perverties que, son père s'étant approché pour le surveiller, le malade se dresse sur le lit à son aspect, comme un furieux, et le menace de le tuer, s'il ne se retire pas. Le bruit respiratoire devient presque imperceptible en arrière le poumon gauche, tellement cette partie est engouée, et dans le même point, le droit offre différents râles : la douleur du côté gauche est devenue intense; la toux est fréquente et les crachats sont chargés de sang; le creux de l'estomac est d'une grande sensibilité, le ventre ballonné et endolori; les urines troubles et rouges; la soif ardente; le pourtour de la langue rouge et les gencives présentent un liséré blanc très-prononcé. Le pouls néanmoins a perdu de ses mauvais caractères et ne bat que 80 pulsations. Mêmes médicaments, alternés d'heure en heure.

Le 23, le malade est plus calme et souffre moins. Continuation.

Le 24, les symptômes de la tête, de la poitrine et du ventre se sont considérablement amendés; il n'y a plus de sang dans les crachats, ni point de côté, et l'intelligence fonctionne normalement. Mêmes remèdes, alternés de deux en deux heures.

Le 25, le malade est si bien qu'il veut absolument manger et se lever; j'obtiens toutefois quelques concessions de sa part, d'abord de ne prendre que du bouillon troublé avec des analiptiques et ensuite de garder encore le lit. Sa convalescence est rapidement suivie d'un entier rétablissement.

Observation 14me. La veuve Catherine Jardet, de la commune de Fournès, âgée de 66 ans, d'une taille élevée et d'une forte constitution, étant en transpiration, subit un refroidissement, en allant à la campagne visiter une de ses propriétés, le 9 mars 1855; elle éprouve aussitôt des frissons suivis de lassitude générale.

Le 11, *on réclame mes soins*. Elle a la tête fort pesante, une soif ardente, la figure très-animée, la langue jaunâtre et rouge au pourtour: le côté droit de la poitrine est douloureux au point que la respiration est très-gênée; la toux rare et douloureuse, les crachats spumeux et pleins de sang; la partie postérieure du poumon droit est fortement engouée, et la malade éprouve de temps en temps et involontairement des inspirations suspirieuses. Une douleur anxieuse se fait sentir à l'épigastre, le ventre est tendu, les urines rouges et brûlantes; la peau très-chaude, et le pouls à 100 pulsations par minute.

Le quatrième jour de la maladie, les symptômes de la tête, de la poitrine et du ventre ont acquis plus de gravité encore, et la malade ainsi que les parents désespèrent de son état: cependant le cinquième jour, l'espérance renaît; un mieux sensible se prononce; la malade ne crache plus de sang; le point de côté n'existe plus; les poumons, et en particulier le droit, respirent beaucoup mieux; la douleur de l'estomac est

peu appréciable ; le ventre, quoique encore tendu, ne conserve presque plus de sensibilité ; l'intelligence a repris toute sa lucidité, et le sixième jour, cette femme entre en convalescence et cesse toute médication dont *Acon.* 3me, *Bell.* 6me et *Bry.* 3me ont fait tous les frais.

OBSERVATION 15me. Ramajon Joseph, de la commune de Fournès, Gard, âgé de 20 ans, d'une taille élancée, d'une forte constitution et d'un tempérament éminemment nervoso-sanguin, éprouve des frissons et se sent tout courbaturé, le 12 février 1855 : il me fait appeler le 15.

Ce jeune homme, qui a joui jusqu'à ce jour de la meilleure santé, se plaint d'un violent mal de tête, d'une soif dévorante, d'une vive douleur au côté droit, de beaucoup de sensibilité à l'estomac, de douleurs abdominales et d'une grande prostration.

Il a la figure et les yeux injectés, la langue blanche et rouge au pourtour; sa toux est fréquente, avec expulsion abondante de crachats aérés et pleins de sang; la respiration ne s'effectue presque plus dans les cellules aériennes de la partie postérieure du poumon droit, et du râle crépitant existe à la base et au sommet de cet organe; la partie postérieure du poumon gauche offre également du râle crépitant, et le pouls est à 110 pulsations par minute avec la plénitude, la force d'impulsion et de résistence qui caractérise la pléthore au plus haut degré.

Du 16 au 18, il y a trois hémorrhagies nasales ; la maladie néanmoins a toujours augmenté d'intensité et elle est arrivée à son plus haut point de gravité. Quelques-uns de ses amis sont constamment auprès de lui pour le contenir dans son lit: l'aberration de son intelligence est par moment si grande qu'il parle des choses les plus opposées et avec la plus grande animation ; c'est à grand peine que l'on parvient à réprimer son agitation. La toux est toujours fréquente mais les crachats sont

un peu moins abondants et moins sanguinolents. La douleur du côté droit et l'engouement du poumon persistent, ainsi que le râle crépitant en arrière dans le poumon gauche. L'épigastre et le ventre sont tendus et douloureux, les urines fort sédimenteuses; pendant leur émission, le malade éprouve une douleur excessive dans l'urètre. Le pouls cependant a sensiblement perdu de sa force et de sa fréquence; il est à 70 pulsations par minute.

Le 19, une amélioration franche se déclare dans l'ensemble des symptômes; les crachats sont blancs et visqueux; la douleur du côté nulle; la partie postérieure des poumons et le devant du droit qui étaient engoués, respirent sensiblement mieux et j'y perçois différents bruits de retour. L'épigastre et le ventre sont moins sensibles; le malade est calme et possède toute la lucidité de son intelligence; il éprouve le besoin de prendre de la nourriture.

Le 20, les différents râles des poumons ont considérablement diminué et la respiration s'effectue à peu près normalement. Bouillon maigre et lait coupé et cessation du traitement, pendant lequel *Acon.*, *Bell.*, *Bry.*, *Cham.*, *Phosph.* et *Nux-vom.* ont été employés. Convalescence franche et rapide.

Observation 16me. Belly Richard, cultivateur, de la commune de Fournès, âgé de 31 ans, jouissant habituellement d'une santé irréprochable, éprouve depuis quatre jours, une sensation de brisement général dans les membres avec perte d'appétit et l'apparition de tous les symptômes qui ont caractérisé plus tard sa maladie. Il réclame mes soins le 19 novembre 1855.

Ce malade souffre d'une vive céphalalgie et d'une douleur lancinante au côté gauche; une pression anxieuse existe à l'épigastre avec un désir ardent de boisson froide; sa figure est animée; la toux est fréquente et répond douloureusement à la tête, au côté et à l'épigastre; les crachats sont spumeux,

aérés et pleins de sang; la partie postérieure du poumon gauche est complètement agouée et la partie correspondante du poumon droit est envahie par du râle crépitant; la peau est brûlante; la postration est complète et le pouls, par suite de sueurs excessives qu'on a provoquées par divers moyens, est faible, petit et précipité; il bat 110 pulsations par minute. *Acon.* 3me, *Bell.* 6me et *Bry.* 3me alternés d'heure en heure.

Du 20 au 22, la généralité des symptômes a subi progressivement une aggravation manifeste et le malade est au plus mal. La nuit dernière a été fort mauvaise: les yeux et le facies sont injectés; la soif ardente, la langue blanchâtre et rouge au pourtour; la tête prise, la toux est génée et les crachats complètement colorés par le sang; l'estomac est sensible et le ventre tendu; les urines sont sédimenteuses et brûlantes; la respiration bronchique existe à la partie postérieure moyenne du poumon gauche, et le murmure respiratoire est très-faible en arrière dans le poumon droit. Le pouls cependant est à 75. Mêmes préparations, alternées de deux en deux heures.

Le 23, l'état du malade a perdu beaucoup de sa gravité et les symptômes les plus alarmants s'amendent rapidement: la respiration bronchique est remplacée par du râle crépitant en arrière dans le poumon gauche, et l'air pénètre plus librement en arrière dans le droit; la douleur du côté a cédé et il n'y a plus de sang dans les crachats. Continuation.

Le 24, l'amélioration progresse; la sensibilité de l'estomac a disparu; les urines sont naturelles; la tête est bien. J'accorde au malade du lait coupé et du bouillon maigre.

Mêmes médicaments alternés de trois en trois heures.

Le 25, le malade est parfaitement bien. Alimentation graduée: Convalescence irréprochable.

Observation 17me. Jeune Joseph, berger, de la commune de Fournès, âgé de 14 ans, d'un tempérament sanguin, éprouve

des frissons à la suite d'une transpiration supprinée et me fait appeler, le 21 novembre 1855. Sa maladie est caractérisée : par une forte céphalalgie, langue rouge au pourtour, gencives bordées d'un lisêré blanc, soif intense; toux vive avec douleur au côté droit; crachats sanguinolents; douleur à l'épigastre : pouls plein et précipité.

Le quatrième jour, les symptômes de la tête, de la poitrine et du ventre, acquièrent une haute gravité; mais ils s'amendent rapidement comme dans les observations précédentes, et le 26, le malade entre en convalescence. Le même traitement obtient le même succès que dans les cas précédents.

Observation 18me. Le nommé Belly Joseph, dit le Languedoc, maréchal, de la commune de Fournès, âgé de 34 ans, d'une taille élevée, et d'une bonne constitution, fut pris d'un violent frisson, le 25 juillet 1855, et courbeturé aussitôt. Je suis appelé le 28; sa tête *est pesante et douloureuse*: une douleur lancinante au coté droit se fait sentir; la toux est brève et rare, et les crachats sanguinolents; l'épigastre est douloureux et le pouls est à 95 pulsations par minute.

Le 29, la partie postérieure du poumon droit présente moins de bruit respiratoire que la veille et du râle crépitant existe à la base du gauche; tous les autres symptômes ont augmenté d'intensité; mais l'amélioration se prononce.

Le 31, le sang des crachats et la douleur du côté, de l'épigastre, de l'abdomen et de la tête, ont disparu; je permets du bouillon au malade, dont la guérison ne se dément pas. Même traitement que dans les observations précédentes.

En général, chez ces divers malades, la convalescence a fait contraste par sa rapidité et l'absence de toutes souffrances avec la gravité de la maladie qui, en allopathie, laisse après elle une longue faiblesse, sinon des maux artificiels plus douloureux souvent que la maladie elle-même, soit que la médi-

cation ait été révulsive au moyen des exutoires cutanés, soit qu'elle ait été déplétive par les divers modes d'évacuations sanguines. L'expectation simple n'a pas été admissible contre un ensemble de phénomènes aussi graves que ceux qui ont caractérisé cette maladie régnante.

BALMOUSSIÈRE,
médecin à Fournès (Gard.)

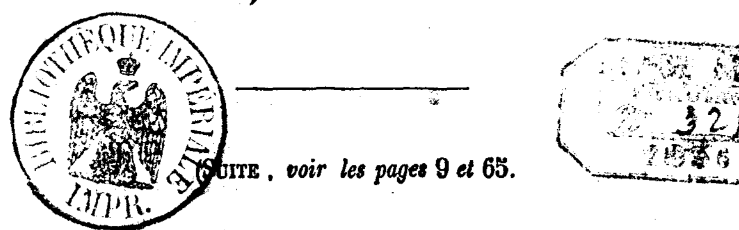
(1) C'est bien à regret que nous avons scindé la publication du remarquable travail pratique de notre honorable confrère : ainsi que les lecteurs de la *Revue* ont pu en juger, il est difficile d'obtenir un résultat aussi brillant, dans le traitement d'une affection aussi grave que celle dont il s'agit dans ce Mémoire. Huit décès seulement sur cent quarante-quatre malades, (c'est par erreur typographique qu'il a été dit : *cent quatorze*,) établissent d'une manière péremptoire la supériorité pratique de la médication homœopathique. Les esprits les plus prévenus ne peuvent nier la haute signification d'un tel succès ; notre confrère et ami n'a pu écrire l'histoire de tous ses malades, mais les observations qui précèdent, suffisent par leur ensemble pour donner une juste idée de l'affection régnante qu'il a traitée : il est allé au devant de toutes les susceptibilités au sujet de l'authenticité des faits qu'il produit, en entourant son récit de toutes les garanties désirables, même inusitées en médecine.

Les médecins rigoristes au sujet de la répétition des médicaments homœopathiques, seront offusqués sans doute du mode de faire de notre confrère qui a presqu'invariablement répété souvent et alterné les substances appropriées : mais, tout le monde le sait, la thérapeutique des maladies aiguës doit être établie sur des règles peu connues encore ; la pratique de M. Balmoussière a une grande valeur à ce point de vue, car nous savons quelle a été la mortalité parmi les malades que l'allopathie a soignés à côté de lui ; nous connaissons une localité où, sur sept malades, cinq sont morts malgré ou peut-être à cause des moyens allopathiques ; on ne peut donc arguer contre les résultats obtenus par M. Balmoussière du peu de gravité de la maladie qu'il a combattue.

Dr BÉCHET.

FÊTE HAHNEMANNIENNE

CÉLÉBRÉE A NICE, LES 10 ET 11 AVRIL 1856.



Suite, *voir les pages* 9 *et* 65.

M. le Dr *Belluomini*, pour répondre à la *courtoisie* des médecins français, propose de prier l'honorable Dr Pamphili, de Spolette, rédacteur de la *Revista Omiopathica* de vouloir bien admettre au nombre de ses collaborateurs MM. les docteurs Béchet et Sollier, afin de cimenter l'union qui doit exister entre les représentants de l'homœopathie de ces deux nations.

Cette proposition est adoptée par acclamation.

M. le Président se lève et s'exprime en ces termes :

Messieurs,

« Malgré l'activité que j'ai imprimée à nos travaux, le temps nous manque pour épuiser la série de ceux qui devaient vous être soumis. Le procès-verbal contiendra tous ceux dont les auteurs n'ont pu prendre la parole aujourd'hui, à moins qu'ils ne préfèrent ne point les livrer encore à la publicité. Vous le voyez, tout autour de nous nous invite à suspendre nos graves

préoccupations ; les brillantes lueurs de l'illumination des jardins de cette délicieuse villa ; les accords de l'orchestre qui se font entendre, nous annoncent que la fête de nuit va commencer, et que l'heure de la science n'est plus.

» Avant de lever la séance, Messieurs, permettez-moi de de vous exprimer encore combien je suis honoré d'avoir présidé une réunion composée d'hommes tels que vous ; j'étais porté à vous estimer tous : j'y suis forcé à présent, tant votre science et vos travaux témoignent que les sentiments qui vous distinguent sont unis aux plus belles facultés intellectuelles ! Je serais vraiment heureux si, obéissant tous à l'impulsion qui me presse, nous jugions tous, au sortir de cette enceinte, que la qualification de confrère est trop cérémonieuse pour nous, et qu'une seule peut être désormais à la hauteur de nos sentiments réciproques, celle d'*Amis* !! »

Ces dernières paroles, prononcées avec une visible émotion, sont accueillies avec enthousiasme et suivies de mutuelles démonstrations des plus amicales.

La séance est levée.

L'honorable Dr Monti, de Bologne, a déposé un mémoire dans lequel il décrit quelques heureux traitements de blennorhées, au moyen d'injections du sulfate de zinc électrique et des médicaments internes convenables.

Voici la description du procédé par lequel il obtient le sulfate de zinc électrique.

« En premier lieu, il faut se munir d'une pile d'un seul élément, appelée *à la Daniel*; puis on doit préparer de l'Acide sulfurique étendu d'eau, c'est-à-dire, une partie du premier avec

vingt parties de la seconde ; il faut aussi une solution saturée de Sulfate de cuivre. Dès qu'on a préparé les liquides, on met l'Acide sulfurique dans le diaphragme, qu'on doit placer dans un vase qui soit d'une dimension plus grande, celui-ci étant rempli de la solution de sulfate de cuivre, de manière toutefois que nul des liquides ne déborde et qu'ils ne se mélangent pas entr'eux. On prend ensuite un fil de cuivre à l'extrémité duquel on met un morceau de zinc, l'autre extrémité portant un morceau de plomb. Il faut plonger alors le zinc dans l'Acide sulfurique et le plomb dans le Sulfate de cuivre. Le courant électrique s'établit aussitôt, et un petit bouillonnement se produit au pôle positif, tandis que de petits flocons métalliques viennent se déposer sur le pôle négatif, ce qui ne cessera que lorsque le bouillonnement de l'autre pôle aura cessé aussi. Ce que l'on trouve alors dans le diaphragme est le sulfate de zinc électrique que l'on conserve dans une bouteille.

» Cette préparation étendue dans de l'eau distillée est prescrite trois fois par jour en injection, contre les uréthrites aiguës ; la dose doit être telle qu'elle ne détermine aucune cuisson au malade pendant l'injection ; elle est donc proportionnelle à la sensibilité des sujets et varie de deux à trois gouttes par injection ; cette injection doit être répétée trois fois par jour. En même temps, je prescris les cinq premiers jours, matin et soir, un globule de *Cannabis*. Ensuite, pendant trois jours, je fais prendre, trois fois par jour, une dose de *Mercurius-solub.*, 4me trituration. Je termine le traitement par une goutte de teinture de *Sulfur*, dans un verre d'eau, à prendre par cuillerée matin et soir.

» Par ce traitement, j'ai obtenu des résultats très-heureux. »

M. le chanoine de Cessoles a déposé sur le bureau le mémoire suivant :

J'ai été assez heureux pour découvrir plusieurs nouveaux médicaments qui m'ont rendu bien des services. Je les ai expérimentés autant que j'ai pu sur l'homme en santé, néanmoins, point assez pour en bien établir la pathogénésie, et bien préciser les différentes circonstances dans lesquelles ils peuvent être employés avec parfaite assurance. Mais, comme leur utilité est incontestable, j'ai toujours invité les personnes auxquelles je les ai communiqués, de compléter les expérimentations. Je n'ai jamais eu en réponse aucune notion de symptômes découverts par d'autres.

J'insiste pour qu'on veuille bien faire des expériences, et réunir les résultats pour pouvoir introduire dans la pratique des médicaments qui, je le répète, peuvent guérir bien des maux. Le premier remède que je signale est l'*Helyanthus annuus*, ou soit le grand tournesol.

J'ai été amené à l'expérimenter par le grand usage qu'on en faisait dans une nombreuse communauté religieuse où il était connu sous le nom d'eau universelle, parce qu'il guérissait une infinité d'infirmités. On le préparait en infusion dans le vin blanc qu'on exposait au soleil pendant plusieurs jours. Je l'ai préparé selon la méthode de Hahnemann : je l'ai expérimenté sur moi-même, et entr'autres symptômes, j'ai saigné au nez, et par suite je fus délivré d'une chronique obturation du nez qui faisait sortir par la gorge les sécrétions dont l'écoulement naturel se fait par les narines. Je l'ai donc employé avec grand succès dans des cas semblables, dans les épitaxis, dans le coriza et rhumes de cerveau. Il était vanté pour les fièvres intermittentes et j'en ai guéri plus de deux-cents cas de toutes espèces; les quartes prenaient le type tierce ou double tierce et finissaient par être domptées. Toutes infirmités périodiques ont été guéries avec: des suppressions de règles qui se reproduisaient tous les ans à la même époque depuis longues an-

nées ; des léthargies périodiques ; des convulsions également, ainsi que des catalepsies ; des maux de dents périodiques, ou non, par suite de coup d'air, des fluxions avec gonflement œdémateux de la joue. Il est un des meilleurs agents pour faire cesser le lait chez les nourrices qui veulent s'en débarrasser : bien des cas de rhumatisme, surtout dans les membres inférieurs, ont été géuris (unis à des toux violentes.) Il a une grande affinité avec l'Arnica; aussi est-il employé chez moi de préférence dans les contusions, blessures, en usage externe et interne avec le plus grand succès : bien des plaies superficielles, même invétérées, ont été guéries. L'excoriation des mamelons trouve en lui un bon remède. Les gonflements œdamateux des membres, même celui de la verge chez un enfant de 6 mois, ont été guéris par ce remède.

Il trouve un antidote infaillible dans le café, le soufre l'est aussi ; il complète *son action, et vice versâ.*

Le second remède découvert est l'*Origanum vulgare.*

L'odeur aromatique de cette plante m'a suggéré l'idée de la préparer, et de l'expérimenter, et de la faire expérimenter par 5 ou 6 personnes.

Il a des symptômes très-marqués pour le physique et pour le moral.

Le plus saillant des premiers est l'excitation puissante de l'appétit vénérien, surtout chez la femme; il a par conséquent calmé ce sentiment chez bon nombre (toutes celles qui en ont usé) de personnes affligées de cette importunité. Un globule de la 30me dans 100 gout. d'alcool fléré dans les moments d'excitation ont toujours tranquillisé les sens. — Nombre de vaches et de chèvres qui n'allaient pas en chaleur ont donné des signes tels après 5 ou 6 glob. pour les premières, et 2 ou 3 pour les secondes, qu'elles ont produit, et des veaux et des chevraux en ont été le résultat.

Les symptômes les plus frappants pour le moral ont été, une sombre tristesse, puis une gaité excessive, penchant au suicide et désespoir religieux. — Dans l'application, plusieurs personnes ont été guéries dont l'état était inquiétant. — Manie anti-religieuse, ne voulant ni prier, ni aller à l'Eglise. Tristesse profonde et taciturne, rebuttant tout signe et toute pratique religieuse, attentant à la vie, se croyant dans les enfers: la guérison a été complète et durable.

Le 3[me] remède est la *Fleur du Lys.*

Le symptôme le plus essentiel manifesté dans l'expérimentation pure a été le vertige, et la douleur d'estomac dans l'application. Ces deux symptômes ont été fréquemment guéris dans des cas où d'autres remèdes avaient échoué, et les suppressions des règles accompagnées de vertiges pendant la marche ont cédé à son action.

Psoralia Bituminosa est une plante très-commune dans notre contrée; nos paysans lui donnent le nom de *Cabraïra.* Je l'ai découverte dans le cas suivant: J'avais donné plusieurs des remèdes connus chez les homœopathes pour une dartre croûteuse sur l'avant bras, dont la peau était rouge, à une femme qui s'était adressée à moi, mais rien n'avait réussi; un jour elle vint me trouver et montra son bras guéri par l'application d'une herbe dont je lui demandai une plante, laquelle fut la *Psoralia Bituminosa.* Le nom me confirma dans l'idée que la guérison m'en avait donnée. J'en préparai de la teinture mère, j'en fis des dilutions jusqu'à la 30[me], et j'ai guéri maintes dartres. Entr'autres, je citerai une chèvre qui avait une dartre avec tel gonflement aux lèvres, que la pauvre bête ne pouvait plus manger. Le nom donné par nos paysans à la plante, me fit souvenir de la *Cabraïra*, et les globules la guérirent.

Clematis Vitalba, connue en France vulgairement sous le

nom d'herbe aux gueux, me fut apportée par des jeunes personnes à cause de la beauté de sa fleur. Elles l'avaient tenue dans leurs mains pendant près d'une heure, et l'intérieur de leur main était rempli de cloches semblables à celles que produit une brûlure. J'en préparai la teinture mère et des dilutions pour l'expérimenter, dans l'espérance de découvrir des symptômes, et dans la conviction qu'elle me fournirait un remède efficace contre les brûlures.

Je ne me trompai pas et en effet elle réussit très-bien dans de pareils cas. Les ampoules produites par la brûlure s'applatissent et n'ont pas de suite. Le symptôme le plus généralement manifesté chez les personnes qui se sont soumises à l'expérimentation est de la douleur au pied: Je l'ai donnée dans des cas de goutte, et la réussite a été satisfaisante.

Ayant appris que nos paysans mâchaient la racine de cette plante pour faire *rompre leurs dents*, celles qui mordent la cartouche, pour se faire réformer, et se soustraire au service militaire, j'ai considéré cela comme une expérimentation sur l'homme sain, et j'ai employé avec grand succès les globules dans les maux de dents, surtout des dents cariées. Dans ces cas là j'ai aussi employé la teinture mère de la même manière qu'on emploie la *Kréosote* avec égal succès, et de plus avec l'agrément d'éviter l'odeur désagréable de ce dernier médicament.

L'action de cette Clématite étant semblable à celle des cantharides pour soulever la peau, et former comme un vésicatoire, je l'ai employée (coton imbibé de teinture mère) appliquée extérieurement sur des tumeurs indolentes, notamment sur une tumeur qu'une pauvre femme avait sur un genou, et qui pour cela était menacée de l'amputation. La tumeur s'est ouverte, et la jambe a été conservée.

L'écorce de la grenade (fruit) m'avait été donnée comme remède dans les métrorrhagies, mais unie à d'autres substan-

ces que je jugeais n'avoir aucune action dans cette maladie ; je préparai donc de la teinture mère avec l'écorce d'une grenade et fis des dilutions. Employée en globules de la trentième dans un cas de métrorrhagie, elle donna une agravation ; je ne donnai depuis qu'une goutte de teinture mère dissoute dans un verre d'eau et donnée à petite dose, telle que cueillère à café, j'obtins de bons résultats. Par les cas où elle a été efficace, et par ceux où elle ne l'a pas été, on pourra peut-être juger les circonstances où elle peut convenir. Elle ne m'a manqué qu'une seule fois chez une jeune fille; mais elle m'a parfaitement réussi chez une femme enceinte de 6 mois menacée d'avortement, chez plusieurs femmes âgées, et j'ai eu des guérisons importantes. Sa vertu astringente m'a été démontrée dans une hémorrhagie (usage externe) pour une personne qui s'était coupé le bout du doigt, et dont le sang ne pouvait s'étancher 24 heures après : la guérison a été parfaite sans inflammation ni supuration.

Pseudo narcissus, fleur des champs, a attiré sur elle mon attention par la force de son odeur.

J'en ai préparé la teinture, fait et fait faire l'expérimentation, et elle m'a paru efficace dans l'incontinence d'urine, et contre la constipation par les symptômes qu'elle a réveillés. J'ai guéri avec elle, des pissements au lit, et des incontinences d'urines opiniâtres et invétérées, ainsi que quelques constipations.

Coriaria myrtifolia est une plante qui donne aux bêtes qui en mangent, des tournoiements de tête semblables à ceux de l'ivresse, et qui les fait tomber par terre. Pensant qu'elle pouvait avoir quelque vertu médicinale, nous l'avons expérimentée; quelques symptômes sont apparus ; le plus général a été la céphalalgie : c'est pourquoi dans les maux de tête isolés de tout autre symptôme, ce qui serait je pense un cas embarassant pour un homœopathe, puisque la céphalalgie se trouve dans

presque tous les médicaments, je donne la *Coriaria* et m'en suis bien trouvé.

Le nom de cette plante m'a porté à croire qu'elle avait une action prononcée sur la peau, et ayant appliqué en goutte la teinture mère sur les verrues, j'ai réussi à en obtenir l'excication et par suite le détachement, et par résultat la guérison, ce qui a été exécuté avec satisfaction par des homœopathes distingués.

Gallium album, plante qui se trouve sur les côteaux qui bordent le Rhône dans la propriété d'un monsieur qui fait des guérisons d'épilepsie avec préparations allopathiques. — M. Desaix m'envoya d'une dilution de cette substance que j'ai portée jusqu'à la 30me, avec laquelle j'ai guéri plusieurs épileptiques.

Plumbago Europea ou soit Dentilaire. La racine de cette plante ayant guéri une teigne par application extérieure, j'ai préparé la teinture mère et des dilutions de cette plante, et par les globules j'ai guéri quelques cas de teigne sèche. J'ai toujours fait précéder une ou deux doses *Sulfur*, et n'ai donné *Plumbago* qu'après m'être assuré de l'insuccès de *Sulfur*.

ORIGANUM VULGARE.

PREMIÈRE EXPÉRIMENTATION.

(Sur un homme de 60 ans.)

Premier jour: 1 goutte teinture mère. — La nuit réveil deux heures après être couché.

Deuxième jour: 1 goutte comme hier. — Réveil comme hier — Rêves nombreux dont il garde le souvenir.

Troisième jour: Réveil 4 fois par le besoin d'uriner. — Rêves.

Quatrième jour: Réveil *id.* — Rêves *id.* Un a fait crier fort et appeler au secours. — Un homme menaçait.

Cinquième jour : Réveil. — Emission fréquente d'urine. — Rêves.

Sixième jour : *Id.* *id.* *id.*

Septième jour : *Id.* *id.* Rêves moins prononcés.

Huitième, neuvième et dixième jours : Nuits comme les précédentes, moins l'émission urinaire. Douleurs crampoïdes sous la plante du pied droit, de temps en temps.

Quatorzième jour : Douleur de foulure aux doigts de la main droite. — Six boutons d'un rouge vif, peu élevés, douloureux au toucher, formant une ligne horizontale sur la partie externe de la jambe gauche au dessous du mollet, de la longueur d'un pouce et demi.

Quinzième jour : Les symptômes de la nuit ont cessé.

Une raie de boutons semblable à la première, plus longue et en ligne perpendiculaire, se forme sur la partie externe de la jambe droite. Taches éparses, rares sur le ventre, cuisses et jambes d'un rouge moins vif, presque rose, de la dimension un peu moindre d'une pièce de 25 centimes.

Dans la matinée, douleur rhumatismale à l'articulation de la cuisse gauche; après midi, douleur pareille dans tout le bras gauche.

Vingtième jour : La douleur de la main droite et de la cuisse gauche ont disparu.

Vingt-unième jour : Sensation de serrement et de tremblement du bout du nez.

Vingt-deuxième jour : La douleur reparaît au pied droit, cuisse et bras gauche, assez forte, surtout celle du pied. — La sensation au nez continue.

Vingt-troisième jour : Comme hier : La croûte des boutons, semblable à une peau sèche, tombe.

Vingt-cinquième jour : Les douleurs, malgré un froid très-

vif, ne se font pas sentir. — Le soir, elles se représentent au pied droit.

Vingt-sixième jour : Comme le précédent. — Tous les jours suivants, un peu de douleur au pied.

Trente-deuxième jour : Depuis quelques jours gonflement du bout des seins accompagnés de démangeaison.

Pendant les 30 jours suivants, la douleur s'est fait sentir tantôt plus, tantôt moins.

Les symptômes ont continuépendant environ deux mois 1/2, malgré une dose de *Camphre* prise le 58me jour.

DEUXIÈME EXPÉRIMENTATION.

(Sur une fille de 26 ans, d'un naturel gai.)

Premier jour : 1 goutte teinture mère. — Douleur sous l'omoplate droit.

Deuxième jour : 1 goutte teinture mère. — Hoquet, démangeaison au bout des seins.

Troisième jour : 2 gout. — Douleur sur les articulations des orteils du pied droit.

Quatrième jour : 3 gout. — Douleur à la main droite.

Cinquième jour : Douleur au gros orteil droit, qui remonte au bras et à la main droite.

Onzième jour : Douleur sous le sein droit, et démangeaison au bout.

Douzième jour : La démangeaison continue.

Treizième et quatorzième jour : Retour de la même douleur au pied.

Quinzième jour : Douleur à la main droite, démangeaison au bout du sein.

Dix-septième jour : Douleur à la main.

Dix-huitième jour et suivants jusqu'au 24me. — Tristesse con-

centrée, pensive, taciturne, désespoir, désir de se jeter par les fenêtres, de marcher continuellement. Impossibilité de se tenir tranquille. Tout est pour elle une contrariété. Désir de la mort. Dégoût de la vie. Rien ne peut la distraire. Grande chaleur à la tête. Lorsque cette chaleur augmente, la tête tourne de côté et d'autre. Idées extravagantes. Désir de marcher très-vite, d'aller chercher la fraicheur, parce que l'air la soulage. Désir de changer d'état (elle est religieuse). Désolation. Manque d'appétit. Très-grande soif. Pendant la nuit, réveil fréquent. Rêves continuels, toujours de choses extravagantes. Reveil en sursaut. et avec tremblement.

Vingt-sixième jour: Grande vivacité, et grand besoin de mouvement.

Vingt-huitième jour: La démangeaison reparaît. Exaltation de l'appétit vénérien.

TROISIÈME EXPÉRIMENTATION.

(Sur une fille de 26 ans.)

Premier jour: Tristesse, abattement physique tout le jour.

Deuxième jour: Grande allégresse folle ; entraînement à courir.

Troisième jour: Douleur au côté. — Etant trop incommodée, elle prend une dose de *Camphre.* — La douleur cesse.

Sixième jour: Douleur à la cuisse.

Septième jour: Grand abattement physique et tristesse durant 4 heures, ensuite grande allégresse, désir de mariage. Dissipation d'esprit suivie d'une douleur à l'estomac qui descend au ventre durant une heure. — Vertige en allant au lit.

Huitième jour: Forte exaltation de l'appétit vénérien. Rêves lascifs.

Neuvième jour : Retour de la douleur à l'estomac et au

Neuvième jour : Douleurs lancinantes dans les cors aux petits orteils. Légère inflammation avec rougeur au bord de la paupière supérieure gauche avec douleur d'excoriation à l'angle externe.

DEUXIÈME EXPÉRIMENTATION.

Élancements à la 1re et à la 3me dent molaire supérieure de droite (dents creuses.)

Du 8me au 25me jours.

Boutons miliaires abondants, confluents dans la partie intérieure des avant-bras, mais très-rares dans le bras, l'épaule, la poitrine et le ventre.

Du 25me aux suivants.

Augmentation des mêmes boutons confluents dans la partie externe des cuisses. Ces boutons donnent une démangeaison qui se manifeste le matin au lit, et même la nuit. — Dans le jour, la démangeaison se fait sentir, s'il y a excès de chaleur ou de sueur. Douleur comme de rhumatisme au genou gauche en descendant les escaliers.

Durée des symptômes, de 35 à 40 jours.

Antidote de *Sulfur.* — Guérison des cors.

TROISIÈME EXPÉRIMENTATION.

Premier jour : 1 globule 3me. — Un quart d'heure après oppression de poitrine pendant une heure.

Deuxième jour : Fourmillement au cou du côté droit, pendant 3 heures après midi.

Troisième jour : Le soir, douleur au côté gauche de l'estomac.

Quatrième jour : Id. après dîner jusqu'au soir.

Cinquième jour et suivants : Oppression fréquente tous les jours.

Quinzième jour : Eternûment, gonflement de la narine droite avec croûtes et cuisson pendant 4 jours.

PSORALIA BITUMINOSA

PREMIÈRE EXPÉRIMENTATION.

(D'un homme de 65 ans.)

Premier jour : 1 goutte teinture mère. — 3 heures après dîner, une selle diarrhéique aqueuse.

Deuxième jour : 1 gout. Point de selles. — Rêves dont il garde le souvenir.

Troisième jour : 1 gout. 2 selles faciles.

Sixième jour : 1 gout. Peau des doigts rugueuse. — Espèces de petites verrues aux doigts.

DEUXIÈME EXPÉRIMENTATION.

(Sur une fille de 30 ans.)

Premier jour : 1 gout. teinture mère.

Deuxième jour : Suspension, à cause des règles.

Quatorzième jour : 2 gout. — Selle diarrhéique.

Nausées durant les 3 jours suivants.

La peau des doigts est sèche et raide, puis s'exfolie.

Espèces de petites verrues aux doigts.

LILII FLOS.

EXPÉRIMENTATION

(Sur un homme de 58 ans.)

Premier jour : 4 gouttes teinture mère. — Fort prurit à l'anus et au scrotum.

Un mois après : 8 gouttes. — Dans la nuit pendant 5 minutes, douleur à un coude, puis à l'autre.

5 jours après : 10 gouttes. — Pendant 20 jours vertiges tous les matins.

Suppression de la sueur des pieds.

CLEMATIS VITALBA.

PREMIÈRE EXPÉRIMENTATION.

(Sur un homme de 60 ans.)

Premier jour : 1 globule 24me dilution.
Deuxième jour : 2 globules. — *Troisième jour* : 3 globules.
Quatrième jour : 4 globules. — *Cinquième jour* : 4 globules.
Vingtième jour : Douleur au pied droit une partie du jour.
Vingt-unième jour : *Id.* au pied gauche.
Vingt-septième jour : *Id.*

DEUXIÈME EXPÉRIMENTATION.

(Sur une fille de 25 ans.)

Premier jour : 1 glob. 24me. Douleur sous le gros orteil droit.
Cinquième jour : La douleur continue.
L'effet s'est fait ressentir jusqu'au 26me jour.

TROISIÈME EXPÉRIMENTATION.

(Sur une fille de 40 ans.)

Premier jour : 1 glob. 24me. Forte douleur sous le gros orteil droit, de 4 heures après-midi au lendemain matin. La douleur était telle qu'elle empêchait le sommeil.

Deuxième jour : 1 glob. Reprise du même symptôme avec les mêmes circonstances.

Troisième jour : 1 glob. Nul effet.

Quatrième jour : 2 glob. Douleur au gros orteil droit.

Cinquième jour : 4 glob. Coup au même endroit à 11 heures et à 4 heures.

Septième jour : Les douleurs ne sont plus si fréquentes.

Treizième jour : Les douleurs cessent.

QUATRIÈME EXPÉRIMENTATION.

(Sur une jeune fille de 20 ans.)

Premier jour : 1 glob.

Deuxième jour : 2 glob. A 11 heures, hoquet pendant un quart d'heure. A 3 heures, gonflement, pesanteur et douleur aux cou-de-pieds.

Troisième jour : 3 glob. Mêmes symptômes avec difficulté de plier le pied.

Quatrième jour : 4 glob. Douleur au bras droit.

ÉCORCE DE GRENADE.

PREMIÈRE EXPÉRIMENTATION.

(Sur un homme de 65 ans.)

Premier jour : 2 glob. 30me. — *Deuxième jour :* 2 glob.

Troisième jour : 2 glob.

Sixième jour : Gonflement des doigts *médius* pour 10 minutes.

Septième jour : *Idem* moins fort et moins long.

Huitième jour : *Idem* encore plus faible.

DEUXIÈME EXPÉRIMENTATION.

(Sur une fille de 30 ans.)

Premier jour : 1 gout. teinture mère.

Deuxième jour : 1 gout. Froid dans la poitrine. Douleur de reins et de bas-ventre, comme à l'approche des règles.

Troisième jour : 4 gouttes. Comme hier. En sus douleur d'estomac.

Quatrième jour : 4 gouttes. Les jours suivants cette douleur devient périodique, commence à 4 heures après-midi, et se prolonge dans la nuit. Elle se fait sentir en respirant et en marchant.

Neuvième jour : La douleur est trop forte. — Comme antidote *Camphr.* 2 glob. en 2 doses, une le soir, l'autre le matin.

Dixième jour : L'accès a retardé d'une heure 1/2.

Camphr. 2 glob. en 2 doses comme hier.

Onzième jour : L'accès retarde d'une autre heure.

Douzième jour : L'accès retarde de 3 heures.

Treizième jour : L'accès ne revient plus.

PSEUDO-NARCISSUS.

EXPÉRIMENTATION.

(Sur un homme de 63 ans.)

Premier jour : 2 gout. teinture mère.

Deuxième jour : 4 gout.

Troisième jour : 5 gout.

Sixième jour : 5 gout. — Aphonie pendant 1/4 d'heure.

Dixième jour : Emission involontaire de quelques gouttes d'urine au moindre effort.

Douzième jour : Depuis 3 ou 4 jours, deux selles par jour.

Treizième jour : Une selle.

Quatorzième jour : Deux selles.

Quinzième jour : Une selle.

Seizième jour : Deux selles.

Dix-septième jour : *Id.*

Dix-huitième jour : *Id.*

Un prurit à l'anus de longue date a cessé.

CORIARIA MYRTIFOLIA.

Premier jour : 1 gout. 1re dilution.

Deuxième jour : 1 gout. *id.*

Troisième jour : 3 gout. *id.* — Forte céphalalgie.

Quatrième jour : 4 gout. *id.* — Même symptôme.

Cinquième jour : Pris du café. — L'effet cesse.

Vingt jours après.

Premier jour : 3 gout. teinture mère.

Deuxième jour : 6 gout.

Cinquième jour : 6 gout. Légère évacuation diarrhéique à 10 heures du matin.

Sixième jour : 12 gout. *Id.*

Le Dr Flores ayant expérimenté ce médicament a éprouvé des accès de céphalalgie.

LITRUM SALICARIA.

EXPÉRIMENTATION.

(Sur un homme de 69 ans, ayant habituellement et naturellement des selles difficiles.)

Premier jour : 1 gout. teinture mère.

Deuxième jour : 2 gout. Selles plus faciles.

Troisième jour : 3 gout. Selles plus abondantes et plus faciles. Vents abondants.

Cinquième jour : 5 gout. *Id.* Douleur au coude.

Sixième jour : Id. 2 fois, elles commencent à devenir molles.

Septième jour : 8 gouttes. 3 petites selles molles le matin, pincement dans la région ombilicale.

Huitième jour : Deux selles diarrhéiques dans la matinée.

Neuvième jour : 10 gout. Une selle matin et soir.

Dixième jour : 10 gout. Une selle molle le soir. *Id.* après le remède.

Onzième jour : 10 gout. Une bonne selle dans la journée. *Id.*

Douzième jour : 12 gout. 3 selles molles. *Id.*

Treizième jour : Une cuill. à café. Une forte selle le soir. *Id.*

Quatorzième jour : Une *id.* le matin. *Id.*

Quinzième jour : Une selle molle le matin. Une diarr. le soir.

Seizième jour : Selle matin et soir.

Dix-septième jour : *Id.* Besoin d'aller, émiss. de vents seuls.

Du dix-huitième au vingt-unième jour : *Id.*

Vingt-deuxième jour : Point de selles.

Vingt-troisième jour : 1 glob. 5me dilution. — Une selle copieuse le soir.

Vingt-quatrième jour : Point de selles.

Vingt-cinquième jour : 2 glob. 5me. *Id.*

Vingt-sixième jour : Deux bonnes selles.

Du vingt-septième au vingt-neuvième jour : *Id.*

Chanoine de Cessoles.

FÊTE DE NUIT.

Il est vraiment bien regrettable que la nature de ce travail ne nous permette pas de décrire cette brillante fête : de même que nous avons jugé intempestif de dire, dans le compte-rendu du banquet, combien avait été féconde et recherchée

la science du Vatel dont chacun a pu apprécier l'art délicat, ainsi nous devons nous taire au sujet de la prodigieuse abondance et les rares qualités des mêts dont a été pourvu le buffet de cette fête, ainsi que du choix des flacons qui en rehaussait le confortable ensemble. Il est bien regrettable aussi qu'il ne soit pas de la dignité d'une publication scientifique de donner à ses lecteurs la description d'une nuit passée dans les enchantements que peut créer la plus munificente intelligence, sous le beau ciel du printemps de Nice et dans une *villa* que la nature a traitée en enfant gâtée. Bornons-nous à mentionner l'immense transparent qui dominait le faîte de l'édifice, et sur lequel nous lisions : A HAHNEMANN, et, SIMILIA SIMILIBUS CURANTUR : des deux côtés, sur la façade, étaient deux transparents de moindre dimension, sur lesquels étaient inscrits les noms : FRANCE, ITALIE, ALLEMAGNE, ANGLETERRE.

Les terrasses et les jardins, tout autour de nous, inondés par la prismatique lumière d'une féerique illumination, rehaussaient la pureté de notre horizon dont l'azur semblait de temps en temps s'éloigner de nous en présence des gerbes de feu lancées dans l'espace. La détonation des pièces pyrotechniques ajoutait au ravissement contemplatif où chacun de nous était plongé, car chacune d'elles nous paraissait aller redire au loin le nom bien aimé que nous fêtions, le nom de l'immortel HAHNEMANN.

Dr CODDÉ, Dr BELLUOMINI,

Secrétaires.

ventre comme au 7me jour. — Besoin de courir, grande vivacité.

Dixième jour : Dans la nuit, douleur très-forte au bas-ventre qui réveille.

Onzième jour : Exaltation de l'appétit vénérien. — Céphalalgie vers le soir.

Douzième jour : Céphalalgie comme hier dans la région des tempes.

QUATRIÈME EXPÉRIMENTATION.

(Sur une jeune fille de 23 ans.)

Tristesse, propension à la jalousie. Moquerie. Dépit.

HELYANTHUS.

Quatrième jour : Douleurs aux cors.

Apparition de tumeurs hémorroïdales.

Selles tous les 2 jours de matières noires et dures.

Cinquième jour : Apparition d'un groupe de boutons rouges à la partie interne du genou droit.

Sixième jour : Légère démangeaison à la susdite partie du genou, et aux tumeurs variqueuses.

Septième jour : Après l'émission des urines, désir d'aller à la selle; selles molles et noires. Au moment de l'exonération des matières fécales, évacuation de sperme sans érection ni plaisir vénérien.

Apparition d'une petite dartre rouge sur la moitié droite du nombril.

Huitième jour : Avant midi, toux avec expectoration gélatineuse striée de sang.

DES DOSES HOMŒOPATHIQUES ET DE LEUR RÉPÉTITION.

Quo modo ; quandò ?

Ayant rigoureusement apprécié l'état pathologique qu'il est appelé à guérir, le praticien homœopathe n'a point accompli sa tâche lorsqu'il a seulement découvert, par la similitude des symptômes de la maladie et des effets physiologiques d'un médicament, quel est l'agent propre à satisfaire l'indication qu'il doit remplir; il lui reste à en déterminer la dose, et la répétition de celle-ci. La connaissance à acquérir du médicament convenable est hérissée de difficultés ; toutefois, il y a une voie droite qui y conduit, c'est une égale perfection dans l'examen du malade et une saine appréciation des divers troubles pathologiques qu'il présente, et dans l'étude de la matière médicale. Il n'en est pas ainsi de la posologie, question dont la solution est toute expérimentale, et qui peut varier et varie effectivement suivant une foule de circonstances. La nature, le cours, le degré de la maladie, l'âge, la profession, le sexe du malade, sont autant de raisons, pour en citer quelques-unes, qui doivent modifier la dose à administrer d'un médicament parfaitement approprié d'ailleurs. « L'atténuation des doses, a dit » Hartmann, est une partie intégrante de la thérapeutique » homœopathique, dont l'expérience a montré la justesse,

» L'observation de cette loi expérimentale est aussi impor-
» tante que celle du principe *similia similibus*, surtout dans le
» traitement des maladies des enfants » (1). Bien que nous ne partagions pas absolument cette manière de voir de l'illustre disciple d'Hahnemann, nous sommes convaincu que s'il est bien des malades qui ne guérissent pas par une fausse application de la loi fondamentale de la thérapeutique, il en est bon nombre qui sont frustrés de la guérison que pouvait leur procurer un médicament, par la dose inopportune de celui-ci.

Cette grave question a préoccupé et préoccupe toujours les praticiens, déjà rompus aux difficultés de la thérapeutique homœopathique, de même qu'elle a embarrassé et embarrasse chaque jour tous ceux qui débutent dans notre difficile carrière. Si nous avons tenté de la traiter, ce n'est pas que nous nous croyons à même de jeter sur elle de telles lumières que tous les doutes et toutes les hésitations doivent être dissipées par nos paroles, mais c'est pour répondre à un désir qui nous a été souvent exprimé par tous ceux que nous avons eu le bonheur d'amener à la pratique de l'homœopathie; les conseils oraux qui mettent en commun les fruits chétifs de notre expérience sont fugitifs pour tous ceux qui viennent nous les demander, ils sont inutiles pour ceux qui nous les réclament par lettres auxquelles nous n'avons pas le temps de répondre; ce sont ces divers motifs qui ont vaincu en nous la crainte que nous inspirent les difficultés de notre sujet. C'est donc sans la prétention d'avoir applani toutes ses difficultés que nous allons le traiter, nous aidant dans l'accomplissement de cette tâche de tout ce qui a été écrit sur cette matière et de nos observations particulières. Puissions-nous rendre pour quelques-uns plus facile et plus fructueux l'usage de la médica-

(1) Hartmann, *Mal. des enfants*, pag. 34.

tion homœopathique, et nous serons largement recompensé de nos débiles efforts!

Nous diviserons ce travail en deux parties: dans la première, nous nous occuperons du choix de la préparation du médicament approprié, et dans la seconde, de la répétition des doses.

I.

DU CHOIX DE LA PRÉPARATION DU MÉDICAMENT APPROPRIÉ.

La préparation homœopathique des médicaments dégage les vertus latentes de quelques-uns d'entr'eux, les sels, les métaux, le charbon, par exemple, dont la plupart, à l'état brut, n'exercent à peu-près sur l'organisme vivant qu'une action physico-chimique, leur aptitude à modifier la vitalité étant nulle ou presque nulle. Dans ce cas, la préparation homœopathique *dynamise* les médicaments. Mais il n'en est pas toujours ainsi; il est un grand nombre de substances dont les propriétés, à leur état naturel, sont plus ou moins actives sur l'homme; dans ce cas, la préparation homœopathique *atténue, dilue* les médicaments. On a fait dire à Hahnemann, que, trop prévenu en faveur du dynanisme pharmaceutique, il en avait exagéré la portée au point qu'il aurait pensé que plus un médicament était divisé plus il était actif. L'ignorance et la mauvaise foi ont seules pu faire les frais de cette absurdité prêtée à Hahnemann; il est facile de se convaincre par la lecture de ses immortels ouvrages, que lorsqu'il recommande une *dose plus douce, plus faible*, il désigne une préparation s'éloignant de la première. Seulement, quelques substances terreuses et nativement inertes sont véritablement *dynamisées* jusqu'à un certain degré, mais ensuite elles sont *diluées* ou *atténuées*. Il est

certain qu'Hahnemann n'a point pensé que la diminution du *substratum* matériel des substances, pendant leur préparation homœopathique, entraînait une diminution proportionnelle de leurs vertus ; au contraire, il a écrit que celles-ci s'accroissaient pendant la diminution du premier, mais non qu'elles s'accroissaient en rapport de sa diminution.

Ces lignes nous ont paru nécessaires pour fixer le sens de deux mots qui sont confondus dans certains esprits ; nous devons dire encore que le mot *puissance* a été employé par Hahnemann lui-même pour désigner le degré de préparation d'un médicament. Sans rappeler ici les procédés des préparations homœopathiques, que tout le monde connaît, nous nous arrêtons au mot *dilution*, généralement plus employé, le fesant précéder ou suivre du numero qui indique le nombre de fois qu'une substance a été soumise au procédé pharmaceutique homœopathique.

Il est certain que le fondateur de l'homœopathie a surtout recommandé les hautes dilutions, mais il n'a en principe point dépassé la trentième. Pour ceux qui ne connaissent pas ses écrits, il a exclusivement préféré dans tous les cas les infinitésimaux portés à ce degré. C'est encore là une erreur grossière que nous tenons à dissiper : ainsi, il conseille la cinquième dilution du mercure coulant pur, pour la curation de la syphilis (1), il prescrit l'*alcool soufré* pour le traitement de la gale (2) ; il donne une goutte de suc frais de persil, ou une goutte de teinture de copahu contre la gonorrhée (3). Nous pourrions multiplier ces exemples qui prouvent que, bien que préférant les dilutions élevées, Hahnemann ne s'est pas inter-

(1) *Malad. chr. t.* I, *p.* 142.
(2) *Id. t.* I, *p.* 168.
(3) *Id. p.* 134.

dit l'usage des basses préparations, même celui des teintures. Nous croyons devoir insister sur ce point, parce que certains esprits ont la prétention de faire du nouveau, ou se donnent les airs de réformateurs, parce qu'ils recommandent les basses dilutions ou les substances brutes. Nous pourrons en dire autant de ceux qui, rejetant même les infinitésimalités affectionnées par Hahnemann, croiraient faire de la médecine matérialiste, s'ils ne restaient constamment armés de leurs millième ou quinze-centième dilution.

De même qu'Hahnemann n'a point absolument rejeté les premières préparations des médicaments, il eût accepté les très-hautes qui se sont produites, il y a *quelques années*; mais son esprit était trop sévèrement juste pour qu'il n'acceptât les unes et les autres, réservant à sa puissante intelligence de faire des unes et des autres une application favorable aux malades. C'est là ce que nous devons tous faire, et c'est ce que nous avons fait pour notre compte : nous sommes convaincu que c'est se priver de puissants moyens de guérison que de s'abstenir de prescrire les très-hautes ou les basses dilutions ; elles constituent, dans leur ensemble progressif, ainsi que nous l'avons écrit ailleurs, un immense clavier sur lequel le praticien ne doit s'interdire systématiquement aucune touche.

Mais, malgré son incomparable sagacité d'observation, Hahnemann ne nous a laissé que de vagues préceptes au sujet du choix de la dilution des médicaments, lorsque la trentième était la plus élevée; aujourd'hui qu'à celle-ci il en a été ajouté un grand nombre d'autres, les difficultés se sont accrues en rapport de cette apparente richesse, et nul esprit encore n'est venu éclairer les obscures données de ce problème. Sera-t-il résolu un jour? nous l'espérons; disons toutefois qu'il y a dans la pratique de la médecine, comme dans celle de tous les arts, certains préceptes ou plutôt certaines règles qui ne peu-

vent être que très-difficilement formulées. La règle qui doit guider le praticien dans le choix d'une dilution est peut-être trop dans cette catégorie ; il a sans doute des motifs qui le déterminent à préférer celle-ci à celle-là, mais sont-ils toujours susceptibles d'être communiqués. Raphaël, par exemple, arrivait sûrement à tel ou tel ton, à tels ou tels contours de lignes, mais aurait-il pu en faire obtenir d'identiques à ceux qui suivaient ses leçons ? C'est sans contredit à cause de difficultés de cette nature que la question du choix des doses est aussi peu élucidée, malgré les travaux d'Hahnemann et de ses continuateurs.

Avant d'exposer quelles ont été les opinions sur cet important sujet, nous devons dire, car il ne faut pas oublier que nous écrivons pour des débutants dans la pratique homœopathique, que dans le traitement des maladies aiguës ou chroniques, *une dose de médicament* doit être administrée à jeun surtout, ou à tout autre moment de la journée, trois heures après le repas que le malade ne doit point boire aussitôt après, et qu'il doit rester environ une heure sans manger après l'avoir prise. Il ne faut pas, sans nécessité pressante, l'administrer pendant les premiers jours des règles.

Quant au mode d'administrer une dose de médicament homœopathique, le précepte donné par Hahnemann est généralement suivi et reconnu digne de l'être. « Ces globules, » dit-il, sont ou placés immédiatement sur la langue du ma- » lade, ou mêlés avec du sucre de lait pulvérisé, que le malade » prend à l'état sec, si l'on veut que l'action soit douce, ou » qu'il imbibe d'une ou deux gouttes d'eau, si l'on se propose » de rendre son action plus énergique. » La seule modification qui ait été portée à cette règle, c'est que la dissolution est opérée dans une plus grande quantité d'eau distillée, édulcorée ou non avec du sirop de gomme non aromatisé. Cette pra-

tique a prévalu sur le mode primitif, parce que les médecins homœopathes ont désiré surtout faire perdre à leurs prescriptions cette sorte de physionomie étrange que lui donnait une poudre toujours identique, physionomie à laquelle nos adversaires ont prétendu que nous visions surtout pour impressionner le moral des malades. L'adoption de la fiole médicinale a eu pour but au contraire de représenter quelque chose au moral de celui-ci qui, sans elle, était bien souvent tenté de croire que sa maladie n'était l'objet d'aucun soin, et qu'il était livré à une sorte de médication contemplative.

Au sujet de ce mélange, nous croyons utile de dire que, pendant les chaleurs de l'été, il *est important* qu'il soit consommé dans peu de temps, à cause de la *fermentation qui* s'y établit rapidement, si l'eau n'est pas parfaitement distillée, et s'il y a addition de sirop. La matière des globules elle-même suffit pour provoquer cette fermentation au bout de vingt-quatre ou trente heures. Il est évident en pareil cas que le médicament est modifié, si non annihilé; Quelques gouttes d'alcool mêlées à la dissolution préviennent cet accident qu'il faut toujours soigneusement éviter.

Avant d'entrer dans l'examen des motifs qui doivent fixer le choix du médecin, il convient de déterminer ce qu'il faut entendre par *une dose* de médicament. Il ressort de tous les écrits d'Hahnemann, que le MAITRE attache de l'importance au nombre de globules qui doivent former une dose : des praticiens recommandables suivent son exemple; pour notre compte, et nous connaissons des médecins de mérite qui agissent comme nous, nous attachons de l'importance à la répétition des doses et au choix de la dilution, mais nullement au nombre des globules qui la composent. Il est évident que le médicament agit par sa *qualité* et non par sa *quantité*; lorsqu'il est parfaitement approprié, qu'il soit donné par un globule ou

par dix, cela importe peu. Nous avons fait à ce sujet de nombreuses expériences, et nous n'avons pas craint quelquefois d'administrer et de prendre nous-même plusieurs gouttes d'une dilution bien appropriée, et nous n'avons éprouvé qu'un effet salutaire comme en d'autres circonstances où nous n'avions pris que des globules. Nous sommes porté toutefois à affirmer qu'un médicament, mêlé par gouttes à de l'eau distillée, agit plus rapidement que si des globules sont dissous dans cette eau distillée, mais nous ne croyons pas que ce soit parce que la *quantité* du médicament a été plus considérable.

Cette dernière forme des médicaments homœopathiques nous a paru bien préférable à la forme globulaire, lorsqu'il s'agit de malades dont la diététique et l'hygiène n'est pas parfaitement conforme aux rigueurs du *régime dit homœopathique*. A ce sujet, il ne sera pas hors de propos de relever encore ici Hahnemann d'une accusation aussi peu fondée que tant d'autres formulées contre lui. Certains rigoristes en matière de régime se sont prévalus de l'autorité du fondateur de l'homœopathie pour imposer à leurs malades toutes sortes de privations ; ils ont même commis en son nom des fautes médicales très-graves. Le nom d'Hahnemann a été si souvent invoqué en pareille occurrence, que généralement on attribue à lui-même une foule d'excentricités, sévérités ou fautes qui certes ne lui sont pas imputables. Pour le prouver nous allons faire quelques citations.

« Quant à ce qui concerne le régime, les hommes de toutes les classes qui veulent se débarrasser d'une maladie chronique doivent s'imposer la loi d'éviter, autant que possible, les épices ; d'user rarement, et toujours en petite quantité à la fois, du vinaigre, du jus de citron, des viandes excitantes, du cochon, de l'oie et du canard ; de ne manger presque jamais du veau et des légumes venteux dans les

maladies du bas-ventre; d'éviter le fromage fait, ainsi que les aliments trop gras et trop salés, et de ne manger des fruits ou du melon qu'en petite quantité. Si, au contraire, la maladie chronique ne consiste pas en affections du bas-ventre, il n'est pas nécessaire d'observer des restrictions si sévères sous ce dernier rapport, principalement lorsque le malade peut continuer à exercer sa profession et à se livrer aux occupations qui mettent son corps en mouvement. Le pauvre peut aussi guérir par les médicaments, en mangeant du sel et du pain; et l'usage modéré des pommes de terre, des bouillies, du fromage frais, ne met point obstacle à la guérison, pourvu qu'il soit plus avare d'oignons et de poivre pour relever ses tristes alimens.

» Celui qui est jaloux de sa santé peut trouver jusque sur la table des princes des aliments qui répondent à toutes les exigences d'un régime conforme aux lois de la nature.

» Les personnes avancées en âge fumeront moins et prendront moins de tabac; il faudra que les jeunes gens renoncent tout-à-fait à ces deux habitudes.

Ce qu'il y a de plus difficile pour le médecin homœopathiste, c'est de régler les boissons. Le café exerce, sur la santé du corps et de l'âme, la plupart des fâcheux effets que j'ai énoncés dans ma petite brochure sur l'usage de cette liqueur; mais il est tellement passé en habitude, il est devenu un besoin si impérieux chez la plupart des nations dites civilisées, qu'on ne parviendrait pas plus à le supprimer qu'à extirper les préjugés et la superstition. Le médecin homœopathiste ne peut donc point songer à l'interdire d'une manière générale et absolue dans le traitement des maladies chroniques. Les jeunes gens jusqu'à vingt ans ou tout au plus jusqu'à trente, sont les seuls auxquels il puisse le défendre brusquement sans inconvénients notables; mais les personnes qui ont passé la trentaine ou la quarantaine ne sauraient s'en déshabituer que peu à peu : il faut donc que celles-là en prennent un peu moins de semaine en semaine ; et si finalement on ne parvient pas à les y faire renoncer complètement, si elles exigent qu'on leur laisse prendre au moins quelques tasses d'un café léger mêlé avec

moitié de lait, on devra leur accorder cette licence, pourvu que leur maladie chronique ne consiste pas en une affection du bas-ventre, et que d'ailleurs elles observent un genre de vie salubre. La longue habitude de cette boisson l'a rendue presque incapable de nuire, quand on en diminue la quantité des quatre cinquièmes ou des cinq sixièmes. L'expérience m'a démontré que la guérison des maladies chroniques les plus graves n'était ni entravée ni retardée par là.

On peut en dire autant des thés choisis, qui agissent si violemment sur les nerfs. Un thé très-léger, et dont on ne boit que peu, une seule fois par jour, ne nuit presque pas au traitement des maladies chroniques chez les personnes âgées qui, depuis leur enfance, ont l'habitude d'abuser de cette liqueur et de la prendre très-forte.

» Le médecin homœopathiste agira de même à l'égard du vin. Il pourra le permettre aux personnes atteintes de maladies chroniques qui ont dépassé l'âge de quarante ans, ont contracté dès leur jeunesse l'habitude d'en boire tous les jours, et ne présentent aucun symptôme d'affections du bas-ventre. Pourvu qu'elles se restreignent à n'en boire que le quart ou la sixième partie de la quantité qu'elles consomment ordinairement, le vin n'apporte pas d'obstacle à leur guérison. Mais si l'on peut les déterminer à étendre cette petite quantité de vin d'une proportion égale d'eau, en supposant que leurs forces ne souffrent pas trop de là, on a fait tout ce ce qui était nécessaire. Les sujets fort âgés, qui ont l'habitude du vin depuis l'enfance, peuvent boire leur ration diminuée sans eau: il n'en résulte aucun inconvénient. L'interdiction absolue du vin aurait pour effet chez eux de faire fléchir les forces sur-le-champ, d'empêcher la cure, et même de mettre la vie en danger. Du vin trempé de beaucoup d'eau, environ dans la proportion d'un à cinq ou six, peut être permis pour boisson ordinaire à toutes les personnes qui sont atteintes de maladies chroniques.

Il est indispensable, dans le traitement des maladies chroniques, de renoncer à l'habitude de l'eau-de-vie. Mais le médecin a besoin d'autant de circonspection pour affaiblir cette habitude que de persévérance pour y réussir. Lorsque la suppression totale de l'eau-de-vie

nuit sensiblement aux forces, on la remplace par une petite quantité de bon vin pendant un laps de temps plus ou moins long, suivant les circonstances.

Le médecin ne doit pas s'exposer, par une pédanterie déplacée, à faire tourner en ridicule le plus grand avantage que le traitement homœopathique des maladies en général et des affections chroniques en particulier, ait sur tous les autres modes possibles de curation: celui de *ménager les forces du malade, afin qu'elles puissent se relever d'elles-mêmes pendant chaque traitement qui diminue la maladie.*

» L'usage de la bière est une chose qui mérite de graves réflexions. Les raffinements que les brasseurs ont apportés dans ces derniers temps à leur art en ajoutant diverses substances végétales à la décoction de malt, ont pour but non de préserver la bière de l'acidification, mais principalement de la rendre plus agréable au goût et plus énivrante, sans égard à l'influence fâcheuse qu'exercent sur la santé ces funestes additions, dont la police chercherait en vain les traces. Le médecin consciencieux ne peut donc pas permettre à son malade de boire tout ce qui porte le nom de bière, d'autant plus qu'à celles même qui sont dépourvues d'amertume, on ajoute fort souvent des substances narcotiques, pour leur procurer la faculté inébriante que tant de gens y recherchent. » (1)

Ainsi qu'il est facile d'en juger, ce sont là les préceptes d'un médecin consommé et non ceux d'un esprit aveuglé par des préoccupations systématiques. Mais les rigoristes qui privent impitoyablement leurs malades de boissons ou aliments qu'une longue habitude leur a rendus inoffensifs, ne sont pas les plus coupables; ils rendent seulement l'homœopathie inacceptable pour bien des malades, se ménageant toutefois une excuse contre leurs insuccès, et, préoccupés qu'ils sont de chimériques craintes de violations du régime imposé par eux, ils ac-

(1) *Malad. chr. p.* 177 et passim.

coutument leur esprit à négliger des questions plus importantes, celles de l'appropriation du médicament, du choix de sa dilution et de la répétition de sa dose. L'homœopathie porte ensuite le poids de toutes leurs déconvenues.

Mais il est un rigorisme plus funeste encore et aux malades et à l'homœopathie; c'est celui qui prend sa source dans une ignorance grave de ce qu'il est capital de connaître lorsqu'on pratique l'art de guérir. Il est des médecins qui font dépouiller de la flanelle des malades qui la portent depuis de longues années; il en est qui vont plus loin encore, ils font brusquement supprimer un cautère suppurant abondamment et depuis longtemps, indiquant par là qu'ils ne connaissent pas ce qu'il y a de plus trivial en fait de connaissances médicales, et qu'ils n'ont même pas lu les admirables écrits de celui au nom duquel ils portent d'aussi ineptes arrêts. Nous allons le leur apprendre : *Hahnemann a dit* encore:

« A quelque classe qu'appartiennent les malades atteints d'affections chroniques, il leur sera défendu d'employer aucun remède domestique, de prendre aucun médicament dans les intervalles qu'on sera obligé de laisser entre les prescriptions des moyens homœopathiques. Les parfumeries, les eaux de senteur et les poudres dentifrices seront également interdites à ceux des classes élevées. Si le sujet est habitué depuis longtemps à porter la flanelle sur la peau, il ne faudra pas lui faire perdre brusquement cet usage ; mais, à mesure que la maladie s'amendera, et lorsque la saison deviendra chaude, on lui fera prendre d'abord des vêtements de coton, jusqu'à ce qu'il puisse finir par s'accoutumer à la toile. D'anciens cautères ne peuvent être supprimés, dans des maladies chroniques graves, que quand le traitement interne a déjà fait faire des progrès notables vers la guérison, surtout s'il s'agit de personnes avancées en âge. » (1)

(1) *Malad. chr. t.* I, *p.* 176.

Un précepte aussi explicitement formulé que celui-ci : *d'anciens cautères ne peuvent être supprimés, dans des maladies chroniques graves, que quand le traitement interne a déjà fait faire des progrès notables vers la guérison*, ce précepte, qui réfléchit l'esprit de sage et savante observation d'Hahnemann, a été méconnu ou transgressé bien souvent par le *purisme* homœopathie, et toujours, a-t-on dit, pour le plus grand triomphe de l'homœopathie et le plus grand bien des malades. Dieu sait combien sont amers les fruits d'un tel zèle. La suppression des cautères a paru si grave à Hahnemann, qu'il revient sur cet important sujet, quelques pages après (1), pour confirmer ce qu'il a dit déjà. L'injection anale qu'on dit si souvent être proscrite par Hahnemann, ne l'est pas d'avantage. (2)

Cette digression au sujet du régime et autres soins et conseils à donner aux malades, est moins étrangère qu'elle ne paraît l'être à la question du choix des doses. Hahnemann a prescrit de n'admettre dans l'économie, pendant un traitement homœopathique, nul modificateur capable de pervertir ou annihiler l'action des médicaments, et aussitôt ses disciples trop dévoués généralisent cette prescription, sans avoir égard aux habitudes contractées, ou à des droits acquis par l'organisme. De même, Hahnemann a généralement prescrit des médicaments aux hautes dilutions, et on se hâte de proclamer en son nom qu'il n'y a que ces préparations qui sont dans l'esprit de la doctrine d'Hahnemann. En un mot, Hahnemann est toujours et dans toutes les questions à la hauteur de son puissant génie, et le plus souvent on le rabaisse au niveau d'un systématique aussi imprudent que vulgaire. Son langage dément les aveugles et stupides exagérations de certains amis

(1) *Malad. chr. t.* I, *p.* 218.
(2) *Idem.*

comme les injustes accusations de ses ennemis cachés ou avoués. Qu'on médite les lignes admirables par lesquelles il entre en matière pour tracer la ligne que doit toujours suivre le médecin dans ses prescriptions diététiques et hygiéniques, pour le traitement des maladies chroniques: « Le médecin ho-
» mœopathiste, dit-il, doit accomoder le régime et le genre
» de vie aux circonstances. En agissant ainsi, il atteint au but
» du traitement d'une manière bien plus certaine, et par con-
» séquent aussi beaucoup plus complète, que s'il s'en tenait
» obstinément à toute la rigueur des préceptes, qui sont inap-
» plicables dans une multitude de cas. » (1)

Nous avons cru devoir faire ces citations, parce que les écrits du MAITRE ne sont pas assez connus, et que certains esprits paraissent se plaire à en altérer le sens, afin sans doute d'en atténuer la portée. Ces citations au reste nous conduisent naturellement à *ce qu'il faut penser du choix de la dose*, sujet que le fondateur de l'homœopathie a laissé en quelque sorte à l'interprétation de chacun. C'est donc en se pénétrant de l'esprit de tous les préceptes d'Hahnemann, relativement au traitement des maladies, qu'il est possible d'arriver par induction à son précepte tacite touchant la dose des médicaments.

Il dit: « Après avoir trouvé le remède, il reste encore un
» point important, qui est de déterminer la dose » (2). Le lecteur s'attend, après l'énoncé de ces lignes, à trouver la solution de la nouvelle question posée. Il n'en est rien cependant; Hahnemann se borne à dire qu'un médicament parfaitement approprié ne saurait être donné à trop petite dose; que par cela même qu'il est rigoureusement approprié, quelque faible qu'en soit la dose, elle sera toujours suffisante. Il cite l'exem-

(1) *Malad. chr. t. I, p.* 174.

(2) *Organon*, édit. de 1834. *p.* 379.

ple suivant : « Un malade atteint du typhus, que nous voyons
» plongé dans le coma, insensible aux secousses qu'on lui imprime et sourd à tous les bruits, revient promptement à lui
» sous l'influence d'une dose minime d'*Opium*, fût-elle même
» un million de fois moins forte que celle qu'aucun médecin
» aurait jamais prescrite » (1). Tout cela, il faut l'avouer, ne précise rien, et nous prouve seulement qu'il faut puiser dans l'ensemble des écrits d'Hahnemann pour arriver à connaître sa pensée touchant la dose du médicament. Nous avons vu qu'il prescrit dans certains cas des substances en teinture ; c'est là sans doute, il faut le reconnaître, une exception, mais celle-ci ne repose pas *moins sur un principe* qui se rallie nécessairement au principe général admis par *Hahnemann*, qui prescrit les doses infinitésimales. Ces deux principes, nous les distinguerions à tort l'un de l'autre ; ce sont les deux points extrêmes d'une même ligne, qui ne peuvent être mis en rapport que par une progression graduée et progressive ; il est donc permis de conclure qu'implicitement, bien qu'ayant d'une manière plus constante préféré les médicaments dynamisés, Hahnemann a admis toute l'échelle des préparations homœopathiques, depuis la substance brute jusqu'à son infinitésimalité. Les citations que nous avons rapportées plus haut et d'autres analogues que nous pourrions faire, prouvent incontestablement qu'Hahnemann prescrit rigoureusement au médecin de tenir un compte sévère des CIRCONSTANCES. Si celles-ci doivent modifier le régime et l'hygiène du malade, combien ne doivent-elles pas modifier la médication ?

Hartmann est, selon nous, l'auteur qui a le mieux apprécié les diverses circonstances qui sont propres à fixer le praticien sur le point important de la dose des médicaments. Il dit :

(1) *Organon*. Edit. de 1834. *p*. 383.

« Les enfants sont, de tous les sujets, ceux chez lesquels la réceptivité est portée au plus haut point. Cette faculté se montre surtout très-prononcée aux époques où la nature procède au développement des organes nobles ; alors bien certainement, les doses minimes sont à leur place, et cela d'autant plus que la substance a, dans sa spécificité, des rapports plus intimes avec l'organe en train de se développer. Les femmes aussi exigent pour la plupart de petites doses.

La constitution du malade doit également être prise en considération. Les complexions phlegmatiques et lourdes admettent plus volontiers les doses plus fortes, par conséquent les basses dilutions, tandis que chez les personnes douées d'une grande sensibilité et d'un tempérament sanguin ou colérique, il faut des doses plus faibles, des dilutions plus élevées. L'homœopathe doit faire une attention particulière, dans le choix des doses, aux sujets qui, par l'abus des boissons spiritueuses et échauffantes, des épices, des aliments de haut goût, ont tellement diminué leur impressionnabilité, qu'il faut des ébranlements plus vifs pour mettre en jeu chez eux la puissance réactionnaire. Je suis donc tout naturellement de l'avis que la manière de vivre exerce une grande influence sur la constitution, que par conséquent la sensibilité est exaltée par l'habitude d'exercer les facultés intellectuelles, par les lectures qui échauffent l'imagination, par une vie sédentaire, par le sommeil prolongé, par tout ce qui amollit le corps, tandis qu'elle est émoussée par de rudes travaux, par le grand air, par les aliments grossiers, par le séjour dans les drogueries, les pharmacies, les manufactures de tabac, les fabriques de vinaigre, etc. Il est certain aussi que l'abus du plomb, du mercure, de l'iode, du quinquina, de la valériane et d'autres médicaments encore, qui a produit dans le corps une sorte d'intoxication, et qui ajoute ainsi une complication à la maladie naturelle, nécessite, pour guérir celle-ci, des doses plus fortes. L'influence du climat n'est pas moindre sur la constitution, et par conséquent sur le choix des doses.

Le caractère de la maladie qu'il s'agit de guérir a également ici une grande portée. L'éréthisme et la torpeur ne sauraient évidemment s'ac-

commoder des mêmes doses. Le premier accélère le travail de la vie, et par cela même réclame de hautes dilutions; dans la seconde, la vitalité est comme engourdie, et ce n'est que par des doses plus fortes qu'on parvient à éveiller le pouvoir réactionnaire. Les maladies inflammatoires et spasmodiques ne tardent pas à prendre une tournure favorable quand on leur oppose de hautes dilutions, etc.

Le siège de la maladie influe encore sur le choix des doses; car, plus l'organe atteint est sensible, plus celles-ci doivent être faibles, et *vice versâ*. En général, on peut admettre que les maladies des appareils de la vie organique, quand le caractère inflammatoire n'y est pas porté à un très-haut degré, exigent des doses plus fortes, comme nous le voyons dans les affections des membranes muqueuses.

L'énergie des médicaments eux-mêmes a, sous ce rapport, une importance trop évidente pour qu'il soit nécessaire de la faire ressortir. »

Ainsi qu'il est facile de s'en convaincre, bien qu'Hahnemann n'ait formulé d'une manière expresse aucun enseignement au sujet de la dose des médicaments, tout ce que nous venons de rapporter de ce qu'a dit Hartmann sur cette matière, n'est que la déduction logique de la pensée plus ou moins explicitement exprimée par le fondateur de l'homœopathie. Nous exceptons toutefois son avant-dernier précepte qui est en contradiction évidente avec l'enseignement d'Hahnemann. « L'éré-
» thisme, dit Hartmann, réclame de hautes dilutions : les ma-
» ladies inflammatoires ne tardent pas à prendre une tournure
» favorable quand on leur oppose de hautes dilutions : les
» maladies des appareils de la vie organique, quand le carac-
» tère inflammatoire n'y est pas porté à un très-haut degré,
» exigent des doses plus fortes. » En d'autres termes, plus une maladie est aiguë, plus il faut la combattre avec les hautes dilutions. Cette conclusion est contraire à notre expérience personnelle et à celle de bien des praticiens de mérite ; elle est

également contraire à l'esprit des écrits d'Hahnemann. Ainsi, par exemple, prenant la nature plus ou moins aiguë de l'affection qu'il s'agit de traiter, comme devant porter le praticien à fixer son choix sur une dose plus ou moins rapprochée de l'état brut de la substance, nous signalerons aux méditations de ceux qui ne voient dans Hahnemann qu'un esprit systématique égaré par une idée préconçue, l'énumération qu'il fait (1) de certaines *circonstances* ou *accidents* qui peuvent *interrompre* ou *troubler* le traitement d'une maladie chronique, et les moyens qu'il conseille en ces cas divers, ainsi que leur préparation. Il recommande le café contre une surcharge d'estomac ; la préparation et le degré de dilution des autres modificateurs conseillés par lui n'est pas désigné à la vérité, mais il ajoute : « Si, en pareil cas, l'un des médicaments qui viennent d'être » indiqués était donné en substance au malade, fût-ce même » à la plus faible dose, etc. » Cette remarque prouve évidemment que, dans la pensée d'Hahnemann, en pareil cas et autres analogues, les médicaments doivent être donnés même en substances. Or la réflexion, même la moins approfondie, suffit pour démontrer que toutes les maladies aiguës sont, par rapport à la dose des médicaments qu'il convient de leur opposer, en complète harmonie de nature avec les accidents signalés par Hahnemann comme *interrompant* ou *troublant* le traitement d'une maladie chronique. Quels sont en effet ces *accidents* ? ce sont les suites d'une *frayeur*, d'une *colère*, d'un *refroidissement considérable*, d'une *luxation*, d'une *contusion* : et qui ne sait que ces causes morbides donnent le plus souvent lieu à des maladies inflammatoires ? Certes Hahnemann ne l'ignorait pas, et s'il laisse supposer qu'en pareil cas les médicaments ont pu être donnés même en substance brute, il est

(1) *Malad. chr. t.* 1 *p.* 202.

de la dernière évidence que, dans sa pensée, plus une maladie est aiguë, plus les doses qui doivent la combattre doivent se rapprocher de leur état primitif. Cette conclusion nous paraît inattaquable; elle est au reste, ainsi que nous l'avons dit, confirmée par l'expérience. Hartmann lui-même la confirme, car il recommande de combattre la péripneumonie des enfants par *Aconit*, 6me dilution ; si l'état fébrile persiste, si l'auscultation révèle des signes d'hépatisation, il conseille *Phosphorus*, de la 12me à la 6me dilution. Il est donc évident que cet auteur est en contradition avec lui-même et que sa pratique n'est pas conforme à ce qu'il a écrit ailleurs. . . . .

De tout ce qui précède, il est permis de formuler cette règle que : PLUS UNE MALADIE A DE L'ACUITÉ, PLUS LA DILUTION DU MÉDICAMENT A LUI OPPOSER DOIT ÊTRE RAPPROCHÉE DE L'ÉTAT NATIF DE CELUI-CI, EN TENANT TOUTEFOIS UN COMPTE RIGOUREUX DE LA NATURE DU MÉDICAMENT PRESCRIT ET DE L'IMPRESSIONNABILITÉ DU MALADE.

Plusieurs conditions de la part du praticien sont inséparables de toute bonne application de cette règle essentielle : d'abord, le médecin doit être parfait pathologiste, afin qu'il puisse sainement apprécier, par les symptômes observés par lui et qu'il se dispose à combattre, quelle doit être la marche de la maladie dont ils sont l'expression phénoménale. C'est là, pour le dire en passant, une des preuves à opposer à la prévention aussi aveugle qu'injuste qui prétend que l'homœopathie annihile la pathologie. En second lieu, le médecin ne doit pas être novice dans l'art de bien observer, afin qu'il puisse saisir ces caractères fugitifs par lesquels se révèlent la susceptibilité des constitutions à toute action médicamenteuse : il doit toujours être à même de faire une judicieuse interprétation de la modification qu'ont pu produire sur les malades la profession, l'habitation, l'alimentation et autres circonstances analogues, si propres à pervertir les dispositions na-

turelles des individus. Un exemple nous permettra de nous faire mieux comprendre.

Un malade souffre violemment d'une articulation coxo-fémorale; s'agit-il d'une sciatique ou d'une affection commençante intra-articulaire? le diagnostic différentiel n'est point sans difficultés, qui cependant ne sont pas insurmontables. Ces difficultés seront dissipées par une rigoureuse exploration de la partie malade, par les commémoratifs constitutionnels du patient, par l'étude des causes prédisposantes et déterminantes et autres circonstances. S'il s'agit d'une sciatique, le praticien habile ne craindra pas de prescrire à la 30me ou à la 24me dilution; mais si l'articulation est frappée d'inflammation, il se gardera bien de perdre un temps précieux à administrer des préparations qui seraient certainement sans efficacité, pour arrêter les désordres à redouter.

Une circonstance qui *impose* impérieusement au médecin de connaître avec la plus de précision possible la nature et la marche de la maladie, relativement au choix de la dilution du médicament qu'il faut lui opposer, c'est celle où le médicament approprié devra être répété plusieurs fois pendant le cours du traitement. Sans empiéter sur ce que nous avons à dire au sujet de la répétition des doses, nous croyons devoir signaler dès à présent ce point délicat de la pratique homœopathique, qui consiste à déterminer le choix de la dilution d'un médicament en vue de la répétition probable de ce médicament.

Lorsqu'une substance a été salutaire à un malade, et que le praticien juge à propos d'en réitérer l'administration, doit-il choisir la dilution inférieure ou supérieure à celle précédemment choisie? Si celle-ci était une quinzième, faut-il la faire suivre d'une douzième ou d'une dix-huitième? L'expérience a répondu à cette question: toutes les fois qu'un médicament bien approprié a amélioré l'état d'un malade, si la répétition

en est jugée nécessaire, il faut que la nouvelle dose soit moins potentielle, quant à la dynamisation, et qu'elle se rapproche du début de la préparation homœopathique de ce médicament : la règle opposée est de rigueur, si le médicament, quoique bien approprié, n'a point amélioré la situation du malade. Nous reviendrons sur ce point intéressant, dans le cours de notre travail : nous l'avons mentionné en passant, parce qu'il constitue, au moment du choix de la dilution d'une première prescription, une difficulté très-grande que le praticien résoudra toutefois avec succès, s'il est à même d'apprécier, par la caractérisation phénoménale actuelle de la maladie, quelle sera la marche de celle-ci, et comment et jusqu'à quel point le médicament choisi devra la modifier. Ainsi, s'il s'agit d'une inflammation des organes thoraciques, il est évident que l'*Aconit* et la *Bryone* devront être répétés, surtout s'il s'agit d'un sujet d'un tempérament sanguin ; cette répétition d'un même médicament pourra être nécessaire pendant plusieurs jours, il faudra donc débuter par une dilution qui laisse de la latitude en vue de la répétition. Si toute l'action salutaire que peut avoir l'*Aconit* sur ce malade, n'est point produite par une première prescription en teinture, par exemple, il sera bien difficile de retirer de l'administration de cette précieuse substance et à diverses dilutions, le reste de bien qu'elle était capable de procurer. Si, au contraire, une douzième dilution a commencé la médication, il est certain qu'en se rapprochant progressivement de la teinture, le praticien obtiendra de plus salutaires effets et aussi salutaires qu'il sera possible.

Dr Béchet.

(La Suite au prochain numéro.)

COMMISSION CENTRALE HOMŒOPATHIQUE. (1)

Paris, le 1er janvier 1856.

Monsieur et très-honoré confrère,

Dans sa dernière session, le Congrès homœopathique de France avait décidé que la session de 1856 se tiendrait à Marseille. Depuis lors, notre honorable confrère, le Dr Chargé a quitté cette ville pour venir fixer sa résidence à Paris. La Commission centrale a dû délibérer aussitôt sur la question de savoir si le déplacement de notre confrère n'était pas un obstacle à ce que la décision du Congrès de 1855 reçut son accomplissement. Après avoir entendu les explications qui lui

(1) Les convocations pour les réunions scientifiques sont souvent oubliées, si elles sont faites trop longtemps avant l'époque désignée pour ces réunions : Celle qui a été adressée à tous nos confrères, pour le prochain Congrès homœopathique de Bruxelles, par la *Commission centrale homœopathique*, de Paris, n'a pas été reproduite dans la *Revue*, parce que nous nous étions réservé de la publier plus tard, nous en rapportant, quant à la question du prix proposé, à la grande publicité du journal de la *Société Gallicane*. Nous réunissons aujourd'hui dans ce numéro les deux convocations de la *Commission centrale*, faisant des vœux pour que ses appels soient entendus. Le Congrès homœopathique de Bruxelles sera certainement le plus important qui ait jamais été formé, depuis la lutte de la vérité médicale contre les erreurs séculaires de notre science.

Dr Béchet.

ont été données par M. le Dr Chargé, la Commission centrale homœopathique a reconnu, à l'unanimité, qu'il n'était pas possible que, cette année, le Congrès s'assemblât à Marseille (1). En vertu des pouvoirs qu'elle tient du Congrès lui-même, la Commission centrale homœopathique a donc dû s'enquérir d'un autre lieu où le Congrès pourrait se réunir avec utilité pour la propagation de la doctrine homœopathique.

La ville de Bruxelles, où une société de médecins homœopathes vient d'être régulièrement constituée, lui a paru être un lieu convenable et réunissant toutes les conditions désirables pour la tenue du prochain Congrès.

Ville capitale d'une nation amie, d'une nation où la langue française est la langue du pays; réunissant dans son sein toutes les institutions scientifiques qui sont l'apanage des grandes cités, et surtout étant le siége d'une Académie de médecine, il a paru à la Commission que Bruxelles était un pays où pourraient germer facilement la parole et les enseignements de Hahnemann. Située sur les confins de la France et des provinces rhénanes, se trouvant avec l'Angleterre dans des rapports aussi faciles et beaucoup plus fréquents que la plupart des provinces françaises, la Commission centrale a pensé qu'un Congrès réuni à Bruxelles pouvait réunir un assez grand nombre d'homœopathes anglais et allemands.

Or l'utilité principale des Congrès scientifiques consiste principalement dans la réunion d'hommes empruntés à des lieux différents et poursuivant le même but. L'homœopathie allemande, l'homœopathie anglaise, l'homœopathie française et

(1) Nous avons vivement regretté que la *Commission centrale* ait cru devoir revenir sur une décision déjà prise : nos regrets ont été d'autant plus vifs que nous pensons que le motif accepté par elle n'était rien moins que fondé et sérieux.

Dr Béchet.

l'homœopathie belge se trouvant réunies à un moment donné, il est impossible qu'il ne sorte pas quelque chose de bon et d'utile pour l'homœopathie de l'échange d'idées qui se fera nécessairement entre les disciples de Hahnemann.

La Commission centrale homœopathique s'est donc immédiatement occupée d'obtenir l'agrément de nos confrères de Bruxelles. La Société Belge de médecine homœopathique a accueilli avec empressement l'offre qui lui était faite. La prochaine session du Congrès homœopathique se réunira donc le 25 septembre prochain, à quatre heures du soir, en la ville de Bruxelles.

La Commission centrale aurait désiré fixer à une époque moins éloignée le moment de la réunion du Congrès; mais c'est au 28 septembre qu'ont lieu dans toute la Belgique les fêtes commémoratives de la révolution qui a consacré son indépendance. *Ces fêtes attirent à Bruxelles un grand nombre* d'étrangers. Ce sera un motif de plus pour obtenir une réunion nombreuse de médecins belges, allemands, français et anglais.

La session de 1856 s'ouvrira, monsieur et très-honoré confrère, sous de favorables auspices pour l'homœopathie. Les questions qui y seront agitées, et dont le programme vous sera bientôt communiqué, permettent d'espérer d'utiles discussions ; les vœux qui y seront émis, les décisions qui y seront prises, vœux et décisions qui résulteront du rapport communiqué par la Commission centrale homœopathique, réclament le concours des homœopathes français.

Dans la session prochaine, le Congrès décernera un prix de la valeur de 600 fr. au meilleur Mémoire sur la question suivante :

LES MÉTASTASES.

Afin de laisser aux concurrents toute liberté d'envisager la question posée selon qu'ils le jugeront convenable, le Congrès

de Paris a décidé qu'il ne serait publié aucun programme explicatif du sujet mis au concours.

Les Mémoires écrits en français, latin, anglais, allemand, espagnol ou italien devront être adressés, avant le 15 août prochain, à M. le docteur Léon Simon, secrétaire de la Commission centrale homœopathique, rue Saint-Lazare, numéro 54.

Il n'y aura de Mémoires reçus que ceux qui porteront une épigraphe répétée sur un billet cacheté contenant le nom de l'auteur.

Les mémoires envoyés au concours seront jugés par une Commission prise dans le sein de la Société gallicane de médecine homœopathique séant à Paris. Cette commission, déjà nommée, se compose de MM. les docteurs Godier, Chancerel, Teste, Chanet, Gabalda.

Agréez, monsieur et très-honoré confrère, l'expression de nos sentiments confraternels.

Au nom de la Commission centrale homœopathique.

Le Président,
PÉTROZ.

Le Secrétaire,
LÉON SIMON.

Paris, le 10 juillet 1856.

Monsieur et très-honoré confrère,

Le temps approche où tous les amis de l'homœopathie se réuniront en congrès solennel dans la ville de Bruxelles. La session ne devant s'ouvrir que le 23 septembre, la Commission permanente a cru devoir proroger jusqu'au 15 du mois d'août prochain le délai de rigueur, précédemment fixé au 1er du même mois, pour la remise des mémoires sur la question du prix à décerner. La question mise au concours est celle des MÉTASTASES. Les concurrents sont de nouveau invités à faire parvenir leurs mémoires dans le délai que nous venons d'indi-

Nous sommes informés qu'au prochain Congrès se trouveront réunis un grand nombre d'homœopathes étrangers. Nous lisons dans l'*Allgemeine homœopatische Zeitung* que plusieurs médecins allemands se sont engagés à s'y rendre. Nous savons que la *Société homœopathique néerlandaise* s'y fera représenter. Bon nombre de médecins espagnols, tant de Madrid que des différentes provinces de ce royaume, nous ont informés du concours actif qu'ils se proposent d'apporter aux travaux du Congrès; et nous savons que plusieurs homœopathes anglais se proposent d'y venir. Il est impossible qu'il ne ressorte pas de hauts et puissants enseignements d'un aussi grand nombre de médecins, amis de l'homœopathie, empruntés à des pays aussi divers.

Dans ces conjonctures, la Commission centrale a pensé qu'il serait utile et même indispensable de réserver à chacune des séances du Congrès un temps suffisant pour recevoir, entendre et discuter au besoin les communications soit orales, soit écrites que chacun des membres du Congrès pourrait avoir à faire. La langue française devant être la langue parlée dans les séances du Congrès, il se peut qu'elle ne soit pas familière à plusieurs des médecins étrangers qui viendront apporter à cette assemblée le fruit de leurs lumières et de leur expérience. La Commission centrale espère donc que ceux de nos confrères étrangers qui voudraient faire au Congrès une communication scientifique sur un sujet en dehors du programme, voudront bien la communiquer à l'avance, afin qu'elle puisse être traduite, ou la rédiger dans la langue commune à tous les savants: nous voulons parler de la langue latine.

Lorsque la Commission centrale a publié le programme des questions à débattre dans la prochaine session du Congrès, elle n'a pas entendu interdire la communication ou la discussion des autres questions qui pourraient se présenter. Elle en-

tend, au contraire, réserver à celles-ci, soit dans les séances privées, soit dans les séances publiques, un temps suffisant pour qu'elles puissent se produire. Rédigé en vue des préoccupations actuelles de la science médicale, le programme dont nous parlons n'est pas exclusif des autres problèmes qu'il serait utile d'examiner. Le Congrès prochain doit être surtout l'échange libre et facile des idées de chacun.

Dans ce but, nous invitons ceux de nos confrères de la France ou de l'étranger qui auraient fait de récentes publications sur l'homœopathie à les adresser, avant le 15 août prochain, au secrétariat de la Commission centrale, afin qu'ils puissent être examinés et qu'il soit rendu compte de leur contenu au Congrès assemblé. Il serait à la fois utile et intéressant de pouvoir présenter une sorte de statistique du mouvement intellectuel de l'école homœopathique dans les divers pays où elle est enseignée et pratiquée, afin que chacun puisse se faire une idée de la vie qui l'anime et du point vers lequel elle s'achemine.

Nous prions aussi ceux de nos confrères qui projettent de nouvelles publications de vouloir bien en indiquer le sujet.

La Commission centrale rendra un compte fidèle au Congrès de toutes les communications qui lui seront faites. Il suffira pour cela d'adresser les ouvrages ou brochures dont on désirera qu'il soit fait mention, ainsi que les mémoires pour le prix proposé, à M. le docteur Léon Simon, secrétaire de la Commission centrale, 54, rue Saint Lazare, à Paris, avant le 15 août prochain.

Recevez, monsieur et très-honoré confrère, l'expression de nos sentiments bien dévoués.

Le Président,
Pétroz.

Le Secrétaire,
Dr Léon Simon père.

DES DOSES HOMŒOPATHIQUES ET DE LEUR RÉPÉTITION.

(SUITE, *voir la page* 150.

Le phénomène, signalé par Hahnemann, qui suit l'administration d'une dose convenable d'un médicament approprié, phénomène appelé *aggravation homœopathique*, a été cause de capitales erreurs au sujet du choix de la dose et de la dilution d'un médicament homœopathique. Redoutant toujours une *aggravation*, des médecins sont dans une préoccupation constante à ce sujet, et ils pensent ne pouvoir mieux se soustraire aux craintes qu'il leur inspire, qu'en adoptant de très-faibles doses de médicaments. Une appréciation vraie de l'*aggravation homœopathique*, une connaissance parfaite de la maladie à traiter ainsi que de sa marche, suffiront toujours à les éclairer, et à les prémunir contre la crainte exagérée de ce phénomène, plus rare et surtout moins redoutable qu'on ne pense.

Il est impossible de nier l'existence de l'*aggravation homœopathique*, mais ce phénomène est loin d'être constant; il passe quelquefois inaperçu, et le plus souvent le malade seul en a la conscience; *il est causé par l'action primitive du remède homœopathique* PARAISSANT *accroître* UN PEU *les symptômes de la maladie naturelle* (1). Avec de tels caractères, l'aggravation n'est

(1) *Organon*, § 161.

nullement redoutable, et c'est seulement ce que trop légèrement on a appelé *aggravation* qu'il faut éviter avec soin. Le choix inopportun d'un médicament et l'ignorance ou la connaissance incomplète de la maladie à traiter, sont les véritables causes de cette *aggravation*, dite improprement *homœopathique*, qu'il est important de ne jamais occasionner ou de laisser survenir.

Hahnemann, il est vrai, a itérativement signalé aux praticiens les dangers d'une dose trop forte d'un médicament, même très-bien approprié, et pouvant faire naître une aggravation qu'il faut éviter. Son observation ne l'a assurément point trompé; mais il est facile de se convaincre par l'ensemble de son enseignement que son but a été surtout de démontrer qu'une très-faible dose d'un médicament homœopathique est suffisante pour produire un effet salutaire, et qu'il est tombé dans une espèce d'exagération de preuves, bien pardonnable au reste, afin de créer en quelque sorte, par la valeur de sa parole, un contre-poids à la disposition des esprits habitués aux doses massives. Nous ne pouvons nous rendre compte de l'insistance d'Hahnemann sur cette matière, que par cette interprétation, car l'expérience nous a prouvé que l'aggravation homœopathique, après l'administration d'un médicament approprié, et dynamisé, est infiniment plus rare que ne portent à le croire les conseils formulés dans l'*Organon*. Les préparations massives ou brutes des médicaments, certaines susceptibilités assez rares et très-vives sous l'impression des médicaments dynamisés, sont en quelque sorte les seules causes des aggravations homœopathiques véritables qu'il faut soigneusement éviter de produire : mais la crainte de celles-ci ne doit point faire tomber dans une aveugle exagération qui considèrerait tout accroissement de la maladie, après l'administration d'un médicament, comme étant l'effet aggravatif de celui-ci, tandis

qu'il n'est le plus souvent que le résultat d'un choix inopportun du médicament qui n'a pu arrêter le développement naturel de la maladie, ou bien, cet accroissement n'est que ce développement lui-même que le médicament n'a pu arrêter, quoique parfaitement approprié.

Dans le traitement d'une maladie qui débute à peine et avec des manifestations d'une gravité évidente, le médicament véritablement homœopathique produit une rapide amélioration, souvent même la guérison; en ce cas il fait avorter la maladie, et le tout sans aggravation pénible pour le malade. Mais si le médicament administré n'est pas rigoureusement approprié, le résultat avantageux que nous avons signalé ne se produit nullement; il y a aggravation de l'état du malade et non aggravation homœopathique. Si, égaré par les illusions où le plongent les suites présumées favorables de cette augmentation de maux, le praticien reste inactif, il est incontestable que la maladie s'accroît en raison du temps précieux qui a été perdu et de la complication médicamenteuse dont il est l'auteur, s'il a prescrit ce médicament à dose trop forte. Une profonde connaissance de la pathologie humaine, une notion rigoureuse de la constitution médicale régnante et de toutes autres circonstances qu'il lui importe de connaître, préserveront toujours le médecin d'aussi regrettables méprises, et le prémuniront contre les dangers de ne voir partout et toujours que des doses trop fortes et des aggravations homœopathiques, comme leurs conséquences obligées et fatales.

S'il s'agit d'une maladie aiguë grave confirmée, il est incontestable qu'un seul médicament parfaitement approprié, même répété, ne peut en triompher. Une première, même une deuxième dose peuvent ne pas enrayer la marche de cette maladie; ne voir en ce cas qu'une aggravation causée par une trop forte dose du médicament, serait une faute grave. On évitera celle-

ci, en constatant par une minutieuse observation et par la comparaison de ce qui se passe avec ce qui aurait pu ou dû se passer, que la maladie poursuit sa marche plus rapidement et avec moins de gravité qu'il n'était permis de le craindre, et alors, convaincu que le médicament approprié a été véritablement utile, mais que son action a été rapidement épuisée, le médecin ne cessera d'agir : il ne perdra pas un temps irréparable à attendre les conséquences d'une prétendue aggravation homœopathique qui n'est en définitive que l'expression du développement de la maladie et non de l'effet exagéré d'une trop forte dose du médicament administré.

Hahnemann nous a tracé les caractères qui distinguent les aggravations qu'il faut redouter, celles qui sont, nous le pensons du moins, les plus fréquentes : elles sont dues à l'action d'un médicament mal approprié et non d'un médicament donné à trop forte dose. « Tout médicament, dit-il, prescrit pour » un cas de maladie qui, dans le cours de son action, provo- » que des symptômes nouveaux, non inhérents à l'affection » qu'on veut guérir et graves, n'est point habile à procurer une » véritable guérison. On ne peut le regarder comme homœo- » pathique; en pareil cas, il faut, si l'aggravation est considé- » rable, s'empresser de recourir à l'antidote. » (1) *Tout symptôme* NOUVEAU, GRAVE, NON INHÉRENT *à l'affection qu'on veut guérir*, tels sont les caractères des aggravations qu'il faut éviter : celles-ci sont toujours la conséquence de l'administration d'un médicament mal choisi et non d'un médicament trop fortement dosé, ainsi que nous l'avons dit. Cette vérité dont tout praticien ne saurait être trop convaincu, suffira pour le préserver des craintes mal fondées que lui inspire la véritable aggravation homœopathique, et le convaincra que son étude la plus

(1) *Organon*, § 249.

constante doit tendre à le diriger vers l'appropriation rigoureuse des médicaments qu'il prescrit, et la connaissance de la marche naturelle des maladies.

Nous nous arrêterons un instant au sujet des lignes d'Hahnemann que nous venons de rapporter. Pour être à même de recueillir *tout symptôme non* INHÉRENT *à l'affection qu'on veut guérir*, et GRAVE, il faut que le médecin soit pathologiste : la pratique de l'homœopathie, nous le répétons encore, loin d'exclure donc la connaissance de cette partie de la science médicale, la commande au contraire, et c'est juger bien injustement et bien légèrement cette pratique que de croire qu'elle consiste en une sorte d'opération de manœuvre, mettant en regard des symptômes maladifs et des symptômes pathogénétiques. Chaque jour sans doute des globules sont prescrits de la sorte; mais de même que les prescriptions de certaines tisanes, *onguents ou recettes*, par des gens du monde, même par de simples portières *qui savent trè-bien affirmer qu'un malade a besoin qu'on lui tire du sang*, ne peuvent porter atteinte à la dignité et à la valeur de l'allopathie, nous n'avons jamais compris que l'aveuglement de l'opposition qui est faite à l'homœopathie, ait cru pouvoir tirer parti contre celle-ci de ce que des gens du monde la pratiquent, et il faut en convenir, quelquefois avec bonheur, ainsi que cela arrive à certaines prescriptions allopathiques qui n'ont point pour auteur un docteur de Faculté. Cela dit en passant, nous revenons à notre sujet.

Bien que nous ayons écrit déjà qu'Hahnemann n'a point formulé d'une manière expresse un précepte magistral au sujet de la dilution préférable contre un cas pathologique donné, il est permis de soutenir et de prouver le contraire ; ce précepte en effet est largement exprimé dans le paragraphe 279me de son *Organon*. « Or, dit-il, les expériences pures établissent » d'une manière absolue que quand la maladie ne dépend pas

» manifestement d'une altération profonde d'un organe impor-
» tant, fut-elle même de la classe des affections chroniques les
» plus compliquées, et qu'on a soin d'éloigner du malade toute
» influence médicinale étrangère, *la dose du remède homœo-*
» *pathique ne saurait jamais être assez faible pour le rendre infé-*
» *rieur en force à la maladie naturelle, etc.* »

Ces lignes renferment un enseignement des plus féconds : en effet, elles prouvent d'abord l'importance qu'a dû attacher le fondateur de l'homœopathie à l'existence des lésions, à la nécessité de la constater, et à l'adoption implicite des moyens d'investigation propres à caractériser ces lésions. Que devient alors l'opposition aussi acharnée que mal fondée, faite à l'homœopathie au nom de l'anatomie pathologique ? Osera-t-on encore prétendre qu'Hahnemann a nié la tradition médicale et repoussé de précieuses acquisitions faites par les observateurs qui l'ont précédé ? Il n'a pas, il est vrai, attribué à ces lésions la valeur qui leur a été donnée par certaines sectes médicales; mais c'est là un titre de gloire : il les a réduites au rang que la nature leur assigne; elles sont devenues des symptômes. Et lorsque, s'élevant contre les dangers et l'abus de l'hypothèse, Hahnemann a prescrit de s'en tenir à la caractérisation phénoménale extérieure des maladies pour en connaître ce qu'il est indispensable d'en connaître, il n'a nullement exclu de cet ensemble des symptômes les lésions, soit extérieures, soit intérieures. Celles-ci ne deviennent-elles pas pour le médecin habile à les découvrir et à s'en démontrer l'existence, un phénomène véritablement extérieur ? la mauvaise foi et la passion ont seules pu prétendre que le fondateur de l'homœopathie a repoussé les lumières que les travaux anatomo-pathologiques ont répandues sur la science médicale ; et si, ainsi que cela devient évident par les lignes rapportées plus haut et d'autres passages des écrits d'Hahnemann, la connaissance entière de

la maladie par les modifications de la sensibilité, par les troubles de fonctions et par les altérations de tissus, qui la caractérisent, est expressément imposée au praticien homœopathe, peut-on concevoir qu'il existe des esprits assez aveuglés ou assez injustes pour ne voir dans l'œuvre d'Hahnemann qu'une méthode thérapeutique ? Une telle énormité est d'autant plus révoltante que nul médecin avant Hahnemann n'a apporté dans l'observation pathologique une investigation aussi profonde, aussi générale et aussi complète que lui. Suivant pas à pas la nature dans la succession des désordres qu'elle subit sous l'influence d'une cause morbide quelconque, il n'a jamais, pour satisfaire des exigences systématiques, sacrifié l'importance d'un ordre de manifestations pathologiques à la valeur imaginairement attribuée à d'autres désordres subordonnés aux premiers. Cette perfection de son observation pathologique n'est point restée stérile et purement spéculative; elle est fidèlement réfléchie dans ses préceptes thérapeutiques.

En effet, toute maladie consistant en troubles de la vitalité sans altérations de tissus, doit être combattue par un médicament homœopathique porté à une haute dilution; mais si cette maladie s'est constituée plus profondément dans l'organisme vivant ; si les tissus de celui-ci ont été modifiés dans leur contexture normale, dès-lors il ne faut plus penser à la combattre par un médicament aussi dynamisé, il faut que la préparation de celui-ci se rapproche plus ou moins de son état natif.

Cette conclusion, quoique découlant explicitement du paragraphe cité plus haut, n'en est pas moins formelle et elle vient admirablement corroborer la règle que nous avons cru pouvoir formuler déjà pour le choix de la dilution des médicaments homœopathiques ; elle l'explique même au point de la rendre d'une facile application. En effet, les mouvements rapides, tumultueux et anormaux auxquels est en proie l'organisme vi-

vant lorsqu'une maladie aiguë l'a atteint, en ont bientôt altéré la partie matérielle, le choix des basses dilutions devient dès cet instant indispensable. S'agit-il d'une pneumonie, d'un rhumatisme articulaire avec épanchements synoviaux et d'autres affections analogues, il est incontestable, dans ces cas, que la maladie ne consiste plus seulement en modifications générales de la vitalité ; la partie matérielle de l'être vivant a été modifiée aussi, il faut donc recourir aux moyennes ou basses préparations homœopathiques. Et ce serait perdre un temps précieux que de se contenter de prescrire de hautes dilutions, ce qui ne peut être véritablement utile qu'au début de la maladie lorsqu'elle n'a point encore produit des altérations matérielles. Mais il est très-rare que le médecin soit appelé à agir dans cette circonstance favorable, où il lui serait toujours permis, par l'administration d'un médicament à dilution élevée, de faire avorter en peu d'heures une maladie qui exige plus tard plusieurs jours de médication.

Le traitement des maladies chroniques doit être établi d'après les mêmes données ; l'existence d'une lésion de tissus commande d'employer de moyennes ou basses dilutions. Ainsi, une pneumonie chronique, un engorgement utérin, etc., guérissent mieux et plus rapidement par les moyennes ou par les basses dilutions que par les hautes. La syphilis, par exemple, qui peut bien, même à l'état primitif et dès son début, être considérée comme une maladie presque chronique, ne guérit nullement si on s'obstine à lui opposer les hautes préparations hydrargiriques: elle guérit très-bien au contraire par les basses triturations de cette précieuse substance.

Lorsqu'Hahnemann a formulé le précepte complexe qui fixe en ce moment notre attention, il a invoqué son expérience; il affirme *que ce n'est que par des expériences pures, par des observations exactes*, qu'il a pu arriver à ce but. Nous affirmons hau-

tement, pour notre compte, que notre expérience personnelle nous a fait la même réponse. Lorsque, comprenant moins les féconds écrits du MAITRE, nous n'agissions pas ainsi que nous le fesons depuis plusieurs années, notre pratique était généralement moins heureuse.

Nous croyons devoir donc établir, comme expliquant et complétant la règle que nous avons posée pour le choix de la dilution, la règle suivante: PLUS LA PARTIE MATÉRIELLE DE L'ÊTRE VIVANT PARTICIPE A LA MALADIE DONT IL S'AGIT DE LE GUÉRIR, PLUS LES MÉDICAMENTS DOIVENT ÊTRE PRESCRITS AUX BASSES DILUTIONS, ET VICE VERSA.

Toutefois, il est une importante distinction à faire au sujet de cette règle: il est un grand nombre de maladies pendant l'existence desquelles une lésion de tissus, quoiqu'en faisant partie, n'est en quelque sorte par rapport à elles qu'une coïncidence insignifiante. Ainsi, par exemple, la présence d'une glande *squirrheuse* dans le sein, *si elle n'est liée* à aucun désordre de la sensibilité, à aucune modification fonctionnelle morbide, doit fixer le choix des basses préparations de *Carbo-animalis*: mais au contraire, si en même temps, le sujet souffre de diverses manières et dans diverses fonctions, le choix de la préparation des médicaments appropriés doit désigner de hautes dilutions. Nous avons plus d'une fois obtenu une résolution complète de glandes volumineuses du sein, et de mauvais caractères par *Carbo-carnis* en nature; mais cette préparation a été nuisible lorsque nous avons voulu l'administrer à des sujets chez lesquels la vitalité était plus ou moins perturbée. Une carie dentaire est incontestablement une lésion matérielle, mais l'excessive douleur dont elle devient quelquefois le siège doit être combattue par de hautes dilutions. Cette carie peut devenir dans certaines circonstances la cause d'accidents névropathiques très-intenses; ce serait bien à tort qu'à cause d'elle on chercherait à calmer ceux-ci par des médica-

ments peu ou non dynamisés. La lésion de la sensibilité est en quelque sorte toute la maladie pour le thérapeute, quoique le chirurgien puisse la guérir par l'extraction de la dent. Dans certains cas, un petit abcès s'étant formé au fond de l'alvéole, les basses préparations des médicaments appropriés pourront dispenser de cette douloureuse opération, par la guérison de la lésion matérielle dont les désordres sensitifs n'étaient que l'effet. L'existence d'une fistule à l'anus, chez un asthmatique, n'est certes pas une raison pour combattre les désordres respiratoires de celui-ci, par de basses ou moyennes dilutions; mais si l'un de ses poumons est hépatisé en totalité ou en partie, ou emphysémateux, assurément alors, il faut lui prescrire *Bryonia* et *Mercurius* alternés et à leurs basses préparations, et les désordres respiratoires seront bien plus tôt dissipés que par de hautes dilutions. Un engorgement utérin chronique existe chez une femme dont la santé générale est d'ailleurs assez bonne; *Kreosotum*, *Pulsat.*, ou autres médicaments lui seront salutaires à leurs basses préparations; mais il n'en sera pas ainsi, si la sensibilité générale du sujet est altérée, si l'estomac sympathise avec l'état pathologique utérin. Il est donc très-important d'établir jusqu'à quel point la lésion de tissus jouit au milieu de l'organisme vivant d'une sorte de privilège de parasitisme toléré plus ou moins avec indifférence par celui-ci. Il en est de même dans le traitement des maladies aiguës; dans un grand nombre, la lésion matérielle, quoiqu'ayant été précédée et engendrée par des désordres de la vitalité, se subordonne ensuite en quelque sorte tous ces désordres; il faut alors combattre cette lésion par les basses préparations. Dans d'autres au contraire, les désordres de la vitalité, bien qu'étant en corrélation avec la lésion matérielle, forment la partie la plus saillante du tableau pathologique et n'ont avec celle-ci qu'une sorte de rapport de coexistence; en ce cas, il faut recourir

aux hautes dilutions. Ainsi, s'il s'agit de combattre l'inflammation des tissus intra-cotyloïdiens, qui a déjà déterminé un allongement sensible du membre malade, et si cette affection locale résume en quelque sorte toute la maladie du sujet qui d'ailleurs jouit à peu près de l'intégrité de toutes ses fonctions, il faut recourir à de basses préparations : mais si cette affection ne constitue qu'une complication d'un état général de santé grave, il faut que le sujet soit d'abord traité par des dilutions élevées. De même, une inflammation scrofuleuse des yeux cèdera d'autant plus rapidement à de basses dilutions que le reste de la santé du sujet sera moins altérée. Un autre exemple rendra notre pensée plus clairement. L'érysipèle du cuir chevelu, s'il existe sans réaction sur l'encéphale, guérira plus rapidement par le moyen des basses dilutions; mais s'il coexiste de l'agitation, du délire, des mouvements tendineux, en un mot un *état éréthistique* du système nerveux, il conviendra mieux, malgré la lésion de la peau, de prescrire de hautes dilutions, surtout si l'état du pouls permet de juger qu'il ne s'agit pas d'une inflammation intra-crânienne, mais seulement d'une sorte d'excitation sympathique de l'encéphale.

La lésion matérielle elle-même, existant dans un organisme dont la santé générale n'est point altérée, doit être traitée en raison de la sensibilité dont elle est le siège et la vitalité de l'organe qui en est le support. Les hautes dilutions seront efficaces contre un engorgement très-sensible du sein, et *Carbo-carnis* seul guérira une glande complètement indolente. Les lésions chroniques de la cornée, à cause de la vitalité de l'œil, seront victorieusement combattues par des dilutions au moins moyennes, quoiqu'elles soient indolentes, tandis qu'une loupe, existant chez un sujet dont la santé est bonne, devra être traitée par de basses préparations. Dans ces cas toutefois, il ne faut pas oublier la cause première de ces désordres, qui peut

réclamer, au moins intercurremment, quelques médicaments à dilutions élevées.

Ces capitales appréciations ne sont pas toujours faciles à faire au lit du malade; cependant, l'esprit préparé par de solides études physiologiques et pathologiques, dirigé par un grand désir d'être utile, parvient souvent à vaincre les difficultés que nous signalons. Au reste, les succès de la médication homœopathique ne peuvent être tels qu'on est en droit de les attendre, qu'à la condition qu'elle soit dirigée d'après l'enseignement d'Hahnemann, que nous venons de mettre en lumière, et non tel que le présentent certains esprits qui s'obstinent à ne voir qu'un côté de la question. Ce n'est pas que nous n'admettions qu'il ne soit possible d'obtenir par elle d'éclatants résultats, soit en ne prescrivant que de hautes ou que de basses dilutions; mais nous sommes fermement convaincu, par des faits cliniques nombreux, que ces résultats seront d'autant plus familiers et plus constants, que le praticien appropriera non seulement le médicament à la maladie, mais encore le degré de préparation de celui-là au degré et à la nature des manifestations de celle-ci.

Par tout ce qui précède, il est facile de se convaincre que la contradiction que nous avons relevée plus haut dans Hartmann, n'est qu'apparente : L'opinion de l'illustre disciple d'Hahnemann ne paraît erronée et en contradiction avec l'enseignement du MAITRE que parce qu'elle n'est point assez développée. *L'éréthisme assurément réclame de hautes dilutions*, mais cette proposition ne peut être prise dans le sens absolu, parce que l'observation nous démontre que l'éréthisme, s'il est quelquefois isolé, est souvent lié à un état pathologique physique dont il faut tenir compte. *Les maladies inflammatoires ne tardent pas à prendre une tournure favorable quand on leur oppose de hautes dilutions;* cette proposition ne peut être

vraie que si les maladies inflammatoires sont combattues avant qu'elles aient modifié la partie matérielle de l'être vivant.

Nous avons tenu, non à rétracter la critique que nous avons faite dans ce travail des conseils donnés par Hartmann, mais à mettre en plus grande évidence, après les développements qu'il nous a paru bon de donner à la question du choix des dilutions, sur quel point portait notre critique.

Nous ne commettrons pas l'omission grave de ne pas insister assez sur la signification intégrale du paragraphe que nous avons cité : *La dose du remède homœohathique ne saurait jamais être assez faible pour le rendre inférieur en force à la maladie naturelle*, a dit Hahnemann. Pour le plus grand nombre des amis et des ennemis de l'homœopathie, cette proposition a été formulée sans restriction aucune, et toute perfection pratique consiste pour eux à donner la dose la plus infinitésimale. Cette erreur a nui et nuit chaque jour, soit parce que bien des malades ne sont pas soignés ainsi qu'ils devraient l'être, soit surtout par la déconsidération dont elle frappe l'homœopathie.

Nous avons prouvé jusqu'à la dernière évidence que ce précepte d'Hahnemann est conditionnel. *Si la maladie ne dépend pas manifestement d'une altération profonde d'un organe important*, telle est la condition capitale qui enlève au précepte du MAITRE le sens absolu qu'on lui a donné bien à tort. Nous reconnaissons toutefois qu'en qualifiant le genre d'*altération* dont il s'agit par le mot *profonde*, Hahnemann paraît ne reconnaître qu'à certains degrés des lésions de tissus le droit d'apporter quelque amendement à son précepte. Cela est vrai assurémemt, mais en recherchant, par la méditation, quelles sont les limites de cette restriction, il devient évident qu'Hahnemann a dû désigner, par les mots *altération profonde*, un état pathologique où la lésion matérielle domine les modifications morbides de la vitalité, la dose infinitésimale qu'il recom-

mande ne devant être opportune que lorsqu'au contraire les désordres de la vitalité dominent la lésion physique.

Nous ne saurions trop le répéter ; il est excessivement fâcheux qu'une appréciation aussi erronnée que celle que nous signalons, ait été donnée à l'enseignement Hahnemannien: elle lui enlève tout le caractère éminemment scientifique dont il est empreint, et elle ajourne les bienfaits que l'humanité est en droit d'en attendre.

Mais, le précepte essentiel d'Hahnemann, pour la pratique de l'homœopathie, n'a pas reçu seulement la modification capitale que nous venons de mentionner; il en est une autre qui, quoique moins importante, n'en mérite pas moins d'être prise en grave considération. *La dose du remède homœopathique ne saurait jamais être assez faible pour le rendre inférieur en force à la maladie naturelle, si on a soin d'éloigner du malade toute influence médicinale étrangère;* tel est, à ce nouveau point de vue, l'enseignement d'Hahnemann. Ainsi qu'il est facile d'en juger, on ne peut exiger une plus grande précision dans l'énoncé des conditions qui circonscrivent le précepte des doses infinitésimales. Les circonstances pathologiques qui doivent le modifier, sont énoncées assez nettement pour qu'elles ne puissent être passées sous silence, les circonstances diététiques et hygiéniques ne le sont pas moins. Comment peut-on donc concevoir que l'esprit public se soit ainsi laissé égarer au sujet de ce que l'homœopathie a de fondamental pour lui ? La cause de cette grave méprise est malheureusement dans la manière dont un grand nombre de représentants de l'homœopathie la présentent à leurs malades.

Toutes les fois qu'il est possible d'*éloigner d'un malade toute influence médicinale étrangère*, il est incontestablement bon de ne recourir qu'aux doses infinitésimales élevées : mais, est-il possible de ne rencontrer que des malades dont la position

puisse permettre toujours cette médication ? Il faudrait avoir bien peu d'expérience et de raison pour le prétendre : rien n'est plus commun au contraire que d'avoir à vaincre de grandes difficultés pour obtenir un tel résultat ; il n'est même pas très-rare que ces difficultés ne puissent être vaincues, soit à cause des lieux, soit à cause de la profession et bien d'autres circonstances qu'il serait trop long d'énumérer. Eh bien : en pareil cas, faut-il déclarer que la pratique de l'homœopathie est impossible, ou s'obstiner à prescrire des infinitésimaux qui resteront sans action ? Nullement : il faut apprécier sainement toutes les conditions particulières des malades, et approprier les préparations des médicaments à ces diverses conditions, la vaste échelle posologique homœopathique pouvant toujours satisfaire à tous les besoins.

Ce point de pratique est assurément moins difficile que celui que présente *l'appropriation de la* dose du médicament à l'état pathologique ; cependant, il n'est pas rare que le praticien ne s'exagère l'effet médicamenteux que peut produire tel ou tel agent à l'influence duquel le malade est soumis. Ainsi, les matières condimenteuses jouissant de propriétés nocives de l'organisme, quoique admises par l'usage dans les aliments, n'exercent nullement cette propriété si le malade en use habituellement ; de même des parfums de toilette, chez des personnes qui en font un usage journalier, perdent la faculté d'impressionner l'organisme habituellement plongé dans leurs émanations.

Ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par tout ce qui précède, la saine pratique de l'homœopathie ne consiste nullement dans la prescription absolue des médicaments infinitésimaux ; une connaissance imparfaite de l'enseignement Hahnemannien ou la mauvaise foi ont seuls fait les frais de cette regrettable erreur. L'essence de cet enseignement c'est l'ap-

propriation du médicament à la maladie, l'appropriation de la préparation de ce médicament au degré de la maladie, et aux conditions générales dans lesquelles se trouvent les malades.

Nous sommes loin de penser que nous ayons applani toutes les difficultés que peut rencontrer le praticien dans le choix de la préparation appropriée au cas morbide qu'il aura à traiter. Ce fécond et difficile sujet appelle des travaux plus complets que le nôtre, dont nous connaissons plus que personne l'imperfection et l'insuffisance. Mais, ayant dit tout ce que notre expérience nous a appris, nous avons accompli pour le moment toute notre tâche, nous réservant toutefois de revenir sur ce sujet, lorsque de nouveaux faits auront modifié ou perfectionné les opinions que nous avons émises.

D[r] Béchet.

La suite au prochain numéro.

CLINIQUE.

DU TRAITEMENT DES FIÈVRES INTERMITTENTES.

Malgré les insuccès fréquents du Quinquina dans le traitement des fièvres intermittentes, cette maladie passe en allopathie pour n'offrir qu'exceptionnellement de sérieuses difficultés dans les médications qu'il faut lui opposer. Il n'en est pas de même, dans la pratique de l'homœopathie qui ne considère pas les divers modes de cette singulière maladie comme n'offrant aucune importance pratique, et qui ne peut arriver sûrement à la guérir, qu'à la condition au contraire d'individualiser rigoureusement chaque cas. L'observation clinique permet facilement d'atteindre ce but; la succession des stades, leur durée respective, les phénomènes divers qui se produisent pendant leur évolution, les souffrances qui précèdent ou suivent les accès, sont autant d'éléments qui peuvent éclairer le médecin sans de grandes hésitations, pour légitimer des distinctions générales; les souffrances concomitantes du frisson, celle de la période de la chaleur, la nature et la variété de la sueur, l'intensité de la soif et le moment où se

produit ce symptôme saillant, sont encore propres à permettre d'établir assez facilement une individualisation plus parfaite. Mais à ce degré même, elle n'est point suffisante encore : une observation plus attentive peut la rendre plus rigoureuse. Les diverses sensations qu'éprouvent les malades, soit pendant, soit hors le temps de l'accès, en un mot, toutes les modifications morbides spéciales qu'ils présentent, si elles sont fidèlement étudiées par le médecin, promettront à celui-ci une individualisation absolument exacte. Mais ce n'est là que la partie la plus facile de sa tâche : les incertitudes, les hésitations, les plus graves difficultés naissent, lorsqu'il s'agit de connaître la reproduction fidèle de l'état pathologique dans les effets purs d'un médicament expérimenté sur l'homme sain.

La connaissance de la matière médicale homœopathique est si ardue, au point de vue du traitement des fièvres intermittentes, que le plus grand nombre des praticiens homœopathes pensent que cette maladie est la plus difficile à bien traiter. Cependant, il n'est nullement impossible de vaincre tous les obstacles qu'il s'agit de surmonter, et ce qui permet d'oublier un peu les efforts tentés pour atteindre au but désiré, c'est qu'en général, la fièvre intermittente est, même à l'état endémique, assez semblable à elle-même dans le cours d'une même saison ou d'une année entière, et alors, le travail fait pour un malade, profite à peu-près pour tous les autres, ce qui est bien plus vrai encore, lorsque la fièvre intermittente est épidémique. Dans ces cas, un petit nombre de médicaments, dont le médecin s'est bien démontré les propriétés distinctives, se disputent l'efficacité désirée. Mais lorsque la fièvre intermittente se présente à l'état sporadique, chaque nouveau cas présente des difficultés nouvelles, et c'est là ce qui est cause que bien des praticiens, repoussés par elles, et manquant de temps, se laissent aller à prescrire d'abord les pré-

parations quiniques, même à doses allopathiques, se promettant toutefois de mieux étudier l'état du malade, en cas de récidive, ce qui est d'ailleurs assez ordinaire; par ce moyen, ils ne résolvent point la question, ils en renvoient à plus tard la solution.

Nous n'avons nous-même pas agi autrement, lorsque nous avons adopté le *Capsicum-Jam.*, dont nous avons dernièrement entretenu nos lecteurs. Les admirables propriétés de cette substance, et les belles et fréquentes guérisons que nous avons obtenues par elles, nous ont en quelque sorte porté à la prescrire à peu-près comme les allopathes font au sujet du quinquina et de ses préparations, ayant bien constaté toutefois que son action n'est jamais fâcheuse, en cas d'insuccès, et ne le prescrivant que dans les limites de son homœopathicité, démontrée par nos expériences qui, quoiqu'incomplètes, n'en sont pas moins un guide plausible pour nous. Au reste, chaque jour nous fournit de nouvelles preuves de la valeur de ce nouvel anti-pyrétique. Notre ami le Dr Masclary, de Nismes, nous disait dernièrement avoir guéri, avec deux gouttes seulement de la teinture de *Caps.-jam.* un cas de fièvre intermittente intense; notre ami le Dr Commandré, d'Alais, nous écrivait aussi, il y a peu de temps, que le *Caps.-jam.* était un *fameux anti-pyrétique*. Enfin, il y a deux jours seulement, un respectable religieux dominicain, qui est médecin de sa communauté, nous a écrit de Rome: « J'ai d'excellentes nouvelles à vous » donner du *Caps.-jam.*: Le docteur Whale l'administre à » tous les fiévreux, et a obtenu très-souvent des guérisons re- » marquables. Il me parlait, il y a peu de jours, d'une fièvre » invétérée depuis deux ans, compliquée par l'abus de toutes » les préparations du quinquina, et qui avait cédé à une seule » dose de la première dilution, donnée en globules. J'ai moi- » même expérimenté cette même dilution et obtenu de bons » résultats. »

Notre condisciple et ami, le Dr Jaissy, d'Orgon, nous a fait une communication non moins intéressante à ce sujet. Il a triomphé, par une seule dose de *Caps.-jam.*, d'une fièvre intermittente grave dont souffrait le fermier d'un médecin allopathe, malgré des doses allopathiques de quinine répétées. Plusieurs accès, bien caractérisés, s'étaient succédé en s'aggravant toujours; enfin, la vie du malade était en péril; des craintes légitimes fesaient douter qu'il ne succombât pendant cet accès, ce qui n'eût pas lieu cependant. Le *Caps.-jam.* a guéri. Cette substance a été, entre les mains de notre ami, parfaitement curative, dans plusieurs cas de *choléra infantilis*, pendant lequel il se manifestait, l'été dernier, des exacerbations paroxystiques.

Ces diverses communications nous prouvent que ce nouvel agent, dont nous avons eu le bonheur de doter notre arsenal thérapeutique, est propre à produire tout le bien que notre expérience personnelle nous permettait de prévoir; aussi, sommes-nous disposé à communiquer à nos lecteurs tous les documents propres à rendre l'usage du *Capsicum-jam.* de plus en plus fréquent et de plus en plus fructueux.

Nous tenons à enregistrer ici une récente observation qui est propre à expliquer bien des insuccès et à éclairer l'emploi opportun de cette substance. Nous rappellerons d'abord que, pendant que nous expérimentions sur nous-même le *Capsicum-jam.*, nous avons fréquemment ressenti l'impression qu'on éprouve lorsqu'on marche le long d'un cours d'eau, ou pendant la matinée au moment où la rosée tombe. Cette singularité était passée, sinon inaperçue pour nous, du moins elle ne nous avait point frappé au point d'en tirer les conséquences thérapeutiques qui peuvent en être le fruit.

Pendant les longues pluies qui ont précédé les dernières inondations, l'état d'un grand nombre de malades nous a paru

réclamer l'emploi de *Capsicum-jam.*, et, pendant cette longue période de temps, cette substance a été d'une efficacité remarquable, même, ainsi qu'on le verra plus loin, contre des états morbides contre lesquels nous ne l'avions jamais prescrit. Des vents du nord très-impétueux ont soufflé aussitôt après l'inondation ; bientôt les chaleurs de l'été ont chassé toute l'humidité qui était tant à redouter pour nous. Dès lors, même dans des cas où le *Capsicum* paraissait parfaitement approprié, d'après notre expérience, il a été sans action, ou bien ses effets n'ont été que palliatifs. Cette observation a sans doute besoin d'être corroborée par d'autres; cependant, nous nous croyons en droit d'avancer dès à présent que le *Capsicum-jam.* est un médicament approprié surtout pendant une constitution atmosphérique humide. Nous n'osons dire s'il est également indiqué contre des états morbides, reconnaissant, quoique anciens, une influence de cette nature. Notre 4me observation que nous rapporterons tout à l'heure tend à le prouver.

Observation 1re. Le 23 avril dernier, nous eûmes à soigner une femme, âgée de 46 ans, exactement réglée encore, jouissant habituellement d'une bonne santé, et qui, sans malaises précurseurs notables, éprouva dans la matinée de la veille, des sensations fort pénibles dans les pieds et les jambes; bientôt, des douleurs vives se sont fait sentir dans tous les membres inférieurs, surtout au bassin, avec gonflement léger dans la partie inférieure des jambes. L'intensité de ces phénomènes a duré environ trois heures ; il leur a succédé une sensation de brisement général, avec céphalalgie, légère oppression et probablement fièvre vive, avec soif. Arrivé auprès d'elle, nous constatons, le lendemain matin, qu'il ne lui reste qu'un gonflement diffus et douloureux à la pression, le long du tibia gauche surtout. La malade est très-inquiète de ce qui lui est arrivé, étant convaincue d'être atteinte d'un très-mauvais rhuma-

tisme. A peine cependant lui reste-t-il un peu de fièvre. La nuit a été mauvaise, mais beaucoup moins qu'elle ne le redoutait. Nous lui prescrivons cinq gouttes de *Caps.-jam.* à prendre aussitôt, et à répéter deux heures après.

L'exacerbation de ce jour-là ne revient qu'à trois heures de l'après-midi, avec moins d'intensité et moins de durée, et cesse tout à fait à la nuit. Quinze gouttes de *Caps.-jam.*, en trois doses, une, le soir même, la deuxième, le lendemain à quatre heures, et la dernière à dix heures du matin.

L'exacerbation se produit à une heure, précédée de frissons erratiques. La malade souffre si violemment qu'elle prétend être dans l'enfer. Elle caractérise ses souffrances en disant que tout se passe dans l'intérieur de ses os où la cuisson la plus vive, le brulement le plus intolérable et des élancements violemment douloureux se font sentir continuellement. Les membres inférieurs sont surtout les plus affectés, plus dans la longueur que dans les articulations. Les membres supérieurs souffrent, mais moins violemment. La malade est dans un mouvement incessant, pour rendre sa position tolérable. A cause de ce dernier caractère, *Rhus.* 12me, pendant le paroxysme, suivi de trois doses de *Caps.-jam.* pendant l'apyrexie.

Le 26, le matin, elle est parfaitement apyrétique; elle se croit guérie. Cependant, à une heure, un accès violent se produit, précédé d'un frisson très-prononcé, mais le tout dure un quart d'heure à peine; la malade s'endort, et se réveille très-bien après deux heures de sommeil environ.

Dès cet instant, la malade a été guérie : ses membres n'ont plus souffert violemment, mais il y est resté une sensation de faiblesse et d'endolorissement très-grands, qui s'est dissipée peu à peu. L'appétit est revenu aussi peu à peu. Elle a pris encore matin et soir, pendant trois jours, trois gouttes de *Caps.-jam.*, pour prévenir le retour de l'affection.

Le *Capsicum-jam.* aurait-il guéri cette malade, sans la dose *Rhus.* qu'elle a prise ? Il est difficile de résoudre cette question. Il est raisonnable cependant d'affirmer que cet anti-pyrétique a eu une action manifeste. Dès les premières doses, le cours de la maladie a été modifié, et l'accès n'est revenu que plusieurs heures plus tard, avec moins de violence et de durée. Cette action est évidente. Il est probable que ces deux médicaments ont été nécessaires, que le *Rhus.* a été indispensable à cause du caractère des manifestations rhumatismales, et le *Caps.-jam.* à cause du caractère de la maladie.

Cette observation, la première de ce genre que nous possédions, nous paraît présenter le plus haut intérêt: *Caps.-jam.* a-t-il agi directement sur l'affection rhumatismale, ou bien celle-ci n'a-t-elle cessé que parce qu'elle dépendait d'un état spécial paroxystique dont *Caps.-jam.* a triomphé ? Ce sont des questions auxquelles il n'est possible de répondre qu'à la clarté des lumières que l'expérimentation pure répandra sur la puissance de ce médicament. La clinique toutefois peut donner d'importants enseignements à ce sujet, et les deux observations suivantes nous paraissent précieuses à ce point de vue.

Observation 2me. Le 19 avril dernier, nous avons été appelé auprès d'une jeune enfant de six ans, d'une très-belle santé. Sa mère nous rapporte que depuis deux jours, cette enfant est malade ; que la journée n'est point sensiblement mauvaise, mais que les nuits s'écoulent au milieu des cris et des pleurs de la petite malade. Elle se plaint de violentes douleurs dans les extrémités inférieures, surtout au bassin et à gauche. La position seule supportable pour elle est d'être accroupie, les cuisses et les jambes étant très-fléchies. L'enfant ne peut rien ajouter à ces vagues renseignements, et pour combattre l'état fébrile, nous prescrivons *Aconitum* 6me.

Plusieurs nuits consécutives sont excessivement pénibles

malgré *Chamomilla*, *China*, *Pulsat.* et *Rhus.*, administrés successivement contre cette aggravation nocturne. Enfin, surpris de l'insuccès de cette médication, en apparence très-appropriée, et frappé des renseignements que nous avions obtenus auprès de la malade précédente, nous dirigeons nos interrogations dans le sens qui pût nous conduire à découvrir s'il n'y avait pas aussi chez cette enfant une complication paroxystique. La mère nous apprend alors que, chaque jour dans l'après-midi, l'enfant ayant été assez bien et très-gaie le reste de la journée, elle prenait une physionomie plus souffrante, elle rejetait les objets qu'elle avait recherchés pour s'amuser, qu'elle se couchait et se recouvrait dans son lit, et que bientôt après elle devenait de plus en plus souffrante jusque vers les deux heures du matin. A ce moment, les douleurs devenant de moins en moins vives, l'enfant commençait à prendre un peu de repos, accompagné d'une légère sueur.

Evidemment, il était aussi question ici d'une fièvre rhumatismale paroxystique, avec simple rémission, les premiers jours et ensuite apyrexie complète. Nous n'hésitâmes donc pas à lui prescrire dix gouttes de *Capsicum-jam.*, en deux doses, dans la journée.

Le lendemain, nous apprenons que la nuit a été sensiblement moins mauvaise. Nouvelle dose de *Caps.* en deux fois. Nuits suivantes très-bonnes.

Cette guérison a été terminée par une dose *Rhus.*, parce que, pendant les premiers jours de sa convalescence, cette enfant ne pouvait rester assise sans souffrir beaucoup de la cuisse gauche. Elle jouait et s'amusait tout le jour, sans pouvoir s'asseoir un instant. *Rhus.* dissipe en deux jours cette souffrance, et la guérison pouvait être considérée comme complète le 29 avril.

Observation 3me. Le 16 avril dernier, nous fûmes prié d'aller visiter un jeune homme, de bonne santé d'ailleurs, âgé de 24

ans, atteint d'un rhumatisme polyarticulaire aigu, depuis deux ou trois jours. La veille, une abondante saignée lui avait été pratiquée. Cette émission sanguine n'avait causé qu'un amendement léger de peu de durée. L'artère était pleine, dure, large et battait environ 115 pulsations par minute. Une intense et douloureuse fluxion arthritique existait sur diverses articulations, aux membres supérieurs surtout. Le plus léger mouvement aggravait la situation du malade. Les nuits avaient été privées de sommeil; le malade était altéré; la langue, large et sale, était à peine humectée par une salive rare, gluante et d'un goût mauvais. Urines rares, rouges et très-sédimenteuses. La peau, sèche et chaude, avait été ruisselante de sueur, dans certains moments, mais sans continuité et sans ordre.

Pendant la première huitaine du traitement de ce malade, nous constatâmes que nous n'obtenions pas contre son affection une action thérapeutique franche, ainsi que nous avons l'habitude de l'obtenir dans le traitement ordinaire du rhumatisme. Pendant les douze premières heures, le malade prit une dose *Aconitum* 12me, de trois en trois heures; ensuite, à cause de l'aggravation par le mouvement, même le plus léger, *Bryonia* 15me, fut alternée, de trois en trois heures, avec *Aconit* 9me. Ce premier temps du traitement amenda sensiblement l'état du malade; ses souffrances furent moins aiguës et la fièvre moins vive; mais nous voyions à regret que la fluxion arthritique, sans quitter complètement les articulations d'abord envahies, en atteignait d'autres avec la même intensité. *Pulsatilla* 12me fut alors alternée de trois en trois heures avec *Aconitum* 6me. Le jour suivant, le 6me du traitement, l'aggravation nocturne matutinale ayant été sensiblement moindre, *China* 15me remplaça *Pulsatilla*, à cause des douleurs que cause la plus légère pression sur les gonflements arthritiques, qui jusqu'ici ont été très-rénitents, mais sans rougeur à la peau. Au huitième jour du traitement, la fiè-

vre, quoique sensiblement moins intense, persiste néanmoins; le malade continue à être presque privé de sommeil, en un mot, la maladie a moins d'acuité; mais la médication n'a pas eu contre elle jusqu'ici cette action décisive que signale l'administration d'un médicament parfaitement approprié. On me parle alors d'une sueur abondante qui inonde quelquefois le malade, et après laquelle une amélioration générale se manifeste. Pensant que cette prétendue amélioration dont on me parle est le fruit seulement du préjugé qui attribue à toute abondante transpiration la propriété de guérir des *douleurs*; ne voyant d'ailleurs pas nous-même que l'état du malade se soit amélioré en rapport de la fréquence de cette diaphorèse, nous lui prescrivons *Mercurius-sol.* 15me, alterné avec *Aconit.* 6me. Ce nouveau médicament n'eut pas une action plus manifestement salutaire que les autres.

Jusqu'ici nous avons dit que l'état du malade est resté à peu près le même, sauf un amendement dans la grande acuité de sa maladie. En parlant ainsi, nous avons exprimé notre opinion sur l'ensemble, sur l'état général du malade, sur la somme en un mot de ses souffrances, mais nous devons ajouter, pour être historien fidèle, qu'à plusieurs de nos visites du matin, nous avons trouvé notre malade sensiblement mieux, mieux dont lui-même appréciait tellement l'importance qu'il se croyait bien près de sa guérison. Mais, plusieurs fois ce notable amendement n'avait été que passager, et nous avions cru nous en rendre exactement compte par la migration de la fluxion articulaire sur d'autres points. Il nous avait paru, bien que les articulations primitivement atteintes ne fussent jamais exemptes, que lorsqu'une nouvelle articulation devenait le siège du mouvement fluxionnaire inflammatoire, il y avait exacerbation dans l'état général, de même qu'il y avait amendement, lorsque le mouvement inflammatoire avait cédé à la médication.

C'est à l'abri de cette appréciation erronée, c'est à cause de notre observation incomplète, que la maladie était arrivée au dixième jour sans être vaincue. A ce moment, nous recueillîmes tous les renseignements propres à mieux nous éclairer, et nous eûmes la conviction que le malade avait eu des paroxysmes tierces, avec apyrexie incomplète, débutant par un léger frisson, manifesté par un besoin d'être plus couvert, auquel succédait un état fébrile plus intense avec exacerbation arthritique et nouvel envahissement d'autres articulations, le tout se terminant par de la diaphorèse, avec amendement général. L'évolution de ce paroxysme s'opérait pendant trente heures environ, et débutait dans l'après-midi du jour suivant, à une heure variable.

Aussitôt que notre observation, plus complète, nous eût éclairé sur la complexité de l'état de notre malade, quoique nous n'eussions jamais prescrit le *Capsicum-jam.* contre un rhumatisme aussi général et aussi intense, nous lui en prescrivons quinze gouttes, à prendre en trois fois pendant la rémission, de telle sorte que la dernière dose fut reçue deux heures environ avant le commencement du paroxysme suivant. Ce paroxysme ne se manifeste point ; au contraire, à la rémission succède un apyrexie complète, et dès ce moment le malade est entré en convalescence : nous avons dû toutefois répéter la même prescription, pour éloigner tout retour de la maladie, et ensuite, il nous est resté quelques phénomènes arthritiques vagues que nous avons combattus par les médicaments apropriés.

Nous devons noter que, pendant tout le traitement de ce malade, il n'a point cessé pour ainsi dire de pleuvoir, ainsi que pendant sa convalescence, circonstance qui a rendu celle-ci plus longue qu'à l'ordinaire, ne serait-ce que parce que le malade n'a pu prendre l'exercice modéré au grand air, dont il

aurait eu un si grand besoin. Toutefois, un mois environ a suffi pour rétablir ce jeune homme et lui rendre la liberté, sinon la solidité et la force de tous ses mouvements.

Nous avons cru qu'il était superflu et inutile de surcharger cette observation de la description des phénomènes articulaires. Disons en somme que toutes les articulations de tous les membres ont été occupées par la fluxion rhumatismale, même les articulations cervicales rachidiennes. Le gonflement sur certains points a été très-considérable et très-douleureux.

Nous choisissons, parmi un grand nombre, deux observations qui présentent une particularité importante qui met en plus grande évidence les propriétés anti-pyrétiques du *Caps.-jam.* Nous n'avons écrit cet article qu'à cause des trois premiers malades dont il a été question, et dont la maladie a révélé dans cette substance une efficacité qui peut être souvent mise à profit par les praticiens ; cependant les deux observations suivantes ne seront point lues sans intérêt, nous le croyons du moins.

Observation 4me. Un jeune matelot, âgé d'une vingtaine d'années, ayant navigué dans la rivière Foricaria au Sénégal, pendant le printemps dernier, a été atteint aussitôt de fièvre intermittente, et tout l'équipage a eu le même sort. Pendant la traversée du retour en France, tout le monde n'a cessé, malgré l'usage du sulfate de quinine, de souffrir des atteintes de cette fièvre, caractérisée par les trois stades, variant chez les uns et les autres par l'intensité des souffrances qui les caractérisaient. Souvent le sulfate de quinine en suspendait le cours pendant quelques jours, mais les accès reparaissaient avec un affaiblissement graduel de la santé. Cet équipage, excessivement affaibli, a été assailli, dans son entrée dans la Méditerranée, par une tempête qui a fait échouer le navire sur les côtes d'Espagne. Enfin, arrivés à Marseille, au milieu de

fatigues inouies, de privations et de souffrances presque continues, ils ont espéré être délivrés de leur maladie ; mais de nouvelles doses de sulfate de quinine et des remèdes empiriques n'ont pu, après deux mois, ne leur procurer que quelques interruptions insignifiantes dans le cours de leurs accès, qui successivement ont revêtu tous les types connus. C'est dans ces circonstances que notre malade vient à Avignon, dans sa famille où certes ce ne pouvait être le bien-être et l'abondance qui pouvaient lui promettre le rétablissement de sa santé.

Le lendemain de son arrivée, le 29 juillet dernier, un violent accès avait saisi notre malade. Appelé auprès de lui, nous constatons sur sa personne tous les désordres causés par la durée de sa maladie et l'abus des médicaments. Ce qui nous frappe surtout, c'est le teint pâle et bouffi de ce vigoureux jeune homme, et un gonflement excessif de l'hypocondre gauche qui est très-sensible à la pression. Nous lui prescrivons trois doses de six gouttes de *Capsicum-jam.*, à prendre de six en six heures, dès après la terminaison de son accès.

Plusieurs jours s'écoulent sans qu'il en survienne un nouveau : pendant les premiers jours, le malade se sent généralement mieux ; l'appétit, le sommeil et les forces sont en meilleur état, lorsqu'une dyssenterie sanguinolente l'atteint. Celle-ci, combattue par *Merc.-viv.*, était guérie cinq jours après. Un très-petit accès survient alors. Une nouvelle administration de *Cap.-jam.* le fait cesser complètement, et peu de jours après le malade se sent si bien qu'il veut retourner à Marseille, promettant bien de nous écrire pour réclamer nos soins, s'il devenait de nouveau malade.

Observation 5me. Un jeune zouave avait eu pendant longtemps en Afrique une fièvre intermittente rebelle. Le sulfate de quinine, pris à copieuses doses et à diverses reprises, ne produisait que des interruptions plus ou moins passagères

dans le cours de cette fièvre opiniâtre. Transporté sur le sol de Crimée, ce militaire, supportant, pendant toute cette glorieuse et pénible campagne, toutes les fatigues et tous les périls de la guerre, ainsi que les zouaves ont su le faire, n'a éprouvé aucune récidive de sa fièvre d'Afrique, malgré le froid et la pluie très-fréquente. Rentré dans sa famille, à Avignon, depuis environ trois semaines, il n'éprouve pas le moindre trouble dans son excellente santé. S'étant baigné, à la campagne, dans une petite rivière, il est forcé de s'aliter, le lendemain, à cause d'un accès peu violent, mais qu'il reconnaît être le signal du retour de sa fièvre d'Afrique.

Il revient à la ville, et le surlendemain de l'accès précédent, il est saisi à la même heure d'un très-violent frisson avec sueur légère, froide et visqueuse. Les trois stades se succèdent régulièrement et la durée totale de l'accès est d'environ douze heures.

Nous lui prescrivons trois doses de *Caps.-jaun.*, de cinq gouttes, à prendre de quatre en quatre heures, pendant l'apyrexie, la première étant donnée aussitôt après la cessation de l'accès. Cette fièvre, que le malade a assuré être identique à celle qu'il avait eue si long-temps en Afrique, n'a plus reparu, et la santé du malade n'a cessé d'être excellente depuis ce moment.

Nous avons rapporté cette observation à la suite de la précédente, pour répondre à l'objection qui pourrait être faite, à cause de l'influence de l'air natal qu'on pourrait être porté à considérer comme la cause de la guérison du marin qui en est le sujet.

Avignon, août 1856.

Dr BECHET.

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU.

A M. LE Dr J. P. TESSIER.

Omnis speculatio nostra quâdam caligine
Non caret. (*De Imitat. Christ.*)

I.

Lorsque, dans le numero du mois de juin dernier, nous nous sommes permis de relever deux assertions capitales du *Musée des familles*, que nous avions jugées attentatoires à la vérité, au sujet du jugement porté par ce journal sur le fondateur de l'homœopathie, nous savions très-bien, ainsi que nous l'avons démontré, que la voix de M. *Pitre-Chevallier* n'était que l'écho de celle de M. le Dr Tessier. En effet, ce médecin, dans l'*Art médical*, n'a cessé, depuis la création de cette publication, d'exposer les grands principes qui constituent la puissanee invincible de l'œuvre de Hahnemann, tout en formulant contre celui-ci une foule de jugements, plus ou moins explicites, qui tout doucettement ne tendent à rien moins qu'à réduire, au profit d'autrui sans doute, la gloire de l'immortel restaurateur de la science médicale. C'est là du moins ce que nous pensions, et nous nous sommes cru obligé par devoir de démontrer, contre M. Tessier par M. Tessier lui-même, que la

gloire de Hahnemann était inattaquable et irréductible au profit de qui que ce soit.

Sans doute nous avons été le jouet de quelque illusion, dont nous nous sommes vainement appliqué à constater la réalité : bien que nous ne soyons point encore parvenu à ce but, nous persistons aujourd'hui à croire que notre esprit est toujours sous l'empire de cette même déplorable illusion, car, M. Tessier est un homme trop éminent à tous points de vue, pour qu'il ne se fût hâté, si nous n'avions été dans l'erreur, de nous adresser ses remercîments de ce que, tout indigne que nous sommes de remplir auprès de lui un pareil mandat, nous lui aurions signalé les méprises, involontaires sans doute, qui lui étaient échappées au sujet de l'homme de génie, dont les travaux sont le seul fonds dans lequel l'*Art médical* puise tout ce qu'il y a de vitalité dans sa sève. M. Tessier a gardé le silence.... Quelle pourrait être la raison d'un pareil silence, sinon l'*inutilité* d'une réponse? La pensée que nous ayons mis la science et la faconde de M. Tessier dans l'impossibilité de triompher de notre humble dialectique, ne peut flatter qu'un amour-propre aussi exagéré que ridicule.... Cependant, nous avons attendu avec impatience les numeros suivants de l'*Art médical*, et, par la lecture que nous en avons faite, nous nous sommes convaincu que l'*abondance des matières* n'avait pu être la cause du retard de la réponse de M. Tessier.

Dans son numero du 15 juillet dernier, le *Journal de la société Gallicane* fait à notre article, intitulé *le Musée des familles et l'Art médical*, l'insigne honneur de le reproduire en entier; cette réimpression est d'autant plus flatteuse pour nous qu'elle résulte d'un vote de la Société elle-même. Dès cet instant, il nous a été démontré que notre travail n'était point sans valeur, et nous avons cru que M. Tessier se hâterait de nous répondre, nous réservant toutes les *aménités* de sa critique, toutes les

mansuétudes de son style et toute la *charité* de sa haute science. Celui qui a dit si souvent: *Medicus sit christianus et medicina sit christiana*, peut-il en agir autrement, et ne devions-nous pas espérer que par un *euphémisme*, familier à son *indulgente* et *modeste* verve, il daignerait appeler notre humble prose, *une espèce de patois*? Au reste, M. Tessier ne nous a-t-il pas donné un récent exemple de l'union de *la courtoisie la plus exquise aux sentiments le plus purement chrétiens* qu'il soit possible d'exprimer, dans la *calme* et *décente* critique qu'il a faite des commentaires de l'*Organon*, par notre honorable et savant confrère le Dr L. Simon, père? Ce chef-d'œuvre du genre, dû à la plume de M. le Dr Tessier, nous a donné un avant-goût des lignes que nous nous croyons en droit d'attendre à notre adresse.

Nos espérances ont été trompées; M. Tessier ne nous répond pas, c'est-à-dire, il n'a nul cas à faire de notre opinion qui s'était follement flattée d'être juste, parce qu'elle s'était crue basée contre M. Tessier sur M. Tessier lui-même. Evidemment, ainsi que nous sommes forcé d'en convenir, notre esprit a vagué dans des ténèbres, et son extravagance a été telle que M. Tessier n'a même pas eu pour lui un seul mot de pitié. Un homme tel que lui ne peut pas, il ne doit même pas, nous le reconnaissons de grand cœur, se dépenser en futilités; l'*aigle ne chasse pas des mouches*, et c'est ici le cas de constater la justesse de ce proverbe et la convenable application qu'en a faite M. Tessier.

Que devons-nous conclure de tout cela? C'est que désormais, mieux renseigné sur l'inanité de notre jugement, nous devons rester dans une réserve dont les bornes doivent être aussi larges que ce que notre talent est circonscrit. Cette fructueuse résolution, qui serait si utile à chacun, nous la devons au silence de M. le Dr Tessier. C'est là un bienfait que nous

n'oublierons jamais, et s'il est quelque chose qui altère la satisfaction qu'il nous cause, c'est la conviction où nous sommes que nous ne pourrons jamais le reconnaître selon ses mérites. Cependant, nous aurions tort peut-être de désespérer de pouvoir jamais payer notre dette nouvellement contractée, quelque haut et puissant que soit notre créancier. On a vu plus d'une fois le petit obliger et même sauver le grand, ne serait-ce que ce reconnaissant *Ronge-maille* dont le bon Lafontaine nous a transmis l'histoire, et qui délivra le lion, son bienfaiteur.

Nous serions presque tenté de croire qu'il nous est possible dès aujourd'hui de témoigner à M. le Dr Tessier combien notre reconnaissance est grande et efficace. Il nous paraît.... Oh! non, ce n'est pas une illusion ; il nous *paraît*, disons-nous, que le but que s'est proposé d'atteindre M. le Dr Tessier dans l'*Art médical*, s'éloigne de lui, à cause d'une contradiction, passée inaperçue assurément, qui lui en défendra à jamais l'accès. Signaler cette contradiction à M. Tessier, ce serait la faire disparaître, et il nous semble que tant qu'elle existera, on pourrait appliquer à son œuvre notre épigraphe que nous avons cependant choisie pour notre profit exclusif: *Omnis speculatio nostra quâdam caligine non caret.*

II.

Essayons donc de ronger les quelques mailles qui nous paraissent retenir captive l'œuvre de M. Tessier, dont la devise est dans ces paroles de Baglivi : *Novi veteribus non opponendi, sed quoad fieri potest, perpetuo jungendi fœdere.* Disons en passant qu'il nous *semble*, (nous n'osons nous servir d'un autre verbe depuis le silence de M. Tessier,) qu'il nous *semble*, di-

sons-nous, qu'Hahnemann n'a pas fait autre chose que souscrire fidèlement à ce sage précepte.

Quoi qu'il en soit, l'*Art médical*, dont M. Tessier est l'*inspiration*, l'*âme* et l'*unité*, *a la prétention de représenter la tradition en médecine ;* (1) il a pour but *de défendre et de mettre en lumière toutes les vérités consacrées par le sentiment unanime de tous les temps et de tous les pays*, *sans préjudice toutefois des découvertes modernes*, *etc.* (2) *Mais il a fallu, pour dégager des erreurs et des inconséquences qui l'obscurcissent, ce sentiment un peu vague de la tradition en médecine, qui repose sur la fixité et l'immutabilité des maladies ; il a fallu l'énergique effort et les longs travaux d'un esprit.... Il a fallu pour donner un corps à cette idée, pour en tirer une doctrine complète, pour former une école au service de cette doctrine, il a fallu l'influence, l'enseignement, la direction d'un maître* (3). Ce maître, c'est M. Tessier.

Voilà donc la question dans toute sa clarté : Doctrine, Ecole, Enseignement, Direction, tout, dans l'*Art médical*, émane de M. Tessier. Or M. Tessier a écrit : *La certitude d'une science est en rapport direct avec la vérité du principe sur lequel elle se base ; il est évident que la vérité ou la certitude de la médecine n'a d'autre fondement que l'immutabilité des maladies* (4) ; la valeur de l'*Art médical* résulte donc de celle du principe de l'immutabilité des maladies.

Voyons comment M. Tessier prouve la valeur de ce grand principe doctrinal, *sur lequel repose tout l'édifice de la médecine pratique*, et sans lequel, *à l'instant même*, *tout notre édifice scientifique s'écroule.*

(1) *Art médical*, numero de Mai 1855, *p.* 469.

(2) *Idem.*

(3) *Idem.*

(4) *Journal de la société gall.* Décembre 1854, *p.* 486.

Toute science humaine, dit-il, *repose sur l'essentialité ou l'immutabilité des lois de la nature; or c'est une loi de la nature que l'homme soit malade, et qu'il le soit suivant des modes déterminés;* donc, etc.

La première proposition est en apparence assurément incontestable; cependant, elle nous paraît être trop absolue dans l'espèce; car, tous les êtres de la nature obéissent à des lois essentielles et immutables, cela est vrai, mais ces êtres ont un mode d'être bien différent; les uns *sont* purement et simplement; les autres *sont* et *vivent*; les autres *sont*, *vivent* et *sentent*; les autres enfin *sont*, *vivent*, *sentent* et *raisonnent*. Les lois qui régissent ces divers êtres ne peuvent pas être, ce nous *semble*, immutables de la même manière, par rapport à l'homme: elles le sont sans aucun doute pour leur auteur, mais elles ne peuvent l'être pour l'homme qui, connaissant par leurs résultats, les lois les plus simples de la nature, celles des corps bruts, compose et décompose seulement quelques-uns de ceux-ci à volonté et *immutablement*, mais qui n'est point parvenu encore, que nous sachions, à décomposer et recomposer dans un creuset le plus petit végétal et moins encore le plus petit animal. Cela ne prouve pas, nous le savons, que les lois qui président à l'existence des végétaux et des animaux ne soient immutables en elles-mêmes, mais qu'elles sont, par rapport à l'homme, comme si elles ne l'étaient pas, puisque celui-ci ne peut pas les comprendre dans leur immutabilité absolue. N'est-il donc pas permis de croire que la compréhension relative que l'homme peut acquérir de ces lois, réduit celles-ci à la condition de l'intelligence qu'il peut en avoir? L'immutabilité est un attribut essentiel de l'être infini, Dieu; et c'est parce que toutes les lois qui régissent la nature émanent de l'être suprême, et qu'elles sont l'expression de sa volonté immuable, qu'elles sont immutables. L'homme, essentiellement impar-

fait, peut-il jamais aspirer à comprendre absolument un attribut de l'être essentiellement parfait ? L'homme est parvenu à connaître par leurs résultats invariables les lois des corps inorganisés ; a-t-il été aussi heureux par rapport aux résultats des lois qui régissent les corps organisés ? L'expérience répond négativement. Est-il permis d'espérer que jamais l'homme puisse franchir la barrière qu'il a rencontrée, et ne serait-ce pas se livrer aux illusions d'un fol et coupable orgueil que de prétendre à la connaissance absolue, et dans leurs résultats, des lois immuables qui régissent la nature humaine ? nous le croyons. Les mots, TOUTE SCIENCE HUMAINE, dans la proposition dont il s'agit, devant donc recevoir les restrictions que commandent les considérations qui précèdent, ne peuvent recevoir le sens absolu du second membre de la proposition, *repose sur l'immutabilité ou l'essentialité* DES LOIS DE LA NATURE. *Toute science humaine* partage nécessairement le déterminé de l'homme, et *toute loi de la nature*, émanant de l'auteur de toutes choses, participe essentiellement à quelqu'un de ses attributs. Les termes *homme* et *nature*, ce dernier étant employé dans le sens qu'il a dans cette proposition, ne peuvent donc servir à former une équation qui se pique d'être rigoureuse.

D'autre part, dire que *toute science humaine repose sur l'essentialité ou l'immutabilité des lois de la nature*, pour énoncer simplement qu'il serait impossible à l'homme d'acquérir la plus mince notion scientifique sur quoi que ce soit, si nous étions plongés dans le cahos, car si les lois qui régissent la nature n'étaient *essentielles* et *immutables*, la création serait un véritable cahos, énoncer une vérité aussi banale, c'est du La Palisse au premier chef. Mais, cette proposition, sous la plume de M. le Dr Tessier, ne peut exprimer une semblable naïveté : quels peuvent donc en être le sens et la portée ? Signifierait-elle, par exemple, que nulle science n'est possible

qu'à la condition que cette science repose sur la rigoureuse connaissance des lois qui régissent les êtres qui en sont l'objet? Mais, par rapport à la Médecine surtout, cette proposition ne formulerait qu'une impossibilité patente, car il est impossible que l'homme connaisse jamais en elles-mêmes les lois qui règlent sa propre existence, à moins qu'il ne devienne supérieur à lui-même : mais alors il cessera d'être homme. M. Tessier n'a pu vouloir établir sa Doctrine sur un principe négatif, et assurément sa proposition a un sens qu'il faut trouver. Le voici très-probablement : *Toute science humaine repose sur l'essentialité ou l'immutabilité des lois de la nature, se révélant à l'homme par des manifestations phénoménales ;* l'exacte connaissance de celles-ci est donc en médecine la base de toute science : c'est donc en un mot proclamer l'observation et l'observation seule, dégagée des entraves de toute hypothèse, comme fondement de la science médicale. Réduite à ces termes, la proposition de M. Tessier est de la plus haute vérité, seulement elle n'a point le mérite d'être neuve : Mais ce ne sont là que de simples futilités : passons.

La seconde proposition du syllogisme de M. Tessier est ainsi conçue : *Or c'est une loi de la nature que l'homme soit malade et qu'il le soit suivant des modes déterminés.* Constatons d'abord qu'ici le mot *loi* ne peut avoir la signification qu'il a dans la majeure : en effet, le premier membre de cette proposition a parfaitement la physionomie d'une erreur, car il est permis de lui opposer une autre proposition essentiellement contraire, qui ne sera contestée par personne ; cette proposition la voici : *c'est une loi de la nature que l'homme se porte bien.*

De deux propositions essentiellement contraires, si l'une est vraie, l'autre est certainement fausse : or nous ne pouvons penser que M. Tessier nie la vérité de celle que nous lui opposons, à moins qu'il ne nous prouve que notre père commun est sorti

malade des mains de son créateur, et que c'est à tort que St-Thomas a dit : *Corpus humanum fuit à Deo constitutum in optimâ dispositione, non simpliciter, sed secundùm quod congruit animæ rationali et ejus operationibus.* Il est donc faux que *c'est une loi de la nature que l'homme soit malade.* Cela est si vrai, pour M. Tessier lui-même, qu'il définit la maladie UN ÉTAT CONTRE NATURE *qui se manifeste par un ensemble de phénomènes qui lui sont propres* (1).

Mais, nous objectera-on peut-être, la *santé* n'est pas le contraire de la *maladie*, de même la *maladie* n'est pas le contraire de la *santé*. A l'aide de futilités spéculatives, on peut, nous le savons, soutenir cette double assertion, mais on n'arrivera jamais à démontrer que la *maladie* ne soit pas au moins la négation de la *santé*, et que celle-ci ne soit pas la négation de la *maladie*.

Au reste, M. Tessier est très-conciliant : pour lui, *la maladie est un* ÉTAT CONTRE NATURE; et d'un autre côté, il admet comme un principe que *c'est une loi de la nature que l'homme soit malade ;* il y en a là pour tous les goûts, et ce serait vraiment faire acte de mauvais caractère que de ne pas se montrer satisfait.

Mais il y a tant de gens qui ont le caractère difficile, pour ne pas dire plus ! Il est donc très-possible qu'il s'en trouve qui ne veuillent point accueillir la Doctrine de l'*immutabilité* des maladies ainsi démontrée, et alors l'*Art médical*, n'ayant qu'une Doctrine contestée, n'aura qu'une École stérile et un enseignement infécond. En effet, comment admettre sans mot dire que *les maladies soient un état contre nature*, lorsqu'on parle et pense en vertu d'une Doctrine qui est basée sur cette vérité, *c'est une loi de la nature que l'homme soit malade ?*

Non content de cette première assertion, M. Tessier ter-

(1) *Journal de la société gall.*, décembre 1854, *p.* 532.

mine la mineure de son syllogisme par une autre assertion véritablement hasardée : à la première, nous n'avons d'autre objection à opposer que celle de l'existence d'une loi qui domine la loi invoquée par lui, et la réduit à la condition de loi accidentelle ; mais à la seconde, nous avons un reproche plus sérieux à adresser ; elle est l'énoncé précisément de ce que veut prouver M. Tessier. En effet, ce grand écrivain, l'*inspiration*, l'*âme*, l'*unité* de l'*Art medical*, voulant doter ce recueil d'une doctrine, lui a octroyé celle de l'ESSENTIALITÉ, de l'IMMUTABILITÉ des maladies. Or, cette doctrine n'est que vaguement exprimée dans la *tradition* que l'*Art médical à la prétention de représenter en médecine*, il à donc fallu que le *maître* prouvât cette doctrine par la logique : mais nous venons de voir que la logique de M. Tessier n'est pas plus heureuse pour prouver la doctrine de l'IMMUTABILITÉ des maladies que la tradition n'a été prodigue de faits pour l'étayer ; car énoncer que *c'est une loi de la nature que l'homme soit malade suivant des modes déterminés*, ce n'est pas le prouver. L'existence d'une loi de cette sorte ne peut se prouver que par ses résultats. La tradition n'ayant que *vaguement eu le sentiment* de l'*immutabilité* des maladies, les faits ont nécessairement manqué à M. Tessier ; cette minime circonstance est sans doute seule la cause de la violence que M. Tessier a voulu faire à la logique, en admettant comme démontré précisément ce qu'il s'agissait de démontrer.

III.

Un *maître* ne commande en général à tous ceux dont il est l'*âme* et l'*inspiration* qu'un seul sentiment, celui de la reconnaissance : la reconnaissance en pareil cas conduit à l'ad-

miration, et il y a toujours tant à admirer dans un *maître* tel que M. Tessier, que le temps manque pour la brève critique que peuvent réclamer certaines imperfections. Nous, que la providence n'a pas daigné favoriser de l'honneur d'être aux nombre de ceux qui ne peuvent qu'admirer M. Tessier, nous avons osé..... personne n'a oublié que c'est aussi par reconnaissance que nous agissons ainsi.... nous avons osé sonder l'œuvre fondamentale de M. Tessier, et nous avons, sans un certain étonnement, constaté que la doctrine de l'IMMUTABILITÉ des maladies n'était que *vaguement exprimée dans la tradition*, et que la logique de M. Tessier ne la démontrait que comme on vient de le voir. Le rat de Lafontaine délivra le lion son bienfaiteur : ne pouvons-nous pas prétendre à rendre un petit service analogue à M. Tessier, lui qui a daigné nous prouver par son silence que nous avions purement et simplement divagué, lorsque nous avons cru prouver par lui et contre lui qu'Hahnemann n'était point matérialiste et qu'il n'avait pas nié la tradition ?

Nous ne doutons nullement que M. Tessier, voyant la tradition aussi avare de faits que sa logique a été pauvre de bonnes raisons pour démontrer la doctrine de l'IMMUTABILITÉ des maladies, ne se hâte de donner un éclatant démenti à tous ceux qui ont osé croire qu'il ne pouvait faire mieux, en enrichissant l'*Art médical* d'une PATHOLOGIE IMMUTABLE. La tâche pourrait paraître rude à tout autre, mais M. Tessier, par un simple mouvement de ses sourcils, fera jaillir de son front l'histoire IMMUTABLE de chaque maladie, à dater du jour où chaque maladie a atteint, en vertu de la loi invoquée plus haut, tel ou tel patriarche, tel ou tel roi d'Egypte ou tel autre membre de la grande famille humaine, n'importe. Ce travail sera irréprochable asssurément, et non seulement tous les caractères de chaque maladie seront démontrés IMMUTABLEMENT

les mêmes à travers tous les siècles, mais encore, il sera prouvé que, chaque maladie a IMMUTABLEMENT guéri par les mêmes moyens, car, *naturam morborum demonstrat curatio.*

Mais il est facile de prévoir qu'une grande révolution va éclater dans le langage médical : si M. Tessier persiste à penser que *c'est une loi de la nature que l'homme soit malade*, SA PATHOLOGIE devient nécessairement la PHYSIOLOGIE, et celle-ci devra prendre la place de celle-là. Après un semblable *chassez-croisez*, il est incontestable que M. Tessier sera parvenu à son but ; la partie des connaissances médicales que jusqu'à nos jours on a eu la bonhommie d'appeler PHYSIOLOGIE étant devenue la PATHOLOGIE, celle-ci sera IMMUTABLE, et il ne sera nullement difficile de prouver que partout et toujours la SANTÉ, devenue la maladie, a eu des caractères *fixes*, *essentiels* et *immutables.*

Comprendre et décrire ce que cette nouvelle constitution scientifique entraînera après elle, est une tâche trop au-dessus de nos forces ; l'*Art médical* promulguera au monde médical étonné ce prodigieux et nouveau code traditionnel. Quelles portes de Facultés pourront alors ne point s'ouvrir d'elles-mêmes devant la bannière de l'*Art médical*, sur laquelle on lira ces mots : IMMUTABILITÉ, ESSENTIALITÉ ? Assurément bien des litres d'eau passeront sous le Pont-Neuf, avant qu'un tel honneur soit accordé à celle où est inscrite cette loi, SIMILIA SIMILIBUS CURANTUR. Les impatients font donc un acte de *haute habileté* en combattant ceux qui portent celle-ci, ou en l'abandonnant, si leur ambition les presse trop.

Cependant M. Tessier a défini la maladie : *un état contre nature ;* il est donc possible que la révolution que nous entrevoyons ne s'accomplisse pas, et que la pathologie et la physiologie conservent chacune leur antique rang. Nous en serions pour notre compte fort satisfait, l'expérience nous ayant prouvé que les révolutions, même scientifiques, font payer cher les bénéfices qu'elles donnent, quand elles en donnent.

Mais il faut à tout prix à l'*Art médical* une Doctrine ; celui qui en est l'*inspiration*, l'*âme* et l'*unité* la lui doit : *le sentiment un peu vague de la tradition en médecine qui repose surtout sur la fixité et l'immutabilité des maladies*, est encore resté dans le vague, *cette idée* n'a point encore reçu *un corps*, bien que l'*Art médical* ait terminé son troisième volume ; le *maître* ne peut faillir à son mandat.

Si.... nous fesons ici une simple supposition, nous n'affirmons rien, car, *tranquillas etiam naufragus horret aquas :* Si, contre toute vraisemblance, M. Tessier n'octroyait pas sa doctrine *vaguement* ébauchée jusqu'ici, chacun pourrait penser que l'*Art médical* a une autre Doctrine qu'il n'avoue pas, car un journal de cette portée ne peut se passer d'en avoir une. On pourrait même l'accuser, malgré les tirades contre Hahnemann dont il est émaillé, malgré une vingtaine de pages consacrées à répudier *la qualification d'homœopathe*, de n'avoir d'autre doctrine que celle du fondateur de l'homœopathie.

Cette accusation pourrait d'autant plus être formulée que M. Tessier ne cesse de dire : *la vraie médecine est la médecine des indications* (1). Qu'est-ce que l'indication pour M. Tessier ? *elle consiste à dresser le tableau le plus complet possible des phénomènes morbides éprouvés par le malade et toutes les circonstances qui ont influé ou influent encore sur leur développement.* (2) (Nous citons textuellement, s'il y a là du *patois*, nous en sommes innocent). Mais revenons à cette définition, dont le sens est d'ailleurs très-correct.

Hahnemann, le savent même ceux qui ne l'ont pas étudié, n'a jamais dit autre chose ; et soit dans la lettre, soit dans l'esprit de ce précepte, il y a l'exposition de la plus belle et

(1) *Art médical*, numero de Juin 1856, *p.* 401.

(2) *Art médical*, numero d'Août 1855, *p.* 108.

de la plus fructueuse Doctrine médicale qu'il soit possible de concevoir. Connaissant donc la haute intelligence qui est l'*âme* et l'*inspiration* de l'*Art médical*, chacun peut se croire en droit de supposer qu'elle se satisfait de cette doctrine, si propre à captiver tout esprit supérieur voué aux sciences médicales. L'observation et l'expérience auxquelles sont confiés exclusivement les progrès de l'art de guérir par le précepte Hahnemannien, font tout le prix de la tradition, même Hippocratique. Tout le monde connaît le touchant attachement de M. Tessier pour la tradition, il n'y aurait donc pas invraisemblance à ce que tout le monde l'accusât d'être très Hahnemannien. M. Tessier a si bien prévu qu'il pourrait en être ainsi que, dans son article où il répudie la qualification d'homœopathe, il est revenu sur la définition de l'indication : *les indications*, dit-il, *sont les motifs qui déterminent l'action du médecin.* (1)

Nous regrettons sincèrement que, dans l'excès de sa prévoyance, M. Tessier se soit laissé aller à donner une pareille définition : La première énonçait un principe, une loi que le médecin consciencieux ne peut oublier ou transgresser ; elle consacrait comme seule règle de sa conduite, l'observation rigoureusement exacte. La seconde définition substitue à ce principe et à cette loi salutaire et déterminée, le principe, la loi que le jugement individuel préférera ; même le caprice de ceux qui ne connaissent ni principe ni loi en médecine, reçoit par cette définition nouvelle la faculté de se substituer aux réflexions d'une raison mûrie par les sages leçons d'une expérience péniblement acquise. Cette seconde difinition entraîne nécessairement la science dans le chaos d'un éclectisme dont la raison individuelle sera l'arbitre. Par sa première définition, M. Tessier est resté dans la tradition Hipocratique,

(1) *Art médical*, Mai 1856, p. 335.

relevée par un principe et une loi ; et par la seconde, il s'est livré au dévergondage de la tradition, n'ayant d'autre principe et d'autre loi que ceux enfantés par les hypothèses.

IV.

Mais nous nous apercevons, un peu trop tard peut-être, que nous avons dépassé les bornes que nous nous étions imposées : nous avions voulu seulement signaler à M. Tessier que sa logique n'établissait que *très-vaguement* le grand principe de l'essentialité des maladies, *vaguement exprimé* dans la tradition ; lui dire que l'*Art médical* nous paraissait absolument dépourvu de principe doctrinal, et que le besoin se fesait généralement sentir parmi ses lecteurs, qu'une bonne *pathologie immutable* vînt mettre fin à leur attente. Ce besoin est devenu de jour en jour plus impérieux, l'*Art médical* se dépouillant avec une ardeur constante et toute juvénile de tous caractères qui pourraient faire penser qu'à défaut de la doctrine de l'ESSENTIALITÉ, il savait se contenter de celle de l'observation traditionnelle, relevée et réglée par la grande loi que les homœopathes ont prise pour devise.

Mais quel mot vient d'échapper à notre plume ? HOMOEOPATHE ! il faut le bannir de notre langage ce mot qui rappelle des divisions, des injures, même des hostilités regrettables qui affligent le corps médical, nous dit M. Tessier. Nous déplorons un tel résultat pour notre compte, aussi sincèrement que M. Tessier lui-même, mais nous ne pouvons en accuser le mot qu'il réprouve. Un mot, c'est le corps d'une pensée ; tant que celle-ci subsiste, la disparition de celui-là importe peu. Ainsi, celui dont il s'agit ici résumant une réforme complexe et complète de la médecine, il faut, avant de le

bannir de notre langage, démontrer, 1° que c'est à tort que Hahnemann s'en est exclusivement rapporté à l'observation phénoménale des maladies pour les apprécier sainement, 2° qu'Hahnemann n'est pas le seul médecin qui ait connu et appris à connaître les essences morbides, pour me servir de l'expression de M. Tessier. Car, a dit St. Thomas, et M. Tessier le sait très-bien, *essentia est quod significatur per definitionem.* Nul médecin n'a mieux défini la maladie qu'Hahnemann, lui qui en a pris les caractères dans les modifications intellectuelles et morales, dans l'altération de la sensibilité et dans la lésion matérielle; lui, *tout juif qu'il était*, qui a, par la puissance de son génie sinon par les lumières de la foi, confessé pathologiquement la doctrine de la définition de l'homme par St. Thomas, définition élevée à la dignité d'article de foi par la décision d'un concile, celui de Trente, si nos souvenirs sont exacts. 3° Afin de pouvoir proscrire légitimement le mot homœopathe, il faut démontrer que l'expérimentation des médicaments sur l'homme en santé n'est pas le meilleur procédé connu pour découvrir leurs propriétés curatives; 4° enfin, il faut prouver que ce n'est pas Hahnemann qui a démontré l'admirable portée pratique de la loi *similia similibus curantur.*

La qualification d'*homœopathe* est l'expression abréviative de tout ce que nous venons d'énumérer; il faut donc, avant de la repousser, démontrer l'inanité des vérités capitales qu'elle représente à l'esprit et que nous venons d'exposer sommairement. Mais, nous repète-t-on, gardons la chose, et repoussons le mot, car lui seul rappelle des divisions qu'il importe de faire cesser. Eh quoi! répondons-nous à notre tour, vous nous parlez de Russes, de Français, d'Anglais et de Turcs, bannissez ces noms, et toute bataille cessera, il n'y aura plus que des hommes, de même qu'en bannissant les mots *allopathes* et *homœopathes*, toute dissension finira.

parce qu'il n'y aura plus que des médecins !! Erreur ! illusion !! au reste, pour que la désignation à proscrire puisse l'être à juste titre, il faudrait au moins établir que la somme des vérités utiles qu'elle rappelle et qu'il s'agirait d'enfouir sans bruit dans le réservoir médical commun, est inférieure à celle qu'y a déposée depuis des siècles ce que signifie la qualification d'*allopathe*, désignant aujourd'hui ceux-là seulement qui représentent la médecine officielle et paraissent pour le plus grand nombre mériter seuls le titre traditionnel de MÉDECIN. Jusqu'à ce que ce bilan soit dressé, nous persisterons à nous *honorer* du titre d'*homœopathe*. Nous aimons même l'état de paria médical dans lequel ce titre nous plonge ; il nous prive des faveurs officielles, mais il nous dédommage largement de cette sorte d'abjection scientifique à laquelle il nous réduit aux yeux de la loi, par les bienfaits qu'il nous permet de répandre sur nos semblables. Il éclaire notre esprit, et il n'aigrit nullement les sentiments de notre cœur ; il ne nous éloigne point de nos confrères dissidents; au contraire, il nous en rapproche avec tout l'élan du prosélytisme qu'il nous inspire ; il nous constitue seulement l'adversaire de l'erreur dont il nous confère le devoir de ne jamais permettre que la vérité devienne la vile courtisanne.

Août 1856.

Dr BÉCHET.

NÉCROLOGIE.

L'homœopathie française vient de perdre un de ses plus anciens, un de ses plus illustres représentants. M. le Dr Dunal, doyen de la Faculté des sciences de Montpellier, a terminé, le mois dernier, sa laborieuse carrière.

Nous regrettons de n'avoir pu insérer dans ce numero un long article biographique sur M. le Dr Dunal, par notre honorable ami et confrère, le Dr de Parseval, de Marseille. L'étendue de cet intéressant travail sur un savant qui, des premiers en France, jugea et accepta l'homœopathie, et l'époque avancée du mois nous obligent à en renvoyer l'impression au numero prochain.

Août 1856. Dr Béchet.

ANNONCE.

HOMOEOPATHIE ET ALLOPATHIE

Par le Dr de Parseval, de Marseille.

Nous apprécierons dans le numero prochain ce remarquable volume, qui ne nous est parvenu que depuis peu de jours, et sur la valeur duquel notre opinion ne pourrait être aujourd'hui suffisamment éclairée.

Août 1856.

Dr Béchet.

L'ALLOPATHIE JUGÉE PAR LES ALLOPATHES.

Depuis son origine jusqu'à nos jours, la médecine nous apparaît comme un ensemble d'opinions hétérogènes, de théories variées, souvent contradictoires, tour à tour prônées et renversées. On ne sait de quel côté envisager cette création acéphale et informe. On ne sait *par où la prendre* pour la poser devant soi ; elle n'a ni liens, ni unité.

En sorte qu'on peut dire que l'école allopathique n'existe pas. En pathologie, en matière médicale, en thérapeutique, elle ne nous offre ni cette unité de principes, ni cette unité de méthode qui constituent une école et permettent de la caractériser. Les grands médecins de notre époque, après avoir comme leurs devanciers vainement cherché la vérité, en sont réduits à laisser échapper les mêmes plaintes sur l'incertitude et les dangers de leur art. De leur aveu, la science médicale n'existe pas, et ils n'ont point encore trouvé les principes qui peuvent servir de base à une doctrine. L'un des membres les plus distingués de l'Académie de médecine, M. le professeur Malgaigne ne s'écriait-il pas dans cette discussion sur la révulsion qui vient d'agiter récemment l'Académie :

« Absence complète de doctrines scientifiques en médecine, ab-

sence de principes dans l'application de l'art; empirisme partout : voilà l'état de la médecine. » (*Séance* du 8 *janvier* 1856) (1).

Écoutons les allopathes dresser eux-mêmes leur acte d'accusation :

« En multipliant la série d'années écoulées seulement depuis la 1re de la 80e olympiade jusqu'en 1840, par celle des existences médicales qui se succédèrent depuis Hippocrate jusqu'à nous, l'on obtient un total de plusieurs millions d'années ; or, ces millions d'années d'étude, d'essais, de discussions, qu'ont-elles rapporté à la médecine? Une vérité par mille erreurs, au plus. Temps perdu à rêver de présomptueux et d'insensés systèmes; temps perdu à les propager; temps perdu à les croire et à les éprouver; temps perdu à les combattre ; temps perdu à les ressusciter sous un autre nom , etc. Oh! que de temps perdu ! » (2).

Kurt Sprengel, homme d'une immense érudition, auteur de la meilleure histoire philosophique de la médecine, que nous possédions , après s'être livré à une étude approfondie des chefs-d'œuvre de tous les temps, est arrivé à cette conclusion désolante :

« Que le scepticisme, en médecine, est le comble de la science, et que le parti le plus sage consiste à regarder toutes les opinions avec l'œil de l'indifférence, sans en adopter aucune » (3).

(1) M. Cousin , dans la discussion qui eut lieu à la Chambre des pairs sur un objet relatif à l'enseignement et à la pratique de la médecine , déclarait , avec l'assentiment unanime de la presse médicale , que la médecine n'est point une science , mais un empirisme. (Voyez Tessier, *Journal de la Soc. gall.*, *t.* V, *p.* 488).

(2) Docteur Munaret, *Du médecin des villes* , etc., *p.* 485.

(3) *Histoire de la médecine*, trad. par Jourdan , membre de l'académie de

« On ne doit pas craindre d'avancer, dit M. Jourdan (1), que la médecine est, de toutes les sciences physiques, celle qui a donné lieu au plus grand nombre de spéculations. Elle a vu naître une foule de systèmes contradictoires qui, ont été tour à tour considérés comme inébranlables, et tour à tour aussi renversés par d'autres qui, bien qu'annoncés, prônés et soutenus avec la même prétention, n'éprouvaient, toutefois, pas un sort plus heureux » (2).

« L'histoire de la chirurgie ne nous offre pas un seul exemple d'efforts aussi complètement inutiles. Tandis que les médecins cherchèrent, dans tous les siècles, à cacher l'obscurité et la diffusion de leurs idées sous le voile officieux du néologisme, et sous un étalage ridicule

médecine, *t.* 1, introd. *pages* 10 *et* 11. — Voyez aussi la préface du traducteur, *pages* XXII *et suiv.*

(1) *Hist. de la méd.*, par Kurt Sprengel, préface, *p.* X.

(2) *Hippocrates la meit en credit (la médecine)* ; tout ce que cettuy-cy avait estably, Chrysippus le renversa ; depuis, Erasistratus, petit fils d'Aristote, tout ce que Crhysippus en avait script ; aprèz ceulcy, surveindrent les empiriques, qui preindrent une voye toute diverse des anciens au maniement de cet art : quand le crédit de ces derniers commença à s'envieillir, Herophilus meit en usage une aultre sorte de médecine qu'Asclepiades veint à combattre et anéantir à son tour ; à leur rang gaignerent auctorité les opinions de Themison, et, depuis, de Musa ; et encore après celles de Vectius Valens : l'empire de la médecine tomba du temps de Néron à Thessalus, qui abolit et condamna tout ce qui en avait esté tenu jusques à luy ; la doctrine de cettuy-cy feut abbattue par Crinas de Marseille ; son auctorité feut bienstôt aprèz supplantée par Charinus, médecin de cette mesme ville. Depuis ces anciennes mutations de la médecine, il y en a eu infinies aultres jusque à nous ; et, le plus souvent, mutations entières et universelles, comme sont celles que produisent de notre temps Paracelse, Fioravanti et Argenterius : car ils ne changent pas seulement une recepte, mais, à ce qu'on me dict, toute la contexture et police du corps de la médecine, accusants d'ignorance et de piperie ceulx qui en ont faict profession jusque à eulx. Je vous laisse à penser où en est le pauvre patient !

MONTAIGNE.

de mots pompeux et inintelligibles, la simplicité, la clarté, la précision et la dignité du style sont les qualités qui distinguèrent constamment les écrits des grands chirurgiens.... De là vient que la chirurgie, après avoir fait quelques progrès, ne rétrograda point et ne retomba jamais dans son antique barbarie, comme il arriva tant de fois, au contraire, à la médecine, même parmi les modernes, et aux époques les plus rapprochées de nous (1).

Bérard, l'un des plus illustres professeurs de la Faculté de Montpellier, a conclu au scepticisme médical, malgré la théorie des éléments qu'il avait adoptée, faute de mieux.

« Les autres sciences, dit-il, sont achevées, et j'oserai dire parfaites, du moins dans la plus grande partie de leurs dogmes; on les accroît par de nouvelles vérités qui ne dérangent en rien l'ensemble des vérités déjà acquises, et les nouvelles découvertes viennent se placer à côté des vérités anciennes. En médecine, au contraire, aucune partie n'est achevée à proprement parler; les vérités les mieux affermies semblent être, ou sont réellement menacées par les vérités nouvelles. Chaque nouvelle pierre qu'on ajoute ébranle un édifice qui n'a rien de fini, et qui peut recevoir, dans tous les points, des pièces de rechange » (2).

« La science n'est pas faite, dit, de nos jours, M. le professeur Bouchardat, elle est, pour ainsi dire, toute à édifier. » (3).

Le savant médecin de la Pitié, M. Valleix, s'écrie, après avoir exposé les systèmes qui se sont succédé en médecine, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours:

(1) Jourdan, *Hist. de la méd.*, préface, p. XXIX.

(2) *Esprit des doctrines médicales de Montpellier*, p. 93, 94.

(3) *Manuel de mat. médical., de thérapeut. et de pharm.*, pag. 9.

« Que de regrets on éprouve en voyant tant d'études ; de veilles, de génie, dépensés pour obtenir d'aussi faibles résultats ! que d'erreurs pour quelques vérités ! » (1).

« Les médecins de l'antiquité, dit M. le professeur Louis (2), nous ont donné des descriptions très-imparfaites des maladies qu'ils ont observées; ils nous ont légué des préceptes de thérapeutique nombreux, mais dépourvus de preuves : leurs doctrines ont fait place à des doctrines qui toutes avaient la prétention d'être seules vraies. Les médecins modernes n'ont guère été plus heureux; leurs doctrines ont passé plus rapidement à mesure que l'esprit d'examen a fait plus de progrès, et leurs descriptions sont si incomplètes, au moins pour la plupart, que les cas particuliers dont ils nous ont donné l'histoire n'offrent eux-mêmes qu'incertitude, qu'il n'est pas toujours possible, à beaucoup près, de se convaincre que les maladies auxquelles ils ont donné des noms le méritent réellement ; de manière que leurs observations ne peuvent servir, à quelques exceptions près, *ni à l'avancement de la science* ni à l'instruction de celui qui les fit.

Cependant, ajoute le même auteur, parmi les médecins de l'antiquité comme parmi ceux qui leur ont succédé jusqu'à nos jours, on compte des hommes illustres, d'une rare capacité, auxquels rien ne manquait, en apparence, de ce qu'il faut pour faire avancer la science, surtout depuis que l'anatomie pathologique a pu être cultivée sans entraves ; comment donc se fait-il que la science *leur doive si peu en général*, et que son histoire ne soit, à beaucoup d'égards, que celle de leurs erreurs ou de leurs systèmes ?

« Les faits *les mieux connus* dont elle (la médecine) se compose, présentent trop d'éléments *ignorés*, *variables et compliqués*, dans leur nature, pour qu'il soit permis de procéder, comme en physique, en partant de lois nécessaires et démontrées pour arriver à des conséquences forcées.

(1) 1853. *Guide du méd. praticien*, *tom.* 1, avant-propos, *p.* XI.

(2) *De l'Examen des mal. et de la recherche des faits gén.*, dans les *Mém. de la Société méd. d'observation*, *t.* 1, *p.* 1. Paris, 1837.

Docteur Donné, membre de l'académie de médecine.

La confusion la plus complète règne, de nos jours, dans l'enseignement officiel.

« Il arrive souvent, dit le docteur Combes que, dans la même salle, devant le même auditoire, à quelques heures de distance, l'organicisme, le vitalisme, et l'éclectisme lui-même, se trouvent représentés avec conscience et talent » (1).

En présence de ce désordre et à l'occasion du discours que devait prononcer M. Royer-Collard, pour la rentrée de l'école, la *Gazette des Hôpitaux* (31 octobre 1843) publiait un article signé Jean Raymond, où l'on remarque le passage suivant :

« Je suis de ceux qui professent que l'école ne représente ni un principe, ni une méthode ; je dis de plus qu'elle n'a pas d'enseignement. Qui dit école, dit dogme ; qui dit enseignement, dit concordance et homogénéité. A ce point de vue, il n'y a à Paris *ni école*, *ni enseignement*, *il y a un établissement universitaire où vingt-six professeurs, payés par le budget, viennent individuellement imposer leurs opinions et leurs doctrines*, et où les élèves se préparent à leurs épreuves en vue de tels ou tels examinateurs.... Remarquez que ce n'est pas une critique que je fais ; *j'expose simplement ce qui est* ; j'en conclus seulement que quand j'entends dire école de Paris, j'entends une expression ambitieuse, mais vide de sens.... Je ne comprends donc pas trop quelle exposition de principes pourra faire M. Royer-Collard d'une école absente, et par quel lien commun il pourra rattacher toutes ces individualités éparses. »

« Un médecin prescrit une diète sévère ; un autre permet des ali-

(1) *Revue médicale*, février 1853.

ments ; survient un troisième qui les défend. De sorte qu'il n'est pas étonnant qu'on dise alors de l'art de la médecine qu'il ressemble à la science des augures. » Hippocrate (1).

« Si l'on vient à peser mûrement le bien qu'a procuré aux hommes une poignée de vrais fils d'Esculape, et le mal que l'immense quantité des docteurs de cette profession a fait au genre humain depuis l'origine de l'art jusqu'à ce jour, on pensera sans doute qu'il serait plus avantageux qu'il n'y eût jamais eu de médecins dans le monde. » Boërhaave.

L'Hippocrate anglais Sydenham disait : « Quæ medica appellatur revera confabulandi garriendique potius est ars quam medendi » — « Ce qu'on qualifie d'art médical est bien plutôt l'art de faire la conversation et de babiller que l'art de guérir. »

Voici comment le grand Baglivi s'exprimait sur les médecins du 17e siècle ; « Videmus inter medicos, non nullos in morbis omnibus laudare lac et serum lactis; alios remedia *spirituosa* et volatilia ; alios acida et alcalia ; alios purgantia et phlebotomias ; et sic deinceps quam plura alia hujus generis particularia remedia unusquisque pro suo genio, et prout per initia juvenilis praxeos erga illa affectus fuerit deprædicat. » — « Parmi les médecins nous en voyons plusieurs préconiser dans toutes les maladies le lait et le petit-lait; d'autres, les potions

(1) Elle (la médecine) change selon les climats, et, selon les lunes ; selon Fernel, et selon l'Escale. Si vostre médecin ne treuve que vous dormez, que vous usez de vin, ou de telle viande, ne vous chaille ; je vous en trouveray un autre qui ne sera pas de son advis : la diversité des arguments et opinions médicinales embrasse toute sorte de formes. Je veis un misérable malade crever et se pasmer d'alteration, pour se guarir, et estre mocqué depuis par un aultre médecin, condamnant ce conseil comme nuisible : avait-il pas bien employé sa peine ? Il est mort freschement, de la pierre, un homme de ce mestier, qui s'estait servy d'extrême abstinence à combattre son mal : ses compaignons disent qu'au rebours ce jeusne l'avait asséché, et luy avait cuict le sable dans les roignons (reins). MONTAIGNE.

spiritueuses et volatiles; les uns vantent les acides et les alcalis, les autres les purgatifs et les saignées, enfin chacun recommande particulièrement divers médicaments de cette espèce, selon ses idées et les impressions que lui ont laissées les essais tentés au début de sa carrière » (1).

L'un des praticiens les plus judicieux et les plus habiles qu'ait possédé la France, l'illustre Bordeu rapporte que : (2).

« Etant fort jeune encore, il visitait, en qualité de quatrième médecin, un malade attaqué de la fièvre, de la douleur de côté et du crachement de sang. Je n'avais, dit-il, on le comprend aisément point d'avis à donner. Un des trois consultants proposa une troisième saignée (c'était le troisième jour de la maladie); le second proposa l'émétique combiné avec un purgatif, et le troisième un vésicatoire aux jambes. Le débat ne fut pas petit, et personne ne voulut céder. J'aurais juré qu'ils avaient tous raison. Enfin, on aura peine à croire que, par une

(1) Qui veid jamais médecin se servir de la recepte de son compaignon, sans y retrancher ou ajouster quelque chose ? ils trahissent par là leur art... Ils se debvraient contenter du perpétuel désaccord qui se treuve ez opinions des principaux maistres et aucteurs anciens de cette science, lequel n'est cogneu que des hommes versez aux livres, sans faire veoir encores au peuple les controverses et inconstances de jugement qu'ils nourrissent et continuent entre eulx.... Il y a l'un de leurs amis (Pline), qu'ils coignoissent mieulx que moy qui s'écrie à ce propos, « que la science la plus importante qui soit en nostre usage, comme celle qui a charge de nostre conservation et santé, c'est de malheur, la plus incertaine, la plus trouble et agitée de plus de changements. » Il n'y a pas grand danger de nous mescompter (tromper) à la haulteur du soleil, ou en la fraction de quelque supputation astronomique : mais ici, où il y va de tout nostre estre, ce n'est pas sagesse de nous abandonner à la mercy de l'agitation de tant de vents contraires. MONTAIGNE.

(2) *Recherches sur le tissu muqueux*, *p.* 793.

suite de circonstances inutiles à rapporter, cette dispute intéressa cinq ou six nombreuses familles, partagées comme les médecins, et qui prétendaient s'emparer du malade ; elle dura, en un mot, jusque passé le septième jour de la maladie. Cependant, malgré les terribles menaces de mes trois maîtres, le malade, réduit à la boisson et à la diète, guérit très-bien. Je suivis cette guérison, parce que j'étais resté seul ; je la trouvai tracée par l'école de Cos, et je m'écriai : c'était donc la route qu'il fallait prendre ! — Encore une autre histoire : dans celle-ci, je nommerai les acteurs, parce qu'ils étaient sur un plus grand théâtre que les trois autres docteurs. Les Sérane, père et fils, étaient médecins de l'hôpital de Montpellier. Le fils était un théoricien léger, qui savait par cœur et qui redisait continuellement tous les documents de l'inflammation.... Sérane, père, était un bonhomme qui avait été instruit par de grands maîtres. Il avait appris à traiter les fluxions de poitrine avec l'émétique; il le donnait pour le moins, tous les deux jours, avec ou sans l'addition de deux *onces de manne*. C'était son grand cheval de bataille. Je le lui ai vu lâcher plus de mille fois, et partout et pour tout. Le fils se proposa de convertir le père et de le mettre à la mode, c'est-à-dire, de lui faire craindre la phlogose, l'éréthisme, les déchirures des petits vaisseaux. Le cher père tomba dans une espèce d'indécision singulière : il ne savait où donner de la tête. Il tenait pourtant ferme contre la saignée; mais, lorsqu'il était auprès d'un malade, il murmurait et s'en allait sans rien ordonner... Les malades guérissaient sans être presque soignés, parce que le vieux Sérane n'aimait pas la saignée, et sans prendre l'émétique, parce que le jeune Sérane avait prouvé à son père que ce remède augmente l'inflammation. Les malades guérissaient, et j'en faisais mon profit. J'en concluais que les saignées que Sérane le fils multipliait, lorsqu'il était seul, étaient tout au moins aussi inutiles que l'émétique réitéré auquel Sérane le père était trop attaché... On multiplie trop les remèdes, et les meilleurs deviennent perfides à force de les presser. Cette profusion de médicaments rend la maladie méconnaissable et forme un obstacle sensible à la guérison.... je le déclare sans passion et avec la modestie à laquelle

mes faibles connaissances me condamnent : lorsque je regarde derrière moi, j'ai honte d'avoir tant insisté, tantôt sur les saignées, tantôt sur les purgatifs et les émétiques.... Il me semble entendre crier la nature « ne vous pressez point, laissez-moi faire, *vos drogues ne guerissent point*, surtout lorsque vous les entassez dans le corps des malades ; c'est moi seule qui guéris. Les moments qui vous paraissent les plus orageux sont ceux où je me sauve le mieux, *si vous ne m'avez pas ôté mes forces. Il vaut mieux que vous m'abandonniez toute la besogne que d'essayer des remèdes douteux*, »

Bordeu, devenu sceptique et médecin naturiste avant tout, laisse échapper des plaintes amères sur la confusion et l'incertitude de la thérapeutique. Il nous raconte ses déceptions, et celles qu'ont éprouvées ses plus habiles confrères. Citons encore quelques lignes extraites de ses œuvres.

« Un médecin disait à un de ses confrères qu'il avait changé de pratique cinq ou six fois dans sa vie. — Et moi de méthode, répondit l'autre.

Goazet, médecin de Toulouse, fit un discours public dans lequel il avança que, dans les maladies ordinaires, les garde-malades en savaient autant que les médecins, et que, dans les extraordinaires, les médecins n'en savaient pas plus que les garde-malades.

« J'ai ouï Didier, professeur de Montpellier, disant à plusieurs médecins, dont j'étais du nombre, qu'il travaillait à un ouvrage, dans lequel il voulait faire l'aveu et une sorte d'amende honorable de toutes les fautes qu'il avait faites en médecine.

« Stalh (l'illustre vitaliste), fut si convaincu de l'inutilité des drogues.... qu'il parvint dans sa vieillesse au point de n'ordonner, pour toutes sortes d'incommodités et de malaises, que quelques grains de sel marin. »

Ces récits sortis de la plume de Molière ou de Lesage, pour-

raient être plaisants, mais ils ne sauraient laisser qu'une impression pénible, lorsqu'on y voit attaché le nom de Bordeu. Quelle doctrine que celle qui amène ses plus célèbres représentants à de pareils aveux !

Il faut lire les ouvrages des autres médecins du siècle dernier pour voir la mélancolie triste et le découragement profond que leur laissait le sentiment de leur impuissance. Hecquet disait *que les médecins se préparent des remords pour l'avenir et que sur leurs vieux jours, ils forment une confrérie de pénitents.* — Lieutaud, que les organiciens ne peuvent renier, avoue avec une franchise qui navre le cœur, que *les malades doués d'une bonne constitution, et qui résistent a la maladie et aux remèdes, croient bonnement devoir leur guérison au traitement quelconque qu'ils ont subi ; et celui qui en était chargé se garde bien de les détromper.*

Rome fut pendant des siècles sans médecins, sans en être plus mal. Ce fut seulement sous Pompée, que parut Asclépiade (1).

Dr AUDIN-ROUVIÈRE.

Le célèbre professeur Broussais, se demandant si la médecine n'a pas été plus nuisible qu'utile à l'humanité, s'écrie :

« Qu'on promène ses regards en arrière, qu'on se rappelle tout ce que nous avons dit des vices si multipliés de la pratique médicale.....

(1) Il n'est nation qui n'ayt esté plusieurs siècles sans la médecine, et les premiers siècles, c'est-à-dire les meilleurs et les plus heureux ; et du monde la dixième partie ne s'en sert pas encores à cette heure ; infinies nations ne la cognaissent pas, où l'on vit et plus sainement, et plus longuement qu'on ne faict icy ; et parmy nous, le commun peuple s'en passe heureusement : les Romains avaient esté six cents ans avant que de la recevoir, mais, après l'avoir essayée, ils la chassèrent de leur ville. MONTAIGNE.

que l'on promène ses regards sur la société, pour y voir ces physionomies moroses, ces figures pâles ou plombées qui passent leur vie entière à écouter leur estomac digérer, et chez qui *les médecins rendent encore la digestion plus lente et plus douloureuse* par des mets succulents, des vins généreux, des teintures, des élixirs, des pastilles, des conserves, jusqu'à ce que les victimes succombent à la diarrhée, à l'hydropisie ou au marasme; que l'on remarque à côté, ces obstrués qui remplissent journellement leurs vases du produit de leurs pilules et de leurs eaux fondantes, jusqu'à ce qu'ils aient partagé le sort des précédents ; que l'on observe ces tendres créatures à peine sorties du berceau, dont la langue déjà se déssèche et rougit, dont le regard commence à exprimer la langueur, dont l'abdomen s'élève et devient brûlant, dont le cœur précipite ses pulsations sous l'influence des élixirs amers, des vins anti-scorbutiques, des sirops sudorifiques, mercuriels, dépuratifs, *qui doivent les conduire à la consomption et à la mort*. Que l'on examine attentivement ces jeunes gens d'un coloris brillant pleins d'activité et de vie, qui commencent à tousser, et *chez lesquels on décuple l'irritation* par les vésicatoires, le lichen, le quinquina, jusqu'à ce que l'opiniâtreté des accidents les fasse déclarer atteints de tubercules innés et associer aux nombreuses victimes de l'entité qualifiée du nom de phthisie pulmonaire. Et que l'on prononce ensuite si la médecine a été jusqu'ici plus nuisible qu'utile à l'humanité.

« Je conviens bien qu'elle a rendu à l'être souffrant le service de lui offrir des consolations en le berçant toujours d'un *chimérique espoir* ; mais il faut convenir qu'une pareille utilité est loin de la relever au milieu des autres sciences naturelles, puisqu'elle semble la placer sur la ligne de *l'astrologie*, *de la superstition et de tous les genres de charlatanisme*.

Ecoutons le professeur Fodera, membre de l'Académie de médecine (1).

(1) *Hist. de quelques doctrines médicales.*

« On est surpris (on pourrait dire effrayé) de tant de différence dans la manière d'envisager les maladies, de tant de traitements divers. Les uns plus hardis, administrent *des doses de médicaments héroïques*, (ces médicaments ou ces doses dont le vulgaire dit irrévérentieusement : si le malade n'en meurt pas il en guérira); les autres, plus timides n'osent agir, attendent avec patience les jours critiques (tilleul, mauve, sureau, etc.), d'autres s'amusent à faire la médecine poly-pharmaceutique ; l'un ordonne des purgatifs, l'autre l'émétique, un troisième fait toujours saigner, le quatrième fait jouer au calomélas le rôle d'une panacée universelle.... Il suffit d'entrer dans un hôpital et de parcourir des salles séparées par de fragiles cloisons, pour voir combien les médecins qui y font leurs visites se ressemblent peu dans leur manière d'envisager les maladies et de les traiter. *Tout ce qu'on appelle pratique est dans le fond un mélange bizarre des restes surannés de tous les systèmes, de faits souvent mal vus et mal observés et de routines transmises par nos pères. « Omnium theoriarum systematumque ac sectarum sentina est.* »

« Tous les vingt ans au plus la même école change de système; par fois, il y a deux ou trois systèmes dans la même école ; bref, *parmi les médecins sortis de la même école et ayant le même système, il n'y en a pas quatre qui puissent s'entendre au lit du malade.* Tels sont les faits : l'histoire de la médecine et les malades sont là pour en témoigner. Or, si la science sert à nous diriger dans la pratique, qu'est-ce qu'une science qui pousse chacun de ses adeptes dans des routes diverses et souvent opposées.. . Heureusement pour l'amour-propre des uns et la sécurité des autres, que chaque médecin croit tenir la bonne doctrine, et que chaque malade croit avoir un bon médecin. Tout est pour le mieux dans ce meilleur des mondes. »

« Si quelqu'un, s'écrie le même professeur, avait commencé seulement depuis soixante ans un ouvrage de médecine, et qu'il l'eût continué jusqu'à ce jour en adoptant chacun des systèmes qui ont régné, de combien de couleurs ne serait-il pas composé, combien de remèdes tour-à-tour sauveurs et assassins ! »

Suit la preuve de ce qu'il avance.

Le célèbre professeur Thommasini a peint avec énergie l'embarras où se trouvent les médecins alors surtout qu'il faut agir (1).

« Je me souviens, dit-il, de m'être souvent trouvé, soit comme simple témoin, soit comme partie intéressée, dans diverses consultations. Combien il était difficile de nous accorder sur les bases premières ! quelles oppositions, quelles contradictions qui se manifestaient pour le mode de traitement, pour le choix des remèdes ! D'un côté, l'on voulait purger, délayer, rafraichir, par conséquent affaiblir, tandis que de l'autre côté l'on disait qu'il fallait corroborer, stimuler, exciter. Ici l'on proposait de recourir à la saignée, à la manne, au tamarin, aux boissons acidules, ou bien aux pilules de rhubarbe ou d'aloës succotrin, pendant que là l'on recommandait l'éther, le musc, l'ammoniaque, le vin chaud, l'opium, etc. En vérité, des opinions aussi diamétralement opposées ne pouvaient jamais s'entendre ou se rapprocher, ou il fallait que l'un des deux consultants cédât entièrement, ou bien s'ils voulaient tous les deux ordonner quelque chose, les remèdes de l'un détruisaient les effets de ceux de l'autre.

Passez-moi la rhubarbe,
Je vous passerai le séné ! » (2).

(1) *Précis de la nouvelle doctrine italienne*, *p.* 112 et 113.

(2) SGANARELLE.

Messieurs, l'oppression de ma fille augmente, je vous prie de me dire vite ce que vous avez résolu.

MONSIEUR TOMÈS.

Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille, et mon avis, à moi, est que cela procède d'une grande chaleur de sang, ainsi je conclus à la saignée le plus tôt que vous pourrez.

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

Et moi, je dis que sa maladie est une pourriture d'humeur causée par une trop grande réplétion ; ainsi je conclus à lui donner de l'émétique.

« Alibert, après avoir livré au public tant de brillantes pages et d'ouvrages estimés s'était, enfin, résigné à ne plus croire à aucune théra-

MONSIEUR TOMÈS.

Je soutiens que l'émétique la tuera.

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

Eh moi, que la saignée la fera mourir.

MONSIEUR TOMÈS.

C'est bien à vous de faire l'habile homme !

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

Oui, c'est à moi, et je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.

MONSIEUR TOMÈS.

Souvenez-vous de l'homme que vous fites crever ces jours passés.

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée en l'autre monde, il y a trois jours.

MONSIEUR TOMÈS A SGANARELLE.

Je vous ai dit mon avis.

MONSIEUR DESFONANDRÈS A SGANARELLE.

Je vous ai dit ma pensée.

MONSIEUR TOMÈS.

Si vous ne faites saigner tout-à-l'heure votre fille, c'est une personne morte.

Il sort.

MONSIEUR DESFONANDRÈS.

Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart-d'heure.

Il sort.

SGANARELLE.

A qui croire des deux ? et quelle résolution prendre sur des avis si opposés... me voilà justement un peu plus embarrassé que je n'étais auparavant.

MOLIÈRE, *l'Amour médecin.*

Pour montrer combien Molière est dans le vrai, il suffit de citer le passage suivant d'une lettre de Boileau à Racine. « A vous dire le vrai, mon cher monsieur, c'est quelque chose d'assez fâcheux que de se voir le jouet d'une science très-conjecturale, où l'un dit blanc et l'autre noir. Deux de mes médecins ne

peutique, même dans les maladies de la peau, sur lesquelles il avait fondé l'enseignement de l'hôpital St-Louis » (1).

Capuron. Hippocrate serait là (on rit) oui, il serait là, que je lui dirais ma façon de penser (nouvel accès de gaîté) ; je lui dirais : père, grand-père, patriarche de la médecine, oracle de Cos, vous avez écrit d'excellentes choses ; mais vous avez avancé des choses bien extraordinaires ; vous avez dit, par exemple, que dans les maladies aiguës, *le pronostic était toujours incertain.*

Plusieurs voix ; C'est ce qu'il a dit de mieux.

. . . .

M. Emery. Dans une épidémie d'érysipèle, sur plus de deux cents malades, j'administrai dans tous les cas l'ipécacuanha jusqu'à deux ou trois fois ; et *pourtant* j'ai guéri ; je ne veux pas dire pour cela que j'ai guéri *par l'ipécacuanha*, mais au moins *malgré* son emploi (on rit) ; ce n'est certes pas une erreur qu'a commise Hippocrate, en disant que le pronostic était toujours incertain. En effet ne voit-on pas souvent dans les pneumonies légères de la base du poumon, un de ces organes s'en flammer et même les deux, *malgré les saignées répétées* » (2).

« Ayant rempli pendant plusieurs années les fonctions d'élève interne dans les hôpitaux de Paris, et ayant été attaché, en cette qualité, au service de plusieurs de nos célébrités médicales, j'ai été plus à même que personne d'apprécier l'insuffisance de la médecine, et quelquefois même ses fâcheuses conséquences ; n'ai-je pas vu souvent, en effet, que les médecins qui mettaient en usage la médecine la plus active étaient ceux dont la feuille des morts était la plus garnie à la fin des mois? Si l'exercice de notre art offre des chances si peu favorables entre les mains des praticiens les plus instruits et les plus consommés,

soutiennent pas seulement que le bain n'est pas bon à mon mal, mais ils prétendent qu'il y va de la vie, et citent sur cela des exemples funestes : mais enfin me voilà livré à la médecine, et il n'est plus temps de reculer. »

(1) Voy. le F. Dr Espanet, *Journ. de la Soc gall. t.* 3, , *p.* 558.

(2) *Séances de l'Académie de médecine* (24 novembre 1835).

que nous présentera-t-il, si nous descendons dans la pratique des médecins pris en masse?

Docteur Libert, ancien chirurgien interne des hôpitaux civils de Paris, etc. »

« J'avoue, dit M. le professeur Louis, que depuis vingt ans j'ai, dans les hôpitaux, étudié tour-à-tour la plupart des méthodes curatives, ce qui m'a mis dans le cas de remarquer que *la plupart des méthodes offraient des résultats déplorables*, et je leur dois la perte de personnes bien chères. Ce n'est point par esprit de parti, Messieurs, que j'ai cessé d'en faire usage ; car les systèmes ont peu de valeur quand ils ne sont pas l'expression des faits, mais j'ai changé parce que je voyais succomber un grand nombre de malades » (1).

Nous empruntons le passage suivant au discours d'ouverture prononcé le 16 février 1846 au collège de France par un des coryphées de l'école moderne, M. le professeur Magendie.

« Sachez-le bien, la maladie suit, le plus habituellement, sa marche sans être influencée par la médication dirigée contre elle.... Si même je disais ma pensée tout entière, j'ajouterais que c'est surtout *dans les services où la médecine est la plus active que la mortalité est la plus considérable.* »

Qui pourrait s'étonner, après avoir lu ces lignes, d'entendre un maître distingué, auteur d'un ouvrage récent, prononcer de nos jours ces terribles paroles.

« C'est donc quelquefois un vrai châtiment de la Providence, que de tomber entre les mains des médecins *qui vous exécutent savamment, consciencieusement et promptement* » (2).

(1) *Séances de l'Académie de médecine* (24 novem. 1835).

(2) *Essai analytique et synthétique sur la doctrine des éléments morbides*, par le P. Debreyne, *p.* 336.

Le même auteur s'indigne des discussions médicales et s'écrie « Pauvre médecine officielle du 19me siècle ! » Plus loin il menace ses confrères « d'aboutir à l'anarchie et au chaos. » Puis il ajoute « Et à l'heure qu'il est, n'y est-on pas ? » (1)

M. L. Fleury, professeur agrégé de la faculté de médecine de Paris, déplore en termes énergiques, la voix funeste dans laquelle est conduite l'instruction médicale que les élèves reçoivent dans les cliniques des hôpitaux, où les chefs de service se débarrassent hâtivement des sujets atteints de maladies chroniques, tandis que celles-ci constituent l'immense majorité des cas auxquels le médecin sera appelé à donner des soins sans les avoir jamais observés. Pourquoi cette indifférence des professeurs en face des maladies chroniques ? M. Fleury va nous le dire (2) :

« Dès qu'il ne s'agit point d'une affection grave, mettant la vie en péril imminent, la plupart des princes de la science se renferment dans une majestueuse expectation. Contre les mille maladies chroniques, contre les mille indispositions sans cesse renaissantes qui constituent, en réalité, la pathologie et la pratique médicale des classes aisées de la société, ils sont *impuissants ou inactifs*. A de malheureux dont l'existence est empoisonnée par la souffrance, mais qui n'ont pas de fièvre, qui marchent, mangent et dorment plus ou moins, *on se contente de conseiller le repos, la distraction, la patience, une saison aux bains de mer, dans les Pyrénées ou sur les bords du Rhin* » (3).

(1) *Loco cit. introduction, p.* VIII.

(2) Clinique hydro-thér. de Bellevue. *Recherches et observations sur les maladies chroniques.*

(3) Pline se mocque entre aultres choses, de quoy, quand ils sont au bout de leur latin, ils ont inventé cette belle desfaicte, de renvoyer les malades

Si, des jugements sévères, prononcés contre la médecine moderne par ses représentants, on en appelle aux faits, on trouvera que la critique des auteurs est malheureusement trop fondée, et que la médecine, loin d'avoir progressé de nos jours, semble, au contraire, avoir rétrogradé en deçà des siècles précédents.

En 1853, M. de Feulins a publié, dans la *Revue médicale* (*t.* II, *p.* 473), un tableau de la mortalité, relativement aux maladies, en 1811 et en 1851. Il résulte des chiffres auxquels il est arrivé que, de 1811 à 1851, les décès, par variole, ont diminué de moitié, grâce à l'influence préservatrice de la vaccine; les décès par phthisie, hemorrhagies, apoplexies, sont restés dans les mêmes proportions; les morts-nés, morts subites, ont augmenté de quatre neuvièmes, les décès par *affections inflammatoires* de tout genre se sont accrus de *cinquante-quatre pour cent au moins*. De ces données, M. de Feulins conclut à la décadence de la médecine depuis quarante ans.

Résumons ce que nous ont dit les médecins eux-mêmes des doctrines qui tour à tour ont régné en médecine, et nous serons amenés forcément à cette conclusion: qu'aucune d'elles ne présente les caractères de la vérité! Si quelqu'une, en effet, les avait possédés, l'expérience lui aurait accordé sa sanction, et son empire se serait établi sur les ruines de toutes les autres. Grandie et fortifiée par le temps, elle serait aujourd'hui dans toute la plénitude de sa puissance virile, unanimement recon-

qu'ils ont agitez et tourmentez, pour neant, de leurs drogues et régimes, les uns au secours des vœux et miracles, les aultres aux eaux chauldes. Ils ont une tierce sorte de desfaicte, pour nous chasser d'auprez d'eulx, et se descharger des reproches que nous leur pouvons faire du peu d'amendement à nos maulx qu'ils ont eu si long-temps en gouvernement qu'il ne leur reste plus aulcune invention à nous amuser, c'est de nous envoyer chercher la bonté de l'air de quelque autre contrée. MONTAIGNE.

nue et professée. Mais, loin de là, elles se sont succédées par opposition, se détruisant les unes les autres, au lieu de procéder par voie de développement, ce qui prouve leur insuffisance et même leur commune fausseté. La médecine actuelle est donc dépourvue de principes scientifiques, d'unités de vues; comme nous l'avançions en commençant ce chapitre, elle n'a que des opinions éparses, divergentes, s'entreheurtant et se détruisant les unes les autres. Or, si, dans cette moderne Babel, chaque maître parle une langue qui n'appartient qu'à lui, comment les disciples qu'ils ont formés pourraient-ils s'entendre entr'eux? Aussi Galien nie-t-il, presque toujours, ce qu'affirme Hippocrate.

Le domaine des connaissances anatomiques et physiologiques a pu s'agrandir; le scalpel à la main, on a su déterminer les désordres organiques appréciables des maladies, l'art du diagnostic acquiert de jour en jour une plus grande certitude; toutes les sciences, l'histoire naturelle, la physique, la mécanique et même les mathématiques, ont apporté leur contingent à la médecine. Le médecin sait presque tout, en fait de science humaine, il n'y a que dans son art, dans l'art de guérir, que ses vastes connaissances lui font défaut; en sorte qu'on peut répéter de nos jours ces paroles de l'illustre Van Helmont: *la médecine n'avance pas, elle tourne sur son axe.*

En face de cette impuissance n'est-il pas temps de sortir des sentiers battus et de chercher de nouvelles voies?

Dr Lud. de Parseval.

A NOS LECTEURS

A propos de nos articles intitulés : LE MUSÉE DES FAMILLES ET L'ART MÉDICAL, et UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU, *à M. le Dr Tessier.*

Nos lecteurs se rappellent peut-être encore ce que nous avons écrit en juin dernier, au sujet de deux assertions produites par le *Musée des familles,* qui nous ont paru n'être que l'expression des opinions émises par M. le Dr Tessier, dans le journal l'*Art médical*, sur le fondateur de l'homœopathie. Nous nous empressons de leur faire connaître la réponse que nous a adressée ce savant confrère, dans le numero de septembre de l'*Art médical.*

A M. LE DOCTEUR BÉCHET,
Rédacteur en chef de la *Revue médicale homœopathique*
(Publiée à Avignon.)

Monsieur et très-honoré confrère,

J'ai lu avec un vif intérêt l'article que vous avez publié en juin dernier sur les doctrines de l'*Art médical*, dont vous me donnez et dont j'accepte la responsabilité, dans la mesure où celle-ci est légitime, c'est-à-dire sans rien prétendre sur les travaux propres à mes collaborateurs. Votre appréciation avait un double prix à mes yeux, à

cause de la personne qui jugeait et qui a toute mon estime, et à cause de la question en elle-même.

Si je ne me trompe, vous soutenez que Hahnemann a posé les fondements d'une physiologie et d'une pathologie dignes de son génie, et servant de base à la réforme thérapeuthique qu'il a opérée, d'où il résulterait que Hahnemann n'a pas seulement réformé la thérapeutique, mais la médecine dans son ensemble et dans toutes ses parties ; d'où enfin il serait juste de dire que l'homœopathie n'est pas seulement du domaine de la thérapeutique, mais qu'elle est une doctrine médicale complète.

A mes yeux, au contraire, très-honoré confrère, l'homœopathie se réduit à une méthode thérapeutique générale, et la physiologie ainsi que la pathologie de Hahnemann, considérées doctrinalement, sont des erreurs. Voilà mon opinion, telle que je l'ai formulée dans mes *recherches cliniques sur le traitement de la pneumonie et du choléra par la méthode de Hahnemann :* « La doctrine de Samuel Hahnemann peut » se diviser en deux parties, la pathologie et la thérapeutique. Terme » pour terme, l'une comprend ses erreurs, l'autre ses vérités : de telle » sorte que dire pathologie ou erreurs de Hahnemann, c'est la même » chose ; et que dire thérapeuthique ou vérités dues à Hahnemann, » c'est encore la même chose. Il y a par conséquent, dans cet ensem» ble qu'on appelle l'homœopathie, l'hémisphère des erreurs et l'hé» misphère des vérités. »

Voilà ce que j'écrivais en 1850, et ce que j'écrirais encore aujourd'hui. Mon opinion n'a point changé, mon éclectisme est toujours le même. Le temps, le travail et l'expérience n'ont fait que me confirmer dans ce jugement.

Les médecins en général ont vu avec fureur que je rendais justice aux travaux de Hahnemann en thérapeutique ; les homœopathes voient avec une indignation peu deguisée que je ne prends point les erreurs de Hahnemann pour de grandes et sublimes vérités. Je suis désolé de soulever tant de passions, après n'avoir fait appel qu'à l'expérience et à la raison ; mais je suis forcé de me tenir à la fois en dehors du scep-

ticisme des allopathes et du servilisme de leurs adversaires. C'est la position de l'*Art médical*, et nous sommes encore à attendre un argument contre notre éclectisme. Nous acceptons les perfectionnements que Hahnemann a apportés à la thérapeutique, nous les proclamons et nous les défendons dans la mesure où notre raison et nos observations nous permettent de le faire en toute vérité. Mais nous considérerions comme un vrai fléau pour l'humanité, comme un déshonneur pour notre art, la substitution de ce qu'on appelle en bloc l'homœopathie pure à la science et à l'art tels que nous les ont légués les traditions médicales. Nous croyons que la part de Hahnemann est assez glorieuse en donnant à ses travaux leur haute valeur thérapeutique. Mais nous gardons vis-à-vis de ce grand homme toute notre indépendance, comme nous la gardons vis-à-vis de Broussais, de Laennec, de Dupuytren... etc.

Les homœopathes cherchent par tous les moyens en leur pouvoir à déshonorer les traditions médicales, sous le nom d'allopathie ; les allopathes cherchent à déshonorer les travaux et la réforme thérapeutique de Hahnemann, sous le nom d'homœopathie. Pour nous, nous tenons à honorer la médecine dans les vérités qu'elle a successivement produites depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, vérités au milieu desquelles les travaux de Hahnemann brillent d'un vif éclat. Nous ne sacrifierons aucune vérité ni au sceptisme des uns ni au servilisme des autres.

Ce mot de servilisme doit vous paraître bien dur, très-honoré confrère ; il faut cependant appeler les choses par leur nom. Que ce servilisme ne soit que la conséquence d'un enthousiasme réel et profond, il n'en est pas moins du servilisme, puisque ceux qui s'y laissent aller ne savent plus voir les choses de sang-froid quand il s'agit des opinions de Hahnemann. Il semble qu'on leur arrache les entrailles quand on se permet de dire : Hahnemann s'est trompé sur de graves questions, son œuvre n'est acceptable que sur le terrain de la thérapeutique, et il s'est fait lui-même une grande illusion lorsqu'il a cru inventer une *médecine nouvelle*, doter l'humanité *de la médecine*. Que

voulez-vous ? quand je vois des hommes arrivés à l'âge de raison considérer Hahnemann comme un prophète, comme un révélateur, quand je le vois lui-même recommander à ses disciples de ne rien changer à sa méthode parce que c'est une *dictée de Dieu*, il me prend une envie de rire qui se ferait jour, sans la déférence que l'on doit au génie et à un travail immense. Vous devez avoir éprouvé ces sentiments plus d'une fois, lorsque vous entendiez dire que la loi de similitude était fondée sur la nature même des choses, que c'était une vérité absolue qui éclaire de sa lumière tous les phénomènes de l'ordre physique et de l'ordre moral. J'ai peut-être l'esprit mal fait, puisque je ne comprends même pas ces grandes choses ; mais il me semble que je suis d'accord avec le bon sens, et il me répugnerait invinciblement d'appeler Hahnemann *le véritable rédempteur temporel de l'humanité*, attendu qu'il n'y a pas de rédemption temporelle possible pour l'humanité.

Vos travaux, très-honoré confrère, et en particulier vos savantes et utiles recherches sur la méningite épidémique, vous avaient placé dans mon esprit en dehors du servilisme hahnemannien, puisque vous vous étiez montré, dans ce travail, d'un égal mérite en pathologie et en thérapeutique. Mais je vois avec peine que vous revenez sur vos pas, et que vous entrez dans le bataillon carré qui veut protéger l'homœopathie pure contre l'éclectisme abominable de l'*Art médical.* Je lis en effet dans votre article cette déclaration : « Comme médecin, » *nous n'admettons rien en dehors de l'homœopathie*, parce que nous » savons, par une expérience de bientôt vingt ans, qu'elle renferme » tout ce que le passé traditionnel a eu de bon, tout ce que le présent » a ajouté et ajoute à ce fonds précieux, et que nous sommes con- » vaincu que tous les travaux de l'avenir ont leur place marquée dans » l'homœpathie ; son grand principe éminemment compréhensif et » éclectique admet toutes les vérités médicales de premier ordre..... »

Pouvez-vous abjurer à ce point toute liberté d'esprit, et garantir sur de semblables hypothèses la parfaite conformité de tous les travaux de l'avenir avec la formule empirique : *similia similibus curantur.*

Ce qui m'a paru le plus extraordinaire, c'est la prétention que vous

avez eue de prouver votre thèse par des citations empruntées à ce que j'ai publié. Raisonnons amicalement, très-honoré confrère, et vous allez voir à combien d'illusions vous vous êtes laissé aller.

Je reproche à Hahnemann :

1° De n'avoir point de physiologie ;

2° De ne savoir ni individualiser ni généraliser en pathologie ;

3° D'avoir méprisé la tradition médicale.

Voilà bien les assertions graves « *farmulées contre Hahnemann par l'*Art médical, *et reproduites*, dites-vous, *avec un acharnement incroyable par ce journal.* » Je les ai rendues aussi claires et aussi nettes que j'ai pu le faire ; nous allons les examiner.

1° Hahnemann n'a point de physiologie :

Vous dites, très-honoré confrère, que « malgré la trempe de son » génie, la tradition *lui avait trop laissé à faire pour qu'il pût coor-* » *donner les prémisses, c'est-à-dire* la physiologie et la pathologie, » avec la *conclusion*, c'est-à-dire avec la thérapeutique. Cependant » son regard d'aigle les a sondées, et la physiologie et la pathologie » hahnemanniennes sont constituées en principe. Hahnemann a ac- » cepté de la tradition ces deux parties de la science médicale, en » tant qu'elles n'ont point été le fruit d'*hypothèses souvent abstraites et* » *toujours reconnues fausses*, mais filles de l'observation séculaire. »

Permettez-moi une observation préalable : Auriez-vous jamais rencontré une hypothèse concrète sur votre chemin ? Est-ce que toutes les hypothèses, toutes les théories, toutes les doctrines, ne sont pas *abstraites ?* Je vous fais à dessein cette remarque. Le mot *abstrait* est une injure qui, dans la bouche de toute une catégorie de savants, s'applique à toutes les données, à toutes les solutions fournies par le spiritualisme. Lisez Bichat, le moins coupable de tous : « La doctrine générale de cet ouvrage ne porte précisément l'empreinte d'aucune de celles qui règnent en médecine et en physiologie. Opposée à celle de Boerhaave, elle diffère, et de celle de Stahl, et de celle des auteurs qui, comme lui, ont tout rapporté, dans l'économie vivante, à un principe unique, principe

abstrait, idéal et *purement imaginaire*, quel que soit le nom, d'âme, de principe vital, d'archée, etc., sous lequel on le désigne. » Vous voyez, très-honoré confrère, ce que les matérialistes entendent par *abstractions*, principes *abstraits*, considérations *abstraites*, hypothèses *abstraites*.

Ne parlons donc point la langue du sensualisme. « On a, dit Bichat, cherché dans des *considérations abstraites* la définition de la vie (*De la vie et de la mort*, 1re ligne). « Pardon de cette digression en faveur de l'*abstraction*. Revenons à la physiologie, que Hahnemann a, d'après vous, constituée en principe, ce que je nie.

Vous me direz, très-honoré confrère, que Hahnemann a affirmé la *force vitale ;* mais remarquez bien que ce n'est pas constituer un principe que de prononcer un mot qui a été pris dans les sens les plus divers. Van-Helmont ne parle que du principe vital, Broussais invoque le principal vital, Barthez ne connaît que le principal vital. Or Van-Helmont, Broussais et Barthez ont chacun une théorie du principe de la vie. Que vous disiez dynamisme vital au lieu de principe vital ou de force vitale, la traduction du mot force en grec n'éclaircit pas beaucoup la question. La force vitale de Hahnemann est-elle l'âme, ou est-elle quelque chose de réel et de substantiel en dehors de l'âme ? Il en fait un tout subtantiel avec l'organisme, mais cela ne ressort pas de la question. Cette force vitale est-elle l'âme ? Consiste-t-elle dans une ou plusieurs facultés de l'âme ? — Il la dénomme tantôt force spirituelle, tantôt autrement : c'est à n'y rien comprendre.

D'un autre côté, il parle des organes presque spirituels de l'âme que le scalpel des anatomistes n'atteindra jamais, et sur lesquels les médicaments vont néanmoins agir. — Quels sont ces organes presque spirituels, et placés en dehors de l'anatomie ?

Enfin il fait arriver les médicaments à la force vitale par l'intermédiaire du système nerveux, de sorte que les médicaments ne pourraient, dans cette hypothèse, arriver à la force vitale des êtres vivants qui n'ont point de système nerveux. Mon cher confrère, si vous voyez

dans ces assertions confuses les bases d'une physiologie, je vous en fais mon compliment bien sincère : je vous prierai d'y joindre la division des fonctions qui en découlent et que Hahnemann a complètement oubliées lorsqu'il s'est agi des *symptômes*. S'il eût posé les principes d'une physiologie, c'était le cas d'en faire l'application, puisque la symptomatologie ne doit être et n'a jamais été autre chose que la physiologie pathologique, absolument comme l'histoire des lésions n'est que l'anatomie pathologique.

Vous me dites que Hahnemann a insisté beaucoup sur les changements que les maladies et les médicaments impriment aux phénomènes mixtes qu'on appelle le moral et le caractère, et qu'ainsi il s'est mis en conformité avec la doctrine de l'unité de l'homme de saint Thomas. Je vous avoue que sous ce rapport il n'a rien distingué suffisamment, de telle sorte qu'on peut aussi bien affirmer sa conformité avec Cabanis qu'avec toute autre doctrine. Il y a longtemps qu'on a dit :

Mens sana in corpore sano.

Cela ne suffit pas pour constituer une psychologie conforme à celle de saint Thomas ; personne n'a plus usé et abusé de cette phrase que les sensualistes.

J'aurais été très-heureux de rencontrer dans Hahnemann une physiologie bien déterminée ; mais je crois que la physiologie était pour lui reléguée parmi les choses inutiles au médecin. Nous le verrons tout à l'heure dans le paragraphe relatif au *mépris de la tradition*. Examinez les choses sans enthousiasme, étudiez Hahnemann sans le vertige que vous donne l'idée d'un *rédempteur temporel de l'humanité* dont vous êtes l'apôtre. Il ne s'agit pas de l'homme : il s'agit d'un livre appelé l'*Organon*, et de ce que ce livre contient ou ne contient pas, des vérités et des erreurs qu'on y rencontre comme dans les livres des plus grands médecins.

2° Hahnemann n'a su ni individualiser ni généraliser en pathologie.

Vous croyez, très-honoré confrère, qu'entre la doctrine pathologique de Hahnemann et celle que je professe, il n'y a que *des mots* qui séparent ; puis vous ajoutez : « Il y a plus que cela cependant, car

Hahnemann n'est jamais en contradiction avec lui-même ; dans l'exposition de ses principes, etc., M. Tessier ne nous paraît pas avoir toujours ce bonheur. »

Remarquez, cher confrère, que votre méthode consiste à prendre à droite et à gauche des bouts de phrases, des fragments d'idées que vous opposez les uns aux autres. C'est une méthode défendue par la bonne foi. Lorsque je parle de pathologie, je reste sur le terrain de la pathologie, et lorsqu'il s'agit de thérapeuthique, je reste sur le terrain de la thérapeutique. Pour les besoins de votre cause, vous appliquez à la pathologie de Hahnemann ce que je dis de sa thérapeuthique. — Cependant, vous n'ignorez pas qu'à mes yeux la première est un ensemble d'erreurs, tandis que la seconde est un ensemble de vérités. Il est donc illicite d'appliquer à l'une ce que je dis de l'autre pour le facile plaisir de me mettre en contradiction avec moi-même, ce qui n'avance nullement la solution du problème. C'est pourquoi je dis carrément : Hahnemann n'a su ni individualiser ni généraliser en pathologie ; si vous l'aimez mieux, la pathologie hahnemannienne est un tissu d'erreurs et d'hypothèses sans fondement.

J'ai défini la maladie ou l'espèce morbide :

1° Une disposition contre nature de l'homme ou d'un être vivant, distinct et indépendant de tout autre état analogue ; manifesté par un ensemble de phénomènes qui lui sont propres, ensemble soumis, dans son développement, à une évolution déterminée.

Cette définition, suivant vous, est la même que celle de Hahnemann : *la maladie est un ensemble de symptômes.*

Comme toute définition doit être réciproque, il résulte de cette définition que pour Hahnemann tout ensemble de symptômes est une maladie. C'est bien là sa doctrine ; est-ce là la doctrine de l'essentialité des maladies ? Pour Hahnemann tout état morbide est *sui generis*, tout à fait à part, ne peut se rattacher à aucune espèce, par conséquent ne peut devenir l'objet d'aucune systématisation scientifique. Pour nous, tout état morbide particulier se rapporte à une espèce morbide, à un genre et à une différence prochaine, à une essence

morbide déterminée. Si c'est là une dispute de mots, je le veux bien, mais il faut ajouter : *verba tesseræ notionum sunt.*

Hahnemann part du principe de la particularité absolue, de l'individualisation absolue, et par conséquent n'a aucune base pour tracer le tableau des phénomènes morbides que présente un malade ; il n'a ni le genre ni la différence prochaine pour établir les caractères de la maladie ; il ignore à quelle maladie, à quelle forme, à quelle variété, à quel degré il a affaire ; il ne peut donc en saisir le génie épidémique pas plus que les idiosyncrasies du malade. Il est dans l'absence de toute science, de toute méthode, dans le caprice, dans l'arbitraire. Il ne sait donc point descendre de l'espèce morbide à l'individu, puisque pour lui il n'y a que des individus. Il n'aura donc ni diagnostic ni pronostic ; je dis plus : il n'aura aucune indication thérapeutique précise, il ne sera jamais certain d'avoir tracé le tableau de la maladie, du cas particulier qu'il a sous les yeux. Il est, en un mot, dépourvu de tout criterium pour juger de l'exactitude du tableau qu'il trace. Il ne sait donc, il ne peut donc point individualiser avec méthode.

Vous avouez ne rien comprendre à ces subtilités. J'en suis fâché, très-honoré confrère, mais tout le monde comprendra la différence qu'il y a entre affirmer ou nier les espèces morbides. Cela prouve que le bonheur que vous avez à contempler la *rédemption temporelle de l'humanité* vous empêche d'y travailler avec autant d'utilité que vous le feriez, si vous quittiez les utopies et les espaces imaginaires pour descendre sur le prosaïque terrain des réalités en *pathologie.*

Vous voyez que Hahnemann n'a pa su individualiser, ce qui est bien grave, car, d'après vos propres paroles, tout le monde sait que l'*individualisation pathologique et médicamenteuse est toute l'homœopathie.* »

Je dis que Hahnemann n'a pas mieux su généraliser qu'individualiser en pathologie. Vous savez qu'il rapporte toutes les maladies chroniques à trois : la syphilis, la sycose et la psore. Je ne veux rien critiquer inutilement ; arrivons donc immédiatement à la psore ou à la gale.

« § LXXIII. — Mais un miasme chronique, dit Hahnemann, incom-
« parablement plus important que ces deux-là, c'est celui de la gale.

» Les deux autres décèlent l'affection interne spécifique d'où ils dé-
» coulent, l'un par des chancres, l'autre par des excroissances en
» forme de fics ou de choux-fleurs. Ce n'est non plus qu'après avoir
» infecté l'organisme entier que la gale annonce son immense miasme
» chronique interne par une éruption cutanée toute particulière, qu'ac-
» compagnent des démangeaisons insupportables et une odeur spéci-
» fique. Cette gale est la *seule vraie cause fondamentale et productive*
» de toutes les formes morbides qui, sous les noms de faiblesse
» nerveuse, hystérie, hypochondrie, manie, mélancolie, démen-
» ce, fureur, épilepsie et spasmes de toute espèce, ramolissement
» des os ou rachitisme, scoliose et syphose, carie, cancer, fongus
» hématode, goutte, hémorrhoïdes, jaunisse et cyanose, hydropisie,
» aménorrhée, gastrorrhagie, épistaxis, hémoptysie, hématurie,
» métrorraghie, asthme, etc., suppuration des poumons, impuis-
» sance et stérilité, migraine, surdité, cataracte et amaurose, gra-
» velle, paralysie, perte d'un sens, douleur de toute espèce, etc.,
» figurent dans les pathologies comme autant de maladies propres,
» distinctes et indépendantes les unes des autres. »

Eh bien! très-honoré confrère, mettez à la place de la gale tout ce que vous voudrez, par exemple le clair de la lune ou le rhume de cerveau, et vous pourrez dire avec autant de vérité que toutes ces maladies dépendent du clair de la lune ou du rhume de cerveau que Hahnemann a dit qu'elles dépendaient de la gale.

Un état morbide est *symptomatique* d'une maladie exclusivement quand il suit celle-ci comme l'ombre suit le corps, de telle sorte qu'il se développe habituellement dans le cours de celle-ci et qu'il ne se développe jamais sans qu'elle existe. Dites-moi, je vous prie, si Hahnemann a observé ces deux conditions pour affirmer que toutes les maladies qu'il a mentionnées étaient des symptômes de la gale, et s'il n'aurait pas pu les attribuer aussi bien au *miasme* de la lune ou de Jupiter ou du rhume de cerveau. Il ne faut cependant pas prendre ce qu'on appelle en latin *nugas* pour des traits de génie. Cette généralisation fantastique des maladies chroniques, sans compter les maladies

aiguës qu'il y rattache, n'a pas de nom en pathologie. La psore est-elle une cause ? est-ce une espèce ? est-ce un genre ? Pour ma part c'est une fantasmagorie, rien de plus, rien de moins. Hahnemann n'en a rien pu tirer lui-même, puisque pour traiter ces maladies il faut, d'après lui, recourir à la loi de similitude. Après avoir blâmé les pures hypothèses, il est tombé lui-même dans l'hypothèse la plus extravagante. Vous me direz peut-être de vous prouver par les faits que cette hypothèse est fausse. Je vous répondrai, très-honoré confrère, comme je l'ai déjà fait, que, lorsque les gens perdent leur temps à traire un bouc, on est trois fois sot de tenir le baquet.

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

Hahnemann n'a pas su généraliser en pathologie parce qu'il n'a pas su remonter des faits particuliers aux espèces, de celles-ci aux genres, en s'appuyant exclusivement sur les caractères, sur les phénomènes (sypmtômes, lésions, marche) des maladies.

Les *miasmes chroniques* sont des absurdités en étiologie, des non-sens en terminologie médicale. On ne généralise pas avec des absurdités et des non-sens. Il vous plaît de trouver que la négation des espèces des essences morbides est la même chose en pathologie que la doctrine qui établit scientifiquement les principes et la méthode sur lesquels reposent la réalité de ces espèces ou de ces essences. Cela me dépasse : il est vrai que je ne suis qu'un pygmée en regard des hercules de l'homœopathie pure.

3° Hahnemann a méprisé la tradition médicale :

La constitution de la médecine pratique pour Hahnemann se réduit aux propositions suivantes :

1° Par quelle voie le médecin arrive-t-il à la connaissance de ce qu'il a besoin de savoir relativement à la maladie, pour pouvoir en entreprendre le traitement ?

2° « Comment étudiera-t-il les instruments destinés à la guérison » des maladies naturelles, c'est-à-dire la puissance morbifique des » médicaments ?

3° « Quelle est la meilleure manière d'appliquer ces puissances

« morbifiques artificielles (les médicaments) à la guérison des ma-
« ladies? »

Toute la doctrine de Hahnemann consiste, comme il le dit lui-même, dans sa réponse à ces trois questions. Donc pour Hahnemann la médecine pratique est tout entière dans la thérapeutique. Or la tradition veut que le médecin connaisse la physiologie ; que celle-ci soit la base de la pathologie ; elle veut qu'il connaisse le nom, l'essence, l'espèce de la maladie dont chaque malade est un exemple (diagnostic) ;

Elle veut que la séméiotique permette au médecin de prévoir ce qui se passera ultérieurement (pronostic) ;

Elle veut enfin que la médication réponde à l'indication, et de plus qu'on tienne compte des contre-indications.

Or, pour Hahnemann, il n'y a ni diagnostic, ni pronostic, ni contre-indications, pas plus que de physiologie.

Donc Hahnemann a méprisé la tradition, la constitution fondamentale de la médecine pratique.

Maintenant, très-honoré confrère, je suis tout prêt à admirer avec vous la matière médicale pure, la loi de similitude et les doses infinitésimales. Ce sont les trois chefs-d'œuvre de Hahnemann. J'ai dit depuis longtemps les raisons de mon admiration, et il serait fastidieux d'y revenir.

Sur ce terrain nous sommes d'accord, et je crois que ces vérités n'ont jamais été contestées par l'*Art médical*. Souvent même notre œuvre, estimée sous d'autres rapports, a été méprisée à cause de l'hommage qu'elle rend à Hahnemann comme thérapeutiste. En pathologie, ce grand homme nous paraît fort au-dessous de lui-même, et nous trouvons nos doctrines générales et nos doctrines pathologiques beaucoup plus vraies que les siennes. Cela déplaît aux enthousiastes ainsi qu'aux falsificateurs de sa doctrine. Ils ne sont pas obligés de suivre nos opinions plus que nous le sommes de nous soumettre à leur autorité, *in dubiis libertas*.

Nous les engageons à se souvenir qu'un témoignage a d'autant plus de valeur qu'il fait la part de la vérité et de l'erreur dans les opinions

et les travaux d'un grand homme. Nul n'est supérieur en toutes choses, et les hommes de génie participent de ce côté d'une manière très-marquée à l'infirmité de la nature humaine. On dirait que le passage suivant d'un éloge de Bourdaloue a été écrit exprès pour Hahnemann. « Le génie est, si l'on peut s'exprimer ainsi, captif dans la « sphère particulière où l'a circonscrit la nature : plus il est vigoureux « et prononcé, moins il peut en sortir ; dès qu'il s'en écarte, le dé« faut de succès l'avertit d'y rentrer ; hors de ce cercle il n'est plus « pour lui de gloire. Malheur à ceux qui, sans se compromettre en rien, « peuvent essayer de tout ! Le ciel ne les a point marqués du sceau « de la supériorité ! »

Maintenant, très-honoré confrère, je termine cette lettre en vous adressant une question : Comment se fait-il que tous les ennemis les plus acharnés de Hahnemann et de l'homœopathie s'évertuent de toutes manières à faire passer l'*Art médical* pour un journal voué exclusivement à l'*homœopathie* ? Ne serait-ce pas pour diminuer la valeur de notre témoignage en faveur de la réforme thérapeutique de Hahneman ? D'où il faudrait conclure que notre position est la meilleure pour faire pénétrer les vérités nouvelles dans l'esprit des médecins, à en juger par la colère qu'elle inspire aux ennemis de l'homœopathie. Je vous laisse le soin d'apprécier la convenance des attaques incessantes de ses amis.

J.-P. Tessier.

Ainsi que chacun peut en juger, le ton et la mesure de la réponse de notre éminent contradicteur sont tels que notre article, qui a été imprimé en même temps que celui de M. le Dr Tessier, doit paraître pécher singulièrement à ce double point de vue. Ce qui seulement peut l'excuser, sous ce rapport, c'est la simultanéité des deux publications, et le désir, sous la pression duquel nous avons écrit, de faire accepter le débat par notre savant adversaire. Nous avons compris, aussitôt le

débat accepté, que nous devions rétracter tout ce qu'une réponse moins attendue nous eût épargné d'écrire en dehors des nécessités purement scientifiques de la discussion engagée. Aussi nous sommes-nous hâté d'adresser à M. le Dr Tessier la lettre suivante :

Avignon, 5 septembre 1856.

Monsieur et très-honoré confrère,

Votre long silence, mon impatience peut-être et le ton de votre réponse à mon article de juin dernier, m'ont placé vis-à-vis de vous dans une position, dont je tiens à écarter tout ce qui pourrait altérer l'estime dont vous m'honorez et que vous m'exprimez dans votre lettre publiée dans le numero de l'*Art médical* de ce mois. Je ne tiens pas moins à en supprimer tout ce qui tendrait à imprimer à notre polémique un caractère que désavoue le sentiment des convenances, dont sont empreintes les pages que vous m'adressez. Enfin je m'explique :

Le numéro de ce mois de la *Revue* contient un deuxième article à votre adresse ; il est le dernier travail de la livraison, et il était imprimé depuis deux jours, lorsque m'est arrivé l'*Art médical* de ce mois.

Aussitôt que j'ai eu pris connaissance de votre lettre, mon désir a été de supprimer ma seconde critique : Mais je me suis trouvé, à moins de priver nos abonnés du numero de ce mois, en présence d'une double impossibilité matérielle, provenant et de l'imprimeur et de moi-même qui suis forcé de faire une absence de quelques jours.

Mes nouvelles pages, écrites sous l'impression que me produisait votre long silence, ont une portée provocatrice, hors de propos aujourd'hui ; d'autre part, vos diverses polémiques me démontraient qu'il vous arrive quelquefois de traiter violemment vos adversaires : Dans une semblable attente, j'ai pensé qu'il était de bonne tactique de me défendre d'avance contre le ton et la forme que j'étais autorisé à supposer devoir être ceux de votre tardive réponse. Après la lecture de votre lettre, j'ai reconnu avec un vif plaisir qu'à ce point de vue

mon article est à refaire. Je retracte donc le ton et la forme de ma critique ; en outre, j'imprimerai cette lettre dans le numero prochain de la *Revue*, dont j'ai retardé l'expédition pendant les hésitations que j'ai éprouvées, voulant enfin la faire précéder auprès de vous par ces quelques lignes.

J'ose espérer et je désire, très-honoré confrère, que ma détermination aura tout concilié, et que cette lettre et la simultanéïté de nos écrits rendront le mien impuissant à altérer les sentiments que vous m'avez exprimés et dont, de mon côté, je vous prie d'agréer la réciproque assurance.

Avant de prouver à M. le Dr Tessier, ce que nous pensons faire prochainement, que *notre servilisme* hahnemannien n'est qu'un témoignage raisonné et raisonnable de notre reconnaissance envers notre immortel MAITRE, et que l'homœopathie n'est pas seulement de la thérapeutique, nous avons voulu faire connaître à nos lecteurs tout ce qui est relatif à cet intéressant débat, dans lequel nous comptons seulement sur l'excellence de notre cause, pour triompher de la haute science de notre éminent confrère.

Avignon, 20 septembre 1856.

Dr BÉCHET.

CLINIQUE.

(CORRESPONDANCE.)

Monsieur et honoré confrère,

Tous les jours la presse médicale est remplie des réclamations de priorité dans la découverte ou l'exposition d'un moyen thérapeutique d'une efficacité le plus souvent fort contestable: Pour moi, trop heureux je suis de pouvoir vous remercier, et loin de vouloir me parer à vos frais, je suis bien heureux de rendre hommage à qui il est dû. J'y trouve deux avantages bien suffisamment flatteurs : L'amendement des souffrances de mes clients et la satisfaction de vous rendre justice et témoigner gratitude.

Oui, mon excellent confrère et ami, c'est bien vous qui m'avez invité à demander aux basses dilutions d'*Hydrargirus solubilis* et de *Bryonia* ce que peuvent ces substances contre certaines souffrances pulmonaires. Selon vos désirs, j'ai posé la question, et le récit de quelques faits vont nous dire quelle a été la réponse.

Dans le courant de l'année dernière, je reçus dans mon ca-

binet la visite d'un monsieur T..., de Quissac, qui me dit ex-abrupto : Vous avez guéri un nommé Lafont, d'Anduze. — Je n'en ai aucun souvenir. — Vous l'avez si bien guéri qu'il voulait me guérir moi-même avec deux des quatre flacons que vous lui aviez remis. En entendant le récit de mes souffrances, « j'étais comme vous, s'est-il écrié, un médecin que j'ai consulté m'a remis quatre flacons, les deux premiers m'ont guéri; j'ai gardé les deux autres pour guérir quelqu'un, je suis heureux de vous rencontrer. » Ce franc dévouement était cordialement exprimé par un paysan dont le savoir n'inspirait pas à M. T.... autant de confiance qu'aurait dû lui en mériter son bon vouloir. Après s'être enquis du nom du médecin guérisseur, M. T.... s'était rendu chez moi :

Il me racontait, que depuis près de quinze mois, il souffrait considérablement d'une suffocation continue (asthme) qui le mettait dans l'*impossibilité* de *dormir* étendu dans son lit et le condamnait à une position assise toute la nuit. Il y avait quinze mois que cela durait et les conseils multipliés de la médecine officielle ou allopathique n'avaient rien changé à la situation du patient.

Le nom du sieur Lafont dont la guérison me valait la confiance de ce nouveau client, n'était point resté sur mes notes. Il avait paru seulement une fois dans mon cabinet et ne l'avais plus revu; il avait donc été guéri. Il n'était pas pour moi difficile de reconnaître que Hydr.-solubilis et Bryonia avaient été les remèdes prescrits. Il m'était raconté que les flacons étaient pris par gouttes matin et soir et je puis dire n'avoir jamais prescrit d'autres substances sous cette forme et ce mode d'administration.

M. T.... fut immédiatement soumis à une auscultation minutieuse. Les deux poumons, surtout à la partie postérieure, laissèrent percevoir un rale muqueux à grosse bulle avec quelque

peu de râle sibilant mêlé. Il y avait une toux dite grave, mais sans expectoration. — Oppression. — Rien du côté du cœur. C'était un asthme humide, en somme. Etait-il la suite d'un vieux catarrhe, d'une pneumonie chronique? Quelle était la lésion anatomique? Y avait-il dilatation des vésicules aëriennes, de l'œdème, de l'emphysème dans le parenchime? Des tubercules existaient-ils?

Une tuberculisation assez avancée pour produire une gêne pareille dans la respiration aurait été accompagnée d'autres désordres. Emaciation, crachement sanguinolent, etc. Aucune enflure à l'abdomen, ni aux extrémités. Je m'arrêtai à l'idée d'une pneumonie chronique. (1)

L'indication d'après vos bons conseils me parut précise. Merc.-sol. 6me et Bryonia 9me furent prescrits par gouttes. Le premier le matin, le deuxième le soir. Dix jours après M. T... m'écrivit, m'annonçant qu'à dater des premiers jours de l'usage des remèdes, il avait pû goûter trois heures de repos pendant la nuit, et que depuis il pouvait dormir étendu dans son lit, mais que tous les matins ses jambes étaient couvertes d'une sueur abondante.

Quelle que fut l'interprétation que l'on put donner à ce dernier phénomène; qu'on le considérât comme une voie critique suivie par la nature ou un symptôme des remèdes, je crus devoir passer outre et prescrire au malade les mêmes remèdes à continuer dix jours encore. Au bout de ce temps, il vint me trouver n'osant pas croire à la réalité du bien qu'il éprouvait.

L'auscultation me convainquit que tous les râles avaient dis-

(1) Le professeur Fuster (je crois) a publié dans un journal de médecine de Montpellier, un parallèle de la pneumonie chronique et de la phthysie pulmonaire, qui est plein de justesse. C'est bien d'après ce diagnostic différentiel que nous fixâmes notre manière de voir.

paru dans toute l'étendue des deux poumoms et je renvoyai le malade avec de simples conseils hygiéniques, mais non sans beaucoup de peine à lui persuader qu'il était complètement guéri.

Deux ou trois mois après, il commit l'imprudence de rester, par un temps pluvieux et froid, longtemps exposé au haut d'une maison qu'il faisait construire. Il survint un fort catarrhe avec grande oppression. M. T.... crut voir renaître toutes ses anciennes souffrances, mais il suffit de quelques remèdes appropriés pour le débarrasser dans quelques jours, et depuis sa guérison ne s'est point démentie. J'ai pu m'en convaincre dernièrement en revoyant le malade à Quissac où je fus appelé.

Ce fait, mon cher confrère, est un de ceux qui m'ont le plus frappé parmi mes observations, sur le traitement des maladies par la thérapeutique homœopathique. Tout y est en effet: une affection caractérisée par des désordres non seulement fonctionnels, mais matériels, anatomiques on peut le dire, fort sensiblement traduits et rigoureusement constatés par l'auscultation. Une série de traitements, ou plutôt la thérapeutique officielle épuisée vainement, sans succès; une maladie on pourrait dire chronique ou du moins passée à cet état, et qui, par cela même, ne pouvait guère faire espérer une solution prompte, résultat d'une influence morale créée (comme on dit) par l'imagination; le sujet était déjà depuis longtemps blasé sur les promesses des docteurs, et les nombreuses déceptions que lui avaient fait essuyer les traitements antérieurs, le garantissaient grandement de tout enthousiasme préconçu. L'effet moral n'y était donc pour rien : il faut donc bien reconnaître que le Mercurius Solubilis et la Bryonia ont eu un effet dynamique traduit par un résultat thérapeutique incontestable.

Une autre observation que je rapprocherai volontiers de celle-là, est celle que j'ai pu suivre sur un nommé Bertoche.

Cet homme, âgé de 50 à 55 ans, travaille depuis longues années à l'usine des fonderies et forges d'Alais. En outre d'un travail fort pénible qu'il supporte toute la journée et qui maintient son corps dans une transpiration continuelle des plus abondantes, il se trouve entouré pendant son labeur, d'une atmosphère de poussière chaude très-épaisse provenant des cendres et fumées de la houille.

C'est dans ces fâcheuses conditions de salubrité qu'il a vu depuis plusieurs années un catarrhe pulmonaire, assez commun d'ailleurs parmi les ouvriers ses compagnons, prendre chez lui une grande intensité et une bronchorrhée avec asthme humide s'établir et le contraindre au bout de quelque temps à renoncer à ses travaux.

Les soins éclairés du docteur attaché à l'usine, et peut-être des conseils donnés par d'autres médecins n'avaient guère changé son état, lorsqu'au mois de mars dernier, il vint me raconter ses douleurs.

Une expectoration muqueuse abondante, une toux grasse presque continuelle avec suffocation, un facies amaigri et pâle, un pouls accéléré mais large, néanmoins frappaient, d'abord l'observateur; mais un examen plus précis laissait bientôt voir qu'il y avait des battements du cœur assez forts avec palpitations, une poitrine fort amaigrie, les côtés faisant saillie et se dessinant fortement sous la peau. Un rale muqueux à grosses bulles avec quelques bruits sibilants desséminés, étaient perçus par l'auscultation.

Le malade commença à prendre Merc.-sol. 9me, une goutte le matin et Bryonia 12me, une goutte le soir. Au bout de dix jours, ces moyens n'avaient rien changé dans son état.

Je crois devoir recourir à des puissances moins élevées: Les triturations de Mercure et la 3me et 2me dilution de Bryone furent alors mises en usage. Le malade ne tarda pas d'éprouver du

mieux cinq ou six jours après, et la continuation de ces moyens lui permirent, trois semaines écoulées, de reprendre ses travaux. Je revis un mois après le malade que l'on pouvait considérer comme guéri, quoique souffrant encore un peu de *sa gêne de respiration*, comme il disait, mais pouvant continuer ses travaux toute la semaine. Je n'ai plus eu occasion de revoir cet homme mais sa femme, en venant le mois dernier me remercier de mes soins, m'assura qu'ayant été obligé de rester au même poste, c'est-à-dire, de travailler dans la poussière et la chaleur, il avait pu s'y maintenir tout l'été.

J'ai eu l'honneur de vous dire, cher confrère, que j'aimais à rapprocher cette observation de la précédente; non qu'il y ait identité, même similitude parfaite, tant s'en faut, mais à cause des avantages obtenus par le même traitement.

Pourquoi cependant le sujet de la première observation a-t-il obtenu un succès plus complet que ce dernier? Il suffit de réfléchir aux conditions hygiéniques dans lesquelles chacun se trouve, et à la nature de leurs travaux, pour comprendre que le bourgeois qui vit de ses rentes et peut continuer longtemps un régime approprié à son état, obtiendra toujours des mêmes remèdes un avantage auquel ne saurait prétendre l'ouvrier, obligé de reprendre au plus vite des travaux, source de son mal. C'était bien ici le cas.

Mes deux récits avaient bien moins pour but de faire mention de quelques succès de traitement, que de faire sentir ce que peuvent *Bryonia* et *Merc.-solubilis*, alors que les potions calmantes, les opiacés, les anti-spasmodiques, anti-asthmatiques, les adoucissants, tisannes et sirops, emplâtres plus ou moins stibiés, vésicatoires, etc., etc., restent sans efficacité, s'ils n'ajoutent par leurs effets violents de nouvelles souffrances à celles qu'éprouvent déjà les malades.

Je pourrais, cher collègue et ami, joindre à *celles-ci quelques*

observations de même nature qui ne manquent pas d'intérêt et qui, en proclamant plus haut les pouvoirs des deux substances en question, tendraient à agrandir mon expression de gratitude pour vos bons conseils. Mais, pour ce qui est de ce dernier point de vue, ce n'est point *Bryonia* et *Merc.-sol.* qui peuvent venir accroître une reconnaissance déjà toute absorbée (vous le savez) par *Ipeca.* et *Capsicum-jamaïcum* avec lesquels vous m'avez sauvé la vie.

Je me réserve de *vous parler bientôt* de cette dernière substance. (1)

Dr COMANDRÉ.

(1) Depuis longtemps déjà, nous avons recueilli d'importants matériaux pour la publication d'un Mémoire sur l'efficacité de *Bryoni.* et *Merc.-Solub.*, dans le traitement de diverses formes des souffrances des organes respiratoires, souffrances qui le plus souvent ont toute l'apparence de maladies réputées incurables par l'alternation de ces deux précieuses substances, nous avons guéri bien des phtisiques et asthmatiques prétendus. C'est par la communication de cette heureuse expérience, que plusieurs de nos amis sont à même de reproduire les mêmes guérisons.

Dr BÉCHET.

CLINIQUE VÉTÉRINAIRE.

Monsieur le docteur,

Formé à l'école de l'éclectisme, je m'étais habitué à secouer le joug de toutes les doctrines médicales sans distinction, pour m'en tenir à ce que la tradition a connu de bon de chacune d'elles. A ce point de vue, l'art de guérir me semblait dénué de base, et d'une application difficile, lorsqu'un fait assez curieux vînt me mettre sur la voie de la doctrine hahnemannienne. Dans le courant de janvier 1855, il me fut présenté un cheval atteint d'une constipation opiniâtre depuis fort longtemps. D'abord, suivant le principe de Galien, je le traitai par les purgatifs qui ne produisirent, à mon grand étonnement, qu'une amélioration momentanée. La même médication fut répétée trois fois sans plus de succès. J'eus le bonheur de me rappeler alors que Richter et Hoffmann avaient employé l'opium en pareille circonstance. J'usai du même moyen, et quelques grammes de cette subtance, administrés en deux doses, suffirent pour guérir le malade en peu de temps d'une manière complète. Cet incident fut pour moi un trait de lumière et je m'aperçus que je fesais à mon insçu l'application du principe *similia*, etc., notamment dans le traitement des entérites par les purgatifs, des gastrites par les vomitifs, des diarrhées par l'Ipecacuanha, des catarrhes bronchiques par l'émétique,

des flegmons aigus par les Cantharides. Je me demandai ce qui empêchait la loi des semblables, contrôlée ainsi par des faits pratiques, d'être généralisée, et je ne pus m'en rendre compte ; mais je commençai à croire qu'Hahnemann pouvait bien avoir raison en accusant la dose et le mode de préparation des médicaments allopathiques.

Quelque temps après, j'eus l'occasion de vous exposer mes doutes; votre accueil bienveillant, votre parole persuasive me décidèrent à tenter quelques expériences qui pussent entraîner ma conviction. Je vous adresse aujourd'hui le résultat de quelques observations cliniques, plutôt pour avoir l'occasion de vous exprimer *publiquement toute* ma gratitude pour les bons conseils que vous avez bien voulu me donner, que pour faire parade d'une vaine prétention, en livrant à la publicité des faits qui, observés par un débutant en homœopathie, ne peuvent être d'une grande valeur.

Agréez, etc.

VIAL, méd. vét.

1°. OBSERVATION. Le 10 janvier 1856, je fus appelé pour donner des soins à un cheval de taille moyenne, âgé de 12 ans, bai cerise, race commune, propre au trait lent ; appartenant à M. Daruty à Avignon.

Le conducteur rapporte que, depuis la veille, l'animal s'est montré plus fatigué que d'habitude, et qu'il a perdu l'appétit. En effet, l'attitude générale du sujet indique une faiblesse marquée du système musculaire, les membres fléchissent parfois pendant la marche, comme s'ils étaient atteints de contractions spasmodiques; la peau est froide. Le malade est sous l'influence de ce malaise général que l'on désigne sous le nom de courbature, phénomène précurseur des maladies aiguës. Il faut ajouter que depuis quinze jours, l'atmosphère est froide

et humide, ce qui me fait supposer que la cause du mal n'est autre chose qu'un refroidissement ou une transpiration arrêtée.

Une demi-diète, quelques barbotages tièdes, des frictions sèches sur toute la surface du corps font disparaître cette indisposition et l'animal est remis à son travail deux jours après.

Le 20, le même animal m'est présenté dans l'état suivant: maigreur générale, indolence dans les mouvements ; tête basse, prostration des forces, respiration fréquente, courte, entrecoupée pendant l'inspiration, toux petite, avortée, sans expectoration, narines dilatées, pouls faible, muqueuses légèrement injectées, bouche sèche, pâteuse. Sensibilité de la poitrine accusée par la percussion et la pression dans les espaces intercostaux ; murmure respiratoire perçu dans toute l'étendue des deux lobes pulmonaires.

Diagnostic : Pleurésie double, présentant un certain degré d'acuité, sans qu'il soit possible cependant de la placer au nombre des maladies franchement aiguës; c'est-à-dire, de celles caractérisées par la fréquence du pouls, la rougeur des muqueuses, la soif, la chaleur de la peau, etc. On peut invoquer comme cause du peu d'intensité de la force morbide, la diminution de l'impressionnabilité organique par suite de la maigreur et de l'épuisement du sujet.

Traitement : Bryon. 12, 5 glob. Régime : foin 4 k.; farine d'orge, un litre, boissons tièdes, couverture de laine.

Le 21, les yeux sont plus brillants; la tête est portée plus haut, l'attitude générale du sujet indique un mieux marqué, cependant l'accélération des mouvements du flanc est toujours aussi forte que la veille. Bryon, 12. 5 glob.

Le 23 même état. Nux-vom. 15. 5 glob.

Les 24 et 25, pas d'amélioration, retour à la Bryn. 30. 5 glob.

Le 26, amélioration marquée dans les mouvements du flanc. La toux est plus rare ; état général toujours satisfaisant. Bryon, 5 glob.

Le 27, amélioration de plus en plus prononcée dans les mouvements du flanc (16 m. r.)

Le 1er février, guérison complète. La maigreur et l'épuisement du sujet sont combattus par quelques doses de Ars. 30. Quinze jours après, l'animal présente une vigueur que son conducteur ne lui avait jamais connue.

2o. Observation. Cheval Hanovrien, âgé de 5 ans, gris de fer, taille de 1 m. 60 c., propre aux attelages de luxe; appartenant à M. Blein de St. Remy.

Au dire du propriétaire, ce cheval est malade depuis un an, époque à laquelle il l'a acheté. Plusieurs vétérinaires ont été consultés et ont essayé de le guérir.

Le 15 juillet 1856, le sujet m'est présenté avec les symptômes suivants :

1o Tempérament lymphatique, nonchalence au travail, sueurs abontantes au moindre exercice.

2o Engorgement des ganglions de l'auge.

3o Jetage par les narines d'un mucus blanchâtre, fluide, non adhérent.

4o Toux rare, tantôt sèche et sans rappel, tantôt humide, se manifestant surtout le matin.

5o Pâleur des muqueuses, se colorant par intervalle, ce qui donne à cette maladie un certain caractère d'intermettence.

6o Au repos, engorgement facile des extrémités postérieures.

7o Poil terne et piqué.

8o L'attitude générale, le port de la tête, le facies, etc., joints aux symptômes que nous venons d'énumérer, laissent supposer une affection générale, profonde, affectant de préférence le système lymphatique, affection que nous devons considérer comme une conséquence de la gourme, mal gué-

rie. La gourme, en effet, est une maladie *sui generis*, une crise dépuratoire qui peut se fixer sur diverses parties du corps sans cesser d'être la gourme. De plus, elle laisse parfois, après sa disparition apparente, un germe morbide qui, à une époque plus ou moins éloignée, peut faire irruption au dehors, en affectant diverses formes. Nous pourrions sous ce rapport la comparer à la syphilis de l'homme.

Sulph. et Dulc. nous paraissent les remèdes appropriés. Nous les administrons de la manière suivante : 16 juillet sulph. 30. 1er août Dulc. 30.

Le 20 août, l'animal est encore faible au travail; il tousse et jette du nez, surtout après l'administration de sulphur. Mais l'œil est plus vif, les ganglions de l'auge sont moins engorgés; le poil est moins terne; les muqueuses moins pâles et l'engorgement des membres a complètement disparu.

On administre le 21 août dulc. 30. que l'on répète, le 15 septembre.

Le 22 septembre, la toux a considérablement diminué de fréquence, le jetage a presque entièrement disparu, les forces et la vivacité du sujet sont normales, en sorte qu'il peut être considéré comme guéri, et le traitement est suspendu.

3°. OBSERVATION. Le 13 juin, je suis appelé pour donner mes soins à un cheval, bai cerise, taille de 1 m. 50 c., âgé de 8 ans, à double fin, de race normande, tempérament nerveux, réformé des dragons pour cause de rétivité, appartenant à M. Despeyr négociant à Avignon.

Ce cheval a fait la veille une course longue et rapide par un temps de pluie, et au moment où nous le voyons il présente tous les caractères du tetanos essentiel, aigu, général, se traduisant par la contraction permanente de tous les muscles de l'économie et principalement les masséters et temporaux, ceux de la base du cou et des régions portérieures du tronc.

Pendant la marche, l'animal semble ne se mouvoir que d'une pièce ; il tient la tête haute, tendue vers l'encolure, les oreilles droites, la queue relevée, le corps clignotant recouvre une partie de la cornée ; le pouls est petit et lent. Le sujet est indifférent à ce qui se passe autour de lui.

On administre Nux-vom. 30. 3 doses.

Le 24, amélioration marquée, on continue le même traitement.

Le 25, les muscles se détendent, la marche est plus facile, le trismus a disparu, on donne Nux. vom. 15, 5 glob.

Le 27 guérison.

4°. Observation. Cheval hongre, bai clair, taille 1 m. 55 c., race hanovrienne, âgé de 5 ans, propres aux attelages de luxe ; appartenant à M. V... négociant à Avignon.

Depuis un an que ce cheval est entre les mains de son propriétaire, les sabots antérieurs se sont sensiblement déformés et notamment celui du pied gauche, sur lequel se sont développés deux seimes, qui ont été guéries successivement par des procédés chirurgicaux. Depuis quelque temps les pieds antérieurs sont devenus plus sensibles aux réactions de la marche sur le pavé. (1)

Le 20 juin 1856, il boîte tout bas du membre antérieur gauche. L'exploration du pied fait reconnaître un applatissement marqué de la sole ; et la pression au moyen des triquoises témoigne d'une sensibilité anormale dans toutes les

(1) L'un des reproches les plus sérieux que l'on ait à faire aux chevaux allemands, consiste dans la facilité des altérations de la boîte cornée. D'un tempérament lymphatique, à fibres molles, habitués à marcher sans ferrure, sur des prairies naturelles, presque toujours humides ; ces animaux ne peuvent arriver brusquement à faire un service actif sur le pavé de nos villes sans avoir à souffrir. La ferrure elle-même, en s'opposant au développement de l'élasticité du sabot pendant la marche, est une cause de dégradation.

parties. Le pied est tenu déferré et l'animal est condamné au repos. Deux jours après, l'application de la main sur le sabot fait percevoir une augmentation de température, plus prononcée vers la région de la couronne. En repos, le membre est soustrait à l'appui et porté en avant. Légère injection des muqueuses.

Il s'agit d'une inflammation des tissus réticulaire et villeux, affection désignée vulgairement sous le nom de fourbure.

Acon. 30. et Rhus.-tox. 30., alternés tous les jours, sont les moyens employés jusqu'au 25. Le 28, guérison.

Le 6 août, l'animal boite de nouveau et fait présumer l'existence d'une fourbure chronique. Sulph. 30 et Graph. 30, ne produisent pas d'amélioration. Le 16, on administre Ars. qui fait disparaître la boiterie en quelques jours. On continue de donner ces remèdes par intervalle pour remédier à l'applatissement de la sole (pied plat) qui, au moment où nous écrivons, a presque entièrement repris sa forme primitive, (concave).

5me Observation. Mulet entier, de race poitevine, âgé de 10 ans, taille de 1 m. 50, sous poil bai brun, propre au trait lent, appartenant à M. Etienne Antoine, cultivateur à Avignon.

Ce mulet est, depuis plusieurs années, atteint d'une dartre au pli du paturon des membres postérieurs. Cette affection se montre tous les ans aux approches du printemps pour disparaître à la fin de l'été.

Symptômes. A la face postérieure du premier phalangien de chaque pied postérieur, la peau se montre épaissie, douloureuse au toucher, chaude, recouverte de papules très-petites, sécrétant une sérosité qui forme, en se desséchant, des croûtes minces qui, lorsqu'elles se détachent, produisent une desquamation de la peau. Douleur prurigineuse qui porte l'animal à frapper constamment des pieds. Complication de crevasses transversales au pli du paturon.

Les symptômes énumérés ci-dessus permettent de rattacher cette affection au genre lichen et en particulier à la variété que l'on désigne chez l'homme sous le nom de lichen agraire, lichen circonscriptus, qui se montre souvent aux poignets et sur le dos de la main.

Traitement commencé le 22 janvier 1856. Ars. 30, 5 glob. Lavage au savon.

Le 27 janvier, il y a amélioration ; la peau est plus souple ; les croûtes se détachent plus facilement, la douleur prurigineuse est moins intense. Ars. 15, 5 globules.

Le 9 février, l'amélioration se maintient. Ars. 12, 5 globules.

Le 20 février, le sujet m'est présenté de nouveau entièrement guéri. Depuis lors j'ai eu occasion de le revoir souvent, je n'ai jamais pu m'apercevoir du moindre retour de la dermatose que je viens de décrire, malgré les chaleurs de l'été, et l'action irritante du fumier accumulé en quantité considérable dans une écurie mal tenue.

6me Observation. Cheval, hongre, bai foncé, race comtoise, taille moyenne, propre au gros trait, appartenant à M. B... de Caumon.

Ce cheval est arrivé dans la matinée du 8 septembre à Avignon, après avoir fait une course de 25 kilom., attelé à une charrette. Il est nourri habituellement avec des gerbées, substance très-nutritive, dont l'abus détermine facilement la pléthore. A midi, le propriétaire de l'animal dont il s'agit s'aperçoit qu'il est dans un état de surexitation extraordinaire ; il se couche, se relève, s'agite, regarde son flanc comme un cheval atteint de coliques.

Je suis appelé à 1 heure pour lui donner mes soins et je le trouve dans l'état suivant :

Embonpoint très-satisfaisant; système musculaire fortement développé; tempérament sanguin, surexcitation anormale,

l'animal se couche, se relève, regarde ses flancs, change souvent de position. Par moment il contracte violemment ses membres postérieurs et tombe comme une masse inerte. Il se roule sur la litière, fait entendre des gémissements. Le corps est recouvert de sueurs partielles tantôt froides, tantôt chaudes. Le ventre est légèrement tendu, les conjonctives sont fortement injectées ; le regard est vif, brillant, les yeux, comme on dit vulgairement, semblent sortir de leur orbite. La bouche est sèche, pâteuse; la langue est blanchâtre à sa face supérieure, rouge sur ses bords. Les veines sont pleines, tendues, roulantes sous le doigt ; le pouls est fort, accéléré, (65 pulsations.)

Cette affection est désignée en allopathie sous le nom de coliques inflammatoires, entérite sur-aiguë, tranchées rouges.

Elle est toujours d'un pronostic fâcheux.

Traitement : Acon. 3me sol. trois doses à un quart d'heure d'intervalle l'une de l'autre. Guérison en une heure.

Ces observations pourraient, en se multipliant, avoir une grande importance pour la philosophie médicale, en détruisant une erreur trop souvent accréditée : que l'action des remèdes homœopathiques ne peut être dégagée de l'influence morale, car il est impossible d'accuser le vétérinaire de provoquer une réaction vitale en fortifiant l'espérance de ses malades, et cependant le succès est aussi certain pour lui que pour le médecin, parce qu'il dispose des mêmes moyens. Mais, il faut l'avouer, sa tâche est pour le moment plus difficile : 1° A cause de l'absence d'une pathogénésie spéciale, d'un terme exact de comparaison qui l'oblige à faire de la médecine par analogue; 2° par le manque de quelques éléments de la plus haute importance, tels que : renseignements donnés par le malade (si précieux pour les maladies chroniques) ; état du moral, narra-

tions diverses, nature de la douleur, etc. Malgré ces inconvénients, nous sommes heureux de pouvoir dire hautement que la doctrine d'Hahnemann nous a permis en maintes circonstances d'opérer la guérison de maladies réputées incurables, telles que: gales invétérées, affections générales du système lymphatique, déformation du sabot, surots, formes ayant supporté deux ou trois fois l'application du feu, tétanos, etc.

Le vétérinaire pourrait demander bien plus encore à la médecine homœopathique, s'il avait la connaissance exacte des effets des médicaments sur les animaux domestiques, et combien aussi une pareille science ne serait-elle pas précieuse au médecin lui-même, en lui permettant d'apprécier, d'une manière plus générale, la valeur de chaque signe pathogénétique, suivant sa reproduction plus ou moins constante dans les divers degrés de l'échelle animale, et en lui procurant de nouvelles données par la fuculté qu'aurait l'expérimentation de poursuivre l'action des médicaments jusqu'à produire des lésions matérielles.

Nous espérons qu'un jour cette lacune sera remplie et que la médecine homœopathique, gagnant chaque jour du terrein, il se trouvera un homme habile qui mettra la main à l'œuvre, pour l'exécution d'un travail difficile, mais plein de gloire.

C. Vial, méd.-vét.

NÉCROLOGIE.

L'homœopathie a eu à traverser parmi nous de pénibles épreuves. Frappée d'abord par les foudres académiques, elle fut accueillie avec indifférence et même avec répulsion par les facultés savantes et par les médecins. Il fallait alors un véritable courage aux hommes placés dans des positions officielles pour oser braver l'opinion générale qui s'était déclarée contre la nouvelle doctrine. Cependant plusieurs médecins qui occupaient des chaires ou remplissaient de hautes fonctions académiques ne craignirent pas de soumettre à un examen sérieux la réforme de Hahnemann et de proclamer hautement les convictions qu'ils avaient retirées de cette étude. M. le professeur Dunal, dont l'homœopathie française déplore aujourd'hui la perte, fut un de ces esprits fermes et éclairés. Au sein même de la faculté des sciences de Montpellier, dont il était le doyen, en face d'une faculté de médecine toute puissante, il proposa et appliqua ouvertement la doctrine homœpathique. Au milieu de ce vide douloureux que laisse après elle la mort de ce savant distingué et de cet homme de bien, les amis de l'homœopathie reposeront volontiers leur pensée sur sa vie si féconde et si remplie.

Michel-Félix Dunal est né à Montpellier le 24 octobre 1789. Son père, qui avait fondé une maison de banque dans cette ville, le destina d'avance à lui succéder. Dès l'âge de quinze

ans, le jeune Dunal quittait les cours de l'école centrale où se donnait alors l'enseignement officiel pour la partie des sciences, et commençait à aider son père dans ses travaux; mais en se livrant aux affaires, comme l'exigeait la volonté paternelle, Félix Dunal, comprenant combien ses études étaient encore incomplètes et animé d'ailleurs de ce besoin de s'instruire qui caractérise les hommes supérieurs, consacrait ses loisirs à des lectures choisies. Les ouvrages de philosophie, d'histoire, de poésie, attirèrent d'abord son attention, mais ils ne purent suffirent longtemps à l'activité de son esprit qui se sentait d'ailleurs entraîné vers les sciences naturelles. Bientôt il se livra avec passion à leur étude, s'occupant d'une manière plus spéciale de botanique : Dunal ne négligeait aucune occasion d'apprendre, il suivait les cours de la faculté avec assiduité, assistait aux herborisations et complétait ensuite les notes qu'il avait recueillies dans les conférences avec les élèves les plus studieux de l'école de médecine. Le célèbre de Candolle qui était alors professeur de botanique à Montpellier, ne tarda pas à le distinguer. Frappé d'abord de son intelligence remarquable et de son amour pour l'étude, il apprécia bientôt les belles qualités de son cœur. Admis dans l'intimité du savant naturaliste, Dunal fut initié par lui à tous les secrets de la science. Plus tard de Candolle devait l'associer à ses travaux et lui confier par testament le soin de continuer une partie de ses œuvres.

Le jeune naturaliste, distingué par un maître aussi illustre, ne pouvait tarder à abandonner les affaires pour se consacrer tout entier à la science; aussi voyons-nous Dunal compléter ses études médicales, se présenter au doctorat et obtenir glorieusement son diplome, à l'âge de 24 ans, devant la faculté de Montpellier (1813).

Sa thèse qui traite de la famille des plantes Solanées.

envisagées sous le double point de vue économique et médical, est restée classique et on la cite encore aujourd'hui comme une des bonnes monographies relatives aux végétaux (1). Un début aussi éclatant promettait à la science un naturaliste éminent et cet espoir n'a pas été trompé. Livré à de persévérants travaux, le Dr Dunal ne cessa d'enrichir la botanique d'importantes et fécondes découvertes. En 1816 il publiait son *Solanorum generumque affinium Synopsis* (2). En 1817, paraissait sa belle *Monographie de la famille des Anonacées* (3). Ces travaux et plusieurs autres d'une valeur aussi incontestable, le classèrent parmi les premiers botanistes contemporains.

Dès 1815, il avait été chargé, sur la présentation de la faculté de médecine, de la direction du jardin botanique de Montpellier, ainsi que des démonstrations relatives aux végétaux. Il conserva ces fonctions importantes jusqu'en 1819. Reçu docteur-es-sciences naturelles par la faculté des sciences de Montpellier, après avoir soutenu une thèse remarquable qui a trait aux questions les plus élevées et les plus ardues de physiologie et de morphologie végétales, le Dr Dunal fut désigné pour remplacer de Candolle. La chaire occupée avec tant d'éclat par ce savant naturaliste, avait été supprimée, on la rétablit pour y placer son digne élève (1829). Le nouveau professeur, nommé membre correspondant de l'institut pour la section de Botanique, vit son nom inscrit sur la liste de la plupart des facultés savantes. Appelé à remplacer comme do-

(1) *Histoire naturelle, médicale et économique des solanums et des genres qui ont été confondus avec eux*, 1813, 1 vol. in-4° avec 26 pl. gravées sur cuivre.

(2) 1 vol. in-8°.

(3) 1 vol. in-4° avec 33 planches gravées sur acier.

yen de la faculté des sciences, l'honorable M. Gergonne, il reçut en 1833 la croix de la légion-d'honneur.

La cinquième année du professorat de M. Dunal fut marquée par une cruelle épreuve : à la suite d'une maladie violente, qui mit ses jours en danger, il dut faire un voyage en Italie, pour achever d'y rétablir sa santé. Mais oubliant le motif qui l'y avait conduit, il n'attendit pas le retour de ses forces et fit de ce voyage une véritable exploration botanique. De retour à Montpellier, il reprenait avec bonheur ses fonctions administratives et ses publications scientifiques.

Au milieu de ses travaux si variés, M. le professeur Dunal n'avait jamais entièrement renoncé à la médecine. Il avait même pratiqué durant plusieurs années, et en 1815, lorsque le typhus régna dans les hôpitaux de Montpellier, encombrés de malades après les batailles meurtrières d'Orthès et de Toulouse, il fut atteint de cette maladie et faillit périr victime de son dévouement. Mais le moment était venu où, animé de cette foi vive et raisonnée que la doctrine des écoles n'avait pu lui inspirer, il devait se livrer avec ardeur à la pratique de la médecine. L'homœopathie déjà répandue en Allemagne, venait d'être introduite en France par le comte des Guidi, docteur en médecine, docteur-es-sciences et inspecteur de l'université de Lyon. Ce savant praticien, dans une lettre remarquable qui produisit une vive sensation, et qui fut bientôt traduite dans toutes les langues de l'Europe, appelait l'attention des médecins français sur la nouvelle doctrine. Les cures aussi étonnantes que nombreuses, obtenues par lui sur des malades qui avaient vainement eu recours à l'ancienne médecine, contribuaient à la propager autant que ses écrits. Sous ses auspices, plusieurs praticiens distingués embrassèrent ouvertement les idées nouvelles. Hahnemann se fixait alors à Paris et faisait pénétrer l'homœopathie dans les classes élevées

de la société. Léon Simon père, avec cette profonde érudition et cette parole éloquente qu'on lui sait, exposait devant un nombreux auditoire les principes de la doctrine, dont ses succès au lit du malade proclamaient hautement la vérité; Pétroz, Molin, mettaient un talent incontesté au service de la même cause. A Montpellier, le Dr Comte de Bonneval présentait le premier une thèse homœopathique; c'était ensuite le Dr Béchet (*) d'Avignon qui soutenait avec éclat devant la même faculté une discussion publique, d'où le savant professeur Risueno d'Amador, l'un de ses examinateurs, sortait avec le désir d'étudier la réforme de Hahnemann dont il devint bientôt un des plus brillants adeptes (1).

M. le professeur Dunal ne pouvait rester indifférent en face de ce mouvement des esprits. Le savant naturaliste qui avait su appliquer à ses recherches la vraie méthode scientifique, s'avançant toujours appuyé sur l'observation, ne s'arrêtant pas à des nomenclatures minutieuses, à des énumérations d'espèces, mais préoccupé surtout de remonter des faits aux lois, comprit combien la marche suivie par le fondateur de l'homœopathie était véritablement sévère et scientifique. Hahnemann ne s'était point adressé comme ses devanciers à la méthode à *priori* ou *synthétique*, il avait adopté la méthode

(*) M. le professeur Dunal, que nous eûmes l'honneur de voir la veille de la discussion de notre thèse, et qui nous fit un accueil vraiment paternel, était déjà très-versé dans l'homœopathie : ses éloges et ses encouragements ne contribuèrent pas peu à notre succès du lendemain, (18 août 1838) à cause de l'assurance qu'ils donnèrent à notre parole, soutenue par la confiance que nous inspirait la présence d'un homme si éminent et qui nous était si sympathique.

Dr Béchet.

(1) Les docteurs Molin fils et Léon Simon fils, suivirent à Paris le glorieux exemple qui leur avait été donné par MM. Béchet et de Bonneval.

inductive ou analytique, introduite dans la science par Bâcon et que Newton avait appliquée avec tant de succès à la mécanique, à l'astronomie et à l'optique. Commençant par l'étude des phénomènes, il s'était élevé jusqu'aux principes qui les gouvernent. M. le professeur Dunal s'était senti tout d'abord attiré par l'application de cette méthode aux sciences médicales; les expériences auxquelles il se livra, achevèrent de porter la conviction dans son esprit. Après avoir vérifié les observations du fondateur de l'homœopathie, par des essais sur l'homme sain et des expérimentations cliniques, entreprises avec des médicaments qu'il avait préparés lui-même, il se livra à l'étude des pathogénésies. Et trouvant désormais dans la pratique médicale, cette certitude et ces satisfactions réelles qui lui avaient fait défaut jusque là, il établit dans sa propre maison, une clinique à laquelle il admit gratuitement tous les malades qui réclamaient ses soins. L'estime dont il jouissait comme savant, l'honorabilité de son caractère joints aux succès de sa pratique, firent de cette clinique un foyer d'où l'homœopathie rayonna dans tout le midi : Le fait seul de la croyance, accordée par M. le professeur Dunal à la nouvelle doctrine, suffisait à appeler sur elle le respect des hommes sérieux. De cette considération à l'étude, et de l'étude à une conviction réelle, la transition était facile ; aussi pourrions-nous nommer un grand nombre d'hommes distingués, de docteurs es-lettres, ès-sciences, de docteurs en médecine, dont les croyances homœopathiques se sont ainsi formées.

Cependant M. le professeur Dunal, malgré ses préoccupations médicales, n'avait point abandonné les autres travaux. Les intérêts vinicoles qui ont une si grande importance dans ces contrées réclamaient son attention. Il s'adonna à l'étude des différentes sortes de cépages, imagina et vulgarisa bientôt sans aucun bénéfice un œno-alcoomètre que tous les vignerons du

Languedoc emploient journellement. Il chercha également, dans l'étude du champignon, de la muscardine, des médications pour en combattre les ravages, enrichit d'une série d'articles remarquables les bulletins de la société d'agriculture, et décrivit avec détail les procédés ou les observations d'un simple jardinier d'Agde, M. Esprit Fabre, qui lui doit sa réputation. En 1852, il publia sa *Monographie des Solanées* dans le *t.* XIII du *Prodromus regni vegetabilis* de de Candolle.

Au milieu des fatigues de cette vie laborieuse, M. le professeur Dunal fut atteint de nouveau par une maladie qui devait lui laisser des infirmités. Il dut se faire suppléer dans ses fonctions de professeur par un de ses élèves les plus distingués, M. le Dr Planchon, qui vient d'être nommé récemment professeur à l'école supérieure de pharmacie. Néanmoins, il garda ses attributions et son autorité administratives. Le zèle éclairé qu'il déployait dans ces fonctions, éloignait de ses amis la pensée d'une fin prochaine, lorsqu'une maladie grave dont il n'avait jusqu'alors ressenti aucune atteinte, le frappa subitement alors qu'il présidait à la collation des grades de la faculté des sciences. Médecin expérimenté, M. le professeur Dunal reconnut lui-même la gravité de son état et se prépara à mourir.

Les sentiments religieux qui ne l'avaient jamais abandonné pendant sa longue carrière, ainsi que les soins dévoués de sa digne compagne, ont soutenu et consolé ses derniers moments. Il est mort le 29 juillet 1856 dans sa 67e année.

Cette perte douloureuse pour les amis de la science, sera ressentie bien cruellement par ceux qui ont approché l'homme éminent dont nous avons essayé de retracer la vie. M. le professeur Dunal était aimé et respecté de tous : son caractère loyal et conciliant, ses manières affables, l'indulgence et la bonté avec laquelle il accueillait la jeunesse studieuse et cherchait à faciliter ses travaux, ouvrant ses collections précieuses,

et les trésors de sa vaste érudition, en faisaient un de ces hommes qui laissent après eux les plus durables souvenirs. Puissent ces regrets, que nous exprimons d'autant plus vivement que nous avons été honoré nous-même de l'amitié de M. le professeur Dunal, apporter quelque consolation à son honorable famille dont plusieurs membres continuent dignement les traditions dans la carrière des sciences !

M. le professeur Dunal a publié, en outre des travaux que nous avons énumérés, des observations intéressantes de physique, de chimie, de géologie et de zoologie, des discours, parmi lesquels on remarque surtout l'éloge de son illustre maître de Candolle. On a de lui des mémoires relatifs à l'agriculture et à la pathologie. Ces travaux insérés dans nos principales collections scientifiques ou médicales ont été plusieurs fois reproduits à l'étranger. Leur nombre est trop considérable pour que nous puissions les énumérer.

M. le professeur Dunal laisse des manuscrits et un grand nombre de velins pour la plupart inédits, dessinés sous sa direction d'après les plantes rares du jardin botanique de Montpellier. Ces velins font partie des collections de la faculté des sciences. Il est vivement à regretter que notre illustre confrère n'ait pu terminer une flore considérable qu'il avait commencée depuis plusieurs années. Espérons que l'un de ses élèves achèvera le classement de cette œuvre dont ceux qui ont été appelés à l'examiner, ont pu apprécier la valeur.

D[r] L. de Parseval.

BIBLIOGRAPHIE.

HOMOEOPATHIE ET ALLOPATHIE.

Par le Dr L. de Parseval.

Le livre dont nous allons entretenir nos lecteurs est un de ceux qui se dérobent à l'analyse : l'énoncé de son titre, développé dans une seule phrase, suffit pour faire connaître quel est le travail que s'est imposé son auteur : exposer le jugement traditionnel que les médecins eux-mêmes ont prononcé contre la médecine, (Allopathie), tel a été le but que s'est proposé le docteur de Parseval, dans la première partie de son ouvrage; dans la seconde, il traite des questions fondamentales de l'homœopathie.

Il suffit de parcourir quelques pages de cet intéressant volume pour être convaincu qu'une pensée profondément honnête a constamment dominé son auteur : cette pensée est exprimée dans l'épigraphe qu'il a choisie : *celui qui connaît la vérité et qui la tient cachée, sera puni de Dieu.* C'est sous l'inspiration de ces belles paroles de St. Justin que M. de Parseval a voulu faire connaître ce que c'est que l'homœopathie ; mais il savait que la vérité ne peut frapper les regards que voile l'erreur,

aussi s'est-il cru obligé de démasquer celle-ci et de la poursuivre à outrance. Se constituant l'apôtre de la vérité médicale, il est devenu par cela même l'adversaire de l'erreur médicale, et en architecte habile, il a démoli avant d'édifier.

Qu'on ne pense pas que l'auteur, pour accomplir son œuvre, ait appelé à son aide les ressources ordinaires qui sont à l'usage de tous ceux qui ont écrit contre l'homœopathie, celles que fournit la passion aveuglée par l'ignorance ou la mauvaise foi : ce n'est pas dans un tel arsenal qu'un esprit élevé, qu'une intelligence éclairée vont chercher leurs armes. La sincérité des plus grands médecins des siècles passés, celle des écrivains en médecine de notre époque, telle est la source à laquelle a puisé la vaste et patiente érudition de M. de Parseval. Il a craint, et nous ne saurions trop le louer de cette modeste réserve, qu'une appréciation personnelle, quelque logique et éclairée qu'elle pût être, ne fût mal accueillie par les lecteurs ; il a préféré s'effacer complètement, et il a laissé parler les adversaires eux-mêmes de l'homœopathie ou leurs devanciers. C'est donc à tort que nous avons dit que le docteur de Parseval a opéré lui-même le déblai, puisqu'il s'est contenté de nous montrer à l'œuvre les nombreux artisans de cet ouvrage séculaire. Il était impossible de trouver des ouvriers moins suspects pour débarrasser le sol médical, qui certes n'ont pas été peu empressés à accomplir leur tâche, car le plus souvent, il a fallu toute l'habileté de notre auteur pour qu'il pût fidèlement nous dépeindre tout leur acharnement.

Dans un premier chapitre, c'est celui que nous avons imprimé en tête de ce numero, M. de Parseval nous fait connaître la critique synthétique de l'Allopathie par les allopathes eux-mêmes, et sept autres chapitres sont consacrés à une critique analytique, par les mêmes autorités. Chacun a pu apprécier quelle est la puissance de cette tactique, relevée par la saga-

cité et la finesse des réflexions de l'auteur, autant que par les qualités de son style, malgré la nature du sujet bien peu propre à en faire ressortir le mérite.

Il est peu d'hommes assurément, quelque peu versés qu'ils soient dans la littérature médicale, qui ne connaissent au moins en partie, les accablantes négations médicales allopathiques que M. de Parseval nous a étalées dans son livre; mais les réunir et les coordonner n'en était pas moins une tâche aussi difficile qu'utile, et nous nous félicitons que M. de Parseval ait eu le courage et la patience de l'accomplir, car il s'en est acquitté avec tout le talent désirable. Avant de parler d'une vérité, il faut vaincre l'erreur, et à ce dernier point de vue, le livre de M. de Parseval sera tout puissant auprès de tout esprit qui cherchera franchement et loyalement à s'éclairer. Son volume est donc un répertoire fécond auquel on peut renvoyer, avec assurance de succès, toutes les convictions arrêtées sous le joug des préjugés accrédités dans le monde par l'autorité des positions acquises et par les souvenirs d'une éducation dominée par eux.

La deuxième partie du livre de M. de Parseval n'est pas moins heureusement traitée que la première; l'auteur y expose avec autant de netteté que de fidélité la doctrine homœopathique telle qu'elle doit être comprise par tout esprit droit et versé dans les connaissances médicales. Il complète ainsi de la manière la plus heureuse le parallèle qu'il a voulu faire de la médecine traditionnelle et de la médecine restaurée par les immortels travaux d'Hanemann.

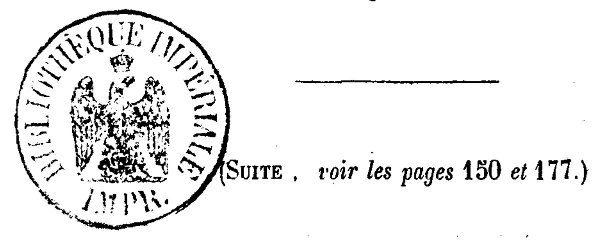
Nous regrettons sincèrement que l'auteur n'ait pas eu la pensée d'ajouter à son livre une troisième partie pratique: bien qu'il n'eût pu ne traiter que brièvement cet important sujet, il aurait rendu son livre doublement utile, sinon aux médecins, mais aux personnes étrangères à notre profession,

qui aiment à connaître tout ce qui milite en faveur de l'homœopathie et se plaisent à combattre elles-mêmes les diverses indispositions pour lesquelles on n'appelle pas habituellement un médecin. Nous aimons peu à voir l'homœopathie pratiquée par des hommes étrangers à notre profession, lorsqu'il s'agit de maladies confirmées ; mais il est de toute opportunité que les amis de l'homœopathie puissent, avec succès et en toute circonstance, connaître les moyens qui valent mieux qu'une infusion quelconque ou un pédiluve que chaque jour l'on voit prescrire par une mère de famille, par exemple. Notre littérature ne saurait donc trop multiplier ces sortes d'enseignements, plus hygiéniques que médicaux, car, nous ne saurions trop le répéter, vouloir apprendre la médecine à des hommes qui ne sont pas médecins, n'est rien moins qu'une absurdité à laquelle on s'est trop laissé aller en homœopathie.

Quoiqu'il en soit, le livre de M. de Parseval n'en sera pas moins lu avec empressement et intérêt par tous ceux qui aiment la critique convenable, spirituelle et éclairée. Nous sommes fort impatients de savoir comment les allopathes marseillais répondront à cette carte de visite d'un nouveau genre, que leur a adressée leur jeune confrère, dont le savoir et l'habileté pourra bien leur causer quelque embarras, s'ils comprennent enfin que ce n'est plus par des dénégations vagues que doit être combattue l'homœopathie.

Dr Béchet.

DES DOSES HOMŒOPATHIQUES ET DE LEUR RÉPÉTITION.



(SUITE, voir les pages 150 et 177.)

Nous n'avons point encore parlé, et à dessein, d'une manière singulière d'administrer le médicament homœopathique, dont Hahnemann a recommandé souvent l'usage : nous voulons parler de l'*Olfaction*. Si nous nous y arrêtons, après avoir en quelque sorte terminé tout ce que nous avions à dire au sujet du choix des doses, ce n'est pas que nous considérions la voie de l'*Olfaction*, comme ne devant jamais être préférée à la voie ordinaire, mais seulement parce que nous ne croyons pas devoir la conseiller à ceux qui débutent dans la pratique de l'homœopathie : nous devons à ceux-ci des explications au sujet de cette sorte d'indifférence avec laquelle nous paraissons accueillir un conseil si itérativement répété par le fondateur de l'homœopathie.

Si, éclairée par des notions étiologiques et génésiques exactes, la raison médicale se démontre cette vérité : que ce n'est certes pas toujours par l'ingestion matérielle des causes morbifères que l'homme devient malade, elle n'aura aucune violence à se faire pour admettre qu'un agent médicamenteux, ayant pour véhicule l'air inspiré par nos poumons, puisse modifier l'être vivant tout entier et produire en lui des effets

thérapeutiques. De même, dégagée des liens grossiers du matérialisme, la raison médicale qui sait par l'expérience qu'un médicament qui n'affecte aucunement la faculté gustative d'un malade, peut cependant guérir celui-ci, admettra sans peine, si l'expérience l'y autorise, qu'un médicament qui ne peut impressionner la faculté olfactive, puisse cependant, en sa qualité de force mise en rapport avec l'organisme vivant, modifier celui-ci d'une manière quelconque. Arrivée à ce point, elle n'aura nulle peine à comprendre que la loi générale en vertu de laquelle les médicaments agissent sur l'homme malade, ne régisse pas l'action médicamenteuse en cette circonstance, quelle que soit la voie par laquelle elle s'est produite. L'expérience au reste a depuis long-temps consacré ce fait pratique, que pourvu que l'être vivant soit mis en rapport avec une force médicamenteuse, soit par l'ingestion buccale ordinaire, soit par les papilles nerveuses cutanées, soit enfin par l'air inspiré, il était modifié par elle à un degré corrélatif à l'impression reçue et surtout à la nature de cette action, par rapport à l'état du malade ainsi impressionné.

Ces notions légitiment donc d'une manière complète le conseil de Hahnemann, d'administrer les médicaments par l'*Olfaction* : nous ne croyons pas cependant devoir recommander ce mode de faire, et nous pensons qu'il y a lieu, vu l'état général des esprits, de ne recourir aujourd'hui à l'*Olfaction* que dans des circonstances exceptionnelles.

Le plus grand obstacle qu'ait rencontré l'homœopathie est, sans contredit, celui qui résulte de l'étrangeté de la préparation des moyens qu'elle emploie. Si Hahnemann avait purement et simplement livré ses globules infinitésimaux, sans expliquer comment il les obtenait, on aurait fait de leur application une simple question d'observation clinique ; mais

sachant qu'ils étaient le résultat d'une division excessive de la matière médicinale, le plus grand nombre des esprits ont dé_placé la question qui est devenue pour eux, et avant tout, une simple question de physique. Cette aberration a été bien plus ardente contre l'*Olfaction*, qui présente, même par rapport au mode ordinaire d'administrer les médicaments homœpathiques, une étrangeté plus grande encore. C'est sans doute parce qu'ils ont sainement apprécié cette situation défavorable que leur créerait l'adoption généralisée de l'*Olfaction*, que les représentants de l'homœpathie en ont beaucoup moins recommandé l'usage que ne le comporte l'insistance du fondateur de l'homœopathie. C'est là, nous le pensons du moins, le motif de la sage réserve qui est mise dans la pratique de l'homœopathie, par rapport à l'administration des médicaments par les voies olfactives et respiratoires. Pour notre compte, nous avons toujours agi ainsi, ne croyant pas qu'il pût être convenable de céder un peu aux préjugés, lorsque d'ailleurs l'intérêt des malades le permet. En effet, ceux chez lesquels l'*Olfaction* est seule possible et indispensable, sont excessivement rares; pourquoi dès lors, s'exposer bénévolement et sans nécessité à soulever contre l'homœopathie un nouvel élément d'opposition, qu'il est si facile de laisser sinon dans le néant, au moins dans l'arrière plan thérapeuthique ?

Par tout ce qui précède, nos lecteurs ont certainement compris que bien que nous n'usions pas souvent des voies *Olfactives* pour médicamenter nos malades, nous ne considérons pas moins cette manière d'arriver à la réceptivité médicamenteuse comme très-réelle et quelquefois fort utile. Nous allons rapporter un exemple qui prouvera quel parti le praticien peut retirer de médicaments appropriés et administrés par les voies respiratoires.

Il y a quatorze ans à peu près, à deux heures du matin,

nous fûmes mandé auprès d'une vigoureuse fille, cuisinière, âgée d'une trentaine d'années : elle avait ses règles depuis une huitaine de jours, sensiblement plus abondantes qu'à l'ordinaire, et, malgré cet écoulement, elle a éprouvé depuis deux ou trois jours, de la pesanteur douloureuse à la tête ; elle a dit plus d'une fois qu'elle ne comprenait pas que *le sang la fatiguât autant*, dans la position exceptionnelle où elle était. La veille, elle a surtout souffert d'une céphalalgie frontale intense, avec visage rouge ; elle a peu mangé, le soir, et elle s'est couchée de bonne heure, souffrant toujours de la tête et l'écoulement menstruel étant toujours très-abondant. A une heure du matin environ, sa sœur qui couchait auprès d'elle, a entendu des gémissements et des mots mal articulés : elle s'est levée aussitôt, et ayant allumé une lampe, elle a été effrayée de l'état de sa sœur qui était complètement privée de connaissance ; elle s'est assurée si l'écoulement menstruel ne s'était point arrêté, ce qu'ayant constaté, elle a été plus rassurée ; cependant elle nous a fait appeler aussitôt.

Nous trouvons cette malade dans l'état suivant : yeux clos ; visage rouge foncé ; vaisseaux des conjonctives fortement injectés ; pupilles très-larges ; la bouche est tétaniquement fermée, et il m'est impossible de séparer les arcades dentaires. Le cou est aussi très-rouge et congestionné, il a grossi, et les carotides battent violemment. Perte absolue de connaissance et abolition de la sensibilité. L'artère, large, pleine et dure, bat environ cent dix pulsations par minute ; peau très-chaude, sans sécheresse ; raideur de tout le corps. La respiration est un peu précipitée et ronflante, les ailes du nez sont largement évasées.

La gravité de cet ensemble de symptômes et l'imminence du danger nous portent à pratiquer aussitôt une copieuse saignée à cette malade : pendant cette opération, on prépare

de vastes et violents sinapismes que nous appliquons aussitôt après sur les extrémités inférieures. Le résultat immédiat de la saignée est à peine sensible par une légère rémission, caractérisée surtout par un peu moins de gêne dans l'acte respiratoire. De quart en quart d'heure environ, les sinapismes sont renouvelés et appliqués sur de nouveaux points des extrémités supérieures et inférieures. Une heure environ après la saignée qui avait évacué sept à huit cents grammes de sang, l'état de la malade est au moins aussi alarmant qu'avant. Nous enlevons alors l'appareil du bras, et nous laissons encore couler quatre cents grammes environ. L'effet de cette nouvelle évacuation est à peu près nul. A une rapide et légère amélioration de la respiration, succède un état pire. Le pouls, un moment déprimé, reprend de la force et de la dureté, la sensibilité et la connaissance sont toujours nulles, et la rougeur foncée de la face est toujours vive.

Après trois quarts d'heure environ, une sorte de pâleur se répand peu à peu sur les traits de la malade ; la respiration se précipite peu à peu davantage, devient stertoreuse et ensuite râlante. Le pouls présente des caractères analogues ; il devient plus rapide, tend à s'effacer et la peau qui était très-chaude, laisse abaisser sa température. Le début de ce changement de triste présage nous cause d'abord un peu de satisfaction, nous permettant d'espérer une prochaine cessation de l'état congestif cérébral. Mais bientôt, une appréciation de l'ensemble des phénomènes nous donne la conviction que l'innervation cérébrale s'affaiblit et que le collapsus général que nous observons, n'est que le précurseur de l'agonie, déjà signalée par la respiration gémissante et râlante de la malade.

Dans cette situation critique, ne pouvant rien lui faire avaler, nous pensons à lui administrer des médicaments par

Olfaction, et nous envoyons chercher aussitôt une préparation liquide d'*Aconit* 6me et une pareille de *Belladona*, 12me. Pendant que nous attendons ces médicaments, et ce fût pendant peu de temps, puisque le pharmacien était tout près de la maison de la malade, son état s'aggrave visiblement et c'est sans aucun espoir de succès que nous commençons la médication *Olfactive*.

Cependant, de cinq en cinq minutes environ et alternativement, nous plaçons sous la narine de la malade, pendant trois ou quatre inspirations, d'abord le flacon d'*Aconit* et ensuite celui de *Belladona*. Après la troisième administration de cette dernière substance, la malade éprouve deux ou trois inspirations profondes, après lesquelles la respiration reste moins râlante et moins précipitée : en même temps, le pouls semble se relever et le faciès de la malade paraît être moins mauvais. Trois quarts d'heure environ après cette pratique, nous reconnaissons manifestement que la malade a opéré un mouvement de déglutition ; les dents sont néanmoins toujours violemment rapprochées. Nous éloignons alors les *Olfactions* médicamenteuses de dix minutes environ, et une heure et demie environ après l'emploi des médicaments par *Olfaction*, nous pouvons ouvrir la bouche de la malade qui avale une cueillerée de la boisson qui lui est donnée. Inutile de dire que tout l'ensemble des phénomènes s'est amélioré : le pouls s'est relevé, mais sans dureté, et il est de moins en moins précipité; le visage n'offre plus cette pâleur terreuse qui contrastait avec la rougeur lie de vin des pommettes et des lèvres; la respiration n'est plus gémissante ni stertoreuse, et quelques instants après, la malade ouvre les yeux, mais la lumière l'oblige à les refermer aussitôt : quelques mouvements s'exécutent ensuite dans les membres, et signalent le retour de l'action de l'innervation cérébrale sur le système musculaire soumis à la volonté, resté jusqu'alors dans l'immobilité la plus absolue.

Ayant constaté avec autant d'étonnement que de confiance, le réveil progressivement croissant de la vie, chez cette malade qui était si près de la perdre, lorsque nous avons eu la pensée de recourir à l'*Olfaction*, et étant convaincu que l'action des médicaments appropriés, pris désormais par la bouche, complèterait cette belle guérison, nous allâmes prendre du repos, après avoir passé environ trois ou quatre heures auprès du lit de cette fille qui recouvra aussi peu à peu toutes ses fonctions de relations. Elle n'éprouvait qu'une grande lourdeur céphalique, mêlée d'une sensation de vague stupeur, avec brisement de tout le corps, lorsque nous retournâmes auprès d'elle, dans la matinée. Sa maladie n'était point terminée, mais toute gravité avait disparu. La guérison au reste ne se fit attendre que peu de jours. Cette malade existe encore ; nous l'avons rencontrée, il y a peu de temps, elle nous a paru jouir d'une excellente santé.

Nous ne pensons pas qu'il soit possible de contester que cette guérison inespérée est véritablement due à l'action médicamenteuse reçue par la voie de la respiration. La rémission qui a suivi la première évacuation sanguine a été rapide et bientôt remplacée par un retour de symptômes visiblement plus graves, malgré l'emploi des excitants révulsifs cutanés. La deuxième évacuation sanguine n'a produit qu'un amendement douteux et si fugace, qu'il a été difficile de le distinguer ; l'effet évident de cette dernière émission de sang, a été en définitive très-fâcheux ; c'est peu après que la respiration est devenue de plus en plus embarrassée, que le pouls s'est déprimé, en devenant de plus en plus accéléré, et que le visage a pris une expression progressivement alarmante. On ne manquera pas, nous le croyons du moins, de penser que tout cela n'était que l'expression d'un état lipothymique dans lequel la dernière saignée avait plongé la malade. Nous l'avons

cru nous-même d'abord, et avons fait tout ce qu'il était possible pour le faire cesser, attendant avec assez d'assurance la réaction vitale que nous supposions devoir être accompagnée d'une amélioration sensible. Mais, après deux ou trois quarts d'heure environ d'attente et de pratiques diverses, l'état de la malade s'étant très-gravement caractérisé, le resserrement des machoires étant toujours invincible, la raideur du corps restant la même, l'illusion n'était plus possible. C'est donc en désespoir de cause, que nous avons eu la pensée de recourir à l'*Olfaction*, et à ce moment, les progrès vers une issue fatale ont été tels que, malgré le peu de temps qui s'est écoulé entre cette dernière prescription et son exécution, nous avons craint que nos deux petits flacons ne nous arrivent qu'après la mort de la malade.

Ce qui nous a enlevé tout prétexte au doute que ce n'a pas été par l'action des médicaments pris par *Olfaction* que cette malade est revenue à la vie, c'est la manière dont s'est accompli ce magnifique résultat thérapeuthique. La lipothymie se dissipe en général très-lentement, lorsqu'elle s'est lentement produite; le *Summum* de l'état est une mort apparente, soit par rapport à la vie de relation, soit par rapport à la vie organique. Ici le *Summum* lipothymique ne s'est point produit; la vie organique tendait visiblement vers son extinction, mais le cœur battait, la respiration était râlante et stertoreuse; il y avait de la pâleur à la face, mais les lèvres et les pommettes étaient d'un rouge violacé, et il ne s'est produit aucun symptôme de résolution momentanée des forces; les membres sont restés raides et les machoires violemment rapprochées. Enfin, les progrès de cet état avaient été rapides sans doute, mais ils avaient mis environ une heure à se produire. Il a suffi de quelques instants pour les arrêter, ce qui n'avait eu lieu sous l'influence d'aucune friction, d'aucune application excitante

cutanée, auxquelles nous avions renoncé au moment où nous avons eu la pensée de recourir à la médication *Olfactive.* D'ailleurs, il ne faut point perdre le souvenir de la succession des phénomènes qui ont suivi la seconde évacuation sanguine. Aussitôt après elle, une sorte de rémission générale s'est manifestée, mais elle a été de courte durée et à peine sensible. A celle-ci a succédé une véritable réaction vitale qui ne s'est point soutenue, et c'est seulement lorsque nous avons été convaincu, par l'appréciation de tout ce qui se passait, que la résolution générale des forces fesait des progrès alarmants, que nous avons eu recours à l'*Olfaction* que nous n'avions jusqu'alors jamais mise en usage dans un cas aussi grave, l'ayant toujours réservée seulement pour ceux où l'impressionnabilité était trop exaltée.

Ce fait et d'autres que nous pourrions citer, militent en faveur de ce mode de médicamenter les malades ; ce serait donc, à notre avis, se priver d'une ressource très-précieuse en certains cas, que d'y renoncer entièrement. Nous ne pouvons toutefois comprendre l'insistance d'Hahnemann à recommander l'*Olfaction*, que par le parti pris qui paraît avoir dominé notre *maître*, de multiplier les preuves contre l'usage et l'abus du matérialisme pharmaceutique. Son but était très-louable sans doute, mais il est facile de reconnaître que les éloges qu'il prodigue à l'*Olfaction* médicamenteuse ne sont pas convenablement tempérés par la réserve que recommande toujours la découverte d'une vérité, à laquelle sont essentiellement contraires tous les usages qu'elle doit proscrire. Le dynanisme pharmaceutique, représenté par des globules ou des gouttes insapides et incolores, a choqué assez les esprits égarés par les habitudes matérialistes, pour qu'il soit prudent au moins de ne présenter à leur examen l'*Olfaction* médicamenteuse, qu'après qu'ils auront été conduits à des réflexions,

nouvelles pour eux, au sujet des faits cliniques résultant de l'action des infinitésimales prises par les voies ordinaires. Qu'on le sache donc bien, l'utilité de l'*Olfaction* n'est pas plus chimérique que l'ingestion des médicaments homœopathiques, mais tous les médecins seraient-ils convaincus de cette vérité, qu'il resterait encore à convaincre tous les malades, dont le plus grand nombre, pour le moment, ne se croiront point traités de leurs maux, s'ils ne font que flairer un flacon d'où ne s'échappe aucune particule capable de produire une impression perçue par le sens *Olfactif*. C'est à cause de cette dernière circonstance que nous avons toujours employé, lorsque nous nous sommes servis de ce mode de médicamenter, des préparations liquides : non seulement l'émanation alcoolique produit une sensation perçue par le malade, mais elle doit rendre l'action du médicament plus fidèle, car elle doit être nécessairement le véhicule de la force médicamenteuse. C'est seulement par ces motifs que nous n'avons jamais expérimenté les gros globules, recommandés par Hahnemann, et qui selon lui peuvent jouir pendant de longues années de leurs propriétés, mais non parce que nous pensons que c'est là une erreur de notre MAITRE, une longue expérience nous ayant convaincu qu'il n'a jamais, en matière de pharmacodynamie, formulé une opinion qu'une observation rigoureuse n'eût démontrée vraie.

En dehors de son importance propre, l'*Olfaction* en a une autre qui est plus importante qu'on ne pense; elle vient éclairer la question des doses. Dans un grand nombre de passages des écrits d'Hahnemann, et presque à propos de chaque médicament étudié et expérimenté par lui, nous lisons cette phrase: *la dose est d'un ou tout au plus deux globules*. Cette manière de s'exprimer porte nécessairement l'esprit à penser qu'il y a une différence d'action selon que l'on administre un

ou plusieurs globules d'un médicament approprié ; c'est là l'opinion généralement accréditée. Malgré l'autorité et le nombre des noms qui la représentent, nous la considérons comme une erreur. Selon nous, le plus ou moins d'énergie d'action d'un médicament ne dépend que de la dilution choisie et de la répétition de la dose. Nous avons déjà exprimé cette opinion, dans les premières pages de ce travail ; elle a dû paraître étrange à un grand nombre, sinon une erreur grossière, et en contradiction avec l'enseignement hahnemannien d'abord, et ensuite avec la pratique de presque tous les représentants de l'homœopathie.

Nous commençons par affirmer que notre expérience, aussi sagement interrogée que possible, nous a conduit à la conviction que nous venons d'exprimer : Nous disons en second lieu, que notre opinion n'est point en opposition avec l'enseignement d'*Hahnemann, dont au contraire elle* explique divers conseils qui ont l'apparence d'être contradictoires.

Nous n'avons nul besoin d'apporter des preuves à notre affirmation personnelle, dès l'instant que nous la formulons, nous disons implicitement que nous avons reconnu par des faits aussi probants que nombreux, qu'il importe peu de donner deux ou six globules d'un médicament approprié. Nous devons cependant ajouter que nous n'avons jamais laissé entrevoir aux malades que telle était notre manière de voir ; ce serait les plonger dans un élément de doutes dont il est toujours utile de les éloigner. Mais la vérité doit être connue des médecins qui débutent dans la pratique de l'homœopathie et qui sont toujours dans une perplexité très-grande avant de déterminer le nombre des globules qu'ils doivent administrer. Le choix du médicament et celui de la dose offrent assez de difficultés pour qu'il nous paraisse convenable de leur épargner celles de la fixation du nombre des globules de cette dose

qui est véritablement et seulement, nous le répétons, dans la dilution choisie et la répétition du médicament. Nous leur conseillons en outre, et nous insistons sur ce conseil, de ne jamais faire connaître ce point de pratique aux malades, dont le plus grand nombre sont inaptes à le comprendre. Les médecins doivent d'ailleurs en agir ainsi, ne serait-ce que pour se réserver la possibilité d'excuser un mauvais choix du médicament ou de sa dose, par le nombre des globules donnés qu'on aura le soin de rendre désormais plus grand ou plus petit, selon le besoin du moment.

Nous reconnaissons que nous ne pouvons avancer sans preuves que notre opinion n'est pas en contradiction avec l'enseignement d'Hahnemann, et nous nous empressons de recourir à ses écrits. Nous lisons (1) : « Il doit donc n'être » utile et nécessaire que de donner la plus petite dose possi- » ble du médicament pour procurer la guérison, et la néces- » sité de faire prendre une dose très-faible ressort déjà de ce » qu'ici la puissance dynamique du médicament arrive au but, » NON PAR LA QUANTITÉ, MAIS PAR LA VIRTUALITÉ ET LA QUALITÉ. » Nous avons souligné le dernier membre de cette phrase parce qu'il énonce de la manière la plus explicite la pensée d'Hahnemann sur l'importante question des doses, qui d'après ce principe ne peut consister dans le nombre des globules administrés, mais seulement dans le choix de la préparation du médicament et dans la répétition de cette préparation. Si nous ne nous abusons, l'*Olfaction* est une autre expression de cet important principe, que les médicaments n'agissent point par leur QUANTITÉ, mais seulement par leur VIRTUALITÉ. Comment concevoir en effet qu'il soit possible d'admettre qu'un médicament agit par la simple *Olfaction*, et que ce même médicament

(1) *Mat. méd. prolég. p.* 56.

peut ainsi être souvent, longtemps et efficacement inhalé par les malades, si on pense que la quantité est pour quelque chose dans l'administration d'un médicament homœopathique? Hahnemann a donc pu paraître, par une sorte de laisser-aller, explicable par l'état des esprits auxquels il s'adressait, tenir à ce qu'un médicament fut prescrit à la dose de deux globules au lieu de quatre; mais il est facile de se convaincre par l'ensemble de tout son enseignement que la question des doses est toute renfermée dans le principe que nous venons de rappeler.

Le mot DOSE lui-même, nous le savons, implique l'idée d'une quantité à régler ; ce mot a été souvent employé par Hahnemann ; donc, peut-on nous objecter, celui-ci a réellement pensé qu'il y avait lieu de déterminer rigoureusement le nombre des globules d'un médicament à prescrire aux malades. Ce dont Hahnemann est surtout préoccupé, répondrons-nous, c'est *certainement le degré de dynamisation* auquel il faut porter les agents curateurs, avant de les employer; cette dynamisation obtenue, il est incontestable qu'il fallait en déterminer la dose ; dans ce but, Hahnemann se borne à dire, un, deux ou trois globules sont une dose suffisante. Cela signifie, à notre avis, que, dans la pensée d'Hahnemann, pourvu que l'organisme reçoive l'impression d'un médicament approprié et ainsi préparé, la guérison est possible ; elle est même certaine, si nulle circonstance ne vient altérer ou éteindre son action. Si ce même nombre très-limité de globules, indiqué par Hahnemann, variait sensiblement, selon les médicaments ou selon les maladies et leur nature, il y aurait lieu à conclure que le fondateur de l'homœopathie y a véritablement attaché de l'importance ; mais l'uniformité à peu près constante des nombres deux ou trois globules recommandés par lui, prouve évidemment qu'il a voulu seulement enseigner que les médicaments homœopathiques agissent seulement par leur VIRTUA-

LITÉ et non par leur QUANTITÉ. L'*Olfaction* au reste, à laquelle il prodigue tant d'éloges, est la confirmation par excellence de ce principe que les médecins ne sauraient trop se rappeler. Ils s'épargneraient ainsi de puériles terreurs au sujet de la fixation du nombre de globules, et leur attention, moins distraite, serait plus capable de résoudre heureusement la question du choix de la dynamisation médicamenteuse et de sa répétition.

Quelques lecteurs penseront sans doute que nous avons trop insisté à traiter un point de minime importance, et que tout praticien éclairé a élucidé par sa pratique ; on n'oubliera pas cependant que nous écrivons pour des débutants dans notre carrière, et que pour eux, toute difficulté est un obstable à leur expérimentation. Ceux-ci peuvent très-bien attribuer leurs infructueuses tentatives au nombre des globules donnés, lorsque le choix du médicament, la détermination de sa préparation et sa répétition sont au contraire simultanément ou tour à tour la cause de leurs insuccès.

(La Suite au prochain numero.)

Dr BÉCHET.

THÉRAPIE DES FIÈVRES INTERMITTENTES. (1)

Parmi les diverses questions traitées dans la réunion des médecins homœopathes du Rhin et de la Westphalie, tenue l'année dernière dans la ville de Hamm, nous donnerons la préférence à celle qui a trait spécialement aux diverses circonstances propres à guider le praticien pour le choix rigoureux du remède qui convient à tout cas spécial de fièvre périodique ; ce sujet, à cause de son importance et de ses difficultés, ne déplaira pas aux lecteurs de cette publication; chacun sera charmé de le voir développé avec de nouvelles études d'autant plus que tous les membres de la réunion ont pris part à la discussion et que ce travail peut être considéré comme la substance de diverses études et sentiments réunis.

Tous les membres de la réunion ont été préalablement d'accord qu'il est possible de guérir les fièvres intermittentes soit avec de grandes doses de médicaments, soit avec de petites, soit avec des doses non répétées, soit avec des doses répétées, soit avec de dilutions basses, soit avec des dilutions très-

(1) Nous empruntons à la *Revue homœopathique* de Spolette, qui l'a elle-même emprunté à l'*Allg. hom. zeitung.*, le rapport du docteur BOENNINGHAUSEN, sur la thérapeutique des fièvres intermittentes. Ce sujet et le mérite de l'auteur recommandent ces pages à l'attention et à l'étude de nos lecteurs.

Dr BÉCHET.

hautes. Ils ont été également unanimes à reconnaître que, sous ce rapport, la pratique est bien loin d'avoir donné une décision définitive : Vu l'état de cette importante question que l'expérience n'est point apte à résoudre encore, la solution en a été renvoyée à une discussion ultérieure.

Cependant tous les membres ont été unanimes à reconnaître que l'appropriation du médicament est la condition la plus indispensable pour qu'il guérisse avec promptitude et sûreté, et que tel est le but essentiel auquel doivent tendre tous les efforts des médecins homœopathes. Enfin, ils ont été unanimes à reconnaître que le choix du médicament approprié à une fièvre intermittente est en général très-difficile, et qu'il n'y a que de profondes connaissances pathogénétiques qui puissent y conduire sûrement, la connaissance générale de chacun des remèdes étant insuffisante.

Ce qui se passe en général dans le traitement de toutes les maladies se confirme spécialement dans le traitement des fièvres intermittentes, et ce serait méconnaître les caractères d'une véritable guérison que d'affirmer qu'un petit nombre de remèdes aient la propriété de guérir les fièvres intermittentes. Des expériences répétées à ce sujet ont définitivement démontré que l'action salutaire des médicaments dans les maladies périodiques, n'est pas seulement démontrée parce qu'ils ont la propriété, dans l'expérimentation sur l'homme sain, de faire naître des phénomènes périodiques. Ceux qui ont cette propriété, sont certainement préférables parce qu'ils ont un plus haut degré d'appropriation, mais ce caractère est insuffisant. C'est pourquoi vouloir guérir n'importe quelle fièvre intermittente, de formes et de symptômes variés à l'infini, avec le *Sulfate de quinine* ou avec d'autres préparations de l'écorce péruvienne, ainsi que quelques allopathes le pratiquent, déclarant que le quinquina est le remède général spécifique dans toutes

les circonstances, c'est une chose insensée et contraire à l'expérience.

Quand même les symptômes d'une maladie seraient examinés avec la plus grande exactitude, mais sans discernement, et qu'on les comparerait avec les symptômes des remèdes, étudiés aussi avec l'attention voulue, on trouverait dans chacun de ceux-ci le reflet d'une maladie semblable : on n'agirait pas avec prudence, et on ne ferait pas son devoir de médecin homœopathe, si on s'arrêtait là, et si on ordonnait arbitrairement l'un ou l'autre à titre d'essai sans examen ultérieur, c'est à-dire, sans considérer les symptômes propres pour lesquels un remède mérite décidément la préférence sur un autre.

Mais précisément cette étude et cet examen dépendant de certaines particularités, que nous nommons signes caractéristiques,. est un travail pénible et quelquefois infructueux, principalement lorsqu'on ne sait pas diriger ses recherches. Ces recherches en effet regardent souvent certains symptômes qui, quoique agravants et peu remarquables en apparence, échappent même à l'attention du malade et restent inobservés jusqu'à ce qu'on l'interroge à leur sujet. Ceci doit arriver plus souvent encore dans les maladies, qui, comme les fièvres intermittentes, présentent certains symptômes saillants qui masquent les symptômes accessoires et les font négliger, et de la sorte une maladie complexe, comme celle dont il s'agit, est désignée par un même nom.

Aussitôt que le médecin homœopathe a connu par l'exposé du malade ou des assistants ou par son propre coup-d'œil le genre de la maladie avec quelque certitude, il commence à rechercher les symptômes qui peuvent le conduire à individualiser le cas présent et le guider au juste choix du remède approprié: dans ce but, il est nécessaire que, parmi les médicaments mis en concurrence, il connaisse certains symptômes caracté-

ristiques qui appartiennent aux uns et qui manquent aux autres. Ne les connaissant pas, il ne pourra pas les trouver, parce que son attention ne sera point sollicitée par cela même qui devrait la fixer ; il ne pourra donc pas faire profiter ses malades de ce que les médicaments ont de plus essentiel.

Tous les membres présents de la réunion reconnurent donc la nécessité de bien étudier et bien connaître la caractéristiques des divers remèdes, dans le traitement des fièvres intermittentes comme aussi en général et sans exception de toute autre espèce de maladie. Sous ce rapport, il fut question de plusieurs autres choses intéressantes, et chacun des membres exprima le désir, pour sa propre instruction et pour l'instruction des autres, d'en voir résumer au moins les conclusions principales. Cependant, comme ce n'est pas opportun de présenter une exposition étendue et complète, qui donnerait matière à remplir plusieurs feuilles, le rapporteur se borne à présenter un bref résumé sur cette question.

Premièrement, il fut reconnu par tout le monde que certains symptômes considérés jusqu'à présent comme de grande importance, par exemple, la suite successive du froid, de la chaleur et de la sueur, la soif se manifestant diversement, l'heure du jour de l'arrivée de la fièvre etc., n'ont qu'une valeur secondaire. Ainsi ce serait une grave erreur que de vouloir traiter toutes les fièvres du soir, qui consistent purement en frissons, avec *Staph.*, attendu que beaucoup d'autres remèdes (*Alum*, *Ammon.-carb.*, *Asar.*, *Aur.*, *Bry.*, *Cantharis*, *Capsi.*, etc.) pourraient mieux convenir. Ceci soit dit aussi pour les fièvres qui consistent purement en chaleur, dont on ne rencontre pas la physionomie uniquement dans *Acon*, et *Hyosc.*, mais bien dans *Fluor-ac.*, *Graph.*, *Sil.*, et autres. Aussi, le même froid interne avec chaleur externe n'est pas seulement propre à *Anacard.*, et à *Ignat.*; mais aussi à *Laches.*, *Nux-vom.*, et à d'autres médicaments.

La succession régulière des stades des fièvres intermittentes, n'étant spécialement exprimée que par un petit nombre de médicaments, est d'une très-grande importance, mais elle n'est nullement décisive.

Il est à déplorer que les différents symptômes de cette nature, par cela même qu'ils appartiennent à peu de remèdes, soient connus en très-petit nombre. Outre *Arsenic.*, qui correspond à divers modes de ces fièvres anormales, les membres présents reconnurent comme caractéristiques les indications suivantes, par rapport à la succession des stades :

Froid, ensuite sueur suivie de chaleur, *Belladon.*

Chaleur, ensuite sueur suivie de froid, *Calad.*

Chaleur, ensuite sueur suivie du retour de la chaleur *Antim.-crud.*

Chaleur, ensuite sueur froide (sans frissons) *Caps.*, *Verat.*

Chaleur, avec sueur et soif, ensuite froid, *Stannum.*

Chaleur à la tête et froid aux cuisses, *Sepia.*

Sueur, ensuite frissons, *Carbo-veg.*, *Hep.*

Sueur, ensuite chaleur, *Caps.*, *Nux-vom.*

Sueur, ensuite froid suivi de chaleur, *Nux.-vom.*

Les observations qu'il est possible de faire sur le pouls, très-souvent à la suite de l'administration d'un médicament et jamais ou très-rarement après un autre, n'offrent cependant que peu d'inductions pratiques, pour le choix du remède, parce que, outre les symptômes présentés par le pouls, il en est d'autres de réaction qui ne sont pas toujours identiques et se présentent souvent compliqués de symptômes alternants. Sous ce rapport, le symptôme le plus important est l'*intermittence* du pouls, qui peut présenter les notables variétés qui suivent :

Pouls intermittent, une ou deux pulsations étant absentes, *Phosph.-acid.*

Pouls intermittent, la troisième pulsation étant absente, *Muriat.-acid.*

Pouls intermittent, la quatrième pulsation étant absente, *Nitri.-acid.*

Pouls intermittent, la dixième, la trentième ou la quarantième pulsation étant absente, *Agaricus.*

Il faut encore noter que le pouls fréquent le matin et ralanti le soir, indique *Arsenic.* Le pouls qui a tantôt deux pulsations, tantôt trois ou quatre plus lentes, indique *Anti.-crud.*; le pouls ayant une pulsation forte et pleine entre deux faibles, indique *Digitalis.*

On le comprend, une semblable particularité a plus de valeur que cent symptômes que l'on pourrait trouver dans chaque autre remède, et il serait grandement désirable que nous possédassions de telles caractéristiques en plus grand nombre.

Basés sur l'expérience, les membres de la réunion furent presque unanimes à reconnaître que l'on avait jusqu'ici attaché trop d'importance à la présence ou à l'absence de la soif dans les différents genres de fièvres intermittentes, ce symptôme n'ayant que peu de valeur et pouvant conduire à un choix défectueux de remède: cependant, dans beaucoup de cas, la soif est effectivement, et presque exclusivement le symptôme saillant. On admet comme caractéristiques les symptômes suivants:

Soif pendant la période de froid: *Calc.*, *Carb.-veg.*, *Cina*, *Ignatia*, *Natrum-muriat.* et *Sepia.*

Soif pendant la chaleur: *Acon.*, *Colch.*, *Hepar.*, *Ipec.*, *Pulsat.*, *Rhus.* et *Sulf.*

Soif pendant la sueur: *Ars.*, *Coff.*, *Iod.* et *Tart.*

Chacun avait eu à traiter des malades qui ont fait exception à cette règle: La suivante se confirme plus fréquemment.

Soif pendant le frisson: *China*, *Ipec.*, *Muriat.-acid.*, *Pulsat.*, *Rhus.* et *Sulfur.*

Soif pendant la chaleur : *Caps.*, *Carb.-veget.*, *Cina*, *Ignat.*, *Sabad.* et *Squilla.*

Soif pendant la sueur : *Ignat.*, *Rhus.* et *Sambucus.*

Et en dépit de ces contr'indications apparentes, la guérison s'opéra avec la même promptitude et la même sûreté.

Au contraire, on trouvera une indication de plus grande importance, et pleinement confirmée par l'expérience, si la soif se manifeste avant l'arrivée de la fièvre ou seulement après la cessation de l'accès et se prolonge pendant un temps plus ou moins long. Les remèdes les plus spécialement indiqués dans ces cas sont :

Soif avant la fièvre : *Arn.*, *Ars.*, *Bellad.*, *Caps.*, *Carb.-veget.*, *China*, *Cina*, *Ignatia*, *Laches.*, *Magn.*, *Natrum-mur.*, *Nux-vom.*, *Puls.*, *Rhus.*, *Sepia* et *Sulfur.*

Soif après la fièvre : *Ant.-crud*, *Antim.-tart*, *Ars.*, *Bellad.*, *China*, *Ignat.*, *Natr.-muriat.*, *Nux-vom.* et *Rhus.*

Malheureusement, comme on le voit, le nombre des remèdes analogues est trop grand pour pouvoir déterminer un choix rapide.

Les différentes variétés de froid, chaleur et sueur, au contraire, ont semblé présenter constamment de suffisants indices pour le motiver. Ce sont ces symptômes qui doivent être déterminants, et c'est pour cela que, lorsqu'ils se présentent, le praticien doit y donner la plus grande attention. Aujourd'hui il est à regretter que l'expérience ne présente à cet égard qu'un nombre restreint de substances médicinales, et l'on espère que des observations nouvelles et intelligentes viendront de plus en plus remplir cette lacune. Il semble essentiel de consigner ici le remarquable résumé qui suit :

Frissons dans la partie gauche du corps : *Bar.*, *Cham.*, *Lycop.*, *Ruta.*, *Thuy.* et *Verb.*

Frissons dans la partie droite : *Caust.*, *Natr.* et *Puls.*

Frissons seulement dans la partie postérieure du corps: *Crocus* et *Ignat.*

Chaleur à la partie gauche: *Rhus.*

Chaleur à la partie droite: *Puls.*

Chaleur intérieure, comme dans les veines: *Ars.*, *Bry.*, *Hyosc.*, *Op.*, *Rhus.* et *Verat.*

Froid à la partie gauche du corps: *Arnic.*, *China*, *Digit.*, *Paris.* et *Rhus.*

Froid à la partie droite: *Bry.*, *Caust.* et *Puls.*

Froid intérieur comme dans les veines: *Acon.*, *Ant.-tart.*, *Ars.* et *Op.*

Sueur à la partie gauche du corps: *Bar.*, *China* et *Sulf.*

Sueur à la partie droite: *Coni.*, *Nux-vom.* et *Puls.*

Sueur seulement à la partie supérieure du corps: *Asar.*, *Nux-vom.*, *Paris.* et *Secale-cornut.*

Sueur seulement à la partie antérieure du corps: *Phosph.*

Sueur seulement aux articulations: *Amm.-carb.* et *Lycop.*

Les particularités suivantes sont plus fréquentes et plus caractéristiques:

Sueur seulement sur les parties couvertes du corps: *Acon.*, *China*, *Nitri.-acid.* et *Spigelia.*

Sueur seulement sur les parties découvertes, avec chaleur sèche des parties couvertes: *Thuya.*

Sueur seulement de la tête, avec sécheresse du reste du corps: *Cham.*, *Puls.* et *Silic.*

Sueur de tout le corps, à l'exception de la tête: *Bellad.*, *Rhus.*, *Samb.*, *Sep.*

Enfin, nous trouvons dans *Moschus* une caractéristique qui lui est exclusive, qui est en outre confirmée par la pratique, c'est-à-dire, pâleur de la face avec ou sans sueur, une joue étant chaude sans rougeur, et l'autre rouge sans chaleur, et une main froide et l'autre brûlante.

Bien que quelques fois il y ait des cas dans lesquels on puisse retirer des particularités sus-énoncées d'utiles et fructueuses indications, cependant les membres présents furent unanimes à reconnaître qu'elles sont loin d'être toujours suffisantes et que pour ce motif, il y avait encore d'autres choses requises pour trouver l'appropriation du remède à chacune des mille formes combinées des fièvres intermittentes.

Cette opinion conduit à cette question : Où doit être dirigée la recherche de symptômes plus précis ? La réponse unanime fut celle-ci : Dans les effets caractéristiques généraux des remèdes.

Non seulement parce qu'ils sont importants par eux-mêmes mais encore parce que, pendant un paroxysme particulier, il apparaît souvent des symptômes secondaires, obscurs et inaperçus, on doit accorder une attention spéciale à tous les malaises qui précèdent la fièvre. Le nombre de ces malaises et leur variété est trop grand pour que l'on puisse préventivement restreindre le choix à un petit nombre de médicaments, et le médecin homœopathe doit formuler par conséquent ses interrogations de telle sorte qu'il s'attache à d'autres signes caractéristiques avec perspicacité et précision sans se perdre dans une diffusion inutile. Il est pour cela de grande importance d'aller droit au but avec la plus grande attention et en particulier d'individualiser le symptôme saillant, dans toutes ses modifications et circonstances, avec une attention et une précision telle qu'il corresponde seulement à peu de remèdes.

Dans l'importance du sujet, on en vint, par exemple, à traiter d'un symptôme qui apparaît souvent avant, pendant et après la fièvre ; il s'agit du vomissement. Il n'est pas un médecin homœopathe qui ne sache qu'il y en a une grande variété appartenant à divers remèdes, et que par conséquent ce symptôme est susceptible d'une appropriation caractéristique

plus prochaine. Moins souvent connu, et par cela même aussi plus caractéristique parce qu'il appartient à peu de remèdes, est le symptôme suivant, à savoir que le vomissement considéré sous le rapport de la matière évacuée suit une certaine gradation, dans la succession des divers caractères de la matière vomie. Ainsi nous avons par exemple :

Vomissement d'abord de mucus, ensuite de bile : *Verat.*

Vomissement d'abord de mucus, ensuite d'aliments : *Ars.* et *Oleand.*

Vomissement d'abord des aliments et ensuite de bile : *Nat.-mur.*, *Phosph.* et *Zinc.*

Vomissement d'abord des aliments, ensuite de matières salées : *Puls.* et *Sepia.*

Vomissement des aliments, ensuite de mucus : *Drosera*, *Nux-vom.* et *Selenicum.*

Vomissement des aliments, ensuite d'une matière aqueuse : *Ferrum.* et *Pulsat.*

Vomissement d'abord d'une matière aqueuse et ensuite des aliments : *Ipec.*, *Magn.*, *Nux-vom.* et *Sulf.-acid.*

Les matières vomies offrent de l'importance, soit à cause de leur saveur, soit à cause de leur nature, et ces caractères n'appartiennent qu'à peu de médicaments. Ainsi :

Vomissement d'un goût amer salé : *Silicea* ; d'un goût amer acide, *Ant.-tart.*, *Ipec.* et *Pulsat.* : D'un goût pourri : *Bry.*, *Cocc.*, et *Nux-vom.*

Vomissement de sang ; *Arnica*, *Caustic* ; d'une matière brunâtre ; *Ars.*, *Bism.*, *Mezer.* et *Phosph.* ; seulement des aliments solides ; *Ars.*, *Bry.*, *Cupr.*, *Phosph.*, *Puls.*, *Sulf.* et *Verat.*

Vomissement seulement des aliments liquides et des boissons : *Ars.*, *Dulc.*, *Merc.-cor.*, *Puls.*, *Silic.* ; des boissons froides, aussitôt après qu'elles sont chaudes dans l'estomac : *Phosph.* Vomissement bilieux ; *Ipec.* : d'une matière jaune ;

Arsenic., *Calcar.* et *Iodium*; d'une matière d'un vert noir : *Petrol.*, *Phosph.* et *Plumb.*; d'une matière laiteuse; *Arnica* et *Sepia*; d'une matière semblable à de l'huile : *Nux-vom.*; d'une matière salée : *Iodium*, *Magn.*, *Puls.*, *Sepia.*, *Silic.* et *Sulfur*; d'une matière écumeuse : *Lycop.*, *Merc.-cor.*, *Puls.* et *Verat.*; d'une matière douce : *Calc.*, *Kreos.* et *Plumb.*; d'une matière semblable à du thé : *Arsenic.*

Pour compléter le tableau des symptômes, il n'est pas d'une moindre importance et même il est surtout indispensable de connaître le temps et les circonstances qui ont influé sur une aggravation ou une amélioration : dans ce but, pour éviter la diffusion, nous indiquons seulement la grande différence du vomissement entre *Cupr.* et *Veratr.* (comme dans le choléra); pendant qu'il est connu qu'en buvant (de l'eau), le vomissement qui correspond à *Cupr.* est calmé, tandis qu'il aggrave celui de *Veratr.*, et ceci présente une donnée certaine pour le choix facile qui doit conduire à préférer un médicament à un autre, dans les cas analogues.

Si on agit ainsi par rapport aux prodrômes des accès fébriles, ce qui n'est nullement difficile pour celui qui possède suffisamment le plus important fondement de la médecine, c'est-à-dire la matière médicale pure, le nombre des remèdes en concurrence sera diminué dans la pratique, de manière que le choix formel du remède convenable sera bientôt fixé sur les signes qui accompagnent la période des frissons, ou de la chaleur ou de la sueur.

Dans cette recherche attentive, comme on le comprend facilement, il y a des symptômes de majeure importance qui se trouvent seulement dans l'une ou l'autre de ces trois périodes, qui manquent à l'une ou à l'autre, ou qui même quelques fois sont remplacés par des symptômes opposés. Conformément au désir du congrès et parce que ces signes dans ces derniers

temps ont été enrichis de la jonction de quelques signes nouveaux, le rapporteur croit utile d'en citer quelques-uns comme exemple :

PRÉCIPITATION DE LA RESPIRATION pendant la période de froid : *Ars., Caps., Ignat.; Kali, Mez., Natr.-mur., N.-mosch., Nux-vom., Seneg., Zinc*;

Pendant la chaleur : *Acon., Anac., Ap., Arsen., Calc., Camph., Cocc., Ignat., Lyc., Phos., Puls.*;

Pendant la sueur : *Anac., Ars., M.-arct., Mang.*

PHOTOPHOBIE pendant la période de froid : *Bell., Cic.-kreos., M.-aust., Sab.*;

Pendant la chaleur : *Carb.-veg., Natr.-mur., Puls.*;

Pendant la sueur : *Stram.*

DIARRHÉE pendant la période de froid : *Ars., Calad., M.-arct., Posph., Spig., Stront., Sulph., Veratr.*;

Pendant la chaleur : *Acon., Ap., Cham., Con., Lach., Merc., Puls., Rhus., Sil., Veratr.*;

Pendant la sueur : *Acon., Stram., Veratr.*

DOULEUR A LA GORGE pendant la période de froid : *Bor., Bov., N.-vom., Spig.*;

Pendant la chaleur : *Euphor., Mosch., Phos., Phos.-ac., Sep.*

CARDIALGIE pendant la période de froid : *Phosph.-ac.*;

Pendant la chaleur : *Acon., Al., Calc., Colch., Ignat. Mer., Nitr.-ac., Sassap., Sep., Sulph.*;

Pendant la sueur : *Merc.*

FAIM pendant la période de froid : *Ars., M.-arct.*;

Pendant la chaleur : *Bryon., China., Phosph.*

TOUX pendant la période de froid : *Ars., Calc., Phosph., Puls., Sabad., Sep., Sulph.*;

Pendant la chaleur : *Acon., Ap., Arn., Bry., Ipec., Natr.-m., N.-vom., Puls., Sabad., Scill.*;

Pendant la sueur : *Bry., Mur.-ac., Sabad.*

Somnolence pendant la période de froid : *Ambr.* , *Ant.-tart.* , *Ars.*, *Bor.*, *Calad.*, *Camph.*, *Caps.* , *Cina*, *Cycl.*, *Hell.*, *Merc.* , *Mez.*, *Natr.-mur.* , *N.-mosch.* , *N.-vom.*, *Op.* , *Phosph.* , *Plat.* , *Rhus.*, *Sabad.*, *Staphis.*;

Pendant la chaleur: *Antim.-tar.*, *Arnic.*, *Arsen.*, *Asa-f.*, *Bell.*, *Hep.* , *Ignat.* , *Natr.-m.* , *Op.* , *Petr.* , *Plumb.* , *Puls.*, *Stram.* , *Veratr.*;

Pendant la sueur : *Bell.*, *China.*, *Cina.*, *Mez.*, *Nitr.-ac.*, *Op.*, *Puls.*, *Rhus.*, *Sabad.*

Vertiges pendant la période de froid : *Alum.*, *Calc.* , *Cocc.* , *Con.*, *Led.*, *Phos.*, *Plumb.*, *Puls.*, *Rhus.*, *Sulph.*, *Ver.*, *V.-tricot.*;

Pendant la chaleur : *Acon.*, *Arg.*, *Ars.*, *Bell.*, *Bry.*, *Carb.-v.*, *Croc.*, *Ignat.*, *Ipec.* , *Laur.* , *Led.* , *Lyc.* , *Magn.-mur.* , *Merc.* , *Mosch.*, *N.-vom.*, *Phos.*, *Puls.*, *Sep.*, *Stram.* ;

Pendant la sueur : *Bry.*, *Ignat.*, *Ipec.*, *Mer.-cor.*, *Rhus.*, *Selen.*, *Veratr.*

Odontalgie pendant la période de froid : *Ap.*, *Graph.* , *Kali* , *Merc.*, *Natr.-m.*, *Rhus.* ;

Pendant la chaleur : *Ap.*, *Hyosc.*, *Rhus.* ;

Pendant la sueur : *Hyosc.*

Un regard superficiel étant jeté sur les symptômes ci-dessus, symptômes qui pourraient facilement être décuplés avec les matériaux existants, on comprendra sans peine quelles ressources ils présentent pour le choix convenable du remède. Mais cela devient encore plus clair, si on réfléchit que, dans les symptômes sus-énoncés, on détermine la particularité du remède , eu égard à l'embarras où plongent des variétés ultérieures, et que par là on assure de plus en plus le choix ; comme aussi, trouveraient ici leur place les variétés dont on a fait mention plus haut, en parlant des vomissements ; c'est encore le même cas pour tous les autres symptômes accessoires qui accompagnent l'une ou l'autre période de la fièvre.

Après l'examen radical des points sus-indiqués et auxquels nul homœopathe consciencieux ne peut se soustraire, il peut rarement arriver qu'il lui reste des doutes sur le choix du remède convenable; et quand même tel serait le cas, il lui resterait encore les sensations particulières du malade aussitôt après la fièvre, et plus tard dans l'apyrexie. Ce qui arrive dans ce temps dans les modifications générales de la santé est lié aussi étroitement aux complexions morbides, que les symptômes qui appartiennent à la fièvre.

Dans le but de faciliter le choix du remède, quelques-uns des membres présents indiquèrent les signes anamnestiques, mais on a remarqué que ces signes existent rarement et ne peuvent servir que par exception à donner d'utiles applications, dans les formes morbides dont il s'agit. Lorsqu'on peut les rencontrer cependant ils sont d'une grande importance et facilitent beaucoup le choix, seulement on ne doit pas négliger les autres signes caractéristiques, parce que dans cette matière tout n'est pas encore connu.

Il serait trop long d'entrer dans d'autres spécialités plus ou moins importantes pour arriver au choix du remède, ce qui précède pourra suffire pour donner un exemple de la manière de procéder en vrai et consciencieux homœopathe, pour trouver des ressources suffisantes dans l'homœopathie, même dans toutes les fièvres intermittentes, et ne pas se mettre au nombre de ceux qui confessent ouvertement qu'ils ont été obligés de recourir au quinquina et à ses préparations. A ce propos, le rapporteur est obligé d'ajouter combien un semblable (testimonium paupertatis) qui fut déposé publiquement de plusieurs côtés, a douloureusement impressionné les membres de ce congrès.

CLINIQUE VÉTÉRINAIRE.

(Voir la page 268.)

7e Observation. Cheval barbe, âgé de cinq ans, sous poil gris pommelé, taille de 1 m. 52 c., à double fin.

Ce cheval m'est présenté le 3 septembre, avec tous les signes d'une maladie de poitrine. Le conducteur donne pour renseignements que la veille, l'animal, frappé involontairement à la tête par le fouet d'un voiturier, s'est effrayé et a désarçonné son cavalier; il croit devoir attribuer à cette cause l'existence de la maladie. Il faut dire aussi que la bête, qui fait le sujet de l'observation, n'est entre les mains de son nouveau propriétaire que depuis un mois. Celui-ci, pour remédier à sa maigreur, l'a soumis à un régime très-nutritif, qui, en déterminant la pléthore, a pu agir comme cause prédisposante.

Quoiqu'il en soit de la cause, cette affection se traduit par les symptômes suivants :

Embonpoint satisfaisant; tempérament nerveux; conformation régulière.

Prostration des forces, coma, anorexie, soif, conjonctives fortement injectées; bouche chaude, sèche, pouls plein, fort légèrement accéléré. Respiration précipitée, petite, laborieuse. L'auscultation dénote l'augmentation du murmure respiratoire

dans toute l'étendue des deux lobes pulmonaires, légère diminution aux parties inférieures, indiquant une congestion des capillaires, phénomène précurseur de l'inflammation. Peau sèche et chaude.

Pour me conformer au désir du propriétaire, je pratique à la jugulaire une saignée de 2 K., qui ne fait que soulager momentanément le sujet; et trois heures après, je le trouve plus gravement malade. Les symptômes se traduisent d'une manière plus caractéristique et ne laissent plus de doute sur la nature de l'affection.

Les conjonctives sont toujours fortement injectées; le pouls est plus petit, plus concentré; la respiration est devenue plaintive, décroissante. Les mouvements respiratoires sont restés petits, inégaux, mais ont augmenté en nombre; l'expiration est plus étendue et plus facile que l'inspiration. Râle crépitant humide aux parties déclives de la poitrine; orthopnée. Douleur pleurale rendue sensible par la percussion et la pression dans les espaces intercostaux. Toux avortée, pénible, sans rappel. Écartement des deux membres antérieurs pour faciliter la dilatation de la poitrine; flanc creux; tête allongée dans le but de porter en ligne droite le tuyau respiratoire. Peau sèche, adhérente, chaude; face grippée.

L'ensemble de ces symptômes nous fait croire à l'existence d'une pleuro-pneumonie, tout à fait au début.

Suivant les errements de la médecine allopatique, il nous eût fallu répéter la saignée, appliquer les dérivatifs, administrer les anodins ou les contre-stimulants, etc. Nous avons préféré, dans l'intérêt du malade, administrer, d'heure en heure, *Aconit* 3, et *Bryonia* 3, dilut., alternés.

A onze heures du soir, il y a déjà une amélioration bien sensible, et le lendemain matin, l'animal peut être considéré comme guéri.

Deux jours après, on remet ce cheval à son travail ordinaire sans qu'il paraisse éprouver la moindre souffrance.

8e Observation. — Mulet de haute taille, bai, appartenant à M. Esprit Jean, propriétaire à Apt (Vaucluse).

Il y a trois ans que ce mulet est entre les mains du propriétaire, et depuis lors il est atteint d'une toux chronique, sèche, pénible, profonde. Démangeaisons à l'encolure; éruptions se montrant par intervalles, et surtout lorsque le cheval s'est mouillé. Ce symptôme semble indiquer l'existence d'une psore latente qui entretiendrait la toux.

Sulph., *Bryn.*, *Ars.* 30, administrés alternativement une dose tous les quinze jours, amènent la guérison en deux mois. (1er juillet 1856).

9e Observation. Le 20 juin 1856, il m'est présenté un chien atteint d'une dartre rongeante au scrotum, qui peut se rattacher par ses symptômes et ses caractères anatomiques aux lupus de Willanistes.

La peau altérée dans sa substance, est couverte, à la région du scrotum, de petits tubercules dont l'ulcération détermine la secrétion d'un pus fétide et ichoreux.

Ars., 30, admnistré, en trois reprises, fait disparaître l'affection en quinze jours.

10e Observation. Cheval hongre, taille 1 m. 50 cent., bai foncé, race normande, à double fin, appartenant à M. Talet du Pontet.

Ce cheval, réformé des lanciers, a été acheté, il y a six mois, par le propriétaire actuel, qui a fait mettre le feu aux quatre extrémités, pour cause d'usure des membres, se traduisant par la faiblesse, le développement de tumeurs osseuses, d'engorgements tendineux, etc.

Le 28 juin, époque à laquelle je suis consulté, le sujet est dans un état qui laisse peu d'espoir de guérison; il est atteint

d'une boiterie très-intense du membre antérieur droit; boiterie qui le rend tout à fait incapable de continuer son travail habituel (service des Omnibus d'Avignon à Sorgues).

A la partie supérieure de la région métacarpienne, les tendons des muscles épicondylo-phalangien et radio-phalangien sont le siège d'un gonflement chronique, volumineux, dur au toucher, s'étendant du genou au milieu du canon. Le tissu cellulaire ambiant et intersticiel, les gaines tendineuses, et la bride ligamenteuse du fléchisseur profond, participent à cette inflammation. Le corps du métacarpe lui-même est considérablement tuméfié à sa partie supérieure; en sorte que sa circonférence normale paraît avoir augmenté d'un tiers. La peau qui recouvre les organes est grisâtre, comme brûlée, et dépourvue de poils sur certains points. Par suite du raccourcissement des tendons (résultat de leur tuméfaction), le membre est dévié de sa ligne d'aplomb et présente le défaut qu'en hyppologie on désigne par les mots de *cheval arqué.*

En présence de pareilles lésions, le pronostic ne devait pas être favorable. L'ancienneté de l'affection, sa résistance aux traitements antérieurs, la diathèse osseuse dont les effets se traduisent non seulement par le boursouflement du métacarpe droit, mais encore par l'existence de suros au canon du membre opposé, me faisaient considérer le mal comme incurable. Il n'a fallu rien moins que la persistance du propriétaire pour me décider à tenter un traitement, dont les résultats, je l'avoue en toute sincérité, me paraissaient fort problématiques.

Mer.-sol. 30, et *Con.* 30, sont administrés alternativement tous les dix jours.

Le 1er août, c'est-à-dire un mois après, je trouve, à mon grand étonnement, une amélioration très-sensible dans l'état du sujet. La boiterie est moins intense, l'engorgement tendi-

neux a presque entièrement disparu ; le membre est un peu moins arqué ; mais la tuméfaction osseuse semble persister avec opiniâtreté, et c'est contre elle exclusivement que désormais je dirige la médication.

Sulphur à doses multiples, *Carb.-an. Amm.-mur.* sont les moyens employés dans l'ordre suivant :

Du 1er août au 20, *Sulphur*, 3 doses des 30 et 24 dilutions.

Le 23 août, *Carbo.-anim.* 30; le 3 septembre, légère diminution dans le volume de la tumeur osseuse.

Nouvelle administration de *Sulph.*, les 5, 7, 10 et 13, septembre ; le 17 sept., *Carbo.-anim.* 24, et le 22 *Amm.-mur.* 30.

Le 5 octobre, la tuméfaction de l'os n'a pas disparu complètement, mais elle a tellement diminué de volume qu'elle ne gêne plus ni le jeu des tendons, ni celui des articulations inter-métacarpiennes et des ligaments qui les fixent. Aussi la boiterie n'existe plus et l'animal, remis à son service ordinaire, l'a continué jusqu'à présent sans souffrir. Nous espérons terminer la guérison par quelques doses des premières triturations de *Merc.-sol.* et *Silicea* (1).

11e Observation. Dans les derniers jours de septembre 1856, je fus appelé pour donner mes soins à un cheval blanc, de

(1) De toutes les maladies qui entrent dans le domaine de la pathologie vétérinaire, les affections du système osseux sont peut être les plus fréquentes. Toujours graves en ce sens qu'elles déprécient l'animal dans tous les cas et l'empêchent de rendre les services qu'on devrait en attendre, elles résistent plus ou moins aux agents thérapeutiques, suivant la cause qui les produit. Celles qui reconnaissent pour cause une contusion, une chute, des efforts, des tiraillements des ligaments, peuvent quelquefois, traitées à temps, céder à l'application des altérants, des vésicants, du cautère actuel, ou bien par la pratique de la périostotomie. Mais je ne sache pas qu'aucun de ces moyens ait jamais amélioré une hypérostose, ou exostose parenchymateuse (comme dans le cas actuel), développée sous l'influence d'une cause interne souvent difficile à déterminer.

taille moyenne, âgé de quatorze ans, de race camargue, propre à la selle, appartenant à M. Dérat, propriétaire à Avignon.

L'animal, qui fait le sujet de cette observation, s'est, la veille, abattu avec son cavalier et s'est fait au genou droit une plaie contuse des plus graves. Au moment où je le vois, 24 heures après l'accident, l'appui du membre est nul pendant la locomotion ; le genou est tuméfié, tendu, chaud, très-sensible au toucher. Il présente à son centre une solution de continuité, à bords irréguliers, d'un diamètre de 7 à 8 centimètres, intéressant la peau, les tendons des muscles extenseurs du pied et du métacarpe, le ligament capsulaire et la membrane synoviale des articulations carpiennes. Au fond de la plaie existe une ouverture étroite, recouverte par des lambeaux tendineux encore adhérents, et donnant écoulement à un liquide jaunâtre, albumineux, qui n'est autre chose que la synovie.

Au reste, état général satisfaisant; tempérament nerveux, légère fièvre de réaction.

Traitement: Lotions fréquentes avec l'eau d'*Arnica*. A l'intérieur, *Arn.* 30 et *Bryon.* 30, alternés matin et soir pendant trois jours.

Le 3 octobre, l'écoulement synovial a cessé; des bourgeons charnus se forment tout autour de la plaie et tendent à la retrécir. Le fond de celle-ci secrète un pus jaunâtre qui entraîne avec lui des parcelles des tendons dilacérés.

La tuméfaction du genou a disparu, l'appui du membre se fait bien et l'animal ne paraît pas souffrir.

On panse la plaie tous les jours avec la teinture d'*Arnica*, et on administre de nouveau *Arn.* 24 et *Bryon.* 15, à l'intérieur.

Le 16 octobre, le tissu de la cicatrice est presque entièrement formé, on suspend le traitement.

12e OBSERVATION. Cheval hongre, gris truité, âgé de dix ans,

taille élevée, propre au trait lent, appartenant à M. M.., voiturier à Digne (Basses-Alpes).

Cet animal boite depuis fort longtemps du membre antérieur gauche. L'examen des diverses régions fait reconnaître l'existence d'une tumeur assez volumineuse et dure au côté externe de la région de la couronne; elle est le résultat de l'ossification du cartilage latéral de l'os du pied (forme). A sa surface externe, elle porte des traces de cicatrice provenant de l'application d'un feu pénétrant. Contrairement au désir du propriétaire, qui voulait réitérer l'application du feu je fais mettre une ferrure disposée de manière à éviter l'appui de la sole sur le fer au niveau de la tumeur, et j'ordonne *Rhus.-tox.* 3 doses, à 15 jours d'intervalle l'une de l'autre.

Deux mois après, dans le courant de mai, le propriétaire, fort satisfait des résultats obtenus, me ramène l'animal, dont l'état s'est considérablement amélioré. La boiterie est à peine apercevable au trot et le volume de la tumeur a considérablement diminué. Trois doses de *Silicea*, 30, terminent la guérison en deux mois, et le 1er juillet, époque à laquelle je revois le sujet, il ne reste aucune trace de l'affection que je viens de décrire.

Quatre cas semblables ont été guéris par les mêmes moyens et toujours avec le même succès.

De pareils résultats n'ont pas besoin de commentaires et parlent assez haut en faveur de la nouvelle doctrine. D'un côté, application du feu par pointes pénétrantes (seul moyen qui soit reconnu de quelque efficacité contre les formes) ; 20 jours ou un mois de repos et partant perte de travail et augmentation des frais de traitement ; dépréciation de l'animal ; incertitude de la guérison. De l'autre côté, administration facile de quelques remèdes à l'intérieur ; le sujet continue à travailler ; point de dépréciation ; diminution notable des frais de traitement ; succès plus assuré.

Il serait imprudent d'avancer que cette médication réussit dans tous les cas; mais ce que l'on peut affirmer en toute vérité, c'est que la matière médicale d'Hahnemann est assez féconde pour y puiser, en toutes circonstances, un remède approprié aux causes et aux symptômes morbides.

C. VIAL, méd.-vét.

NOTA. Dans le dernier numero de la Revue il s'est glissé, à l'article *Clinique vétérinaire*, quelques erreurs typographiques que nous nous empressons de corriger.

ERRATA:

Page 274, ligne 3, *lisez* : agrius *au lieu de* : agraire.

Page 275, ligne 28, *lisez* : analogie *au lieu de* : analogue.

Id. ligne 31, *lisez* : sensations *au lieu de* : narrations.

Page 276, ligne 6, *lisez* : suros *au lieu de* : surots.

Id. ligne 10, *lisez* : domestiques. Et combien *au lieu de* : domestiques, et combien.

Id. ligne 16, *lisez* : expérimentateur *au lieu de* : expérimentation.

DU TRAITEMENT DE LA SCIATIQUE.

Il n'est pas de praticien qui ne sache exactement ce qu'il faut entendre par le mot sciatique. Cette névralgie est trop commune et trop connue pour que nous nous arrêtions à la description des phénomènes qui la caractérisent. Nous n'avons non plus rien à dire au sujet de ses causes qui sont de notion médicale vulgaire. N'ayant en vue que d'esquisser le traitement de cette douloureuse maladie que le médecin a souvent à combattre, nous nous bornerons, avant d'entrer en matière, à fixer un instant notre attention sur un point de diagnostic différentiel qu'il est très-important de signaler.

La douleur sciatique ne se fait pas toujours sentir dans toute la longueur du trajet du tronc nerveux qui en est le siège: quelques points seulement, variables très-souvent, sont seuls douloureux et l'origine du nerf sciatique est fréquemment un de ces points. D'autre part, quelques échappées de la douleur dans le reste du membre et sur le parcours du tronc nerveux ou de l'une de ses principales divisions, confirment le diagnostic en cette occurrence. Mais, chez les sujets jeunes surtout et à tempérament vicié, il existe fréquemment une affection grave au sujet de laquelle on ne saurait être trop vigilant, qui occupe une ou plusieurs articulations du bassin, et qui ne se révèle dans le principe que par des altérations de la sensibi-

lité, caractéristiques en apparence de la sciatique. Nous connaissons des victimes d'une semblable erreur, voilà pourquoi nous signalons celle-ci aux praticiens, afin qu'ils l'évitent et qu'ils ne perdent pas un temps précieux à combattre un mal peu sérieux en présence d'un autre dont les conséquences peuvent être très-funestes.

Excepté dans le cas où le doute n'est point permis, tant l'existence de la névralgie sciatique est évidente, il ne faut jamais commencer à traiter un malade qui souffre du bassin, sans s'être assuré que les parties solides de cette partie du corps sont exemptes de modifications morbides. L'articulation coxo-fémorale, les articulations coxo-sacrées sont fréquemment, à la suite de diverses causes soit internes soit externes, le siége de douleurs qui paraissent être de nature névralgique ou rhumatismale et qui peuvent égarer l'attention du praticien par une sorte de similitude avec la névralgie sciatique. Une semblable méprise peut avoir les plus funestes conséquences; les claudications que l'on attribue à une sciatique chronique n'ont pas d'autre origine, et chez les enfants et même chez les adultes, la coxarthrocace n'a quelquefois pas eu d'autre point de départ qu'une douleur névralgique en apparence.

Distinguer ces deux modes de souffrance est une tâche facile. A moins que le sujet ne soit très-pourvu d'embonpoint, il sera toujours possible de savoir, par une pression exercée vis-à vis les articulations coxo-sacrées, si leurs fibro-cartilages intra-articulaires sont le point de départ de la maladie; en examinant la configuration du bassin, il sera toujours possible de reconnaître si le gonflement inter-articulaire n'en a pas déformé les contours. Comme l'affection atteint rarement les deux articulations, ou au même degré, en comparant la ligne courbe iliaque supérieure à celle du côté opposé, ou bien les épines iliaques antérieures d'un côté à celles de l'autre, il sera toujours

facile, nous le répétons, de s'assurer si le bassin a conservé ou non l'intégrité de sa forme. Si cette intégrité n'existe pas, ou n'est altérée même qu'à un faible degré, il est certain que l'une des articulations du bassin est le point d'origine des souffrances du malade. Celui-ci peut en même temps être atteint de névralgie sciatique, mais il ne faut jamais oublier que la principale indication est de combattre la modification pathologique des articulations pelviennes.

Il ne sera pas moins aisé, par un examen très-minutieux du membre, de se convaincre si l'articulation coxo-fémorale est ou n'est pas aussi occupée par la maladie. Chacun connaît les moyens d'investigation qu'il faut mettre en usage en pareil cas; nous n'insisterons donc pas sur ce point.

On trouvera peut-être fort singulier qu'à propos de la sciatique nous parlions d'une affection qui est classée dans un cadre nosologique fort éloigné de celui qui contient la névralgie dont il s'agit. La nature est pour nous un meilleur guide que les nosologistes, qui au reste sont loin d'être d'accord sur la nature de cette dernière. Pour les uns, elle n'est qu'une altération de la sensibilité; pour les autres, une inflammation du névrilème; pour d'autres enfin, elle est une expression du vice rhumatismal, et puisque certains pathologistes, P. Franck entr'autres, confondent le rhumatisme et la goutte, faut-il s'étonner alors qu'à l'occasion de la sciatique, il soit question de désordres rhumatismaux et goutteux, cette dernière qualification étant très-complexe?

La distinction qu'il est à notre avis si important d'établir et que nous venons de signaler, n'offre pas à l'allopathe le même intérêt qu'au praticien homœopathe. Celui-là applique des sangsues ou des vésicatoires à peu près invariablement, *loco dolenti*, après avoir usé d'une foule de frictions plus ou moins anodines ; il lui importe peu, pour la perfection de sa médi-

cation, d'arrêter le diagnostic différentiel dont il s'agit; son pronostic seul est intéressé à l'heureuse solution de cette question. Celui-ci au contraire, qui doit non seulement connaître la spécialité caractéristique de la douleur, mais encore la spécificité d'action élective du médicament, ne peut convenablement instituer un traitement efficace, s'il ne sait rigoureusement qu'il a tels ou tels organes malades à traiter: le choix heureux des doses des médicaments exige qu'il connaisse s'il n'a qu'une lésion de sensibilité à combattre, ou bien une modification pathologique des tissus articulaires; la répétition des doses appropriées ne pourra être également réglée d'une manière irréprochable, si cette distinction diagnostique n'est rigoureusement déterminée. Elle est à peine soupçonnée par Hartmann qui ne dit pas un mot de l'affection, plus commune qu'on ne croit et que ne pourrait le faire supposer le silence des pathologistes, des articulations coxo-sacrées, dont les symptômes caractéristiques sont une déformation du bassin, sensible surtout par l'altération de la symétrie des lignes qui circonscrivent cette partie du squelette humain, soit en haut, soit en avant, et par des modifications dans la position et les mouvements du membre pelvien du côté affecté, modifications qui sont loin d'être les mêmes que celles qui résultent de l'affection de l'articulation coxo-fémorale. Cette dernière lésion, plus spéciale à l'enfance, a été assez bien étudiée, et est rarement confondue avec la sciatique qui est rare à cet âge: mais la lésion des autres articulations pelviennes est assez commune chez les adultes; nous l'avons plus d'une fois rencontrée chez des sujets, réputés atteints de névralgie sciatique.

N'ayant nullement l'intention d'écrire aujourd'hui une monographie de ces diverses formes pathologiques, et nous renfermant dans les limites pratiques de ce travail, exclusivement destiné à dire comment nous procédons dans le traitement de

la sciatique, névralgie des divers troncs nerveux du membre inférieur, nous renvoyons à un autre temps le soin d'étudier d'une manière plus spéciale, les diverses questions pathologiques que nous avons dû nous borner à indiquer ici.

Connaissant la violence et la ténacité des douleurs que cause la névralgie sciatique, quels sont les moyens que leur oppose l'allopathie et leur fréquente insuffisance, malgré les douleurs artificielles qu'ils ajoutent le plus souvent aux souffrances des malades, connaissant aussi la merveilleuse puissance d'un traitement homœopathique bien approprié contre cette affection, nous n'hésitons pas à présenter celle-ci comme un type, propre à éclairer tous les praticiens sur la valeur respective des deux médications. Ici, nulle raison ne peut arrêter l'expérimentateur: la vie du malade ne court même aucun danger, et celui-ci ne peut voir sa situation s'aggraver par quelques jours de médication expectante, si on croit que l'homœopathie n'est que de l'expectance. Ainsi, nous le répétons, la névralgie sciatique ainsi que les autres névralgies, sont un sujet d'expérimentations que ne peut repousser l'homme consciencieux, désireux de savoir si l'homœopathie est quelque chose.

Ce qu'il importe le plus à déterminer, pour la guérison rapide d'une névralgie sciatique, c'est le caractère de la douleur par rapport aux circonstances qui soulagent ou aggravent celle-ci. Avant de passer en revue sous les aspects de ce fécond sujet pratique, disons d'abord quelles sont les substances dans lesquelles l'expérimentation a fait découvrir une action élective sur les troncs nerveux du membre inférieur. Ces substances sont nombreuses; en voici l'énumération à peu près complète : *Agar.-musc.*, *Aconit.*, *Alumina*, *Ambra*, *Anac.*, *Arnica*, *Arsenic.*, *Asarum*, *Aurum-f.*, *Baryt.-carb.*; *Bellad.*, *Bryonia*, *Calc.-carb.*, *Cannabis*, *Carb.-veget.*, *Caustic.*, *Chamomill.*, *China*, *Cocc.*, *Colch.*, *Colocy.*, *Conium.-m.*, *Cycla.*, *Ferrum*, *Gra-*

phites, *Ignatia.*, *Iodium*, *Kali-carb.*, *Laches.*, *Led.-pal.*, *Lycop.*, *Merc.-s.*, *Mercurialis*, *Natrum-carb.*, *Nat.-muriat.*, *Nitr.-acid.*, *Nux-vom.*, *Phosph.-acid.*, *Platina*, *Pulsat.*, *Ranun.-bul.*, *Rhodod.*, *Rhus-t.*, *Ruta.*, *Sassap.*, *Sepia.*, *Silicea*, *Spigel.*, *Staphy.*, *Sulf.*, *Thuya*, *Verat.*, *Zinc.*

Cette longue énumération est loin d'être complète; nous la croyons suffisante toutefois pour fournir aux praticiens des moyens propres à combattre avec succès les formes les plus variées de névralgie sciatique qui puissent s'offrir. Mais la recherche dont cette liste témoigne, ne serait qu'une stérile production, s'il n'y avait pas des caractères particuliers qui dussent fixer le choix, qui est d'autant plus difficile en ce cas qu'il y a plus de médicaments sur lesquels il ait à s'établir. Nous allons donc exposer quelle est la méthode qui a toujours été pour nous la plus certaine pour arriver au but désiré.

A. La circonstance caractéristique qui nous a toujours paru la plus essentielle, est celle de l'aggravation par le MOUVEMENT ou par le REPOS. Dans le premier cas, *Belladona*, *Bryonia*, *Carb.-veg.*, *Calc.-carb.*, *Colch.*, *Graphites*, *Hepar*, *Iodi.*, *Led.*, *Merc.*, *Natr.-mur.*, *Nux-vom.*, *Phosph.*, *Ranun.-bul.* et *Sassap.*, sont évidemment signalés à l'attention du praticien; dans le second, ce sont au contraire les médicaments suivants: *Alum.*, *Ars.*, *Agar.*, *Ambra*, *Aurum*, *Cham.*, *Colocy.*, *Conium*, *Cycl.*, *Ferrum*, *Lycop.*, *Puls.*, *Rhus.* *Ruta* et *Verat.*

Cette distinction générale étant établie, il faut la rendre plus particulière. Le repos peut être pris dans la position verticale ou dans la position horizontale, en un mot, sur un siège ou sur un lit. Ainsi, si le malade est mieux ASSIS que COUCHÉ, *Calc.-carb.*, *Carb.-veg.*, *Colchi.*, *Iodi.*, *Ledum.-p.*, *Merc.*, *Ran.-bul.*, seront indiqués, et dans le cas contraire, *Hepar* seul, les autres médicaments cités étant convenables dans les deux cas. Le décubitus dorsal indique de préférence *Bry.* et *Calc.*, et le

décubitus latéral, *Nux-vom.* L'aggravation par le DÉCUBITUS SUR LE COTÉ MALADE, *Bar.*, *Hep.*, *Iod.*, et *Ruta*; sur le COTÉ NON MALADE, *Bry.*, *Cham.*, *Coloc.* et *Puls.* L'aggravation qui survient, le malade ÉTANT DEBOUT, spécialise le choix de *Conium* ou *Cycl.* L'amélioration par la même position, celui de *Bellad.* L'amélioration par le CHANGEMENT DE POSITION, *Ignatia.*

Le mouvement peut être plus ou moins prolongé : L'amélioration par le MOUVEMENT PROLONGÉ réclame *Ambra* et *Veratr.*, les autres médicaments cités étant également convenables dans les deux cas.

Le mouvement peut être partiel ou de tout le corps; l'amélioration pour le mouvement de la partie malade réclame *Ars.*, *Cham.*, *Ferr.*, *Lycop.*, *Puls.* et *Rhus.*

Il est une observation importante à faire au sujet de la circonstance du mouvement comme condition d'amélioration de la douleur, c'est celle-ci : Presque tous les médicaments qui conviennent dans le cas d'amélioration par le mouvement sont aggravants au début du mouvement. Le caractère particulier de ces médicaments est au reste la reproduction fidèle de ce qu'une observation attentive en pathologie nous apprend. En effet, les malades souffrent dans le repos, ils désirent une position meilleure et ils poussent des cris au moment où ils changent de position ; mais ils bravent cette douleur passagère, avertis soit par l'expérience, soit par une sorte d'instinct, que cette douleur ne sera que passagère.

B. La circonstance que l'expérience nous a appris à considérer comme étant à peu près aussi importante que celle dont il vient d'être question, est celle de l'aggravation, la NUIT ou le JOUR.

L'aggravation, LA NUIT EN GÉNÉRAL, désigne au praticien les médicaments suivants : *Acon.*, *Arn.*, *Ars.*, *Cham.*, *China.* *Ferrum.*, *Graphites*, *Hepar*, *Iodi.*, *Merc.* et *Nitri-acid.*

L'aggravation, AVANT MINUIT, signale plus spécialement *Carb.-veget.*, *Led.*, *Lycop.*, *Puls.* et *Ranun.-bul.*

L'aggravation, APRÈS MINUIT, réclame surtout *Ars.*, *Ferrum*, *Kali-carb.*, *Nux-v.* et *Rhus.*

L'aggravation PÉRIODIQUE, qui revient aux mêmes heures, indique particulièrement *Alum.*, *Ars.*, *China* et *Natr.-mur.*

L'aggravation du MATIN réclame *Aur.*, *Calc.-carb.*, *Carb.-veg.*, *Natr.-m.*, *Nux-vom.* et *Rhus.*

L'aggravation, AVANT MIDI, indique surtout *Cannabis.*

Celle APRÈS MIDI, *Alumi.*, *Bell.*, *Lycop. et Puls.*

Celle qui survient le SOIR, *Amb.*, *Arn.*, *Bell.*, *Caust.*, *Colch.*, *Cycl. Lach.*, *Lycop.*, *Nitr.-acid.*, *Phosph.*, *Plat.*, *Puls.* et *Zinc.*

C. Une circonstance non moins importante à noter et qui est très-propre à conduire à un choix salutaire, c'est celle de l'effet de la température sur les souffrances des malades.

L'aggravation par le FROID en général réclame *Ars.*, *Caust.*, *Hep.*, *Kali*, *Nux-v.* et *Rhus.*

L'amélioration par le FROID en général indique *Iod.* et *Puls.* qui conviennent aussi lorsque les VÊTEMENTS ou les COUVERTURES CHAUDES aggravent les souffrances. Sous ce rapport, *Hepar* et *Rhus.* sont les contraires de ces deux médicaments.

D. Il est encore important de ne point négliger l'influence de l'attouchement, et ses diverses modifications, des parties malades. Chacun sait que dans certains cas, il existe des points, sur le trajet d'un tronc nerveux malade, sur lesquels l'attouchement, le frottement et la pression peuvent déterminer des sensations particulières: elles sont propres à éclairer sûrement le praticien.

L'aggravation par l'ATTOUCHEMENT indique *Bellad.*, *Cham.*, *Colch.*, *Hepar.*, *Lycop.*, *Nux-v.*, *Ran-bul.* et *Sulfur.*

L'amélioration par la même cause, *Calc.-carb.*, *Cycl.*

L'aggravation par le FROTTEMENT réclame *Anac.*, *Con.*, et *Puls.*

L'amélioration par la même cause, *Calc.-carb.* et *Phosph.* L'aggravation par la PRESSION indique *Agar.*, *Iod.* et *Lycop.* L'amélioration par la même cause, *Conium.*

E. Il est des malades dont les souffrances sont améliorées, après qu'ils ont TRANSPIRÉ, d'autres au contraire souffrent d'avantage après ce phénomène : Dans le premier cas, *Cham.* et *Rhus* conviennent ; dans le second, *China* et *Ph.-acid.*

F. Il est des malades dont l'état est manifestement plus pénible après leur RÉVEIL, chez d'autres au contraire le réveil est suivi d'un mieux très-marqué : Dans le premier cas, *Sulfur* est surtout indiqué, et dans le second, *Phosph.*

G. Si les souffrances reconnaissent pour cause prochaine ou éloignée une action TRAUMATIQUE, *Arn.*, *Con.*, *Hepar.*, *Puls.* et *Rhus.* seront plus spécialement indiqués. Si l'affection est consécutive à un refroidissement, ce qui est plus ordinaire, il faut recourir surtout à *Bellad.*, *Bry.*, *Cham.*, *Merc.*, *Nux-v.*, *Phosph.*, *Puls.* et *Rhus.*

H. Les sources d'indication que nous venons de passer en revue sont assurément les plus précieuses, parce que les circonstances d'où elles naissent sont très-fréquemment observées et parce qu'elles sont en outre faciles à être classées dans la mémoire. Elles suffisent le plus souvent pour caractériser et l'état du malade et le médicament qui doit le guérir. Dans les cas au contraire où elles ne suffisent pas, il faut chercher les éléments de l'individualisation dans les caractères de la douleur éprouvée par les malades. Ici le champ est vaste, voilà pourquoi il est facile d'y errer sans succès : Les principaux caractères suivants, aisés à déterminer, pourront fixer le praticien.

La douleur LANCINANTE ou par ÉLANCEMENTS réclame *Alum.*, *Agar.*, *Anac.*, *Arn.*, *Bell.*, *China*, *Cann.*, *Calc.*, *Ferr.*, *Ign.*, *Merc.*, *Nux-v.*, *Phosph.-acid.*, *Puls.*, *Rhus.*, *Sulfur* et *Thuya*.

La douleur de MEURTRISSURE indique *Arni.*, *Cannab.*, *Plat.* et *Ruta.*

La douleur PARALYTIQUE, *Ant.*, *Cham.*, *Cycl.* et *Nux-v.*

La douleur PRESSIVE, *Alum.*, *Asar.*, *Cocc.* et *Plat.*

La douleur de SERREMENT comme par un lien, *Anac*, *Coni.*, *Nitri-acid.*, *Plat.*, *Puls.* et *Sulf.*

La douleur de TENSION, *Bary*, *Bry.*, *Caust.*, *Colocy*, *Coni.*, *Lycop.*, *Natr.-m.*, *Phosph.*, *Plat.*, *Puls.*, *Rhus* et *Sulfur.*

La douleur TIRAILLANTE, *Ac.*, *Arn.*, *Bell.*, *Bry.*, *China*, *Coni.*, *Kali*, *Lycop.*, *Merc.*, *Nux-v.*, *Puls.*, *Sulf.* et *Zinc.*

La sensation d'APRETÉ, de RUDESSE, indique *Carb.-veg.*, *Nux-v.*, *Phosph.* et *Sulfur.*

La sensation de BATTEMENT, *Ac.*, *Calc.*, *Cocc.*, *Kali*, *Phos.* et *Sulfur.*

La sensation de CHATOUILLEMENT, *Ambra.* *Iod.*, *Nux-v.* et *Phosph.*

La sensation de FOURMILLEMENT, *Ac.*, *Arn.*, *Coloch.*, *Nux.-v.*, *Plat.* et *Rhus.*

La sensation de FROID, *Calc.*, *Lycop.*

La sensation de GONFLEMENT, *Par.*, *Pul.* et *Rhus.*

La sensation de PESANTEUR *Ac.*, *Calc.*, *Nux-v.*, *Phosph.* *Rhus.* et *Sulfur.*

Tels sont les éléments par lesquels nous n'avons jamais manqué d'arriver à l'appropriation la plus salutaire dans le traitement des névralgies des membres pelviens. Nous avons eu à traiter des sciatiques très-invétérées, et en très-grand nombre; nos souvenirs ne nous rappellent qu'un seul cas que nous n'avons pas guéri complètement. Notre insuccès a été dû, nous le croyons du moins, à cette circonstance que l'affection dépendait d'une infection syphilitique ancienne que nous avons négligé de prendre en considération. Cette complication n'est point très-rare et nous ne saurions trop recommander d'y avoir

égard dans les cas de névralgies opiniâtres. Le traitement antisyphilitique, avec quelques doses intercurrentes des médicaments appropriés à la douleur, guérit alors toujours, ainsi que notre expérience nous l'a démontré, depuis quelques années.

Le traitement dont nous venons d'esquisser les traits principaux, conduit toujours à une guérison très-douce dans un délai relativement très-court. Combien de fois n'avons-nous pas guéri en peu de mois des sciatiques qui avaient résisté pendant des années aux traitements les plus divers et les plus douloureux! Il y a peu de temps, deux doses de *Nux-vom.* prescrites à la distance de cinq jours ont soulagé, au point qu'elle s'est crue guérie, une dame qui souffrait violemment depuis cinq mois. Une seule dose de *Rhus* a soulagé en deux jours une pauvre femme qui depuis deux mois environ souffrait cruellement, toutes les nuits, malgré les traitements les plus violents, nous dirions presque les plus cruels.

L'observation clinique permet rarement de recueillir rigoureusement isolés les divers caractères saillants que nous avons passés en revue: souvent la névralgie est complexe sous ce rapport, et le choix du médicament est plus difficile. Cependant avec de l'attention persévérante, le praticien arrivera toujours au but, car les médicaments à action complexe ne manquent pas, et lorsque des caractères opposés ne permettent pas de confier à un seul agent la guérison du malade, l'alternation des deux médicaments les plus appropriés supplée à l'insuffisance de nos connaissances pathogénétiques. L'appréciation de l'état moral des malades doit toujours être pris en considération, et quelquefois il est seul capable de déterminer heureusement le choix du médicament.

Les doses élevées sont toujours suffisantes dans le traitement de la sciatique. La répétition du médicament approprié doit être rare; ce n'est que lorsque l'amélioration déjà pro-

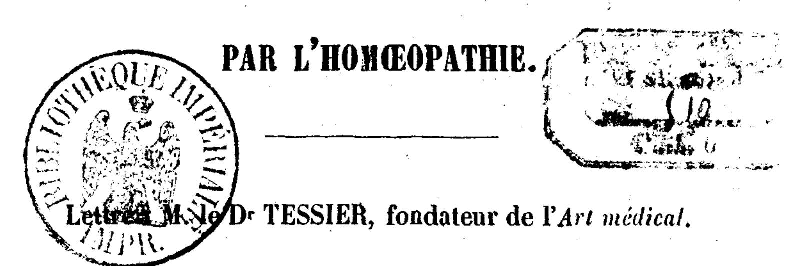
duite ne fait plus de progrès qu'il est permis de le répéter. Lorsqu'il s'agit d'une atteinte récente, quelqu'intense qu'elle soit, quelques heures suffisent pour faire apprécier si le médicament a une action favorable, administré même en une seule fois : Dans les cas invétérés et à souffrances peu vives, il faut au moins deux ou trois jours d'observation pour qu'il soit possible d'apprécier sainement si le médicament a été bien choisi. Dans cette circonstance, nous fractionnons la dose en l'administrant en deux ou trois fois, dans le premier jour du traitement; l'action étant bonne, ce qui se reconnaît aisément par quelque modification salutaire présentée par l'état du malade, il ne faut pas se hâter de répéter la dose; il convient d'attendre pour cela que l'amélioration soit arrêtée ou qu'il soit démontré qu'un autre médicament est devenu plus rigoureusement approprié. L'aggravation homœopathique est rare dans le traitement de la sciatique ; elle est toujours au moins très-rapide, si le médicament approprié est administré en dehors du moment de son maximum d'action. Ainsi, *Nux-vom.* qui convient contre l'aggravation qui survient après minuit et se prolonge dans la matinée, doit être administrée dans l'après-midi. Il en est de même dans tous les cas.

Nous pensons qu'il est superflu de faire suivre des observations ; les quelques lignes qui précèdent peuvent les suppléer, dans un sujet comme celui-ci.

Octobre 1856. Dr Béchet.

CONSTITUTION SCIENTIFIQUE DE LA MÉDECINE

PAR L'HOMŒOPATHIE.



Lettre à M. le Dr TESSIER, fondateur de l'*Art médical*.

Monsieur et savant confrère.

Au sujet de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser dans le numero de l'*Art medical* de septembre dernier, en réponse à mon article du mois de juin précédent, intitulé *le Musée des familles et l'Art médical*, lettre que je me suis empressé de reproduire dans le numero suivant de la *Revue médicale homœopathique*, j'ai pris l'engagement envers mes lecteurs de prouver que *le servilisme hahnemannien*, dans lequel vous voyez avec peine que je sois tombé, et dont je m'énorgueillis cependant, n'est qu'un témoignage raisonné et raisonnable de ma reconnaissance envers mon immortel MAITRE. Je suis on ne peut plus satisfait que cette promesse me mette dans le cas de répondre à votre très-honorée lettre de la manière la plus catégorique. En effet, j'ai à démontrer, afin d'établir que mon servilisme est raisonné :

1° Qu'Hahnemann a une physiologie ;

2° Que nul mieux que lui et avant lui n'a su ni individualiser ni généraliser en pathologie ;

3° Qu'il n'a nullement méprisé la tradition.

Ces trois propositions sont essentiellement contraires à celles que vous avez diversement énoncées dans vos écrits, mais qui font surtout la substance de la lettre à laquelle j'entreprends de répondre.

Avant d'entrer en matière, je dois vous dire, très-honoré confrère, que j'ai été surpris du reproche que vous m'adressez dans les lignes suivantes : « Votre méthode consiste à prendre à droite et à gauche des bouts de phrases, des fragments d'idées que vous opposez les uns aux autres. C'est une méthode défendue par la bonne foi. Lorsque je parle de pathologie, je reste sur le terrain de la pathologie, et lorsqu'il sagit de thérapeutique je reste sur le terrain de la thérapeutique. Pour les besoins de votre cause, vous appliquez à la pathologie de Hahnemann ce que je dis de sa thérapeutique. » (1) Il est si grave de manquer de bonne foi, en toutes matières mais surtout dans une discussion de l'importance de celle-ci, que je me suis appliqué à rechercher si je méritais véritablement le reproche que vous m'adressez, étant tout disposé à faire mon amende honorable. Je reconnais que j'ai cité vos paroles, soit qu'elles fussent relatives à la pathologie ou à la thérapeutique d'Hahnemann, mais je n'ai pu découvrir que je les ai détournées du sens réel qu'elles ont sous votre plume. Il vous a plu de dire que : « La doctrine d'Hahnemann peut se diviser en » deux parties, la pathologie et la thérapeutique. Terme pour » terme, l'une comprend ses erreurs, l'autre ses vérités : de » telle sorte que dire pathologie ou erreurs d'Hahnemann, » c'est la même chose ; et que dire thérapeutique ou vérités » dûes à Hahnemann, c'est encore la même chose » ; mais cela ne vous a point donné le droit de créer un dictionnaire spécial, selon que vous parliez d'Hahnemann pathologiste ou

(1) *Art. méd.* numero de septembre 1856, *p.* 211.

d'Hahnemann thérapeute. Votre division n'a pu rompre les liens intimes et essentiels qui lient la pathologie et la thérapeutique, comme parties d'un tout, la science médicale; et vous n'avez à vous plaindre que de citations incomplètes et partant inexactes et détournées du sens absolu qu'elles renferment. J'ai sévèrement revu toutes celles que j'ai empruntées à vos écrits, et je n'ai pu me convaincre qu'elles fussent dignes du reproche grave que vous leur adressez. Je vous serai reconnaissant de venir en aide à mon insuffisance; puisque vous vous êtes contenté d'infliger le blâme, sans en motiver suffisamment le motif, j'attends les preuves que vous avez à fournir de ma culpabilité, pour me livrer au repentir.

J'ai une autre observation à vous présenter : vous me dites : « Auriez-vous jamais rencontré une hypothèse concrète sur votre chemin? Est-ce que toutes les hypothèses, toutes les théories, toutes les doctrines, ne sont pas *abstraites* ? Je vous fais à dessein cette remarque. Le mot *abstrait* est une injure qui dans la bouche de toute une catégorie de savants s'applique à toutes les données, à toutes les solutions fournies par le spiritualisme. Lisez Bichat, le moins coupable de tous : « la doctrine générale de cet ouvrage ne porte précisément l'empreinte d'aucune de celles qui règnent en médecine et en physiologie. Opposée à celle de Boërhaave, elle diffère, et de celle de Stahl, et de celle des auteurs qui, comme lui, ont tout rapporté, dans l'économie vivante, à un principe unique, principe *abstrait*, idéal et purement *imaginaire*, quel que soit le nom, d'âme, de principe vital, d'archée, etc, sous lequel on le désigne. » Vous voyez, très-honoré confrère, ce que les matérialistes entendent par *abstractions*, principes *abstraits*, considérations *abstraites*, hypothèses *abstraites*. Ne parlons donc pas la langue du sensualisme. » (1)

(1) *Art méd.* septembre 1856, *p.* 208.

Ce conseil, très-honoré confrère, sur l'intention duquel j'ai des remercîments à vous faire, vous auriez pu vous l'épargner, car vous me l'adressez au sujet d'une locution qui vous appartient et que je vous ai empruntée, en la soulignant. Vous dites en effet, dans le numero d'août de l'année dernière de l'*Art médical, page* 107 : « Donc Hahnemann complète la nosogra-
» phie médicale, conserve la médecine des indications et la
» perfectionne au plus haut degré, puisqu'il substitue à des
» *hypothèses souvent abstraites* et toujours reconnues fausses,
» des indications et des médications positives. »

Vous savez à présent à qui revient de droit le bienveillant conseil que vous me destiniez.

Il est une dernière réflexion dont je tiens à vous faire part, au sujet de la discrète ironie avec laquelle vous avez accueilli une qualification figurée que j'ai donnée à Hahnemann. Je l'ai appelé, le *rédempteur temporel de l'humanité*, et cette manière de désigner mon MAITRE, excite votre étonnement, et vous revenez à plaisir sur l'expression de *rédempteur* que vous prenez au sens propre. Seriez-vous assez étranger aux bienfaits immenses que procure et peut procurer à l'humanité l'homœopathie bien pratiquée, pour juger que j'ai été trop hyperbolique dans mon expression qui, je le répète, ne doit être prise qu'au sens figuré, car tout le monde sait qu'il n'y a nulle rédemption temporelle possible pour l'homme ? Oh, non ! je ne le puis croire, car vous avez vous-même dit d'Hahnemann : « On peut donc
» affirmer qu'il a couronné par une méthode de traitement
» vraiment sage, vraiment scientifique, nos connaissances no-
» sographiques; que par conséquent, il a perfectionné dans
» son objet le plus important la partie synthétique de la mé-
» decine pratique » (1). Faire une telle chose, n'est-ce point

(1) *Art méd.* numero d'août 1855. *p.* 107.

racheter l'humanité de tous les maux que l'absence de ce perfectionnement si important de la médecine pratique aurait laissé peser sur elle ? Votre formule est scientifique; la mienne est toute littéraire, mais notre jugement est à peu près le même.

Cela dit, j'arrive à la partie essentielle de cette lettre, et je vais successivement prouver les trois propositions que j'ai inscrites en tête de ces lignes.

I.

Ma première proposition est celle-ci : HAHNEMANN A UNE PHYSIOLOGIE.

Nous lisons au neuvième paragraphe de l'Organon : « Dans » l'état de santé, la force vitale qui anime dynamiquement la » partie matérielle du corps exerce un pouvoir illimité. Elle » entretient toutes les parties de l'organisme dans une admi » rable harmonie vitale, sous le rapport du sentiment et de » l'activité, de manière que l'esprit doué de raison qui réside » en nous peut librement employer ces instruments vivants et » sains pour atteindre au but élevé de notre existence. »

En lisant ces lignes, le médecin métaphysicien distinguera trois termes, *force vitale*, *esprit* et *organisme*, qu'il acceptera, s'ils sont conformes à ses opinions, ou dont il contestera la réunion comme n'exprimant pas ce qu'il convient de *penser* sur la nature de l'homme ; le psychologiste théologien les repoussera, parce qu'ils expriment mal ce qu'il faut *croire* sur le même sujet. A ce point de vue, nous reconnaissons à ces savants le droit de ne pas admettre la définition d'Hahnemann. Mais le médecin praticien que doit-il y chercher et qu'y trouvera-t-il ? La négation du matérialisme et de ses diverses modifications. Dès cet instant, il sait qu'Hahnemann n'a rien de commun

avec toutes les erreurs physico-chimiques au moyen desquelles les matérialistes de toutes les nuances ont voulu se rendre raison de l'admirable fonctionnement humain.

Peut-on reprocher à notre MAITRE de n'avoir pas précisé toute sa pensée sur les divers rôles qui sont réservés aux trois termes que nous avons mentionnés plus haut? nullement; il a commencé par déclarer que: « La mission du médecin n'est pas de forger des systèmes en combinant ensemble des idées creuses et des hypothèses sur l'essence intime de la vie. » (1) Hahnemann a écrit en médecin praticien, et non comme médecin métaphysicien; on ne doit donc point le juger sur les omissions métaphysiques qu'il a pu commettre. Cette équitable justice lui étant rendue, il prend place parmi les médecins physiologistes qui ont repoussé le matérialisme. La physiologie d'Hahnemann n'est donc point matérialiste et elle repose sur le fécond et rationnel principe qui admet que dans l'homme vivant, il y a autre chose qu'une admirable machine fonctionnant par les forces générales des êtres créés.

Mais, très-honoré confrère, vous me direz peut-être : voilà la négation d'un principe plutôt qu'un principe; ou peut-être : soit, puisqu'il n'y a eu jamais que deux principes en physiologie, nier l'un, c'est affirmer l'autre. Cela est évident; Hahnemann est donc vitaliste, spiritualiste, dynamiste; peu importe la qualification non matérialiste par laquelle on le désigne. D'ailleurs, il s'est interdit *de forger des systèmes sur l'essence intime de la vie*. D'accord sur ce point, vous vous empresserez de me demander où est la physiolosogie qu'Hahnemann a établie sur ce principe.

Je réponds à cette seconde question d'une manière très-inattendue par vous très-probablement : Est-ce un traité *ex-*

(1) *Organon, premier paragraphe.*

professo que vous demandez à Hahnemann ? en ce cas, il n'a rien à vous donner ; vous n'avez pas même le droit de le lui réclamer, de même que vous ne lui réclamez pas un traité d'anatomie descriptive. A ce propos, je ne m'explique pas pourquoi vous vous plaindriez de ce qu'il ne nous a point laissé une description des organes fonctionnant, lorsqu'il ne vous est jamais venu dans la pensée de vous plaindre de ce qu'il n'avait pas enrichi l'homœopathie d'une description des organes ne fonctionnant plus. Si vous êtes en droit de signaler que sa constitution scientifique médicale est nulle, parce que sans physiologie, il n'y a pas de pathologie possible, je vous répondrai que vous êtes trop indulgent, car sans anatomie, il n'y a pas de physiologie possible. Engagé dans cette voie d'exigence, je ne sais où vous vous arrêterez, et Hahnemann ne sera qu'un simple réformateur thérapeuthe, parce qu'il ne nous a pas doté d'une encyclopédie complète de toutes les connaissances anthropologiques. Vous ne pourrez même pas lui accorder ce titre, si vous poursuivez contre lui l'application logique de votre principe, car, pour être thérapeuthe, il faudra avoir traité de la botanique, de la minéralogie et du règne animal, car les trois règnes fournissent à la thérapeutique ses armes les plus ordinaires. Voyez où vous conduira votre exigence, et nul n'aura fait quelque chose d'important dans la science médicale, s'il n'en traite dans son entier.

Je suis porté à croire, très-savant confrère, que décidément vous renoncez à exiger d'Hahnemann un traité de physiologie pareil à celui de Burdach, ou à celui d'Adelon ou même celui de Richerand, rédigé sous l'inspiration du principe énoncé plus haut. Votre décision me paraît fort sage d'imiter un mathématicien qui pardonne à l'auteur d'un traité de géométrie de n'avoir pas fait au préalable un traité d'Arithmétique. Voyons alors si nous trouverons d'autres traces de prin-

cipes ou de présomptions physiologiques, dans l'Organon d'Hahnemann.

Dans cet admirable livre, vous le savez, très-honoré confrère, Hahnemann consigne la recommandation expresse, afin de découvrir les propriétés des médicaments, de les expérimenter sur des personnes *saines* et non sur des personnes *malades*. L'état *sain* de l'homme est donc implicitement signalé déjà par Hahnemann, comme devant être connu par le médecin homœopathe. Cette expérimentation pathogénétique, pour être bien faite, doit être l'énoncé rigoureusement exact des phénomènes anormaux produits par les substances médicales ; or, Hahnemann aurait-il pu formuler un tel précepte sans autre développement, s'il n'avait eu la pensée de ne s'adresser exclusivement qu'à des savants à qui l'état *sain* de l'homme, c'est-à-dire sa physiologie, était parfaitement connu ? Sans admettre que le fondateur de l'homœopathie soit arrivé au plus haut degré de l'absurde, peut-on lui imputer à crime d'avoir passé sous silence les notions physiologiques qui sont familières à tous ceux auxquels il parle ? S'est-on jamais avisé de trouver mauvais qu'un orateur sacré, par exemple, ne commençât pas ses prédications, sur les hauts sujets de Dogme et de Morale, par un Cours de Catéchisme ? Celui-ci passe outre, parce qu'il sait ou suppose que ses auditeurs connaissent les principes qui servent de base à son enseignement; de même Hahnemann, ayant fait connaître son principe physiologique, ne s'arrête pas à exposer et classer les manifestations de la vie, dont la connaissance, je le répète, est supposée familière à tous ses lecteurs.

Mais, ajouterez-vous peut-être, les pathogénésies étant complètes, le praticien homœpathe n'a plus qu'à s'en servir, et alors, il peut se passer de toute connaissance physiologique. Voyons si telle est la conclusion que peut autoriser le texte de l'Organon.

Nous y lisons, parmi les conseils donnés par Hahnemann pour l'examen des malades et dans l'énumération des principaux points dont le médecin doit s'enquérir, les recommandations suivantes : « Y a-t-il quelque chose d'insolite dans ses » discours ? Quelle est la couleur du visage, des yeux, de la » peau en général? quel est le degré d'expression et de vivacité » de la face et des yeux? Comment sont la langue, la respiration, » l'odeur de l'haleine, l'ouïe ? Les pupilles sont-elles dilatées ou » resserrées ? Avec quelle promptitude et jusqu'à quel degré se » meuvent-elles au jour et dans l'obscurité ? Quel est l'état du » pouls, du bas-ventre? La peau est-elle moite ou chaude, froide » ou sèche, sur telle ou telle partie du corps ou partout ? (1) » Et plus loin : « Dans les maladies chroniques des femmes, il » faut surtout avoir égard à la grossesse, à la stéritité, aux cou- » ches, aux avortements, à l'allaitement et à l'état du flux mens- » truel. » Quoiqu'Hahnemann se soit spécialement appliqué à ne signaler en général au praticien que les symptômes dont jusqu'à lui l'importance avait été jugée à peu près nulle, il en dit encore assez, comme il est facile de s'en convaincre par ce que nous venons de rapporter, pour faire savoir qu'il jugeait que la connaissance de la physiologie était indispensable pour pratiquer l'*homœopathie*, car si cette connaissance devait être inutile, à quoi bon s'enquérir de l'état de telle ou telle fonction pour former l'ensemble des symptômes ?

Nous lisons encore dans l'Organon :

« Quand on cherche un remède homœopathique spécifique, » c'est-à-dire, quand on compare l'ensemble des signes de la » maladie naturelle avec les séries des symptômes des médi- » caments bien connus, pour trouver parmi ces derniers une » puissance morbifique artificielle semblable au mal naturel

(1) *Organon, paragraphe* 90.

» dont la guérison est en problème, il faut surtout et presque » exclusivement s'attacher aux symptômes *frappants, singu-* » *liers, extraordinaires* et *caractéristiques*, car c'est à ceux-là » principalement que doivent répondre des symptômes sem- » blables dans la série de ceux qui naissent du médicament » qu'on cherche, pour que ce dernier soit le remède à l'aide » duquel il convient le mieux d'entreprendre la guérison. Au » contraire, les symptômes généraux et vagues, comme le » manque d'appétit, le mal de tête, la langueur, le sommeil « agité, le malaise, etc., méritent peu d'attention, parce que » presque toutes les maladies et presque tous les médicaments » produisent quelque chose d'analogue. » (1) Je pourrais multiplier des citations, mais celle-ci me suffit.

Elle établit de la manière la plus explicite, que le praticien homœopathe, de par Hahnemann, doit distinguer, *dans l'ensemble des signes de la maladie, les symptômes généraux et vagues des symptômes frappants, singuliers, extraordinaires et caractéristiques*. Cette opération n'est possible, soit dit par anticipation, qu'à la condition d'être profond pathologiste; mais pour être pathologiste, il faut nécessairement être PHYSIOLOGISTE; donc Hahnemann a implicitement imposé la connaissance de la PHYSIOLOGIE à tous ceux qui veulent pratiquer l'homœopathie selon ses vues élevées. Ainsi qu'il a été dit déjà, le principe physiologique d'Hahnemann a été nettement exposé; or l'expérimentation pure, nouveauté scientifique dûe à Hahnemann et de la valeur de laquelle on ne discute plus sérieusement aujourd'hui, n'est possible qu'à la condition d'être éclairée par la physiologie; l'examen rigoureux du malade, la distinction des signes des maladies, ne peuvent être faits ainsi que le recommande Hahnemann, sans la connaissance approfondie de

(1) *Organon, paragraphe* 153.

la physiologie; il est donc faux que celui-ci n'a point de physiologie, puisque tout son enseignement en suppose la connaissance.

Mais l'adage suivant, qui exprime une si haute vérité, *la foi sans les œuvres est une foi morte*, peut parfaitement s'appliquer à la science médicale. Un principe physiologique, qui n'est pas confirmé par des actes thérapeutiques, est un principe mort. Cette vérité est rendue éclatante par l'histoire de la médecine; les systèmes nombreux qui se sont disputé son domaine, sortis de tel ou tel principe non vivifié par des actes thérapeutiques, sont restés inféconds et se sont successivement précipités dans l'oubli. Le principe physiologique d'Hahnemann a une destinée plus heureuse : mis sans cesse en évidence par les guérisons homœopathiques, il ne peut ne pas briller toujours d'un éclat de plus en plus salutaire. Il est préservé de l'oubli qui laisse loin de nous ce même principe non sanctionné par des faits dans le passé, parce qu'il est sans cesse confirmé par de nouveaux arguments pratiques. « Présentée » comme vous nous la présentez, me dit Risueno d'Amador, » lors de la discussion de ma thèse, l'homœopathie me pa» raît être la consécration pratique des doctrines vitalistes sur » lesquelles a pivoté toujours la gloire de l'antique faculté de » Montpellier. » Avec la sagacité qui le caractérisait, ce savant professeur, quoique ne connaissant pas encore l'homœopathie, lui rendait déjà par ces paroles un hommage mérité, et signalait avec une rare justesse de vue, la faiblesse scientifique de la médecine qui, représentée même par la faculté la plus illustre à cause de la valeur de ses doctrines opposées au matérialisme, n'avait point encore reçu la sanction directe du fait. Qu'importe en effet qu'on soit vitaliste ici et matérialste et organicien ailleurs, si la thérapeutique est à peu près la même partout? Que la malade soit saigné, purgé ou cautérisé en vue d'indications formulées d'après des opinions matéria-

listes ou vitalistes, la différence est nulle dans le fait thérapeutique. Jusques à l'homœopathie, il y a eu des doctrines non matérialistes en médecine, cela est vrai; mais en thérapeutique, il n'y a eu que des pratiques matérialistes; jusqu'à elle, il y a eu des divisions théoriques tranchées, mais entente constante, sinon parfaite, dans les actes pratiques; avant elle, les doctrines matérialistes seules avaient reçu la sanction directe du fait, et la science médicale était parfaitement comparable à un palais dont la façade principale ne manquerait pas de magnificence, mais dont le couronnement est resté en harmonie avec les façades latérales, élevées dans un style grossier et vulgaire. Hahnemann a su le premier, de sa main puissante et hardie, répandre la plus parfaite harmonie sur tout l'ensemble de cet édifice.

Ce n'est pas tout encore, non seulement le principe physiologique de Hahnemann est confirmé et consacré par la pratique de l'homœopathie, mais encore il est expliqué par elle. En effet, comment peut-on arriver sûrement à produire une guérison par la médication homœopathique? C'est en formant un tableau exact de tous les symptômes qui expriment la maladie. Ce tableau n'est réputé exact auprès d'Hahnemann, que s'il contient toutes les manifestations anormales présentées par le malade, soit physiques, soit morales, soit intellectuelles. La guérison homœopathique détermine donc, de la manière la plus explicite, que le principe, en vertu duquel elle s'opère, est véritablement celui de l'UNION SUBSTANTIELLE DE L'AME AU CORPS DE L'HOMME. Comme, en définitive, les raisonnements et les opinions doivent être subordonnés aux faits, quels que soient ceux qu'a pu formuler ou émettre Hahnemann sur la nature de l'homme, les faits auxquels conduit nécessairement sa doctrine doivent seuls rester pour faire juger cette doctrine, et, je le répète, une guérison homœopathi-

que est la démonstration par un fait de la doctrine de l'unité de l'homme de saint Thomas. Je reconnais avec vous, très-honoré confrère, que Hahnemann PARLE en cette matière à peu près comme les vitalistes de tous les temps, mais il AGIT autrement: sa théorie, fort incomplète assurément puisqu'il a déclaré n'avoir pas à s'y arrêter, peut le faire confondre avec les vitalistes qui l'ont précédé ; mais sa pratique l'élève bien au dessus d'eux et le place dans le spiritualisme le plus pur. Comme en définitive, ces paroles évangéliques, *à fructibus eorum cognoscetis eos*, sont applicables à tous les hommes et en toute matière, pourquoi ne les rappellerai-je pas, lorsqu'il s'agit de juger un savant qui a déclaré de mille manières qu'il ne fallait pas s'arrêter aux paroles mais seulement aux faits ?

Vous l'avez dit vous-même, très honoré confrère : « Tout » dans la doctrine de Hahnemann est *à posteriori*, est expéri- » mental, est frappé au coin de l'analyse (1). » S'il lui a plu de ne pas synthétiser ce que l'analyse lui a fait découvrir, il en avait le droit ; mais les résultats de son analyse n'auront pas moins leurs conséquences nécessaires, et le fait capital auquel s'arrête son œuvre analytique, la guérison des maladies, doit être le point de départ de la synthèse Hahnemannienne et la dominer absolument. Au reste, Hahnemann a fait pressentir quelle serait sa synthèse scientifique, dans ce passage que je choisis de préférence à tout autre parce que vous-même vous l'avez cité : « L'organisme, dit Hahnemann, est bien l'in- » trument matériel de la vie; mais on ne saurait pas plus le » concevoir non animé par la force vitale, sentant et gouver- » nant d'une manière instinctive, que cette force ne peut être » conçue indépendamment de l'organisme. *Tous deux ne font* » *qu'un*, quoique notre esprit partage cette unité en deux

(1) *Art méd.* numero de juin 1856, *p.* 404.

» idées, mais uniquement pour sa propre commodité (1). »

Supposez, et j'ignore s'il ne la pas fait, qu'il se soit expliqué sur les trois termes *esprit*, *forces* et *organes* qui composent tout l'homme, d'après le paragraphe de l'*Organon* cité plus haut : Sa conclusion serait nécessairement celle-ci; « *tous trois ne font* » *qu'un*, quoique notre esprit partage cette unité en trois idées, » mais uniquement pour sa commodité. » Les lignes citées par vous-même font pressentir cette conclusion, implicitement exprimée d'ailleurs par le tableau des symptômes de la maladie exigé par Hahnemann. Cette conclusion est d'ailleurs très-explicitement formulée dans ces lignes : « L'observateur n'a- » perçoit dans chaque maladie individuelle que des modifi- » cations accessibles aux sens de l'état DU CORPS ET DE L'AME (2) ». Il est donc hors de doute que le principe physiologique d'Hahnemann est véritablement celui de l'unité de l'homme, et que tout ce qu'il a pu écrire qui soit contraire à ce principe, ne l'a été que pour la PROPRE COMMODITÉ DE L'ESPRIT.

Qu'objectez-vous, très-honoré confrère, à la démonstration qui précède? Le voici : « Hahnemann a affirmé *la force vitale*, » mais ce n'est pas constituer un principe que de prononcer » un mot qui a été pris dans les sens les plus divers. Van Hel- » mont ne parle que du principe vital, Broussais invoque le » principe vital, Barthez ne connaît que le principe vital. Or, » Van Helmont, Broussais et Barthez ont chacun une théorie » du principe de la vie. Que vous disiez dynanisme vital » au lieu de principe vital ou de force vitale, la traduction du » mot force en grec n'éclaircit pas beaucoup la question. La » force vitale de Hahnemann, est-elle l'âme, ou est-elle quel- » que chose de réel ou de substantiel en dehors de l'âme? Il en

(1) *Art. méd.* numéro de juin 1856, *p.* 415.

(2) Organon, sixième paragraphe.

» fait un tout substantiel avec l'organisme, mais cela ne res-
» sort pas de la question. Cette force vitale est-elle l'âme?
» Consiste-t-elle dans une ou plusieurs facultés de l'âme. — Il
» la dénomme tantôt force spirituelle, tantôt autrement : c'est
» à n'y rien comprendre (1). »

Puisque vous n'y comprenez rien, très-honoré et savant confrère, ce que je conçois facilement, car Hahnemann n'avait pas à exposer son opinion sur cette matière, pourquoi n'êtes-vous pas allé chercher toute sa pensée dans la manière dont il pose le problême pathologique? Le tableau symptômatique d'une maladie, dit-il en divers passages de ses écrits, n'est rigoureusement exact que s'il présente toutes les anomalies morbides, sensorielles, fonctionnelles, morales et intellectuelles. N'est-ce point là confondre tout l'homme dans une unité substantielle absolue, et la guérison, qui est le prix certain de cette manière de procéder en pathogénésie également, n'est-elle pas la confirmation et la démonstration de l'excellence du principe qui a guidé Hahnemann? Vainement vous objectez, pour atténuer la haute portée d'un tel résultat, le vieil adage, *mens sana in corpore sano*, dont les sensualistes ont usé et abusé: Cette formule synthétique exprime un fait dont la vérité n'est point en question, mais elle se borne là; elle n'enseigne et ne démontre rien dans l'espèce; elle constate un fait absolument ou relativement vrai, laissant la génésie de ce fait complètement inconnue: Sa signification ne peut donc être mise en parallèle, sans une étrange confusion d'idées, avec la guérison, prix du précepte principe qui sert de base à toute saine médication homœopathique.

« J'aurais été très-heureux, me dites-vous, de rencontrer
» dans Hahnemann une physiologie bien déterminée ; mais

(1) *Art. méd.*, p. 2.9; numéro de septembre 1856.

» je crois que la physiologie était reléguée pour lui parmi les » choses inutiles au médecin (1), » et quelques lignes avant, vous exprimez l'opinion que si Hahnemann eût posé des principes physiologiques, c'était le cas qu'il en fî l'application, lorsqu'il s'est agi des *symptômes*, puisque la symptomatologie ne doit être et n'a jamais été autre chose que la physiologie pathologique. Vous oubliez vraiment, très-honoré confrère, que « tout, dans Hahnemann, est *à posteriori*, est expérimental, » est frappé au coin de l'analyse. » L'expérience du fait que le quinquina guérit certaine fièvre chez un malade à qui il l'eût donnée dans l'état de santé, a conduit Hahnemann à expérimenter d'autres substances sur l'homme bien portant; ces expérimentations ont donné des résultats dont Hahnemann s'est borné à dresser les procès-verbaux. Ces procès-verbaux auraient-ils été, auraient-ils pu être exacts, si Hahnemann les eût subordonnés *à une division de fonctions*, que vous jugez avoir été *oubliée* par lui. Une *céphalalgie*, par exemple, comment aurait-elle été classée, ou à la modification de quelle fonction aurait-elle été rattachée? Ce symptôme existe presque dans tous les médicaments de même que dans toutes les maladies; il fallait, pour sortir d'embarras, qu'Hahnemann se livrât à l'hypothèse qu'il s'était sévèrement interdite, et qu'il déclarât que tantôt cette céphalalgie appartenait à la *physiologie pathologique* de l'estomac, parce qu'elle était sympathique; tantôt à la *physiologie pathologique* du cerveau, parce qu'elle était idiopathique, etc., etc. L'hypothèse et toutes ses décevantes illusions auraient dominé l'œuvre d'Hahnemann, s'il fût entré dans la voie que vous lui reprochez de n'avoir pas prise: hypothèse dans l'examen du malade, parce que chacun des symptômes qu'il présente devrait être plus ou moins sûrement rattaché à

(1) *Art. méd.* sept. 1854, *p.* 211.

la modification de telle ou telle fonction, et hypothèse dans la matière médicale pure. Celle-ci n'est possible assurément qu'à la condition d'être éclairée par la physiologie, mais il ne faut pas oublier que cette dernière partie de nos connaissances médicales a pour objet la vie, dont nous avons divisé les diverses manifestations phénoménales en fonctions, seulement pour la simple commodité de notre esprit, et que ce n'est ni l'une ni l'autre de ces fonctions qui est l'expression de la vie, mais seulement leur ensemble absolu. Or ces fonctions diverses sont unies entr'elles par des liens intimes dont la notion entière est loin de nous être acquise, ne serait-il donc pas possible, en calquant la pathogénésie sur la connaissance actuelle de la physiologie de l'homme, de négliger ces sortes de rapports fonctionnels dont les vivisections ne nous ont point encore appris le secret. L'expérimentation pure ne serait-elle pas destinée à nous le dévoiler? Pour mon compte, je crois que les médicaments, éprouvés sur l'homme sain, ne sont pas seulement destinés à nous fournir des moyens pour guérir les maladies, mais encore à mieux nous faire connaître la physiologie de l'homme, dans ce qu'elle a eu de plus caché pour nous jusqu'à présent, et que l'expérimentation pure est certainement un instrument dont le physiologiste se servira pour atteindre ce but.

Puisque tout n'est pas connu en physiologie, très-honoré confrère; puisque l'expérimentation des médicaments nous a déjà révélé des sympathies fonctionnelles inconnues, (les pathogénésies laissées par Hahnemann témoignent de la vérité de mon assertion,) n'était-il pas à craindre que la matière médicale pure ne fût altérée par la physiologie, en imposant à celle-là les divisions que notre esprit a introduites dans l'étude de celle-ci, *pour sa seule commodité*? Il est incontestable que nous parviendrions plutôt à posséder la matière médicale, si elle

nous était présentée avec des divisions méthodiques et rigoureusement exactes; mais un tel état de perfection relative n'est possible qu'à la suite de longs travaux. La matière médicale, naissant à peine sous le souffle du génie d'Hahnemann, a dû d'abord n'être qu'un exposé fidèle du résultat expérimental. Ecouter les plaintes de la nature vivante sous l'impression d'un agent nocif, tel a été le but d'Hahnemann, et pour classer ces plaintes, il a choisi l'ordre le plus propre à respecter leurs caractères variés à l'infini. La division physiologique des fonctions a été certainement délaissée par Hahnemann parce qu'il l'a jugée susceptible d'altérer la pureté de son œuvre; il n'y a donc pas lieu d'arguer contre lui d'ignorance ou de mépris de la physiologie, de ce qu'il n'a pas établi la matière médicale sur les notions de cette science.

Votre exigence à ce sujet, très-honoré confrère, n'a d'autre cause que votre opinion personnelle, qui considère la maladie comme aussi *immutable* que la santé. Celle-ci a des manifestations parfaitement susceptibles d'être classées, sans trop s'exposer à l'erreur; il n'en est malheureusement pas encore de même pour la maladie. La symptomatologie, dites-vous, n'est et n'a jamais été autre chose que la physiologie pathologique, cela est très-vrai; mais l'expérience et l'observation suffisent à des divisions naturelles des diverses manifestations physiologiques, et l'expérience et l'observation sont encore insuffisantes à établir de semblables et aussi sûres divisions dans la symptomatologie. « La physiologie nous apprend elle la pathologie »? telle est la question que vous vous adressez vous-même (1), et vous vous hâtez d'ajouter: « Je n'hésite pas à répondre non ». Il y a donc entre ces deux parties des sciences médicales des rapports qui nous sont inconnus, et qui doi-

(1) *Art méd.* juillet 1855. *p.* 5.

vent certainement exister entre la physiologie et la pathogénésie qui n'est qu'une sorte de pathologie artificielle. Appréciant ensuite, dans le même écrit, l'influence de la physiologie sur les doctrines médicales, vous dites : « Dans celles-ci, en » effet, on accorde trop à la physiologie, on en fait un systè- » me d'explications pathologiques que l'on substitue à l'his- » toire des maladies réelles ». Eût-il été facile d'éviter en pathogénésie l'écueil que vous signalez ? C'est peu probable ; et il a paru plus sûr à Hahnemann de ne pas s'y exposer dans la constitution primitive de sa matière médicale. Veuillez observer qu'une simple acception des fonctions physiologiques aurait eu le résultat fâcheux que vous signalez. Votre argument contre Hahnemann porte donc à faux, et il ne sera mérité par lui que lorsque vous aurez au moins démontré que les manifestations pathologiques sont susceptibles de classification au même degré que les manifestations physiologiques. Cette démonstration est encore à faire, et, je le répète, il n'y a pas à arguer contre Hahnemann d'absence de principes physiologiques, de ce qu'il n'a pas établi *une division des fonctions* à propos des *symptômes*, et de ce qu'il ne vous a pas offert une *physiologie bien déterminée*.

Cependant, très-honoré confrère, si vous voulez procéder à l'examen de la doctrine d'Hahnemann, ainsi que son œuvre le commande, par voie d'analyse, vous arriverez, en partant du fait capital, la guérison homœopathique, *a découvrir*, *d'une manière bien déterminée*, quel est le principe physiologique de l'homœopathie, principe supérieur à tout autre, soit par lui-même, soit parce qu'il est démontré par le fait qui en est l'exposition sensible : et c'est parce que ce fait, qui se reproduit chaque jour sous mes yeux, corrobore et confirme une vérité d'une origine supérieure à toute science humaine; c'est parce que ce fait, dont je connais en même temps la loi gé-

nésique, est un immense bienfait pour l'humanité, que je me suis voué avec enthousiasme à la défense de l'œuvre d'Hahnemann, n'ayant d'autre ambition que de faire germer, dans la faible mesure de mes forces, le bon grain que j'ai eu le bonheur de trouver dans ses écrits. Que m'importe s'ils contiennent de l'ivraie, puisque le bon grain y est si éminemment fécond !

II.

Je n'ai pas la prétention, très-honoré confrère, de vous apprendre que le livre fondamental de l'homœopathie, l'Organon d'Hahnemann, commence par ces lignes : « La première, l'unique vocation du médecin est de rendre la santé aux personnes malades; c'est ce qu'on appelle guérir. » Ces lignes déterminent clairement le but que se propose l'auteur, et implicitement, quels sont les moyens par lesquels il pense devoir y atteindre : elles excluent la prétention de reprendre les sciences médicales *ab ovo* ; elles se bornent à désigner d'une manière bien précise la voie dans laquelle s'engage celui qui les écrit, voie dans laquelle il n'aura jamais d'autre sujet d'études que la guérison des maladies et les moyens qui y concourent. Mais ces lignes ont une signification indirecte qu'il importe de ne pas oublier, si on veut juger sainement leur auteur : elles disent encore qu'Hahnemann s'est interdit de traiter de tout ce qui n'a pas immédiatement rapport au terme qu'il se propose d'atteindre; en un mot, que le grand réformateur accepte des connaissances médicales déjà acquises, bien qu'il n'en parle pas ou qu'il se borne à les indiquer, toutes celles qui concourent, d'une manière principale ou accessoire, à la guérison des maladies. Réformer n'est pas détruire : Hahnemann voulant réformer la partie essentielle de la science médicale, a respecté et implicitement accepté

tout ce qu'elle lui a offert ou ce qu'elle offrira à son œuvre, qui ne soit pas contraire au but de sa réforme, cette réforme ne devant porter exclusivement que sur la partie de cette science, qui a immédiatement trait à son application pratique.

Placé à ce point de vue, Hahnemann a dû s'interdire en pathologie toute étude abstraite et spéculative des maladies ; il n'a dû s'occuper de celles-ci que dans leur action sur l'homme, et seulement de ce qu'elles offrent dans cette action, qu'il est immédiatement nécessaire de connaître pour leur guérison. Il s'explique nettement à ce sujet dans le sixième paragraphe de l'Organon : « De quelque perspicacité qu'il puisse être doué, » dit-il, l'observateur exempt de préjugés, celui qui connaît la » futilité des spéculations métaphysiques auxquelles l'expé- » rience ne prête pas d'appui, n'aperçoit dans chaque maladie » individuelle que des modifications accessibles aux sens de » l'état du corps et de l'âme, des signes de maladie, des acci- » dents, des symptômes, c'est-à-dire des déviations du précé- » dent état de santé, qui sont senties par le malade lui-même, » remarquées par les personnes dont il se trouve entouré, et » observées par le médecin. L'ensemble de ces signes appré- » ciables représente la maladie dans toute son étendue, c'est- » à-dire qu'il en constitue la forme véritable, la seule que l'on » puisse concevoir. » Hahnemann termine le paragraphe suivant par ces lignes : « En un mot, la totalité des symptômes » est la principale ou la seule chose dont le médecin doive » s'occuper, dans un cas morbide individuel quelconque, la » seule qu'il ait à combattre par le pouvoir de son art, afin de » guérir la maladie et de la transformer en santé ». Il devient évident par ces citations qu'Hahnemann ne s'occupe pas des maladies considérées en elles-mêmes, mais tout autant seulement qu'elles sont en ACTES individualisés chez chaque malade. Toute opinion, toute assertion, formulée ou émise en dehors

de ce cadre nettement arrêté, est donc un hors-d'œuvre dont on n'a nullement droit de lui demander compte, ou est l'expression d'un laisser-aller comparable au sommeil du bon Homère et également digne d'égards.

Je ne conteste nullement, très-honoré confrère, que la pathologie, étudiée abstraction faite des malades, ne soit d'une certaine utilité pour le praticien : je pense même qu'elle lui est souvent nécessaire, mais Hahnemann s'est interdit d'envisager la pathologie de la sorte ; il n'a point séparé la maladie du malade, et cette dernière manière d'être pathologiste, je vous prie de l'observer, n'exclut pas la première dans une certaine mesure. La conséquence qui découle nécessairement de la distinction importante que je viens d'établir sur des textes de l'Organon, dont j'aurais pu multiplier encore les citations, cette conséquence, vous la devinez déjà : c'est celle-ci, nous n'avons droit de juger Hahnemann que sur le terrain sur lequel il s'est placé. On est toujours mal venu à demander de l'orge à celui qui déclare n'avoir que du froment. La connaissance spéculative des maladies n'est en effet que de l'orge pour le médecin qui aspire à guérir les patients qui s'adressent à lui, mais la connaissance des maladies sur les malades est véritablement le froment dont il doit nourrir son intelligence.

Avant d'arriver, très-honoré confrère, à la démonstration de ma proposition, contradictoire de la vôtre, *que nul avant Hahnemann n'a su mieux que lui ni individualiser ni généraliser, en pathologie*, veuillez me permettre de prouver en quelques mots aux lecteurs de la *Revue* que, pour constituer la science médicale, il n'était nullement indispensable qu'Hahnemann exposât une pathologie spéculative.

La pathologie froide des livres, qui n'imprime dans le cerveau que des lettres mortes, est ou l'histoire naturelle des faits

pathologiques observés chez l'homme malade, ou une systématisation de ces mêmes faits : dans le premier cas, la pathologie des livres vaut certainement moins que celle des malades ; celle-là n'est qu'une pâle copie de celle-ci : dans le second cas, la pathologie systématisée pourra certainement offrir aux facultés de notre esprit quelques *ressources commodes*, mais elle altérera certainement au lit du malade la fidèle spontanéité de notre observation. Au reste, une systématisation pathologique n'est rigoureusement acceptable qu'à la condition qu'elle *soit la confirmation de la loi génésique des faits qu'elle* a pour objet; or, un tel travail existe-t-il, est-il même possible? Celui qui étudie dans son cabinet la pathologie, à titre de sujet de délassement, ou de curiosité anthropologique, peut le croire ; mais le clinicien n'est pas aussi facile à convaincre, accablé qu'il est chaque jour par le doute et l'hésitation qui naissent de son expérience, quelques traits généraux seulement éclairant son observation. L'histoire naturelle des maladies en un mot, si elle est faite sans ordre et sans méthode, quelqu'exacte qu'elle soit d'ailleurs pour chacune d'elles, ne peut concourir d'une manière immédiate à leur guérison, et la Nosologie, ne pouvant être dans l'état actuel des connaissances médicales la confirmation de la loi génésique des maladies, n'offre au clinicien que des distinctions générales propres à l'aider à guérir celles-là. Il est donc évident que pour constituer la science medicale, il n'est pas indispensable de classer les maladies, rigoureusement décrites d'abord, et groupées ensuite avec plus ou moins de bonheur; mais qu'il suffit d'apprendre sûrement à les guérir, en les présentant à notre esprit de la manière la plus favorable à ce but. Hahnemann a préféré ce dernier parti, et en l'acceptant, il n'a point failli à son mandat de réformateur intégral de la science médicale.

Voyons comment il a accompli son œuvre, et de cet exposé

découlera la démonstration de ma proposition, que *nul avant lui n'a su mieux que lui ni individualiser, ni généraliser en pathologie*.

Le sixième paragraphe que j'ai cité plus haut, très-honoré confrère, contient dans ces mots, « l'observateur exempt de » préjugés n'aperçoit dans chaque maladie individuelle que » des modifications accessibles aux sens de l'état du corps et » de l'âme », la confirmation absolue du principe physiologique dont il a été question dans la première partie de cette lettre, l'UNITÉ SUBSTANTIELLE DU CORPS ET DE L'AME. Un principe d'une si haute vérité ne peut être qu'éminemment fécond, et la conséquence qui en découle est celle-ci: l'ENSEMBLE DE CES MODIFICATIONS REPRÉSENTE TOUTE LA MALADIE. Ces quelques mots suffisent à l'exposition de toute la pathologie d'Hahnemann : d'abord, ils signifient d'une manière bien précise que toutes les maladies ne se manifestent à nous que par la totalité de leurs signes et symptômes. Cette proposition, aussi généralisante que possible, soustrait la pathologie entière au domaine de l'hypothèse et la confie entièrement à l'observation. Ces mêmes paroles déterminent également avec la même précision, que toute maladie individuelle sera distinguée d'une autre par ses signes et symptômes propres. Cette seconde proposition, aussi individualisante que possible, préserve le médecin clinicien contre toute confusion. Par la première, il connaîtra et distinguera les maladies entr'elles, et par la dernière, il appréciera toutes les modifications que leur auront imprimées l'âge, la profession, la constitution, le sexe, etc. de chaque malade. Peut-on signaler avec plus de bonheur au pathologiste les termes synthétique et analytique de l'objet de son étude?

Vous me direz peut-être, voilà un cadre de pathologie tracé à bien peu de frais. Assurément, vous répondrai-je, si c'est par le nombre des mots qui expriment une chose qu'il faut

apprécier cette chose. Mais, le laconisme d'Hahnemann sur cet important sujet n'est qu'apparent. En sa qualité de réformateur, qu'avait-il à faire ? Rectifier ce qui lui paraissait devoir l'être : Or, les hypothèses s'étaient multipliées sur la nature intime des maladies, sur les conditions organiques, présumées causes, qui se développaient sous l'influence des mêmes maladies, et sur bien d'autres points en pathologie. Ces hypothèses ont été bannies par Hahnemann; il devait donc les remplacer par ce qu'il a cru être propre à nous conduire à la vérité, et il l'a fait, conservant intact l'héritage précieux de l'observation pathologique des siècles passés et acceptant d'avance celui des siècles futurs. La critique à laquelle il se livre contre les abus qu'il signale, témoigne hautement qu'il a voulu se borner seulement à proscrire ces mêmes abus. Replacer la pathologie, qu'il veut voir dominer par son grand principe physiologique, replacer la pathologie sous le regard immédiat de l'observation, sous la sanction de l'expérience, et la prémunir contre l'hypothèse, tel a été le but unique que s'est proposé Hahnemann. L'a-t-il atteint ? Évidemment, oui, si on le juge du point de vue auquel il s'est placé, et nul médecin avant lui n'a fertilisé la science par des préceptes pratiques aussi généralisateurs ni aussi individualisants.

Voyons en effet comment Hahnemann considère la maladie: nous lisons au paragraphe septième de l'Organon : « Quand » l'homme tombe malade, cette force immatérielle (la force » vitale), active par elle-même et partout présente dans le » corps, est au premier abord la seule qui ressente l'influence » dynamique de l'agent hostile à la vie. Elle seule, après » avoir été désaccordée par cette perception, peut procurer à » l'organisme les sensations désagréables qu'il éprouve, et le » pousser aux actions insolites que nous appelons maladies. » Etant invisible par elle-même, et reconnaissable seulement

» par les effets qu'elle produit dans le corps, cette force n'ex-
» prime et ne peut exprimer son désaccord que par une ma-
» nifestation anormale dans la manière de sentir et d'agir de
» la portion de l'organisme accessible aux sens de l'observa-
» teur et du médecin, par des symptômes de maladie. » La maladie est donc pour Hahnemann *une manifestation anormale dans la manière de sentir et d'agir de la portion de l'organisme accessible à nos sens*, ou bien, ce qui revient au même, un ensemble *d'actions insolites de l'organisme, accompagnées de sensations désagréables*. Voilà certes une définition qui met fin à toutes les divagations sur la nature intime des maladies; toutefois elle n'est pas complète: ces *actions insolites*, ces *sensations désagréables*, cette *manifestation anormale dans la manière de sentir et d'agir de l'organisme*, sont représentées à l'observateur par des symptômes, et l'ensemble de ces symptômes *est l'image réfléchie au dehors de* L'ESSENCE *intérieure de la maladie* (1). En rapprochant de ces divers textes d'autres qui seront reproduits plus loin et dans lesquels Hahnemann insiste itérativement sur l'obligation, dans chaque cas morbide, de s'attacher surtout aux phénomènes CARACTÉRISTIQUES, il est facile de se convaincre que pour Hahnemann *la maladie est un état anormal qui se manifeste par des symptômes propres, réfléchissant son essence, et seuls nécessaires à connaître pour sa guérison*. Le fondateur de l'homœopathie a donc circonscrit toute la pathologie pratique dans l'étude, la connaissance et l'appréciation des symptômes des maladies, et les circonstances étiologiques qui les précédent ou les dominent. La généralisation homœopathique est donc celle-ci, je le répète: toute maladie ne peut être connue de l'observateur que par ses symptômes; et son individualisation est celle-ci: toute maladie ne peut être

(1) Org. *parag*. 7.

distinguée d'une autre que par ses symptômes propres et caractéristiques. Des préceptes aussi éminemment féconds pour la pratique de l'art de guérir ont-ils jamais été formulés ? Et il ne faut pas oublier qu'ils n'excluent nullement tout autre genre de notions des maladies, dont l'effet n'est point propre à altérer ou attérmer leur portée et leur valeur.

Permettez-moi, très-honoré confrère, de vous signaler en outre le problème pathologique, posé comme Hahnemann l'a posé, et il vous sera facile de vous convaincre qu'il renferme toute la pathologie. Pour lui, la symptomatologie est la partie principale de cette partie de la science médicale ; et veuillez observer qu'en recommandant l'étude des symptômes, il n'interdit aucunement d'étudier les modifications et les nuances diverses qu'ils présentent : au contraire, cette importante opération intellectuelle qui convertit la symptomatologie en séméiotique, est autant dans la lettre que dans l'esprit de ses préceptes. Les citations se presseraient sous ma plume pour le prouver ; je vous rappelerai seulement le paragraphe 153me, déjà cité, où Hahnemann insiste expressément sur la nécessité de distinguer les symptômes *généraux* et *vagues* des symptômes *frappants*, *singuliers*, *extraordinaires* et CARACTÉRISTIQUES ? Il dit ailleurs : « Le médecin peut la considérer dans toutes ses parties (la totalité des symptômes), et en » faire *ressortir les signes caractéristiques* » (1). Une semblable opération constitue la séméiotique, et vous le savez, la séméiotique *suppose la connaissance préalable des maladies*. Vous l'avez dit vous-même à propos de Dupuytren (2), et Hahnemann a droit à la même justice. D'ailleurs, il serait très-facile de démontrer qu'il suppose toujours chez son lecteur la connaissance des maladies.

(1) *Organon, paragraphe* 105.
(2) *Art méd.*, mai 1855. *p.* 328.

En résumé, très-honoré confrère, Hahnemann établit la pathologie sur le principe physiologique le plus vrai qu'il soit possible d'énoncer; il formule des préceptes pratiques aussi absolus que possible, soit en vue de l'individualisation de chaque cas morbide, soit en vue de la connaissance clinique de toutes les maladies, préceptes qui présupposent la connaissance des maladies. Sa pathologie est donc complète : elle est même plus complète que nulle autre antérieure à la sienne, car toutes les parties de cette branche des connaissances médicales reçoivent de ses travaux un véritable progrès. L'étiologie, envisagée surtout dans ses rapports avec la thérapeutique; la symptomatologie, perfectionnée par l'étude des modifications infinies de la douleur et par celle des phénomènes moraux et intellectuels; le diagnostic, soustrait aux hardiesses de l'hypothèse, parce qu'il se fonde sur l'expression phénoménale de la maladie; la séméiotique enfin rendue plus parfaite, non en vue du pronostic, passé sous silence par Hahnemann parce que sans doute il n'avait rien à réformer à ce qu'il en avait été dit avant lui, mais en vue de la thérapeutique; tels sont les immenses et précieux résultats pathologiques que nous devons au génie d'Hahnemann.

Mon opinion, très-savant confrère, est donc bien distincte de la vôtre, car vous me dites *carrément* : « Hahnemann n'a » su ni généraliser ni individualiser en pathologie ; si vous » l'aimez mieux, la pathologie Hahnemannienne est un tissu » d'erreurs et d'hypothèses sans fondement. (1) » Heureusement pour moi, votre argumentation pour soutenir cette monstrueuse assertion, pardonnez la qualification, n'est point à la hauteur de votre science, et je n'éprouve nul embarras à la réduire à sa véritable valeur.

(1) *Art médical*, numero de septembre, p. 212.

D'après Hahnemann, dites-vous, *la maladie est un ensemble de symptômes*, et vous ajoutez : « Comme toute définition doit » être réciproque, il résulte de cette définition que pour Hah- » nemann tout ensemble de symptômes est une maladie ». Pardon , savant confrère , la réciprocité de la définition que vous prêtez à Hahnemann n'est pas : *Tout ensemble de symptômes est une maladie*, ce qui serait une erreur grossière ; mais bien, *un ensemble de symptômes est une maladie*, ce qui est une vérité incontestable. Votre début n'est pas heureux : nous avons vu plus haut comment Hahnemann définit la maladie, et certes, votre laconisme aurait pu être plus exact. Modifier aussi étrangement une définition, c'est chose grave ; mais laissons là ce *lapsus calami*, et voyons où nous conduit l'inversion de la définition incriminée par vous. Si un ensemble de symptômes, (observés chez un malade, ceci doit être ajouté pour rendre la pensée d'Hahnemann,) n'est point une maladie, qu'est-ce-donc ? Si ce n'est pas une maladie, soit à l'état d'incubation, soit à l'état de développement, ce sera donc la santé. Voilà la conclusion de votre critique sur ce point capital.

Continuant votre tirade, vous dites : « Pour Hahnemann » tout état morbide est *sui generis*, tout-à-fait à part, ne peut » se rattacher à aucune espèce, par conséquent ne peut deve- » nir l'objet d'aucune sytématisation absolue. » Il est vrai que pour Hahnemann tout état morbide est *sui generis*, étudié sur chaque malade à guérir ; mais il est faux qu'il soit considéré par lui comme étant *sui generis* d'une manière absolue, tout-à-fait à part, ne pouvant se rattacher à aucune espèce et par conséquent ne pouvant devenir l'objet d'aucune systématisation absolue. Je ne vous donnerais point un pareil démenti, si je n'avais plusieurs passages de l'Organon et des autres écrits d'Hahnemann à vous opposer. « Non ! dit-il, deux ma- » ladies qui diffèrent bien l'une de l'autre quant au genre ,

» mais qui se ressemblent beaucoup à l'égard de leurs mani-
» festations et de leurs effets, s'anéantissent toujours mutuel-
» lement dès qu'elles viennent à se rencontrer dans un même
» organisme ». (1) Deux maladies qui *diffèrent bien l'une de l'autre quant au* GENRE et qui viennent à se rencontrer dans un même organisme, qu'est-ce donc? Elles sont là évidemment pour prouver que *tout état morbide n'est pas* SUI GENERIS *pour Hahnemann*; et puisque celui-ci admet des maladies d'*un genre différent*, il est incontestable qu'il admet aussi des espèces parmi elles. Hahnemann s'arrête à peine à cette idée au développement de laquelle vous avez déjà consacré bien des travaux. Vous le voyez; s'ils sont féconds, ils n'auront rien d'antipathique à l'œuvre d'Hahnemann qui en a parlé avant vous et qui est si peu coupable de considérer tout état morbide comme étant *sui generis*, qu'il dit : « La nature elle-même per-
» met quelquefois la coïncidence de deux et de trois maladies
» spontanées dans un seul et même corps. » (2) Voilà donc un ensemble de symptômes qui est pour Hahnemann l'expression de deux ou trois maladies. Que devient alors votre critique qui repose uniquement sur une grosse erreur gratuite que vous lui prêtez ? Si ces textes ne vous suffisent pas pour vous convaincre qu'Hahnemann ne nie pas les *espèces* en pathologie, voici quelques lignes qui sont assurément plus expresses:
« L'homœopathie a enseigné, seule et la première, les moyens
» de guérir, par des médicaments agissant d'une manière spé-
» cifique, les grandes maladies qui constituent des ESPÈCES A
» PART, l'ancienne fièvre scarlatine lisse de Sydenham, le
» pourpre des modernes, la coqueluche, etc. (3) » Vous l'en-

(1) *Organon, paragraphe* 43.
(2) *Organon, paragraphe* 42.
(3) *Traité des maladies chroniques, p.* 7.

tendez : il s'agit ici d'ESPÈCES MORBIDES A PART. Hahnemann n'a point développé cette idée au point de vue spéculatif; c'est là le seul tort qu'il peut avoir à vos yeux; mais il avait parfaitement le droit d'en agir de la sorte sans compromettre son œuvre, s'il a jugé cette étude étrangère à son but ou stérile dans ses résultats. Vous me paraissez appelé à combler cette lacune que son génie a léguée au talent de ses successeurs ; soit : nul mieux que vous n'est digne d'une tâche difficile ; mais nous attendons encore les fruits de vos travaux à ce sujet.

Vous continuez ainsi, très-savant confrère : « Hahnemann » part du principe de la particularité absolue, de l'individua- » lisation absolue ». Point du tout : Hahnemann *tend* au principe de la particularité absolue, de l'individualisation absolue, et seulement au point de vue des rapports de la pathologie avec la thérapeutique, ce qui est mis hors de doute par la note deuxième du paragraphe quatre vingt-unième de l'Organon. Cependant, à la faveur de cette NOUVELLE et LÉGÈRE MODIFICATION DOCTRINALE que vous prêtez à Hahnemann, (vous êtes vraiment envers lui d'une largesse inépuisable), vous écrivez contre lui une tirade qui est parfaitement résumée par cette phrase : « Il est dans l'absence de toute science, de toute méthode, » dans le caprice, dans l'arbitraire » ; phrase dont la conclusion est celle-ci : « Il n'aura aucune indication thérapeutique précise ». (1) Vous avez malheureusement oublié, en écrivant ces mots, que vous aviez écrit ceux-ci dans un autre temps : « Si » Hahnemann a bronché dans le procédé, la méthode qu'il a » suivie pour poser les indications n'en reste pas moins la » vraie méthode, la méthode la plus sûre. » (2)

Toute cette argumentation contre Hahnemann, très-redon-

(1) *Art médical*, numero de septembre 1856, *p.* 213.

(2) *Art médical*, numero d'Août 1855, *p.* 98.

dante sans doute, vous vous la seriez épargnée, très-honoré confrère, si vous aviez bien voulu reconnaître, ce qui est de toute évidence, que la symptomatologie d'Hahnemann doit subir cette opération intellectuelle qui distingue et apprécie les symptômes dans toutes leurs nuances, et la convertit en séméiotique qui elle-même suppose la connaissance préalable des maladies. Vous vous seriez également épargné cette phrase que je ne cite qu'à regret : « Mettez à la place de la gale tout » ce que vous voudrez, par exemple le clair de la lune ou le » rhume de cerveau, et vous pourrez dire avec autant de vé- » rité que toutes ces maladies dépendront du clair de la lune » ou du rhume de cerveau, que Hahnemann a dit qu'elles » dépendent de la gale ». (1)

La théorie des maladies chroniques d'Hahnemann a des liens si intimes avec la tradition, très-honoré confrère, que je vous demande la permission de laisser là le *clair de lune et le rhume de cerveau* que vous lui substituez d'une manière si leste, me réservant de revenir sur cette question, dans la IIIme partie de cette lettre. J'ai cependant, avant de laisser reposer mes lecteurs, à répondre aux lignes suivantes qui sont à mon adresse personnelle. « Il me plait, me dites-vous, de trouver » que la négation des espèces des essences morbides est la » même chose en pathologie que la doctrine qui établit scien- » tifiquement les principes et la méthode sur lesquels repose » la réalité de ces espèces ou de ces essences ». Je vois que votre largesse n'a pas été épuisée envers Hahnemann : vous me prêtez là une opinion que je ne puis avoir exprimée, puisque je suis aussi loin d'admettre qu'Hahnemann a nié ces essences que ce que je suis loin de reconnaître que vous les ayez prouvées, et surtout que vous ayez établi scientifiquement les

(1) *Art médical*, numero de septembre 1856, p. 214.

principes et la méthode sur lesquels repose la réalité de ces espèces ou de ces essences, et démontré la supériorité pratique de cette connaissance. Si un lapsus m'avait fait émettre à mon insçu une semblable opinion, je la rétracte énergiquement.

III.

Ma troisième proposition, très-honoré confrère, est celle-ci: *Hahnemann n'a nullement méprisé la tradition*. Ces paroles sont-elles un éloge ou une critique? de même les vôtres auxquelles je réponds sont-elles une critique? Avant de répondre à cette double question, il faut savoir quel est le prix du patrimoine médical que les siècles nous ont légué. S'il est tout *vérité*, il y a faute à ne pas l'accepter en entier; de même, s'il est tout *erreur*, il y a mérite à le repousser: et s'il est constitué par un mélange d'erreurs et de vérités, le vrai sage sera celui qui acceptera celles-ci et repoussera celles-là. C'est dans cette condition que s'est placé Hahnemann. C'est ce que je vais facilement vous prouver.

Vous dites: « La tradition veut que le médecin connaisse la » physiologie. » Hahnemann ne s'y oppose nullement: je vous l'ai démontré dans la première partie de cette lettre. Vous continuez: « Que la physiologie soit la base de la patho« logie. » Afin que le médecin arrive à la connaissance de ce qu'il a besoin de savoir relativement à la maladie, pour pouvoir en entreprendre le traitement, et c'est là la première proposition fondamentale pratique d'Hahnemann, il faut nécessairement qu'il se base sur la connaissance physiologique de l'homme. Comment connaître quelque chose d'une maladie, si on ne connaît rien de la santé d'un être? la première partie de cette lettre démontre qu'Hahnemann n'a craint que les em-

piètements funestes de la physiologie. Vous poursuivez : « la tradition veut que le médecin connaisse le nom, l'essence, l'espèce de la maladie dont chaque malade est un exemple. » Hahnemann ne défend nullement la connaissance du nom d'une maladie, mais il s'élève itérativement contre l'abus des noms pathologiques en tant qu'ils exercent une influence sur la nature du traitement ; il proscrit le traitement du nom pathologique. Relativement à l'essence des maladies, nul avant lui ne l'a mieux connue et n'a mieux appris à la connaître : *Essentia est quod significatur per definitionem.* Quelle meilleure définition de la maladie que sa caractérisation phénoménale, et qui avant Hahnemann a mieux étudié celle-ci ? Comme l'essence des choses est ce qui domine leur étude, ayant aussi bien appris à connaître l'essence des maladies, Hahnemann a presque négligé leurs espèces. Toutefois il a distingué les maladies aiguës des maladies chroniques, les épidémiques des sporadiques, les maladies locales des maladies générales, etc. « La tradition, dites-vous encore, veut que la séméiotique permette au médecin de prévoir ce qui se passera ultérieurement ; » rien dans l'œuvre d'Hahnemann n'exclut cette opération intellectuelle qui sera toujours d'autant plus parfaite que l'observation du médecin sera plus complète et son jugement plus droit. Enfin vous terminez ainsi l'expression des préceptes traditionnels : « La tradition veut que la médication réponde à l'indication et de plus qu'on tienne compte des contre-indications ». Ceci signifie en d'autres termes que la tradition veut que le médecin guérisse ses malades. Or, vous le savez, très-honoré confrère, nul médecin avant Hahnemann n'a mieux appris à guérir *citò, tutò et jucundè.* Votre résumé de clinique à l'hôpital Ste-Marguerite en est une preuve, et je pourrais en citer de plus éclatantes encore.

Malgré cet accord parfait d'Hahnemann avec la tradition

telle que vous la présentez, vous fulgurez contre lui ce terrible anathème : « Il n'y a pour lui ni diagnostic, ni pronostic, ni » contre-indications, pas plus que de physiologie : donc il a » méprisé la tradition, la constitution fondamentale de la » médecine pratique ».

Mais, tout doux, très-honoré confrère; il y a une autre manière de produire le bilan de la tradition qui, je crois, vaut mieux que la vôtre. La science médicale est arrivée jusqu'à Hahnemann, riche de faits précieux, fruits de l'expérience, rendus à peu près stériles par les hypothèses et l'absence d'un principe général qui permit de les coordonner d'une manière immuable et scientifique. Vous avez vous-même reconnu la vérité de cette critique en mille endroits de vos écrits ; je me borne à vous rappeler les lignes suivantes : «Le raisonnement, » en un mot, suffit-il en médecine, lorsque la première vérité » a été posée, pour constituer la science ? La physiologie nous » apprend-elle la pathologie, et celle-ci nous donne-t-elle la » pathologie directement ? Je n'hésite pas à répondre non, et » c'est en cela que la doctrine que nous allons exposer diffère » des doctrines antérieures. Dans celles-ci, en effet, on accorde » trop à la physiologie, on en fait un système d'explications » pathologiques que l'on substitue à l'histoire des maladies » réelles : puis, de ces explications on conclut logiquement » au traitement que l'on doit employer. La médecine alors » n'est pas la coordination des faits recueillis par l'observa» tion et l'expérience, des découvertes du génie. C'est l'abus » de la théorie et du raisonnement, c'est la substitution des » fantômes de l'imagination aux réalités. Or cet abus a tou» jours existé; il est l'erreur traditionnelle en médecine ». (1) Cette erreur traditionnelle, l'abus de la théorie et du rai-

(1) *Art médical*, juillet 1855, *p.* 5.

sonnement, la substitution des fantômes de l'imagination aux réalités, Hahnemann les a proscrits soigneusement et avant vous, voilà pourquoi il n'a point calqué sa matière médicale sur la physiologie; voilà pourquoi il s'en est tenu pour la connaissance des esssnces morbides à leur caractérisation phénoménale, repoussant leur classification qui ne peut être basée, pour le moment du moins, que sur l'abus de la théorie et du raisonnement; voilà pourquoi enfin il s'est élevé contre les dénominations pathologiques qui ne sont le plus souvent, qu'une expression synthétique, un résumé de vues théoriques qui dominent ensuite la thérapeutique. Cette partie de l'héritage traditionnel, Hahnemann l'a repoussée; il a fait plus encore; il nous a enseigné comment nous pouvions nous prémunir contre la funeste solidarité qu'ont entr'elles les leçons du passé, bonnes ou mauvaises, en confiant tout en médecine à l'observation, éclairée par l'immuable loi des semblables et les principes qui en découlent. Ainsi donc la constitution médicale traditionnelle que tour-à-tour vous repoussez et défendez, Hahnemann l'a non seulement acceptée dans ce qu'elle a de bon, mais il l'a corroborée par des principes, et l'a soustraite ainsi pour toujours aux fluctuations des opinions hypothétiques.

Mais, vous ai-je dit, il y a une plus exacte manière que la vôtre de représenter la tradition et de recueillir ses enseignements. Je vais, très-honoré confrère, vous en donner un exemple.

Parmi les enseignements traditionnels, transmis de siècle en siècle, Hahnemann a donc sagement repoussé ceux qui ne reposaient que sur des hypothèses, mais il a religieusement gardé ceux qui lui ont paru être l'expression d'une saine et constante observation: et s'il en est un qui soit certainement de cette nature, c'est assurément celui qui apprend au médecin de res-

pecter certaines maladies, à moins d'avoir préalablement préparé à leur guérison l'organisme qui doit en être l'objet. Cet enseignement, reposant sur l'opinion que certains principes ou certaines dispositions rendent l'homme plus apte à devenir malade ou à l'être plus longtemps, cet enseignement traditionnel est dans toutes les pages de l'histoire de la médecine, et Hippocrate lui-même en a formulé presqu'expréssément les termes. *Quibus occulti cancri adsunt, non curare meliùs. Curati enim citiùs intereunt, non curati verò longiùs vitam trahunt.* (1) Ces quelques paroles du père de la médecine renferment une doctrine que la tradition a fidèlement gardée, cherchant toujours à la développer et à la perfectionner. D'autres fruits de l'observation hippocratique la sanctionnent: *Qui calvi sunt, iis varices magni non fiunt; quibus verò calvis existentibus varices superveniunt, ii rursùs capillati fiunt.* (2) *Insanis si varices, vel hemorrhoïdes supervenerint, insaniæ solutio.* (3) *Diuturnas curanti hemorroïdas, nisi una quæpiam servetur, periculum aquæ inter cutem, vel tabis impendet.* (4) Il faut être bien peu versé dans l'observation médicale pour ne pas comprendre qu'Hippocrate lui-même a reconnu que certains malades ne pouvaient pas être débarrassés sans danger de tous leurs maux, et que certains phénomènes pathologiques se substituaient quelquefois à d'autres, mais ayant toujours les caractères de ceux qu'il n'est pas prudent de guérir. Qui ne reconnaît dès lors que le berceau de la doctrine des maladies chroniques d'Hahnemann est dans les livres même du père de la médecine, et qu'elle prend date dès lors dans l'origine même de la tradition médicale?

(1) Aph. *trente-huitième*, *liv. VI.*
(2) Aph. *trente-quatrième*, *liv. VI.*
(3) Aph. *vingt-unième*, *liv. VI.*
(4) Aph. *douzième*, *liv. VI.*

Si nous poursuivons avec soin à travers les âges le développement de l'idée hippocratique que je viens de signaler, nous arrivons aussitôt aux humeurs peccantes; plus tard aux divers vices morbifiques constitutionnels, et à la confirmation de ces préoccupations théoriques par les incrassants et les dépuratifs de toute nature. L'insuccès des efforts tentés est rendu patent par des TRAITÉS *de maladies qu'il est dangereux de guérir* et par l'usage des exutoires permanents. Cette doctrine des maladies chroniques poursuit son évolution, et en témoignage, nous rencontrons l'étude des diathèses, des prédispositions morbides, et l'hérédité qui figure dans le cadre étiologique de presque toutes les maladies chroniques. Les monuments qui attestent ce travail de toutes les générations médicales sont aussi multipliés que constants, et je n'en finirais pas, si je voulais seulement les mentionner tous. Il n'est pas jusqu'à Broussais, lui qui a si constamment combattu contre ce qu'il appelait des entités, qui a sanctionné la doctrine qui admet une cause particulière chez certains sujets qui rend leurs maladies plus difficiles à guérir. « La prédisposition à la syphilis, dit-il, est la » même que la prédisposition aux scrofules : aussi les sujets » qui en sont doués, sont-ils plus difficiles à guérir que les » autres (1) ». Qu'est-ce qu'une prédisposition, qu'est-ce qu'une diathèse? Qu'est-ce encore que l'hérédité? Que sont les exutoires permanents et les dépuratifs? Quelle est enfin la cause du crédit des sources minérales? Il est de la dernière évidence que tout cela n'est que l'expression de la foi des médecins de tous les temps en l'existence d'un état particulier de certains individus, état qui les prive de jouir d'une santé parfaite, les rend plus aptes à être malades, et rend leurs maladies plus longues, plus dangereuses et quelquefois incurables.

(1) Ex. des Doct. méd. Prop. CDXII.

Eh bien ! très-honoré confrère, vous n'êtes sans doute nullement étonné, vous qui êtes un si ardent défenseur de la tradition, de la voir avec tant d'acharnement poursuivre la découverte de la cause qui engendre cet état particulier de certains sujets. Votre observation est sans aucun doute trop assidue et trop éclairée pour qu'elle ne vous ait pas aussi poussé dans la voie que vous indique la tradition médicale d'une manière si étrangement évidente. Assurément, vous admettez qu'une ou plusieurs causes quelconques dominent la génésie et les diverses phases des maladies chroniques. En cet état, je vous le demande, connaissant les immenses travaux d'Hahnemann sur cette capitale question, comment avez-vous pu écrire, et le répéter tant de fois, qu'Hahnemann a nié la tradition ? J'ai eu l'honneur (1) d'opposer quelques objections à votre proposition : et sans en tenir compte, vous insistez et vous dites encore, *Hahnemann a méprisé la tradition*, tandis que les travaux du fondateur de l'homœopathie sur les maladies chroniques, ne sont que la continuation de travaux traditionnels constants, et le développement d'une doctrine médicale traditionnelle au premier chef. Dans tous les temps, les médecins ont paru absorbés par le désir d'arriver à connaître les propriétés des médicaments; Hahnemann le premier nous a enseigné une méthode sûre d'arriver à ce but : dans tous les temps, les médecins ont poursuivi de leurs investigations la cause des maladies chroniques et la connaissance des moyens d'en délivrer l'homme, et nul médecin avant Hahnemann n'a plus fait que lui sur cette importante matière : et vous osez accuser Hahnemann d'avoir méprisé la tradition !!

A la vérité, très-honoré confrère, pour vous mettre plus à l'aise, vous vous en prenez aux mots employés par Hahne-

(1) Voir *la Revue*, numero de juin de cette année.

mann. « Les *miasmes chroniques*, dites-vous, sont des absurdités » en étiologie, des non-sens en terminologie médicale (1). » Mais un esprit tel que le vôtre peut-il s'arrêter aux mots, lorsqu'ils désignent une chose si digne de son attention? Eh, quoi! Vous n'auriez donc jamais observé qu'à la suite d'une gale repercutée, un ou plusieurs ulcères sont survenus aux jambes; que la guérison intempestive et seulement apparente de ceux-ci est suivie d'une sorte d'asthme; que l'asthme disparaît plus tard et le sujet devient goutteux; que la goutte elle-même cède ensuite la place à la gravelle? Cette succession d'affections hétéromorphes ne se serait-elle jamais présentée à votre observation? Oh! non: l'existence d'un médecin est circonscrite dans un cercle de malades bien restreint, s'il n'a appris par son expérience personnelle au moins une partie de ces faits, et qu'en outre l'aliéné qui se présente à lui compte plusieurs ancêtres qui ont été privés de leur raison; que le cataracté nomme plusieurs de ses ascendants qui ont été aveugles; que le phthisique descend de plusieurs générations de phthisiques. Qui peut ignorer que le cancer, le rachitisme, la goutte et mille autres formes d'affections graves et rebelles forment une sorte de funeste patrimoine que certaines familles se lèguent d'âge en âge avec une déplorable fidélité? Vous n'êtes pas assurément, très-honoré confrère, dans un pareil cas: vous avez également observé les manifestations pathologiques protéiformes de l'infection syphilitique, transmise même par génération. Tous ces faits assurément vous ont appris que, s'il n'y a pas de *miasmes chroniques* qui concourent ou plutôt pré-existent aux phénomènes pathologiques chroniques constatés par vous, il y a au moins là quelque chose: appelez ce quelque chose comme il vous plaira, mais ne

(1) *Art médical*, numero de septembre 1856. *p*. 215.

frappez pas de la même proscription et les mots et les choses.

Mais vous n'êtes sans doute pas aussi convaincu du mode génésique des maladies chroniques que ce que je viens d'être porté à supposer que vous l'étiez ; en effet vous dites : « Un » état morbide est *symptomatique* d'une maladie exclusive» ment quand il suit celle-ci comme l'ombre suit le corps, » de telle sorte, qu'il se développe habituellement dans le » cours de celle-ci et qu'il ne se développe jamais sans qu'elle » existe. Dites-moi, je vous prie, si Hahnemann a observé » ces deux conditions pour affirmer que toutes les maladies » qu'il a mentionnées étaient des symptômes de la gale. (1) »

Veuillez observer d'abord qu'Hahnemann ne qualifie de miasme que la psore latente ; elle ne devient maladie que lorsqu'elle sort de cet état. Cette distinction découle des lignes suivantes, et de bien d'autres passages. « De nombreuses » observations, dit-il, m'ont dévoilé peu à peu les signes à » l'aide desquels la gale qui sommeille dans l'intérieur, et qui » jusqu'alors est demeurée latente, peut être reconnue, même » dans le cas où elle n'a pas pris encore le caractère d'une » maladie prononcée. (2) »

Dites-moi, je vous prie, à votre tour, si l'inoculation du virus vaccin est suivie de la pustule vaccinale, *comme le corps suit l'ombre* ; si la manifestation syphilitique suit de même le coït impur ; si l'hydrophobie suit également la morsure d'un chien enragé, et enfin, pour terminer cette série d'exemples, si le miasme pestilentiel produit de la même manière le développement de la peste. La deuxième condition que vous exigez pour Hahnemann n'est pas mieux remplie que la première dans une foule de cas. Les épidémies qui sont certainement dûes

(1) Traité des malad. chr. *t.* 1. *p.* 76.

(2) Même n°. *p.* 214.

à des causes analogues, mais dans un autre ordre d'idées, à celles admises par Hahnemann pour les maladies chroniques, ne frappent pas *habituellement* tous les sujets soumis à ces causes. Le choléra nous a heureusement donné un exemple de cette nature; la peste qui ravagea toute l'Allemagne au commencement du XVIIIe siècle, quelque grave et dangereuse qu'elle ait été, n'a pas fait périr toute la population qui assurément a toute été soumise à l'influence des miasmes pestilentiels. Ratticher, qui a décrit cette peste, rapporte entr'autres un exemple qui prouve que les miasmes pestilentiels sont encore au bout d'un an, susceptibles de propager l'infection (1). Sont-ce là des exemples qui justifient votre exigence envers Hahnemann? Et cependant, je pourrais les multiplier à l'infini tous ceux qui prouvent qu'entre une maladie et sa cause, il y a bien souvent un terme tellement long qu'il semble qu'il n'existe plus entr'eux aucun rapport de causalité. Et l'esprit médical traditionnel néanmoins admet ces rapports, de même qu'il admet tous ceux qui concernent la question génésique des maladies chroniques!

Il est possible qu'Hahnemann ait employé des mots à réformer; il est possible encore qu'il ait donné trop d'extension d'action à tel miasme chronique au dépend de tel autre; il est possible aussi qu'il se soit trompé sur le nombre de ces miasmes ou principes pathogéniques : il est probable qu'il eût mieux valu qu'il s'abstînt de toute théorie pour s'en tenir à la simple signification des faits révélés par l'expérience des siècles. Toutes ces suppositions seraient-elles arrivées à l'état de propositions démontrées, vous n'en auriez pas encore acquis le droit, très-honoré confrère, de traiter comme vous les traitez les travaux d'Hahnemann sur les maladies chroni-

(1) Keert. prag. *t.* 5. *p.* 585.

ques. Si ce qu'il y a de personnel dans cette œuvre immense ne vous commande nulle admiration, l'imposant témoignage traditionnel sur lequel Hahnemann l'a assise comme sur sa base naturelle, aurait dû au moins vous inspirer du respect, et votre plume serait innocente d'avoir comparé l'immortel auteur de la doctrine des maladies chroniques, à *un homme qui trait un bouc* (1) !!!

J'aime peu à parler de ce que j'ai fait ; mais je dois vous dire ici, très-honoré confrère, que je me suis inoculé la gale, il y a dix-huit ans, pour me démontrer la vérité ou la fausseté des assertions fondamentales d'Hahnemann touchant la question de la gale comme agent pathogénique : mes premiers doutes ont été dissipés, et depuis lors, une observation constante et attentive me démontre chaque jour de plus en plus que si Hahnemann n'a pas complètement et clairement arraché son secret au sphynx des maladies chroniques, il l'a assez dévoilé pour que nous puissions en conclure qu'il nous a ouvert la voie de la vérité. L'immense érudition qu'il a mise au service de la démonstration de cette vérité est au reste une nouvelle et indéniable preuve qu'HAHNEMANN N'A POINT MÉPRISÉ LA TRADITION, puisque c'est sur les travaux et les observations des siècles antérieurs qu'il fonde sa doctrine des maladies chroniques.

A ce propos, je me permettrai de vous faire observer que ce n'est pas avec quelques phrases plus ou moins finement écrites que l'on acquiert le droit de persifler des travaux tels que ceux qu'Hahnemann nous a laissés sur les maladies chroniques. Je vous concède qu'*on est trois fois sot à tenir le baquet à un homme qui s'obstine à traire un bouc*; mais il fallait au moins tenter de prouver que votre singulière comparaison était

(1) *Art. méd.* même n° *p.* 215.

applicable à l'infatigable auteur du traité des maladies chroniques. A part la nature du parallèle par trop peu scientifique que vous vous êtes permis, vous pouvez avoir raison de ne pas accepter sa doctrine, mais il faut prouver que vous avez raison. Ce n'est pas en profitant de ce qu'une découverte en pathogénie peut présenter d'inconcevable qu'on peut se flatter de la réduire à néant, mais en démontrant que les faits sur lesquels elle se fonde sont controuvés ou mal interprétés. Je suis vraiment confus de vous adresser de semblables paroles, très-savant confrère, mais, nulle position que je sache ne donne gratuitement le droit que vous vous êtes arrogé, et moins encore celui d'en user comme vous en avez usé.

Quoiqu'il en soit du plus ou moins de vérité de la doctrine des maladies chroniques d'Hahnemann; que ses *miasmes chroniques* soient des non-sens en terminologie médicale; que ces miasmes, ou les choses qu'ils représentent, ce n'est pas là l'objet en question en ce moment, soient plus ou moins nombreux que ne le dit Hahnemann, il n'en est pas moins vrai, je le répète, que cette partie de l'œuvre du fondateur de l'homœopathie est la continuation et le développement d'une doctrine traditionnelle constante. Rappellerai-je à vos souvenirs les nombreuses citations d'Hahnemann puisées dans le passé des sciences médicales et ayant pour but de confirmer la loi des semblables, qui elle-même est écrite dans les livres hippocratiques? Vous rappellerai-je encore la revue complète qu'il a faite de tous les travaux antérieurs sur la matière médicale? son long chapitre sur les guérisons dûes au hasard; ses innombrables et précieuses recherches sur les propriétés des médicaments ne témoignent-ils pas que nul avant Hahnemann n'a su plus utilement puiser dans le vaste trésor de la tradition, et enfin ne suis-je pas en droit de vous dire bien haut : NON : HAHNEMANN N'A POINT MÉPRISÉ LA TRADITION.

Je ne terminerai pas cette lettre sans vous prier d'en pardonner l'étendue, et vous demander la permission de légitimer son titre.

Vous vous êtes demandé, très-honoré confrère, si les faits étant connus, le raisonnement suffisait en médecine, et vous avez répondu non. Vous avez également reconnu que l'erreur traditionnelle en médecine était l'abus du raisonnement. Il y a déjà longtemps que, sans avoir votre haute science, j'avais moi-même constaté l'existence de ces vérités. J'ai cherché un remède au marasme scientifique dans lequel j'avais été plongé par cette conviction, et j'ai trouvé que le principe physiologique d'Hahnemann, développé par la pathologie étudiée ainsi qu'il le recommande, et démontré par la thérapeutique, était une vérité au-dessus de toute atteinte. La puissance de cette vérité m'a paru d'autant plus grande qu'elle émanait d'une source d'où l'erreur ne vient jamais parmi les hommes. Élevé à ce point métaphysique de la science médicale, j'ai recherché si l'homœopathie pourrait également en éclairer la pratique ; et j'ai eu la satisfaction de me convaincre que, bien qu'elle fût impuissante à m'apprendre la loi des rapports qui existent entre l'état de santé et l'état de maladie, elle m'apprenait sûrement qu'elle est celle qui régit les rapports qui existent entre la maladie et les agents propres à la détruire dans les limites du possible. Éclairé par ces fécondes données, je me suis démontré que la constitution scientifique de la médecine était établie sur des principes tels qu'elle n'en avait jamais eus pui pussent même être mis en parallèle avec les nouveaux. Suis-je dans l'erreur ? personne ne me l'a démontré encore.

Ne soyez donc pas étonné de me voir si fervent dans le *servilisme Hahnemannien* dont je m'honore : l'admiration, si la reconnaissance ne m'y poussait davantage, me suffirait pour

m'attacher invariablement à Hahnemann, lui qui m'a ouvert au début de ma carrière un si consolant horizon ; lui qui en m'enrichissant des leçons du passé m'a préparé à recevoir avec fruit toutes celles que l'avenir tient en réserve. Mon mémoire sur la *méningite*, dont vous avez la bonté de parler avec estime, vous a fait croire que je me séparais de mon MAITRE, et cela sans doute parce que j'ai décrit cette affection par ordre des fonctions troublées par elle : ce mode m'a paru être très-conforme à l'esprit de la doctrine homœopathique, bien qu'il ne soit pas littéralement indiqué par Hahnemann. M. le Dr Jousset, votre éminent collaborateur, a dernièrement gardé le même ordre, en coordonnant la pathogénésie du sulfure de carbone : je crois que cette voie, suivie dans la matière médicale ainsi que dans la pathologie, peut nous conduire à un progrès désirable qui, loin de nous séparer d'Hahnemann, nous en rapprochera davantage, car rien n'est plus propre à faire avancer son œuvre que de la mettre de plus en plus en harmonie avec l'instruction médicale reçue dans nos écoles. Hahnemann, témoin des abus de la physiologie enseignée, l'a redoutée : pourquoi nous interdirions-nous de ne pas l'imiter dans une simple question de méthode et de coordination, nous qui devons tenter au moins de coopérer au perfectionnement de son œuvre ?

Malgré les questions qui nous séparent, très-honoré confrère, je n'en suis pas moins porté à exprimer à l'*Art médical* le témoignage de mes sympathies, à cause des services qu'il rend à l'homœopathie : ces services ne seraient-ils pas plus grands, si votre science et celle de vos dignes collaborateurs était moins indulgente pour le passé et les hommes qui le représentent ?

Dr BÉCHET.

VARIÉTÉS.

La presse autrefois si hostile à l'homœopathie et qui plaisantait si volontiers sur les doses infinitésimales, ne craint pas aujourd'hui de témoigner hautement de ses sympathies pour la nouvelle doctrine.

La *Gazette de France* a publié dans sa revue scientifique du 22 octobre dernier un examen de l'homœopathie et de l'allopathie. L'auteur de ce travail, écrivain haut placé dans la presse parisienne, donne une notice biographique sur Hahnemann et après avoir présenté une exposition générale de sa doctrine, il ne craint pas de faire justice de ces puériles objections qu'on ne cesse d'opposer à la loi de similitude et aux doses infinitésimales.

L'article renferme une juste appréciation de l'ouvrage publié par notre confrère le Dr L. de Parseval (de Marseille), dont nous avons rendu compte dans notre avant-dernier numero. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire, vu sa longueur, l'article de la *Gazette de France*, qui occupe plus de cinq colonnes du feuilleton, nous en citerons seulement les conclusions :

« Il y aurait sans doute de l'imprudence et de l'injustice à
» repousser systématiquement les bons résultats que peut faire
» obtenir l'homœopathie, elle a été jugée trop sévèrement, on
» n'a pas tenu compte des bons services qu'elle pouvait rendre
» à la médecine.

» Nous renvoyons nos lecteurs, qui voudraient avoir plus
» de détails sur cet important sujet, à l'excellent ouvrage de
» M. le Dr L. de Parseval. Cet ouvrage fait parfaitement con-
» naître et apprécier les deux doctrines; il soumet d'abord
» l'allopathie à une critique impartiale. Cette doctrine est en
» possession de l'enseignement officiel, elle jouit des honneurs
» académiques; et cependant, de l'aveu même de ses partisans,
» elle manque d'unité dans ses principes, elle est incertaine
» dans ses indications.

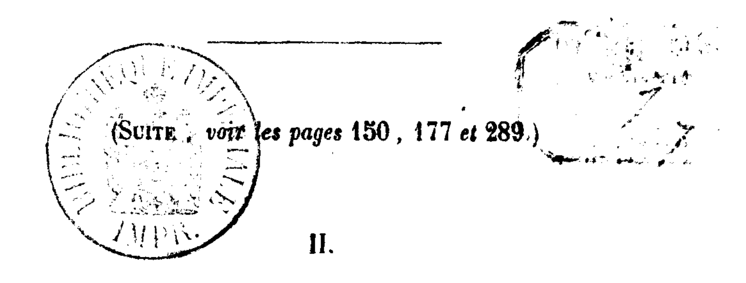
» Aucune partie du sujet n'est laissée dans l'ombre, l'auteur
» multiplie les preuves et les détails; ses citations sont pui-
» sées dans les traités les plus récents et les plus estimés.

» Il fait ensuite connaître l'homœopathie. Cette doctrine
» choque les préjugés du vulgaire; au premier abord elle of-
» fre même quelque chose d'étrange dans son principe des
» semblables et sa posologie; elle a contre elle l'opinion de la
» généralité des médecins et des académies; l'auteur fait voir
» qu'elle n'est repoussée que parce qu'elle est mal connue ou
» plutôt parce qu'elle n'est pas connue.

» L'ouvrage de M. le Dr de Parseval est une monographie
» complète parfaitement rédigée par un homme aussi cons-
» ciencieux que savant. »

Dr BÉCHET.

DES DOSES HOMŒOPATHIQUES ET DE LEUR RÉPÉTITION.



(Suite, voir les pages 150, 177 et 289.)

II.

Il n'est pas de sujet qui ait été dans la pratique de l'homœopathie l'occasion de plus d'hésitations et d'incertitude que la répétition des doses des médicaments; il a été en même temps le prétexte de divisions très-tranchées parmi les représentants de la réforme Hahnemannienne. Nous sommes convaincu d'ailleurs que cette question est une des plus importantes dans la pratique, et que sa solution opportune est aussi efficace que difficile. Son importance est hors de doute pour tout le monde : le double diagnostic, pathologique et pathogénétique, étant clairement déterminé, le choix de la dose du médicament approprié étant arrêté, il faut absolument que le praticien sache s'il doit ou non répéter la dose de ce médicament ; et il se trouve aussitôt en présence de difficultés de plus d'un genre, soit qu'il s'agisse de fixer l'espace de temps qui doit s'écouler entre les doses d'un même agent curateur, soit qu'il faille convenablement apprécier quel sera le moment où l'action de celui-ci cessant, il devient indispensable d'en

administrer un autre ; soit enfin que le médecin ait à faire succéder l'administration d'un médicament à celle d'un autre qui n'a pas absolument épuisé son action dans l'organisme.

Nous n'avons nullement la prétention d'applanir toutes ces difficultés ; mais nous allons exposer la voie dans laquelle nous sommes entré nous-même pour nous les rendre moins nombreuses et moins insurmontables. En cette matière, nous avons d'abord cherché à nous bien pénétrer de l'esprit de l'enseignement d'Hahnemann qui, quoiqu'il ne nous ait laissé aucun travail clinique proprement dit, a résolu en principe, et ceci devient évident par une appréciation réfléchie de ses préceptes, tous les points difficiles de la pratique de l'homœopathie, et par conséquent ceux qui sont relatifs à la répétition des doses.

Le paragraphe deux cent quarante-septième de l'*Organon*, est on ne peut plus explicite à ce sujet : « Sous ces conditions, » dit Hahnemann, les doses minimes d'un remède homœopa- » thique peuvent être répétées, avec un succès marqué, sou- » vent incroyable, à des distances de quatorze, douze, dix, » huit et sept jours. On peut même les rapprocher davantage » dans les maladies chroniques qui diffèrent peu des maladies » aiguës et qui demandent qu'on se hâte. Les intervalles peu- » vent diminuer encore dans les maladies aiguës, et se réduire » à vingt-quatre, douze, huit et quatre heures. Enfin, ils peu- » vent être d'une heure et même de cinq minutes seulement » dans les affections extrêmement aiguës le tout est réglé d'après » la rapidité plus ou moins grande du cours de la maladie » et de l'action du médicament qu'on emploie. » Rien n'est plus précis que le sens et la portée de ces lignes, et il y a lieu de s'étonner, les ayant lues, que la question de la répétition des doses soit encore le sujet, à ce point de vue, d'une divergence d'opinions que rien n'explique. En effet, il suffit d'avoir

pratiqué l'homœopathie quelque temps à peine pour savoir que l'expérience confirme entièrement les conseils donnés par Hahnemann. La marche des maladies et la nature de leurs manifestations sont en définitive les véritables maîtres qui apprennent à répéter ou non avec à propos les médicaments appropriés : de saines notions pathologiques sont donc à peu près exclusivement le guide le plus sûr pour conduire à une fructueuse pratique quant à la répétition des doses des médicaments. Mais n'oublions pas d'ajouter aussitôt que Hahnemann a dit encore, quelques lignes avant : « Toute amélioration, dans les maladies aiguës et chroniques, qui se dessine » franchement, et fait des progrès continuels, est un état qui, » aussi long-temps qu'il dure, interdit formellement la répétition d'un médicament quelconque, parce que celui dont le » malade a fait usage continue encore à produire le bien qui » peut en résulter. Toute nouvelle dose d'un remède quelconque, même de celui qui a été donné en dernier lieu, et » qui, jusqu'à ce moment s'est montré salutaire, n'aboutirait » alors qu'à troubler l'œuvre de la guérison. (1) » La condition importante que signale ici Hahnemann et qui est prohibitive de la répétition des doses, domine nécessairement le précepte que nous avons rapporté plus haut; mais cette condition capitale ne peut être appréciée dans sa véritable signification que par le praticien versé dans la pathologie humaine. Dans le cours d'une maladie quelconque, une amélioration est-elle réelle ou apparente, est-elle de bon aloi ou trompeuse? La réponse à ces questions est exclusivement dans l'interprétation plus ou moins heureuse des symptômes et des signes présentés par les malades. C'est donc bien à tort que les débutants dans la pratique de l'homœopathie recherchent des rè-

(1) *Organon, parag.* 245.

gles fixes et arrêtées qui les guident dans la détermination du moment opportun où il faut ou non répéter un médicament; ils doivent s'en remettre absolument, pour dissiper toutes leurs incertitudes, à la rigoureuse application des préceptes du MAITRE, préceptes que nous venons de rappeler et que doivent toujours féconder des connaissances pathologiques complètes. En effet, toutes les maladies, en dehors de leurs caractères propres, varient entr'elles par leur intensité, par leur marche et leur gravité, ainsi que par les modifications que leur impriment les conditions constitutionnelles ou autres des malades; pouvaient-elles donc se prêter, au point de vue de la répétition des doses des médicaments, à une sorte de règle fixe qu'on n'a pas craint de reprocher à Hahnemann de n'avoir pas établie? Ce n'est qu'en se méprenant étrangement sur les caractères de la grande réforme Hahnemannienne qu'on a pu s'abuser au point de penser qu'il doit exister une autre sorte de précision que celle que nous trouvons dans l'*Organon*, pour conduire le praticien dans la difficile question de la répétition des doses. Et puisqu'il faut le dire, cette question n'a paru telle, que parce qu'on a faussement cru qu'un simple relevé de symptômes suffisait pour octroyer aux malades tous les bienfaits de l'homœopathie. Ce n'est pas ainsi qu'il faut comprendre l'œuvre d'Hahnemann; nous avons eu souvent occasion de le dire; l'*Organon* n'est nullement remarquable par son exposé pathologique, mais il suppose ou plutôt il commande en cette matière des connaissances plus approfondies qu'il n'en faut pour toute autre thérapeutique; les passages que nous venons d'en extraire pour éclairer notre sujet, élèvent notre assertion au degré d'une proposition démontrée: Hahnemann a donc confié la justification des préceptes précités à l'entière et parfaite notion de la pathologie. Aussi voyons-nous chaque jour les praticiens qui acceptent l'homœopathie,

faire dans sa pratique des progrès d'autant plus remarquables qu'ils sont plus versés dans les études pathologiques. C'est en nous éclairant nous-même et par le sens et par la portée des paroles d'Hahnemann, que nous sommes parvenu à dégager dans la pratique la question de la répétition des doses de toutes les difficultés dont elle est hérissée quelquefois.

Il est une autre source à laquelle il faut cependant puiser : *Le tout est réglé d'après la rapidité plus ou moins grande du cours de la maladie*, a dit Hahnemann; mais il a ajouté : *et de l'action du médicament qu'on emploie*. Il devient évident dès lors que l'observation doit s'exercer autant sur le cours régulier et connu de la maladie que sur les modifications que lui imprime le médicament administré. Celui-ci n'a point une durée d'action absolue et fatale en quelque sorte, s'il a été dosé convenablement, mais seulement une action relative. Les indications généralement données dans les ouvrages homœopathiques, au sujet de la durée d'action des médicaments sont précieuses sans doute, mais il faut bien se garder de les accepter à la lettre. Tel médicament qui peut agir très-favorablement pendant plusieurs jours dans un cas, aura épuisé son action dans un autre en quelques heures seulement. Ce fait que confirme l'observation, démontre évidemment que, bien que la notion de la durée possible de l'action d'un médicament soit nécessaire, elle est loin d'avoir l'importance qu'on pourrait lui accorder. A quelle cause tient une semblable exception? La réponse à cette question est implicitement contenue dans les lignes de l'*Organon* que nous avons citées. Plus une maladie est aiguë, plus elle excite l'activité vitale, et plus celle-ci précipite le cours des modifications qu'elle reçoit : il est donc hors de doute que la connaissance de la durée d'action d'un médicament ne peut éclairer la question de la répétition de ses doses, que tout autant que cette connaissance est dominée par

celle de la maladie qu'il s'agit de traiter, au point de vue surtout de son acuité. Le praticien sera donc d'autant plus habile à répéter heureusement les médicaments appropriés, dans le traitement d'un état pathologique quelconque, qu'il connaîtra mieux celui-ci par une appréciation saine de ses diverses manifestations, qu'il observera plus attentivement les modifications produites par les médicaments, et qu'il jugera mieux l'impressionnabilité constitutionnelle et accidentelle de ses malades.

Nous ne nous dissimulons pas que cette conclusion peut ne paraître à un grand nombre qu'une sorte de déplacement de la question et n'en renfermer nullement la solution. Nous convenons volontiers de cet inconvénient qu'elle présente, et nous avouons ne pouvoir faire mieux : dans un sujet comme celui-ci, dont la nature ne permet pas des préceptes didactiques arrêtés, n'est-ce point faire quelque chose que d'indiquer les éléments véritables du problême à résoudre ? La répétition des doses, à part les données générales fournies par Hahnemann, présente presque toujours une actualité pratique nouvelle ; est-il possible dès lors de resserrer dans un cadre déterminé, des préceptes qui la résolvent d'avance ? Nullement : Hahnemann ne l'a pas fait, parce que cela a été jugé impossible par sa savante expérience ; et certes, ce ne sera pas nous qui aurons la prétention de faire mieux que lui. Notre rôle se borne à signaler à ceux à qui cela peut être utile, quelle est la voie qui nous a conduit à une fructueuse application des préceptes du MAITRE, et quelle est l'interprétation que nous avons donnée à ses paroles.

En résumé, il pose d'abord en principe que *toute amélioration, dans les maladies aiguës et chroniques, qui se dessine franchement et fait des progrès continuels, est un état qui, aussi longtemps qu'il dure, interdit formellement la répétition d'un médica-*

ment quelconque : Mais à peine a-t-il donné ce précepte qui règle les cas les plus heureux de la pratique, et dont on a bien à tort trop généralisé l'application, qu'il s'empresse d'en déduire un autre de l'expérience, non moins important et qui est relatif aux états morbides qui résistent plus ou moins opiniâtrement à la médication homœopathique.

Hahnemann apporte en effet une sorte de restriction au principe qu'il a posé de ne répéter *aucun médicament après toute amélioration qui se dessine franchement*. « Il arrive bien sou-
» vent, dit-il, quand la dose du médicament homœopathique
» est très-exiguë, que, si rien ne trouble ce remède dans son
» action, il continue lentement à améliorer l'état du malade,
» et accomplit, en quarante, cinquante, cent jours, tout le
» bien qu'on peut attendre de lui dans la circonstance où on
» l'emploie. Mais d'un côté, ce cas est rare, et, de l'autre, il
» importe beaucoup au médecin comme au malade, que cette
» longue période soit raccourcie de moitié, des trois quarts et
» même plus, si faire se peut, afin d'obtenir une guérison
» beaucoup plus prompte. Des observations faites depuis peu,
» et répétées un grand nombre de fois, nous ont appris qu'on
» peut arriver à ce résultat, sous trois conditions... etc. (1) »
Voilà donc le principe de la répétition des doses nettement déduit de l'expérience, laquelle l'a pleinement confirmé dans la pratique des disciples d'Hahnemann. Le cas où un médicament fait du bien pendant longtemps est rare, et en outre l'expérience a démontré qu'il y avait possibilité d'abréger la durée du traitement, en rapprochant les doses des médicaments. Ces lignes font pressentir les premières que nous avons citées et qui résument l'enseignement d'Hahnemann. Les conditions qui sanctionnent l'excellence de ce principe sont : *Que le mé-*

(1) *Organon, parag.* 246.

dicament soit approprié, qu'il soit donné à une dose convenable et que son action ne soit pas contraire au but qu'on veut atteindre. Evidemment ces paroles sont d'une grande clarté, mais elles n'expriment rien qui puisse apporter la moindre lumière à la solution des difficultés que présente la répétition des doses. En disant qu'il faut que le médicament *soit répété aux intervalles que l'expérience enseigne convenir le mieux pour accélérer autant que possible la guérison*, Hahnemann renvoie purement et simplement à ce que l'expérience apprendra à chacun à ce sujet, ou plutôt à ce qu'il va dire lui-même dans les lignes qui suivent et que nous avons rapportées au début de ce travail.

Nous avons pensé toutefois que ce paragraphe négativement important de l'*Organon* contenait au fond un enseignement précieux. En effet, il modifie d'une manière intégrale le précepte trop absolu de ne répéter un médicament qu'après l'épuisement d'action de la dose précédente. Ce dernier précepte, établi sur l'unité de la vie, est assurément d'une haute logique, de même que celui de n'administrer qu'un seul médicament à la fois. Mais il ne faut point perdre de vue que, bien que la vie soit UNE, elle est entretenue par une série d'actions qui sont loin d'être de même nature, et que notre être, quoique n'étant qu'UN, est un composé, faisant abstraction de la force qui les fait fonctionner, d'un grand nombre d'organes dont la participation d'action au but unique est loin d'avoir une importance et un mode semblables : il est donc rationnel de penser qu'un modificateur qui a impressionné, il y a quelques jours ou quelques heures avant, un organisme vivant, a porté son action sur des organes que ne peut atteindre encore l'agent nouveau qui va l'impressionner, et que l'action de deux doses du même médicament ou celle de deux médicaments successivement donnés, peut s'accomplir simultanément, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi,

dans diverses régions de la vie et sans se confondre. La raison conçoit très-bien une telle possibilité, et l'expérience démontre que le fait dont il s'agit est produit chaque jour. Supposons, pour rendre plus claire notre pensée, qu'un médicament ait à modifier le système sanguin et le système lymphatique : le système nerveux ayant reçu l'impression d'une première dose, son action ira s'exercer sur le système sanguin et consécutivement sur le système lymphatique. Cette action s'accomplissant sur la lymphe ira-t-elle troubler la perception par le système nerveux d'une deuxième dose administrée? Nous ne le pensons pas, et la voix de l'expérience nous affirme que nous avons raison. Une dose convenable de *Mercure* est administrée contre une syphilis récente; après sa perception par le système nerveux, elle va accomplir son action sur les éléments organiques spéciaux que la syphilis atteint plus particulièrement, et après quelques heures, une nouvelle dose, impressionnant la vitalité, sera impuissante à aller troubler l'action de la première, et par ce procédé expéditif, le syphilitique sera plus tôt guéri. Il est si vrai que l'organisme vivant doit se comporter ainsi envers les modifications médicamenteuses successives qui lui arrivent pendant une médication, que les maladies naturelles le trouvent dans certains cas disposé à la même docilité. Hahnemann lui-même cite un exemple analogue. « Il » peut arriver aussi, dit-il, que la *nouvelle maladie*, après avoir » agi longtemps sur l'organisme, finisse par s'allier à l'*ancienne affection, malgré le défaut de similitude entr'elles*, et que de » là résulte une maladie compliquée, de telle sorte cependant » que chacune occupe une région spéciale dans l'organisme, » et qu'elle s'y installe dans les organes qui lui conviennent, » abandonnant les autres à celle qui ne lui ressemble pas. (1) »

(1) *Organon*, *parag.* 40.

Puisque, dans une maladie compliquée, *chaque maladie occupe une région spéciale dans l'organisme et s'installe dans les organes qui lui conviennent*, et l'observation pathologique consacre l'exactitude de ce fait, pourquoi n'en serait-il pas ainsi de l'action des modificateurs artificiels, action qui n'est autre chose qu'une maladie d'un autre genre et volontaire? L'action d'une dose d'*Aconit* administrée à un pneumonique, il y a trois heures, ne peut être semblable à l'action d'une nouvelle dose de cette substance; la première s'exerce déjà dans une région de l'organisme dans laquelle la nouvelle ne pourra pénétrer que plus tard. Ces deux actions peuvent être semblables sans doute, si on les compare abstractivement l'une à l'autre; mais s'accomplissant à des intervalles donnés sur le même organisme, dans aucun instant de leur durée, elles ne peuvent être semblables et se confondre.

Ce n'est pas sans un vif intérêt que l'on suit la gradation qui conduit Hahnemann à conseiller la répétition d'un médicament de cinq en cinq minutes dans un cas de maladie très-aiguë. Il débute par interdire toute répétition, autant que dure une amélioration franche; ensuite il reconnaît que le cas où cette amélioration se produit est rare; enfin, au nom de l'expérience, il conseille la répétition, plus ou moins fréquente selon l'intensité de la maladie, passant sous silence l'épuisement d'action de chaque dose. Ses premiers conseils rappellent la théorie qu'il a donnée de l'action des médicaments, le dernier lui est certainement inspiré par son expérience, ainsi qu'il le déclare : évidemment celui-ci est le meilleur, car l'expérience des disciples d'Hahnemann à ce sujet est d'accord avec celle du MAITRE. Au reste, les considérations rapides que nous venons de présenter pour légitimer la fréquente répétition des doses, peuvent satisfaire les esprits avides d'explications : ceux qui veulent une théorie de tous les faits, trouveront-ils la nôtre satisfaisante? nous l'ignorons.

Quoi qu'il en soit du plus ou moins d'exactitude des vues qui précèdent, il est incontestablement démontré par l'expérience que s'il y a des cas où il y ait lieu de regretter d'avoir répété trop tôt un médicament, il en est beaucoup où cette répétition est avantageuse et salutaire. Le point le plus capital en cette matière est sans contredit d'apprécier sainement si, au moment où la répétition est jugée nécessaire, la nouvelle dose ou le nouveau médicament est véritablement approprié à l'état du malade. Cette condition étant remplie, à moins qu'il n'y ait une amélioration sensible, franche et progressive, il faut que le praticien recoure à la répétition, s'il ne veut s'exposer à voir traîner en longueur les maladies confiées à ses soins : une perte de temps est souvent funeste dans les maladies aiguës, et elle est toujours au moins regrettable dans le traitement des maladies chroniques. Se laisser guider par le principe qu'il ne faut administrer un médicament que lorsque celui qui l'a précédé a épuisé son action, c'est à notre avis s'exposer à encourir le reproche mérité de perdre du temps, ce qui ne peut jamais arriver, si, en se conformant au précepte capital d'Hahnemann, celui qui domine tous les autres, *qu'il ne faut point répéter le médicament ou en administrer un autre, aussi longtemps que* DURE UNE AMÉLIORATION FRANCHE ET PROGRESSIVE, on demeure toutefois vigilant observateur des conditions essentielles qui seules autorisent l'application de ce précepte. La solution de la question de la répétition des doses est donc toute entière, nous le répétons, dans le jugement que porte le médecin sur les modifications imprimées aux maladies par les médicaments administrés pour les combattre.

L'appréciation en cette importante matière n'est point difficile dans le traitement des maladies aiguës : le praticien versé dans la connaissance de la marche de ces affections, et qui est attentif à saisir avec justesse la signification de leurs symptô-

mes et signes, n'hésite jamais à reconnaître sûrement s'il doit ou s'il ne doit pas répéter le médicament choisi ou en substituer un autre à celui-ci. Au reste, il suffit d'une rapide mais attentive expérience dans la thérapeutique des maladies aiguës, pour connaître que tel ou tel agent curatif, administré à la dose convenable, devra être répété ou non : cependant, lorsque la maladie est combattue pendant sa période ascendante, il arrive souvent que le médicament le plus approprié et le mieux dosé ne procure qu'une amélioration que nous appelons négative, c'est-à-dire, qui consiste en ce que la maladie se constitue moins grave qu'elle ne paraissait devoir le faire. Le malade ne se sent pas mieux, au contraire, et cependant le médicament a été bienfaisant. Dans ce cas, il faut le reconnaître, l'erreur est facile, et bien des débutants, égarés par elle, reviennent alors aux procédés allopathiques. Un sujet, jeune et pléthorique, est atteint d'une angine tonsillaire inflammatoire; la céphalalgie est très-vive, ainsi que la douleur au gosier; l'affection n'est plus seulement vitale, une fluxion matérielle a commencé à se faire dans l'arrière-bouche: il est incontestable que dans ce cas, plusieurs heures de médication homœopathique ne procureront pas à ce malade le soulagement dont une saignée ou une application de sangsues aurait été suivie. L'*Aconit* et la *Belladona* auront seulement modéré le développement de l'affection : la continuation de l'usage de ces substances toutefois en triomphera bientôt, mais il faut être convaincu de ce résultat futur, sans cela, on se laisse aller à penser qu'elles sont sans action, et on revient aux moyens palliatifs de l'allopathie, ou bien, ce qui est pire sans doute, on demande à d'autres médicaments homœopathiques ce qu'ils ne pourront donner, la guérison d'une maladie contre laquelle ils ne conviennent pas. Il faut donc que le praticien ne perde pas de vue que les effets de ses prescrip-

tions sont relatifs aussi au degré de la maladie. Celle-ci étant encore en instance en quelque sorte, plutôt prévue que constatée, à l'état vital en un mot, il observera des effets salutaires très-prompts. Mais si la maladie est constituée déjà lorsqu'il est appelé à la combattre, il doit s'attendre à un résultat qui sera d'abord négatif avant qu'il devienne évident. Quiconque a eu à combattre des maladies épidémiques ou seulement endémiques, qui se reproduisent à peu près invariablement les mêmes chez tous les sujets qui en sont frappés dans une même année ou une même saison, ne sera point étonné de ce que nous écrivons ici. Nous avons eu dernièrement à traiter plusieurs cas de fièvre typhoïde : deux seulement sont parvenus à un état très-grave, parce que nous ne sommes arrivé auprès d'eux que lorsque déjà l'organisme avait été troublé par de profonds désordres. Bien d'autres sujets, auprès desquels nous avons été appelé plus tôt, n'ont compté que quelques jours de maladies, bien qu'ils aient présenté à peu près les mêmes symptômes que les premiers au début de leur maladie. La même médication qui n'a procuré aux uns qu'une tardive guérison, ne l'a point fait attendre aux autres. Le praticien homœopathe, en présence de maladies aiguës et graves, ne saurait trop se pénétrer de cette vérité, que certaines maladies, arrivées à un certain degré, doivent parcourir leurs périodes. Son but unique en ce cas consiste à abréger ces périodes et à les rendre moins périlleuses, et son ambition doit être satisfaite s'il l'atteint ; il l'atteindra le plus souvent, s'il ne se laisse pas troubler par l'apparente inefficacité de ses prescriptions, et s'il ne s'égare dans des voies d'où l'éloigneront toujours la connaissance exacte de la marche naturelle de la maladie, l'appréciation rigoureuse des circonstances qui peuvent la modifier et enfin le relevé fidèle de l'action effective des agents administrés.

Il est un autre point qu'il ne sera peut-être pas inutile de mentionner ici : il est rare que les maladies aiguës graves soient exactement continues, presque toutes présentent dans leur marche des rémissions quotidiennes ou biquotidiennes et par conséquent des exacerbations correspondantes. Les médicaments appropriés au génie de l'affection doivent être surtout administrés au début de la rémission et pendant sa durée, le temps de l'exacerbation étant absorbé par la nécessité d'en combattre les phénomènes les plus saillants. Ainsi, *China*, *Rhus.*, *Bryonia* ou *Arsenic.* étant indiqués contre le génie d'une maladie, il est rare qu'ils soient efficaces s'ils sont administrés pendant les exacerbations qui réclameront tantôt *Aconit*, ou *Bellad.*, ou *Opi.*, ou *Hyosciam.*, selon le cas. Cela dit en passant, ajoutons au sujet de la répétition des médicaments, qu'il ne faut jamais compter sur ces sortes de rémissions et les considérer comme des améliorations véritables. Faire le contraire, ce serait certainement perdre un temps irréparable.

Quoique Hahnemann ait déclaré qu'il n'attachait aucune importance à la théorie qu'il a donnée de l'action des médicaments, on s'est beaucoup trop arrêté à cette théorie et c'est elle certainement qui a le plus contribué à faire grandir aux yeux d'un grand nombre les difficultés de la répétition des doses, surtout dans le traitement des maladies aiguës. Nous avons nous-même payé notre tribut à cette fâcheuse influence de la théorie sur la pratique, et pensant que nous allions ajouter quelque chose à la fluxion pulmonaire d'un pneumonique ou augmenter les vomissements ou les déjections d'un cholérique, nous avons souvent hésité, dans nos premières années de pratique homœpathique, à répéter le médicament que nous avions choisi. Cependant, notre conviction, basée sur une observation attentive, nous a dégagé des liens de cette

erreur, l'expérience nous démontrant qu'une maladie n'est point aggravée parce que telle ou telle de ses manifestations est devenue plus saillante, et que moins encore elle est amendée, parce que tel ou tel symptôme est moins caractérisé. Le médicament approprié doit être répété dans le cours du traitement d'une maladie aiguë, aussi longtemps que persiste l'ensemble des symptômes qui en a motivé l'emploi, et ses doses doivent être d'autant plus rapprochées que la marche de la maladie est plus aiguë. L'intervalle de temps qui sépare ces doses devient d'autant plus grand que la maladie s'amende davantage. Ce n'est qu'à propos des sujets très-faibles et très-irritables, que nous cédons à quelque préoccupation au sujet de l'aggravation momentanée que nous pourrions causer. En général, les maladies franchement aiguës n'atteignent point des sujets de cette nature, et ce n'est que lorsqu'une maladie déjà longue, des douleurs vives subies, des déperditions éprouvées et le non accomplissement des fonctions réparatrices des forces, ont plongé les malades dans ces conditions, ce n'est qu'alors qu'il devient indispensable de ne pas s'exposer à accabler l'organisme par une répétition intempestive du médicament approprié. En dehors de ces conditions, l'expérience confirme pleinement l'excellence des conseils formulés par Hahnemann : « Les intervalles qui séparent les doses peu» vent diminuer encore dans les maladies aiguës, et se réduire » à vingt-quatre, douze, huit et quatre heures. Enfin, ils » peuvent être d'une heure et même de cinq minutes seule» ment dans les affections extrêmement aiguës. » Rien n'est plus formel, nous le répétons, que le sens de ces lignes qui traduisent si fidèlement les leçons de l'expérience !

La constatation d'une amélioration franche et progressive, dans le cours d'une maladie aiguë, est chose certainement facile ; c'est là le signal qui commande de suspendre la médi-

cation jusqu'à ce qu'une indication nouvelle se présente, si les progrès de l'amélioration se sont arrêtés avant que la guérison soit confirmée.

Pendant la durée du traitement d'une maladie chronique, il est certainement plus difficile de se rendre compte de l'existence d'une amélioration franche et progressive. D'abord, il est ordinaire au plus grand nombre de ces maladies de présenter dans leur cours des alternatives d'amélioration et d'exacerbation : cette inégalité dans leur évolution phénoménale, soit qu'elle tienne à la maladie elle-même, ou au malade, ou à des circonstances étrangères à l'une et à l'autre, est assurément incontestable. Avec de la sagacité et une observation attentive, le praticien parviendra cependant à distinguer ce qui lui importe de connaître. Le changement dans les dispositions morales ordinaires qu'Hahnemann signale surtout comme caractérisant une amélioration véritable, peut être le sujet de plus d'une erreur. En effet, un malade qui souffre depuis longtemps, espère plus en sa guérison que jamais, par cela seul le plus souvent qu'il a changé de médication, et de là son moral se modifie intégralement. Les divers désordres de la sensibilité sont loin d'être fidèles, dans les améliorations qu'ils présentent, à signaler un véritable changement favorable : et l'état du moral et les degrés de la souffrance, qu'il ne faut jamais perdre de vue sans doute, ne sont cependant propres à éclairer sûrement que lorsqu'il s'agit d'affections chroniques sans lésions matérielles appréciables. Lorsque cette condition se rencontre, elle est sans contredit le miroir sinon le plus hâtif au moins le plus exact à réfléchir les modifications survenues dans l'état des malades. Quels que soient au reste les éléments par lesquels le praticien forme sa conviction sur l'existence ou la non existence d'une amélioration franche et progressive, toujours est-il que dans les cas douteux, il

vaut mieux qu'il se décide pour la répétition des doses, l'expérience enseignant largement que par cette voie il abrègera la durée du traitement. Sa conduite à ce sujet doit être réglée par Hahnemann lui-même, dont les paroles seront d'autant plus fructueusement interprétées, que son disciple sera plus parfait pathologiste.

Il est donc assurément incontestable que le fondateur de l'homœopathie nous a laissé un enseignement presque complet sur l'importante question de la répétition des doses : il est aussi incontestable que ses paroles sur ce sujet seront à peu près inintelligibles et sans valeur aucune pour tous ceux qui sont étrangers aux connaissances médicales les plus vulgaires, les connaissances physiologiques et pathologiques. LES MÉDICAMENTS DOIVENT ÊTRE DONNÉS OU RÉPÉTÉS A DES INTERVALLES D'AUTANT PLUS COURTS QUE LA MARCHE DE LA MALADIE EST PLUS AIGUE, ET VICE VERSA ; NUL MÉDICAMENT NE DOIT ÊTRE ADMINISTRÉ, AUSSITÔT QUE SURVIENT UNE AMÉLIORATION FRANCHE ET PROGRESSIVE ET PENDANT TOUTE SA DURÉE. Par ces paroles, Hahnemann a non seulement éclairé la question de la répétition des doses, mais il a implicitement et impérieusement imposé la connaissance la plus entière de la pathologie.

Ramenée à ce point, la question qui nous occupe est-elle complètement résolue? Un médicament approprié doit-il être répété en remontant ou en descendant l'échelle de ses dynamisations, soit que ses premières doses aient été efficaces ou sans action? Un médicament approprié peut-il continuer à être répété avec chance de succès, lors même qu'il est encore approprié? Le médicament à administrer doit-il l'être à la même dynamisation que celle à laquelle a été prescrit le médicament précédemment donné? Dans la pratique de l'homœopathie, ne faut-il pas, avant d'administrer un nouveau médicament, avoir égard à celui qui l'a été déjà, au point de

vue de leur action respective et plus ou moins profonde sur l'organisme ? Voilà bien des questions secondaires dont la solution n'a pas été donnée par Hahnemann ; nous ne l'avons même trouvée nulle part explicitement exposée. Ayant depuis longtemps présumé qu'il y avait là cependant un enseignement précieux à demander à l'expérience et à l'observation, nous avons dès lors dirigé notre attention vers ce but : l'avons-nous atteint ? nous n'osons l'affirmer ; nous prions au reste nos lecteurs de contrôler par de nouveaux faits ce que nous allons leur dire sur cet intéressant sujet, leur déclarant qu'aimant avant tout le bon et le vrai, nous serons toujours disposé à modifier notre opinion, si les observations qui l'ont fait naître, n'ont été ni assez exactes ni assez nombreuses.

Dr BÉCHET.

(La Suite au prochain numero.)

CLINIQUE.

L'ophtalmie scrophuleuse est une affection commune ; ses suites sont graves et les moyens ordinaires qui composent leur traitement allopathique, sont très-douloureux: les six observations qui suivent présentent cette affection à un haut degré ; et, victorieusement traités par les agents homœopathiques, tous ces cas pathologiques seront pour tous bien intéressants: mais le 1er et le 6me se sont présentés dans des circonstances qui nous paraissent susceptibles d'exciter à un haut degré l'attention des praticiens étrangers à la méthode d'Hahnemann.

Observation 1re. Ophtalmie scrophuleuse avec photophobie intense, larmoiment abondant, inflammation des joues. La malade n'a pas ouvert les yeux depuis *six mois*, les parents la croyent aveugle.

Le 2 novembre 1855, nous fûmes appelé à Moussac, petit village situé sur la route d'Alais par le chemin de fer, pour donner nos soins à une malade qui est étrangère à cette observation, et là, on nous présente une fillette de 5 ans, la tête entourée et couverte avec plusieurs mouchoirs; c'est l'enfant du nommé Ludovic Blanchet. Aussitôt la mère nous dit: « Ma fille a mal aux yeux! Elle n'y voit pas depuis six mois » rien au monde ne peut lui faire écarter et ouvrir les pau- » pières, ses cris sont déchirants lorsqu'on veut enlever les

» divers mouchoirs qui couvrent toute la face depuis la raci-
» ne des cheveux jusques au dessous du menton. Pour guérir
» cette affection, j'ai consulté les meilleurs médecins de Nîmes,
» d'Uzès et d'Alais, et l'insuccès de tant de traitements et les
» tortures que j'ai fait endurer à mon enfant, nous ont inspiré
» du dégoût et de la répulsion pour l'emploi de nouveaux re-
» mèdes; à telle enseigne, que je ne pourrais ajouter foi à de
» nouvelles promesses de guérison!!! » Après avoir écouté et pris acte de la déclaration de la femme Blanchet, nous enlevâmes, non sans peine, les objets qui couvraient la figure de cette intéressante et jeune malade qui ne cessa de pousser des cris déchirants, causés par de vives souffrances, tandis que des coups de pieds ou des coups d'ongle nous étaient adressés avec acharnement.

Nous constatons que la face est pâle et bouffie, que les joues sont enflammées et presque corrodées par un larmoiment abondant et continuel : nous parvenons à découvrir en partie le globe des yeux et à nous assurer, à peu près, que les organes de la vue sont exempts de lésion organique grave. Nous émettons aussitôt un pronostic favorable à l'enfant, et à cette déclaration, la mère répond avec cette franchise de l'habitant de la campagne : « Je serais désolée de vous faire de la peine,
» mais les promesses salutaires des bons médecins que j'ai
» consultés ne me permettent pas d'ajouter foi à ce que vous
» voulez bien me dire en faveur de ma chère malade ! Incontinent nous offrons de la soigner, de fournir les médicaments et de ne rien accepter si nos soins et nos peines ont pour résultat un insuccès. Notre proposition est chaleureusement acceptée. Les bases du régime homœopathique sévères étant posées, nous prescrivîmes pour le lendemain *Aconitum* 2/30 dans deux cuillerées à bouche d'eau, à prendre par cuillerée à café de trois en trois heures.

Le 4 novembre, *Sulphur*, 12me dilution, est donné dans deux cuillerées à bouche d'eau, une le matin, une le soir; et la malade est laissée sous l'influence de ce puissant anti-psorique pendant dix jours.

Le 15, *Mercurius-solubilis*, 4/15, est mis dans une cuillerée à bouche d'eau, et pris le matin à jeûn, deux heures avant le premier repas.

Le 20, *Belladona*, 4/12, est préparée et bue comme le médicament ci-dessus.

Le 25, *Merc.-sol.* 4/9e est donné.

Le 30 *Bell.* 4/9e.

A cette époque, aucun changement n'est encore survenu dans l'état des yeux, ils sont toujours soigneusement couverts, l'enfant toutefois n'accuse pas autant de douleur.

Le 5 décembre, *Mercurius solubilis* est encore pris 4/6e.

Le 10, c'est à *Bell.* 4/6e que nous nous adressons: nous laissons ensuite en repos l'enfant pendant dix jours, après lesquels nous engageons Mme Blanchet à ne laisser apposé sur les yeux et la face de la malade qu'un seul mouchoir et à la présenter en face d'une croisée. Cette première expérience est supportée sans réclamation et sans plainte. Le 20, *Merc.-solub.* est pris, toujours de la même manière, à la 5e.

Le 25, *Bell.* 4/6e, est donnée de nouveau.

Cette médication dont tout praticien connaît l'heureux effet, cette médication dont nous avions puisé la connaissance dans nos divers auteurs et dans les conseils de notre excellent ami le Dr Béchet, devait nous mener à bonne fin. Aussi, quelle éclatante joie pour ce père, pour cette mère, justement alarmés, lorsque à son réveil, le 30 décembre, c'est-à-dire le 55e jour de traitement, la jeune Blanchet s'écrie: J'y vois clairement et je distingue tout ce qui est dans la chambre ! ! ! Les parents n'osaient pas croire à l'évidence ; ils appelèrent des

voisins qui placèrent divers objets sous les yeux de l'aveugle de six mois, l'invitant à désigner et dénommer ces mêmes objets : plusieurs essais et maintes épreuves de ce genre furent nécessaires pour affermir la conviction que l'enfant avait bien recouvré la faculté d'y voir ! Le 4 janvier 1856, la jeune Blanchet nous fut présentée, et cette fois, un examen facile et attentif nous prouva que les globes oculaires ne présentaient nulle altération, ni obscurcissement de la cornée.

Afin de consolider cette brillante guérison, et à cette heure il n'y a pas eu la moindre récidive, nous avons eu garde de nous arrêter là et nous sommes encore revenu à *Sulph.* 9me. qui a été suivi de *Sep.* de *Calc.-carb.* et de *Ignat.* donnés à des distances de 15 jours, avec intercallation de *Aconitum*, *Belladona* et *Euphras*. A ce moment-ci, une année est près d'être écoulée depuis la guérison de Marie Blanchet, et rien ne s'est manifesté du côté de ces organes si profondément atteints avant le traitement homœopathique ! ! !

Ce résultat est éclatant : il est même étonnant en présence de l'insuccès des divers traitements dirigés par des médecins de l'école officielle, la plus part en grande réputation. 55 jours ont suffi à l'homœopathie pour faire ce que l'allopathie n'avait pu faire pendant plusieurs mois, malgré les vives souffrances qu'elle avait ajoutées à un état qui faisait le désespoir d'une honnête famille et qui, outre ses effets immédiats, causait une fâcheuse influence sur l'ensemble de la constitution de la jeune Blanchet.

Observation 2me. Eléonore Rouvin est âgée de 12 ans, son père est épicier, il habite la rue des Frères Mineurs ; elle est d'un tempérament scrophuleux et elle est boiteuse de la jambe gauche par suite d'une luxation coxo-fémorale consécutive. Elle est soumise à notre examen le 15 décembre 1855. L'œil gauche est le siège d'une ophtalmie scrophuleuse avec pho-

tophobie et larmoiment corrosif. L'œil droit est légèrement affecté, mais il supporte parfaitement l'action de la lumière. L'œil gauche est constamment couvert, et pour faire taire et apaiser les douleurs dont cet organe est le siège, la jeune Rouvin est obligée d'exercer une compression permanente sur le globe oculaire avec un corps rond, légèrement rénitent. *Sulph.*, *Ars.*, *Calc.-carb.*, *Iod.* ont été convenablement employés, et *Mercurius solubilis* et *Belladona*, intercallés de *China* et *Ferrum* ont guéri radicalement l'œil de Clémence Rouvin, et aujourd'hui et depuis longtemps, la malade ne souffre pas, ouvre ses deux yeux et vaque aux occupations de son âge.

Observation 3me. Mlle Chiarini, boulevard du petit Cours nº 9, a une ophtalmie scrophuleuse compliquée de photophobie et de larmoiment, elle est âgée de trois ans; elle est chétive, pâle, presque cachectique: nous prescrivons d'abord un régime homœopathique bien nourrissant, et après avoir administré une dose *Sulph.* 3e triturat., nous laissons s'écouler dix jours et alors nous donnons *Mercurius solubilis* et *Belladona* alternés, aux basses dilutions. Ces deux médicaments, entre lesquels sont intercallés *Cina* et *China*, ont guéri, dans l'espace de deux mois, d'une manière très-satisfaisante la jeune Chiarini. Le résultat a été obtenu en avril et mai 1856.

Observation 4me. Le 20 juillet de la même année, M. Chapuy, cafetier, boulevard du petit Cours nº 7, nous amène sa demoiselle; elle est âgée de 10 ans, son tempérament est lymphatique: la fillette est néanmoins robuste, le système musculaire est bien prononcé. A la suite d'une ophtalmie qui au début était bénigne, les glandes de Meïbomius ont secrété une humeur abondante et épaisse, et au moment où la malade est soumise à notre examen, il y a photophobie avec larmoiment intense: une dose de *Sulphur* et trois basses dilutions de *Solubilis* et *Belladona* ont fait disparaître complètement tous les

symptômes des yeux. Dans l'espace d'un mois, la vue est revenue à l'état normal, et après ce délai, difficilement on aurait pu croire à l'état pathologique pour lequel nos soins avaient été reclamés.

OBSERVATION 5me. Pendant les premiers jours du mois d'août, le sieur Descours, boulevard du grand Cours, vis-à-vis l'hôtel de la Poste, marchand de meubles, nous amena son fils atteint d'une ophtalmie scrophuleuse, compliquée de photophobie et de larmoiement abondant.

Félix Descours est âgé de six ans; l'enfant est maigre, pâle; il accuse beaucoup de douleur dans les organes de la vue. — Régime fortifiant. *Aconitum*, *Sulphur*, *Mercurius solubilis* et *Belladona*, intercallés de *Cina*, *China*, en trois mois de temps, ont fait cesser tous les symptômes, et le jeune Descours ouvrant les yeux et voyant très-bien, a pu supporter l'action de la lumière. Trois mois ont été nécessaires pour obtenir ce résultat.

OBSERVATION 6me. Ophthalmie scrophuleuse, avec photophobie excessive, larmoiment, corrosion des joues.

Pervente (Marie) est âgée de six ans; née à Montpellier, elle habite Nîmes, rue Notre-Dame, nº 55, chez madame veuve Délay, marchande de bois. Son père est ouvrier: le vice scrophuleux n'est pas étranger à la famille, la mère a eu les yeux malades; l'injection de la conjonctive qui laisse voir encore un petit bourelet rouge, l'atteste. Marie est âgée de 6 ans : c'est à deux ans que la grave affection, pour laquelle nos soins sont réclamés, se menifesta: depuis lors, cette maladie s'est maintenue dans un état constamment alarmant; depuis lors aussi Pervente a vécu dans une pièce obscure, inaccessible aux rayons de la lumière, la tête couverte de plusieurs linges en couleur. Cette précaution que l'on serait tenté de considérer comme superflue ou au moins exagérée, est si nécessaire au quasi repos de la malade, que, dans le moment des repas et lorsque

Marie est obligée de découvrir sa figure pour manger, elle s'agenouille, pose son bras sur les carreaux, et la tête appuyée sur ce bras, elle prend sa nourriture, son corps formant un demi cercle.

Pervente, portée par sa mère, nous est présentée le 1er août de cette année, dans les conditions que nous venons d'esquisser. Toute tentative pour examiner la face et surtout les organes de la vue devient inutile, et, l'analogie nous guidant, nous commençons nos prescriptions qui ont été religieusement observées ainsi que nous allons le raporter.

2 août, *Aconitum* 4/30 dissous dans 4 cuillerées à bouche d'eau, à prendre par cuillerée à café de trois en trois heures.

6 août, *Belladona* 3/30, dans 4 cuillerées à bouche d'eau, à prendre aussi par cuillerée à café toutes les trois heures.

Après ces deux médicaments, nous laissons notre jeune malade en repos jusques au 10 du courant. Dès ce moment, Pervente paraît un peu plus gaie. On essaye d'enlever les mouchoirs qui couvrent la face, et l'enfant peut demeurer en face d'une croisée entr'ouverte, les yeux étant toutefois hermétiquement fermés.

Le 12, nous prescrivons *Mercurius solubilis* aux basses dilutions et nous commençons par 4/9 dissous dans une cuillerée à bouche d'eau, à prendre la moitié le soir 4 heures après le dernier repas et l'autre moitié, le lendemain matin, deux heures avant le premier repas. Trois jours de repos.

Le 17, *Belladona* 4/12 est prescrite à prendre dans la même quantité d'eau, et aux mêmes heures que *Solubilis*.

Le 22 août *Merc-solub.* 4/9e de la même manière et aux heures indiquées plus haut.

Le 30, quatre globules de *Belladona* de la neuvième sont également pris, et nous suspendons ensuite notre médication pendant une semaine.

Le 8 septembre, Pervente ne prend plus pendant ses repas la position si insolite que nous avons décrite plus haut. Un léger voile couvre son front et une partie du nez, et elle peut distinguer les objets qu'on lui sert à manger. Cependant sa chambre est sombre.

Le 12, 4/6ᵉ de *Mercurius solubilis* sont prescrits.

Le 18, nous revenons à *Belladona* 4/6ᵉ.

Le 24, la jeune malade se plaint de légères coliques; le lendemain, elle rend trois lombries par les voies inférieures; nous lui donnons *Cina* 6/30ᵉ.

Le 26, Pervente ouvre les yeux. Le père et la mère de l'enfant, dans leur joie bien vive, appellent leur propriétaire pour le rendre témoin de leur bonheur et ils se dirigent vers notre cabinet. La malade, soumise à notre examen, n'ouvre plus les yeux, la température chaude avait exercé son influence et l'action du soleil avait réveillé la sensibilité de l'organe oculaire. La photophobie et le larmoiment étaient considérablement aggravés. Aussitôt *Aconitum* 3/24ᵉ dans deux cuillerées à bouche d'eau, à prendre par cuillerée à café toutes les 3 heures.

Le 30 septembre, *Merc-solub.* est ordonné à la troisième dilution quatre globules, selon les prescriptions antérieures.

Le 6 octobre, *Belladona* 4 globules de la troisième est reprise *ut suprà*.

Enfin le 10, Pervente ouvre largement ses grands yeux, et cette fois, sans crainte de rechûte! La tête est dégagée de toute espèce de voiles; la croisée est ouverte et la lumière du jour et la lumière artificielle n'affectent plus douloureusement les nerfs optiques. La joie de cette intéressante enfant, celle de ses père et mère ne sera plus altérée! Encore quelques jours, et on aura oublié quatre ans de séquestration, quatre ans de séjour dans un lieu obscur, quatre ans de peine morale et physique pour les parents, quatre ans de privations et de souffrances pour Marie Pervente!!!

Nous examinons, à notre aise, les yeux de Pervente: ils sont grands et noirs ; une large taie, mais qui n'est pas épaisse se voit sur l'œil droit, elle ne couvre qu'un tiers de la pupille, aussi acquérons-nous l'assurance que l'enfant y voit parfaitement de cet œil et nous donnons l'espérance que cette tache disparaîtra plus tard.

Nous ordonnons pour le 12, 3/1re de *Mercurius solubilis*, et le 18, nous revenons à *Belladona* 3/1re. Ces deux médicaments sont pris en la forme prescrite.

Le 25, le 30 octobre, Pervente continue à ouvrir ses yeux et à y voir comme nous tous.

Le 1er novembre, nous nous occupons de la taie et nous ordonnons *Sulfur* 4/12e à prendre en une dose, dissous dans une cuillerée à bouche d'eau, le matin à jeûn.

Le 10, plusieurs symptômes nous ramènent vers *Cina*, et le 15 nous administrons une dose de *Calcaria carbonica* 4/12e

Sulph. et *Calc.-carb.* ont eu une influence heureuse sur la taie, elle a diminué d'étendue, elle offre aujourd'hui l'apparence de trois taies distinctes. Cette division et cette diminution dans la circonférence sont le présage certain d'une guérison radicale; nous serons donc obligé de revenir encore à *Sulph.* et à *Calc.-carb.* Voilà donc six cas d'ophthalmie scrophuleuse, avec complication très-grave, traités homœopathiquement et guéris, *Mercurius solubilis* et *Belladona* alternés et aux basses dilutions ont été surtout très-efficaces.

Nous n'avons pas la prétention de présenter des faits nouveaux pour les médecins vieillis dans la pratique de l'homœopathie, mais ces guérisons nous ont fait éprouver trop de satisfaction, et elles nous paraissent trop importantes pour que nous les taisions à nos confrères. Si notre première observation est intéressante au double point de vue de la gravité de l'état de la malade et des insuccès des divers traitements

de nos savants confrères de Nîmes, d'Uzès et d'Alais, celle de Pervente doit exciter bien plus encore notre étonnement! En effet, où a vécu pendant quatre longues années cette pauvre enfant, avec une infirmité qui la rendait à charge même à la tendresse de sa famille ? auprès de l'antique faculté du midi, dans un centre de lumières médicales, et au milieu de savants praticiens allopathes aussi habiles que distingués! La mère de cette jeune infortunée s'est bien gardée pendant ces quatre années, (je rappelle à dessein ce terme), de négliger de se présenter aux consultations des professeurs de la Faculté de Montpellier! Les conseils éclairés, les médications savantes n'ont donc pas manqué à notre malade, et malgré de vives souffrances artificielles et de dégoûtants remèdes, aucune amélioration ne s'est manifestée, l'état des yeux est demeuré invariablement le même! Un pareil triomphe, une aussi belle cure était réservée à l'action des infinitésimalités, et ne pouvait s'effectuer que par l'homœopathie! Nous sommes heureux d'avoir été l'instrument dont s'est servi la Providence pour faire cesser un état aussi alarmant et démontrer par un tel succès toute la portée médicale de la grande loi des semblables.

Nous voilà au 10 décembre, et Pervente ne souffre plus de ses yeux et elle jouit de la faculté d'y voir! Toutes les huitaines, elle se présente dans notre cabinet, et nous avons pu constater la solidité de sa guérison. Cette jeune enfant se plaît à raconter aux diverses personnes qui l'abordent les souffrances inouïes de la cruelle phase de quatre ans, d'où elle est si heureuse d'être enfin sortie.

En présence de tels faits, dont chacun peut constater l'authenticité au moyen des renseignements dont nous en avons accompagné le récit, les détracteurs de l'homœopathie se livrent à de curieuses interprétations pour en attribuer la production à toute autre cause qu'à l'action des agents homœo-

pathiques. Tantôt le régime, tantôt le changement de climat, l'évolution de l'âge, l'effet de l'imagination ou les efforts de la nature sont tour à tour chargés d'expliquer à ces esprits forts de la médecine ce que leur *haute* et *sévère* raison ne peut comprendre par la puissance des infinitésimalités homœopathiques. Nous serions fort heureux de les voir à l'œuvre à l'occasion des faits cliniques qui précèdent; nous défions d'avance toutefois leur rigoureuse critique de nous en présenter une explication qui ne soit pas à beaucoup près plus incompréhensible que les effets des globules hahnemanniens. La maladie dont il s'agit dans les observations précédentes, n'est point de celles qui passent spontanément, surtout au degré grave auquel elle était parvenue. Au reste, chacun sait quels désordres matériels accompagnent ces sortes d'ophtalmies; nous n'avons pu décrire ces désordres qui ordinairement compromettent la transparence de la cornée, ou altèrent la position de l'iris ou déforment la pupille. L'intensité de la photophobie nous a interdit de faire la description de ces graves complications dont assurément nos malades n'ont pas été exemptes, au moins en partie; nous comptons sur la bonne foi de chacun pour suppléer à ce que notre observation directe n'a pu leur rapporter.

Nîmes, le 10 Décembre 1856.

Dr Masclary.

Les détracteurs de l'homœopathie ne manquent jamais de dire, lorsque vous leur citez une cure: « Votre malade devait guérir ; la nature a fait tous les frais de la guérison. » Il faut avouer que l'homœopathie s'écarte tellement des voies et moyens ordinaires, qu'il faut avoir été témoin d'un grand nombre de ses guérisons pour y croire. J'avais guéri des centaines de malades que ma foi était encore chancelante. Pourtant il est une classe de maladies, (certaines maladies organiques), consistant dans la production de tissus anormaux, que l'homœo pathie guérit souvent en peu de mois, quelquefois en peu de jours, dont quelques exemples devraient suffire à ouvrir les yeux des allopathes si, pour la plupart, ils n'étaient frappés d'une cécité incurable pour tout ce qui touche à l'homœopathie. Voici quelques observations qui pourraient leur déssiller les yeux, pour peu qu'ils eussent un peu de bonne volonté.

Observation 1re. Mlle T... de la commune de St-Hippolyte de Montaigne, près Uzès, âgée de 18 ans, d'une forte constitution, teint coloré, caractère doux, yeux bleus et cheveux châtains clairs, était affectée depuis sa naissance d'une incontinence d'urine nocturne qui l'a toujours empêchée de se mettre en condition.

Elle vint me consulter, il y a environ dix ans; je lui administrai *Bell.* parce que je crus que sa constitution indiquait ce remède. Au bout de 15 jours, il n'était survenu aucun changement: j'examinai alors la malade avec plus d'attention, et je reconnus qu'il existait une légère déviation de la colonne vertébrale et que les mains étaient couvertes de verrues de nature fibreuse et mamelonnées comme des mûres. Je donnai *Calc.-carb.* 6me, et au bout de 20 jours, non seulement l'incontinence d'urine avait cessé, mais encore toutes les verrues, dont les mains étaient couvertes, avaient disparu comme par enchantement. J'ai eu l'occasion de revoir souvent depuis dix ans cette ma-

lade, la guérison ne s'est pas démentie un seul jour. Depuis deux ans Mlle T... s'est mariée.

Observation 2me. M. F... employé dans les bureaux de l'enregistrement à Uzès, avait depuis six mois, sur la partie supérieure et antérieure de la langue, une petite tumeur de la grosseur d'un gros pois. Cette tumeur était dure, rugueuse comme une mûre. M. F... voulant en être débarrassé tout de suite, je dus en faire l'excision avec des ciseaux courbes et cautériser ensuite fortement avec l'Azotate d'argent. Un mois après, la tumeur avait reparu avec un volume aussi considérable qu'avant l'opération. Je conseillai un traitement homœopathique et j'administrai *Calc.-carb.* 6me. Pendant deux mois, je ne revis plus mon malade. Enfin je le rencontrai et lui demandai des nouvelles de la tumeur. Ma foi, me dit-il, j'ai pris votre remède et, quelque temps après ma verrue, a disparu sans savoir ni pourquoi ni comment.

Observation 3me. M. Ch... garde forestier à la Capelle, canton d'Uzès, me présenta un enfant de six mois qui avait depuis sa naissance une plaque cartilagineuse sous la langue. Cette plaque avait l'épaisseur et les dimensions de l'ongle du petit doigt environ. Je lui donnai *Calc.-carb*; deux mois après, la plaque avait disparu.

Observation 4me. M. V..., de Relveret près Uzès, âgé de 30 ans, d'une bonne constitution sanguine, avait, depuis 6 mois, une tumeur à la pointe de la langue qui le gênait beaucoup, dont il voulait être débarrassé par une opération. Cette tumeur avait la forme d'un petit cone renversé. La base qui adhérait à la pointe de la langue avait une ligne et demie de largeur; la tumeur avait deux lignes et demie de sa base à son sommet qui était libre. Cette tumeur était lisse et rouge comme du sang. Elle augmentait et diminuait de volume sans cause connue et devenait fort gênante et même douloureuse dans les moments d'éréthisme.

Il était évident que cette affection était d'une nature toute différente que les affections des trois observations précédentes; ce n'était pas à une production fibreuse ou cartilagineuse à laquelle j'avais à faire, mais bien à une variété de tumeur sanguine ou érectile. En conséquence je donnai *Carb.-veg.* Ce remède produisit un effet merveilleux: en moins de deux mois, la tumeur s'était contractée de plus en plus et avait fini par disparaître complètement. Il ne reste plus aujourd'hui à la place de cette tumeur qu'un petit tubercule de la grosseur d'une toute petite tête d'épingle.

Quels moyens l'allopathie aurait-elle employés pour combattre ces différentes affections ? Le bistouri ou les caustiques, qui n'agissent que mécaniquement et qui n'attaquent pas le mal dans sa source, puisqu'ils n'agissent pas sur le principe vital.

Ces moyens auraient été douloureux et peut-être impuissants: il serait peut-être survenu une hémorrhagie difficile à arrêter après l'ablation de la tumeur érectile...

Quelles conclusions tirerons-nous de ces faits ? c'est que l'homœopathie n'est pas une méthode expectante comme beaucoup le croient, mais bien au contraire une méthode essentiellement agissante, une méthode qui agit d'une manière merveilleuse même dans des cas contre lesquels l'allopathie est tout à fait impuissante, ou contre lesquels elle n'a pour dernière ressource que le fer et le feu, moyens qui sentent la barbarie et, qui plus est, sont souvent impuissants.

Quel praticien n'est pas à même de rencontrer des cas analogues ? Que ceux qui repoussent de bonne foi l'homœopathie, la mettent à l'épreuve contre des productions morbides pareilles à celles dont il s'agit dans les observations qui précèdent, et leur bonne foi ne leur fera pas défaut, et la médication homœopathique leur sera révélée dans toute sa puissance,

car, si elle anéantit en si peu de temps des productions morbides organiques, combien ne sera-t-elle pas plus énergique encore dans son action contre les désordres fonctionnels ou seulement vitaux qui constituent, par leurs diverses combinaisons et leur plus ou moins grande intensité, le plus grand nombre des maladies qui affligent l'humanité?

Uzès 1856. Dr PANSIN.

Le double faisceau de faits que nous avons réunis en un seul article clinique est bien propre à faire naître de salutaires réflexions dans tout esprit qui n'est pas absolument aveuglé par une obstination systématique, et à le conduire à une expérimentation dont le résultat ne saurait être douteux. En effet, qu'y a-t-il de plus commun que l'affection des yeux dont il vient d'être question? Il ne sera donc nullement difficile de rencontrer de ces cas rebelles à toute médication allopathique, et l'essai des moyens homœopathiques en pareil cas ne peut arrêter personne. Ils sont d'une administration facile et commode, et leur action ne peut aucunement ajouter aux souffrances qu'éprouvent déjà les malades. Cet avantage est inappréciable, en présence de la nature des drogues dont l'allopathie impose à ceux-ci la répugnante boisson, et des applications thérapeutiques extérieures par lesquelles elle les torture : l'action de ces moyens ne se borne pas seulement à être inefficace le plus souvent contre l'affection qu'ils sont appelés à combattre, mais elle favorise singulièrement la mauvaise disposition constitutionnelle des sujets, et souvent elle n'est pas étrangère à de funestes et regrettables terminaisons. La médication homœopathique ne peut jamais inspirer la moindre crainte à ce sujet. Nous associons donc nos vœux à ceux de notre ami le Dr Masclary pour que ses succès, ajoutés déjà à tant d'autres obtenus en pareil cas par l'homœopathie, déterminent plus

d'un de nos adversaires à expérimenter la médication homœopathique, la crainte de nuire ne pouvant les arrêter lorsqu'ils auront constaté l'insuccès de toutes les ressources allopathiques, et n'ayant que de très-légitimes motifs de compter sur une guérison au moins probable.

Quant aux faits rapidement exposés par notre ami le Dr Pansin, ils ne sont pas moins féconds. En faisant comme lui une application éclairée de la loi de similitude, chacun pourra se convaincre si les guérisons obtenues par lui sont seulement d'heureuses coïncidences, ou bien le résultat d'une médication véritablement active, et merveilleusement salutaire lorsqu'elle est dirigée avec la sagacité et la science qu'elle reclame de la part de ceux qui tiennent à en faire une sérieuse expérimentation. Au reste, la guérison de productions pathologiques dont la disparition spontanée ne s'observe que très-rarement, acquiert une haute signification, si elle se répète fidèlement après l'administration des médicaments dynamisés et appropriés.

Dr Béchet.

VARIÉTÉS.

UN ENFANT TERRIBLE DE L'ALLOPATHIE.

Le foyer domestique est un sanctuaire sacré; les mystères dont il abonde demeurent ordinairement inconnus au reste des mortels, et ce n'est que par la coupable indiscrétion de quelque ami perfide et indigne de ce nom, que ses intimes secrets sont révélés au dehors. Il est cependant une autre voie par laquelle est profanée quelquefois la sainteté des confidences domestiques. Pendant que les respectables auteurs de leurs jours alimentent leurs conversations par un échange réciproque des sujets de peine ou de joie, (car quelle existence ne compte au moins une peine à côté d'une joie?) pendant ce colloque, disons-nous, les enfants, préoccupés de leurs jeux, sont ou paraissent étrangers à ce qui se dit autour d'eux. L'espièglerie de l'enfant est même quelquefois secondée par la ruse, à tel point que, plus son attention est absorbée par le désir d'écouter, plus elle paraît être concentrée sur ses amusements, et les confidences paternelles, faites à voix bien basse, ne sont plus pour lui un mystère; par cette voie, il dérobe à la méfiance la plus vigilante même ses plus intimes secrets; son inexpérience ensuite les divulgue tout à coup, sans comprendre la portée et la gravité de sa puérile indiscrétion. C'est là ce que fait ordinairement ce qu'on est convenu d'appeler l'en-

fant terrible, dont la langue naïve s'empresse de répandre ce qu'on croyait être ignoré de lui.

Par une de ces dernières soirées d'hiver, bonne dame allopathie adressait ses condoléances à son illustre conjoint, le journalisme médical, à l'endroit de l'homœopathie: ses paroles, prononcées à voix bien basse, devaient mourir dans les oreilles du confident qui les écoutait; mais tout auprès d'eux s'amusait un jeune enfant, terrible assurément, et qui s'est hâté de les répéter au public. Profitant de cette espiègle indiscrétion, nous nous empressons de faire connaître aux lecteurs de la *Revue*, qui sont étrangers aux publications allopathiques, les lignes écrites par le jeune enfant terrible, rédacteur de la *Revue médicale de Paris*.

Le Dr Sales-Girons (15 décembre 1856) nous apprend que : *Tant que l'homœopathie s'est contentée des princes du dehors et des banquiers du dedans*, on a gardé le silence; mais il ajoute : *Voici que les prêtres et les religieuses, après s'être jetés dans les bras de Hahnemann, conspirent pour y jeter leurs ouailles fidèles.*

Si nous, connu par notre dévouement à l'homœopathie, nous annoncions ses succès avec une telle ponctualité, nous pourrions rencontrer plus d'un adversaire qui nous dirait : mais vous êtes orfèvre.... L'envie, nous le pensons du moins, ne viendra à personne d'en dire autant à M. le Dr Sales-Girons qui appelle l'homœopathie, CETTE DOCTRINE MAUDITE. Ainsi donc rien n'est moins contestable aux yeux de tous que les succès progressifs de l'homœopathie, et nous remercions la *Revue médicale* de Paris d'avoir bien voulu en publier l'aveu et nous en fournir la preuve. Mais nous n'en avons pas fini avec les titres que le Dr Sales-Girons s'est acquis à notre reconnaissance.

En effet s'écrit-il : *Que sommes-nous pour faire la critique de quoi que ce soit ? Où est notre criterium de vérité pour juger une*

erreur, où est notre doctrine, où est notre faculté, où est notre médecine en un mot pour juger quoi que ce soit qu'on appellerait médecine? Nous nous garderons bien de nous inscrire contre cet exposé aussi naïf que véridique du bilan allopathique; mais, Dr Sales-Girons, puisque telle est votre valeur ou pour rendre mieux votre pensée, puisque vous n'avez aucune valeur, pourquoi vous appelez-vous, vous et les vôtres, *les véritables médecins*, et les malades, pourquoi les appelez-vous *des moutons de Panurge, qu'on tond à plaisir et qui se pressent, en proportion de la laine qu'on leur coupe?* En vérité, ces chers clients sont-ils bien répréhensibles de se comporter comme des moutons de Panurge, pour s'éloigner *des véritables médecins qui n'ont ni doctrine, ni école, ni faculté?* Vos vœux et leur conduite changent en locution élogieuse la traditionnelle comparaison des moutons de Panurge. Vous prétendez qu'ils se pressent, en proportion de la laine qu'on leur coupe; c'est là une double accusation que vous n'êtes nullement en droit de formuler et contre eux et contre les nouveaux et *non véritables médecins* auxquels elle s'adresse aussi. Vous n'avez ni *doctrine*, ni *école*, ni *faculté*, qui plus que vous pouvait largement les tondre, vous qui êtes dans le dénûment scientifique le plus complet? Décidément, vous oubliez votre rôle d'enfant terrible, et vous en arrivez au rôle d'accusateur qui est incompatible avec le premier.

Trop satisfait de votre double aveu attestant et votre valeur et les progrès de l'homœopathie, nous nous garderons bien de nous laisser aller au moindre sentiment qui sentît la rancune, à l'occasion des grosses épithètes que vous adressez aux disciples de Hahnemann, et de la législation à laquelle vous faites appel pour étouffer sa doctrine: ce sont là des procédés auxquels depuis longtemps vous nous avez habitués, et qui sont toujours restés sans réponse.

Nous avons hâte de vous témoigner notre reconnaissance au sujet de votre naïve indiscrétion, en vous donnant le conseil de mettre à exécution votre dernier projet, auquel vous trouvez le tort de traîner en longueur. Au lieu d'en appeler à la loi ou à l'injure pour tuer l'homœopathie, employez mieux votre temps, constituez-vous une doctrine, formez-vous une école et élevez-vous une faculté; en un mot, ayez une médecine pour juger quoi que ce soit qu'on appellerait médecine, et alors vous serez en mesure d'anéantir l'homœopathie, ou plutôt de l'accepter, car elle a une doctrine représentée par une école, et sa faculté légale ne peut manquer de lui advenir.

Notre conseil, Dr Sales-Girons, nous nous gardons bien de vous appeler *confrère, vous, véritable médecin*; notre conseil vous paraîtra d'autant plus plausible, que le parti auquel vous tendez ne nous paraît point réalisable, ce que vous jugerez comme nous si vous y réfléchissez tant soit peu. En effet, que proposez-vous pour en finir avec l'homœopathie et les homœopathes? Le voici: vous voulez qu'*un médecin de qualité définisse la quantité suffisante d'un médicament pour produire dans l'organisme vivant, une action supérieure aux actions analogues des agents qui nous environnent habituellement*. Ceci nous paraît bien être de vôtre crû et ne point faire partie de la conversation des auteurs de vos jours qui ont trop d'expérience pour se laisser aller à de semblables projets. Mais voyons où vous voulez en venir avec votre *médecin de qualité* et *sa définition* de la dose médicinale. *Cette définition*, dites vous, *communiquée aux gens de loi, les juges édifiés condamneront les médecins homœopathes pour ne rien vendre du tout*. C'est là le résultat où vous voulez arriver, et, nous en convenons, si jamais vous l'atteignez, vous en aurez fini avec l'homœopathie.

Mais voyons tout ce que présente d'impossibilités votre sin-

gulier projet qui est plus complexe que vous ne paraissez le croire, et que vous produisez avec un aplomb parfaitement digne d'un enfant terrible.

Il faut nécessairement que votre *médecin de qualité* que vous chargerez du soin de *définir* la quantité des médicaments propre à produire dans l'organisme vivant une action supérieure aux actions analogues des agents qui nous environnent, définisse préalablement ces mêmes actions qui nous environnent. Ce n'est certes pas trop exiger de votre intelligence que de prétendre à vous faire comprendre cette simple règle de sens commun qui veut que l'on connaisse deux quantités avant d'être à même d'affirmer que l'une est supérieure à l'autre. Ainsi donc, voilà votre médecin de qualité obligé d'abord de nous définir la quantité d'action pathogénique nécessaire à la production des maladies: sa besogne est dès lors considérablement accrue et tant soit peu plus difficile. S'il vous est inpossible de le comprendre, quelques exemples seront, j'espère, plus péremptoires. Avant de déterminer quelle quantité de médicament est nécessaire à cette jeune fille qu'un amour malheureux rend malade, il faudra au préalable dire exactement quelle quantité d'amour malheureux a été nécessaire pour la rendre malade; avant de limiter la quantité des médicaments qui conviennent à un cholérique, il sera indispensable de savoir quelle quantité d'influence cholérifère l'a rendue malade. Cette opération, que votre médecin de qualité trouvera sans doute fort délicate et hérissée de difficultés, devra être répétée à propos de toutes les maladies. Jugez à présent de l'embarras que vous lui avez créé. Ne vaut-il pas mieux que vous suiviez le conseil que nous vous avons donné?

Dr Béchet.

RECETTE DU Dr SALES-GIRONS

POUR TUER L'HOMOEOPATHIE. (1)

—

Mon cher confrère,

Permettez-moi de récréer un moment vos lecteurs en leur faisant connaître la grande découverte, faite par le rédacteur de la *Revue médicale* de Paris, d'un moyen infaillible pour exterminer l'homœopathie. Le besoin de cette découverte se fesait généralement sentir, vu les déplorables envahissements de cette doctrine maudite, ainsi que le déclare le Dr Sales-Girons au début de son article : (*Revue médicale*, 15 décembre 1856.)

« Il y a comme un cri d'alarme répandu dans l'air de la » médecine à l'endroit ou à l'encontre de l'homœopathie. Où » en sommes-nous, où allons-nous! s'écrie-t-on de toute part. » Tant que l'homœopathie s'est contentée des princes du » dehors et des banquiers du dedans, nous avons gardé le si- » lence; mais voici que les prêtres et les religieuses, après » s'être jetés dans les bras de Hahnemann, conspirent pour y » jeter leurs ouailles fidèles, c'est trop fort! Qu'on nous laisse » au moins les pauvres, s'écrient du sein des villes et des vil- » lages les véritables médecins. On leur répond en élevant » des dispensaires homœopathiques vis-à-vis des bureaux de » bienfaisance. Il y a certes, dans le fond de cette complainte » de quoi faire réfléchir nos facultés et notre législation. »

(1) Nous nous empressons de communiquer à nos lecteurs les quelques pages qui suivent et que le Dr Roux nous adresse sur le même sujet.

Ainsi, malgré l'opposition des *véritables médecins*, l'homœopathie opère sans cesse de nouvelles conquêtes, et le rédacteur, à bout de voies, fait appel à la LÉGISLATION dans une question purement scientifique.... Mais continuons:

« Ce qui a fait déborder cette coupe d'amertume, déjà » pleine depuis longtemps » c'est le bruit qu'un grand médecin allopathe aurait laissé mettre la moitié de sa famille à l'usage des globules; en revanche, des homœopathes n'auraient confiance que dans l'allopathie pour le traitement de leurs enfants. « Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit ici, » ajoute M. Sales-Girons. Très-bien; laissons-là ces commérages et poursuivons:

« Nous l'avons dit souvent, ce n'est pas avec des plaintes, » des querelles, des sarcasmes, des citations ridicules, des » insultes; ce n'est pas non plus avec des observations, avec » des faits, des chiffres et des zeros à perte de vue, qu'on » aura beau jeu de l'homœopathie. La fille de Hahnemann » est née à propos, elle exploite notre décadence scientifique! » Voilà le mot, n'en cherchons point d'autre. On l'a laissée » grandir jusqu'à cette taille où la critique des petits, si vraie » et si accablante qu'elle soit, ne sert plus qu'à sa vulgarisa- » tion progressive. Que sommes-nous pour faire la critique » de quoi que ce soit? où est notre criterium de vérité pour » juger une erreur, où est notre doctrine, où est notre école, » où est notre faculté, où est notre médecine en un mot pour » juger quoi que ce soit qu'on appellerait médecine? »

Jamais les homœopathes n'en ont dit davantage... Eh bien, si, de votre aveu, vous n'avez pas de médecine, laissez faire ceux qui en ont une!

« Savez-vous un homme de qualité médicale qui veuille se » lever contre l'homœopathie, je vais vous dire l'argument » dont la pointe est sûre de frapper au défaut de la cuirasse.

» Mais il faut un homme de qualité; s'il est professeur de thé-
» rapeutique ou de matière médicale, il n'en vaudra que
» mieux. Et n'allez pas croire que je veuille que ce maître
» vienne édifier ou détourner les clients et les malades. Ma-
» lades et clients ne seront jamais que ce qu'ils ont été : Mou-
» tons de Panurge, qu'on tond à plaisir, et qui se pressent, en
» proportion de la laine qu'on leur coupe. »

Ainsi, malgré l'argument acéré dont il veut armer *un homme de qualité* qui n'aurait jamais, à lui tout seul, trouvé cet argument, le Dr Sales-Girons n'espère pas faire brèche dans la confiance qu'ont pour l'homœopathie les clients et les malades, *moutons de Panurge, qu'on tond à plaisir.* (Notez que ces *moutons* sont pris dans les rangs les plus éclairés de la société.) Où donc veut-il en venir? Le voici :

Il veut que le professeur définisse la dose médicinale comme étant « d'un médicament la quantité suffisante pour pro-
» duire, dans l'organisme vivant, une action supérieure aux
» actions analogues des agents qui nous environnent habi-
» tuellement.

» Donc, la dose homœopathique n'est pas une dose médi-
» cinale digne de ce nom, et celui qui l'administre, s'il n'a pas
» la conscience qu'il fait des dupes, n'est que la première du-
» pe de son ignorance. En tout cas, il peut être docteur, il
» n'est pas médecin. »

Admirez l'aplomb avec lequel nous enlève notre qualité de médecin un homme qui avoue n'avoir ni *criterium, ni doctrine, ni école, ni faculté, ni médecine en un mot pour juger quoi que ce soit qu'on appellerait médecine* !

De par lui, nous sommes des fripons ou des ignorants : pas d'autre alternative... Pardonnons ces injures au *débordement d'amertume* dont il a parlé, et félicitons-nous de la cause qui le produit.

« Il ne reste plus qu'à faire sanctionner cet enseignement
» par la Faculté — (*où est notre Faculté*, disait-il plus haut;)
» — et par l'Académie de médecine, et qu'à le recommander
» au législateur. Le lendemain, l'homœopathie aura fait son
» temps. »

Là dessus il cite un tribunal qui a relaxé un homœopathe accusé de distribuer des médicaments, en basant son arrêt sur ce que les remèdes homœopathiques sont donnés à une dose *impondérable* et *sans danger*; il cite également un autre tribunal qui, en pareil cas, a condamné; et il ajoute:

« Cette contradiction d'un tribunal au tribunal voisin n'aura
» plus lieu du jour où le professeur de thérapeutique aura
» défini scientifiquement la *dose médicinale* et aura communi-
» qué sa définition aux gens de loi. Alors tous les homœopa-
» thes, vendeurs de globules et de fioles à succussions, seront
» absous et relaxés sans amende. C'est ce que nous leur sou-
» haitons. »

Quelle malice y a-t-il là-dessous, et quel mal cela peut-il faire à l'homœopathie? Attendez... immédiatement après, le Dr Sales-Girons dit tout le contraire et exprime sa véritable pensée:

« Les juges condamnent aujourd'hui les homœopathes pour
» vendre des médicaments; alors les juges édifiés les condam-
» neront pour ne rien vendre du tout. »

Ah! nous y voilà! Il faut endoctriner les juges et même le législateur: il faut au besoin provoquer une loi afin de proscrire la vente ou la distribution des préparations infinitésimales et de rendre ainsi presque impossible l'exercice public de l'homœopathie.

Mais cette idée n'est pas tout-à-fait neuve. Le jury médical des Bouches-du-Rhône l'avait mise en pratique en opérant la saisie des medicaments homœopathiques par ce motif que: *Il y a tromperie sur la qualité de la chose vendue, en ce sens que*

le médicament annoncé n'est pas contenu dans les globules ou les dilutions. Malheureusement la tentative du jury médical avorta et fut abandonnée avant l'audience.

Hélas ! il en sera de même du Dr Sales-Girons ainsi que de toutes les manœuvres dirigées contre l'homœopathie; tous *les hommes de qualité* n'y pourront rien. Il y aurait encore autre chose à faire : « Je sais bien que le meilleur moyen de con- » jurer les erreurs serait de nous constituer en vérité, de re- » venir à notre doctrine, de refaire notre école, de relever » notre Faculté. Mais tout cela nous traînerait en longueur. » C'est aussi mon avis, et, pendant ce temps, *la fille de Hahnemann qu'on a déjà laissée grandir jusqu'à cette taille où la critique des petits ne sert plus qu'à sa vulgarisation progressive*, prendra de nouvelles forces et un nouveau développement. Que faire ? S'armer de résignation et supporter avec patience ce qu'on ne peut pas empêcher.

Agréez, mon cher confrère, l'expression de mes sentiments affectueux et dévoués.

Dr Roux (de Cette)

JURISPRUDENCE CONTRADICTOIRE

DES TRIBUNAUX

AU SUJET DE LA DISTRIBUTION DES MÉDICAMENTS HOMOEOPATHIQUES.

La distribution des médicaments homœopathiques par le médecin lui-même, dans les localités pourvues de pharmaciens, a été diversement jugée par les tribunaux. Les uns acquittent les prétendus coupables, les autres au contraire les condamnent.

En dehors de l'état de conviction où sont les juges, au sujet de la valeur de l'homœopathie, état qui explique la contradiction de leurs jugements; en dehors de cette circonstance, il doit y avoir cependant des motifs invariables de condamner ou d'absoudre le médecin homœopathe qui, contrairement à la loi de l'an XI, distribue lui-même les médicaments à ses malades.

Voici au reste deux jugements récents qui démontrent que ceux qui rendent la justice ne sont point encore arrivés à la découverte de ces motifs.

— La cour impériale d'Angers, dans son audience du 26 septembre, a déclaré que le médecin homœopathe qui distribue à ses malades des médicaments qu'il s'est procurés à l'avance dans une pharmacie, est passible des peines prononcées par la loi du 21 germinal an XI.

M. Oriard, médecin homœopathe, établi actuellement à Paris, avait autrefois habité Angers. Au mois d'avril de cette année, il avait été appelé dans cette ville pour donner des soins à d'anciens malades. Il profita de son séjour à Angers pour donner des consultations à plusieurs personnes qui vinrent s'adresser à lui, et il leur remit quelques paquets de globules homœopathiques.

Averti de ces faits, le commissaire de police du 2me arrondissement d'Angers se rendit dans la maison où M. Oriard donnait ses consultations, et saisit une boîte où étaient placés plusieurs tubes de verre remplis de globules.

M. Oriard fut, en conséquence, traduit devant le tribunal correctionnel, sous la prévention d'exercice illégal de la pharmacie, dans une localité où il y avait des pharmaciens tenant officine ouverte.

M. Oriard ne comparut pas devant le tribunal, qui, se fondant sur ce que le prévenu, sans avoir été reçu pharmacien, avait vendu ou distribué des médicaments, et sur ce qu'il était en état de récidive, ayant déjà été condamné pour un fait semblable par arrêt de la cour impériale d'Angers, en date du 26 janvier 1852, prononça contre lui une condamnation par défaut à dix jours de prison et 300 francs d'amende.

M. Oriard a interjeté appel de ce jugement.

La cour a rendu l'arrêt suivant :

« Considérant qu'on ne saurait assimiler la distribution de drogues et préparations médicales imputées à Oriard, à la simple remise d'un médicament faite par le médecin à son client, au nom et au profit du pharmacien préparateur ;

« Que fût-il vrai qu'Oriard s'est procuré les médicaments qui ont été saisis à sa résidence, à Angers, dans une pharmacie de Paris, il est également vrai qu'il s'est approprié ces médicaments dans une quantité tellement considérable, qu'il n'a pu se les procurer pour des cas spéciaux, actuels ; qu'il les a délivrés directement, en son nom personnel et moyennant un prix dont il devait profiter ;

« Considérant, en outre, que les dispositions de la loi du 21 germi-

nal an XI sont générales, absolues, et s'appliquent sans distinction à toutes personnes qui y contreviennent; d'où il suit que la qualité de médecin homœopathe, dont se prévaut Oriard, ne le soustrait pas à l'application de cette loi dont il a méconnu les prescriptions;

« Confirme; néanmoins réduit l'emprisonnement à trois jours. »

Nous regrettons de ne pouvoir rapporter dans toute sa teneur le jugement suivant, dont nous empruntons la mention à un journal politique. Ce jugement soustrait complètement à la loi de l'an XI le médecin accusé.

Nous lisons dans le *Siècle* du 27 novembre dernier :

La cour impériale de Bordeaux (chambre correctionnelle) vient de rendre un arrêt très-important en matière d'homœopathie. Elle a relaxé un médecin homœopathe d'Angoulême prévenu d'avoir distribué des globules à ses clients. L'arrêt juge que ce n'est pas là débiter des médicaments en contravention à la loi de l'an XI.

(*Gazette des Tribunaux.*)

Dr BÉCHET.

PRIX PROPOSÉ PAR LA SOCIÉTÉ HOMOEOPATHIQUE BRITANNIQUE (1)

Dans sa séance annuelle des 27 et 28 mai dernier, la Société homœopathique britannique a pris la décision suivante :

Un prix de cent livres sera décerné à l'auteur du meilleur mémoire sur les effets physiologiques et thérapeutiques des substances tirées de la classe des Ophidiens (2).

CONDITIONS.

1° Les mémoires devront être envoyés, se conformant aux usages académiques, au président de la Société homœopathique britannique, avant le 1er janvier 1859 (3) ;

2° Tous les mémoires deviendront la propriété de la Société ; cependant leurs auteurs pourront les publier, en obtenant au préalable l'assentiment du président ;

3° Les mémoires devront être écrits en anglais, en français ou en allemand ;

4° Le président et l'assemblée nommeront trois juges de ce concours, ils pourront être pris en dehors de la Société ;

5° Il sera remis un prix de cent livres au Mémoire jugé le meilleur ;

6° Le travail couronné sera publié dans *British Journal of Homœopath.*

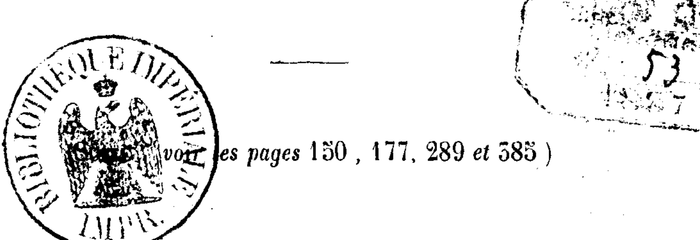
Signé : F. F. Quin, M.-D., président ;
F. R. Leadam, sec. hon.

(1) Extrait du *British Journal of homœopathy*. 1er octobre 1856.

(2) Dans le mot physiologique sont compris les effets toxiques et pathogénétiques.

(3) 111, Mount street, Grosvenor square, London.

DES DOSES HOMŒOPATHIQUES ET DE LEUR RÉPÉTITION.



(Voir les pages 150, 177, 289 et 385)

Nous avons terminé notre dernier article par une série de questions dubitatives au sujet de la répétition des médicaments homœopathiques; il nous reste aujourd'hui à répondre à ces diverses questions, et c'est ce que nous allons faire à la lumière des écrits d'Hahnemann et des faits qui nous ont été fournis par notre observation.

A. Dans la pratique de l'homœopathie, avons-nous dit, ne faut-il pas, avant d'administrer un nouveau médicament, avoir égard à celui qui l'a été déjà, au point de vue de leur action respective et plus ou moins profonde sur l'organisme? Hahnemann n'a point résolu sans doute ce problème, mais il nous a laissé des éléments au moyen desquels il est facile d'arriver à sa solution. Il n'a rien dit, que nous sachions, sur ce sujet dans l'*Organon*; mais en méditant son trop court travail intitulé, *Répétition d'un médicament homœopathique*, et inséré dans les prolégomines de sa matière médicale, il devient évident que, bien qu'il n'ait pas approfondi ce point délicat de pratique, son observation éclairée ne l'avait point laissé passer inaperçu.

Ayant déclaré qu'il avait reconnu que, pour atteindre le but

désiré dans la répétition des doses, il fallait se diriger, *tant d'après la nature des divers médicaments*, que d'après la constitution du malade et le degré de sa maladie, il ajoute « Si, dans » d'autres maladies chroniques, on juge, par approximation, » que huit, neuf, dix doses de *Tinct. Sulph.* X soient nécessai- » res, il vaut mieux en pareil cas, au lieu de les faire prendre » immédiatement l'une après l'autre, les distribuer trois par » trois, donner dans les intervalles une dose d'un autre mé- » dicament qui après le soufre soit particulièrement homœo- » pathique dans la circonstance, et laisser également cette » dose agir pendant huit, neuf, douze ou quatorze jours, » avant de revenir à la série des trois doses de soufre. Le » meilleur remède intercurrent alors est celui dont on jugera » qu'une couple de doses l'une après l'autre, données à huit » ou quinze jours d'intervalles, seront encore utiles après » qu'on aura terminé celle du soufre: »

Afin de mettre en plus grande évidence l'enseignement contenu dans ces lignes, nous sommes obligé de prolonger notre citation de tout l'alinéa suivant:

« Cependant il n'est pas rare, quelques nécessaires que » soient plusieurs doses de soufre pour la guérison de la ma- » ladie chronique, et avec quelque soin qu'on les sépare par » les intervalles prescrits, que la force vitale se montre récal- » citrante à les laisser agir tranquillement sur elle, et qu'elle » exprime cette résistance de sa part par des symptômes par- » ticuliers au soufre, mais modérés, qu'elle fait naître chez le » malade pendant le cours du traitement. En pareil cas, il est » parfois prudent de donner une petite dose de *Noix vomique* » (30me) et de la laisser agir pendant huit à douze jours, » afin de disposer la nature à laisser ensuite agir pendant les » autres doses de soufre avec calme et d'une manière salutaire. » Dans certaines circonstances on doit préférer la *Pulsatilla* » (30me). »

Il est démontré par ce qui précède que dans la pensée d'Hahnemann un médicament puissant, capable de modifier profondément l'organisme malade, doit être répété, si le cas l'exige, avant que les doses précédemment données aient épuisé leur action; il n'est pas moins démontré que ces diverses doses ne doivent pas être administrées les unes à la suite des autres, sans médicament intermédiaire; enfin, Hahnemann déclare qu'il N'EST PAS RARE *que la force vitale se montre récalcitrante à laisser agir tranquillement sur elle ces diverses doses*. Que propose-t-il pour changer cet état de choses défavorable au but que l'on poursuit, la guérison des malades? Il propose un médicament à courte action, moins propre à combattre la disposition morbide invétérée; le meilleur intercurrent, dit-il, est celui dont on jugera l'action la plus salutaire après l'épuisement de celle du soufre.

Le simple énoncé de ces divers points d'observation pratique, tombé de la plume du MAITRE, a été pour nous le point de départ d'une règle générale à laquelle la clinique a donné une ample confirmation. Notre observation personnelle nous a porté à retrancher de ses paroles ce qu'elles nous ont paru avoir d'inexact, et elle en a en même temps démontré la justesse en ce qu'elles ont d'essentiel, par rapport au sujet important qui nous occupe. Aujourd'hui nous sommes convaincu qu'une guérison sera d'autant plus facile et rapide à obtenir, qu'on se conformera plus fidèlement aux conditions suivantes: 1° Un médicament puissant, dit anti-psorique, ne doit jamais être répété, sans qu'entre chacune de ses doses il ait été administré une dose d'un médicament à courte action, dit apsorique, et le plus approprié possible: 2° Après un médicament, tiré du règne minéral, il importe autant que possible d'en administrer un autre tiré d'un autre règne de la nature.

Nous n'avons trouvé que des cas bien rares qui infirment

cette règle : Hahnemann a dit, dans une note de ce travail dans lequel nous avons puisé toute notre instruction pratique, que la *Sepia* et la *Silice* se donnent sans moyens intercurrents. Assurément on peut en dire autant de tous les médicaments, administrés contre certains états morbides dont il sera question, surtout lorsqu'on en éloigne beaucoup les doses ; mais alors le traitement traîne en longueur, et nous n'hésitons pas à affirmer que la répétition rapprochée convenablement des médicaments, avec l'emploi des intercurrents, est la voie qui conduit le plus rapidement et le plus sûrement à la guérison.

Il y a environ deux mois, nous avons été consulté par un jeune homme de belle constitution, mais dont l'état de maladie était des plus graves. Les extrémités inférieures étaient très-édématiées ; la respiration était très-courte et hâletante, les battements du cœur tumultueux et très-irréguliers ; de temps en temps, il avait eu des crachements de sang, bien que les voies respiratoires fussent à peu-près saines ; le facies était pâle et bouffi et les lèvres bleuacées. Nous avions évidemment à prescrire l'*Arsenic* à ce malade. Nous ne pouvions le revoir qu'après environ quarante jours, terme auquel il nous paraissait fort douteux que le malade pût arriver, tant son état nous parut grave. Toutefois, désirant lui faire autant de bien qu'il était en notre pouvoir, et supposant que peut-être cette affection anévrismatique du cœur n'était point encore constituée organiquement à un point irrémédiable, nous nous informâmes des circonstances antérieures à la maladie. Un rhumatisme vague, contre lequel *Puls.* et *Colchic.* étaient appropriés, avait précédé l'affection du centre circulatoire. Les trois doses d'*Arsenic* que nous prescrivîmes à ce malade furent donc accompagnées d'autant de doses de *Puls.* et de *Colch.* à prendre intercurremment. Ce malade nous est revenu après l'expiration de son traitement, avec une telle amélioration, que nous

avons de très-légitimes raisons de compter sur son entier rétablissement. L'édème a complètement disparu ; le visage est bon, le malade n'est plus essoufflé en marchant sur un plan horizontal; il n'a plus expectoré du sang, et ses battements du cœur sont trop vifs encore, mais ils n'offrent plus d'irrégularité; ils ne sont plus tumultueux, et ne sont plus accompagnés des divers bruits anormaux dont nous avions constaté l'existence lors de notre premier examen. Nous avons répété la même prescription.

Nous avons consulté à peu-près en même temps, dans une localité éloignée d'Avignon, une jeune fille, âgée de dix-sept ans, à taille élancée et d'une constitution ruinée par une métrorrhagie que rien n'a pu arrêter depuis environ deux ans. L'ensemble des symptômes indiquait évidemment *Ferrum* : mais n'était-il pas à craindre que cette substance, répétée convenablement, ne surexcitât cette frêle organisation, ou bien, une seule dose de ce médicament n'aurait-elle pas laissé languir le traitement ? Pour parer à ce double inconvénient, trois doses de *Ferrum* furent prescrites avec l'intercurrence de *China* et *Pulsatil*. Nous avons revu cette malade quarante-cinq jours après, et le résultat obtenu a dépassé toutes nos espérances, celles de la jeune fille et de sa famille.

Si nos souvenirs rapprochent de ces cas heureux d'autres faits analogues fournis par les premières années de notre carrière homœopathique, ils nous apprennent que certainement le mode de médicamentation que nous employons aujourd'hui est plus fécond en résultats heureux et rapides.

On nous objectera peut-être que notre conduite est en contradition avec certaine partie de l'enseignement hahnemannien ; cela nous importe peu, puisque l'observation clinique est pour nous. A ce propos, on nous opposera de fort belles guérisons obtenues par une seule dose d'un médicament

approprié : nous ne nions pas ces faits auxquels nous en avons de semblables à ajouter ; mais personne ne pourra admettre que ces derniers faits ne soient exceptionnels, et on reconnaîtra en outre qu'ils ne peuvent être obtenus que dans des circonstances exceptionnelles aussi, soit quant au régime, soit quant à l'état moral des malades, soit enfin quant à l'état simple des maladies qui en sont le sujet. Relativement à l'enseignement d'Hahnemann, il y a une distinction importante à faire. Bien que l'auteur de l'*Organon* ait promis de proscrire l'hypothèse, il n'est pas resté parfaitement fidèle à cette promesse ; sa théorie de l'action des médicaments l'a retenu dans des chaînes dont il s'est affranchi ailleurs, et les quelques pages qu'il a écrites sur la répétition des doses d'un médicament, sont véritablement celles qu'il faut consulter en cette matière. Là on ne trouve que le clinicien profondément observateur qui a banni toute préoccupation théorique sur le mode dont s'opère une guérison homœopathique et qui a fidèlement recueilli les leçons de l'expérience. Nous ne comprenons pas que certains zèles hahnemanniens s'obstinent à s'alimenter seulement d'une certaine partie des écrits du MAITRE, s'interdisant précisément ceux qui nous prouvent que s'il n'a pas applani pour nous toutes les difficultés, il nous a au moins laissé des préceptes qu'il est facile de dépouiller de leurs imperfections. Nous avons démontré que, quant à la maladie, l'*Organon* contenait tout ce que nous pouvions désirer de connaître au sujet de la répétition des médicaments; mais quant au médicament lui-même, il faut à ce sujet aller chercher ailleurs les leçons du MAITRE. Pour notre compte, nous l'avons trouvé dans le travail auquel nous venons de faire plusieurs emprunts, ainsi que dans le traité des maladies chroniques.

Il est une chose bien digne de remarque, c'est que, soit dans l'*Organon*, soit dans son *Traité des maladies chroniques*, Hahne

mann exprime deux opinions en contradition apparente l'une avec l'autre, au sujet de la répétition des doses des médicaments. Ainsi, dans ce dernier ouvrage, il insiste fortement d'abord sur la nécessité de laisser épuiser son action au médicament convenable, ainsi qu'il l'a fait dans l'*Organon*. « Avec » quelque soin, dit il, que l'on ait choisi les médicaments » anti-psoriques, si on ne leur laisse pas le temps d'épuiser » leur action, le traitement entier n'aboutit à rien. » (1) Et plus loin, nous lisons la note suivante: « Parmi les médica- » ments non anti-psoriques susceptibles d'être employés ainsi » dans l'intervalle de temps qui sépare l'administration de » deux remèdes anti-psoriques, je me suis souvent servi avec » succès, pendant quelques jours, de l'arsenic, de l'antimoi- » ne cru, de l'or, de la noix vomique, de la pulsatille, de » l'aconit, de la bryone, du café cru, et du pôle nord de l'ai- » mant, suivant la nature des accidents que j'avais à éteindre » pour l'instant. Mais je n'entends pas pour cela exclure aucun » des autres médicaments. » (2) Comme il est facile de s'en convaincre par ces deux passages et d'autres analogues que nous pourrions citer, Hahnemann exprime, ainsi que dans l'*Organon*, deux opinions qui paraissent en opposition évidente; d'un côté, il veut laisser à tout médicament le temps d'épuiser son action sur l'organisme, et de l'autre, il recommande la répétition du même médicament à de fréquents intervalles, sans se préoccuper de l'action de la dose précédemment donnée, ou bien l'usage de médicaments intercurrents, toujours avant l'épuisement d'action du médicament déjà administré.

Hâtons-nous de prouver que ce n'est là qu'une apparente

(1) *Doctrine des malad. chr., p.* 197.

(2) *Ibid., p.* 201.

contradiction et que ces deux préceptes opposés ne sont que l'expression extrême du même principe. En effet, supposant un malade absolument à l'abri de l'action de toute cause capable de troubler celle du médicament qu'il a pris, Hahnemann n'a pas hésité à proscrire absolument l'intervention d'un autre modificateur avant l'épuisement d'action du premier. Cette supposition n'est point chimérique, et la déduction logique des principes hahnemanniens a dû la faire accueillir naturellement; l'expérience l'a nécessairement sanctionnée ensuite par des faits, et l'esprit sévère d'Hahnemann a présenté comme types ces mêmes faits. Mais, bien que cette supposition ne soit point chimérique, elle n'en est pas moins fort rare à rencontrer dans la pratique, et l'expérience a dû dès-lors donner des résultats différents, d'autant plus éloignés des premiers, que les circonstances ont été elles-mêmes plus différentes des premières dans lesquelles la spéculation seule peut placer tous les malades. Il n'est aucun passage d'Hahnemann qui puisse établir le trait d'union entre les points extrêmes que nous venons de signaler, mais, envisagé comme nous venons de le faire, et surtout jugé par l'expérience clinique, l'enseignement hahnemannien sur la répétition des doses n'est plus contradictoire; il se montre évidemment comme exprimant les points extrêmes qui limitent tout ce que le praticien doit savoir ou apprendre en cette matière.

Ce qui précède se rapporte surtout à ce que nous avons dit déjà dans notre précédent article, mais il nous éclaire en même temps dans la question dont nous cherchons la solution. En effet, l'intercurrence, admise exceptionnellement par Hahnemann, doit-elle demeurer une exception ? Nous ne le pensons pas : ce que nous avons cité déjà des écrits d'Hahnemann nous autorise à le penser. Voici un autre passage qui est au moins aussi explicite : « Lorsque les règles devancent ou coulent

» trop abondamment, tout traitement des maladies chroniques » est inutile, si l'on n'a pas soin d'administrer ainsi de temps » en temps la noix vomique, qui possède ici la vertu spécifi- » que de remédier au défaut d'harmonie que les désordres » menstruels occasionnent dans les fonctions nerveuses, et de » calmer l'excès de sensibilité et d'irritabilité qui oppose un » obstacle insurmontable à l'action salutaire des remèdes anti- » psoriques. » (1) Il fait aussi dans le même ouvrage la recommandation dont nous avons parlé déjà au sujet de l'action du soufre. « Cependant, dit-il, il serait presque toujours néces- » saire, six ou sept jours avant de donner cette seconde dose » de soufre, d'administrer une dose de noix vomique, afin » d'apaiser l'irritation des nerfs qui pourrait exister, et » qui serait capable de mettre obstacle aux bons effets de » soufre. » (2)

Il est de la dernière évidence qu'Hahnemann n'a pas pu demander à l'expérience tous les perfectionnements de détails dont la pratique de l'homœopathie est susceptible : il n'est pas moins évident que les particularités qu'il a citées comme capables de lui faire connaître la nécessité d'interposer souvent entre deux médicaments à action profonde sur l'organisme un médicament à action plus passagère, ne résument pas toutes celles qu'il est possible de rencontrer et qui nous imposent le même mode de médicamentation. L'observation d'Hahnemann nous a paru, il y a déjà longtemps, renfermer un germe fécond; nous avons cherché à le développer, et, nous le répétons, l'expérience nous a appris à en déduire la règle que nous avons formulée plus haut, et qui, loin d'être en opposition avec l'enseignement du MAITRE, n'en est que l'expres-

(1) *Doct. des mal. chr.*, *p.* 215, (note), *t.* 1.

(2) Ouvrage cité, *p.* 170, *t.* 1.

sion dégagée des incertitudes naissant d'une expérimentation insuffisante.

Dans la question de la répétition des doses, Hahnemann s'est attaché plus particulièrement à exposer et à démontrer ce qu'il y a de POSSIBLE dans la pratique de l'homœopathie, en suivant sévèrement tous les préceptes donnés par lui quant à l'isolement absolu du malade de toutes les circonstances capables de troubler l'action du médicament donné; et cette rigueur logique de l'application des principes posés implique aussi l'existence d'un état morbide parfaitement simple par lui-même. Mais sa haute raison, éclairée par l'expérience, n'a point tardé à reconnaître que ce que la spéculation avait pu admettre comme règle, devait se modifier dans la pratique ; de là sont nées ses observations qui lui ont fait formuler les préceptes exceptionnels que nous invoquons, et qui sous sa plume sont restés à l'état de simples aperçus. Ceux-ci, selon nous, ont été trop négligés, car une observation attentive démontre que les cas qui réclament la répétition des médicaments avant l'épuisement d'action des doses qui ont été données déjà, sont définitivement plus nombreux que ceux en présence desquels la pratique peut rester dans les prescriptions de la spéculation. Celle-ci ayant d'abord occupé les plus belles années d'Hahnemann, le fondateur de l'homœopathie a dû nécessairement en demander la confirmation à la clinique, en imposant à ses malades les rigoureuses prescriptions de sa diététique physique et morale. Plus tard, ayant constaté combien de semblables conditions sont difficiles à réunir, il a indubitablement été porté à modifier sa manière de voir et d'agir, et de là, nous le répétons, les aperçus qu'il nous a laissés au sujet de la question de l'intercurrence qu'il n'a pas eu le temps d'approfondir.

Dans le volume intitulé: *Études de médecine homœopathique*,

par S. Hahnemann, sont les *Études cliniques* du D[r] Hartung: Tout le monde sait que cet éminent disciple d'Hahnemann soumit à celui-ci le manuscrit de son ouvrage, avant de le publier. La mort empêcha le MAITRE d'exprimer son opinion sur les Études d'Hartung; mais celui-ci reçut de la veuve d'Hahnemann une lettre dans laquelle nous lisons les lignes suivantes: « Hahnemann l'a lu lui-même aux trois quarts et il » approuvait fort son contenu; il en désirait la publication. » Si nous parcourons les *Études cliniques* d'Hartung qu'Hahnemann a lues, qu'il approuvait et dont il désirait la publication, nous y lisons de nombreux passages qui éclairent la question que nous traitons: « En effet, y est-il dit à la quatrième » observation, *Sulfur*, *Graphites*, *Sepia et Iodium*, avec quel» ques doses intercurrentes d'*Aconit.*, *Sabina*, *Bellad.*, ame» nèrent bientôt la guérison. » Il est également dit dans la neuvième observation: « J'administrai par conséquent, à des » intervalles de deux, trois ou quatre jours, *Sulf.*, *Aur.*, » *M.-mag.*, *Calc.-carb.*, *Graph.*, *Sepia*, et, comme intercurrents, » suivant les symptômes, *Nux-vom.*, *Verat.*, *Ign.*, le soir. Le » malade se rétablit graduellement. » L'observation suivante est absolument la même à ce point de vue: « Le malade prit » à des intervalles de six jours, *Aur.*, *Spig.*, *Lach.*, *Lycop.*, » *Graph.*, et comme intercurrents, *Aconit.*, *N.-vom.*, *Ignat.* » Nous bornons là ces citations que nous pourrions multiplier et que nous emprunterions surtout aux cas heureux du D[r] Hartung. Celles-ci suffisent à corroborer d'une autorité doublement respectable l'opinion que nous avons émise, qu'entre deux médicaments à action profonde sur l'organisme, il est très-utile et souvent indispensable d'administrer une dose d'un autre médicament approprié et à action fugace et superficielle.

Quelques mots d'explication au sujet de ces deux classes de

médicaments ne seront point superflus. La doctrine d'Hahnemann sur les maladies chroniques a eu pour conséquence immédiate de diviser les médicaments en apsoriques et en antipsoriques, ceux-ci étant reconnus plus propres à combattre la cause réelle ou présumée des maladies chroniques, et ceux-là étant seulement appropriés contre les désordres morbides plus rapides, c'est-à-dire, les maladies aiguës. Cette distinction ne peut être acceptée ; si elle est rigoureusement envisagée, elle manque de base car les démonstrations qui l'expriment sont tout-à-fait hypothétiques : elle est seulement bonne en ce sens qu'elle distingue les médicaments dont l'expérience a démontré que l'action est rapidement épuisée, de ceux dont l'action physiologique au contraire modifie profondément et longuement l'organisme. A ce point de vue, il est très-nécessaire d'établir des catégories dans les médicaments qui constituent la matière médicale, car l'expérience démontre que, soit dans les maladies chroniques, soit dans le cours d'une maladie aiguë, il est très-utile que l'organisme ne soit pas soumis pendant longtemps au même ordre de modificateurs. Ainsi une dose de soufre, pendant le cours d'une maladie aiguë, est souvent nécessaire pour réveiller la réceptivité médicamenteuse ; de même, pendant le traitement d'une maladie chronique, il est indispensable d'impressionner de temps en temps la vitalité par des médicaments dont la durée d'action est seulement passagère.

Il n'entre point dans notre sujet de traiter ici de l'ALTERNATION de deux médicaments; nous nous bornerons à dire que le principe de l'emploi des médicaments INTERCURRENTS étant démontré, l'alternation nous paraît en être simplement une application nécessaire dans certaines maladies complexes.

B. Le médicament à administrer doit-il l'être à la même dynamisation que celle à laquelle a été prescrit le médicament

précédemment donné? Telle est la seconde question que nous avons posée et pour la solution de laquelle nous ne trouvons aucun élément direct dans les écrits d'Hahnemann et de ses premiers disciples, dont au reste tous les travaux ne sont peut-être pas connus de nous.

Il n'est cependant pas sans intérêt d'observer à ce sujet que bien qu'Hahnemann ait dogmatiquement enseigné que la plus petite dose d'un médicament approprié est toujours suffisante pour combattre un état morbide, il ne s'est pas arrêté à un degré uniforme de dilution des médicaments dont il nous a laissé la pathogénésie. Nous ne voulons pas arguer de ce fait pour prétendre que le fondateur de l'homœopathie est entré dans la perfection des détails pratiques de sa doctrine au point d'avoir voulu exprimer que tous les médicaments ne devaient pas être administrés au même degré de dilution, parce qu'il s'est arrêté pour quelques médicaments à de plus basses et pour d'autres à de plus hautes préparations; mais ce fait a cependant de l'importance, car Hahnemann n'a rien avancé qu'il n'ait confirmé par son expérience. Or, s'il recommande quelques médicaments à la dose d'un dix millième, d'autres à la dose d'un millionième ou d'un sextillionième ou d'un décillionnième, il faut convenir que l'expérience lui a appris que ces diverses préparations avaient été plus efficaces que d'autres, et cette observation faite par lui milite en faveur de notre opinion, fondée sur des faits nombreux qui nous ont prouvé qu'il vaut mieux en général ne pas soumettre un organisme malade à des médicaments portés au même degré de préparation. Le choix d'Hahnemann pour telle ou telle dilution à adopter pour tel ou tel médicament n'est au reste point motivé par la nature de ces médicaments. Ainsi l'*Arsenic* et la *Silice* sont recommandées par lui à la trentième dilution; l'*Arnica* aux basses et la *Bryone* et la *Belladona* aux hautes. Il y a donc lieu de pré-

sumer que la nature des substances médicamenteuses n'est point la cause de la différence de préparation qui a été acceptée pour chacune d'elles, et que ce n'est que parce que dans le cours d'un traitement, Hahnemann a reconnu que ces diverses préparations étaient mieux agissantes.

Il est une autre observation qu'il est bon de faire. Dans la désignation des antidotes des médicaments, Hahnemann recommande le plus souvent des substances non dynamisées ; le camphre en dissolution est recommandé comme antidote de presque tous les médicaments; le café l'est souvent aussi et le vin l'est quelquefois. Tout le monde sait combien après la découverte du dynamisme médicamenteux, Hahnemann en a poursuivi l'application avec ardeur et talent, peut-être même avec trop de prédilection. Assurément il est permis de penser dès lors qu'il lui eût été au moins agréable de constituer sa thérapeutique exclusivement avec des substances dynamisées; s'il ne l'a pas fait, c'est d'abord parce que la sévérité de son observation et son honnêteté scientifique l'en ont empêché, et s'il en a été empêché, c'est que son expérience s'y est opposée. Mais puisque sa savante expérience lui a prescrit ainsi d'antidoter l'action trop forte d'un médicament pris à la trentième, par le camphre en substance, n'y a-t-il pas dans ce fait un enseignement indirect qui nous dit qu'il est utile et souvent indispensable de ne point administrer consécutivement plusieurs médicaments portés au même degré de préparation?

Si nous parcourons les *Études cliniques* du Dr Hartung dont nous avons parlé plus haut, nous trouvons presque dans toutes les observations que les divers médicaments prescrits par lui à un malade, l'ont été à des dynamisations différentes, et souvent, entre deux médicaments à la trentième, par exemple, est interposé un autre agent curateur, à la douzième ou à la sixième. Nos lecteurs n'ont pas oublié que cet opuscule a été

lu en partie par Hahnemann lui-même qui lui donnait une entière approbation.

Quoiqu'il en soit de la valeur des motifs qui précèdent et que nous invoquons en faveur de notre opinion, nous déclarons ne les avoir recherchés qu'après que notre expérience nous a conduit à admettre ce que nous regardons aujourd'hui comme une vérité pratique précieuse ; qu'après que notre expérience nous a eu dicté cette règle: DANS LE COURS D'UN TRAITEMENT, IL IMPORTE BEAUCOUP QUE LES MÉDICAMENTS QUI LE COMPOSENT SOIENT DONNÉS A UN DEGRÉ DE PRÉPARATION DIFFÉRENTE.

Assurément il est des états morbides qui se dérobent à l'application de cette règle; il est incontestable même qu'il est possible de guérir des malades gravement atteints, même sans y avoir égard ; mais, nous ne craignons pas d'être contredit par la voix de l'expérience, et nous affirmons que, toutes choses étant égales d'ailleurs, il est incontestable que la pratique d'un praticien homœopathe sera d'autant plus fructueuse, qu'il observera plus fidèlement ce précepte que nous avons reçu d'une longue et attentive expérimentation. Ainsi, nous avons cité plus haut deux malades, un jeune homme auquel nous avons prescrit contre une affection grave du cœur, d'apparence organique, et une jeune fille anémique par une exhalation sanguine utérine presque continue. Nous avons prescrit, avons-nous dit, au premier, *Puls.*, *Colch.*, et *Arsen.* et à la seconde, *Chi.*, *Puls.* et *Ferrum*, trois doses de chaque à alterner. Nous nous sommes bien gardé d'ordonner ces divers médicaments et ces diverses doses, à la même préparation. Pour le premier malade, la 1re dose de *Puls.* était à la 18me, la 2me à la 15me et la 3me à la 12me. La 1re dose de *Colch.* était à la 12me, la 2me à la 9me, la 3me à la 6me, et enfin la 1re dose d'*Arsen.* était à la 30me, la 2me à la 27me et la 3me à la 24me. Nous avons fait de même dans notre prescription à la jeune fille,

et nous le répétons, nos souvenirs de praticien nous rappellent des cas où, en agissant d'une autre manière, nous n'obtenions pas de résultats comparables à ceux produits dans cette dernière circonstance et bien d'autres semblables.

A l'exemple de notre MAITRE, nous ne tenons pas aux explications théoriques : cependant nous n'avons pu nous défendre contre le désir de nous rendre raison de ce fait important ; nous y avons cédé d'autant plus volontiers, qu'il nous a paru susceptible d'explication par d'autres faits qui sont accrédités auprès de tous les observateurs. Qui ne sait, en effet, que l'organisme vivant perd son impressionnabilité à l'action répétée d'un agent identique ? Deux médicaments ne peuvent jamais être appelés un agent identique, mais l'idendité de leur préparation, surtout aux doses homœopathiques, ne peut-elle pas constituer pour la réceptivité médicamenteuse organique une sorte d'identification? Puisque, par l'habitude, l'organisme peut supporter sans accident l'ingestion des substances les plus toxiques, témoins les mangeurs d'Arsenic de la Hongrie ou le fameux Mithridate, pourquoi l'habitude ne rendrait-elle pas l'organisme insensible à l'action d'une même dilution, ou au moins pourquoi ne le disposerait-elle pas à recevoir cette action d'une manière inégale ? Mais nous pouvons trouver des exemples qui aient une plus grande analogie avec le fait dont nous cherchons la raison ; les yeux du fondeur habitué à la lumière vive des métaux en fusion, ne sont plus éblouis par elle ; l'odorat du parfumeur n'est plus impressionné par la multiplicité des parfums au milieu desquels il vit, et l'oreille du voisin d'un clocher à carillon n'est bientôt plus étourdie par la discordance des sons des cloches. Nous le reconnaissons, tous ces faits irrécusables sont loin d'être en parfaite ressemblance avec celui à l'appui duquel nous les rapportons, mais ils sont de nature à faire admettre

celui-ci comme probable, sinon démontré, l'expérience seule pouvant et devant lui donner cette dernière sanction.

Notre observation nous a depuis longtemps convaincu de ce fait, que l'organisme s'habitue facilement à l'action des médicaments dynamisés, et qu'il faut, en conséquence, surtout dans le traitement des maladies longues, veiller attentivement à vaincre les difficultés qui naissent de cette circonstance. Nous insistons en conséquence, d'une manière toute particulière, sur la nécessité où se trouve tout praticien de varier les dilutions des médicaments qu'il prescrit à un même malade. Nous ne saurions trop le répéter, ce fait, quoi qu'il n'ait été signalé par personne, à notre connaissance du moins, n'en est pas moins certain, et il paraîtra à tous d'autant moins invraisemblable que la science abonde d'exemples qui auraient dû déjà en faire présumer l'existence. Hippocrate lui-même a observé que les aliments lourds, durs et indigestes, n'incommodent pas les sujets faibles qui y sont habitués. Lancisi dit que les Mexicains mangent, sans inconvénients, les œufs des insectes de marais, et des poissons, et même la boue puante des endroits marécageux. On sert presque partout, aux Indes, de l'Assa-fœtida pour assaisonner les mets, et Zimmermann, qui rapporte ce fait, ajoute : J'en mâche aussi quelquefois pour me réveiller l'esprit, et j'avoue que c'est pour moi une vraie volupté. Mais, nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tous les témoignages qui prouvent combien l'organisme est prompt à s'habituer à une impression quelconque, même à celle des agents les plus propres à en troubler l'harmonie vitale. La raison, éclairée par l'expérience de tous les siècles, est donc parfaitement autorisée à admettre *a priori* que l'impressionabilité de notre organisme doit facilement s'émousser à l'action des médicaments dynamisés. Nous appelons l'attention de tous les praticiens sur ce point,

et le résultat de leurs observations viendra bientôt corroborer notre opinion.

Au reste, Hahnemann nous dit qu'il n'est point rare que la force vitale se montre récalcitrante à laisser agir sur elle plusieurs doses de soufre données consécutivement; qui peut affirmer que cette récalcitrance de la force vitale ne provient pas aussi de ce que les diverses doses ont été données à la même dynamisation? L'expérience en allopathie n'a-t-elle pas démontré que l'organisme se montre souvent récalcitrant à accepter plusieurs jours une même préparation d'une même substance? L'*Opium*, par exemple, n'agit plus; une dose de *Morphine*, moins puissante comme quantité, développe cependant plus d'action sédative, et *vice-versâ*; il est même très-ordinaire que les malades, que de violentes douleurs forcent à user journellement de narcotiques, n'atteignent leur but qu'en variant les préparations de l'*Opium*. Nous avons consulté, il y a peu de mois, un malade qui ne parvenait à se procurer du repos qu'en prenant dans la même journée et de l'*Opium* et de la *Morphine*. L'une ou l'autre de ces préparations narcotiques, prise en quantité supérieure aux deux préparations alternées, ne produisait jamais l'effet désiré, d'une manière aussi complète.

Lorsque l'expérience aura prononcé sur ce point capital de pratique, enseignant qu'il est très-utile, sinon indispensable, de varier les dilutions des médicaments, dans le traitement des maladies complexes, on pourra apprécier avec plus de justesse cette sorte de marasme dans lequel paraît être tombée l'homœopathie, dans certains pays où elle n'est représentée que par des praticiens qui pensent en octroyer tous les bienfaits à leurs malades, au moyen d'une pharmacie de poche. Une telle situation ne peut convenir qu'à des médecins qui n'ont point compris encore l'homœopathie, ou qui bornent

leur désir à la laisser éternellement dans ses langes. Nous ne saurions trop prémunir les malades contre l'illusion dans laquelle ils peuvent être, en pensant qu'une petite boîte peut contenir des médicaments efficaces contre tous les maux qui les accablent. Le véritable représentant de l'homœopathie doit avoir à sa disposition au moins les principales dilutions de tous les médicaments dont la pathogénésie est connue ; et c'est en usant convenablement de ces agents nombreux, qu'il pourra répandre autour de lui les preuves les plus incontestables de l'excellence de la médication Hahnemanienne.

C. Un médicament approprié peut-il continuer à être répété avec chance de succès, lors même qu'il est encore approprié ? C'est là la troisième question que nous avons posée. Sa solution est implicitement renfermée dans tout ce qui précède : En effet, la première condition de la répétition fructueuse d'un médicament est qu'il soit approprié à l'état morbide contre lequel il est administré. Comment doit se régler sa répétition? Ce que nous avons dit déjà l'établit d'une manière générale, car ce que nous avons écrit au sujet de la nature de la maladie, quant à la répétition des médicaments, détermine l'intervalle de temps qu'il faut laisser écouler entre les diverses doses de l'agent curateur; les éclaircissements que nous venons de présenter, au sujet de la nature des médicaments eux-mêmes et de leurs diverses préparations, résolvent en quelque sorte dès à présent le problème que nous avons à examiner, soit quant à l'intercurrence des substances à action rapide entre l'administration de deux doses d'un médicament à action longue et profonde, soit quant au changement de dynamisations à chacune de ces doses. Cependant il nous reste à dire quelque chose de plus spécial au sujet de la question dont il s'agit : Il est des états morbides dont la nature parfaitement déterminée et spéciale ne permet nullement d'interposer un médicament quel-

conque entre les diverses doses du médicament qui leur est spécifique. Ainsi, un état syphilitique aigu ne peut être combattu raisonnablement que par le *Mercure*, et il est impossible en ce cas, en dehors d'un mouvement fébrile ou d'un état éréthistique du système nerveux, de trouver l'indication d'un médicament intercurrent: il faut donc répéter le seul spécifique connu. Un squirrhe existe dans un organisme qui est d'ailleurs resté parfaitement étranger à la formation de la dégénérescence morbide; dans ce cas, le médicament approprié ne peut que difficilement être secondé par un intercurrent indiqué. Il en sera de même toutes les fois qu'il s'agira d'une maladie, rigoureusement déterminée dans sa nature et qui existe en quelque sorte à l'insçu du reste de l'organisme, de telle sorte qu'il ne se développe dans celui-ci aucun ordre de symptômes sympathiques dont l'existence peut seule fixer l'esprit du médecin pour le choix du médicament intercurrent, approprié entre chacune des doses de la substance véritablement spécifique. Ceci est surtout applicable au traitement de toutes les affections qui atteignent des tissus dont la fonctionnalité partiellement ou entièrement interrompue n'intéresse que faiblement ou point du tout l'intégrité de l'ensemble des fonctions. Ainsi, par exemple, nous avons traité il y a quelques années une déformation non douloureuse des ongles, avec exfoliation facile de ceux-ci, qui étaient devenus très-cassants. *Graphites* nous paraîssant être le médicament approprié à cet état, comment fallait-il l'administrer? En éloigner les doses, c'était s'exposer à n'arriver qu'à un bien lent résultat. Nous crûmes devoir le répéter tous les huit jours, et pour ne point blaser l'organisme, ou le surexciter par la répétition de la même dynamisation, nous commençames par la trentième dilution et descendîmes sans interruption jusqu'à la sixième. Cette première période du traitement fut suivie d'une amélioration sensible qui, nous

paraissant s'arrêter au bout de trois semaines, nous détermina à revenir à notre première prescription dont l'effet salutaire fut très-satisfaisant et la guérison ne se fit pas attendre. Le traitement des lipômes, dans le plus grand nombre des cas, ne peut être fructueusement tenté que par une médication pareille à celle dont il vient d'être question, et il en est de même de tous les états morbides analogues qui ne se traduisent en quelque sorte que par un désordre matériel local. Nous savons très-bien que toujours l'existence d'un tel état est lié à une disposition particulière de l'organisme qui peut ne pas être suffisamment combattue par le traitement dirigé contre la lésion, mais le praticien a déjà fait beaucoup, soit pour son malade, soit pour la science, quand il a fait disparaître la lésion, sans le concours d'un procédé chirurgical.

A ce propos, et pour mieux éclaircir cette question, nous citerons l'observation suivante qui se recommande à plus d'un titre à l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'art de guérir.

Il y a environ six ans, un agriculteur fort et robuste, âgé de quarante ans, se présenta dans notre cabinet. Il y a une huitaine d'années, il lui est survenu au tiers gauche de la lèvre inférieure, un bouton cancéreux qu'un médecin instruit lui conseilla de laisser enlever par le bistouri. Ce conseil fut suivi, et pendant quatre ans, le malade se crut parfaitement guéri; il ne lui restait de sa dangereuse affection que la cicatrice et le rétrécissement labial dépendant de son ablation. Mais alors, le côté opposé de la même lèvre s'affecta peu à peu, et au bout de quelques mois, la lésion cancéreuse fut aussi caractérisée que ce qu'elle l'avait été déjà sur le point primitivement affecté. Cette fois le malade ne voulut point être délivré par l'instrument tranchant qui ne l'avait pas mis à l'abri d'une récidive : un caustique fut préféré. La chûte de l'escarre

produite par cette application a donné lieu à une cicatrice plus étendue que celle laissée par la plaie du bistouri, de telle sorte qu'il ne resta au malade que le tiers moyen à peu-près de sa lèvre, et que l'ouverture buccale est considérablement rétrécie. Vingt mois environ s'écoulent sans que le malade ait le moindre motif de se préoccuper du retour de sa maladie; mais au bout de ce laps de temps, une tumeur grosse comme un grain de millet se fait sentir dans la partie de lèvre qui lui reste. Peu à peu cette tumeur grossit, elle devient le siège de douleurs lancinantes et vives ; en un mot, le malade n'hésite pas à reconnaître l'existence de son ancienne affection dont la tenacité l'alarme à juste titre. Les difficultés, soit pour le manger, soit pour l'articulation des mots, qui résultaient du rétrécissement buccal qui avait été la conséquence des deux premières opérations, n'étaient que le moindre motif de ses inquiétudes. Il prévoyait qu'une autre opération aggraverait ces difficultés, et surtout il n'envisageait pas sans terreur son avenir, menacé par la réapparition indéfinie de sa cruelle maladie; aussi cherchait-il cette fois à être guéri sans opération, et seulement par des remèdes qui *attaquassent le sang*. C'est là le motif qui l'a déterminé à recourir à l'homœopathie dont l'efficacité avait été brillamment démontrée par quelques belles guérisons que nous avions opérées à Caderousse.

Le sujet est d'ailleurs d'une très-belle constitution et d'une bonne santé. Nul antécédent de famille et nulle cause personnelle n'explique l'existence de cette tenace affection. Sa tumeur labiale est grosse comme un fort pois-chiche : elle est très-dure, arrondie et un peu conique à l'extérieur. Elle est le siège de douleurs lancinantes, très-rapides et très-vives, comme par des aiguilles rougies au feu. Le sommet épidermique de la tumeur est moins dur que le reste, la circonférence est difficile à délimiter et se perd dans l'épaisseur de la lèvre. La tu-

meur ne fait point saillie sur la face buccale de la lèvre, mais toute son épaisseur est manifestement occupée par elle.

Pendant les quatre premiers mois du traitement, *Arsenic* est prescrit au malade, de quinze en quinze jours. L'effet obtenu, dès les premières doses de cette substance, consiste en une diminution sensible dans la fréquence et la vivacité des douleurs lancinantes, et dans une légère réduction du volume de la tumeur; mais cette amélioration ne fait aucun progrès malgré la continuation de l'usage d'*Arsen*. Pensant alors que la pression de la pipe chez le malade avait pu avoir une action sur la production de cette lésion, quoiqu'il nous assurât qu'il avait eu soin de ne jamais laisser porter sa pipe sur la partie de la lèvre qui était restée saine après les deux opérations, nous lui prescrivîmes *Conium macul*. Quelques doses de ce médicament n'ont aucun effet salutaire, et même après une quarantaine de jours à la suite de la cessation de l'usage d'*Arsenic*, le malade nous affirme que les douleurs ont repris de leur fréquence et de leur acuité anciennes. Un tel résultat nous convainquit que l'*Arsenic* était véritablement le spécifique de ce cas, et que cette belle guérison était au prix d'une convenable répétition des doses et d'un choix heureux de leur dilution.

Les premières doses d'*Arsenic*, trentième dilution, avaient produit l'amélioration mentionnée plus haut : leur continuation n'étant suivie d'aucun effet, nous avions prescrit de basses dilutions ; celles-ci et les moyennes eurent aussi un résultat négatif, ainsi qu'une nouvelle dose à la trentième, et c'est alors que nous avions eu la pensée de recourir à *Conium*. Il est bon d'observer que tous ces médicaments n'ont jamais produit sur le sujet aucun effet autre que celui dont il a été question, consistant à modifier heureusement la lésion physique et les douleurs dont elle était le siège. Jugeant par là que la sensibilité du sujet comportait une fréquente répétition des doses

et que l'*Arsenic* seul lui convenait, nous lui prescrivîmes cette substance à la dose de quatre globules, répétée tous les trois jours, commençant par la trentième dilution et nous arrêtant à la sixième inclusivement, ayant parcouru sans interruption toute l'échelle dynamique intermédiaire.

Quinze jours après avoir achevé cette prescription, notre malade revient, ravi de l'amélioration produite dans son état, amélioration que nous constatons, consistant en une réduction de la moitié environ du volume de la tumeur et la disparition presque absolue des douleurs. Comme, d'après le rapport du malade, cette amélioration progresse de jour en jour, nous lui donnons quelques doses de sucre de lait, l'engageant à revenir au plus tôt, s'il jugeait que le progrès s'est arrêté.

Trois semaines après, il revient et il nous affirme que, depuis quelques jours, les douleurs paraissent vouloir revenir et que sa tumeur ne s'amoindrit plus; au contraire, ajoute-t-il, elle est aujourd'hui plus grosse qu'elle n'était, il y a huit jours. Nous la trouvons pour notre compte plus petite que lors de notre dernier examen; elle a à peine le volume d'un très-petit pois. Mais jugeant que l'action d'*Arsenic* est épuisée, nous répétons notre prescription précédente.

Quarante jours après, ce malade se montre à nous complètement guéri: sa lèvre est parfaitement souple et ne conserve aucune trace de l'existence de cette dernière tumeur cancéreuse. Nous l'avons revu depuis cette époque, à plusieurs reprises, et il n'a jamais eu jusqu'à aujourd'hui le moindre signe du retour de cette cruelle et dangereuse maladie.

Cette observation peut à elle seule compléter en quelque sorte tout ce que nous avons dit et tout ce qui nous reste à dire sur l'important sujet qui nous occupe. En effet, une seule substance a guéri une lésion grave et bien déterminée existant sur un sujet qui la présente en troisième récidive: une guéri-

son par les seuls efforts de la nature n'est point admissible ici, même par les allopathes les plus acharnés à nier l'efficacité des médicaments dynamisés. La nature de la maladie et ces récidives ne permettent à personne de recourir à cette argumentation aussi usée que ridicule; mais cette guérison, bien propre à servir à la glorification de l'homœopathie, doit aussi servir à en élucider les points difficiles de pratique. Le médicament qui l'a produite s'arrêtait à une simple amélioration, lorsqu'il était administré à de longs intervalles, et sa répétition restait sans résultat. Le changement de dilution lui-même ne rappelait point l'appropriation rigoureuse de ce médicament et ne produisait aucun effet. La répétition, à de courts intervalles et par succession descendante et non interrompue des dilutions, a terminé au contraire en trois mois la destruction de cette tumeur que quatre mois de traitement par la même substance avaient à peine entamée. Il résulte de ce fait important la démonstration de cette vérité que nous avons énoncée souvent, c'est-à-dire, que le choix du médicament approprié n'est point tout dans la pratique de l'homœopathie. Ce fait prouve encore que la répétition des doses de ce médicament doit être en raison inverse de la sensibilité constitutionnelle des malades et de la sensibilité spéciale à chaque cas morbide; enfin il établit de la manière la plus précise que le changement de dilution du médicament est d'autant plus impérieux, que l'organisme à guérir est moins impressionnable, soit par sa disposition propre et ordinaire, soit par la nature de la maladie qui l'a atteint.

Si nous insistons si fortement sur les conclusions pratiques que nous nous croyons autorisé à déduire de l'observation qui précède, c'est qu'elle n'est point pour nous une rare et heureuse exception. Nous l'avons choisie, parce que la maladie qui en est le sujet est à l'abri de toute controverse; le fait

thérapeutique est patent pour tous, et, nous le pensons du moins, c'est dans des cas de ce genre qu'il faut interroger la clinique même avec obstination. En présence de celui-ci, il est facile de se représenter la graduation infiniment variée que peuvent présenter tous les malades et toutes les maladies, au point de vue de la fréquence de la répétition des doses et du changement qu'il faut apporter dans le choix des diverses dilutions à prescrire ; il est également permis d'apprécier par celui-ci quels sont les cas morbides simples qui pourront se passer de médicaments intercurrents, et quels seront les cas morbides, complexes par eux-mêmes ou par l'effet de la constitution qu'ils atteignent, qui devront au contraire être combattus par des médicaments à action principale et par des médicaments à action accessoire.

Il eût été peut-être nécessaire que nous eussions rapporté une série d'observations cliniques, propres à déterminer les points principaux de la graduation pathologique au sujet desquels la médication homœopathique doit être diversement modifiée, par rapport à la répétition des doses, de l'emploi des médicaments intercurrents et du changement de dilutions; mais nous avons craint de prolonger ce travail outre mesure. Les observations sont assurément fort importantes dans un écrit comme celui-ci, mais il ne faut point perdre de vue qu'elles occupent une espace considérable, et que d'ailleurs l'expérience des praticiens peut toujours suppléer à l'insuffisance de leur nombre. Par celle qu'on vient de lire, par exemple, et qui est certainement capable de rappeler à l'esprit tous les états pathologistes analogues, n'est-il pas facile de s'élever insensiblement et graduellement aux états pathologiques où la sensibilité et l'impressionabilité à l'action des médicaments sont très-exaltées, soit par la maladie elle-même, soit à cause de la constitution des sujets? Entre ces deux points extrêmes,

les points intermédiaires sont nombreux, mais le discernement, éclairé par la pratique, parvient aisément à modifier d'une manière fructueuse la médication homœopathique qui convient à chacun. Ainsi, il s'agit dans cette observation d'une lésion qui ne provoque aucun phénomène anormal dans le reste de l'économie; le sujet qui en est atteint est d'une impressionnabilité qui s'est émoussée dès les premières doses du médicament approprié, il était dès-lors opportun de répéter fréquemment celui-ci et d'en changer la préparation à chaque dose: dans un cas absolument opposé, au double point de vue de la maladie et de la constitution du sujet, il convient de ne jamais agir ainsi, parce que la sphère d'action d'un médicament est lentement épuisée, et sa répétition n'aurait d'autre résultat que d'aggraver, en le compliquant, l'état maladif primitif.

D. Il nous reste à examiner une question qui quoique secondaire n'en a pas moins une importance très grande, à savoir : Un médicament approprié doit il être répété en remontant ou en descendant l'échelle de ses dynamisations, soit que ses premières doses aient été efficaces ou sans action ?

Nous ne connaissons rien qui ait été écrit directement ou indirectement sur cette question : c'est là une des raisons qui ont le plus sollicité notre attention à en demander à l'expérience une solution dégagée de toute incertitude. Voici ce que nous avons appris à ce sujet :

Toutes les fois qu'un état pathologique, heureusement modifié par un médicament, se dégage des troubles généraux et surtout de ceux qui atteignent la sensibilité, en tendant néanmoins à se constituer plus spécialement sur un appareil d'organes, à se localiser en un mot par ses manifestations les plus saillantes, si le même médicament est encore approprié, celui-ci doit être répété en rapprochant la préparation de la nouvelle dose du point de départ de la dynamisation de la subs-

tance première. Au contraire, lorsqu'une maladie, localisée ou non, améliorée par un médicament, provoque dans l'ensemble de l'économie des phénomènes nouveaux, quoique ceux-ci fassent partie de l'évolution naturelle de cette maladie, si le même médicament est encore indiqué, il doit être répété en éloignant davantage la préparation de la nouvelle dose du point de départ de la dynamisation de la substance première. Ainsi, au début d'une fluxion de poitrine, lorsqu'il n'est pas encore possible d'affirmer son existence, l'*Aconit* doit être prescrit, à la douxième dilution, par exemple ; mais, un jour environ après, les phénomènes généraux sont moins prononcés et remplacés par des symptômes locaux, alors il faut répéter l'*Aconit* à la neuvième dilution ; la sixième sera ensuite probablement nécessaire, et tous les médicaments qui devront concourir à sa guérison, seront administrés en suivant cet ordre descendant. Mais, s'il s'agit d'une pneumonie chronique arrivée à un degré quelconque d'hépatisation pulmonaire, avec absence presque complète de phénomènes généraux, lorsque les basses préparations des médicaments appropriés auront déterminé un commencement de résolution, si des phénomènes généraux apparaissent, ainsi que cela arrive souvent, il faudra alors remonter l'échelle des dynamisations, et cette modification dans le traitement sera rigoureusement nécessaire, s'il survient des signes de terminaison par suppuration des tissus affectés. Une affection rhumatismale aiguë doit être combattue en descendant l'échelle de dynamisation des médicaments appropriés, à mesure qu'elle se localise sur les surfaces articulaires ; mais une arthrite chronique qui ne troublait aucunement l'ensemble des fonctions, modifiée heureusement par un médicament salutaire, devient souvent la cause, avant son entière guérison, de symptômes dont l'économie entière se ressent; il faut alors suivre une voie inverse à celle

indiquée dans le cas précédent, dans le choix de la dilution du médicament répété. Une affection herpétique est à peu-près oubliée par l'organisme, qui même fonctionne d'autant mieux que l'altération cutanée est plus prononcée : celle-ci ayant été amendée par un ou plusieurs médicaments appropriés, des symptômes généraux apparaissent souvent. Dans le premier temps du traitement, il convient d'abaisser les dilutions, et dans le second de les élever.

Ainsi, bien qu'il soit possible de dire d'une manière générale qu'un médicament approprié, qui a déjà été utile, doive être répété en se rapprochant du point de départ de ses dynamisations, il y a lieu toutefois d'établir des exceptions importantes. Il faut absolument que le praticien, avant d'opter pour telle ou telle direction, se rende bien compte de la nature des modifications qui sont survenues dans l'état de ses malades. Dans le cours d'un traitement, il arrive même souvent qu'il y a lieu de changer plus d'une fois la direction adoptée déjà, parce que les phénomènes morbides n'offrent pas une marche régulière dans tel ou tel sens, et ce que nous avons dit par rapport aux doses d'un seul médicament, doit s'entendre des doses diverses de tous les médicaments qui constituent le traitement intégral d'une maladie quelconque.

Nous devons examiner à présent le cas où un médicament étant approprié, une ou plusieurs doses ont été administrées sans résultat : en cette circonstance que convient-il de faire ? Faut-il en élever ou en abaisser la dilution ? En pareille occurence, le praticien doit être convaincu que l'appropriation de la dose administrée n'a pas été rigoureusement établie sur l'état spécial de son malade; il doit donc soigneusement l'étudier de nouveau, et assurément il arrivera par ce moyen à une détermination plus heureuse. La nature et le degré de la maladie, les conditions constitutionnelles ou autres de son

malade le conduiront à ce but. Mais il n'est pas toujours possible de l'atteindre, même avec la plus grande attention, car le tact médical le plus exquis ne peut jamais vaincre toutes les difficultés qui se présentent quelquefois. Cela dit, nous croyons formuler un conseil excellent, en engageant le praticien de recourir à une dilution plus élevée, après avoir infructueusement administré une ou plusieurs doses d'un médicament approprié. Dans cette voie, il n'y a nullement à craindre d'aggraver l'état des malades, ce qui n'est pas toujours certain, lorsque, par des réminiscences matérialistes, on s'acharne à prescrire des médicaments à dilution de plus en plus basse, et qu'on arrive même jusqu'à la substance première. Ce que nous disons ici ne signifie pas que nous proscrivons absolument l'usage des médicaments à l'état brut, mais seulement qu'un agent curateur bien approprié est toujours plus efficace à l'une ou à l'autre de ses dilutions qu'à l'état brut. Nous citerons un exemple qui nous paraît bien propre à démontrer ce que nous avançons.

Une femme âgée de 45 ans, il y a cinq ans environ, se traîna jusqu'à notre cabinet, et se montra à nous dans l'état le plus déplorable. Son visage était très-pâle et bouffi, avec paupières édématiées; essouflement intense, battements tumultueux et irréguliers du cœur avec divers bruits; édème considérable des membres inférieurs. A ces symptômes caractéristiques de l'indication d'*Arsenic*, nul besoin est de tracer un tableau plus complet de l'état de cette malade qui avait vainement demandé du soulagement à l'allopathie. Nous lui prescrivîmes donc cinq globules de cette substance, à la trentième dilution. Huit jours s'écoulèrent sans qu'aucun effet se produisît; une nouvelle dose, à la vingt-quatrième, reste également sans action, et pendant trois semaines d'attente, la maladie s'aggrave peu-à-peu. Bien convaincu alors qu'il n'y avait rien à

attendre de l'action des doses prescrites, mais également convaincu de l'appropriation d'*Arsenic*, nous lui en faisons prendre quatre globules de la trois-centième dilution. Cette fois-ci, ce médicament opéra d'une manière si prodigieusement efficace, que, huit jours après, il ne restait à la malade que de la faiblesse et de la pâleur. Evidemment son affection du cœur n'avait que l'apparence d'une affection organique, bien que cette qualification lui eût été donnée, et que nous eussions pensé nous-même qu'elle avait été à juste raison dénommée de la sorte.

Quel motif nous a déterminé à revenir à l'usage d'*Arsenic* à une plus haute dilution que celle des doses précédemment administrées sans aucun résultat? Notre première appréciation nous avait porté à diagnostiquer chez cette malade l'existence de désordres matériels; une vingtaine de jours d'observation attentive, au lieu de corroborer ce jugement, l'avait infirmé, ou au moins nous avait porté à douter de sa justesse. C'est là ce qui nous a engagé à agir ainsi que nous l'avons fait, et nous aurions au contraire persisté dans la voie descendante dans l'échelle des dilutions d'*Arsenic*, si l'observation avait pleinement confirmé notre premier diagnostic.

Comme il est facile de s'en convaincre en rapprochant tout ce que nous avons dit jusqu'ici, les nombreuses difficultés que paraissent présenter la répétition et la succession des doses homœopathiques sont loin d'être insurmontables. Un même principe, rigoureusement appliqué dans tous les cas, conduit à une solution heureuse en cette matière: ce principe nous l'avons trouvé dans les écrits d'Hahnemann. L'observation et la logique nous ont paru être les seuls moyens propres à le dégager convenablement des obscurités et des incertitudes qu'il présente dans l'application. L'isolement absolu du malade de toutes les circonstances qui peuvent neutraliser ou al-

térer l'action d'une dose de médicament administré, voilà le principe type; les nombreuses impossibilités que rencontre l'application constante de ce principe, ont fait naître le principe secondaire de la répétition des doses, avant l'épuisement d'action de chacune d'elles; la facilité avec laquelle l'organisme vivant s'excite ou se blase par la continuité des mêmes impressions médicamenteuses, a donné lieu à l'usage des médicaments intercurrents et du changement de dilution, sinon de chacune des doses prescrites, au moins d'un grand nombre d'entr'elles. Enfin, les considérations relatives à la subordination actuelle dans laquelle peuvent être les symptômes matériels par rapport aux phénomènes dynamiques, ou ceux-ci par rapport aux premiers, ces considérations qui doivent guider pour le choix de la dilution à administrer, guideront aussi dans ce qu'il convient de faire, lorsqu'un médicament est répété, soit pour élever soit pour abaisser le chiffre de la dilution.

Mieux que personne nous sommes à même d'apprécier combien notre travail est peu à la hauteur de l'importance de son sujet; mais ne servirait-il qu'à provoquer de nouvelles et sérieuses études sur la matière, que nous ne le jugerions pas stérile. En effet, les progrès de l'homœopathie ne sont point tels que le comporte l'excellence de ses moyens, et la seule cause de ce déplorable ralentissement dans la marche de cette grande et belle réforme médicale, n'est autre que la difficulté de sa pratique. Il est temps de quitter les régions de la spéculation et les discussions stériles; les représentants de l'homœopathie ne peuvent rendre à sa cause de plus grands services que ceux qui résulteraient infailliblement de préceptes, clairs et précis, développés avec méthode sur tout ce qui a immédiatement trait à sa pratique.

Dr Béchet.

LA PROPHYLAXIE DANS L'ALLOPATHIE.

Prévenir les maladies a été le but constant des médecins de toutes les époques; mais ce n'est, à proprement parler, que depuis que l'homœopathie a éclairé la science sur la propriété qu'ont les médicaments de prévenir le développement des maladies qu'ils sont aptes à guérir lorsqu'elles existent dans leur état, ce n'est que depuis ce moment là que l'allopathie a pensé aux agents médicamenteux, administrés à titre de prophylactiques, pour arrêter dans leur génésie les maladies, et en étouffer le germe. Le fameux exemple donné par Hahnemann de la prophylaxie de la scarlatine par la *Belladone*, fait remarquable et incontesté, quoiqu'il ne soit pas toujours rapporté à son légitime auteur dont on aime assez à taire le nom en certains lieux de la science médicale officielle, cet exemple, disons-nous, n'a pas été absolument infécond pour les ennemis de l'homœopathie. Ceux-ci ne s'en rapportent plus exclusivement aux moyens hygiéniques, comme autrefois, pour préserver les hommes des maladies graves qui les menacent. Sans trop bien s'en rendre raison, ils comprennent la possibilité de neutraliser par des médicaments la disposition plus ou moins prochaine à être malade. La fièvre puerpérale a été dernièrement le sujet de tentatives de ce genre, louables au moins sinon imitables, de la part de médecins haut placés dans l'opinion publique.

Il n'est pas sans intérêt assurément, pour tous ceux qui ont le bonheur de connaître la grande loi thérapeutique, de constater d'abord l'influence qu'elle exerce sur ceux-là même qui la renient, et ensuite de signaler les tâtonnements plus ou moins ridicules des progressistes audacieux qui osent en faire l'application à la prophylaxie des maladies, sans la comprendre, et par conséquent en l'embarrassant de toutes les erreurs pratiques de l'allopathie.

M. le D[r] Piedagnel a entretenu l'Académie des sciences de ses tentatives de prophylaxie contre la fièvre puerpérale. Voici l'extrait que le *Moniteur* du 15 décembre dernier publie de sa communication, dans sa partie scientifique consacrée aux travaux de l'Académie des sciences.

La fièvre puerpérale, maladie fréquemment mortelle, règne à Paris trop souvent sous forme épidémique, et force l'administration des hôpitaux à prendre des mesures exceptionnelles.

C'est ainsi que, vers le 15 mai, M. le directeur me fit dire que, voulant éviter l'encombrement des femmes en couches, il les disséminerait dans divers hôpitaux, et que je devais me disposer à recevoir dans mon service, à l'Hôtel-Dieu, des femmes pour y accoucher.

Connaissant toute la gravité de la fièvre puerpérale ; sachant combien peu sont certains les moyens employés pour la combattre, je pensai, dans cette circonstance, que peut-être il n'était pas impossible de la prévenir, et je m'occupai d'en trouver les moyens.

Sachant que la quinine a souvent été employée avec avantage dans cette maladie, qu'elle prévient les accès de fièvre intermittente pernicieuse, maladie générale beaucoup plus grave que la fièvre puerpérale; me rappelant que, pendant le choléra de 1853-54, j'avais obtenu des résultats préventifs non douteux par son administration ; sachant aussi que le fer, qui a une action positive sur l'ensemble de l'économie, a de même été employé avec avantage contre la fièvre puerpérale, il me

sembla qu'en les associant on pourrait retirer de bons résultats de leur administration. Mais comme la fièvre puerpérale débute ordinairement d'une manière brusque, et par conséquent n'est pas toujours précédée d'altérations partielles, je pensai que l'administration de ces médicaments qui ne devait point entraîner de conséquence fâcheuse, pourrait être faite avant le début de la maladie, lorsqu'on craindrait de la voir se développer.

Mon service de femmes, à l'Hôtel-Dieu, se compose de tout le deuxième étage du bâtiment de la rive gauche de la Seine, et forme ainsi une longue salle de 84 mètres de long, 9 mètres de large, 3 mètres 60 centimètres de hauteur, coupée en divers compartiments par des cloisons épaisses, et aérée, au nord et au midi, par de larges et hautes fenêtres... Je convins avec M. le directeur de l'Hôtel-Dieu que, pour éviter l'encombrement, je n'aurais à soigner qu'une accouchée sur quatre malades, soit 16 sur 64 lits. Cette mesure fut respectée tant que les circonstances le permirent ; mais bientôt nous fûmes envahis, et j'ai eu, à plusieurs reprises, 25 à 30 femmes en couches.

Les malades furent bien surveillées, tenues avec la plus sévère propreté ; les fenêtres ouvertes presque continuellement, même la nuit, quand le temps le permettait, du feu jour et nuit fut entretenu dans les poëles pour établir des courants d'air ; mais cette mesure ne fut employée que jusqu'au commencement de juin.

Le traitement médical mis en usage fut le suivant : dès qu'une femme entrait pour accoucher, accouchant ou accouchée, elle prenait deux pilules de 10 centigr. de sulfate de quinine et un gramme de sous-carbonate de fer. Le soir, à la visite, une même quantité de médicaments était administrée, et, tant que durait le séjour des malades à l'hôpital, matin et soir on donnait ces mêmes médicaments et à semblables doses. Les femmes buvaient de l'eau de tilleul et une bouteille d'eau de Spa. Toutes les fonctions étaient bien surveillées et maintenues, autant que possible, dans leur intégrité physiologique.

Ainsi 40 centigrammes de sulfate de quinine, 2 grammes de sous-carbonate de fer chaque jour furent le régime médicamenteux des femmes bien portantes jusqu'à leur sortie de l'hôpital.

Mais il n'est question ici que des cas simples, et tous ne l'ont pas été. Ainsi, dans plusieurs circonstances, des signes de la fièvre puerpérale ont eu lieu ; des douleurs, des frissons, de la fièvre, de l'excitation cérébrale, etc., se sont développés ; dans ces cas, immédiatement on augmentait progressivement, et par jour, les doses de sulfate de quinine : 60, 80 et jusqu'à 120 centigrammes, que je n'ai pas dépassés. La quantité de fer était de même augmentée ; 4, 5, 6 grammes furent mis en usage ; dès que les symptômes s'affaiblissaient, on diminuait les doses des médicaments.

Tel est le traitement que j'ai employé. Voici maintenant le résultat:

Du 16 mars 1856 au 23 juillet, soit soixante-huit jours, j'ai eu à traiter 51 malades; aucune n'a eu de fièvre puerpérale; 11 ont eu des symptômes de la maladie à son début, sans persévérance, 1 venant d'un autre hôpital, où elle était accouchée, est entrée avec une fièvre puerpérale avec délire ; elle est morte en deux jours (c'est la première qui fut reçue dans mon service): 1 est entrée sans connaissance, dans un état d'éclampsie grave ; elle avait été accouchée de force la nuit ; elle est morte dans la journée.

Au 23 juillet, les entrées ont cessé, les femmes grosses ont pris une autre direction. J'ai continué à suivre celles qui étaient dans mon service; le résultat n'a pas cessé d'être heureux. Mais le 23 septembre, de nouvelles femmes en couches se sont présentées. J'ai suivi le même *traitement préservatif*, et voici ce que j'ai obtenu :

Du 23 septembre au 31 octobre (38 jours), 40 femmes ont été admises pour accoucher; 15 ont eu des accidents légers; 2 ont été assez gravement malades ; 1 est morte de fièvre puerpérale avec péritonite, épanchement thoracique droit, considérable : l'utérus était sain, mais volumineux et pâle.

En résumé, sur 91 femmes accouchées, 1 seule est morte de fièvre puerpérale contractée dans mon service.

Comme il est facile de s'en convaincre, l'idée fondamentale qui a guidé le Dr Piedagnel est d'administrer, pour prévenir

la fièvre puerpérale, les médicaments qui se sont montrés efficaces contre cette funeste maladie : « Sachant, dit-il, que la » quinine a souvent été employée avec avantage dans cette » maladie..... Sachant aussi que le fer a de même été em» ployé avec avantage contre la fièvre puerpérale, etc. » C'est là véritablement la simple imitation de l'emploi de la *Belladone* pour prévenir la scarlatine, parce que cette substance a la propriété de la guérir lorsqu'elle est développée, ou bien de l'usage du *Veratrum*, du *Cuprum* ou de l'*Arsenicum*, comme agents préventifs du choléra. Il eût été au moins équitable que le médecin de l'Hôtel-Dieu citât les antécédents de la science sur ce sujet intéressant. Mais il s'en est bien gardé, et, pour prévenir toute espèce d'assimilation avec les homœopathes, il commence par associer deux substances, dont il est loin non-seulement de connaître les effets isolés et respectifs, mais dont il ignore complètement les effets sur l'organisme comme agent composé. Il suffit d'énoncer de telles énormités pour les qualifier. Quels ont été les résultats obtenus ? Ils doivent certainement être en rapport de la rigueur scientifique qui a présidé à l'expérimentation. Toutefois, la conclusion du Dr Piédagnel contient une statistique qui ne nous permet pas de la traiter aussi légèrement que ce que nous paraissons porté à le faire. « En résumé, dit-il, sur 91 femmes accouchées, une » seule est morte de fièvre puerpérale contractée dans mon » service. » Voilà qui serait très-probant et qui nous enlèverait le droit de trouver peu concluante l'expérimentation dont il s'agit, nous laissant seulement celui de la juger plus heureuse que scientifique.

Mais nous pouvons revenir à notre première appréciation : Voici en effet ce que nous lisons dans le journal de *Médecine et chirurgie pratiques*, dans le compte-rendu de la clinique du professeur Trousseau :

L'épidémie de fièvres puerpérales qui sévit encore à Paris a fait refluer pendant plusieurs mois un grand nombre de femmes en couche sur l'Hôtel-Dieu. La Clinique et la Maternité étant fermées par mesure hygiénique, il fallait bien diriger ces femmes sur d'autres hôpitaux; et c'est ainsi que la salle Saint-Bernard, dépendant du service de M. le professeur Trousseau, a été convertie en salle d'accouchement. Ce service y a-t-il gagné en enseignements spéciaux ce qu'il perdait d'intéressant sous le rapport de la variété? nous ne pensons pas. Un moment on a pu croire que les résultats de la médication préconisée par M. Beau allaient recevoir une confirmation éclatante; mais il n'en a pas été ainsi, et nous devons déclarer que dans la salle Saint-Bernard, pas plus que dans les autres services de l'Hôtel-Dieu, le sulfate de quinine n'a prévenu ni guéri une seule fièvre puerpérale. Il est vrai que quelques-unes des femmes traitées par ce médicament ont eu des accidents graves qui se sont heureusement dissipés; mais, chez elles, il s'agissait d'accidents propres à la métrite, et tout le monde sait que la métrite ne doit pas être confondue avec la fièvre puerpérale. Quoi qu'il en soit, M. Trousseau n'en poursuit pas moins avec persévérance des expérimentations dont on a trop espéré, mais qui au fond n'offrent aucun inconvénient, et peuvent avoir quelques avantages dans des conditions où l'économie est profondément ébranlée.

Nous signalerons seulement de cette citation les lignes suivantes: « Nous devons déclarer que dans la salle Saint-Ber-» nard, pas plus que dans les autres services de l'Hôtel-Dieu, » le sulfate de quinine n'a prévenu ni guéri une seule fièvre » puerpérale. » Il est équitable toutefois de ne point confondre le sulfate de quinine, administré seul, et le sulfate de quinine associé à une préparation ferrugineuse; mais si cette dernière association de médicaments avait été aussi salutaire que ce que l'assure le Dr Piedagnel, le rédacteur du compte-rendu de la clinique du professeur Trousseau aurait-il pu en

taire les salutaires effets, et se serait-il permis d'ajouter : *pas plus que dans les autres services de l'Hôtel-Dieu?*

Il est affligeant de voir des hommes, chargés non seulement de soigner des malades, mais d'apprendre l'art de guérir à la génération médicale qui nous suit, s'aventurer, ce mot seul leur est applicable, dans une expérimentation que ne relève aucune considération scientifique. Pourquoi confient-ils au sulfate de quinine, seul ou associé au fer, la charge de prévenir le développement de la fièvre puerpérale? Parce que ces substances, dit-on, se sont montrées efficaces contre cette grave maladie. Mais d'autres agents encore ont eu la même efficacité, la *Belladone* et le *Mercure* entr'autres. Pourquoi ces derniers médicaments sont-ils oubliés en cette circonstance? Quelle raison a pu leur faire préférer les premiers? Vainement nous multiplierions nos interrogations; elles recevront toutes la même réponse : L'absence de tout principe scientifique élève à ce rang le caprice personnel de chaque professeur, qui devient ainsi un pur empirique. Et ce sont là les hommes qui ont la mission sacrée d'apprendre aux autres l'art de guérir ! C'est de par l'autorité de ces mêmes hommes que, dans l'opinion publique qu'ils ont formée, les représentants de l'homœopathie sont poursuivis comme des hommes coupables, à cause de leur pratique prophylactique contre les fléaux qui nous frappent, pratique éminemment scientifique, car elle a pour base la connaissance expérimentale des propriétés des médicaments, et la loi de rapport qui existe entre ces propriétés et les phénomènes pathologiques qu'elles sont aptes à détruire ! Il y a bien loin entre la portée scientifique des doctrines prophylactiques de l'homœopathie et celle des tentatives préservatrices que nous révèlent les expérimentations de l'hôtel-Dieu, au sujet de la fièvre puerpérale.

Dans celles-ci, l'agent choisi comme prophylactique n'est

connu de l'expérimentateur que par un *ab usu in morbis* qui est loin d'être rigoureux et constant ; le sulfate de quinine s'est montré efficace contre la fièvre puerpérale, cela est vrai; mais existe-t-il un seul fait clinique qui soit propre à démontrer l'action salutaire de cette substance contre cette grave affection ? Nullement, car les traitements allopathiques présentent toujours une telle confusion de prescriptions, qu'il est interdit à tout esprit sévère de pouvoir apprécier quelle part d'action salutaire ou nuisible revient à tel ou tel des divers moyens mis en usage, soit tour-à-tour, soit simultanément.

Quoiqu'il en soit au reste des résultats réels de ces expérimentations, il n'en demeure pas moins démontré que *le sulfate de quinine n'a prévenu ni guéri une seule fièvre puerpérale*, et que dans un même hôpital, les représentants de l'allopathie poursuivant le même but, y tendent l'un par le sulfate de quinine seul, et l'autre par le sulfate de quinine associé au fer. Un pareil spectacle est bien propre à faire juger la valeur des principes scientifiques de l'école officielle, dont les maîtres n'ont que des opinions, et desquels on peut dire avec une entière vérité, *tot capita, tot sensus*. Voilà l'allopathie dans sa représentation la plus éminente.

Dr Béchet.

CORRESPONDANCE.

Les lettres nombreuses que nous avons reçues au sujet de la polémique, soutenue dans la *Revue* contre les assertions du *Musée des familles* reproduisant, dans son numero du mois de mars dernier, les appréciations critiques du fondateur de l'*Art médical* sur l'œuvre d'Hahnemann, nous ont prouvé combien était vif l'intérêt qu'ont pris à cette polémique le plus grand nombre de nos lecteurs; en outre, deux de nos articles ont été reproduits par le *Journal de la société gallicane homœopathique* ; ces circonstances nous imposent le devoir de faire connaître quels sont les motifs qui nous déterminent à en rester à ce que nous avons dit dans notre dernier travail sur ce sujet. Notre savant et honorable contradicteur, M. le Dr Tessier, nous a adressé une lettre, à la date du 27 décembre dernier, dans laquelle nous lisons les lignes suivantes:

Votre opinion me semble parfaitement exposée, la mienne est très-nette; tout le monde sait à quoi s'en tenir sur ce débat. Je ne vois que de l'avantage à laisser reposer les intelligences que la réflexion éclairera nécessairement.

D'un autre côté, des occupations étrangères à cette question me pressent, et je sens le besoin de renoncer à la discussion sur ce sujet...

Faisant des vœux pour que *l'action nécessaire* de la réflexion

s'opère dans toutes les intelligences, nous avons cru devoir, en présence de la déclaration qu'on vient de lire, attendre de nouvelles attaques pour continuer notre défense de l'œuvre de l'immortel Hahnemann.

Puisque nous en sommes à faire des confidences épistolaires à nos lecteurs, nous croyons leur être agréable en leur communiquant les lignes suivantes que nous adresse notre honorable confrère le Dr Castagny. Ses appréciations sont remarquables par leur justesse, et on sent le besoin d'en reconnaître la haute vérité, en présence de certaines oppositions, très-respectacles d'ailleurs, que rencontre l'homœopathie.

Parmi les détracteurs de l'homœopathie, très-certainement il y en a qui sont de bonne foi et néanmoins très-instruits.

Cette sincère incrédulité de quelques savants en tout ce qui échappe aux lois du monde matériel et analysable, m'a toujours si profondément surpris que j'ai cherché à me l'expliquer par une hypothèse que je viens livrer à votre lucide appréciation.

Ne serait-ce pas parce qu'ils sont privés de cette seconde vue, qui n'est autre chose qu'une plus grande extension dans la faculté de sentir, seconde vue que la science ne donne pas, qu'elle agrandit seulement, en vertu de laquelle ceux qui en sont doués, portent naturellement et sans peine leur esprit au delà du monde physique, font rayonner sans difficulté leurs pensées dans les sublimes et mystérieuses régions de l'infini, soit que cet infini se déroule entre les atomes, soit qu'il se déroule entre les soleils. Faculté précieuse de leur âme qui leur fait un besoin d'écarter partout la matière pour y chercher les puissances invisibles qui la régissent : Puissances ou forces, qui leur apparaissent comme l'épanouissement du souffle de Dieu, d'où est sorti l'univers.

Cette seconde vue appelée tour à tour sixième sens, science infuse, intuition, procure à ceux qui en sont privilégiés une immense étendue

de sentiment qui les rend infiniment plus aptes à percevoir les beautés visibles et les splendeurs occultes de la création, plus aptes à découvrir les lois de rapport de la matière avec l'esprit, plus aptes à sentir les liens hormoniques que Dieu a établis entre tous les degrés de l'échelle incommensurable de ses œuvres, échelle merveilleuse qui commence dans les plus subtiles divisions de la substance pour se prolonger sans interruption jusqu'au ciel.

Fortifions ce raisonnement d'un exemple.

Au déclin d'un beau jour d'été, deux hommes de savoir se promènent au bord de la mer, le soleil couchant répand dans le ciel, sur la terre et sur l'eau sa lumière dorée. Le murmure des vagues, le chant des oiseaux, le frémissement de la brise forment un harmonieux concert que chante le jour qui s'éteint à la nuit qui commence.

Eh bien! Devant le majestueux tableau de la belle nature, l'un de ces hommes reste froid et s'ennuye: l'autre est saisi d'admiration, son cœur palpite, son intelligence s'échauffe; à toutes ces merveilles dont ses sens le rendent témoin, son âme vivement surexitée ajoute toutes les beautés cachées qui en constituent l'essence, et il s'écrie tout transporté: Oh! que c'est beau! Que c'est ravissant! Que la nature est belle! Que Dieu est grand!

Quelle différence de sentiment et de perception entre ces deux hommes! Chez l'un, tout se borne au fonctionnement des sens, il entend le bruit de la vague, le chant des oiseaux, le frémissement de la brise, il voit à l'horizon l'azur du ciel se mêler à l'azur de la mer pour ne former qu'un imposante immensité. Mais hélas! toutes ces sensations ne font qu'effleurer son âme qui ne peut en tirer parti pour agrandir son intelligence et enrichir son imagination.

Chez l'autre, au contraire, l'œuvre des sens est à peine accomplie, qu'il s'établit entre son âme et la nature un mystérieux rayonnement d'où jaillissent des pensées et des images qui lui créent un monde nouveau, et lui font longuement savourer l'invisible parfum dont la main du Tout-Puissant a impregné partout la matière; suave et céleste par-

fum dont tous les hommes ne sont pas appelés à jouir, (1) de telle sorte que, si le ravissement et la contemplation de cet homme doué se prolonge, il pourrait bien se faire que son compagnon ennuyé lui adressât ces paroles caractéristiques sorties de la bouche d'un savant qui assistait à une représentation d'Athalie : *Eh bien ! Monsieur, que prouve tout cela?*

Supposons maintenant que ces deux hommes sont médecins, et qu'ils ont à traiter, l'un et l'autre, un malade atteint d'une apoplexie cérébrale sanguine.

Le médecin positif, très-certainement, aura traité de fables toutes les théories médicales dont le vitalisme est le pivot ; et alors, il dira ceci : il y a là une hémorragie cérébrale, cause de tous les phénomènes morbides qui règnent chez le malade. (L'anatomie pathologique en fait foi.)

Vite, pratiquons des saignées, appliquons des sangsues, employons les dérivatifs ; la veine est ouverte, les capillaires sanguins sont déchirés ; le sang ruisselle de toute part, et cependant la maladie marche, le mal empire de plus en plus, et se complique de toute la débilité qu'occasionnent ces pertes de sang réitérées. Enfin le malade meurt ; et, il faut bien le dire, sans que la conviction du médecin sur l'excellence de sa méthode en soit troublée ; et si demain, pareil cas se présente à lui, un pareil traitement sera recommencé.

Le médecin rêveur, car il faut bien lui donner la qualification qui le rehausse, très-certainement aura avec ardeur nourri son esprit de cette belle philosophie médicale spiritualiste qui fait dériver tous les phénomènes de la vie d'un principe immatériel préexistant à l'organisme qui n'en est que le produit ; et alors, il fera le raisonnement que voici : Il y a ici un trouble vital qui détermine un flux hémorragique dans le cerveau ; eh bien ! cherchons parmi les agents expérimentés

(1) Pour suppléer à cette inégalité de sentiment et de perception, Dieu, qui est la justice même, a gratifié l'humanité du bienfait de la révélation qui enseigne à tous les hommes les vérités indispensables pour leur salut.

sur l'homme sain ceux dont l'invisible et impalpable vertu aura pour résultat de neutraliser ce trouble vital, en combinant son action dynamique avec celle du principe vital perturbé. Il administre quelques globules d'*Aconit* et de *Belladona*. Les phénomènes morbides s'affaiblissent, le sang qu'il n'a pas inutillement soustrait s'équilibre dans les vaisseaux, la guérison s'opère à la grande surprise de son confrère et de tous ceux qui traitent l'homœopathie de chimère ; eux et lui croient sincèrement alors qu'au hasard seul est dû l'honneur de cette cure.

Eh bien soit... Admirable hasard qui prouve du moins que le romantisme (1) de l'un est bien moins à craindre pour l'humanité souffrante que le positivisme de l'autre.

Dans les lettres comme dans les arts, dans les sciences spéculatives comme dans les sciences exactes, quelle que soit l'étendue de savoir d'un homme, s'il ne porte en son âme le feu sacré qui la féconde, il ne pourra être qu'habile, savant ou lettré. Ce sera un Lalande calculant avec une admirable précision la marche des astres, mais n'y découvrant jamais les pas de Dieu sur leur route; ce sera un Spinoza, un D'Holbach et tant d'autres dont le riche bagage scientifique et littéraire a été impuissant pour leur faire comprendre que la matière est le point d'arrivée et non le point de départ de tous les phénomènes de la nature inerte ou organisée; qu'au delà de la molécule, se trouve l'esprit, au delà de l'esprit.... Dieu. Ne dirait-on pas des aveugles munis d'un flambeau?

Mais, qu'une immense étendue de savoir s'associe dans un homme à une immense faculté de sentir; oh, alors cet homme porte au front la brillante auréole du génie, et sa vaste et radieuse intelligence domine l'humanité comme les plus hautes montagnes dominent la terre. Alors, vous aurez un Homère chantant les héros de sa patrie sur une lyre qui charme tous les âges. Vous aurez un Socrate faisant rayonner les splendeurs de l'immortalité sur les voiles de la mort, un Platon

(1) Ce mot a été employé bien des fois contre les médecins vitalistes.

préludant par sa sublime morale aux divins enseignements du Christ, un Hypocrate transformant la routine médicale en une doctrine fondée sur l'observation et les lois de la vie, un Colomb découvrant un nouveau monde, moins par les données géographiques que par les lumineuses inspirations de son âme. Vous aurez un Leibnitz, un Newton gravant ces mots sur le frontispice de leurs découvertes : « Le sys-
» tème magnifique du soleil, des planêtes, n'a pu être enfanté que par
» la volonté et le pouvoir d'une intelligence toute *puissante*. Et ceux-ci:
» Les physiciens ont beau expliquer, les géomètres faire des calculs,
» il faut reconnaitre quantité de choses qui ne sont rien moins qu'un
» résultat de physique ou de géométrie. »

Enfin, vous aurez Hahnemann donnant, à l'aide de l'expérimentation pure, la certitude d'une démonstration mathématique à la loi des semblables, et découvrant le dynamisme médicamenteux pour le combiner au dynamisme morbide toujours dans les conditions rigoureuses de l'expérimentation naturelle, et de la loi de similitude.

Telles sont, très-honoré confrère, les idées que mon esprit m'a fournies pour me faire comprendre l'incrédulité de quelques savants en tout ce qui échappe aux investigations de la science. Suis-je dans le vrai; suis-je dans le faux? Chacun le décidera selon sa façon de sentir. Le champ de la métaphysique est immense, et nous n'y suivons pas tous le même chemin. Quoiqu'il en soit, il est un terrain sur lequel tous les hommes de bonne foi peuvent s'entendre et trouver la vérité: C'est celui de l'expérience. Il est une puissance devant laquelle toutes les théories doivent s'effacer : C'est la puissance des faits. Eh bien ! Que tous les détracteurs sincères de l'homœopathie expérimentent enfin cette doctrine. Nous leur disons comme le Divin-Sauveur au disciple incrédule : *Vide latus, vide pedes*. Et, s'ils ne sont pas sourds à cet appel cordial; le jour n'est pas loin où le drapeau de l'homœopathie flottera triomphant sur le monde médical.

Nous terminerons ces communications par l'extrait suivant

d'une lettre que nous a fait l'honneur de nous adresser le Dr Ducarouge, de Passy-sur-Eure. La question à laquelle se rapportent les deux observations de notre honorable confrère, est trop intéressante, pour que nous ne saisissions cette circonstance d'attirer de nouveau l'attention de tous les praticiens sur les admirables propriétés dont paraît jouir le *Gallium Album* contre l'épilepsie.

Dans le numero d'août de votre journal, M. le chanoine de Cessoles appelait l'attention des praticiens homœopathes sur l'usage du *Gallium* dans l'épilepsie. J'ai eu deux fois l'occasion de l'employer ; les résultats ont dépassé mon attente. L'idée première de son application m'a été donnée par M. Gendrin dans son service à la Pitié. Une femme de la salpêtrière, épileptique à plusieurs accès par jour, et traitée jusqu'alors infructueusement, était employée à la buanderie de l'hôpital ; M. Gendrin lui fit prendre pendant quelques jours quelques gouttes de teinture alcoolique de *Gallium*, et les accidens ne reparurent plus pendant les quatre années que j'ai suivi de vue cette femme.

Une jeune fille de ma clientèle, était dans un hôpital de Paris, convalescente des suites d'une fièvre typhoïde, quand fut amenée près d'elle une femme tombant du haut mal ; son imagination fut tellement saisie, qu'elle eut des attaques elle-même les jours suivants. Pendant deux ans le mal empirait, et quand elle me fut amenée, elle avait jusqu'à trois accès par jour. Elle se roulait à terre et sa bouche écumait, c'est à peine si trois hommes forts pouvaient la contenir. Je me souvins du *Gallium mollugo*, à doses homœopathiques ; un traitement de six semaines l'a débarassée de ses accès, et la guérison ne s'est pas dementie depuis deux ans.

Je traite par la même médication un jeune homme de dix-neuf ans qui paraît bien s'en trouver, j'espère devoir encore un succès au *Gallium*.

Je sais tout ce qu'à d'empirique et d'incomplet la communication

que contiennent les quelques lignes qui précèdent. Placé seul au fond d'une campagne, il ne m'est ni facile de recueillir l'historique complet des caractères de la maladie, ni commode d'essayer sur l'homme sain les effets pathogénétiques du médicament, je joins ma voix à celle de M. de Cessoles pour engager les confrères placés dans de meilleures conditions, à faire des expériences plus concluantes qui enrichissent l'homœopathie d'un excellent médicament.

C'est avec le *Gallium mollugo*, que j'ai préparé la teinture mère qui m'a servi dans ces deux cas, et dont j'ai eu l'honneur d'offrir il y a cinq ans déjà, un flacon de teinture mère à M. Love de Paris, mon maître vénéré. Les caractères spéciaux de ce *Gallium* sont : une fleur blanche, une tige glabre, et une corolle à divisions cuspidées; il croît dans les lieux déserts comme les autres espèces.

Nous ne saurions trop engager nos confrères à étudier ce précieux médicament; un jeune homme qui avait à peu près deux accès épileptiques par mois, parfaitement caractérisés, qui avait été vainement traité, même par l'homœopathie, n'a plus eu d'accès depuis quatre mois, après avoir pris seulement quelques gouttes de teinture de *Gallium alb.* Nous avons en outre plusieurs malades auxquels nous avons prescrit cette substance ; jusqu'à présent nous n'avons qu'à nous en louer, mais nous attendons, avant de les publier, que le temps ait donné à ces faits sa consécration indispensable.

Dr Béchet.

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

DE LA FOURBURE ET DE SON TRAITEMENT HOMOEOPATHIQUE.

La fourbure est une maladie dont l'étude offre de l'intérêt, non seulement au vétérinaire, à cause de sa fréquence et des désordres qu'elle entraîne, mais encore au médecin par sa ressemblance avec le panaris de l'homme, désigné par les dermatologistes sous le nom d'onychause; ce qui peut la faire considérer comme un terme de comparaison pour les études de pathologie comparée. Cette ressemblance pourtant se borne à quelques analogies, à quelques phénomènes primordiaux, dont les conséquences doivent varier en raison de la différence des dispositions organiques que l'on remarque entre les extrémités de l'homme et celles des différents animaux domestiques. Il est d'observation, en effet, que la fourbure est d'autant plus fréquente et d'autant plus grave qu'elle se montre sur des animaux qui se rapprochent davantage du type monodactyle. Chez l'homme et le chien la chûte de l'ongle est bientôt suivie d'une cicatrisation salutaire. Chez les tétradactyles irréguliers, la fourbure offre déjà plus de gravité à cause de cette particularité que les doigts sont emprisonnés dans un ongle complet, et que la matrice de celui-ci offre plus d'étendue. Les ruminants, par la disposition didactyle de leurs ex-

trémités, offrent un intermédiaire entre ces derniers et les monodactyles. Mais c'est en définitive chez ceux-ci qu'il faut étudier la fourbure si l'on veut faire un tableau complet de ses symptômes et de ses terminaisons fâcheuses. Il est facile de se rendre compte de cette particularité si l'on considère que le doigt unique du cheval, de l'âne, du mulet, est enfermé dans une boîte cornée, résistante, dure, peu extensible; que le tissu kératogène est très-étendu et partant offre une grande surface à l'inflammation; qu'il est situé entre la corne et l'os du pied, deux corps résistant, qui s'opposent au gonflement inflammatoire; et enfin, que la disposition d'un doigt unique force ces animaux à faire supporter par lui seul tout le poids du corps, et rend les réactions beaucoup plus fortes que chez les individus dont la division des extrémités partage ce poids entre les différents doigts, et permet à ceux-ci de se soulager mutuellement, lorsque l'un d'eux est accidentellement malade. Ces considérations nous permettront en parlant du pronostic de formuler cette loi de pathologie générale, que la gravité de la fourbure est en raison inverse des divisions de la région digitée.

Notre but, en écrivant ces lignes, n'est pas de faire l'histoire de la fourbure chez tous les animaux domestiques et encore moins chez l'homme; mais de faire de ses symptômes un tableau qui puisse surtout servir de guide pour arriver à son traitement homœopathique chez le cheval et chez le bœuf.

Tous les auteurs qui ont écrit sur la fourbure ont essayé d'en donner une définition basée sur la nature même de la maladie. L'immortel Hahnemann nous a appris combien était ridicule cette prétention : et la preuve, c'est que chaque pathologiste a, suivant ses idées, émis sur la fourbure une opinion différente. Volpi la considérait comme une inflammation de l'articulation du pied. L'observation anatomique démontre

que cette inflammation n'existe pas toujours, et, d'après Hurthrel, lorsqu'elle existe, elle n'est que consécutive et non constitutive. Quelques auteurs, se basant sur la difficulté dans la progression, le chancellement, la vacillation plus sensible dans la croupe que partout ailleurs pendant l'acte de la locomotion, la direction exceptionnelle du dos, la position des membres, ont assimilé la fourbure à un rhumatisme des lombes ou à un rhumatisme des membres. Chaber, Girard, Hurthrel d'Orbeval la regardent comme une inflammation du tissu réticulaire du pied. Enfin, pour Vatel, c'est une apoplexie du tissu kératogène et il la nomme podoplegmatite. Un praticien observateur trouvera toutes ces définitions incomplètes, et cependant, au point de vue des doctrines allopathiques, toutes ont leur raison d'être. En effet, l'arthrite de Volpi, qu'Hurthrel considère comme consécutive à l'inflammation du tissu podophylleux, ne peut-elle pas être primitive et partant être le point de départ de la fourbure. Par la même raison que l'irritation du tissu réticulaire peut s'étendre par irradiation jusqu'à l'articulation du pied, l'inflammation ne peut-elle pas faire élection de domicile sur celle-ci et s'étendre consécutivement au tissu réticulaire? Nier cette possibilité serait reconnaître à l'articulation podo-phalangienne un privilège exceptionnel que nous sommes loin d'admettre. L'idée d'un rhumatisme est aussi bien trouvée que la précédente, car il n'est peut-être pas de vétérinaire qui n'ait eu à traiter dans sa pratique des boiteries avec chaleur du sabot, ayant tous les caractères de la même affection chez l'homme. Je pourrai citer bon nombre d'observations dont les sujets ont présenté des boiteries intermittentes, changeant quelquefois de membre, avec phlogose, état variqueux des vaisseaux du pied pendant les accès, et dont les aggravations suivaient sensiblement les fluctuations météorologiques. L'inflammation de Girard, l'apoplexie de Vatel peuvent être

invoquées à plus juste titre, car il est incontestable que le plus souvent l'inflammation du tissu kératogène est le symptôme le plus saillant de la fourbure.

Comme on le voit, toutes ces définitions, inspirées par l'organicisme, ont le défaut d'être insuffisantes parce qu'elles sont basées sur une observation inexacte des faits. En effet, l'arthrite n'est qu'un symptôme, l'inflammation ne donne pas une idée exacte de la fourbure, car, en supposant qu'elle existe dans tous les cas (1), elle n'est pas toujours le phénomène le plus important de l'affection à traiter, mais bien un symptôme secondaire, consécutif à une autre affection générale, et cela suivant la cause qui l'a produite. Qu'un cheval tombe fourbu après une chûte, une marche forcée, une contusion ou toute autre cause mécanique, l'inflammation du tissu kératogène sera l'élément primordial, essentiel de l'affection. Mais si, au lieu d'être due à cette cause, la fourbure provient d'une frayeur, d'un refroidissement, d'une nourriture trop substantielle ou de toute autre cause dynamique, il se développera d'abord une maladie générale, se traduisant par un éréthisme général, la fièvre, la sécheresse de la bouche, des frissons alternant avec chaleur, le hérissement des poils, le battement des flancs, la diarrhée, la tristesse, etc., etc., et consécutivement, comme symptômes de la même affection, les signes de l'inflammation des organes contenus dans le sabot (2). Il est de toute évidence, qu'il s'agit ici de deux états morbides différents, puisqu'ils ne revêtent pas la même forme, et qu'en, outre, (en allopathie comme en homœopathie) ils n'exigent pas le même traitement.

(1) Il reste à vider cette question : si dans les déformations lentes du sabot, sans chaleur ni douleur, il y a inflammation.

(2) Lisez la troisième des observations publiées à la fin de cet article.

Moins prétentieux que les auteurs dont nous venons d'émettre les opinions, et nous proposant de n'étudier de la maladie que ce qu'il est possible d'en connaître, nous définirons la fourbure : Un état morbide exprimé par une série de symptômes généraux et locaux, dont ceux dits pathognomiques, qu'ils soient primitifs ou secondaires, sont fournis par l'inflammation de la matrice de l'ongle (1).

Les causes qui la font développer, peuvent être divisées en prédisposantes et en déterminantes.

Causes prédisposantes : Elles sont inhérentes à la constitution du sujet ou lui viennent du dehors. Dans la première classe, nous rangeons les particularités d'organisation et le tempérament. Nous avons déjà fait observer que la fourbure est d'autant plus fréquente et d'autant plus grave que les animaux avaient les extrémités moins divisées et un ongle plus résistant et plus développé. M. Rodet explique cette fréquence par une disposition particulière aux espèces pourvues du sabot. « Chez les individus de ces espèces, les veines sont plus superficielles que les artères; elles passent sous l'ongle qui les gène dans leur développement accidentel, lors des affections inflammatoires de cette partie; et aussi entre l'os et les cartilages latéraux de l'os du pied, qui empêchent ces vaisseaux de dévier de la place qu'ils occupent. Les artères, au contraire, placées sous ces cartilages, ou plutôt ces fibro-cartilages, sont protégées par eux dans les cas d'engorgement des tissus folliculeux latéraux et supérieurs du pied, sans être pressées par les en-

(1) Fidèle aux principes d'Hahnemann, nous sommes loin de considérer la fourbure comme une entité morbide, et la définition que nous en donnons s'applique à un groupe d'affections, ayant pour trait commun quelques symptômes pathognomoniques que nous appelerions volontiers généraux, et dont chaque variété, chaque cas individuel se distingue par des symptômes accessoires et particuliers.

gorgements comme le sont les veines de ces parties. Il en résulte, d'une part, que dans le cas où la circulation est plus accélérée dans les pieds, le sang y afflue avec plus de vitesse qu'il n'en peut être repris, et qu'il séjourne dans leur tissu réticulaire; et d'autre part, que par suite de ce séjour du sang, se forment des engorgements forcés et contre nature de tous ces tissus vasculaires, qui génés par les parties dures contenues dans l'ongle et par l'ongle lui-même, ne peuvent se développer sans être comprimées, ni sans causer de vives douleurs. » Ajoutons à cela que cette fâcheuse tendance est encore augmentée dans les pieds à sabot déformé, tels que : pieds plats congénitaux, pieds encastelés, à talons serrés, à fourchette maigre, pieds gras ou à corne sèche, dure, cassante.

Le tempérament sanguin peut aussi être considéré comme une cause prédisposante. En effet, l'observation démontre que la fourbure affecte de préférence les individus chez lesquels il y a prédominence du système vasculaire et de l'appareil respiratoire; surtout lorsqu'à cette cause vient s'ajouter une nourriture abondante et substantielle.

Comme causes prédisposantes en dehors du sujet nous invoquerons : 1° les chaleurs de l'été. Tous les vétérinaires s'accordent à dire que la fourbure est plus fréquente pendant les chaleurs de l'été, plus fréquente encore dans les pays chauds que dans les pays froids. Il est vrai de dire que pendant la belle saison, les chevaux, travaillant davantage, sont soumis à plus de causes d'excitation. Que dans les contrées méridionales c'est surtout le tempéramment sanguin qui prédomine.

2° Un repos long et absolu. Cette circonstance est favorable au ralentissement du cours du sang veineux, à la stase de ce liquide aux extrémités des membres locomoteurs. Nous avons vu plus d'une fois les chevaux des exploitations rurales, condamnés à un repos absolu pendant la saison rigoureuse,

devenir raides des membres, présenter une sensibilité anormale du pied et des engorgements aux régions inférieures. Il en est de même des sujets qu'une boiterie intense oblige à laisser à l'écurie pendant un long espace de temps. Souvent même l'obligation où se trouve l'animal de n'effectuer l'appui que sur un seul membre du bipède affecté en fait une cause déterminante.

3° L'action de trop serrer les clous en les tranchant et en les rivant ; une ferrure mauvaise dont le fer ne porte pas également sur tous les points, etc.

Les causes déterminantes de la fourbure ne sont pas moins nombreuses et moins importantes à connaître que les précédentes. Les unes ont une action dynamique, les autres n'agissent que d'une manière matérielle et mécanique.

Parmi les premières se distinguent :

1° Les arrêts subits de transpiration par un vent froid, la pluie, les boissons froides que l'on donne à discrétion.

2° Les métastases: L'on voit quelquefois la fourbure suivre ou compliquer une pneumonie, une entérite, une résorption purulente.

3° L'usage abusif des aliments excitants, tels que l'avoine, l'orge, le seigle, les fèves, etc., donnés en trop grande quantité à de jeunes chevaux, et surtout lorsqu'ils ont été mal recoltés. L'on remarque bien l'influence de ces agents lorsque les animaux sur lesquels elle s'exerce sont soumis à un service rude et accéléré, comme celui des relais de poste et de messageries pour les chevaux. Il est permis de croire qu'en cette circonstance, ces aliments trop substantiels doivent commencer par irriter le tube digestif, et que la fourbure n'est que symptômatique d'une maladie générale. Ce qui le prouve, c'est qu'on voit quelquefois cet état se compliquer de vertige. M. Rodet a vu la fourbure déterminée par l'usage du son, de l'orge, du blé mangé vert, avant même d'être noué.

4° Les frayeurs subites, les mauvais traitements peuvent faire naître la fourbure (1).

5° Elle peut être encore la suite d'une gourme mal guérie, d'une gâle repercutée, d'une psore qu'une cause quelconque fait sortir de son état de torpeur.

Parmi les causes dont l'action est toute mécanique se trouvent : 1° Une course longue et rapide, sur un pavé sec, un terrain dur. Cette cause agit d'autant plus activement qu'elle succède à un repos plus prolongé.

2° L'action de faire porter un fer trop chaud sur un pied paré à fond.

3° Le passage brusque des paturages au service des grandes villes, sur un pavé dur et inégal.

C. Vial, méd. vét.

La suite au prochain numero.

(1) Nous avons eu, il y a quelque temps, l'occasion de donner des soins à un cheval qui, emporté pendant une course véhémente, était tombé dans un fossé avec le véhicule qu'il traînait. Le conducteur, immédiatement après l'accident, lui administra une correction sévère, à la suite de laquelle ce cheval fut pris d'un tremblement auquel succédèrent tous les symptômes de la fourbure.

NOUVEAUX DOCUMENTS

RELATIFS A LA DISPENSATION DES MÉDICAMENTS HOMOEOPATHIQUES.

Dans notre dernier numero, nous avons mentionné deux jugements rendus au sujet du droit du médecin qui pratique l'homœopathie, de dispenser lui-même les médicaments qu'il prescrit, dans une localité non pourvue d'une pharmacie homœopathique. Nous avons exprimé, au sujet de la contradiction des divers jugements rendus en cette matière, notre opinion qui explique cette contradiction par l'état de conviction où sont les juges à l'endroit de la valeur ou de l'inanité de l'homœopathie; mais nous avons ajouté : il doit y avoir des motifs invariables de condamner ou d'absoudre. Nous sommes heureux de trouver l'énoncé de ces motifs, favorables à la dispensation des médicaments par le médecin lui-même, dans le dispositif du jugement que nous avons cité seulement, rendu par la Cour impériale de Bordeaux, audience du 21 novembre. Nous nous empressons de reproduire en entier l'article suivant du journal le *Droit*, du 1er Janvier, qui admet cette jurisprudence en ces termes :

1° *Les pharmaciens ont qualité pour agir en justice contre ceux aux-*

quels ils reprochent la vente ou le débit illicite de médicaments. (*C. inst. crim.*, 1, 3, 63, 66, 21 *germinal an XI.*)

2° *Les prohibitions et pénalités de la loi du* 21 *germinal an XI sont inapplicables au médecin homœopathe qui distribue des remèdes homœopathiques dans les localités où il n'y a pas de pharmacie spéciale.*

Il en est surtout ainsi, lorsque ces remèdes ont été pris dans une pharmacie homœopathique spéciale

Ainsi jugé par l'arrêt suivant :

« Attendu qu'aux termes de l'article 25 de la loi du 21 germinal an XI, relative à l'organisation des écoles de pharmacie, les pharmaciens établis dans une localité y ont seuls le droit de préparer, vendre ou débiter les médicaments : d'où il suit que la vente ou le débit fait par toute autre personne de drogues ou préparations médicamenteuses porte atteinte au droit que les pharmaciens tiennent de la loi, est pour eux une cause de dommages, et leur donne conséquemment le droit individuel de poursuivre en justice la réparation de ce dommage;

» Qu'ainsi, à ce premier point de vue, l'action intentée par les plaignants contre le docteur Moreau est parfaitement recevable;

» Attendu, au fond, qu'il est constaté par l'instruction que Moreau exerce à Angoulême la médecine connue sous le nom de médecine homœopathique, qui comporte dans son exercice l'usage de globules que Moreau reconnaît avoir fournis à ses malades;

» Mais attendu que la méthode homœopathique constitue un système médical tout nouveau, entièrement inconnu à l'époque où fut promulguée la loi du 21 germinal an XI; qu'afin de protéger la santé publique contre l'ignorance ou le charlatanisme, cette loi organisa l'enseignement, l'exercice et la police de la pharmacie, en prenant pour base les méthodes enseignées dans les écoles publiques; que la méthode homœopathique ne jouit point de cette prérogative;

» Qu'elle se sépara, au contraire, profondément des méthodes jusqu'ici professées; que les préparations dont elle fait usage, et dans lesquelles les substances médicinales ne sont employées qu'à des doses infiniment petites et à peine perceptibles, ne figurent point dans le *Co-*

dex ou formulaire redigé conformément aux articles 32 et 38 de ladite loi, et n'entrent point dans le cadre des études et des examens auxquels les élèves en pharmacie sont assujettis;

» Qu'elle est donc complètement en dehors des prévisions et du système de la loi de germinal ; que ce serait en gêner l'exercice et s'exposer à en contrarier les résultats, placer du moins le médecin et le malade sous une fâcheuse appréhension que d'exiger que, là où il n'existe pas de pharmacie spéciale, les médicaments dont elle se sert ne pussent être fournis que par des pharmaciens qui ne sont pas exercés à les préparer, et dont on peut en ce moment suspecter l'habileté et l'expérience.

» Attendu, d'ailleurs, qu'il n'est point contesté que Moreau ait pris à Paris, dans une pharmacie spéciale où ils avaient été préparés, les globules qu'il donnait à ses malades; qu'ainsi toutes les garanties exigées par la loi de germinal, dans l'intérêt de la santé publique, ont été respectées;

» Par ces motifs,

» La Cour faisant droit de l'appel interjeté par les plaignants, dit leur action recevable, et réforme, quant à ce, le jugement rendu par le Tribunal correctionnel d'Angoulême, le 16 septembre dernier;

» Au fond,

» Déclare leur demande mal fondée, maintenant la disposition dudit jugement qui prononce la relaxance de Moreau, et condamne les plaignants à tous les dépens. »

S'il est un libellé de jugement clair et précis, c'est assurément celui qu'on vient de lire ; la logique et l'équité qui ont présidé à sa rédaction, assurent désormais au médecin homœopathe la libre dispensation des médicaments homœopathiques, partout où il n'existe point de pharmacie spéciale.

D[r] BÉCHET.

VARIÉTÉS.

Chacun a pu apprécier combien sont judicieux et équitables les considérants du jugement que nous avons rapporté dans notre article précédent ; ils ne sont cependant pas du goût de tout le monde, car voici comment le *Journal des connaissances médicales* du Dr CAFFE (numero de décembre), a travesti le langage de la Cour de Bordeaux :

« Considérant au fond que les remèdes homœopathiques sont don-
» nés à une dose *impondérable et sans danger*, et ne peuvent être con-
» sidérés et rangés dans la même catégorie que les remèdes ordinaires,
» auxquels s'applique la loi de germinal; qu'en conséquence, en dis-
» tribuant des remèdes homœopathiques, M... n'a commis aucune
» contravention ; la Cour relaxe, etc. »

Nous sommes fort porté à penser que le journal le *Droit* est mieux informé que le Dr Caffe, et bon nombre de lecteurs seront de notre avis. Le Dr Caffe a-t-il été dans l'impossibilité de connaître textuellement le jugement qu'il tronque de la sorte, ou l'a-t-il ainsi tronqué volontairement? Nous laissons à chacun le soin de répondre à cette double question, ne voulant pas oublier absolument les préceptes de charité qui nous interdisent toute supposition qui pourrait porter atteinte à l'honorabilité d'un contradicteur. Cependant, pour aider nos

lecteurs dans l'opération que nous leur confions, nous croyons devoir reproduire les paroles dont le Dr Caffe fait suivre l'exposé de ce jugement, *revu et corrigé par lui*. Cet invincible dialecticien s'exprime ainsi :

Si les magistrats se contentaient de s'en rapporter à leur bon sens, sans suivre les méandres insalubres des interprétations de la loi, ils se seraient dit, dans l'espèce :

Ou le médicament homœopathique a une vertu, ou il n'en a aucune.

S'il a une vertu, il tombe dans le droit commun et rien ne doit le soustraire à la législation existante sur la police de la pharmacie.

S'il ne jouit d'aucune propriété, si c'est une illusion, un mensonge, comme il en existe tant d'autres au dix-neuvième siècle, tables parlantes, esprits frappants, medium, etc., etc., les prétendus médecins qui distribuent la molécule homœopathique, qui la vendent, qui la font avaler, se rendent évidemment coupables du délit prévu par l'article 411 du code pénal, relatif à la tromperie sur la nature et sur la qualité de la chose vendue, délit aggravé par la loi de 1851, qui élève la pénalité en ce qui concerne les substances alimentaires et médicinales. Le jugement qui ressort de ce dilemme si naturel reste sans réplique.

Nous serions fort désireux de pouvoir préciser exactement dans quel point des *méandres très-salubres* de la logique du Dr Caffe, a été trouvé le terrible dilemme dont celui-ci regrette que les juges n'aient pas eu l'esprit de nourrir leur bon sens. Les juges n'ont point voulu se dépouiller de leur caractère de juges ; ils se sont bornés à remplir les fonctions que l'état et leur conscience leur assignent; mais cela ne plaît pas au Dr Caffe qui veut absolument en faire des médecins; ce désir est si impérieux chez le rédacteur du *Journal des connaissances médicales et pharmaceutiques*, qu'il substitue, avec de très-bonnes intentions sans doute, une décision médicale à une décision

judiciaire. *Considérant*, leur fait-il dire, *que les médicaments homœopathiques sont donnés a une dose impondérable et sans danger* : Si les juges avaient fait précéder leur sentence d'un tel considérant, ils seraient sortis de leurs attributions, mais ils auraient conquis l'estime de M. Caffe, et ils n'auraient pas été taxés par lui d'*hommes égarés dans les méandres insalubres des interprétations de la loi*. Quant à nous qui aimons que chacun reste dans ses attributions, nous avons un double motif de louer les juges de leur conduite qui, nous en sommes convaincu, a définitivement fixé la jurisprudence des tribunaux sur la dispensation des médicaments homœopathiques, en attendant qu'une loi vienne la régler, et concilier les nouvelles exigences de l'art de guérir avec les intérêts de la pharmacie. Notre satisfaction a sa source dans un autre motif qui, quoique secondaire, n'en mérite pas moins d'être cité : et n'en déplaise à la modestie de M. Caffe, ces MÉANDRES INSALUBRES dont nous aurions été privé si les membres de la Cour impériale de Bordeaux avaient eu la prétention d'être médecins ainsi qu'il l'aurait désiré, sont d'une beauté littéraire qui ne nous a point trouvé insensible. Ces MÉANDRES INSALUBRES ne sont donc point étrangers à la satisfaction que nous éprouvons. La justice nous réjouit, et la bonne littérature ne nous déplaît aucunement.

Mais, dit un vieux proverbe, les lettres adoucissent les mœurs; M. Caffe, nous regrettons de le dire, se charge de nous prouver le contraire; lui qui cultive les lettres avec *tant d'élégance*, poursuit les homœopathes avec une véhémence peu compatible avec des mœurs douces. Ce terrible adversaire de l'homœopathie veut absolument qu'on en poursuive les représentants comme coupables de tromper *sur la nature et la qualité de la chose vendue*. En vérité, un tel désir ne peut naître que dans un esprit singulièrement égaré, car le nom de cha-

que médicament homœopathique est écrit sur le vase qui le contient, ainsi que le degré de division auquel il a été porté, et si le praticien fait une ordonnance homœopathique à exécuter dans une officine, ces indications précises sont minutieusement inscrites sur cette ordonnance: Le malade n'entendant acheter et prendre que le médicament prescrit par son médecin, où est donc la tromperie que signale le Dr Caffe? Le médicament homœopathique ne jouirait-il d'aucune propriété, serait-il une illusion ou un mensonge, ainsi que sans façon l'admet notre contradicteur, que la prescription ou la vente de ce médicament ne pourrait tomber sous le coup des lois invoquées par lui. En effet, pour qu'il y ait tromperie, il faut que l'acheteur reçoive du vendeur autre chose que ce qu'il lui demande, soit quant à la nature de la substance, soit quant à la qualité; or, nous le répétons, le malade n'achète au pharmacien que ce que son médecin lui a prescrit, et celui-ci ayant indiqué le nom et la division du médicament, comment peut-il y avoir tromperie?

Les *Méandres* de la logique du Dr Caffe sont sans doute d'une très-grande fécondité, mais la justesse de vue en est absente, car il confond ici une question commerciale avec une question toute scientifique. C'est avec de tels arguments, c'est en altérant le texte d'un jugement que l'on combat l'homœopathie; c'est en vérité pitoyable d'assister à un débat dans lequel un parti s'obstine volontairement à rester hors de ce débat, fesant appel à tout ce qu'il y a de plus passionné dans le cœur et l'esprit pour égarer l'opinion publique.

Si nous n'avions à enregistrer que les observations du Dr Caffe, nous n'aurions pas pris la peine de leur faire l'honneur de les citer à la barre du sens commun: mais il paraît que les progrès de l'homœopathie troublent le repos de toute la presse allopathique et en exclut les plus vulgaires inspirations du

sens commun. M. Latour n'a point voulu se laisser éclipser par son digne confrère le Dr Caffe, et l'*Union médicale* s'est donné également le mérite d'annoncer à ses lecteurs que la décision de la Cour de Bordeaux n'avait d'autre motif que celui-ci : *Les médicaments homœopathiques ne sont pas dangereux.* Volontaire ou non, ce mensonge n'en est pas moins un mensonge, et si ceux qui ont ainsi altéré la vérité, ne sont pas absolument égarés par la passion, ils se hâteront de dire à tous ceux qu'ils ont trompés, que la Cour de Bordeaux s'est bornée à constater que l'*homœopathie était entièrement inconnue à l'époque où fut promulguée la loi de germinal*; et qu'elle a ajouté que *ses préparations, dans lesquelles les substances médicinales ne sont employées qu'à des doses* INFINIMENT PETITES ET A PEINE PERCEPTIBLES, *ne figurent point dans le* Codex, *et n'entrent point dans le cadre des études et des examens auxquels les élèves en pharmacie sont assujettis.* De ces deux faits indéniables, la Cour a tiré cette équitable conséquence, *que l'homœopathie est complètement en dehors des prévisions et du système de la loi de germinal.*

Allons, Messieurs de l'allopathie ! un peu moins de passion et un peu plus de respect de la vérité ne peut nuire à votre cause, qui en deviendra au moins plus respectable; et c'est quelque chose que d'avoir droit au respect, surtout quand on ne peut aspirer au triomphe.

Dr BÉCHET.